This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

La Nouvelle revue

Digitized by Google

PF~285, 1

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

JOHN AMORY LOWELL,

(Class of 1815).

This fund is $20,000, and of its income three quarters
shall be spent for books and one quarter
be added to the principal.

12 Mar.–30 Apr. 1900.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

P 71.285.1

Lowell fund.

Digitized by Google

Guard for title
Ordered May 16 1900

Prix : 2 fr

N° 10. 21e Année — Tome III. — 1re Livraison — Nouvelle Sér

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 12 1900
CAMBRIDGE, MASS.

La Nouvelle Revu

1er MARS 1900

SOMMAIRE

Albert de LAPEYROUSE. . . La Valse. . . . . .
Général THIARD . . . . . L'Empereur en 1805 . . . . . .
Paul BRU. . . . . En Démence!... . . . . .
Daniel RICHE. . . . . La Folie maternelle. (II) . . . . .
André MÉVIL. . . . . L'Europe et la guerre Sud-Africaine
Jean MADELINE . . . . . Les Yeux. . . . . .
Arsène VERMENOUZE . . . . Sonnets en plein vent . . . . . .
Juliette ADAM. . . . . Politique extérieure. . . . . .

LA QUINZAINE

Jules CASE : Revue dramatique || Modes, Bibliographie et Sports

PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
26, RUE RACINE, 26

1900

Directeur : P. B. GHEUSI

Téléphone 801-

Digitized by Google

60 ANNÉES DE SUCCÈS

2 Grands Prix : (Lyon 1894, Bordeaux 1895)
HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY
Expositions de ROUEN, 1896, BRUXELLES, 1897

ALCOOL de MENTHE de **RICQLÈS**

Le Seul Véritable Alcool de Menthe

Santé. Dissipe les *indigestions*, les maux de *cœur*, de *tête*, d'*estomac*, de *nerfs*, les *étourdissements*.
Souverain contre la *grippe* et les *refroidissements*.

Boisson d'agrément. — Quelques gouttes dans un verre d'eau sucrée, forment une boisson délicieuse, hygiénique et assainissent l'eau.

Toilette. — Excellent aussi pour les *dents*, la *bouche* et tous les soins de la *toilette*, grâce à ses propriétés antiseptiques et à la fraîcheur de son parfum.

Préservatif contre les Epidémies

Refuser les imitations
Exiger le nom **DE RICQLÈS.**

Dans les cas de **CHLOROSE** et d'**ANÉMIE** rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires
les **Préparations** à base d'
HÉMOGLOBINE SOLUBLE DE **V. DESCHIENS**
Expérimentées dans la plupart des Hôpitaux de France et de l'Étranger
ont donné les résultats les plus satisfaisants.
Se vend sous forme de **SIROP, ÉLIXIR, VIN, DRAGÉES**
Préparés par ADRIAN & Cie. **Détail : DANS TOUTES LES PHARMACIES**

LINOLEUM IMPRIMÉ OU UNI
Tapis Liège — Carpettes — Passages
Toiles cirées

LINOLEUM INCRUSTÉ INUSABLE DE "STAINES"
Dessins traversant l'épaisseur absolument inusables, seule marque garantie « STAINES. » Se méfier des imitations

PÉRÈS & DURAND
28, Avenue de l'Opéra. - 93, Boulevard Sébastopol.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 12 1900
CAMBRIDGE, MASS.

LA VALSE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Par Albert de Lapeyrouse

A Gaston Bouniols

PERSONNAGES

LOUIS SERVIN, 28 ans.
LE BARON, 45 ans.
EDMOND BELLECOUR, 25 ans.
GERMAINE SORMANTE, 18 ans.
LA BARONNE, 30 ans.
THÉRÈSE, 40 ans.

La scène est à Paris, dans une maison de la haute bourgeoisie, un soir de bal.—Les hommes sont en habit, les femmes, décolletées.

Le théâtre représente un boudoir auquel une profusion de plantes vertes donne un aspect de serre.—A droite, deuxième plan, la porte des salons où l'on danse, fermée seulement par une portière.—Autre porte au fond. — Au premier plan, à droite et à gauche, sofas dissimulés l'un à l'autre par des rideaux de feuillages. Çà et là, lampes discrètes.

Digitized by Google

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE. — BELLECOUR. — LE BARON. SERVIN.

La baronne et Bellecour sont assis sur le sofa de gauche et causent à voix basse. — Le baron et Servin sont à droite, près de la porte des salons, dont le baron tient la portière soulevée. — On entend distinctement les dernières mesures d'une mazurka.

LE BARON

Tenez — là-bas — à droite — en toilette lilas.

SERVIN

Blonde...

LE BARON

comme un Titien — et qui ne se teint pas :
je suis un connaisseur et l'ai bien observée.

SERVIN

A vrai dire, elle m'a frappé, dès l'arrivée,
par son charme à la fois frivole et virginal
et mon nom est déjà sur son carnet de bal.

LE BARON

A merveille. Deux tours de valse, une minute
de causerie intime et vous voilà, sans lutte,
conquis, pris, enchaîné, fou. Vous l'épouserez.

SERVIN

Vous allez vite.

LE BARON

Moins vite que vous n'irez.

SERVIN

Pourtant, baron...

Digitized by Google

LE BARON

Déjà vous la trouvez jolie.
De l'admiration banale à la folie,
avec de tels sujets, le trajet n'est pas long,
croyez-moi. Les parfums qu'exhale ce lis blond,
à de moins jeunes cœurs, ont donné le vertige.
Quand vous aurez tenu ce beau lis par sa tige,
et que vous aurez pu le respirer de près,
tout le temps d'une valse, alors vous l'aimerez ;
ou je ne suis plus qu'un naïf, et je m'ordonne
de rester désormais fidèle à la baronne.

LA BARONNE (*au baron.*)

Vous m'appelez, cher?

LE BARON

Non. Ne vous dérangez point.

SERVIN

Je consens à vous croire et vous accorde un point :
c'est qu'elle va, d'un coup, mettre mon cœur en flamme.
Mais s'amouracher d'elle et la prendre pour femme
sont deux.

LE BARON

Fiez-vous-en à moi pour le succès.
Vous n'avez qu'à vouloir, je vous l'ai dit.

SERVIN

Je sais ;
mais voudrai-je ?

LE BARON

Comment ?

SERVIN

Vous ne me tracez d'elle
qu'un portrait sensuel. Certe, une grâce telle
doit donner au baiser une rare saveur
mais le baiser, dans le ménage le meilleur,

Digitized by Google

n'occupe, il n'est aucun mari qui n'en convienne,
qu'une heure ou deux sur douze, en prenant la moyenne.

LE BARON

Noce comprise, ainsi que la lune de miel.

SERVIN

Mettons deux heures. Donc il est essentiel
que nous demandions, aux femmes qui seront nôtres,
des agréments plus forts pour remplir les dix autres.

LE BARON

Eh ! cela va sans dire et point ne vous aurais
proposé mon phœnix, si ses cheveux dorés
n'étaient, à les toucher, que plumes de serine.
Voyons, mon cher ami, qu'est-ce qui vous chagrine ?
Êtes-vous mélomane ? Elle roucoule un air
classique en se jouant, et déchiffre Wagner.
Peintre ? Vous trouverez un atelier chez elle.
Écrivain ? Vous verrez jaillir, en étincelle,
de ses lèvres, le mot tant cherché, délicat
et précis. Mais, au fait, vous êtes avocat.
Point de cause que son habileté ne gagne !
Plus d'assassins punis ! plus de voleurs au bagne !
Elle vous fournira, quand vous n'y songerez,
l'argument décisif qui mate les jurés.
Que voulez-vous savoir de plus ? Son caractère !
Doux et piquant, le plus savoureux de la terre :
un gâteau relevé d'une goutte de rhum.
Sa dot ? Un million comptant, au minimum.

SERVIN

Là ! Là ! quelle chaleur ! Mais c'est donc un prodige !
Pas un défaut ?

LE BARON

Pas un, ou, si légers, que dis-je !
si séduisants qu'ils ont des mines de vertu.

Digitized by Google

SERVIN

Lesquels ? Capricieuse ?

LE BARON

Avec tant d'imprévu !

SERVIN

Coquette ?

LE BARON

Avec tant de goût ! Voyez son corsage.

SERVIN

Bien ouvert, semble-t-il.

LE BARON

Mais sur quel paysage !

SERVIN

Toute critique cède à ces arguments-là.

LE BARON

Chut ! Sur les violons j'entends courir le la.
Allez vite ! Et, si peu que son corps s'abandonne,
entrainez-la dans ce boudoir discret. Personne
ne le remarquera, mais, le cas échéant,
ces disparitions n'ont rien que de séant ;
et, pour la confesser, vous serez tout à l'aise.
Nul doute qu'avec vous, la chose ne lui plaise.

SERVIN

Un mot encore. Ainsi qu'il était convenu,
jurez-moi que je suis, pour elle, un inconnu,
et qu'elle ignore en tout vos desseins.

LE BARON

Sur mon âme !

SERVIN

Bien. A tantôt.

(*Il sort. — On entend l'orchestre qui prélude. La baronne et Bellecour se lèvent.*)

Digitized by Google

BELLECOUR

Baron, je vous prends votre femme,
pour la valse.

LE BARON

Prenez, mon cher ami, prenez.
La baronne prétend, et le crie à mon nez,
que je danse comme un baril qui serait ivre.

LA BARONNE

Vous demeurez ici, cher ?

LE BARON

Non, je vais vous suivre.

LA BARONNE (*reconnaissant le motif de la valse.*)

Oh ! c'est celle que je préfère. Bellecour,
vite ! Pour aucun prix, je n'en veux perdre un tour.

(*Elle s'offre aux bras de Bellecour, qui l'enlace. Ils sortent en valsant, tandis que le baron tient la portière écartée pour leur livrer passage.*)

LE BARON

Charmant ! Charmant !

(*Dès ce moment et jusqu'à la scène IV, la musique ne cesse pas de se faire entendre, dans l'éloignement.*)

SCÈNE II

LE BARON *puis* THÉRÈSE

LE BARON (*tourné vers le bal.*)

Cherchons à présent l'autre couple.
Le voilà. — Quelle ligne à la fois ferme et souple !
Quelle taille ! Hé ! hé ! mon jeune ami va bien.
Le valseur ne le cède à la valseuse, en rien.

Digitized by Google

Comme il l'entraîne ! Une autre en serait déjà lasse.
Bravo ! Bravo !

(*Pendant ces derniers mots, Thérèse est entrée par la porte du fond.*)

THÉRÈSE

Baron !

LE BARON (*sans l'entendre.*)

Que ne suis-je à sa place !

THÉRÈSE

C'est moi.

LE BARON (*même jeu.*)

Cette petite est un rêve, un amour,
un astre, une fleur, un baiser !

THÉRÈSE (*elle le tire par la manche.*)

Etes-vous sourd ?

LE BARON (*lâchant la portière et se retournant.*)

Ah ! Je vous attendais avec impatience.

THÉRÈSE

Quels beaux yeux lorgnez-vous, au bal ?

LE BARON

En conscience,
je vous jure...

THÉRÈSE

Etes-vous devenu, s'il vous plaît,
jaloux de votre femme ?

LE BARON

Y songez-vous ! Elle est
au bras de Bellecour et je suis bien tranquille :
d'abord c'est mon ami, puis c'est un imbécile.

Digitized by Google

THÉRÈSE

Enfin, vous regardiez quelqu'un?

LE BARON

Mon protégé,
maître Louis Servin, un sauvage que j'ai
jeté tout étourdi sur le cœur d'une blonde,
comme on jette un glaçon sur le feu, pour qu'il fonde.

THÉRÈSE

Un sauvage!

LE BARON

D'ailleurs bien élevé, galant,
beau comme un dieu, fort riche et farci de talent.

THÉRÈSE

Pourquoi sauvage?

LE BARON

Il tient tout salon pour infâme
et prétend qu'en nos bals, il n'est pas une femme
qui mérite l'amour d'un homme comme lui.

THÉRÈSE

Le fat!

LE BARON

Non, l'ignorant! J'ai donc fait aujourd'hui
vœu de le convertir, lui donnant, pour valseuse,
un ange, une petite en tous points savoureuse.

THÉRÈSE

Plus sauvage que lui, vous êtes!

LE BARON

Plaît-il?

THÉRÈSE

Quoi!
vous avez trouvé cet ange, et ce n'est pas moi!
Et vous me l'avouez d'une voix ingénue!

Digitized by Google

LE BARON

Pardon...

THÉRÈSE

Me jugez-vous, moins que votre inconnue,
propre à faire valoir les grâces de nos fêtes?
Ai-je les pieds trop gros, les épaules mal faites?
Par hasard, suis-je vieille ou sans distinction,
ou sans esprit?

LE BARON

Hé! là n'est pas la question.

THÉRÈSE

Si, pour le convertir, vous ne m'avez choisie,
c'est, m'allez-vous conter, pas pure jalousie!

LE BARON

Point.

THÉRÈSE

Il ne vous manquait que d'ajouter cela!
Ah! vous ne m'aimez plus! Enfin qu'est-ce qu'elle a,
dites, de plus que moi, cette perle ignorée,
pour qu'en nous comparant, vous l'ayez préférée?

LE BARON

De plus, rien; mais elle a quelque chose de moins.
C'est de n'avoir pas fait encor, devant témoins,
serment d'être fidèle à jamais au même homme.

THÉRÈSE

Serment que j'ai tenu, monstre! vous savez comme.

LE BARON

Grâce au ciel! Mais enfin vous avez un mari,
un vrai mari.

THÉRÈSE

Si peu.

LE BARON

C'est trop pour mon ami.

Digitized by Google

THÉRÈSE

Il est si pudibond ?

LE BARON

Il est célibataire
et veut se marier : voilà tout le mystère.

THÉRÈSE

Et c'est à vous qu'il s'en remet pour l'assortir?

LE BARON

Je me flatte qu'il n'en aura point repentir.
Je sais distinguer une Agnès d'une luronne.

THÉRÈSE

Témoin quand vous avez épousé la baronne.
Montrez-moi cette Agnès, cher, de votre façon?

(*Elle va à la porte de droite. Le baron la suit.*)

LE BARON (*le bras étendu vers le bal.*)

Tenez, là, devant nous, juste.

THÉRÈSE

Pauvre garçon !
c'est Germaine Sormante

LE BARON

Oui, Germaine Sormante.
Pourquoi le plaignez-vous ? N'est-elle pas charmante ?

THÉRÈSE

Trop charmante !

LE BARON

Qui dit cela ?

THÉRÈSE

Les cavaliers
qui furent tour à tour ses valseurs familiers.

Digitized by Google

LE BARON

Calomnie !

THÉRÈSE

Il se peut. Peut-être suis-je dupe.
Nos réputations et nos volants de jupe,
sous les pieds des valseurs, se fripent à la fois.
Et c'est fort naturel lorsque, de tout leur poids,
on les laisse traîner, comme cette petite.
Regardez. Dirait-on pas d'une clématite
autour d'un arbre, ou bien d'un lierre grimpeur,
tant elle est enroulée autour de son danseur !
Et comme ils tournent ! Quel entrain ! Quelle souplesse !
Chaque mesure semble accroître leur vitesse.
Soyez sûr qu'il pourrait lui prendre cent baisers
Sans qu'elle dise un mot.

LE BARON

Oh ! vous vous abusez !

THÉRÈSE

Point. Elle perd le souffle. Il l'enlève, il la porte.
Ah ! Les voici qui se hâtent vers cette porte.
Baron, ils vont entrer dans ce boudoir.

LE BARON

Déjà !
Laissons-les seuls. Venez.

(*Amoureusement, indiquant la porte du fond.*)

Viens, Thérèse ! Par là.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE III

SERVIN. — GERMAINE.

(*Germaine entre, chancelante, soutenue par Servin.*)

GERMAINE

Ah! Monsieur, tenez-moi, jusqu'au bout, par la taille
et m'excusez de cet ennui, car je défaille.

SERVIN

A moi de m'excuser, plutôt; car, peu courtois,
je bénis la fatigue à laquelle je dois
un fardeau si charmant, dans cette solitude.

(*Il la conduit vers le sofa de gauche et s'assied auprès d'elle.*)

GERMAINE

Mon mal est volupté plutôt que lassitude.
Mon front tourne. Mes pieds ne sentent plus le sol.
Je crois valser toujours, mais ma valse est un vol
tournoyant qui me tient, haut et loin, suspendue
dans une décevante et suave étendue.
C'est un abîme et c'est un ciel tout à la fois.
J'approche d'un bonheur sans bornes, que je vois,
dont se pâme mon cœur, dont s'enflamme ma bouche,
dont toute je frisonne. Il est là, je le touche...
et pourtant...

SERVIN

et pourtant?

GERMAINE

je ne le fixe pas;
et j'ai peur, et j'ai peur de tomber.

SERVIN (*Il la tient toujours enlacée.*)

Si le bras

Digitized by Google

qui tantôt vous serrait, au rythme de l'orchestre,
dans le cercle borné de la valse terrestre,
continuait de vous serrer, dans l'infini;
si le valseur, toujours à sa valseuse uni,
l'avait, d'un même essor, par un même prestige,
suivie en tournoyant jusque dans son vertige,
ne vous semble-t-il pas, dites, que ce bonheur
qui vous frôle et vous fuit ainsi qu'une vapeur,
ce bonheur dont vous vous mourez sans le connaître,
serait plus près, plus près de votre cœur?

GERMAINE (*grisée, presque à voix basse.*)

Peut-être.

SERVIN (*Il continue, d'une voix douce, de plus en plus passionnée.*)

Et si, vous reposant sur lui, de tout souci,
la taille dans ses bras, vous lui laissiez aussi
téreindre le corsage entr'ouvert de votre âme,
ne vous semble-t-il pas que ce ciel, dont se pâme
votre cœur, sans l'avoir encore savouré,
serait plus proche encor de ce cœur altéré?
Dites... dites...

GERMAINE

Peut-être.

SERVIN (*Il lui prend la main et l'attire à lui davantage, en sorte qu'il lui parle presque dans l'oreille.*)

Et si, comme une haleine
qui monterait de son âme à lui, toute pleine
d'angoisse et de désirs, vous sentiez tout à coup
le souffle tiède d'un amour sur votre cou,
ne vous semble-t-il pas, dites, Germaine, dites,
que, pour que cette soif d'un honheur sans limites
puisse enfin s'apaiser, puisse enfin se griser,
il suffirait d'un rien — du rien qu'est le baiser?

(*Il la baise dans le cou. Elle tressaille et se redresse vivement, sans toutefois se dégager de l'étreinte du jeune homme.*)

Digitized by Google

GERMAINE

Ah ! monsieur, c'est mal, c'est mal d'abuser du trouble
où me jeta le bal.

SERVIN

Trouble suave et double,
qui me vient, quant à moi, de vous et non du bal.
Votre grâce, avant mon baiser, a fait le mal.
Fleur trop belle ne peut se fâcher de l'abeille.

GERMAINE

Suis-je fâchée ? — Après une audace pareille,
devrais-je me trouver encor à vos côtés
et supporter les mots que vous me chuchottez ?
Ah ! qu'allez-vous penser de moi ! Quoi ! votre bouche
a pu baiser mon cou sans que je m'effarouche !
Eh bien, oui ! mais je suis sans force, le jouet
d'un charme. Entre vos doigts, je suis comme un rouet.
Je tourne, tourne encor, toujours. C'est une danse
sans fin. Votre murmure en marque la cadence.
Vous parlez et je crois ouïr des violons.
Je voudrais résister ; je ne puis. Nous allons
toujours, toujours plus vite et je sens à mesure
mon cœur battre plus fort et ma tête moins sûre,
et que je vais bientôt perdre tout souvenir
du monde et de moi-même et vous appartenir.
Je ne sais plus ce que je dis, ce qui se passe...
Arrêtez, arrêtez ! je vous demande grâce !

SERVIN

La musique qui vous entraîne, c'est l'amour.
Pourquoi nous arrêter? Cette valse d'un jour,
cette valse d'un soir qui vous brise, ravie,
ne pourrions-nous pas la valser toute la vie?

GERMAINE

Toute la vie !

Digitized by Google

SERVIN

Ensemble, enlacés, embrassés,
cœur sur cœur, âme sur âme, jamais lassés,
comme un couple dans un bal, traverser la terre...

GERMAINE

Sentir toujours un bras frissonnant qui vous serre,
un souffle dans l'oreille, et qui vous étourdit...

SERVIN

un bras qui vous conquiert, une bouche qui dit :
« Germaine, je vous aime ! » et qui parfois écrase,
sur une bouche sœur, chaque mot de sa phrase.

GERMAINE (*Elle lui tend son mouchoir.*)

Ah ! je m'évanouis — tout mon être se fond.
Vite ! avec ce mouchoir, un peu d'eau sur mon front !
Courez !

A cet instant, entrent la baronne et Bellecour. Servin qui s'est levé, les aperçoit à travers le rideau de feuillage qui le dissimule lui-même.

SERVIN

Voici quelqu'un justement ; je...

GERMAINE

Silence !
tant qu'on ne nous voit pas.

SERVIN (*se rasseyant.*)

Mais cette défaillance...

GERMAINE

Soutenez-moi. Soyez sans crainte... ce n'est rien...
j'y suis accoutumée. — Ah ! vous valsez si bien !

(*Elle laisse rouler sa tête sur l'épaule du jeune homme, les yeux clos, et ne bouge plus. A ce moment la musique cesse.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV

SERVIN. — GERMAINE. — LA BARONNE.
BELLECOUR.

LA BARONNE (*A demi renversée entre les bras de Bellecour.*)

Ah ! je m'évanouis, je tombe, je suis morte.
Edmond, où donc es-tu ?

BELLECOUR

Je suis là, je te porte.

LA BARONNE

Je t'aime !

BELLECOUR (*Il la fait asseoir sur le sofa de droite et se met à genoux à ses pieds.*)

Demain soir, dis que tu reviendras
chez moi, chez nous. Réponds !

LA BARONNE

Tout ce que tu voudras.

BELLECOUR

A trois heures.

LA BARONNE

Ta main...

BELLECOUR (*lui prenant les mains.*)

C'est l'heure habituelle
où tu venais, tu sais ? Tu prendras la ruelle.

LA BARONNE

Mon Edmond !

BELLECOUR

Dis que tu viendras.

Digitized by Google

LA BARONNE

Mais...

BELLECOUR

Point de mais.
Promets que tu seras exacte.

LA BARONNE

Je promets,
oui.

BELLECOUR (*Il s'assied.*)

Tu retrouveras chaque chose à sa place :
sur la table, ta poudre et ta petite glace,
ton rouge et, sur le peigne, encore tes cheveux.
Tu pourras t'amuser, comme hier, si tu veux,
à chercher, dans les coins de la chambre, tes mules.
Je n'ai seulement pas remonté les pendules,
en sorte que le temps même n'a point passé
dans notre nid, depuis que tu l'as délaissé.
Outre le souvenir qui pour moi s'y profile,
je savais, en gardant un loyer inutile,
que je rentrerais tôt ou tard dans mon argent.

(*Se reprenant.*)

Je m'exprime mal; je veux dire qu'en songeant
au bonheur de...

(*Il s'aperçoit que la baronne a perdu connaissance.*)

Ces doigts glacés... Hé ! là ! chère âme,
ce n'est le moment ni le lieu pour qu'on se pâme.
Ton mari peut entrer. Que diable ! attends un jour !

(*Après s'être efforcé en vain de la ranimer, il tire un journal de sa poche et se met à lire, sans plus s'occuper d'elle. — Pendant ce temps, Germaine, qui a repris ses sens, se redresse avec précaution et, un genou sur le sofa, regarde de leur côté, d'un œil curieux.*)

GERMAINE (*bas, à Servin.*)

C'est la baronne avec le petit Bellecour.

Digitized by Google

LA BARONNE (*revenant à elle.*)

Où suis-je ?

BELLECOUR

A la bonne heure !

(*Il remet son journal dans sa poche.*)

LA BARONNE

Ah ! tout mon corps frissonne.
Personne ne m'a vue, autre que vous ?

BELLECOUR

Personne.

LA BARONNE

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ?

BELLECOUR

Rien que de naturel ;
vous m'avez dit : « Je t'aime ! »

LA BARONNE

Impossible !

BELLECOUR

Et d'un tel
ton que je ne pouvais en douter, sans injure.

LA BARONNE

Je vous ai dit encor, j'en ferais la gageure,
que demain... comme aux jours anciens... ah ! j'en frémis !

BELLECOUR

Vous ne l'avez pas dit...

LA BARONNE

Se peut-il ?

BELLECOUR

mais promis.

Digitized by Google

LA BARONNE

Promis ? Etes-vous sûr ?

BELLECOUR

Tout à fait sûr.

LA BARONNE

Etait-ce véritablement ce qu'on nomme une promesse, ou bien un mot en l'air, jeté pour s'amuser ?

BELLECOUR

En l'air ? Non pas. Un mot à hauteur de baiser, une promesse où tient tout l'honneur d'une femme.

LA BARONNE

Mais alors je n'y peux manquer sans être infâme !

BELLECOUR

Parjure, criminelle et damnée !

LA BARONNE

Est-ce tout ?

BELLECOUR

Indigne de l'amour d'aucun homme de goût !

LA BARONNE

Bah ! même du baron ?

BELLECOUR

Même. Noblesse oblige.

LA BARONNE (*avec un soupir.*)

Eh bien donc, je viendrai puisque l'honneur l'exige !

BELLECOUR (*Il se jette à ses pieds.*)

Comment vous témoigner...

Digitized by Google

LA BARONNE

Pas de remercîment.
Je vous méprise et je vous hais, en vous aimant.

BELLECOUR

Oh !

LA BARONNE

Je l'ai laissé voir depuis longtemps, je pense.
Vous êtes sot et fat, sans cœur, sans conscience,
égoïste...

BELLECOUR (*se relevant.*)

De grâce, arrêtez en chemin !

LA BARONNE

Ecoutez jusqu'au bout. Puisque je viens demain,
cela vous est égal et moi, cela me venge.

BELLECOUR

Soit. Je suis patient. Traînez-moi dans la fange ;
j'aurai mon tour.

LA BARONNE

Trop tôt, insolent vaurien !
(*Tendrement.*)
Edmond !

BELLECOUR (*froid.*)

Ma chère amie ?

LA BARONNE

Ah ! tu valses si bien !
Car enfin c'est de là que te vient la victoire ;
car enfin c'est toujours, toujours la même histoire :
chaque fois que, sous l'œil d'un concierge narquois,
je m'enfuis de chez vous, je me dis : « Cette fois
c'est fini, bien fini, les gaîtés clandestines. »
et j'essuie, au tapis du fiacre, mes bottines.

Digitized by Google

BELLECOUR

Charmante !

LA BARONNE

Je boude un mois, deux mois en effet,
puis, un soir, nous valsons ensemble et c'en est fait.
A peine votre bras prend ma taille et la presse,
je suis vaincue ; adieu mes serments de sagesse !
Vertu, honte, pudeur, âme, cœur et cerveau,
vous me dévidez toute ainsi qu'un écheveau.
Je ne suis plus bientôt qu'un peu de matière ivre,
et j'ai l'illusion que je commence à vivre
seulement dès cette heure, où je m'anéantis
grâce à vous, contre vous et dans vous. Et tandis
que vos pas se font plus légers, et votre étreinte
plus brutale, je n'ai ni malaise ni crainte.
Un désir, grandissant à chaque tour, me mord,
de vous crier : « Plus vite ! Ah ! plus vite ! plus fort ! ».
Folle, je m'imagine alors que cette ivresse
que le valseur me donne, au bal, par son adresse
d'acrobate, et qu'il me reprend avec sa main,
l'homme, au grand jour, pourra me la rendre demain !
Et j'en arrive à croire ainsi que je vous aime.
Mes yeux subitement ne vous voient plus le même.
Vous êtes devenu l'homme idéal, celui
qu'on cherche en vain, l'amant que je rêve aujourd'hui,
l'époux que je rêvais quand j'étais jeune fille.
Ah ! tu valses si bien !

BELLECOUR

Très aimable !

(*Quadrille à l'orchestre.*)

LA BARONNE

Un quadrille !

Viens, nous le tournerons.

BELLECOUR

Grand merci.

Digitized by Google

LA BARONNE

Bellecour!

BELLECOUR

J'ai perdu tout désir de vos semblants d'amour.

LA BARONNE

Ingrat, que te faut-il? Que l'on t'allume un cierge?

BELLECOUR (*lui offrant son bras.*)

Non, que l'on s'accoutume aux yeux de mon concierge.

LA BARONNE (*avec un soupir.*)

Soit.

(*Bellecour et la baronne sortent.*)

GERMAINE (*froidement, à Servin.*)

Votre bras, monsieur, pour rentrer au salon.
Notre isolement ne fut déjà que trop long.

(*Servin s'incline et lui offre son bras. Ils sortent.*)

SCÈNE V

LE BARON *puis* SERVIN.

LE BARON (*Il est entré par la porte du fond, pendant que Germaine et Servin sortaient à droite.*)

Je passerais, je gage, une heure non pareille,
si ce boudoir pouvait me conter à l'oreille
tout ce qu'il vient d'ouïr de tendre et de mignon.
(*Rentre Servin.*)

SERVIN

Je vous cherchais.

LE BARON

Eh bien? avais-je menti?

SERVIN

Non.

Digitized by Google

LE BARON

Exagéré ?

SERVIN

Non plus.

LE BARON

Peut-on souhaiter charmes
plus piquants ?

SERVIN

On ne peut.

LE BARON

Bref, vous rendez les armes ?
Elle vous a conquis, comme je l'affirmais ?

SERVIN

D'un tour de valse.

LE BARON

Et vous l'épouserez ?

SERVIN

Jamais.

LE BARON

Comment, jamais ?

SERVIN

Jamais. Pourquoi l'épouserais-je ?

LE BARON

Eh ! pour être, parbleu, son mari !

SERVIN

Privilège
inutile.

LE BARON

Vraiment, je demeure ahuri.

SERVIN

Pourquoi s'embarrasser du titre de mari
lorsque, pour posséder la jeune demoiselle,
il suffit de valser un instant avec elle ?

Digitized by Google

LE BARON

Mais alors, tantôt... à vous entendre, mon cher...

SERVIN

Oui, baron, elle m'a tout donné, cœur et chair.

LE BARON

Je veux croire que vous exagérez.

SERVIN

A peine.

LE BARON

C'est donc qu'elle eut, pour vous, une flamme soudaine,
et sa seule faute en somme est de vous aimer.

SERVIN

Cet amour, le premier venu peut l'allumer.

LE BARON

Je proteste. Je n'ai jamais eu cette chance,
bien qu'elle m'ait parfois honoré d'une danse.

SERVIN

C'est que vous fûtes trop honnête.

LE BARON

Malgré moi.

SERVIN

Alors vous valsez mal.

LE BARON

C'est vrai.

SERVIN

Voilà pourquoi
vous avez échoué.

LE BARON

Soit. J'admets qu'elle pousse
un peu loin l'abandon, quand elle se trémousse.

Digitized by Google

Après? Il n'est ici nul homme, pour oser
abuser de son trouble, au-delà d'un baiser;
et, dût son cœur, dans ce baiser, faire naufrage,
elle ne risque rien jamais qu'un mariage.
Donc le mal n'est pas grand; il serait inhumain
de le lui reprocher.

SERVIN

Aujourd'hui; mais, demain?

LE BARON

Elle sera demain une épouse modèle.

SERVIN

Pour qui? Pour les valseurs qui s'empareront d'elle?
Je vous l'accorde.

LE BARON

Erreur. Qu'un cœur de dix-sept ans
prenne pour de l'amour les soupirs à trois temps
du premier fat venu, c'est naturel en somme.
Mais l'épouse, mûrie aux tendresses d'un homme,
n'a plus de ces candeurs; et, si la valse peut
lui faire encor tourner la tête quelque peu,
cela ne suffit plus pour que son cœur s'émeuve.

SERVIN

En êtes-vous bien sûr?

LE BARON

En voulez-vous la preuve,
une preuve vivante, irrécusable?

SERVIN

Allons.

LE BARON

Elle n'est pas bien loin : elle est dans ces salons,
et vous la connaissez beaucoup. C'est une femme
dont la conduite est, certe, au-dessus de tout blâme,

Digitized by Google

et qui n'a même pas de calomniateurs.
Ce n'est pas, croyez-le, faute d'adorateurs
carils sont légion, ceux qu'elle désespère.
Eh bien! quand elle était jeune fille, son père
dut fermer sa maison à deux ou trois noceurs
crétins et ruinés, mal faits mais beaux valseurs,
dont elle s'était tour à tour amourachée.
Cela, vous le voyez, ne l'a pas empêchée
d'apporter le bonheur au foyer conjugal.
Elle adore toujours et tout autant le bal
mais, chose savoureuse et très inattendue,
tandis que, tout un soir, elle tourne, éperdue,
ce n'est pas sa vertu qui court quelque péril,
non, c'est la vertu de son mari.

SERVIN

Se peut-il!

LE BARON

Oui, car il chante ailleurs, les duos qu'elle danse.
D'où je conclus qu'il doit de la reconnaissance
à ces hasards de bal que vous n'admettez point.
Pour elle, nul ne peut, j'insiste sur ce point,
suspecter sa conduite et vous moins que personne.

SERVIN

Et c'est?

LE BARON

Eh! parbleu! c'est ma femme, la baronne.

(Rideau.)

Albert de LAPEYROUSE

Digitized by Google

L'EMPEREUR EN 1805

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES ET MILITAIRES DU GÉNÉRAL THIARD (1)

Le 20 janvier 1805, la cour des Tuileries se remplissait de détachements de différentes armes de la garde impériale, et toute la garde italienne y était massée. C'était un dimanche, mais les guêtres noires, les sacs, la tenue des troupes, indiquaient qu'il ne s'agissait pas d'une revue ordinaire. Ces préparatifs annonçaient un départ. Le prince Eugène était au milieu, faisant prendre à chaque corps sa place, et il était facile de juger qu'il était destiné à les commander.

Il y avait à peine deux mois que je faisais partie de la maison de l'Empereur (2). La faveur subite que j'avais acquise, la situation que j'avais à la Cour, auraient dû me faire considérer une interruption de service comme chose pénible ; mais il y a en l'homme deux sentiments, l'un qui prend sa source dans les jouissances factices que procurent la vanité ou l'ambition, l'autre qui résulte du caractère et des habitudes qu'on s'est faites. Le changement

(1) Sous ce titre, doit paraître incessamment, à la librairie Ernest Flammarion, un volume de « Mémoires », dont nous détachons quelques pages.

(2) Depuis le 30 novembre 1804. Le décret par lequel l'Empereur nomme « M. de Thiard l'un de ses chambellans ordinaires » est daté du 9 frimaire an XIII, et le 9 y surcharge un 8 incomplètement gratté, ce qui indique que l'acte a été préparé, peut-être même signé, dès le 29 novembre.

Digitized by Google

survenu dans mon genre de vie, l'assujettissement auquel cette nouvelle carrière m'astreignait, me fatiguaient un peu, et je considérais sans déplaisir des mouvements qui m'annonçaient la fin de mon service et la possibilité d'aller à Pierre respirer quelques mois en liberté.

Dans son numéro du 19 novembre 1804, le *Journal des Débats* s'était hâté, comme à l'ordinaire, d'annoncer que j'avais été nommé chambellan de l'Empereur. La chose était en effet résolue, mais mon brevet n'était pas signé.

A cette nouvelle, M. le maréchal Berthier, M. Maret, et d'autres personnages de la Cour, mais surtout M. et Mme Murat, firent éclater de vives plaintes, en cherchant à inquiéter l'Empereur sur lui-même et en disant que puisqu'il ouvrait la porte de son palais à un émigré qui était resté à l'armée de Condé jusqu'à la dernière extrémité, ses fidèles serviteurs ne pourraient plus répondre de sa personne et en éprouveraient un vif chagrin.

Une lutte s'engagea entre ces personnages et l'Impératrice qui, la première, et certainement sur les ordres de l'Empereur, m'avait fait tout d'abord pressentir, et puis M. de Talleyrand, qui défendait ma cause avec plus de chaleur qu'à lui n'appartenait, peut-être parce qu'il tenait à voir à la Cour quelqu'un qui fût en état de la comprendre parfaitement. Ces tiraillements durèrent plus d'une semaine. Enfin, le 1er décembre, veille du sacre, l'Empereur, fatigué, dit à M. de Talleyrand : « Si M. de Thiard avait été à l'Assemblée Constituante, eût-il été de la minorité de la noblesse ? — Sans nul doute, Sire, répondit M. de Talleyrand. — Eh bien ! envoyez-lui son brevet (1). »

M. de Talleyrand me fit connaître cette décision immédiatement, en me disant me trouver le lendemain à sept heures précises du matin aux Relations Extérieures et qu'il me mènerait au Château pour prêter serment entre les mains de l'Empereur.

Il était quatre heures du soir. Incertain de mon sort, je

(1) Ce document a été signé, nous l'avons dit, le 30, peut-être même dès le 29 novembre.

Digitized by Google

n'avais pas voulu me donner le ridicule de faire des préparatifs qui auraient pu tourner à ma confusion.

Mais à Paris, avec de l'activité et surtout avec beaucoup d'or, on peut faire tout ce que l'on veut. Je courus chez Lenormand ; j'achetai le plus bel habit de son magasin. Je me rendis chez mon tailleur ; je promis cinq louis aux garçons si tout était en état à six heures du matin. A cinq on frappa à la porte de l'hôtel. A sept j'étais chez M. de Talleyrand. Déjà depuis une heure le canon tirait par intervalles ; toutes les cloches étaient en branle et annonçaient la grande cérémonie ou plutôt l'événement majeur qui se préparait. Il n'était pas jour, et malgré le froid assez vif déjà, des flots de peuple circulaient dans les rues et se portaient sur les quais ou sur les places que devait traverser le cortège. De tous côtés les différents corps de troupe, musiques en tête, se rendaient à leurs positions. L'atmosphère était enivrante. Je ne dis pas que peut-être le désir de voir la haquenée du Pape, qui devait prendre place dans le cortège, n'entrait pour quelque chose dans la curiosité toujours en éveil du peuple parisien.

Nous nous rendîmes aussitôt aux Tuileries. Après une assez longue attente, M. de Talleyrand fut introduit. Un temps qui me parut long encore s'écoula et il revint dans le salon de service en me disant qu'il n'avait pu trouver le moment de faire connaître ma présence à l'Empereur. Quelques instants se passèrent ; il rentra encore dans le cabinet et en sortit de même. Je ne pouvais comprendre la crainte qui portait un homme aussi haut placé à n'oser prendre des ordres pour une chose aussi simple. Enfin, sur les neuf heures, très peu de temps après le départ, je fus introduit. Je n'avais encore aperçu le Premier Consul que dans sa loge, au spectacle, et sans la solennité du moment, qui apparaissait à mon imagination dans toute sa splendeur, j'aurais eu de la peine à retenir mon sang-froid. Il était déjà revêtu de son pantalon sans pieds en velours blanc parsemé d'abeilles d'or, de sa fraise à la Henri IV en dentelle, comme il la portait dans toutes les cérémonies, et, par-dessus, son habit de chasseur à cheval, seule robe de chambre qu'il ait jamais eue.

Digitized by Google

M. de Talleyrand s'apprêtait à lire la formule du serment, mais l'Empereur l'interrompit en lui disant : « Attendez. » Et, m'adressant la parole, il ajouta : « Vous êtes de Mâcon ? — Non, Sire, mais je suis du département de Saône-et-Loire. — Vous êtes fort aimé dans ce département. — On y connaît, Sire, mon attachement pour mon pays et mon dévouement à l'Empereur. » Je ne suis pas bien sûr cependant de n'avoir pas fait passer le dévouement avant l'attachement. « Vous avez servi dans l'armée de Condé ? — Oui, Sire, jusqu'à son licenciement. — Je sais que vous avez servi vos princes avec beaucoup de zèle, et j'attends le même dévouement de votre part. Prêtez serment... »

Nous sortîmes du cabinet, et M. de Talleyrand me dit : « Maintenant, tirez-vous d'affaire comme vous pourrez. » La chose ne fut pas difficile, car, sur la demande d'un de mes collègues, qui avait été nommé avant le voyage de Belgique (1) et qui cependant n'avait pas trouvé le temps de se préparer convenablement, je pris sa place et je figurai aux insignes de l'Impératrice, à côté de Murat.

Le lendemain, je pris le service. Le 4 décembre eut lieu la distribution des aigles, et le 5, les généraux, les colonels qui avaient tous été appelés à Paris, ainsi que les officiers supérieurs de la marine, prêtèrent serment entre les mains de l'Empereur. Celui-ci était dans son cabinet, assis devant sa table; chaque officier, introduit et nommé par moi, lui était présenté à tour de rôle par le prince grand-connétable (2) ou par le grand-amiral (3); M. Maret lisait la formule, qui fut répétée à peu près quatre à cinq cents fois, et l'officier prêtait serment.

A cette époque, les généraux ne connaissaient point encore les officiers civils du Palais; ils ignoraient l'étiquette nouvelle, qui ne les satisfaisait nullement, car ils avaient été accoutumés à entrer avec plus ou moins de facilité chez le Premier Consul. Il n'était pas très facile de les assujettir à une sorte d'ordre qui leur pesait beau-

(1) Au mois de juillet 1803.

(2) Le prince Louis, frère de l'Empereur.

(3) Murat, beau-frère de l'Empereur.

Digitized by Google

coup, et de ne les laisser entrer que successivement et selon leur rang afin d'éviter des erreurs, et peut-être quelque fermeté et du sang-froid étaient-ils nécessaires. L'Empereur m'avait donné lui-même des ordres pour cette cérémonie, qui n'avait jamais eu deprécédents et qui n'a pas eu d'imitation. Quand elle fut terminée, il me témoigna sa satisfaction et son étonnement de la promptitude et de la régularité avec lesquelles elle s'était exécutée. Depuis ce moment, il parut me distinguer et m'accorder sa confiance. Le 8, les députations civiles furent admises; le 9, il passa en revue, dans la galerie du Musée, les détachements des gardes nationales de tout le royaume et des divers corps de l'armée qui défilèrent devant lui, et le 16 eurent lieu le banquet et la fête de l'Hôtel de Ville. Après avoir assisté à deux ou trois contredanses, il se retira, et je le suivis aux Tuileries. Comme il était encore de bonne heure, pour la première fois, il me fit faire sa partie de whist, que ne faisaient ordinairement que les grands-officiers. Je m'aperçus bientôt que c'était un moyen de causer avec moi avec plus de facilité. En effet, et pendant tout le cours de cet hiver, comme il m'avait permis de me présenter chaque soir chez l'Impératrice, où il descendait lorsqu'il n'y avait rien d'indiqué, il me faisait participer presque toujours à sa conversation, qu'il amenait fréquemment soit sur l'ancienne Cour, soit sur les événements de l'émigration, ou encore sur la manière dont nous régissions nos propriétés. Cette faveur n'avait pas alors les conséquences embarrassantes qu'elle aurait pu entraîner plus tard, quand les places de la Cour furent multipliées. Alors il n'y avait, en fait de chambellans, que M. de Rémusat, qui avait déjà été préfet du palais du Premier Consul; Auguste de Talleyrand; M. de Brigode, maire de Lille; le comte d'Arberg, Belge; M. de Viry, Piémontais, et moi. M. de Luçay était préfet du palais; MM. Durosnel, Defrance, Lefebvre-Desnouettes et Vatier, écuyers; MM. de Beaumont et d'Aubusson, chambellans de l'Impératrice.

J'étais trop jeune avant la Révolution pour avoir pu être présenté, et, après l'insurrection du régiment du roi, dans lequel je servais et qui occasionna l'affaire de Nancy,

Digitized by Google

je fus obligé de sortir de France. Mais mon père, en qualité de lieutenant général de la province de Languedoc, était tenu de présenter chaque année ou du moins d'assister à la présentation des cahiers que les Etats de cette province déposaient entre les mains du Roi par l'organe d'élus choisis par eux, reste d'anciens privilèges qui n'avaient plus alors ni but ni résultat, mais qui prouvent que la constitution de la France avait toujours été représentative en droit si elle ne l'était plus en fait. Tous les gentilshommes de la province, présentés ou non, qui se trouvaient alors à Paris, avaient le droit d'accompagner la députation, et dès l'âge de dix à douze ans mon père m'y conduisait comme à une école. En sortant de chez le Roi, la députation allait chez la reine, les princes et princesses de la famille royale. C'était l'évêque d'année qui portait la parole, et le discours qu'en 1786 ou 1787 M. de Bausset, évêque d'Alais, adressa à Mme Elisabeth, eut entre autres un succès prodigieux. Je connaissais donc Versailles aussi bien qu'un vieux courtisan et j'aurais pu, sans crainte de me tromper, donner aux gardes du corps, aux cent-suisses, aux gardes de la porte, la consigne de la tenue du grand couvert ou du passage pour la messe.

*
* *

Les entretiens de l'Empereur roulaient presque toujours sur ce qui s'était fait autrefois à Versailles, et j'étais aussi bien instruit que personne des événements grands et petits qui avaient précédé la Révolution. Il amenait parfois la conversation sur la reine Marie-Antoinette, mais superficiellement et sans approfondir; je n'avais cependant pas de peine à voir que ses préventions contre elle étaient grandes. Souvent aussi il parlait des luttes du pouvoir royal et du Parlement, ainsi que du fonctionnement de la Cour plénière, qu'il ne s'expliquait pas très bien.

On attribue généralement à l'Empereur un caractère despotique, absolu, ne souffrant ni objection ni contrariété, prêt à chaque instant à répondre par un mot désagréable à la plus légère observation. Je n'ai rien vu en lui qui ressemblât à ce portrait. Il avait, comme tout le monde, des moments d'irritation, mais je n'ai jamais

Digitized by Google

remarqué qu'il fut sorti de sa bouche un mot offensant. Il s'emportait contre des fautes qui pouvaient compromettre le salut de l'armée ou les intérêts du pays; jamais, quand elles lui étaient personnelles. Parfois il s'exprimait aussi avec une, par exemple, grande véhémence sur les rapports qu'on était forcé de lui faire d'événements auxquels on avait pris une part indirecte, mais à la moindre observation qu'on ne pouvait en être rendu responsable, il disait sur-le-champ : « Ce n'est pas pour vous que je parle », et même il avait soin de donner dès en commençant cet adoucissement à la violence de ses expressions.

Dans les salons de l'Impératrice ces incartades n'avaient jamais lieu. Il y était d'une aménité parfaite, et souvent d'une gaîté dont, d'après les récits qu'on a faits de lui, on ne le croirait pas susceptible. D'après ces récits on penserait qu'on ne pouvait l'aborder sans craindre d'avoir à essuyer quelque traitement plus ou moins convenable. Cette inquiétude, jamais il ne l'a inspirée; les soirées de l'Impératrice, où paraissait quelquefois la princesse Hortense, et elle était la seule qui y fût admise, ressemblaient à celles d'un château où, en conservant à la féodalité tous ses droits, on aurait reçu les sommités des diverses classes de la société. On avait pour lui la déférence qu'on aurait eue jadis pour ce maître de château s'il se fût trouvé dans une position éminemment élevée ou parvenu à un âge très avancé.

La conversation embrassait tous les objets. Il allait assez souvent au spectacle, et jugeait les pièces avec un goût sûr et exercé. Mais, pour la musique, c'était autre chose; il n'y entendait pas plus qu'en chimie. Les deux airs qu'il fredonnait d'habitude et très fréquemment étaient : *Aimerez-vous bien votre beau-père?* ou bien le *Chant du Départ;* le premier indiquait qu'il avait l'esprit tranquille, le second que de grandes pensées agitaient son imagination.

M. de Talleyrand paraissait rarement avant onze heures; son arrivée était presque toujours le signal de la retraite. L'Empereur allait causer avec lui à l'extrémité du salon, où le silence règnait alors, puis quelques instants après, ils montaient ensemble dans ses appartements.

Digitized by Google

La conversation roulait aussi très souvent sur la littérature ou sur quelques points litigieux de l'histoire ancienne (par exemple, je me rappelle qu'elle se prolongea pendant toute une soirée sur l'embarras que les archéologues éprouvaient à fixer d'une manière positive le point où Annibal traversa les Alpes), mais beaucoup plus ordinairement sur la philosophie moderne. Les personnes qui y étaient admises le plus souvent étaient : M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, M. de Fontanes, l'abbé Denina, M. Millui, M. Denon, M. Monge, etc.

Dans sa conversation. l'Empereur était transformé et il semblait avoir abdiqué son rang supérieur; il souffrait très patiemment la controverse et ne s'échauffait un peu que lorsqu'il était question des philosophes, qu'il n'aimait pas du tout. Mais s'il faisait attaquer Voltaire par l'abbé Geoffroy, il souffrait qu'on le défendît avec la même véhémence ; c'était le *Journal de Paris*, qui s'était chargé de ce soin, qui le faisait avec force et sans crainte. C'était là un point où la conversation devenait plus délicate de ma part, puisque j'étais en opposition formelle avec lui. Ce qu'il me pardonnait le moins était ma prédilection pour Helvétius et il s'en souvint, quand, en acceptant mes démissions, il m'envoya en exil.

On croit généralement que dans les questions gouvernementales, et par conséquent beaucoup plus importantes, l'Empereur ne souffrait aucune remontrance; qu'il n'écoutait jamais les avis du Conseil d'Etat. C'est une grande injustice. Sans doute il se décidait parfois d'après sa propre volonté, mais souvent aussi il l'abandonnait quand il voyait que le moment n'était pas opportun. Je n'en citerai pour exemple que le calendrier grégorien. Immédiatement après le sacre il voulait le rétablir; je l'avais suivi au Conseil d'État, comme cela m'arrivait très fréquemment, à la séance où cette question fut discutée; il parla avec beaucoup de chaleur en faveur de ce changement, que les journaux avaient même annoncé à l'avance. Son opinion fut combattue avec mesure mais avec force par plusieurs conseillers d'État, entre autres l'archi-trésorier; il n'insista pas, et la mesure ne fut décidée que plus tard.

Digitized by Google

Une circonstance particulière me fournissait souvent des occasions de soutenir la conversation avec lui sur des objets qui lui étaient en quelque sorte personnels.

Chacun sait qu'une des premières garnisons de l'Empereur a été la ville d'Auxonne. Cette ville d'Auxonne est ma marraine. Depuis le commencement du siècle de Louis XIV, le gouvernement de cette place était resté héréditaire dans notre famille, grâce à la longévité de ses membres qui a toujours permis au fils d'être depuis longtemps lieutenant général avant la mort du père, et par conséquent d'obtenir l'agrément de le remplacer. Cette circonstance que j'avais eu soin, d'une manière détournée, de lui faire connaître, l'amena à me demander où étaient mes propriétés, et il se trouva qu'il lesconnaissait.

Immédiatement après le 14 juillet 1789, on vit s'élever sur presque tous les coins de la France des insurrections occasionnées par la rareté des subsistances. Il y en eut une assez inquiétante à Seurre, ville où il se fait un grand commerce de grains, et qui nécessita la présence d'un détachement ; celui-ci fut tiré de la garnison d'Auxonne, et c'est le lieutenant en second Bonaparte qui en eut le commandement pendant les trois mois qu'il resta à Seurre.

On construisait alors à Navilly, d'après les plans de M. Perronet, un pont sur le Doubs, et l'Empereur, qui a toujours eu un goût prononcé pour tout ce qui a rapport aux sciences exactes et spécialement pour les constructions, venait tous les jours s'y promener, examiner les travaux, et, comme il nous l'a dit lui-même souvent, les diriger à sa guise. On comprend que cette particularité donnait un aliment aux conversations qu'il avait avec moi. C'est ainsi que je l'amenai à parler à plusieurs reprises de son expédition à Cîteaux.

Je ne sais si les moines de cette abbaye avaient la prétention de devenir tous abbés, prieurs, etc., comme les gardes du corps avaient demandé en 1789 de pouvoir tous atteindre les grades supérieurs. Je crois plutôt qu'ils voulaient partager le vin du clos Vougeot avec les têtes couronnées auxquelles l'abbé était dans l'usage d'en envoyer chaque année. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en

Digitized by Google

1790, le couvent se mit en pleine insurrection, que les religieux qui étaient très nombreux, s'emparèrent des clefs de tous les magasins et voulurent forcer l'économe à leur rendre compte des immenses revenus de l'abbaye. L'abbé fut même obligé de se cacher. On vint chercher du secours à Seurre : le lieutenant Bonaparte s'y rendit avec une partie de son détachement, et, sans prendre d'ordres de personne, il donna raison à l'abbé, fit arrêter trois ou quatre moines des plus mutins, les enferma dans le cachot de l'abbaye et arrêta complètement l'insurrection. Cette action était le présage le plus certain de sa carrière à venir.

Pendant le cours de l'hiver (1804-1805), l'Empereur, presque toutes les décades, fit à la Malmaison un voyage qui ne durait que deux ou trois jours. Un seul fut de plus longue durée ; on croyait généralement qu'il en sortirait une Montespan, mais il ne ramena qu'une Mme de Monaco au petit pied. Dans ces voyages, il y avait toujours un concert, auquel naturellement les invitations étaient très bornées à raison du local.

L'Empereur s'en servait comme d'un alambic où il faisait passer ses anciens partisans pour les métamorphoser en une forme plus malléable et plus soumise, ou bien pour découvrir ce qu'il y avait dans ceux qu'il voulait s'attacher.

Quand je n'étais pas du voyage, j'étais parfois, ainsi que Mme de Thiard, invité à ces concerts. Un jour que je m'y rendais avec elle, en costume de chambellan, bas de soie, manchettes à dentelle, etc., vers les sept heures du soir, à la montée de Nanterre, un soldat voulut non seulement monter derrière ma voiture, mais en chasser mon domestique qu'il poursuivit le sabre à la main. Mon cocher arrêta, et, ayant vu ce qui se passait, je m'élançai hors de ma voiture. Alors cet homme se dirigea sur moi ; j'avais mon épée au côté, et, comme il était en état d'ivresse, il m'eût été facile de m'en débarrasser sur-le-champ, mais, en moins de temps qu'il n'en faut pour raconter la scène, je pesai dans mon esprit les inconvénients qui en résulteraient et qui, l'emportant sur les dangers que j'avais à courir, me décidèrent à aller droit à lui et à le désarmer. Il ne m'en coûta qu'une manchette en dentelle et quelques égratignures au poignet droit, assez fortes cependant pour ensan-

Digitized by Google

glanter le mouchoir dont je l'enveloppai. J'eus plus de peine pour empêcher mon cocher, qui était descendu de voiture, et mon domestique, de maltraiter ce pauvre homme que je n'en avais eu à l'empêcher de les frapper. Je continuai ma route, et avant d'arriver à la Malmaison, je recommandai bien à Mme de Thiard de garder le plus grand silence sur cet incident et de ne rien laisser paraître. Mais une pareille scène laisse toujours sur une jeune femme de vingt ans une impression qu'il est impossible de déguiser. Entrée dans la salle de concert, l'Impératrice s'en aperçut, et avec sa bonté ordinaire lui demanda ce qui l'agitait. Avec beaucoup de présence d'esprit, elle en rejeta la cause sur ses chevaux ; mais l'Empereur, ne me voyant pas, dit à Duroc de me chercher et de savoir au juste ce qui était arrivé. J'étais resté dans le salon de service, c'est-à-dire dans le vestibule que chacun connaît et où nous venions respirer plus en liberté. Je ne fis aucune difficulté pour dire à Duroc ce qui s'était passé. Quelques instants après, je le vis revenir avec Bessières. Il faut n'avoir pas servi pour ignorer jusqu'à quel point l'esprit de corps a une influence fâcheuse sur les intelligences les plus distinguées. Aux yeux du maréchal Bessières, non seulement les hommes de la vieille garde étaient les plus braves soldats de l'Europe, mais même les plus disciplinés de tous. Sous ce rapport, il pouvait avoir raison, car jamais troupe n'a donné à Paris autant de preuves de modération et de civisme que ce qu'on appelait *les vieux grognards*.

Cette fois cependant il y avait une exception. C'est ce que le maréchal ne voulait pas croire. Impatienté, je lui dis : « Je ne sais si vos règlements sont encore les mêmes que les nôtres, mais le numéro du briquet doit vous faire connaître le nom de l'homme qui a l'honneur de le porter. » Il me dit qu'il en était encore ainsi. Alors je courus à ma voiture, et je lui remis le sabre que j'avais eu la précaution d'emporter. Il n'eut plus rien à dire ; l'homme appartenait au bataillon de chasseurs à pied qui était caserné à Rueil, et le lendemain il fut congédié. Le maréchal me pria de garder le plus profond silence sur l'affaire. Je l'observai religieusement, et cette aventure

Digitized by Google

resserra une liaison qui devint même une vraie camaraderie et qui ne s'est jamais altérée.

De retour à Paris, le maréchal Duroc me fit connaître de la part de l'Empereur sa satisfaction de ma conduite dans cette circonstance, et j'ai la conviction que cette aventure, quoique bien simple, a contribué peut-être plus que tout le reste à me placer un peu haut dans son estime.

Peu de jours après, il distribua du haut de son trône les grandes croix de la Légion d'honneur qu'il venait d'instituer, et ensuite il me remit de sa main la décoration de chevalier. Ce que j'éprouvai à ce moment me fit comprendre comment quelques cent milliers d'hommes se sont fait tuer pour l'obtenir.

A peu près à la même époque, il me donna une marque de confiance assez délicate. Il s'agissait d'augmenter le nombre des chambellans. Il me fit entrer dans son cabinet, me communiqua la liste des prétendants et me demanda mon avis. Il me remit cette liste, où il y avait deux colonnes d'observations faites sur chaque individu, l'une par M. de Talleyrand, l'autre par M. de Ségur, et il me dit d'y joindre les miennes. Ma situation était épineuse. Mais je n'hésitai pas un instant. Je lui fis mes réflexions sur chaque nom et, par suite, deux personnes vivement appuyées ne furent point comprises dans la promotion. J'avais trouvé que l'un de ces messieurs avait fait un mauvais usage de son esprit et de ses talents, et que l'autre, dans de certaines circonstances, avait montré beaucoup trop de complaisance (1). On le sut bientôt dans Paris, et cela me fit deux ennemis de plus. Je m'en inquiétai peu, car je n'ai jamais perdu mon temps à les compter. Un

(1) La promotion qui résulta de ce travail comprit, en fait de chambellans de l'Empereur : le sénateur Garnier de Laboissière ; le sénateur Hédouville ; M. de Croy ; le comte Mercy d'Argenteau, Belge ; le baron de Zuidwyck, des départements réunis, Tournon, Bondy ; les comtes de Barol et de Lambriasco, Piémontais ; en faits d'écuyers : le général Saint-Sulpice, Canisy et M. de Villontreys ; en fait de préfets du palais : Beausset et Saint-Didier ; en fait de dames du palais : Mmes de Turenne, Montalivet, Bouille, de Vaux, Marescot ; en fait de chambellans de l'Impératrice : MM. de Béarn, de Courtomer, le prince de Gavre, Belge ; en fait d'écuyers de l'Impératrice : le général Corbineau, Berkheim et d'Audenarde.

Digitized by Google

oncle de Mme de Thiard, M. de Courtomer, était sur cette liste. Cette parenté ne m'empêcha pas de conserver la plus grande impartialité, mais, outre tout ce qui militait en sa faveur, je n'oubliai pas de faire connaître à l'Empereur qu'il avait été un des quatre commandants supérieurs de la garde nationale parisienne, sous le général Lafayette, avec le duc d'Aumont. Ce trait de sa vie fit beaucoup d'effet sur l'esprit de l'Empereur qui n'en avait aucune connaissance. Ce qui prouve, ainsi que le motif qui détermina ma nomination, que l'Empereur sentait beaucoup plus qu'on ne le croit le besoin d'attirer et de retenir auprès de sa personne les hommes qui avaient de la sympathie pour les principes de 89.

*
* *

Le sujet des entretiens auxquels l'Empereur se livrait le plus volontiers, quand il n'était pas préoccupé d'objets plus importants, était le mode d'exploitation des grandes propriétés, la quantité de bestiaux qu'une ferme nécessitait, le nombre d'hommes qu'il y fallait, leurs gages, le produit des domaines ; et la conclusion était qu'en fait les places de la Cour et les emplois publics étaient ce qui représentait le revenu le plus clair. On voyait aisément qu'il cherchait toujours à rattacher les hommes et leur avenir à sa personne. L'Empereur, quand il chargeait quelqu'un d'une mission ou qu'il avait un compte à lui demander, ne souffrait pas d'hésitation. Il ne faisait pas de questions absurdes comme Souvarov qui demandait un jour à un officier combien il y avait de poissons dans la rivière qui coulait sous ses yeux, et qui, n'en ayant pas reçu de réponse, le renvoya de l'armée ; mais il voulait des déclarations précises et catégoriques. Cependant, lorsqu'il s'apercevait que l'embarras résultait de la crainte, de l'impression que sa présence faisait naître, son amour-propre en était flatté ; c'était une petitesse, mais cette petitesse n'en était pas moins réelle, et c'était parfois pour l'interlocuteur un moyen de lui faire sa cour. Il est positif que souvent des hommes très haut placés et de grande capacité se trouvaient tellement intimidés quand il leur adressait

Digitized by Google

la parole, qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de lui répondre. Mais, ceux-là, il ne les employait pas dans les affaires importantes. Il avait encore un autre écart de l'amour-propre. Il lui était impossible de comprendre comment quelqu'un qui avait le bonheur d'approcher de sa personne pouvait en perdre un seul instant ; c'est cependant ce qui m'arrivait très souvent, car aussitôt que je pouvais m'échapper, sans manquer à mon service et sans trop choquer les convenances, je revenais à mes habitudes d'indépendance et de liberté : c'était mon grief le plus grave à ses yeux.

Pendant tout le cours de cet hiver (1804-1805) il se passa peu de semaines sans que l'Empereur se fît donner un bal particulier par les princesses de sa famille et par quelques-uns des grands-officiers qui considéraient pareil ordre comme une grande faveur. C'était lui qui dressait ou qui rectifiait la liste des personnes invitées (1). Il prenait part lui-même à la danse et souvent s'y livrait avec quelque entrain. Mais il accordait à la princesse Hortense ou à Mme Murat une ou deux valses à peine pendant la soirée. A la Malmaison, il faisait toujours inviter à sa table deux ou trois officiers de sa maison. J'étais de tous ces bals et souvent de ces dîners par le motif que je ne me dissimulais pas, qu'il aimait à avoir des détails sur le passé et des renseignements sur l'étiquette de l'ancienne Cour.

De mon côté, je cherchais, autant que cela m'était possible, à me former une idée juste de son caractère, plutôt par ce qu'il ne disait pas, que par ce qui lui échappait ; et comme je ne me suis jamais laissé intimider ni déconcerter par lui, j'avais plus de facilité qu'un autre à le bien juger.

Je suis convaincu, par exemple, qu'il a toujours vu avec un vif regret la paix continentale se rompre si fréquemment ; qu'il eût désiré la maintenir ; que toute sa pensée hostile était dirigée contre l'Angleterre ; que la guerre contre cette nation était la seule qu'il continuait sans répugnance. Il l'appelait *la guerre sainte*, et elle devait l'être, non seulement pour la France, mais pour toute l'Europe

(1) Savary, Maret, le maréchal Berthier, M. de Tayllerand, Lebrun, M. de Champagny, le maréchal Soult.

Digitized by Google

et pour le monde entier, qui tour à tour a été exposé à l'ambition et au manque de foi de cette puissance. Je suis persuadé aussi qu'il a été très contrarié de recommencer les hostilités sur le continent; ce qu'il voulait, c'était abattre l'Angleterre, et s'il y avait réussi, je ne doute pas qu'il n'eût réalisé tout ce qu'il a dit à Sainte-Hélène. Il voulait sans doute un pouvoir ferme et absolu, parce qu'il le croyait indispensable pour régénérer le pays et le diriger, mais il n'avait point contre la liberté la haine qu'on lui a supposée. Il distinguait très bien la liberté de l'anarchie, et quand il s'abandonnait dans la conversation, il faisait le plus grand éloge de l'Assemblée constituante et des principes qui avaient amené la révolution de 89. Il voulait une aristocratie, et c'est, je crois, ce qui l'a perdu. La liberté de la presse ne lui répugnait pas autant qu'on pourrait le croire, et on en trouverait facilement la preuve dans plusieurs articles de journaux de cette époque. Quant aux prétendues lettres de cachet, on a exagéré le nombre de celles qu'il a décernées, comme celui des arrêts de mort que le tribunal révolutionnaire a signés. On aurait peine à croire que l'Empereur n'a pas privé cinq cents personnes de leur liberté pendant les quinze ans de son règne, et que le tribunal révolutionnaire n'a pas envoyé deux mille victimes à l'échafaud. Ce dont j'ai encore acquis l'entière conviction, c'est que tout ce qu'il faisait pour rétablir le culte catholique et donner de l'influence à l'Eglise lui était suggéré plus par la foi que par la politique. Quand on considère l'importance qu'il attacha à être sacré par le Pape, quand on voit avec quelle affectation les journaux officiels parlaient sans cesse des dons qu'il faisait au clergé ou qu'il forçait les départements à lui faire et de l'empressement avec lequel il invitait le public à suivre son exemple; quand on envisage l'acharnement avec lequel l'abbé Geoffroy et les autres journalistes à ses gages attaquaient Voltaire, la philosophie moderne, et jusqu'à l'annuaire de Lalande, quand on réfléchit à l'empressement avec lequel il conserva les couvents dans le royaume d'Italie qu'il organisa, on ne peut que se ranger à mon avis. Dans les voyages, quand il y avait impossibilité de se rendre à une église, on disait le dimanche la messe

Digitized by Google

dans la maison qu'il occupait et qui s'appelait toujours *le Palais*. S'il avait vécu dix ans de plus, on l'aurait célébrée dans les camps. Enfin, et telle a été la conviction que je m'étais faite de sa pensée qu'il existe encore aujourd'hui des personnes qui pourraient l'attester, au moment de sa plus grande gloire j'affirmais (et personne ne voulait croire que je parlais sérieusement) que le dernier acte de sa vie serait en contradiction formelle avec ses proclamations d'Egypte et avec la prétendue persécution infligée par lui au Pape et aux cardinaux.

La Providence a beau douer un homme de toutes les qualités de l'esprit et du génie ; si elle ne le fait pas naître dans des circonstances favorables, elle le met dans l'impossibilité d'en faire un usage éclatant. On ne peut nier que si plusieurs de nos généraux et de nos orateurs, voire Mirabeau, étaient nés vingt ans plus tôt, ils n'auraient laissé aucun nom dans l'histoire. Les circonstances ne sont même pas toujours suffisantes. Si l'homme appelé à de grandes destinées s'est trouvé placé dès son berceau dans certaines situations, sous certaines influences, il lui est parfois impossible de se soustraire entièrement aux préjugés de son enfance. Et si l'Empereur n'a pas rempli la grande mission que la Providence semblait vouloir lui donner, s'il n'a pas changé entièrement l'état politique et social de l'Europe, c'est, selon moi, parce qu'il était né noble, catholique et Corse.

*
* *

Mes rapports avec la maison militaire étaient assez faciles. L'armée avait vu non sans répugnance la création d'une maison civile, mais les généraux ou les officiers attachés à la personne de l'Empereur, qui vivaient à côté de leurs nouveaux confrères, et qui étaient à même d'apprécier le peu de prérogatives qu'on leur accordait, s'en étaient beaucoup moins effrayés. D'ailleurs ils avaient tous le désir de s'allier à la classe parmi laquelle l'Empereur les avait presque tous choisis. A cette époque Savary et Rapp étaient les deux aides de camp les plus influents, ceux en lesquels l'Empereur avait le plus de

Digitized by Google

confiance. Ils avaient servi presque tout le temps contre l'armée de Condé et, après avoir bien examiné et causé avec eux de cette époque, il se trouva que, par suite d'une circonstance assez extraordinaire, nous nous connaissions depuis lors. Quant à Junot, il avait été prendre en Portugal une leçon d'étiquette.

On a beaucoup exagéré les détails de la guerre d'extermination qui a eu lieu entre l'armée républicaine et les émigrés: Ces cruelles représailles heureusement n'ont pas été aussi longues qu'on le pense d'habitude. La Convention a eu beaucoup de peine à obtenir l'exécution de son décret contre les corps anglais et hanovriens, auxquels cependant les soldats français portaient plus de haine qu'aux émigrés, et elle n'a jamais pu vaincre entièrement la répugnance que ces soldats éprouvaient à sévir contre nous.

Il n'est que trop vrai qu'à la sortie de Menin, lors de la reddition de la garnison de Bois-le-Duc et dans d'autres circonstances, il y a eu des actes cruels et d'un souvenir bien pénible; mais ces tristes effets des guerres civiles se sont fait beaucoup moins sentir à l'armée de Condé. Et pourquoi? Parce que l'armée de Condé portait l'uniforme français et que les corps dont je viens de parler avaient la cocarde anglaise. D'ailleurs, comme on savait qu'on ne faisait de prisonniers de part ni d'autre, on allait au-devant de la mort et on ne se rendait pas. Il ne se commettait que très peu d'actes de pure barbarie. Je ne connais qu'un soldat qui, s'étant égaré dans le Béwald, tomba au milieu d'un poste français et fut le lendemain fusillé à Wissembourg. De notre côté, je ne me rappelle qu'un trait de sévères représailles: un jeune homme de 15 à 16 ans, auquel un capitaine de nos hulans avait fait grâce, ramassa, pendant qu'il s'éloignait, un fusil, et le tira par derrière. Nos hulans le crucifièrent sur le sol avec leurs lances.

Aussitôt après la mort de Robespierre, tout changea à l'armée du Rhin. Déjà, d'un bord du fleuve à l'autre, quand nous étions dans le Brigau, les conversations étaient engagées. Dans la campagne suivante, à l'affaire de Kambach, où les Français ramassèrent autant de croix de

Digitized by Google

Saint-Louis qu'Annibal à Cannes d'anneaux de chevaliers romains, plusieurs gentilshommes, et entre autres de Roquefeuil, colonel d'un de nos régiments soldés, restèrent sur place. Le général Abbatucci les fit relever; on les conduisit à l'hôpital d'Augsbourg, où on leur facilita les moyens de rentrer à l'intérieur. Nous ne tardâmes pas à user de douces représailles envers l'armée républicaine. Lorsque l'archiduc Charles fit son mouvement sur l'armée de Sambre-et-Meuse, Moreau envoya deux de ses divisions sous les ordres du général Desaix, sur la rive gauche du Danube, pour la dégager. Mais, les combats d'Amberg et de Teining ayant eu lieu, il les rappela à lui et il abandonna la position de l'Isar pour venir se placer derrière le Lech, afin de les recevoir et de continuer vers le Rhin la retraite à laquelle la défaite de l'armée de Sambre-et-Meuse le contraignait. Nous serrâmes de près l'arrière-garde du général Desaix et nous obtînmes, de concert avec les chevau-légers de Modène que commandait le général Devay à Pottmes, un avantage assez considérable sur lui. Nous fîmes prisonniers un assez grand nombre de soldats d'infanterie et de hussards et nous enlevâmes plusieurs voitures de l'intendance militaire. Je fus assez heureux en cette circonstance pour être utile au colonel Gaspard Thierry, et M. d'Aure, depuis ministre à Naples, peut rendre justice aux égards que nous eûmes pour lui Nous l'envoyâmes à Sandicel, où les châtelaines de l'endroit, aussi bonnes que jolies, eurent de lui un soin tout particulier.

Moreau continuait sa retraite. Nous le suivions pas à pas et ne lui laissions pas un instant de répit. Il sentait que, pressé d'aussi près, il ne pourrait jamais s'engager dans les défilés de la Forêt Noire qu'il était obligé de traverser. Il avait sur son flanc droit le général Frolich, qui était sorti du Vorerlberg; sur son flanc gauche, le général Mercautin, qui manœuvrait le long du Danube. Nous, sous les ordres du comte de Tour, nous l'inquiétions constamment. Enfin, il s'attendait bien à trouver, en débouchant dans la vallée du Rhin, l'archiduc Charles, le premier de tous les généraux opposés à la France pendant la guerre de Vingt ans. Il résolut donc d'écraser un des

Digitized by Google

corps qui étaient à sa poursuite et il nous donna la préférence. Le 30 septembre, un corps d'infanterie s'arrêta dans un village dont je ne me rappelle plus le nom. Nous l'en délogeâmes et remîmes le village au régiment de Venekeim, pour nous porter sur la droite. Une heure après, les Français s'en rendirent les maîtres ; nous le reprîmes de nouveau, le remîmes encore aux Autrichiens, et cela se renouvela ainsi quatre fois dans la journée. Mais enfin, la nuit, nous y restâmes nous-mêmes. Le lendemain, l'armée française, au lieu de continuer sa retraite, prit une position. L'affaire fut très chaude et eut lieu principalement près de l'abbaye de Schussenried, où se trouvait le quartier général français. J'étais à me promener aux avant-postes, lorsqu'un adjudant-commandant vint demander une suspension d'hostilités d'une demi-heure pour enterrer les morts. On y consentit. J'entamai la conversation avec lui et, selon l'usage, car entre ennemis et hussards elle commence presque toujours par l'article des vivres, je me plaignis de ce qu'ils dévastaient le pays de manière à ne nous laisser aucune subsistance. Il m'offrit de venir dîner avec lui au quartier général, et j'eus l'étourderie d'accepter. Je fus parfaitement accueilli par les généraux et surtout par leurs aides de camp ; mais, comme il y a des fâcheux partout, l'un d'eux me proposa de boire à la santé de la République. « Non, répondis-je, mais à la prospérité de la France. » On trouva cette réponse très convenable, et, c'est elle qui, dans les conversations fréquentes que j'eus par la suite avec Savary et Rapp (1) sur nos anciennes guerres, me fit reconnaître d'eux. Je me hâtai de venir rendre compte au duc d'Enghien de ce que j'avais fait ; il me gronda un peu, mais, comme il m'avait été facile de voir que le lendemain nous serions attaqués, il m'envoya en porter la nouvelle au prince de Condé, en m'autorisant à lui dire que c'était avec son consentement que j'avais été à Schussenried.

Effectivement, le 2 octobre, à la pointe du jour, un officier vint nous avertir de retirer nos vedettes parce que

(1) Mon intimité avec Rapp surtout devint si grande qu'il me choisit pour être témoin de son mariage avec Mlle Vanderberghe, en 1805.

Digitized by Google

l'ordre avait été donné de nous attaquer. Un quart d'heure après l'affaire s'engagea sur toute la ligne et se termina par la défaite complète de l'armée autrichienne, qui, sans nous, eût perdu son artillerie de réserve, tous ses bagages et deux ou trois bataillons qui n'étaient pas en état de se défendre.

Malgré toutes les jouissances que la situation de chambellan pouvait me donner, l'habitude de l'indépendance que dix années d'émigration m'avaient fait contracter et le besoin de me reposer de toutes les agitations de cette vie de Cour me faisaient considérer le mouvement de troupes qui avait lieu aux Tuileries, le 20 janvier 1805, si ce n'est avec une grande joie, du moins une complète indifférence, dans la pensée que, pour quelques mois, il me rendrait la liberté. Il en fut autrement. Le maréchal Duroc s'approcha de moi et me dit : « Nous partons pour l'Italie ; vous êtes désigné pour être du voyage. Gardez le plus profond silence, mais faites vos préparatifs. »

LES ALPES

J'eus tout le temps d'y vaquer, car le départ, qu'on annonçait quotidiennement, fut, dès que publié, continuellement retardé.

Enfin, un jour ayant été arrêté, nous nous rendîmes à Fontainebleau, d'où l'on devait se mettre en route.

Il est peut-être bon de dire quelques mots sur les dispositions prises en vue de ce déplacement. Jamais souverain n'a voyagé avec autant de magnificence, avec une suite aussi nombreuse. Il fallait plus de cent chevaux à chaque relai, tant pour le service de l'Empereur que pour celui des ministres et des autres fonctionnaires qui avaient l'ordre de se rendre directement à Milan. Des détachements de cavaliers de la garde et de gendarmes d'élite étaient échelonnés partout où l'Empereur devait s'arrêter. Il n'y avait d'infanterie que dans les villes où il devait faire séjour et où il y avait des attelages et des chevaux de selle.

Digitized by Google

Son escorte en route ne comprenait que huit sous-officiers de la garde, d'une fidélité et d'une bravoure éprouvées, qui couraient à bidet en avant et en arrière de sa voiture.

Le cortège était divisé en trois services.

Le premier partait la veille au soir, marchait toute la nuit, et, en arrivant, faisait les préparatifs nécessaires. Il comprenait, comme d'ailleurs les deux autres, une aide de camp (Lemarois), un écuyer (Defrance), un préfet du palais (Bausset), un chambellan (moi), et quelques personnes de la suite, des deux sexes. J'avais reçu directement de l'Empereur des instructions relatives à la distribution de l'édifice qu'il devait habiter à chaque séjour, et là où il fallait établir des salons de service, une chambre du trône, un cabinet de l'Empereur, etc. Je devais lui remettre la liste non seulement de tous les corps constitués qui se trouvaient dans la ville, mais encore celle de toutes les sociétés ou corporations, lui fournir les noms de tous les chefs de service et même de tous les employés supérieurs des administrations financières, lui indiquer s'il y avait un conseil d'arrondissement ou un conseil général, un grand ou un petit collège (1), prévenir ces corps et ces fonctionnaires de l'heure où les réceptions auraient lieu, selon le rang que leur assignait le décret impérial, recevoir les demandes d'audiences particulières, savoir autant que possible dans quel but elles étaient faites, ne mettre sous ses yeux que le nom des personnes que je croyais devoir être entendues (et à cet égard, pendant tout le voyage, il s'en est rapporté à moi), lui indiquer les édifices et les établissements qui méritaient d'être visités, avoir un plan de la ville, etc. Je me suis bien aperçu, au cours du voyage, que des renseignements de ce genre lui avaient été d'autre part fournis par le ministre de l'intérieur, mais son usage était d'établir un contrôle et de s'enquérir par des voies diverses.

Quand l'Empereur descendait de voiture, c'étaient ceux qui le précédaient qui prenaient le service, chacun en ce qui le concernait, et ils le remettaient ensuite à ceux qui voyageaient avec l'Empereur. Mais presque à chaque arrivée il avait une assez longue conversation avec moi et

(1) Collèges électoraux de département et d'arrondissement.

Digitized by Google

m'interrogeait sur tous les points que j'ai dits. L'Impératrice était dans la voiture de l'Empereur.

Il y avait un second service, qui se composait de huit voitures : le maréchal Duroc, le maréchal Bessières, M. de Caulaincourt, M. d'Harville, écuyer de l'Impératrice ; d'Hédouville, chambellan; Caffarelli, aide de camp; Saint-Didier, préfet du palais; et deux autres écuyers qui couraient à la portière; plus M. de Méneval, et M. Maret, secrétaire d'État.

Le troisième service, dont Tournon et M. de Beaumont, chambellan de l'Impératrice, faisaient partie, n'arrivait que le lendemain. Ce convoi prenait le service quand on restait plus de deux jours dans une ville.

M. le maréchal Berthier, M. de Talleyrand, M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, M. de Champagny, M. de Rémusat, M. de Bondy, chambellan, M. Salvatoris, introducteur des ambassadeurs, l'abbé de Pradt, aumônier, et le docteur Corvisart, devaient se rendre directement à Milan.

L'Empereur partit de Fontainebleau le 2 avril 1805, et vint coucher à Troyes, où je l'avais devancé. Le lendemain, il fit une course à Brienne, où il était attendu, et voulut m'emmener avec lui, quoique ce ne fût pas à moi de marcher. M. de Caulaincourt, le général Caffarelli et Canisy, neveux de Mme de Brienne, furent seuls du voyage. Nous trouvâmes à Brienne Mme de Loménie, le préfet de la Marne, que l'Empereur y avait fait appeler, et quelques personnes de la famille de Mme de Brienne. C'était la première fois que l'Empereur faisait à un particulier l'honneur de le visiter, et il n'y avait point de cérémonial arrêté. Comme cela me regardait uniquement, je pris le parti de remettre tous mes pouvoirs à Mme de Brienne, en lui indiquant ce qu'il y avait à faire et en restant toujours à côté d'elle pour la guider, ce qui faisait beaucoup rire l'Empereur, qui, pendant toute cette journée, fut d'une gaîté remarquable et d'une aménité parfaite. Il changea deux ou trois fois de détermination pour son dîner. D'abord il voulait manger seul avec toutes les dames, et enfin il se décida à se mettre à table avec tout le monde. Avant le repas, il examina, de concert avec la municipalité, s'il était

Digitized by Google

possible de rétablir l'ancien collège, mais la négative fut prononcée ; puis, il se promena un instant dans le jardin et s'informa s'il n'y avait plus en ville d'anciens employés de l'École ; il s'en trouva quelques-uns, auxquels il laissa des marques de sa munificence. Après le repas, il fit une partie de reversie, prétexta la fatigue et remonta dans son appartement, où je le suivis et où il s'amusa un moment avec moi de ce qui s'était passé dans la soirée.

Dans un des voyages de la Malmaison où je l'avais suivi, il m'avait demandé une statistique très détaillée du département de Saône-et-Loire. Et même il m'avait indiqué les points principaux qu'elle devait traiter. Quelque temps avant de quitter Paris, je la lui avais présentée, et il n'avait pas voulu la recevoir : « Gardez-la, m'avait-il dit, je vous le demanderai quand j'en aurai besoin. » Comme il était de bonne heure et qu'il ne voulait pas encore se coucher, il me la demanda. Elle ne me quittait jamais. Je la lui remis, et il me fut aisé de voir, quand nous traversâmes le département, qu'il y avait apporté quelque attention. Il ne m'en a jamais parlé, mais une fois arrivé à Stupinigi, ayant ouvert par hasard le *Moniteur*, j'y lus mon manuscrit sans aucun retranchement.

Cependant je m'y étais exprimé sur les fautes que j'imputais à l'administration, et même sur des faits qui pouvaient concerner l'Empereur lui-même avec une liberté telle que si aujourd'hui un officier se permettait d'en faire autant, il est probable qu'il recevrait une forte mercuriale. Mon travail ayant paru dans le *Moniteur*, il est évident que l'Empereur en avait ordonné l'impression (1).

Le lendemain, 4 avril 1805, à six heures du matin, il monta à cheval et visita les environs, les lieux de ses divertissements, ceux où, d'après le règlement de l'École, il avait fait construire ses premiers ouvrages de campagne. Il n'oublia pas de nous montrer la lice où se

(1) Cette *Statistique* imprimée dans le *Moniteur universel* des 14 et 15 avril 1805, y est précédée des lignes suivantes : « Comme il n'y a point de statistique du département de Saône-et-Loire, nos lecteurs verront peut-être avec plaisir, au moment où l'Empereur vient de traverser ce pays, un mémoire en forme de statistique qui peut suppléer à celle du département. »

Digitized by Google

faisait la petite guerre à boule de neige et dans laquelle, disait-il, son parti était toujours battu. Après le déjeuner avec Mmes de Brienne et de Loménie, nous partîmes et de bonne heure nous fûmes de retour à Troyes, où il y avait un bal le même jour. Pendant ce court séjour, il accorda la main-levée du sequestre apposé sur les biens de plusieurs membres de la famille de Mesgrigny, ainsi que de M. de Compiègne, ancien premier aide-major du régiment du roi, où j'avais fait mes débuts et que j'avais pris la liberté de lui recommander, et aussi de plusieurs autres émigrés.

Dans toutes les villes que nous traversions il s'était formé des gardes d'honneur plus ou moins richement équipées. Leurs chefs recevaient une tabatière avec le chiffre de l'Empereur, et parfois chaque simple garde une petite médaille du sacre; une en or, de grand module, était toujours remise aux généraux ou aux chefs de corps. Les maires et autres fonctionnaires publics non rétribués recevaient aussi des tabatières plus ou moins belles selon l'importance des villes. A quelques préfets, entre autres, à celui de Saône-et-Loire, M. de Roujoux, l'Empereur accorda la croix d'officier, mais le plus souvent il leur donna des gratifications proportionnées aux dépenses que son passage avait occasionnées. Celui de Lyon, M. Bureaux, de Pusy, un des membres les plus distingués de l'Assemblée constituante (1), en eut une de 20.000 francs, ce qui certainement lui fut plus agréable, il fut nommé préfet de Gênes pendant le séjour que nous y fîmes, poste d'une grande importance et qui témoignait de la haute confiance que l'Empereur avait en son titulaire.

Immédiatement après l'ouverture du bal, le premier service partit pour Semur, où l'Empereur voulait coucher. Les sollicitations de M. Morel ne purent le décider à passer par Dijon. Je n'ai jamais pu pénétrer le motif qui l'avait engagé à prendre cette espèce de route de traverse

(1) On a dit souvent que l'Empereur avait beaucoup de répugnance pour les membres de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative, mais je ne sais pas comment on a pu commettre une erreur pareille. Leurs principes étaient les siens, et c'est à eux au contraire qu'il confiait les emplois les plus difficiles. Les exemples sont trop nombreux pour que je veuille les citer.

Digitized by Google

et son opiniâtreté à ne pas se rendre en la capitale de la Bourgogne.

Chaque jour, avant de partir, je venais prendre ses ordres, et je ne fus pas peu surpris quand, à Semur, il me dit de préparer les réceptions du lendemain pour cinq heures du matin. Effectivement, à cette heure, elles commencèrent, et plusieurs dames qui avaient quelques faveurs à demander obtinrent des audiences.

A Semur, je changeai de service avec le général Hédouville, l'empereur ayant ordonné que je resterais auprès de lui pendant toute la traversée du département de Saône-et-Loire. Le choix qu'il avait fait de moi pour l'accompagner dans ce département était la marque la plus flatteuse qu'il pût me donner de sa satisfaction.

C'était aux électeurs de Chalon qui m'avaient, moi, émigré, officier de l'amée de Condé, rejeton de l'ancienne aristocratie, désigné pour leur candidat au corps législatif en 1803, que je devais une position qui n'était pas précisément celle que j'avais ambitionnée, mais qui satisfaisait et au-delà toutes mes aspirations, tous mes désirs. J'étais pressé d'en jouir devant eux, et, puisque nous allions les visiter, de leur en témoigner ma reconnaissance.

A l'entrée du département de Saône-et-Loire, nous trouvâmes toutes les autorités qui attendaient et qui, après le compliment d'usage, suivirent le cortège. A la descente de Saint-Léger, les ouvriers du Creusot, qui à cette époque était déjà en activité, avaient transporté plusieurs pièces de canon nouvellement fondues; ils firent une décharge générale, à laquelle on ne s'attendait pas, qui effraya les chevaux, et un ou deux attelages du convoi coururent quelque danger. L'ordre fut bientôt rétabli. L'Empereur descendit de voiture, voulut examiner les pièces et donna 1.000 francs aux ouvriers.

Partout, depuis Fontainebleau, l'Empereur avait été reçu par le peuple avec les plus grands transports d'allégresse. Les populations des villages voisins se réunissaient sur les routes, et nous traversions presque continuellement des haies d'hommes, de femmes et d'enfants, qu'un spectacle si nouveau attirait sur notre passage. Mais dans

Digitized by Google

aucune ville il ne fut reçu avec le même enthousiasme qu'à Chalon. Ni avant, ni après, nous ne vîmes une affluence aussi considérable. La garde d'honneur surpassait aussi en nombre et en élégance toutes les autres. Les marques d'enthousiasme étaient si vives que l'Empereur me demanda s'il n'y avait point possibilité de se faire voir au peuple, qui, sans interruption, se pressait sous nos fenêtres. Il n'y avait pas d'autre moyen que de se rendre à l'église Saint-Vincent; mais l'Empereur n'avait ni chevaux, ni voitures, et je ne pus pas dans la ville en trouver une convenable. Aujourd'hui, j'en aurais vingt-cinq au moins à sa disposition, ce qui serait une preuve d'accroissement de prospérité, si les inscriptions au bureau des hypothèques ne s'étaient pas accrues dans les mêmes proportions. L'Empereur ne put donc sortir comme il le désirait, et on célébra la messe dans une des pièces de la maison où il était descendu et qui était une propriété particulière.

Par une contradiction assez singulière, presque tous les députés de la noblesse du baillage de Mâcon aux Etats généraux de 1789 faisaient partie de l'opposition, tandis qu'au contraire, ceux du baillage de Chalon et même plusieurs de ses députés du tiers-état siégeaient au côté droit (1). Il n'en fallut pas davantage pour que le chef-lieu du département fût placé à Mâcon. Or, il suffit de jeter les yeux sur la carte pour se convaincre du tort que cette détermination a fait et fait encore au département de Saône-et-Loire. Plusieurs points sont éloignés de 30 lieues du chef-lieu et le préfet est dans l'impossibilité d'exercer convenablement sa surveillance sur une grande partie de

(1) Le bailliage de Chalon envoya aux Etats généraux deux députations, soit huit représentants, dont deux pour le clergé, deux pour la noblesse (le marquis de Sassenay et M. Burignot de Varennes) et quatre pour le tiers-état (Petiot, Paccard, Bernigaud et Sancy); mais le baillage de Mâcon n'y envoya qu'une députation, soit quatre représentants, dont un pour le clergé, un pour la noblesse (le comte de Montrevel) et deux pour le tiers-état (De la Métherie et Merle). C'est ce dernier qui, avec Dubat et Reverchon, députés du Mâconnais à l'Assemblée législative, s'employa à faire donner à Mâcon le chef-lieu du département. (Voir P. Siraud, *Etude sur la formation du département de Saône-et-Loire et l'emplacement de son chef-lieu*. Mâcon, 1895, in-8°.)

Digitized by Google

son département. Aujourd'hui, c'est une affaire terminée et sur laquelle on ne peut revenir; on a fait des constructions considérables, des installations définitives, et personne, à commencer par moi, ne songe à un changement. Il n'en était pas de même en 1805; les préfectures n'avaient que quatre années d'existence et un déplacement pouvait s'opérer encore sans inconvénient. C'est sur quoi j'avais principalement insisté dans le mémoire que j'avais remis à l'Empereur, et je m'en étais même entretenu avec lui verbalement. Je comptais beaucoup sur son passage à Chalon et sur l'aide des autorités de cette ville pour réussir; il n'en fut rien. Le sous-préfet sentait bien que si la préfecture venait à Chalon, pour dédommagement il serait tout au plus envoyé à Mâcon; cela ne lui convenait nullement, et, sans combattre précisément la mesure, il fit naître quelques difficultés. Le maire d'une ville où réside un préfet a, d'autre part, beaucoup moins d'importance que dans celle où il n'a à lutter que contre un fonctionnaire d'ordre inférieur. Celui de Chalon agit donc comme le sous-préfet. Il n'y avait pas alors de cours d'assises, mais une cour criminelle par département. On l'avait établie à Chalon par compensation, et si la préfecture était venue à Chalon, il est évident que la cour criminelle aurait été transférée à Mâcon, et les magistrats qui la composaient ne s'en souciaient nullement. Toutes les conversations relatives à cette question avaient lieu en ma présence, et l'Empereur s'amusait beaucoup de l'impatience qu'elles me causaient.

Inutile de dire que les réceptions se firent dans le plus grand ordre. L'Empereur se montra entièrement satisfait des réponses qui lui furent faites, car j'avais encouragé toutes les personnes et je les avais à peu près prévenues des questions qui leur seraient faites.

Je ne lui présentai en audience particulière que notre excellent prélat, M. de Fontanges, ancien archevêque de Toulouse et alors évêque d'Autun, auquel il accorda les bâtiments de l'ancien séminaire pour en rétablir un, et une somme considérable pour subvenir aux premiers frais de cette restauration; M. de Montchoisy, officier général de l'ancien régime, qui commandait alors la divi-

Digitized by Google

sion militaire, et qui, par ses ordres, le suivit à Mâcon, tant l'Empereur fut satisfait de ses rapports; le marquis de Foudras, auquel il accorda la levée du séquestre d'une partie de ses bois; le marquis de Beaurepaire, qui avait été élevé avec lui à Brienne et à l'Ecole militaire de Paris, qu'il me fit inscrire sur la liste des personnes qui devraient à l'avenir être invités à tous les cercles de la Cour, et auquel il fit l'accueil le plus affable; enfin, Mme Prieur, qui était de Seurre et avait très bien reçu chez elle le lieutenant Bonaparte quand il tenait garnison dans cette ville. J'étais certain que l'Empereur, quoique douze ans se fussent passés depuis cette époque, l'accueillerait avec bienveillance, car il n'oubliait jamais ceux qui lui avaient témoigné de l'affection. Aussi accorda-t-il sur-le-champ, à sa demande, une place dans l'enregistrement à son fils qui avait satisfait à la conscription.

L'Empereur quitta Chalon très satisfait et me chargea de témoigner son contentement à tous les corps et à tous les fonctionnaires.

Général THIARD

Digitized by Google

EN DÉMENCE!...

Par Paul Bru

JOURNAL D'UN ALIÉNÉ

. . . . . .

Bicêtre, dimanche 14 mai...

Visite de ma mère. — Elle craignait que je n'eusse plus d'argent. Je l'ai vite rassurée ; mes dépenses sont modestes : deux sous de lait que le garçon va me chercher le matin à la cantine, un paquet de tabac de temps en temps, parfois un pourboire à l'infirmier pour être bien vu.

Ma chère maman a dû être terrorisée par les médecins Elle ne peut croire, m'a-t-elle dit, que des savants se soient trompés et détiennent illégalement son fils. « Vois-tu, mon Pierrot, faut pas faire de bêtises, faut être calme ; quand ces messieurs te verront bien gentil, ils te donneront la liberté. »

Pauvre mère!...

Lundi 15 mai...

A Monsieur le Docteur Bertinaud,
Médecin en chef de la 6e section,
Asile de Bicêtre.

« Monsieur le docteur,

« Dans le cours de l'interrogatoire que m'a fait subir monsieur votre interne, je me suis laissé emporter à un mouvement de mauvaise humeur, pour lequel je vous exprime ici tous mes regrets.

« Vous m'avez dit d'être calme, de me tenir tranquille. J'essaie, et malgré moi mon esprit se révolte.

Digitized by Google

« Le soir de l'enterrement de ma femme, en proie à une surexcitation causée par le chagrin, j'ai commis un acte regrettable. Je ne cherche pas à m'excuser. Mon désespoir était légitime, mon exaspération compréhensible. Du jour où j'ai connu Régina, ma vie a cessé d'être heureuse. Cette fille a été mon mauvais génie. J'ai dit qu'elle avait tué ma chère Mariette, avais-je tort? La lettre que j'ai trouvée sur ma cheminée, lettre ouverte par celle qui n'est plus, n'a-t-elle pas été la cause stupide, féroce de la syncope mortelle? Une trop grande joie comme une trop grande douleur ne peut-elle pas déterminer l'arrêt brusque des mouvements du cœur? Parce que cette idée est ancrée dans mon cerveau, faut-il en conclure que je suis incapable de me conduire dans la vie et irresponsable de mes actes?

« Ou je suis malade, ou je ne le suis pas. Si je ne le suis pas, rendez-moi à la liberté. Si je suis malade, soumettez-moi à un traitement rationnel, inhérent à mon affection. Je m'engage à le subir sans protester.

« Je suis parqué dans cet asile, au milieu de déments, d'idiots et d'épileptiques. Mon genre de vie est le même que le leur, le régime est semblable. Au frottement perpétuel de ces diverses catégories d'individus, le cerveau le mieux équilibré résiste-t-il longtemps?...

« Dans la nuit, les accès fréquents des malheureux épileptiques troublent mon sommeil et, lorsque je m'endors après des scènes douloureuses, je suis hanté de cauchemars atroces et de visions épouvantables.

« Je vous en supplie, enlevez-moi à ce milieu. J'ai assez expié un moment de folie, puisque folie il y a. Ne me laissez pas croire que certaines gens ont intérêt à me retenir ici.

« Je ne me considère nullement comme un persécuté. Je pense qu'il y a eu erreur de diagnostic sur mon compte. Veuillez la rectifier, vous le pouvez, et je vous bénirai de m'avoir rendu à la vie libre.

« Agréez, monsieur le docteur, l'assurance de mes respectueuses salutations.

« Pierre Sendron. »

Digitized by Google

Mardi 16 mai...

J'ai donné la lettre pour le docteur à M. Charlot, il m'a promis de la lui remettre demain matin à la visite.

Jeudi 18 mai...

Je souffre depuis quelques jours de l'estomac. Après le déjeuner, je me sens lourd, abattu, j'ai sommeil. La nourriture d'ailleurs n'est pas fameuse. Je ne sais pas avec quoi le cuisinier assaisonne ses sauces. Poisson, ragoût, légumes, tout a le même goût de ratatouille.

J'ai rencontré l'interne et m'en suis plaint, il m'a répondu : « On ne peut pourtant pas vous offrir le menu du Café Riche. » Le surveillant, M. Charlot, a été plus catégorique : « Parbleu, c'est de l'hallucination de l'odorat ! »

— « A Bicêtre, le mot hallucination est un mot courant, me dit le Ministre. Quels sont les hallucinés ? Ceux que l'on soigne ou ceux qui soignent ! *That is the question !...* »

Dimanche 21 mai...

Ma mère reste convaincue que messieurs les docteurs ont l'intention de me guérir rapidement. En attendant, je l'ai priée de demander à Jean Baral de venir me voir. Il ne peut refuser ce plaisir à l'un de ses collaborateurs.

Mercredi 24 mai...

Aujourd'hui, M. Charlot nous a conduits à la promenade. C'est une faveur qui n'est accordée qu'aux épileptiques, aux idiots ou aux fous tranquilles. Le Ministre et moi nous sommes du nombre.

Cet étrange personnage s'est offert d'être mon camarade

Digitized by Google

de route et j'ai accepté d'autant plus volontiers que je me proposais, *in petto*, de connaître les motifs qui l'avaient amené à Bicêtre. Jusqu'à ce jour, il avait fait la sourde oreille; aujourd'hui, enfin, il s'est confié à moi et sa mésaventure est assez originale pour que je la consigne sur mes tablettes. Néanmoins, procédons par ordre.

Il est deux heures. Ainsi que des collégiens sous la garde de leurs pions, nous traversons en rang les cours des vieillards. Devant la direction, une dizaine d'entre eux jouent aux boules; sur les bancs, quelques-uns lisent le journal, pendant qu'étalé sur un genou sèche un mouchoir au soleil. Nous passons sans éveiller leur attention. De distance en distance, hors des rangs, marchent nos infirmiers.

Le concierge ouvre les grandes portes, nous voilà dans le Kremlin. On contourne les murs de l'hospice et nous montons la route de l'Hay, laissant sur notre droite la vallée de la Bièvre. En face de nous, coupant l'horizon, s'étagent les piliers de l'aqueduc d'Arcueil se profilant, telles d'immenses fenêtres sans vitres, à travers lesquelles on aperçoit de larges bandes de ciel bleu.

Dans le lointain, on entend le sifflet du chemin de fer de Sceaux, dont la fumée des locomotives monte en panaches blancs vers les nuages...

Nous descendons la route d'Arcueil. A droite et à gauche, des oasis de verdure, des champs au milieu desquels court la Bièvre bleutée par les lessives des blanchisseuses, encore assez jolie, car elle n'a pas traversé Gentilly. Elle n'est pas, dirait Huysmans « devenue mégissière. Elle n'a « pas lavé l'ordure des peaux écorchées, macéré les « toisons, subi la pince de l'alun et les morsures de la « chaux et des caustiques ».

Nous marchons lentement, presque au pas, causant. Le Ministre connaît l'historique de Bicêtre, sait tous les potins; rien de ce qui se dit ne lui échappe. Il m'explique qu'en ce moment son rêve est de fonder, dans la section même, un journal dont la rédaction serait confiée à des malades intelligents. On l'imprimerait au chromographe et on chargerait les idiots d'en assurer le service au personnel. Une seule chose l'ennuie, c'est le choix du titre.

Digitized by Google

Aujourd'hui, il hésite entre :

L'Anti-Aliéniste,
Le Réveil de Bicêtre,
ou *Le Requin des Marées.*

Après une demi-heure de marche, nous arrivons à l'entrée d'Arcueil.

— « Halte ! Repos ! » crie M. Charlot.

Devant nous, sur le bord de la route, est établi un petit caboulot de campagne, dont l'enseigne se balance au-dessus de la devanture, couleur sang de bœuf. Cela représente un lapin sautant du haut de l'aqueduc d'Arcueil dans la casserole d'un cuisinier. Au bas, cette devise :

« *Au Lapin de la Montagne.* »

La boutique avec son comptoir en zinc bien astiqué, ses quatre tables de bois blanc recouvertes de toile cirée, la cuisine que l'on aperçoit dans l'entrebâillement de la porte avec sa rangée de casseroles de cuivre luisantes, tout est d'une propreté irréprochable, d'une tenue parfaite.

— « Je vous autorise à vous rafraîchir, dit M. Charlot. Une canette pour deux, une chopine pour trois, du sirop et de l'eau de seltz, pas autre chose !... Surveillez les consommations, infirmiers, et surtout, vous autres, défense de boire avec les malades !... »

J'ai quelque argent. Je propose au Ministre de prendre une canette. Il accepte.

Sous les tonnelles vertes, dans un petit jardinet, nous sommes assis. Sur le sable jaune bien ratissé, des jeux s'offrent aux visiteurs ; une balançoire avec son écriteau :

« *Avis aux clients !*
Défense de se tenir debout » ;

un jeu de tonneau dont la grenouille a la gueule édentée et dont le tourniquet ne fonctionne pas ; un tape-cul fait

Digitized by Google

d'une poutre mal équarri; un jeu de quilles et de cochonnet.

Des malades s'exercent à ces diverses attractions. J'allume une cigarette, j'offre une pipe à mon camarade...

— « Le patron de l'établissement, me dit-il, en versant dans les verres la bière mousseuse et fraîche, le patron est un ancien infirmier de Bicêtre. Il lui tomba, il y a trois ou quatre années, un petit héritage de quelques milliers de francs. Il n'était pas ambitieux. Il trouva à acheter cette maison et y vit heureux, car ses affaires sont excellentes. Les surveillants, qui connaissent l'homme, aiment à venir chez lui, parce qu'ils peuvent, en toute sécurité, permettre aux malades de se rafraîchir. On ne les saoulera pas... Les aristos, comme ceux du coin là-bas, se paient de la saucisse et du jambon...

— « En voulez-vous?

— « Non, merci. Je ne dînerais pas... En réalité, je préfère fumer! »

Pendant qu'il bourrait sa pipe, je lui demandai...

— « Comment se fait-il que vous soyez à Bicêtre? Ce n'est pas, j'imagine, pour le simple plaisir de villégiaturer, comme vous me l'avez donné à entendre le jour de mon arrivée... »

Il sourit.

— « Curieux! va. Bah! vous êtes un honnête homme. Vous me promettez le secret? Vous n'irez pas clamer mon histoire sur les toits?

— « Soyez sans crainte!

— Dans ce cas, regardez-moi bien! Vous avez devant vous une victime de la diplomatie. Voilà des années que je suis enfermé à Bicêtre. Je me suis résigné à mon sort. Je reste là par patriotisme.

— « Tous mes compliments!...

— « C'était au temps où j'étais Ministre. Un soir, à la sortie du conseil, Carnot me prend tout doucement par la manche droite de mon paletot, et, d'un air confidentiel, me glisse dans le tuyau de l'oreille, cette phrase:

— « T'en vas pas, j'ai un service à te demander. »

« Naturellement je laisse partir les collègues... Je ne

Digitized by Google

vous les nomme pas, ça pourrait les compromettre... Une fois seul, Carnot me dit :

— « Mon vieux, le pouvoir me dégoûte. Je suis fatigué, j'ai envie de tirer une bordée pendant une huitaine.... Voilà ma griffe ; tu n'auras qu'à la mettre en bas des décrets qu'on te présentera : pendant ce temps-là, j'irai à la campagne... Veux-tu faire ça pour moi?...

— « Sadi, ça me dit, je dis...

— « Non pas jeudi, ni samedi, mais dès demain, répliqua Carnot, qui n'avait pas compris mon calembour....

— « Entendu, pour demain !... Bonsoir !...

— « Bonne nuit !...

— « Lendemain, vers huit heures, j'arrive à l'Élysée. — Personne. — Je monte au cabinet du Président. — Personne. — Je m'installe dans le fauteuil, je lis deux ou trois journaux, décachette une demi-douzaine de lettres. Une heure se passe. J'étais toujours seul. Tout à coup, j'aperçois près de moi, sur la table, trois ou quatre petits boutons de sonnettes électriques. Je me mets à jouer du piano dessus... Une seconde s'était à peine écoulée, qu'un huissier entrait, et du seuil de la porte, sans me regarder, demandait :

— « Monsieur le Président a sonné ?...

— « Oui. Apportez-moi la signature ?... »

» A ces mots, il poussa une exclamation, sortit brusquement et revint une minute après accompagné de la garde du Palais. En un clin d'œil, j'étais saisi, garrotté, conduit au poste, et, ouste, au Dépôt de la Préfecture.

« Croyez-vous que mes anciens collègues, furieux, eurent l'audace d'affirmer que je n'avais jamais été ministre, que j'avais usurpé ce titre, que j'avais pris pour réalité un rêve de la nuit précédente, etc., etc...? Mon collègue de l'intérieur donna l'ordre au préfet de police de ne pas me reconnaître et, victime d'une nouvelle lettre de cachet, je fus conduit ici dans cette Bastille moderne... Il en coûte cher, n'est-ce pas? de rendre service à un chef d'Etat... Le plus fort, c'est que Carnot n'a pas protesté.

— « Raison diplomatique.

— « Justement. Vous comprenez bien que si on avait dévoilé aux yeux de l'univers étonné les frasques du Pré-

Digitized by Google

sident de la République française, cela aurait jeté de la déconsidération sur notre pays et ça aurait trop fait plaisir à l'Angleterre. Malheureusement, en France, la justice a toujours deux poids et deux mesures... C'est ce qui me révolte, et si je n'étais le bon patriote que je suis, je vous jure que je ferais du pétard.... Jugez plutôt :

« Quelque temps après mon affaire, lors de la réception des marins russes de l'escorte de l'amiral Avellan à l'Hôtel de Ville, on avait préparé à l'entrée de ce monument une estrade sur laquelle devaient se tenir les représentants officiels de la Ville et de l'Etat. Au milieu du premier rang était placé le fauteuil du Président de la République. A droite et à gauche de ce fauteuil se trouvaient ceux des Présidents du Sénat et de la Chambre des Députés.

« Le soir, à l'heure de la réception, chacun était à son poste. Seul, le fauteuil du Président était vide...

« L'heure passe... Carnot ne vient pas...

« Tout à coup, une musique entonne la *Marseillaise*. Dans la foule, on crie : « Les voilà ! Les voilà ! »...

« C'étaient les Russes qui débouchaient sur la place. Et Carnot n'était pas encore là...

« Alors, que fit le Président de la Chambre, le citoyen Casimir-Perier ? — Il quitte son fauteuil, s'asseoit dans celui de Sadi et la réception commence. Quand Carnot est arrivé, tout était à peu près terminé.

« Croyez-vous que l'on a envoyé Casimir-Perier au Dépôt de la Préfecture ? Jamais de la vie ! On l'a chaudement félicité et quand ce pauvre Sadi a été assassiné à Lyon, on a bombardé mon Casimir président de la République... Il est vrai que ça ne lui a pas réussi... ce qui prouve que les vents des mers ont des secrets comme les cabanons de Bicêtre et les conseils de guerre. Et je reste ici.

— « Laissez-moi vous féliciter, ne pus-je m'empêcher de lui dire, de votre dévouement et de votre abnégation.

— « Bah !... j'en suis pas plus fier pour ça. »

A ce moment, M. Charlot, qui avait terminé la partie de billard qu'il jouait avec le patron, donna le signal du retour. Nous reprîmes les rangs pour remonter à l'hospice.

Tout en marchant, le Ministre me raconte :

— « Je ne suis pas la seule célébrité de Bicêtre, croyez-le.

Digitized by Google

Il y a parmi nous des peintres médaillés au Salon, des sculpteurs grands prix de Rome, des ingénieurs, des hommes politiques et surtout des inventeurs. Les uns sont fous, les autres ne le sont pas. Pourquoi sont-ils ici ? mystère ! Je dois ajouter cependant que cette société choisie s'éclaircit de jour en jour. Bicêtre ne reçoit plus directement ses clients. On les fait passer par le bureau d'admission de Sainte-Anne qui les trie, garde le dessus du panier, à de rares exceptions près. Si ça continue, nous n'aurons bientôt plus que des gagas, des maniaques, des alcooliques et des idiots. Dans notre section, nous sommes encore privilégiés. Tenez, deux rangs devant nous, ce petit bonhomme à la barbe grisonnante qui porte sous le bras une énorme serviette d'avocat bourrée de papiers (il ne la lâche jamais, il couche avec) ; c'est un ingénieur, M. Le Mire de Saint-Estèphe.

« Sorti de Centrale avec le n° 3 de sa promotion, il a trouvé vingt ans avant la mise à exécution à Paris, dix ans avant Bruxelles, un moyen de traction électrique pour les tramways. Au retour d'un voyage qu'il fit en Belgique, ses malles ont été perdues, ses plans ont été égarés ou volés. Il a crié : « Au voleur », intenté un procès à la Compagnie du Nord. Résultat : on l'a coffré parmi les fous. En ce moment, toutes les grandes villes de l'Europe profitent de l'invention. Le premier inventeur est à Bicêtre.

« Il a eu un prédécesseur illustre qui est mort, quelque temps avant la guerre de 70, et dont notre surveillant, jeune infirmier alors, a gardé le souvenir. C'était un élève de l'Ecole polytechnique ; il s'appelait Duclos. En 1850, il envoie au Ministère de la Guerre un rapport dans lequel il s'attache à démontrer qu'il est possible de diriger les ballons. Il explique, avec force calculs et théorèmes à l'appui, sa découverte importante. Il demande un subside pour procéder aux expériences. Premier rapport, pas de réponse. Deuxième rapport, pas de réponse. Il écrit pour solliciter une audience. On la lui accorde. Résultat : il est enfermé à Bicêtre et le médecin rédige un certificat constatant que Duclos est atteint de manie inventive. Il est resté sequestré pendant vingt ans. L'inventeur de la direction des ballons, dans les derniers jours de sa vie,

Digitized by Google

était employé à la cuisine comme laveur de vaisselle.

— « Cela ne prouve guère en faveur de l'intelligence de nos contemporains !

— « Peuh ! Il ne faut pas non plus leur jeter la pierre. Avant qu'un inventeur ait fait adopter son invention, c'est un utopiste. Il y a cinquante ans, M. Thiers ne croyait pas aux chemins de fer. A peine si ça pourrait servir de joujou pour les Parisiens. Il y a un siècle, on aurait brûlé vif l'inventeur du téléphone... et l'on enfermait Salomon de Caus dans un asile de fous. Nous voici arrivés, signor. La suite au prochain numéro, comme nous disons, nous autres journalistes. »

Jeudi 25 mai...

— « Sendron? Sendron!... »

On m'appelait. Un infirmier accourut me chercher dans la bibliothèque :

— « Vite, le chef vous demande. »

Je me précipitai dans la cour. — Sous les arbres, assis sur des chaises, le docteur et ses internes avaient commencé leur consultation en plein air. Deux médecins allemands, blonds, à la barbe hirsute, aux lunettes d'or, les assistaient. Devant ses collègues étrangers, M. Bertinaud exposait, tout en présentant ses malades, ses théories sur l'aliénation mentale.

Tandis que devant le « sujet » les médecins discutaient, autour d'eux un cercle s'était formé d'idiots et de dégénérés. Dutonneau les dépassait tous de la taille. Il était là ricanant ; et si parfois, au cours de la discussion, le regard du chef s'arrêtait sur lui, il laissait tomber des monosyllabes approbateurs : « Voui! c'est vrai! » A côté de lui, des déments aux traits flasques, aux joues tombantes, la bouche entr'ouverte d'où sortaient des filets de salive; d'autres, au regard atone, semblant figés dans une attitude; des épileptiques au faciès abruti; des alcooliques au nez rouge, aux yeux injectés; des gâteux aux visages empreints de satisfaction niaise; les uns dodelinant de la tête comme pour approuver, les autres paraissant insen-

Digitized by Google

sibles à ce qui se passe autour d'eux : tels étaient les auditeurs de la conférence.

J'arrivai. Le surveillant me fit signe d'attendre.

En arrière de cette tourbe, je m'assis sur un banc et contemplai cet étrange spectacle. A mes oreilles tintaient des lambeaux de phrases médicales dans lesquelles ces mots terribles revenaient sans cesse : mélancolie, hypocondrie, démence organique, délire spécifique, folie circulaire, hystérie, persécution, névrose, hérédité.

A la fin de la visite, le chef m'appela. J'approchai. M. Bertinaud m'entraîna un peu à l'écart des groupes.

— « J'ai lu votre deuxième missive; on voit que vous êtes du métier. Le style est soigné. Vous me parlez d'une lettre de Mlle Régina, l'avez-vous, cette lettre?

— « Je vous en ai donné copie.

— « Oui, mais j'aurais voulu voir l'original...

— « L'original?...

— « Oui!...

— « Je ne l'ai plus!... Le soir même, dans un accès de colère, j'ai déchiré ce funeste papier et j'en ai jeté les morceaux au ruisseau. Mais ma mémoire est fidèle, j'en garantis la teneur à une virgule près...

— « Tiens, tiens!... c'est bizarre!...

— « Que voulez-vous dire?

— « Ceci. J'ai vu Mlle Régina, je lui ai parlé de vous. Elle m'a affirmé que vos relations se sont bornées à celles d'auteur à actrice, quelques causeries dans la loge, un apéritif au café, un baiser le soir de la première. Elle vous a écrit pour vous annoncer son engagement à la Scala et pour demander des chansons... C'est bien ennuyeux que vous n'ayez pas conservé cette lettre. »

Les deux médecins allemands étaient maintenant à côté de nous et écoutaient. Le docteur Bertinaud s'adressa à ses internes.

— « Vous avez ausculté Sendron? Le cœur est-il bon?

— « Oui, docteur!

— « Bien! »

Il me frappa amicalement sur l'épaule :

— « Ne vous laissez pas aller aux écarts de votre imagination... Les auteurs dramatiques, tous les mêmes!...

Digitized by Google

Prenez patience... Il y a certainement là (et il me mit le doigt sur le front) une petite, toute petite lésion. Ce ne sera rien, nous vous guérirons. »

Et se tournant vers ses confrères, il conclut :

— « Ce garçon est pleinement convaincu de la réalité de ses perceptions imaginaires; son cerveau est doué d'une impressionnabilité telle que, sous l'influence d'une excitation imprévue, il donne une forme animée aux préoccupations qui l'occupent. En état de veille, les impressions du rêve persistent chez lui et se mêlent aux faits de la vie réelle. Selon le mot du professeur Ball « c'est l'irruption de l'inconscient dans le domaine de la conscience ».

Je regardai bouche bée le docteur. Il lut sur ma figure la marque de ma stupeur.

— « Ne vous effrayez pas, mon ami, de ce que je viens de dire, ajouta-t-il en souriant. Ce n'est rien. Nous vous soignerons, nous détruirons tous ces vilains germes morbides; soyez tranquille!...

— « On ne détruit jamais un fait, docteur, répliquai-je!...

— « C'est une parole de Claude Bernard, dit un des médecins allemands. « *Il est galé!* »

Nous étions arrivés près de la porte de sortie, un planton ouvrit les deux battants. Aliénistes et internes franchirent le seuil. Képi bas, M. Charlot et le panseur s'inclinèrent en laissant passer. La porte se referma et je restai seul.

Mélancoliquement, je regagnais la salle de la bibliothèque, lorsque j'aperçus le Ministre. Il vint à moi :

— « Vous n'avez pas l'air ravi de votre conversation avec le docteur?

— « Ma foi non!...

— « Allons, allons, prenez votre mal en patience; ne vous attristez pas trop et si vous avez, en ce moment, besoin d'épanchement, confiez-vous à moi, je suis homme de bon conseil! »

Cela était dit de si franche manière que je n'hésitai point à lui raconter par quelle suite de circonstances douloureuses j'avais été interné. Il m'écouta jusqu'au bout, sans m'interrompre; alors, seulement, il prit la parole :

— « Que les aliénistes vous croient fou, cela ne m'étonne pas; vous avez fait tout ce qu'il fallait pour le

Digitized by Google

paraître. Sous l'empire d'une surexcitation passagère vous causez du scandale dans un concert, vous êtes en état de fureur : premier point. Le lendemain, vous réfléchissez sur l'acte commis, vous pleurez comme un enfant, vous êtes en état de stupeur : deuxième point. Le médecin de la Préfecture vous demande : « Où souffrez-vous? depuis quand souffrez-vous? » Vous avez l'audace de répondre : « Monsieur, je ne suis pas malade. » On parle d'ouvrir une enquête sur votre compte, vous vous laissez aller à raconter votre roman avec Régina. Vous êtes donc entré spontanément dans la voie des confidences, votre intelligence a subi le contre-coup de la dépression morale ; c'est une des formes de la lypémanie. Arrivé ici, vous n'êtes pas content d'être enfermé, vous vous plaignez et surtout, étonné de ne pas être consulté par le médecin, vous lui écrivez : graphomanie. Pour peu que vous ayez souligné d'un trait de plume quelques phrases : délire de la persécution. L'interne vous a demandé le jour où nous sommes, vous lui avez donné la date : instabilité de la mémoire ; vous vous êtes levé, assis : l'état de votre volonté est normale ou diminuée selon que vous êtes levé ou assis à droite, à gauche, en avant, en arrière. Vous avez dit que vous étiez coupable et vous avez prononcé les mots : « A quoi bon? » Mélancolie! Hypocondrie.

« Dans votre second mémoire, vous avez reparlé de Régina. Ne vous êtes-vous pas permis de juger les administrateurs qui vous ont révoqué? En voilà des idées obsédantes!... Vous n'avez pas pu représenter au docteur Bertinaud la lettre de l'actrice. Celle-ci ne tient pas à avoir été votre maîtresse, elle nie. Eh bien, vous en avez des idées de grandeur! Vous employez bien souvent la forme épistolaire : débilité ; votre écriture est droite, hardie, rapide : état fébrile.

« En votre qualité d'auteur dramatique, n'avez-vous pas bâti de toutes pièces le scénario de votre arrestation? Conceptions fausses. Il est vrai que vous avez assez mal travaillé en racontant vos chagrins, vos soucis, vos dissentiments de la vie conjugale : délire aigu chez l'homme marié.

« Pour ma part, j'ai remarqué que vous aviez le regard

Digitized by Google

triste, l'aspect concentré... Cela corrobore avec votre plainte au sujet des aliments... Donc, le délire évolue et ces symptômes indiquent une aggravation. Sûrement vous n'êtes pas prêt de sortir...

« Si maintenant vous osez réclamer contre ces diagnostics, si vous pouvez intéresser des amis à votre sort, messieurs les aliénistes répondront : « Dans le public, il existe un nombre si considérable d'aliénés qu'il n'est pas étonnant de les voir prendre fait et cause pour un confrère. »

« Par exemple, demandez-leur la définition exacte de la folie, ils seront incapables de vous la donner. Ils vous diront que l'être intelligent ne cède pas aux entraînements de l'imagination, ne s'incline que devant la vérité, qu'il n'accepte jamais un fait sans le vérifier, une idée sans la discuter, une conception nouvelle sans la mettre en doute. Avec de pareilles théories on aurait vite tué le progrès et reculé de nombreux siècles en arrière, au temps où le fameux Hippocrate prétendait que la folie était produite par une inégale proportion de l'eau et du feu qui nourrissent l'esprit. En voilà un auquel on ouvrirait toutes grandes les portes des cabanons de Bicêtre s'il osait soutenir aujourd'hui que l'eau et le feu étant le principe de l'esprit, lorsqu'il y a trop de feu on devient maniaque, lorsqu'il y a trop d'eau on devient mélancolique. Cela n'a pas empêché Hippocrate d'être un des pères de la médecine et cela ne nous empêchera pas de déjeuner non plus, car voici les porteurs de soupe qui passent et mon estomac marque onze heures. »

Nous nous dirigeâmes vers le réfectoire. Avant d'entrer, le Ministre me tint par le bras :

— A propos, j'ai oublié de vous parler d'une chose importante. J'ai trouvé deux nouveaux titres pour mon canard :

Le Balnéaire des Fous,
ou *Le Mémorial des Loufoques,*

Ça n'est pas mal, mais ça ne me satisfait pas encore !... »

Des bruits de pas, des exclamations me firent retourner ; c'était Dutonneau qui arrivait en criant :

Digitized by Google

— « Voui! c'est bon! la soupe aux choux... hume la la! voui!...

— « Alors, tu en mangeras si tu te maries? fit le Ministre.

— « Voui!... avec la chienne du commandant de place. »

Vendredi 16 juin...

Vingt jours enfermé dans une geôle, vingt jours enfermé dans la section qu'ils appellent la Sûreté, sans papier, sans plumes, sans visite... J'étais puni par ordre médical...

C'était le dimanche 28 mai. Je m'étais couché, le soir, après une terrible migraine. Vains efforts pour m'assoupir. Impossible de trouver le repos. Mes tempes battaient, j'avais le front cerclé de fer. Etendu sur ma couchette, je tâchais de rester immobile. Le dortoir n'était éclairé que par quatre petites veilleuses. Les pensionnaires dormaient. La respiration haletante des uns, le ronflement sonore des autres étaient pour moi comme un bercement. Parfois un malade jetait un cri ou prononçait en rêvant des paroles inintelligibles. Alors le gardien qui veillait dans la salle passait et allait vers celui qui avait appelé, s'assurait s'il n'avait pas de crise, puis il retournait somnoler dans un immense fauteuil placé au milieu du chemin.

Presque devant moi, une des chaînes auxquelles sont suspendus les verres des veilleuses se balançait d'un mouvement lent et régulier de pendule. Sur les murs se projetait un rectangle lumineux bordé de lignes noires, qui se déplaçait selon les oscillations.

J'entendais les heures sonner au clocher de la chapelle. Un coup au quart; deux aux demies; trois aux trois quarts, puis quatre à l'heure. Un peu avant minuit, le surveillant passa avec sa lanterne sourde. Il causa quelques instants avec l'infirmier et sortit.

Minuit sonna.

Soudain la porte du dortoir s'ouvrit doucement, pour laisser passage à une femme. Elle jeta un furtif coup d'œil à droite et à gauche, sembla hésiter un instant, puis apercevant le veilleur endormi, elle avança en marchant sur

Digitized by Google

la pointe des pieds. A deux pas de mon lit, elle s'arrêta, regarda le numéro de la pancarte...

Déjà je l'avais reconnue. C'était elle, Mariette!

Elle était là, droite, immobile, telle une figure de statue antique, au pied de la couchette de fer. A la lueur pâle de la veilleuse, il me sembla voir son front plissé d'une barre profonde, inflexible, qui indiquait une volonté terrible, dans un désespoir immense. Ses yeux (ses beaux yeux noirs d'encre) me paraissaient fixés, d'une fixité éternelle, visant un but unique, là-bas, dans l'infini de sa pensée... J'hésitai ..

C'était peut-être l'incarnation de la Fatalité ou le masque même de la Désolation... Non!... c'était Elle!... Elle vivante ou bien une ombre?... Le doute était trop affreux, je ne pus retenir un cri : « Mariette! »

Alors, elle avança dans la ruelle. Je m'étais assis et lui tendis les bras. Elle mit un doigt sur ses lèvres (ses lèvres chères, faites pour la caresse du baiser), afin de m'inviter au silence et me fit signe de la suivre.

D'un bond je fus hors du lit. Je m'habillai à la hâte, sans bruit. Mariette non loin attendait, impatiente, je le sentais, car son nez aquilin, son nez très beau avait deux narines qui battaient, frémissantes; mais, immobile toujours, elle gardait le doigt sur ses lèvres.

Sans prendre le temps de me chausser, pieds nus, je me dirigeai vers Elle. Elle me précéda dans l'allée... Je n'osais l'aborder dans le dortoir (ne m'avait-elle pas fait comprendre d'être silencieux), mais en la suivant, mon cœur tressautait violemment tandis que j'admirais le casque d'ébène de ses cheveux noirs coiffés d'une toque et la finesse de ses oreilles ourlées à la grecque...

Je vis tout cela en une seconde, en deux fois moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

La porte du dortoir s'ouvrit. Sur le palier, au moment de prendre la rampe de l'escalier, Mariette se retourna, ouvrit les bras...

Deux énormes mains s'étaient posées, par derrière, sur mes épaules, et me firent pirouetter. La porte brusquement se referma et entre elle et moi, l'infirmier veilleur se dressa, disant d'un ton bourru :

Digitized by Google

— « Qu'est-ce que vous fichez-là?

— « Laissez-moi passer!... je vous en prie!... Ma femme m'attend!

— « Votre femme?...

— « Oui!...

— « Ah! elle est bonne celle-là!... Votre femme à cette heure-ci!... Voulez-vous aller vous coucher!... »

Il me prit par le bras, je résistai. Une lutte allait s'engager; quand heureusement je m'éveillai.

Sous l'influence d'un cauchemar, je m'étais effectivement levé et j'avais marché jusqu'à la porte du dortoir. A demi-vêtu, honteux d'avoir été surpris, je balbutiai quelques mots d'excuses au veilleur.

— « Oui, je la connais, répondit-il; faut pas me la faire!... Allons, la camisole!... »

Et il montrait ce vêtement de force qu'il avait apporté avec lui, en courant après moi.

— « N'ayez crainte, je ne suis pas malade, je ne bougerai pas!...

— « Pas malade!... Emmanche ça!... »

Je voulus résister, cette brute me renversa sur le lit et des pensionnaires réveillés, ô honte! vinrent lui prêter main-forte. — On conçoit quelles amères réflexions je fis pendant le restant de cette triste nuit. Le lendemain, le Dr Bertinaud, appelé par M. Charlot, vint me voir dans mon lit où j'étais sanglé encore. Je lui racontai la scène. Il me traita de visionnaire, puis il se lança dans une grande discussion médicale avec ses internes et bien qu'il parlât à mi-voix, il n'était pas assez loin de moi pour que je n'entendisse ces mots : « Impulsion irrésistible, perversion des instincts, perturbation de la volonté, conceptions délirantes. »

Décidément il y avait trop d'étiquettes à mon cas pour que je ne fusse pas réellement fou.

Quand ils eurent bien épilogué, les médecins revinrent près de moi. Pendant trois quarts d'heure ils me torturèrent, penchés sur ma figure, examinant mes pupilles, fermant mes paupières ou les ouvrant, m'obligeant à cligner de l'œil, à tourner la tête. Et comme, fatigué de ces expériences, je me plaignais d'une sensation désagréable des yeux et me les frottais :

Digitized by Google

— « J'attendais cela, fit le médecin en chef, voilà bien la caractéristique, le signe objectif de l'hallucination de la vue.

— « Quand on veut tuer son chien, on prétend qu'il a la rage, répliquai-je, outré de cette désinvolture d'un homme de science, qui d'un acte tout naturel déduisait immédiatement un diagnostic de folie.

— « C'est fort possible, dit le docteur. En attendant, vous troublez le repos des malades qui vous entourent. Pour éviter le renouvellement de pareilles scènes, nous allons vous envoyer méditer quelque temps au milieu d'agités. Cela vous calmera sans doute. *Similia, similibus, curantur.* »

A quoi bon lutter? J'étais sans force; je me suis laissé conduire à la Sûreté.

Ce matin, le docteur Bertinaud a passé la visite.

— « Eh bien! Sendron, êtes-vous plus calme? m'a-t-il demandé.

— « Je n'ai jamais été agité, docteur; mais peu importe. Ce dont je vous supplie, c'est de ne pas me laisser ici. Au milieu des aliénés furieux, des pyromanes et des assassins, je sens que mon esprit chancelle et que je deviens fou à mon tour.

— « C'est bon! Charlot, vous ferez remonter Sendron aux cellules, cet après-midi.

— « Oui, docteur! »

Me voilà installé dans une partie du service que l'on appelle les Colonnes. Le médecin m'a évité, pour l'avenir, la promiscuité du dortoir. Je coucherai désormais en cellule. Le jour, je puis aller et venir dans la cour. M. Charlot m'a rendu mon manuscrit. J'ai constaté avec plaisir qu'on n'y avait pas touché.

Et maintenant, j'attendrai héroïquement pendant de longs jours, de longs mois, hélas! de cruelles années peut-être, la fin de mon martyre.

O Mariette, Mariette, pourquoi m'as-tu abandonné?

Dimanche 18 juin...

Pas de visites encore!...

Digitized by Google

Lundi 19 juin...

Me voilà installé. Celulle 6. Une petite loge de 3 mètres de long sur 2 mètres de large, contenant un lit de fer, une chaise, une petite table que je dois à l'obligeance de M. Charlot et c'est tout. Cela me paraît un palais, quand je songe à la Sûreté.

Oh! cette Sûreté, quelle épouvantable chose! Une rotonde immense, aux murs très élevés, renfermant vingt-quatre cellules séparées, par des grilles aux énormes barreaux de fer, d'une salle centrale. Toutes ces cellules s'ouvrent en cercle sur quatre loges formant préau, recevant le jour d'en haut seulement, par de larges vasistas. Cages de lions ou palais de singes.

Derrière les cellules, un chemin de ronde, espace resserré entre deux murs, est baptisé jardin. Triste parterre où les fleurs se fanent, où les gazons se dessèchent, où l'on aperçoit à peine une bande de ciel bleu, où n'ose pénétrer le soleil.

Toute la journée les habitants de ce séjour crient, hurlent, chantent, déclament. Les voûtes résonnent sans cesse du bruit des voix. De préau à préau, les agités ou les voleurs se communiquent et se répondent. Impossible de rêver, de penser; il n'est même pas permis de dormir.

Pendant vingt jours, j'ai entendu un pauvre malheureux crier, sauter, pousser des imprécations, se frapper la tête contre les murs; partout il voyait du sang, du poison, du feu, des flammes. La nuit il s'éveillait en sursaut, en proie à des cauchemars terrifiants. Il se levait et prononçait des phrases entrecoupées de sanglots, ou bien il soufflait avec effort par la bouche, par le nez, grinçait des dents et ne tombait vaincu par le sommeil qu'au petit jour. Et quel sommeil!

Pendant vingt jours, j'ai entendu le tzar Nicolas de Russie réclamer ses droits à la couronne et traiter d'imposteur celui qui est à Saint-Pétersbourg. Je l'ai entendu se disputer avec l'*Auteur des Lois doubles perfectionnées,* dont la personnalité à elle seule renferme les âmes de *Bismarck Ier*, de *César Ier*, de *Napoléon Ier*, de

Digitized by Google

Louis XIX, XX et *XXI,* grand empereur d'Europe et d'Ostende, en Égypte.

Le tzar s'était découvert dans le dos une croix de la Légion d'honneur ; l'empereur s'était découvert dans le cou une carte de France, tache de nationalité.

Pendant vingt jours, j'ai entendu déclamer ce discours par un ancien prêtre :

« Paris, la cité-lumière, ne doit plus s'appeler Paris ; Paris aujourd'hui Babylone, autrefois Lutèce. Alors elle était belle ; c'était la jeune vierge, puis la jeune mère... féconde... fraîche... infatigable... Arts, sciences, industrie, tout sortait de son sein... Son sein, la ruche ! Paris, Apis, mais aussi le bœuf Apis...

« Paris est vieux. Le plus sagement sage de tous les grands législateurs présents, passés et à venir va transfigurer Paris. Désormais il s'appellera Apiqa.

« Apiqa » ruche d'abeilles dont la Parisienne sera la beauté et la joie... Paris, mot rude. Apiqa, mot doux. Et alors, quand les Parisiennes seront devenues les abeilles de cette ruche travailleuse, cela sera si beau, si grand, si imperturbablement beau, qu'elles pourront en crachant dans la mer lui enlever son amertume ! »

Pendant vingt jours, j'ai eu pour compagnons de préau un alcoolique qui, dans une crise de fureur, s'était précipité sur sa femme et lui avait broyé la figure sous ses talons ; un jeune Alphonse qui se vantait d'avoir suriné une femme aux Halles et d'avoir bu son sang ; un joueur de bonneteau qui passait son temps à comploter des tours pour extirper des sous aux rares visiteurs...

Parfois, cependant, ce monde-là, sans cesser de hurler, travaille. Sous la surveillance des gardiens, il fabrique des couronnes pour distributions de prix. Sur les branches de papier vert, imitant le laurier ou le chêne, il colle des marguerites blanches avec, dans la corolle, un gros pain à cacheter rouge ou jaune.

L'atmosphère est lourde dans cette geôle. Une odeur âcre d'aliments, de tabac, prend à la gorge. A part les quelques minutes parcimonieusement comptées qui vous sont accordées pour aller respirer dans le jardin sombre, il faut vivre sous les barreaux d'une cage et, si l'on veut

Digitized by Google

se donner un peu d'exercice, tourner en rond dans le préau, à la façon des fauves.

Mardi 20 juin...

Quel n'a pas été mon étonnement, cet après-midi, d'apercevoir dans la cour, toujours souriant, toujours la pipe à la bouche, mon compagnon des premiers jours, le Ministre du commerce et de l'industrie!

— « Ça va bien?... Tant mieux! Ça vous épate de me voir!... Oui, n'est-ce pas?... me dit-il en m'abordant. Figurez-vous que, depuis votre aventure, je m'ennuyais là-bas dans la cour dite des Tranquilles. Je m'étais habitué à notre petite causette journalière. Quand j'ai su que vous étiez aux cellules, j'ai demandé au médecin pour raison de santé à venir me reposer à Colonnes-Plage. Site pittoresque. A droite et à gauche symétriquement rangés, telles les cabines en face de la Grande Bleue, nos cabanons, avec, devant, le petit chemin bordé de colonnades à l'instar de la rue de Rivoli. Large parterre, pour la promenade. Fenêtres grillées, c'est vrai, mais parquet ciré, lits propres et confortables. Dans les pavillons-terminus, nous trouvons l'hygiène du corps: lavabos et réfectoire; l'hygiène de l'esprit : bibliothèque et salle de chauffoir. Tout le confort moderne, le suprême du High-Life. Plaignons-nous donc!

— « Il ne manque que la liberté.

— « Difficile!... Faudrait peut-être un casino pour monsieur. Attendez! Laissez-moi renifler!... Cré nom de nom de nom!...

— « Qu'y a-t-il?...

— « Il y a que plus je renifle, moins je sens. C'est extraordinaire!... Jamais les médecins n'ont vu un cas de mon genre, malgré les variations multiples des maladies stomacales ou cérébrales... Depuis quelque temps, est-ce que je n'ai pas le don de transmettre mon odorat aux personnes environnantes?...

— « C'est surprenant!

— « N'est-ce pas? Avoir l'odorat beaucoup plus fort que d'habitude s'explique chez les personnes extra-nerveuses,

Digitized by Google

chez les sensitifs au suprême degré. Passer son olfactif à ceux qui vous entourent, ça semble tenir du miracle et de la magie.

— « Évidemment !

— « Au moyen âge, on n'aurait pas manqué de m'accuser de sorcellerie, d'avoir un pacte avec Satan ou autres balivernes... Il est probable qu'on m'aurait enfermé pour ce motif, peut-être même m'eût-on soumis à la torture. Comme depuis longtemps je vis au milieu d'insensés, je me suis demandé si je n'étais pas atteint d'aliénation mentale. J'ai donc prié le docteur Bertinaud de me donner une consultation.

— « Et que vous a-t-il dit ?

— « Tranquillisez-vous, vous n'êtes pas fou !... » Ça vous surprend de la part d'un aliéniste ? « Si vous n'étiez pas ici, a-t-il déclaré, pour les raisons diplomatiques que vous savez, je signerais des deux mains votre sortie... Quelques jours de repos et ça se passera... Quinquina, bromure, douches... et voilà ! » Je l'ai remercié, mais, dans le fond, je suis convaincu qu'il se figure que j'ai voulu lui monter un bateau. Pourtant, cela est !... J'ai beau renifler, je ne sens plus rien... rien... rien ! Bah, tant pis ! En attendant que je retrouve mon odorat, promenons-nous... dans les bois de l'Administration, ajouta-t-il en riant, me montrant qu'il avait aux pieds une paire de sabots neufs dont le surveillant l'avait gratifié. »

Il était en train de m'expliquer la ligne politique que suivrait son journal lorsqu'il serait fondé, ce journal qui pourrait peut-être s'intituler :

Le Bat-la-Breloque,
ou *Le Monde Renversé !...*

lorsque nous vîmes, près de la grille qui sépare la cour dite des Colonnes du chemin qui mène à la lugubre Sûreté, s'avancer, porteur de son énorme serviette, celui qu'à la promenade du mois dernier le Ministre m'avait désigné sous le nom de l'Ingénieur. C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, à la barbe grisonnante, à la

Digitized by Google

démarche fière, assurée. Il portait la tête haute, dans une attitude de défi et d'orgueil. Tout en marchant, il parlait et gesticulait; mais ses gestes étaient prétentieux, composés, théâtraux. Sa démarche et sa parole contrastaient singulièrement avec sa tenue débraillée. Il avait aux pieds des chaussons éculés, sur la tête un feutre crasseux, et l'un des boutons de son gilet s'accrochait à la boutonnière de son veston rempli de taches.

Je poussai du coude mon camarade et, lui montrant ce personnage, je demandai :

— « M. le Mire de Saint-Estèphe, n'est-ce pas?

— « Oui. Voulez-vous que je vous présente? Nous sommes de vieilles connaissances, il ne me fuira pas. Vous l'aborderiez seul, qu'il ne vous répondrait point. »

Au moment où il passait devant nous, le Ministre lui barra le passage :

— « Signor, j'ai l'honneur de vous présenter M. Pierre Sendron, auteur dramatique, une victime lui aussi!... M. le Mire de Saint-Estèphe, ingénieur des Arts et Manufactures. »

L'homme fit d'abord un geste de recul; il eut un regard oblique, presque méchant, pour me dévisager. L'impression produite fut bonne, sans doute, car cela ne dura qu'une seconde, et d'un ton mielleux, en me tendant la main, il répondit:

— « Vous m'êtes présenté par monsieur, c'est très bien. Je suis peu liant de ma nature, surtout ici ; il faut se garer de tout le monde. Les médecins profitent de ma misanthropie pour me traiter de fou. Ils prétendent que j'ai un caractère insupportable et que je les ennuie de mes réclamations... Je voudrais bien les y voir à ma place. Depuis vingt ans, je suis victime de la jalousie, de la malveillance de mes ennemis. Des spéculateurs éhontés m'ont dépossédé de mon invention. J'ai demandé une réparation, j'ai crié justice; on m'a muselé, vous entendez, muselé!... Voilà ce que c'est d'être pauvre et de n'avoir ni parents, ni amis capables de vous soutenir! Marchons vite, il y a là cinq cents hommes qui nous entendent. »

Me prenant sous le bras, il m'entraîna à travers la cour. Le Ministre, impassible, s'était assis sur un banc, et,

Digitized by Google

tranquillement, mâchonnait le tuyau de sa pipe en nous regardant.

— « Je vous ai dit, il y a un instant, reprit M. Le Mire, qu'il fallait ici se garer de tout le monde. Les gens de service passent leur temps à vous espionner...

— « On m'a déjà prévenu de cela...

— « Tant mieux. Un homme averti en vaut deux. Avez-vous remarqué aussi comme parfois la nourriture est mauvaise, comme le goût des aliments est détestable ?...

— « En effet, j'ai déjà fait cette constatation...

— « Tenez-vous alors sur vos gardes !... Dans cette maison, on vous empoisonne !... Voici l'heure de ma conférence ; il faut que je vous quitte... Le devoir d'un conférencier est d'être exact et de ne pas faire attendre son public. »

Quelques minutes après, je le vis apparaître à la fenêtre du dortoir du premier étage, Il accrocha en dehors une grande pancarte sur laquelle étaient écrits ces mots :

GRANDE CONFÉRENCE

par l'ingénieur Le Mire de Saint-Estèphe
ex-élève de l'Ecole Centrale,
inventeur des tramways électriques
(l'unique ! le seul !)

AVIS A MES ENNEMIS

« Le lion peut rugir, même étant muselé ! »
Qu'on se le dise !!!

Puis, s'appuyant sur le rebord de la fenêtre, il pérora du haut de sa tribune improvisée. Seuls, parmi les pensionnaires des Colonnes, le Ministre et moi nous formions son auditoire, mais il ne nous regardait pas. Il s'adressait dans le vague à un public imaginaire...

— « Mesdames, messieurs, si le ministre de la guerre voulait m'écouter, je changerais la face du globe...

« Quand je dis que je changerais la face du globe, je

Digitized by Google

n'exagère rien et je le prouve... Prenons, s'il vous plaît, une carte d'Europe !... »

Il déroula une carte toute mâchurée et, au clou qui déjà portait l'annonce, la plaça par-dessus la première pancarte.

— « Examinons, mesdames, messieurs, comment se maintient l'équilibre européen. Dans chaque plateau de la balance, nous trouvons, d'une part, la France et la Russie ; d'autre part, la Triplice (Allemagne, Autriche, Italie). Quant à l'Angleterre...

— « C'est le fléau, interrompit le ministre.

— « Comme vient de le dire mon honorable interrupteur, continua le conférencier, l'Angleterre est le fléau, moralement, physiquement et mécaniquement.

« Elle est la reine des mers et paraît être ni pour ni contre. Elle maintient l'équilibre en temps de paix, mais, en temps de guerre, son bras s'allongera du côté du vainqueur pour demander une part du gâteau... Et comme elle a les dents longues, il faudra que la part soit grosse... Eh bien, moi, je détruis la prépondérance de l'Angleterre. Sur mer, elle est imbattable ; aussi vais-je l'attaquer chez elle. Jusqu'à présent, on a beaucoup cherché, on n'a rien trouvé ; moi, j'ai découvert le moyen d'envoyer deux ou trois cent mille hommes sur le territoire anglais ; moyen pratique, sûr, immédiat... sans crainte de bataille navale. C'est si simple qu'il est incompréhensible que nul avant moi n'y ait songé... C'est l'œuf de Christophe Colomb ; il ne s'agissait que d'y penser. Suivez bien mon raisonnement, mesdames, messieurs.

« Si vous avez voyagé dans le Nord ou dans le Pas-de-Calais, vous avez dû remarquer sur les côtes une quantité considérable de moulins à vent. Un de plus ou un de moins, cela ne porte nullement ombrage à l'Angleterre.

« Je construis donc un moulin à vent, mais un moulin à vent d'un modèle spécial, dont les ailes tourneront à l'électricité. Je choisis mon emplacement non loin de Dunkerque. C'est le port le plus rapproché de Londres. Nous sommes à la jonction des trois canaux de Bergues, de Furne et de Beaubourg. Les hauteurs d'eau d'écluse sont de $7^{m}50$ à 10 mètres. Par conséquent, je puis y trouver la

Digitized by Google

force motrice nécessaire à la production de l'électricité pour le fonctionnement de mon moulin.

« Jusque-là, vous voyez, c'est très simple. Lorsque la descente en Angleterre est décidée, je prie le ministre de la guerre de mobiliser deux cent mille hommes dans les environs de Dunkerque. A l'une des ailes du moulin, j'attache un sac pneumatique énorme, en étoffe imperméable, suffisamment résistant.

« L'intérieur du sac est matelassé. Je fais entrer dedans cinquante mille fantassins armés de pied en cap, je mets l'électricité en marche et je tourne, je tourne... Au moment voulu, prévu par mes calculs, un déclic se produit. Le sac, projeté en l'air, décrit une trajectoire par-dessus le Pas-de-Calais et va retomber de l'autre côté de l'eau, sur le sol anglais. La matelassure amortit le choc. Aussitôt à terre, les soldats percent l'enveloppe avec leurs baïonnettes, les officiers commandent les mouvements. En moins d'un quart d'heure mes cinquante mille hommes sont en marche ; je recommence mon expérience.

« Une heure s'écoule et deux cent mille hommes ont traversé le détroit... J'ai vérifié dix fois mes calculs ; j'ai étudié les lois physiques de la pesanteur, les théorèmes de la mécanique. Tout est exact. Je vais le démontrer du reste. »

— « Ferme ça, il va pleuvoir !... » cria le Ministre.

A ces mots, l'ingénieur ramassa vivement les papiers épars sur la fenêtre, enfouit ses documents dans sa serviette, décrocha ses pancartes, descendit précipitamment l'escalier et se sauva en courant jusqu'à sa cellule, dont il referma sur lui la porte.

— « C'est le mot magique pour le faire taire, reprit mon compagnon. Il craint l'eau comme les chats. Pauvre bougre ! c'est pourtant vrai qu'il a inventé les tramways électriques. Seulement, depuis vingt ans qu'il est ici, ça se déclanche !... »

Je ne trouvai rien à répondre, car je songeais à cet homme qui eût peut-être été une lumière s'il n'avait été pris dans les réseaux de la folie.

— « Ça vous mélancolise, ajouta le Ministre. Bah ! à moi, ça me sert d'études ! »

Digitized by Google

Je rentrai morne dans la cellule, et tout en écrivant ces pages, je pleure en supputant, pour résister à de pareils contacts, ce qu'il me faut de force morale et d'énergie pour ne point succomber moi-même !

Jeudi 22 juin...

Très agréable surprise... Jean Baral m'attendait au parloir. C'est la troisième fois que ce brave ami me demande depuis un mois. Les médecins m'avaient supprimé les visites de peur que leur fréquence ne me surexcitât.

Par Baral, j'ai eu des nouvelles et déjà un coin du voile obscur qui m'environne est soulevé. Il paraît que c'est mon chef, le père Joliet (Jojo, comme on l'appelle), qui a donné au commissaire les renseignements sur mon compte. De ce qu'un jour Régina lui a ri au nez en sortant de mon bureau, ce vieux rond-de-cuir, blessé dans sa pudeur administrative, m'a taxé d'immoralité...

Nous avons aussi bavardé art et théâtre. Comme Baral prononçait le nom de Régina, je l'ai supplié de ne point me parler de cette fille. J'ai trop besoin d'oublier. J'aurais voulu avec mon ami esquisser quelques projets pour le jour de ma délivrance. Je n'ai pu le faire. Ma mère nous a rejoints et devant elle il m'était difficile de causer. J'attendrai donc.

Néanmoins, un peu de baume m'est entré dans le cœur. J'ai revécu un instant avec Baral la vie du dehors, la vie libre et bonne.

Vendredi 23 juin...

C'est le jour des autorités administratives. Ce matin, le directeur de l'établissement, M. Marion ; cet après-midi, l'économe, M. Legendre, m'ont honoré de leur visite. Certes, ils ne sont pas venus spécialement pour moi — ils accompagnaient des étrangers. — Ils ont eu tous les deux une bonne parole, que ce soit on non l'expression de leur pensée, je ne les en remercie pas moins.

Digitized by Google

Dimanche 25 juin...

Baral, que j'avais chargé de passer à la maison, m'a apporté aujourd'hui une liasse de journaux et de revues, conservée par ma concierge. Je me suis attardé à lire ces nouvelles d'il y a trois mois. Un flot de souvenirs a rempli mon cerveau. Est-ce à cause de cela que je n'ai pu dormir?...

Lundi 26 juin..

J'ai été, cette nuit, de nouveau le jouet d'une hallucination. Je me suis bien gardé d'en parler à personne... Ce serait donner des preuves de ma folie...

Certes, je suis bien équilibré du cerveau, néanmoins depuis quelque temps j'ai des rêves affreux, des visions étranges, j'ai peur de l'influence du milieu où je me trouve...

Sur la porte de ma cellule, soudain, j'ai vu deux yeux, deux grands yeux qui me regardaient...

A travers l'ombre, ils m'attirent comme deux phares, deux parcelles de feux follets, ces deux yeux couleur de myosotis!

Autour d'eux se dessinaient des cercles phosphorescents, mystérieux, magnétiques, ensorcelants et ensorceleurs.

Fixes, ils étaient, avec au centre, un point noir d'où faisait feu chaque seconde une étincelle jaillissante.

D'où venaient-ils? Quels étaient-ils?

Je crus reconnaître les yeux de Régina et j'eus peur.

Pour me soustraire à l'obsession du regard, au magnétisme des prunelles, je leur ai tourné le dos, je me suis caché la tête entre mes mains, sous les draps, je ne les voyais plus, mais je sentais qu'ils me regardaient quand même!

Je me levai et tout en marchant vers eux je leur disais :

— « Arrière, démon! tentation! Ce n'est pas vous que je veux; non, ce sont des yeux de velours, doux et chastes, des yeux profonds et bons, avec des rayons satinés...

Digitized by Google

Par moi ils ont connu les pleurs, par amour pour moi ils ont changé leurs larmes en perles, pour, tel en un calice, me les donner à boire. Pourquoi faut-il qu'ils soient fermés à jamais ceux-là? les yeux de Mariette! »

A ce moment je touchais la porte. A travers deux petits trous, dans le bois, filtrait un rayon de lune...

Je suis retourné me jeter sur mon lit; malgré tout, je n'ai pu dormir!...

Mardi 27 juin...

J'ai prié M. Charlot de me donner une potion contre l'insomnie. Il m'a apporté de la part de l'interne une fiole à prendre en deux fois... Elle est là sur ma table, cette petite bouteille... Je vais en boire!...

Le goût n'est pas désagréable... Oh! si je pouvais dormir!...

Dormir!... La tête appuyée près d'une autre tête chérie, le corps tout contre un corps souple et chaud, près d'une âme, cela suffirait à donner le baume réparateur à mon être cassé, courbaturé!...

Oh! si je pouvais dormir près de toi, Mariette! Mariette, tes caresses étaient si douces! Une lumière venait de toi... Quand tu parlais, le ciel semblait s'ouvrir, quand tu souriais, c'était la vie!... La vie sans toi est une torture. Il me manque la seconde partie de mon tout, on a besoin d'être à deux pour vivre. Oh! si je pouvais dormir, jusqu'au jour où, délivré, purifié, je sortirai de mon enveloppe de plomb pour retrouver des ailes d'archange, dégagé des passions mauvaises, des contacts révoltants, des compromissions stupéfiantes des hommes, et j'irai renouer avec toi, dans l'Au-Delà, cette association d'idées, de cœur, d'âme que le prosaïsme de la vie actuelle a momentanément interrompue

Mercredi 28 juin...

Le sommeil réparateur est enfin venu...

Ce matin, il pleut! J'ai de la musique. En tombant sur

Digitized by Google

la vitre du couloir, les gouttes font un petit bruit qui me plaît : il y a là quelque chose d'apaisant... Le ciel semble s'associer à ma misère et à mon malheur...

Vendredi 30 juin...

Tout à l'heure un malade riait dans le dortoir, au-dessus de ma cellule. On eût dit un petit cri de singe, d'homme des bois...

Combien le rire des fous diffère de celui de l'homme sensé... C'est quelque chose de malsonnant, de macabre, de saccadé. Rire forcé, pénible, déclanchement d'un engrenage fêlé dans une cervelle. Aucun n'a le rire franc, le large rire.

Hi! hi! hi! heu! heu! heu! cela vous énerve, vous agace, vous horripile. Les fous ricanent bêtement, sans discontinuer. Et ce rictus perpétuel procure un malaise indicible.

Lundi 3 juillet...

On a amené aux Colonnes une nouvelle recrue. C'est un dessinateur, le vicomte Albert de la Rérose, ancien lieutenant de vaisseau, très connu dans le monde des arts sous le pseudonyme de Laroseré.

A la suite de spéculations financières malheureuses, le vicomte a perdu toute sa fortune, les amis qu'il avait hébergés, ceux surtout auxquels il avait rendu service, lui ont rapidement tourné le dos. Des journaux illustrés, qui vantaient son talent de dessinateur, n'ont voulu lui confier — quand il a eu besoin de vivre de son crayon — que d'infimes besognes. Son esprit s'est aigri à quêter du travail pour un morceau de pain. Bref, la misère l'a rendu fou!

Tels sont les renseignements que Daniel, mon infirmier, vient de me donner sur le nouvel habitant de la cellule contiguë à la mienne.

J'ai aperçu tout à l'heure mon voisin. C'est un grand blond, aux yeux pâles, l'air doux et souffreteux, une tête de Christ. Du pantalon d'hôpital retroussé, il s'est fait une

Digitized by Google

culotte. Ses bas sont retenues au-dessus du genou par un large ruban noir dont le nœud forme bouffette. Il porte des souliers Molière. Son veston bleu s'ouvre laissant voir à la place du gilet une large ceinture de flanelle.

C'est un accoutrement baroque et malgré cela, il a l'air d'un marquis Louis XIV, un Philinte plutôt qu'un Alceste:

Mercredi 5 juillet...

Assis auprès de ma petite table, la tête plongée entre les mains, je me laissais aller à mes tristes pensées Je songeais à Mariette, à la chère disparue, et je demandais en une prière fervente au Créateur :

« Mon Dieu, mon Dieu, ne pourrais-je pas revoir une fois encore celle qui m'a tant aimé? Sa douce figure ne m'apparaîtra-t-elle pas par delà le tombeau ? »

Dans l'illusion de la somnolence et du rêve, je crus entendre une voix qui murmurait à mon oreille :

— « Mami, Mami, je ne vivais que par toi et pour toi; je suis morte à cause de toi ! J'aurais voulu toujours t'avoir à moi seule, tenir ton âme dans mon âme. — Infidèle, en sortant de mes bras, tu courais vers une autre... Cette autre t'a fait souffrir, comme j'ai souffert moi-même par toi... »

— « Saperlipopette, que devenez-vous donc ?... exclama, en donnant un vigoureux coup de poing sur ma table, mon camarade le Ministre. Voilà plusieurs jours que l'on vous voit à peine. Aussitôt sorti du réfectoire, vous vous calfeutrez dans votre cellule; sérieusement, vous me tourmentez. Je suis sûr que vous laissez votre esprit courir après de vilains papillons noirs... Réagissez, signor, réagissez !

— « En effet, lui dis-je, depuis quelques temps je suis triste, angoissé; j'ai des cauchemars. En ce moment, il me semblait entendre la voix de ma chère morte me reprocher ma trahison. L'autre soir, j'ai eu une hallucination, j'ai cru voir les yeux de Régina briller dans ma cellule et me narguer. J'ai eu plusieurs nuits d'insomnie... j'ai peur de tomber malade !...

Digitized by Google

— « C'est bon ! c'est bon !... Secouez votre inertie et ne vous laissez pas démonter par le chagrin. Quant à consulter un médecin, inutile. Vous êtes triste, vous avouez vos torts, vous condamnez les actes extravagants que vous avez commis, vous avez des rêves, que vous reconnaissez absurdes !... Sapristi de sapristi, ne dites pas cela; c'est de la folie raisonnante au premier degré. Vous êtes capable de comprendre, vous êtes en état de vous justifier. Tiens, tiens, diront les aliénistes, il essaie de dissimuler, ce garçon-là, et vous serez coté comme d'autant plus fou que tout, dans vos allures, vos paroles, vos écrits, dénotera l'homme raisonnable. Quant à vos hallucinations, le docteur ne manquera pas de les qualifier d'anomalies indiquant la diminution de l'intellect et le commencement de la dégénérescence...

— « Je suis la dupe des fausses perceptions de mon cerveau !... prétend le docteur Bertinaud.

— « Parfaitement !... Vous auriez pu lui répondre que des hommes très intelligents, très énergiques ont été dupes avant vous... Luther a vu le diable, Socrate s'entretenait avec un démon familier, Pascal était distrait au sein des abstractions mathématiques par la vue d'un gouffre ouvert à ses pieds, le Tasse fut complètement aliéné par son amour pour Eléonore d'Est, Napoléon Ier conversait avec le petit homme rouge : on n'a jamais pensé, ce me semble, à traiter ces gens-là de fous.

« Les aliénistes s'en sont tirés en qualifiant leurs visions d'anomalies supérieures. Ils les ont considérées comme de simples exagérations des passions en ligne-droite produites par une suractivité de la pensée et du cerveau, parce qu'elles provenaient d'hommes de génie; tandis que nous autres, simples mortels, nos exagérations sont en ligne indirecte. C'est avec des raisonnements de ce genre qu'on enferme des hommes et qu'une fois enfermés on ne les laisse plus sortir.

« C'est pourquoi je vous engage à ne rien dire... Venez plutôt faire un petit tour. Le temps est splendide. »

Je suivis son conseil et sortis. Nous avions à peine franchi la porte, que le vicomte Albert de la Rérose nous abordait en souriant, la main tendue :

Digitized by Google

— « Chers amis, voulez-vous m'être particulièrement agréables?

— « Comment donc?...

— « En étant des nôtres jeudi prochain : je donne une grande fête dans mes propriétés.

— « Et où sont-elles, vos propriétés? demandâmes-nous en chœur.

— « A Châteauroux, mon pays natal! Un architecte de mes amis vient de construire pour moi, d'après les plans que je lui ai fournis, une maison en faïence où tout le confort moderne se trouve réuni : salle de bains, salle de billards, salle de lecture, trois salles à manger; une pour les jours pairs, l'autre pour les jours impairs, la troisième pour les dimanches. Plus, pour mon usage particulier, trois cent soixante-cinq chambres; une pour chaque jour de l'année.

— « Pas bête, ça, interrompit le Ministre; mais les années bissextiles, où coucherez-vous le 29 février?...

— « Ce jour-là, mon ami, je me paierai ce luxe, une fois tous les quatre ans, de coucher à la belle étoile!....Donc, si vous désirez visiter ma propriété, ne vous gênez pas, puisque je vous invite; vous serez là-bas comme chez vous. C'est l'inauguration et je tiens à royalement accomplir les choses; les ordres sont donnés en conséquence. Tout sera prêt, j'ai payé pour ça. — A midi précis on sonnera la cloche du déjeuner.

— « Pour aujourd'hui, c'est celle du dîner qui sonne... dit le Ministre. »

En effet, les infirmiers passaient, portant dans les lourdes marmites de cuivre le dîner du soir.

Le garçon de réfectoire appelait :

« A table! Eh là-bas, c'est-y pour aujourd'hui ou pour demain. Si vous voulez pas briffer, faut le dire! »

Jeudi 13 juillet...

Je quitte aujourd'hui l'infirmerie. J'avais commis l'imprudence de boire de l'eau très fraîche et j'ai payé cela de six jours de régime lacté, bouillon, œufs... Me voilà sur pied, à peu près rétabli...

Digitized by Google

Si j'ai retrouvé des forces physiques, que de secousses morales n'ai-je pas subies?

Dans cette morne salle d'hôpital, j'avais pour voisins de lit: à droite, un fort gaillard qui se plaignait sans cesse d'être habité par des hôtes étranges, trois curés qui dans son ventre se livraient à des discussions théologiques; à gauche, un petit vieux qui prétendait qu'on lui avait, à la place du cœur, mis une feuille du zinc! parce qu'il avait trop fréquenté les mauvaises femmes.

Une nuit, un malade est mort. Le veilleur lui a fermé les yeux, a recouvert d'un drap la figure. A l'aube, les brancardiers sont venus chercher le cadavre sur une civière pour le porter à l'amphithéâtre.

Un alcoolique a salué le départ du corps par ces mots :

« Enlevez la boîte à dominos! »

Debout sur son lit, mon voisin de droite s'est levé, et frappant, avec la paume de la main sur son ventre nu, il a commandé à ses curés de se tenir tranquilles et de prier pour le macchabée, tandis que mon voisin de gauche marmottait :

« *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, amen. Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa!* »

Aussi j'ai été presque heureux, ce matin, de réintégrer ma cellule et de retrouver le Ministre, l'Ingénieur et le Vicomte.

Pendant mon séjour à l'infirmerie, j'ai longuement réfléchi. Voici quatre mois bientôt que je suis à Bicêtre; combien de temps m'y retiendra-t-on encore? Trop confiant dans la bonne foi des médecins, j'ai supporté jusqu'à ce jour l'épreuve dans toute sa rigueur. Je n'ai pas murmuré. Je n'ai pas réclamé. A la fin, ma patience se lasse. Il y a des juges à Paris, je suppose. Je ferai appel à eux. Si le docteur Bertinaud s'obstine à me garder parmi les fous, j'adresserai une plainte au Procureur de la République.

Samedi 15 juillet...

Hier, Fête Nationale. Calme profond à l'Asile. La fête officielle de l'établissement a lieu demain.

Digitized by Google

Après le dîner, le veilleur a bien voulu nous permettre de rester quelques-uns dans la cour des Colonnes. Du pavillon, nous avons aperçu les fusées du feu d'artifice du Parc Montsouris... Au loin le ciel était rouge comme si la capitale eût été la proie d'un immense incendie...

Jusqu'à nous, dans ce coin perdu d'un asile d'aliénés, on entendait gronder la voix de Paris, rumeur immense, sourde, qui ressemble au bruit de la mer, au roulement des galets par la vague...

Pendant longtemps, devant la porte de mon cabanon, l'œil fixé vers l'horizon, j'ai regardé les lueurs; l'oreille tendue, j'ai écouté le murmure de la grande ville... Lorsque le veilleur nous a dit que l'heure du coucher était arrivée, je me suis alors reporté par la pensée au milieu de la foule parisienne, en toute liberté, sous les pieds des chevaux, contre des passants, dans les cafés, sur les boulevards, dans ma chambre, chez moi, chez Mariette!... L'envie m'a pris de faire à nouveau, moi aussi, ma partie dans cette rumeur, d'être un homme actif dans l'activité des autres...

Et j'ai béni ce bruit de Paris, qui est monté jusqu'à nous, jusqu'à moi, dans mon lit de cabanon, à travers le grillage de fer de ma fenêtre...

. . . . . .

Nuit de Noël...

Dig! Ding! don! Les cloches sonnent à toutes volées. L'église est resplendissante de lumières. L'autel disparaît parmi les fleurs. Les orgues résonnent sous la voûte. Les cantiques joyeux annoncent la naissance du rédempteur: Noël, Noël!...

La Vierge Marie, son enfant dans les bras, sourit à la foule prosternée. Jésus avec ses petites mains semble envoyer des baisers aux fidèles.

La fumée d'encens monte en nuages bleus et odorants à chaque balancement des encensoirs d'or!...

Digitized by Google

Ce n'est pas la Vierge qui est là sur l'autel!... Ce n'est pas l'Enfant-Jésus qu'elle tient dans ses bras...

C'est Mariette, Mariette qui me sourit, mon fils, qui me fait signe... Je veux aller vers eux... Attendez-moi... je vous rejoins...

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

ASILE DE BICÊTRE

5e DIVISION — 6e SECTION

Extrait du rapport de la journée du 25 décembre 189...

..... Cette nuit, le veilleur chargé de la surveillance des cellules (côté droit de la cour des Colonnes) a trouvé le malade SENDRON, Pierre, n° 6, mort dans son lit. Cet aliéné s'était étranglé à l'aide de cordelettes qu'il avait fabriquées avec des lambeaux de sa chemise.

L'interne de garde, appelé immédiatement, n'a pu que constater le décès...

Le surveillant,

Signé : CHARLOT.

Paul BRU.

Digitized by Google

LA FOLIE MATERNELLE

Par Daniel Riche

(Suite.)

CHAPITRE V

Installées confortablement dans des fauteuils d'osier, sur la terrasse du casino, Mme Fromant et ses filles regardaient, jamais lasses, le spectacle admirable que leur offrait l'immensité épandue devant elles.

Pour obéir à l'ordonnance du docteur Pouvillon, les trois femmes étaient venues aux bains de mer; mais fuyant les plages mondaines, — ces boulevards de Paris, l'été, — elles avaient choisi Yport, un simple petit coin de la grasse Normandie. Elles se plaisaient dans ce pays de pêcheurs, où, sans fatigues ni préoccupations mondaines, la délicate Léone pouvait faire sa cure de grand air.

Le soleil, déjà, se couchait empourprant les hautes falaises crayeuses, qui encaissaient la plage. La mer, câline, semblait un peu lasse de l'effort du jour, ses vagues ne battaient plus le galet et, léchant à peine la pointe de la jetée, traîtreusement, elle s'emparait de la plage avec de longues lames, frangées d'écume.

— Tiens, une barque qui rentre, remarqua Léone.

La tête un peu virée, Geneviève et Andrée regardèrent l'embarcation, engagée dans le chenal à l'autre bout de la grève, qui, avec majesté, glissait lentement sans seulement rider l'eau.

Digitized by Google

Sur la plage, rompant l'inaction et la monotonie des journées balnéaires, l'arrivée du bateau de pêche avait causé un certain intérêt; de nombreux baigneurs se dérangeaient pour assister au débarquement.

Et, vu du casino, sur ce fond de falaise très haute, des curieux il ne restait que des petites taches roses, bleues, blanches, — les toilettes de femmes, — au milieu d'un cercle sombre sans dessin, — les pêcheurs.

— Vous ne craignez point le froid, mesdames, la brise se lève.

A cette interpellation, les dames Fromant se retournèrent, surprises. Mais en face de la bonne Mme Bartèze, qui abritée sous un chapeau large comme une ombrelle, les regardait, sa franche figure de vieille femme, toute souriante, leurs physionomies s'éclairèrent.

Mme Fromant répondit :

— Nous ne nous fatiguons pas de contempler la mer.

— Mais nos amis vous réclament dans le salon.

— Oh ! vous savez, répondit Andrée avec sa franchise d'enfant gâtée, pour entendre les cancanages et les papotages de « tout le monde » sur « tout le monde », nous avons bien le temps de nous enfermer dans votre bureau d'omnibus.

Mme Bartèze prit une mine stupéfaite :

— Cancaner, papoter, ah ! par exemple, où avez-vous vu cela ?

— Oh ! madame, dans ce petit trou, on ne peut changer une jupe ou modifier sa coiffure sans qu'une demi-heure après, toute la plage l'ait remarqué et en fasse des gorges chaudes... Tenez, il n'y a pas huit jours que nous sommes ici et nous savons déjà que la femme du pharmacien Tullot a elle-même demandé son mari en mariage et que celui-ci ne se souciait pas de l'épouser ; que Mme de Caubec, la jolie veuve, a une drôle de façon de pleurer le marquis, son époux, et que les Mauglas, qui ont fait un mariage d'amour, se battent tous les soirs.

— Andrée ! coupa Mme Fromant.

Digitized by Google

— Mais elle est impayable, cette petite ! rit Mme Bartèze, je n'ai jamais entendu parler de ces choses.

— Ce n'est pas étonnant, dit Léone de sa douce voix, vous êtes si occupée à rendre service, si préoccupée de ceux que vous pourrez rendre, que vous passez au milieu des médisances sans en rien entendre.

Après l'avoir embrassée sur le front, Mme Bartèze reprit, indulgente :

— Il me revient bien de temps en temps de petites histoires, mais que feraient tous ces jeunes gens pour se reposer du flirt, s'ils ne disaient un peu de mal de leur prochain ?

Un instant la vieille dame fut obligée de se taire pour laisser passer un coup de vent. Puis, se frappant le front, elle poursuivit :

— J'oubliais de vous dire que je suis en train d'organiser un concert au profit des marins. Je compte sur vous, mesdemoiselles, pour renforcer les chœurs. — Et avec un signe entendu, s'adressant à Léone : — Si vous êtes gentille, je vous dirai quelque chose.

— Ah ! madame, ne me faites pas attendre... De quoi s'agit-il ? demanda curieusement la jeune fille.

— Eh bien ! M. Rauglin, le jeune avocat, m'a déclaré, hier, qu'il vous trouvait très bien.

— Oh ! ce n'est que ça, jeta Andrée, déceptionnée que le compliment ne s'adressât pas à elle.

— Que ça !... mais je vous promets que plus d'une jeune fille voudrait être à la place de votre sœur. C'est un parti superbe, ce jeune homme !... Et puis ce n'est pas tout. Le peintre Sylvanne est disposé à faire son portrait.... Êtes-vous flattée, mignonne ?

— Toute la plage, alors, observa sèchement Mme Fromant, la voix durcie en face de cette sympathie qu'elle sentait aller plutôt à Léone qu'à Andrée.

Aussitôt, ayant deviné les sentiments de sa belle-mère, vivement, Léone riposta :

— Je crois que vous voulez me flatter, car ces messieurs

Digitized by Google

n'ont d'yeux que pour ma sœur... Et, du reste, ils n'ont pas tort.

Mme Bartèze eut un petit geste conciliant :

— Admettons qu'ils vous admirent toutes les deux.

Et s'éloignant, de son pas menu, maintenant à grand peine son chapeau contre lequel le vent s'acharnait, elle lança :

— Je vais faire ma partie de jacquet avec M. Vautier, il m'attend depuis une heure et j'ai des remords... C'est si triste d'être infirme !

Lorsque la porte du casino fut retombée sur elle, Léone murmura :

— Qu'elle est charmante et bonne!

— Oui, répliqua Andrée, toujours occupée des autres... c'en est même curieux.

— Curieux, s'exclama Mme Fromant, et pourquoi ?... Il est plutôt surprenant que ce mot vienne aux lèvres de tout le monde en face d'un être bon et dévoué! — Elle hochait la tête, continuant : — Comme notre société est égoïste, comme chaque individualité est habituée à ne pas se préoccuper des autres ! On songe à soi, à ses aises, à son bonheur, à son confort et le « moi d'abord » étouffe à ce point l'esprit de solidarité que Mme Bartèze est une exception qui étonne et qu'à la voir s'ingénier à rendre service, on dit : « Ah! c'est curieux! »

Mais Andrée, qui n'aimait point les dissertations philosophiques, se levait :

— Je rentre... j'ai froid... Tu viens, Léone?

— Si tu veux.

Et, à son tour, sa sœur se dressa.

— Surtout, recommanda la mère, ne parlez pas trop fort, ne vous moquez de personne, ne vous faites point remarquer. Je ne tiens pas à vous voir la réputation de la petite Duchantin.

— Non, non, n'aie crainte, rit Andrée, nous n'avons pas l'habitude de nous jeter au cou des messieurs.

Et les deux jeunes filles disparurent, pénétrant dans

Digitized by Google

l'unique salle du Casino, qui servait à la fois de cabinet de lecture, de salle de bal et de théâtre, en même temps qu'une jeune femme fort élégante en sortait, disant mécontente :

— Mais les « petits chevaux » ne vont donc pas commencer... C'est assommant, ce trou !...

Geneviève, en souriant, remarqua.

— Pauvre madame Marielle, vous n'avez pas de chance !

— Oh! je suis capable d'organiser une partie à dix centimes avec les enfants, plutôt que de ne pas jouer !

Egarée sur cette plage de famille, loin des distractions au milieu desquelles elle aimait à se mouvoir, la jeune femme essayait de distraire son ennui par d'interminables parties de petits chevaux, et elle eut, à l'amusement général, presque payé les baigneurs pour qu'ils vinssent l'aider à perdre son argent.

Un instant, elle conversa avec Mme Fromant, tournant le dos à la mer, « dont le mouvement, disait-elle, lui faisait mal au cœur ». Mais le soleil complètement noyé, là-bas, derrière la falaise, la brume humide du soir tombait pénétrante, et les flâneurs, attardés sur le galet, rentrant, frisonnants, Mme Marielle se précipita, leur proposant une partie.

Accoudée sur la balustrade de pierre, Geneviève, demeura seule, l'esprit sans pensées, suivant avec attention les ondulations de chaque vague. Maintenant, le vent se levait et la mer, devenue plus forte, se cabrait, mugissait, prise d'une inconnue colère, frappant, chaque coup plus violemment, le galet qu'elle faisait rouler avec un extraordinaire bruit de ferraille. Elle s'enrageait surtout contre la jetée, sur laquelle elle se ruait, en des élans si furieux que les pierres sourdement se plaignaient, et ne parvenant à l'entamer, elle rejaillissait à dix mètres au-dessus du parapet, pour retomber, en paquets lourds, avec un bruit de claque formidable. Et sans s'apercevoir de la force de son enthousiasme, toute à sa contemplation, Geneviève exprimait à mi-voix son opinion :

Digitized by Google

— Oh! la belle!... Et celle-là!... Oh! quelle écume blanche!...

Soudain le vent apporta son nom.

Elle se retourna, intriguée. Presque derrière elle, deux jeunes gens, qui lui tournaient le dos, le visage aplati sur les vitres du salon, conversaient.

— Ah! elles s'appellent Fromant, ces petites, disait l'un, elles ne sont pas mal, mon cher.

— Certes, répondait l'autre.

— La rousse me botterait... quelle peau éclatante, quelle taille fine!

D'une voix peu convaincue, l'ami riposta :

— Oui, pas mal... j'aime mieux sa sœur. Avec son profil grec, ses grands yeux noirs, ses bandeaux ondulés, elle a l'air autrement distingué... Puis, tu sais, elle a un attrait primordial, la brune, sur la rousse.

— Ah! lequel?

— Cent cinquante mille francs!... Oui, mon cher, cent cinquante mille francs!... Sa sœur, elle, n'a pas le sou.

Les ongles de Geneviève se cassèrent sur la pierre qu'elle essayait d'égratigner, tandis que le premier jeune homme interrogeait :

— Comment cela se peut-il?

— Très simple, mon bon : La brune est d'un premier lit; elle a la fortune de sa mère.

L'autre partit à rire :

— Sacré malin! il sait toujours tout... Cela ne m'étonne plus si tu es si aimable pour Mlle Fromant, la bien dotée! — Et lui prenant le bras : — Sacré malin! répéta-t-il, en l'entraînant du côté des petits chevaux où Mme Marielle sonnait désespérément pour appeler les joueurs.

Geneviève se leva si brusquement que sa chaise en tomba, et le pas raidi, le visage contracté, se dirigea vers le casino.

Ah! oui, plage de potins et de cancans qu'elle voulait quitter au plus vite. Déjà l'on savait qu'Andrée n'avait pas de dot! Oh! humiliante douleur!...

Digitized by Google

Comment connaissait-on cette particularité?

Elle s'était pourtant gardée de la confier à qui que ce fut. Et, aussitôt, sans réfléchir qu'une relation parisienne avait pu divulguer ce secret, elle accusa Léone. Sans doute, en un besoin de vantardise et de méchanceté, — car évidemment elle était méchante — pour essayer de faire du tort à sa sœur, empêcher qu'on la trouvât jolie, elle avait parlé de son argent.

— Ah ! les imbéciles, mâchonnait-elle, rageuse... Ils peuvent lui faire la cour !... Oui, elle a cent cinquante mille francs, mais c'est une rachitique, mal bâtie ; tandis que mon Andrée est belle, vigoureuse et saine... Oh ! les imbéciles... et la mauvaise !... Mais du moins celle-là !...

Et Mme Fromant coupa sa phrase d'un geste de menace : Elle allait s'arranger à l'empêcher de nuire.

Dans la salle tendue d'andrinople rouge, ornée de hautes glaces dans lesquelles la lumière du lustre se reflétait, s'éclaboussant gaiement sur les groupes qui causaient et riaient, avec de grands éclats de voix joyeux, elle se dirigea vers le cercle de femmes et de jeunes gens où se trouvaient ses filles.

Après avoir dit un rapide bonjour et répondu sèchement à la remarque qu'elle semblait préoccupée : « J'ai un peu de migraine, ce n'est rien... » Elle ordonna :

— Léone, Andrée, venez, nous rentrons.

— Déjà! protestèrent les deux sœurs.

— Oui, tout de suite.

— Oh! mais, demanda Mme de Caubec, la jeune veuve aux mines éplorées, au moins vous viendrez après dîner danser un peu ?

— Non, ce soir elles se coucheront, cela leur sera meilleur.

Et, sans un adieu, elle sortit, suivie des jeunes filles.

Dehors, Andrée, se fâchait :

— C'est ridicule, tu nous fais partir juste au moment où l'on commençait à s'amuser!

Digitized by Google

Et comme Mme Fromant ne répondait rien, Léone insista :

— Pourquoi es-tu si pressée aujourd'hui? Nous ne quittons jamais la plage avant sept heures.

— Nous rentrons, lança-t-elle, furieuse, parce que... parce que, tu as une conduite inconvenante avec M. Rauglin.

— Oh!... fit la jeune fille suffoquée.

— Parfaitement. Toujours, il est à tes côtés et, à chaque instant vous conversez ensemble à mi-voix. — Et emportée par sa colère, Geneviève jeta une réflexion, que jusque-là elle n'avait jamais faite :

— Tu sais pourtant que cela ne peut te mener à rien de flirter avec les jeunes gens, puisque tu ne dois pas te marier !

Alors Léone, sans répondre, courba la tête pour dissimuler les larmes qui montaient à ses yeux. Cette interdiction ne contrecarrait cependant aucun projet, — son cœur ne parlait pas encore, — mais elle y voyait, pour l'avenir, une défense d'amour.

Et, être tendre, prête à chérir l'homme qui lui dirait l'aimer, la jeune fille trouvait cet arrêt, brutalement jeté, très douloureux.

CHAPITRE VI

« Tu es ridicule, ma chère amie, et je t'avoue que je « ne comprends rien à tes lettres et à tes effarouchements, « pour quelques coquetteries de Léone, bien naturelles à « son âge. Le docteur Pouvillon nous a déclaré qu'il lui « fallait deux grands mois à la mer pour la rétablir et tu « me contrarierais fort en revenant plus tôt... »

Nerveusement, Geneviève déchira cette défense de retour, que son mari lui envoyait en réponse à une lettre affolée de

Digitized by Google

jalousie. Elle lui avait écrit immédiatement après la conversation surprise sur la terrasse du casino, lui disant tout son trouble, son inquiétude pour l'avenir. Il ne faisait aucune attention à son légitime effroi, il riait de ses craintes... Comme il était éloigné d'elle!... Et elle jeta un regard presque haineux à Léone.

Assise sur le galet, un peu en contre-bas, entre Andrée et M. Rauglin, la jeune fille riait, très amusée, d'une petite méchanceté colportée sur la plage.

La veille, durant le bain, on avait volé à la belle Mme Pingard une superbe poitrine en crin, qu'elle avait vainement cherchée toute la journée, désespérée de son corsage aplati, pour ne la retrouver que le lendemain, accrochée à la porte de sa villa.

— Qui a osé cela? disaient les jeunes filles.

— Sans doute, une jalouse, répondait le jeune homme, une femme qui en avait moins qu'elle.

— Ah! ah! ah!

Et leurs rires frais montaient, très jeunes, dans l'air pur d'une éblouissante journée d'août, qui égayait toute la plage. En même temps qu'il fleurit la nature, le soleil épanouit les âmes ; aussi, les visages reflétaient-ils le bonheur de vivre, sauf celui de Geneviève, sombre davantage en voyant le jeune avocat causer de préférence à Léone.

Déchiquetant la lettre de son mari en plus petits morceaux, elle mâchonna :

— C'est bon, il ne veut pas que je revienne, il est fier des succès de cette petite, même aux dépens d'Andrée, eh bien! nous verrons si je ne saurai pas défendre mon enfant et si son avenir sera compromis par cette fille dont je ne puis me débarrasser par le mariage et que je dois toujours traîner après moi comme un pesant boulet.

Mais, brusquement, elle se trouva entourée de la bande qu'elle fréquentait et ce furent sans fin, des « Bonjour » des « Vous baignez-vous ? », des « Où allons-nous nous promener? » qui amenèrent une diversion dans son esprit.

Digitized by Google

L'heure du bain était arrivée, et en quelques instants, la plage, ou plutôt le bout de plage fréquenté entre la jetée et les bateaux sur cale, se trouvait envahi. En cercles différents, les petites coteries dont les membres, sous aucun prétexte, ne se mêlaient les uns aux autres se groupaient. Et sous l'étincelant soleil qui dorait la mer unie, plissant à peine sur les bords, un bourdonnement de voix montait, coupé par les cris des enfants, qui jouaient en se bousculant, et par les accords discordants du piano du casino, gémissant sans discontinuer les morceaux arides, qu'une élève du Conservatoire venait étudier là par économie.

Un à un, drapés dans leurs peignoirs, les baigneurs et les baigneuses arrivaient, devenant le point de mire de toute la plage.

Devant cette galerie peu indulgente, toujours prête à la moquerie, les femmes qui se savaient mal faites, passaient vite, en l'espoir d'éviter l'inspection. Enveloppées du menton au pied, elles se découvraient juste au bord, et là, aussitôt ratatinées, recroquevillées, se précipitaient dans l'eau, sans bruit, sans tapage, afin qu'on ne les remarquât pas.

Les autres, au contraire, gorge entrouverte, bras nus, un corset sous le costume, les mollets enveloppés de bas noirs bien tirés, les mains aux hanches, nullement gênées par la légèreté de leur habillement, restaient un moment sur la berge, parlant et riant fort pour attirer sur elles l'attention, puis se décidant à risquer un pied, se reculaient avec des petits cris, disant que « c'était trop froid, qu'elles ne se baigneraient pas », pour ensuite pénétrer lentement avec des frissons et des « oh ! » maniérés.

Les hommes, de leur côté, avaient les mêmes gênes et les mêmes coquetteries. Les beaux garçons, dans leurs maillots courts et collants, causaient longuement avant d'entrer, puis, lorsqu'ils pensaient s'être bien fait voir, se jetaient d'un seul coup, plongeant, reparaissant, replongeant, enfin déployant, — assez loin pour ne pas être mêlés

Digitized by Google

à ceux faisant « trempinette », et assez prêt pour se faire admirer — tout leur savoir natatoire.

— Je me baigne, déclara Andrée, la grenouillère me tente... Venez-vous, M. Rauglin ?

Vivement, le jeune homme répondit :

— Mais certainement, toujours heureux de vous accompagner.

Et debout d'un bond, tendant la main à Léone, qui avait l'habitude de se baigner avec eux :

— Vous venez, mademoiselle ?

— Non merci, mon bain d'hier m'a fatiguée et je préfère m'abstenir.

— Ah ! c'est ennuyeux.

Et le jeune avocat resta la main allongée, indécis, ne sachant laquelle choisir de ces deux gentilles filles, si opposées l'une à l'autre qu'elles ne se faisaient point de tort et que, sans préférence, il les trouvait charmantes. Devait-il renoncer à son bain et rester avec Léone, dont la grâce et la douceur lui plaisaient infiniment, ou bien faire une partie avec la gentille diablesse Andrée, au rire toujours perlant sur des lèvres rouges.

— Eh ! bien, vous décidez-vous, oui ou non ? disait-elle avec sa désinvolture ordinaire en se dirigeant du côté des cabines.

— Allons, laissez-vous tenter, insista Mme Fromant, voyant que sa fille désirait se baigner avec Jacques Rauglin. Jamais la mer n'a été si engageante.

Et il céda, puisque cela l'amusait, ne s'expliquant pas très bien sa courte hésitation. Pourtant, en s'éloignant, il lança, en forme d'excuse :

— A tout à l'heure, mademoiselle Léone...

Sans songer à remonter les quelques pas nécessaires pour se mêler à leurs amies, Léone demeura seule à la place où le jeune homme venait de l'abandonner, triste sans le savoir de son éloignement et de ce bain pris sans elle.

Une ombre sur le front, elle se mit à jeter machinale-

Digitized by Google

ment de petits galets, qui trouaient l'eau avec un bruit mat, semblant s'intéresser aux rides amenées par la déchirure ; mais, entre la mer et ses yeux, malgré elle, l'image de Jacques s'interposait.

Chaque jour, le matin, l'après-midi, le soir, les deux sœurs retrouvaient Jacques Rauglin. Pas une partie, pas une promenade nè s'organisait sans lui et de cette fréquentation une grande intimité, forcément, était née, si grande qu'au bout d'une semaine les deux jeunes filles croyaient avoir toujours connu leur nouvel ami.

Le jeune homme, dans l'éducation parisienne, est considéré presque comme l'ennemi d'une jeune fille, ennemi avec lequel il faut observer une si complète réserve qu'il n'est permis d'échanger avec lui que des banalités, et encore à une condition : la présence d'une tierce personne. Aussi cette camaraderie avec ce beau garçon, bien planté, à la figure fine que coupait une longue moustache blonde, d'intelligence vive et de conversation aimable, avait surpris, charmé, intéressé les demoiselles Fromant. Et instinctivement, sans arrière-pensée, elles faisaient mutuellement assaut de coquetterie, de grâce et d'élégance pour retenir l'agréable compagnon.

Lorsque, suivie de Jacques Rauglin, sa sœur reparut, Léone l'admira, la trouvant belle en son impudeur de fillette déjà femme. Le corps non protégé d'un peignoir, — fière de ses bras blancs que l'air ne brunissait point — et la tête non garantie d'un bonnet, — heureuse de laisser le soleil incendier sa chevelure — Andrée avançait, le pas sûr, le corps cambré, le front haut. Et sans la moindre pointe de jalousie raisonnée, un soupir souleva la poitrine de la frêle jeune fille. Devant cette beauté saine et forte, elle se sentait plus chétive, presqu'inférieure. Et ne devinant point le charme de sa délicatesse, une honte lui venait.

Après le bain, la promenade de réaction s'imposait. Aussi, peu à peu, la plage se vidait-elle. Un par un les

Digitized by Google

groupes gagnaient les falaises ou la campagne. Et, Andrée vite rhabillée, les deux sœurs rejoignirent la bande de Mme Bartèze qui se disposait à suivre l'exemple général et à se diriger, sur la proposition de Jacques Rauglin, du côté de la Grande Futaie.

Suivant les sympathies et les âges, les promeneurs s'étaient groupés. Les « jeunes » marchaient en avant, et leurs chansons et leurs rires étonnaient les paysans, qui s'arrêtaient dans leurs travaux pour les voir passer. Au centre, Mme Mauglas, que son mari laissait toujours seule, après s'être brouillé avec sa famille pour l'épouser, retenait Andrée, — qui enrageait de ne pouvoir s'amuser et rejoindre sa sœur, — pour lui raconter l'histoire de ses fiançailles. Mme de Caubec flirtait légèrement avec un poète dont les rimes creuses la berçaient, et la joueuse Mme Marielle organisait un goûter pour le premier jour de pluie, « un whist au chocolat », disait-elle sérieusement. Enfin, à l'arrière-garde les dames âgées avançaient à petits pas, — s'arrêtant encore tous les cinquante mètres, lorsque l'une d'elles jetait dans la conversation une idée non encore admise par les autres, ou une opinion inattendue, — au grand désespoir des jeunes gens qui, à chaque halte, protestaient en chœur : « Nous n'arriverons jamais, allons, dépêchez-vous donc!... »

Léone, un peu lasse de cette exubérante gaîté, avait ralenti machinalement le pas et, bientôt, s'était trouvée séparée, causant plus sérieusement avec Jacques Rauglin.

— Vous aimez beaucoup la vie? disait-elle.

— Oui, beaucoup. C'est si bon d'exister, de se mouvoir, de respirer... Oh! oui, j'aime la vie! Tout est jouissance pour moi... Tenez, en ce moment, je suis heureux de contempler ce ciel si bleu, d'admirer ces arbres avec leurs larges feuilles, dans lesquelles on trouve toute la gamme des verts,... de converser avec vous, si charmante...

La jeune fille eut un petit geste de menace, mais sans s'arrêter, il répéta :

— Oh! oui, j'aime la vie!

Digitized by Google

Un peu étonnée, n'éprouvant pas cette joie d'être, elle insista :

— Vraiment, il n'y a pas pour vous d'heures de découragement, des heures où vous aspirez à l'éternel sommeil, las de lutter, puisque, pour tous, le but est le même : la mort?... Alors un peu plus tôt ou un peu plus tard !... — et mélancoliquement, elle murmura : — Autant plus tôt, c'est la fin des peines.

Elle avait fini sa phrase d'un ton si douloureusement plaintif, dans lequel on percevait déjà tant d'amertumes supportées, qu'ému il lui prit la main :

— Oh ! mademoiselle Léone, quelles idées vous avez !... A peine entrez-vous dans l'âge d'espérance et de désirs, et déjà vous raisonnez comme une désillusionnée, fatiguée et épuisée. Que sont les chagrins de petite fille que vous avez pu ressentir, auprès des joies qui vous attendent? Vous aimerez, vous vous marierez, vous aurez des enfants...

Courbant la tête, les joues empourprées à parler de ces choses, elle dit :

— Je ne me marierai jamais, mon père et ma belle-mère ne veulent point.

Il eut un grand geste des bras :

— Bah ! ils changeront d'opinion !...

Puis il poursuivit, baissant le ton :

— D'abord, à mon avis, les parents sur ce sujet n'ont pas voix au chapitre. Leur égoïsme affectueux n'a pas le droit d'empêcher une vie d'accomplir son évolution naturelle, dans laquelle le mariage et la création d'une famille sont les principaux actes.

Mais il s'interrompit ; derrière eux, Andrée criait, mécontente de les voir si longtemps converser ensemble :

— Arrêtez !. . Avant d'entrer sous bois il faut attendre ces dames.

Retourné à demi, Jacques répondit :

— Dites-leur de se dépêcher, les autres sont déjà loin... On perd tout son temps en route.

Digitized by Google

Et voyant poindre les retardataires, il s'engagea avec Léone dans l'étroite allée menant à la grande futaie.

Il était délicieux, ce sentier, faisant une traînée claire dans la masse sombre des taillis à travers lesquels il s'allongeait, et les chênes au feuillage dentelé qui le bordaient, tamisaient la grande lumière du plein air comme un crible d'azur.

La vue reposée par la demi-clarté, ne sentant plus peser sur eux le brûlant soleil de la route, les jeunes gens murmurèrent ensemble :

— Ah ! qu'il fait bon !

Puis, tout en cueillant une fleur qu'il offrit à Léone, Jacques reprit la conversation où il l'avait laissée :

— Alors vous croyez être une désabusée?

— Non, seulement une indifférente. Je trouve les plaisirs et les douceurs de la vie dont vous parlez si chèrement payés qu'autant vaudrait ne pas les éprouver.

— Je ne vous connais pas assez pour savoir les causes de votre façon de raisonner, mais, croyez-moi, elle ne sera pas durable. — Et brisant d'un coup de canne une branche d'épine qui s'avançait dans le chemin : — Quel joli rôle aura celui que vous aimerez! Combien sera douce cette tâche consistant à vous faire voir les beautés de l'existence et à vous les faire apprécier.

Femme, et par conséquent coquette malgré sa simplicité, Léone laissa tomber :

— Pour que j'aime, il faudra d'abord que l'on éprouve ce sentiment pour moi... M'aimera-t-on jamais?... En suis-je digne?...

— Vous, n'être pas affectionnée, chérie, adorée, lança-t-il avec une exaltation contenue, qu'avait amenée peu à peu ce tête-à-tête, oh! mademoiselle, vous n'avez qu'à choisir... Et, sans aller bien loin. si vous vouliez regarder...

— Eh! bien quand vous aurez fini de roucouler, les amoureux!...

Ils sursautèrent, surpris, de cette voix éclatant dans leurs oreilles, car ils n'avaient pas entendu Andrée se rap-

Digitized by Google

procher. Mais surtout, ce qui saisissait et troublait les deux jeunes gens, c'était l'appellation d' « amoureux » lancée juste au moment où leur conversation allait dégénérer en déclaration, sans que par avance ils eussent eu l'intention d'arriver à ce résultat.

Tous trois, un instant, marchèrent silencieux. Léone, le sein soulevé, l'âme oppressée, le cerveau en déroute, voyait soudainement apparaître au loin un coin d'avenir très doux, très heureux. Elle suivait un sentier ombreux comme celui qu'elle foulait. Lentement, la tête tombée sur l'épaule d'un homme ressemblant à Jacques, qui la dirigeait en lui enlaçant la taille, elle avançait, et, autour d'eux, les rossignols dans les arbres, les grillons dans l'herbe, chantaient le doux poème d'amour.

Rauglin, lui, marchait la tête courbée, fauchant les pousses des arbrisseaux de son bâton lancé à la volée, tout étonné de ce qu'il avait dit et de ce qu'il avait été sur le point de dire.

— C'est curieux, la vie, songeait-il, on s'engage au moment où l'on y pense le moins... Sans cette folle d'Andrée, j'allais demander à Léone sa main... Après tout, pourquoi pas?... J'ai vingt-six ans, elle en a dix-neuf, j'ai déjà une clientèle et les maîtres du barreau prétendent que j'ai de l'avenir. De son côté elle n'est pas sans fortune... Pourquoi pas?... Léone est bonne, jolie, elle n'a pas dû être heureuse, je lui ferai aimer la vie.

— Alors je suis indiscrète? déclara brusquement Andrée.

— Oh! mademoiselle!...

— Pas du tout, lança vivement Léone.

— Dame! vous jabotiez à en perdre haleine et dès que je parviens à lâcher Mme Mauglas, assommante avec ses histoires d'amour, plus rien, silencieux comme des sourds-muets... De quoi causiez-vous donc?

Les deux jeunes gens se regardèrent une seconde, puis Jacques répondit d'une voix qu'il cherchait à rendre indifférente, se compromettant davantage par sa dissimulation

Digitized by Google

— Oh ! de pas grand'chose... Mademoiselle votre sœur me disait qu'elle ne craignait pas la mort.

Andrée partit à rire :

— Ah ! c'est bien là une idée de Léone, toujours dans le noir...

— Ce n'est pas votre avis ?

— Non, par exemple. Je ne demande qu'une grâce, c'est de devenir très vieille, et même « gâteuse » sur mes vieux jours, afin de ne pas m'apercevoir de la fin.

Mais avec un geste gamin, elle coupa :

— Assez, hein ! je n'aime pas ces conversations macabres... C'est vous qui conduisez le prochain cotillon ?

— Mais oui, M. le maire m'en a prié.

— Et avec qui ?

— Mais... avec Mlle Léone, si elle veut me faire l'honneur d'accepter.

Toute ravie, Léone jeta :

— Je veux bien... avec plaisir !

— Et moi, alors ? dit naïvement Andrée.

— Vous ? — il hésita, pris au dépourvu, — mais avec... M. Jeantet, par exemple, c'est un excellent valseur.

Mais s'étant reprise, sèchement, elle risposta :

— Merci, je ne suis pas embarrassée.

Le pas encore ralenti, les jeunes gens s'étaient laissé rejoindre par les vieilles dames, et, en un groupe compact, ils débouchèrent dans la grande futaie, point principal de cette promenade.

Devant le large tapis vert encadré de hauts arbres qui se découvrait tout à coup, dans un bain de lumière, les promeneurs, sortant du bois sombre, dont les taillis touffus arrêtaient la vue, furent éblouis. C'était un océan de gazon vert émeraude, fin, doux et soyeux, poussé si dru qu'il semblait une peluche veloutée.

En une opposition, faisant encore ressortir l'éclat de la pelouse, sous les très hauts hêtres qui l'entouraient, droits comme des mâts, avec seulement à la tête une touffe de feuillage, la nature, sans transition, changeait. Là, elle

Digitized by Google

avait l'aspect allangui et les tonalités tristes d'automne. A côté du vert vif, c'était la rouille sombre des feuillages morts. Touchant l'herbe souple, gisait la feuille séchée aux craquements misérables. Et, au milieu du grand silence de la campagne, coupé seulement par le chant éloigné d'un coq ou l'appel d'un chien de garde, ce paysage simple, mais très beau, très grand, très large, semblait un coin oublié des temps mythologiques. On n'eut pas été étonné de voir, dans cette clairière, des nymphes, en costume vague, danser des rondes lascives et des faunes lutiner des dryades.

Pris de folie à sentir sous leurs pieds le sol si souple, les hommes proposèrent :

— Si nous faisions une partie de barres, mesdames.

— Oui, c'est cela, répondirent les jeunes femmes, en battant des mains, jouons comme à douze ans !

— En êtes-vous, madame Fromant ?

Elle eut un geste voulu d'effroi :

— Non, non, j'ai passé l'âge des exercices violents.

Geneviève se complaisait à se vieillir, malgré son air jeune et sa taille élancée. Dans l'excès de son amour maternel, elle craignait de gêner sa fille et de lui nuire.

Aussitôt la partie commença, vive et animée, avec des cris et des rires que l'écho répétait joyeusement, tandis que les mères, au pied d'un gros chêne, s'asseyaient, occupant leurs doigts à de légers ouvrages.

— Et votre grande famille, madame Bartèze, que devient-elle ? disait Geneviève en déroulant sa tapisserie.

— Mes enfants, les « Gens de lettres » ? répondit la bonne dame en souriant, ils continuent à être plus riches en rimes et en fleurs de réthorique qu'en espèces métalliques... Ah ! quelles luttes, quelles batailles soutiennent-ils pour essayer de parvenir !...

— Bah ! ils n'ont pas seuls l'apanage des combats, s'exclama Mme de Caubec, qui ne jouait point en la crainte de détruire les savantes ondulations qui encadraient son front, tout le monde est maintenant obligé

Digitized by Google

de se débattre et de se démener pour arriver à quelque chose.

— C'est vrai, jamais la lutte n'a été si vive, cela devient effrayant!

— Mais il faut bien le reconnaître, déclara Mme Bartèze, jamais nos besoins n'ont été aussi grands, nos habitudes aussi coûteuses. Il nous faut beaucoup d'argent; un homme qui n'a pas toujours un louis dans sa poche se trouve horriblement misérable.

— Et comment cherche-t-il à se le procurer, ce louis? insinua, sans lever les yeux de son tricot, Mme Dutilleul, une vieille aux cheveux blancs, au nez long et pointu. En épousant une femme riche... La femme, de nos jours, doit apporter l'aisance dans le ménage.

De toutes les lèvres, en même temps, sortit un acquiescement chagrin:

— Ah! c'est vrai, c'est bien vrai!...

— Le jeune homme d'aujourd'hui, continua Mme Dutilleul, heureuse du succès de sa remarque, ne considère plus le mariage comme l'accouplement avec une femme aimée, mais, simplement, comme une affaire qu'il cherche la meilleure possible. On ne demande pas à une jeune fille des qualités de cœur et de ménagère, on s'informe d'abord du chiffre de sa dot, et plus il est important, plus elle est trouvée charmante.

De nouveau, toutes ces dames affirmèrent:

— Ah! c'est vrai, bien vrai!...

— Le mariage de nos filles, c'est triste à dire, se discute comme la vente d'un cheval. J'ai passé par là, termina la vieille dame... Oh! Madame Fromant, vous qui avez encore vos deux filles, vous verrez les inquiétudes, les angoisses supportées avant de les caser.

Et tout en rajustant ses lunettes, elle poursuivit:

— Votre aînée se mariera facilement, parce qu'elle a de la fortune, mais votre diablotin!...

Piquée, Geneviève jeta:

— Oh! je ne suis pas inquiète de ma fille.

Digitized by Google

La vieille dame eut un petit rire, qui siffla dans sa bouche édentée.

— Vous verrez, ma chère petite, vous verrez comme c'est commode!... J'en ai marié quatre, et bien mariées si je puis dire, mais j'ai eu du mal... Tenez, si vous voulez un conseil...

— Je n'en demande pas...

— ... Dépêchez-vous de marier Léone, continua sans se troubler Mme Dutilleul, qui en voulait à Geneviève de son injustice à l'égard de sa belle-fille, parce que, tant qu'elle sera là, on ne fera pas attention à votre plus jeune.

Le buste redressé, un peu pâle, Geneviève déclara sèchement, dans le silence général, toutes ces dames gênées du tour pris par la conversation:

— Pardon, madame Dutilleul, auriez-vous, par hasard, l'intention de me dire des choses désagréables?

— Pas du tout, répondit-elle avec le plus grand calme, mais vous ne pouvez m'empêcher de trouver, — comme beaucoup d'autres, — que Léone, malgré votre préférence marquée pour sa sœur, est plus gentille, plus aimable qu'Andrée, qui n'est, du reste, qu'une gamine malgré son corps de femme.

— L'appréciation des étrangers m'est indifférente. — Et essayant de rire, Geneviève termina: — Aussi, permettez-moi de vous dire, chère madame, que je ne vous demandais pas de me la répéter.

— C'est bien possible, mais mon âge m'autorise — et c'est là peut-être l'unique privilège qu'il m'octroie — à dire ce que je veux.

— Je crois qu'il est temps de rentrer, insinua Mme Bartèze, que cette conversation aigre-douce attristait; autrement nous allons être surprises par la rosée.

— Oui, oui, allons-nous-en, approuvèrent vivement toutes ces dames en se levant.

Et claquant des mains, elles hélèrent les joueurs :

— Nous partons!... Nous partons!...

Quelques minutes plus tard, la petite troupe rassemblée

Digitized by Google

quittait la grande futaie et dans le silence, venu de la sortie de Mme Dutilleul et du léger abattement du retour, d'un côté, on entendit la voix chevrotante de la vieille dame, déclarer : « Je tenais à le lui dire, je la trouve révoltante!... » tandis, que de l'autre, le ton de Geneviève montait:

— Ma belle-fille est la cause de tous les ennuis que j'ai pu avoir dans mon ménage.

CHAPITRE VII

Seulement éclairée par un quinquet fumeux, dont la lueur jaune clignotait tristement sous le vent rude de la nuit, l'étroite rue conduisant à la plage, s'enfonçait dans un puits d'ombre impénétrable, tout rempli du gémissement sinistre des choses que la rafale secouait et des rugissements de la mer.

Enveloppées dans leurs manteaux, pour que l'air sifflant autour d'elles ne pénétrât point, Mme Fromant et ses filles avançaient péniblement dans la ruelle noire, qui se barrait par instant d'une traînée lumineuse, lorsqu'une porte s'ouvrait.

Léone et Andrée marchaient à côté l'une de l'autre; leur mère suivait à deux pas, sa colère contre sa belle-fille, — qui allait toujours grandissant depuis l'algarade de Mme Dutilleul et l'invitation de Jacques Rauglin à conduire le cotillon, — augmentée encore de la fureur de la tempête.

Si Geneviève, après un refus très net, avait enfin consenti à mener Léone à cette petite soirée, c'était, au dernier moment, en la crainte que leurs amis devinassent le vrai motif de son abstention. Elle avait, au très fond de son âme, conscience de ses torts. Avec cette enfant, innocente des chagrins causés, évidemment elle était injuste. Mais elle ne pouvait se maintenir ni se raisonner. Dès

Digitized by Google

que sa fille se trouvait le moins du monde en jeu, son amour maternel, grand au point de primer tout autre sentiment, l'affolait, et pareille au taureau fondant sur la cape, elle s'irritait contre Léone, qu'elle eut voulu alors meurtrir, briser, anéantir. Celle-ci ne lui opposait qu'une douceur étonnée qui, l'humiliant, dominait parfois ses emportements. Malheureusement, entre ces deux jeunes filles presque du même âge, tout était matière à rivalité et, chaque jour, la rancune de Geneviève se faisait plus complète.

Criant presque pour se faire entendre de sa sœur, le vent happant ses paroles au sortir de la bouche, Andrée disait :

— Puisque tu conduis le cotillon, laisse-moi du moins M. Jacques durant le bal.

— Mais tu danseras avec lui tant que tu voudras, sœurette.

— Tu dis cela. Puis, lorsque vous allez être ensemble, ce sera fini, il ne te quittera plus.

Gênée, Léone répondit :

— On dirait à t'entendre qu'il me fait la cour.

— Oh! ce n'est pas lui, mais toi, qui la lui fais.

— Andrée! jeta la jeune fille d'une voix de reproche, c'est mal!...

Mais la brise soufflant plus fort à mesure qu'elles se rapprochaient de la mer, elles se turent, voûtant le dos la tête inclinée, afin que le vent ne les dépeignât point trop.

Léone, troublée des paroles de sa sœur, tout en avançant, se disait : — « Ah! mon Dieu, cela se voit donc que je l'aime!... »

Et cette phrase pensée, elle resta toute saisie de l'aveu qu'elle se faisait pour la première fois, sentant sa face s'empourprer d'une pudique rougeur. Puis, familiarisée avec l'idée, elle se l'avoua franchement. Oui, elle aimait Jacques de toute la force de son cœur très pur, et elle s'abandonnait à cette tendresse avec joie, grisée du bonheur de

Digitized by Google

pouvoir, elle, toujours rembarrée et effacée, attirer le regard, inspirer un intérêt. Oui, elle l'aimait, elle aimait pour l'éternité cet homme qui, le premier, la saluait femme en s'occupant d'elle. Elle l'aimait enfin et surtout parce qu'il l'a chérissait et qu'elle ne se sentait point la force de résister à la magnifique attirance dont la seule pensée la secouait toute. De l'amour du jeune homme, Léone était sûre, elle l'avait deviné avant même d'avoir analysé le sien propre, le percevant dans chaque mot, dans chaque geste et elle était certaine que, sans l'arrivée de sa sœur dans le bois, dix jours avant, il n'aurait su, plus longtemps, garder son secret.

A cette idée, son cœur battit plus vite. Cet aveu d'amour, instinctivement désiré et attendu, effrayait la jeune fille. Elle croyait qu'elle ne saurait l'écouter et que, malgré la curiosité et la joie de le lui entendre dire, tout son être effarouché de ce langage tendre, ordonnerait à Jacques de se taire.

Le raidillon de la grève descendu, les trois femmes trouvèrent, à droite, l'entrée du petit établissement, dont l'éblouissant éclairage des grands jours projetait sur la plage de bizarres dessins lumineux.

Quoiqu'il ne fut que neuf heures, la soirée battait son plein. Le pianiste, un petit vieux aux longs cheveux, avec des airs inspirés, s'enrageait sur un malheureux piano, qu'il cognait à tour de bras, sans s'émotionner des fausses notes que ses doigts prodiguaient, tandis que les couples, composés pour la bonne moitié de deux jeunes filles, — les cavaliers sérieux, c'est-à-dire ceux de plus de quinze ans, étant, hélas ! peu nombreux, — tourbillonnaient avec entrain.

L'arrivée des trois femmes causa un certain brouhaha. Leurs amis s'empressèrent les appelant avec de grands gestes, des vieux messieurs qui encombraient la porte furent obligés de se déranger et Jacques Rauglin aux aguets, — il craignait déjà que Léone ne vint pas, — voyant qu'elles n'avaient point de sièges se précipita pour en

Digitized by Google

chercher. Il revint bientôt, portant un banc, qu'avec l'aide d'un jeune homme, il passa par-dessus les dames assises. Cela amena des exclamations, des rires et des regards peu aimables de la part des personnes que Mme Fromant ne fréquentait point — même à ces petites sauteries on ne se mêlait pas, et sans s'apercevoir que la raideur et l'impolitesse n'étaient pas toujours du côté des adversaires, on continuait à se regarder avec les gros yeux des chiens de faïence, et à se considérer en ennemis. Ces familles qui s'ignoraient un mois auparavant et que le hasard réunissait dans la recherche de distractions économiques, se sentaient séparées par la haine de dix générations.

Les dames Fromant enfin installées, une voix perça, résumant l'impression des autres groupes :

— Des poseuses !... Elles font exprès d'arriver tard pour se faire remarquer.

Le pianiste qui avait interrompu son martelage pour voir passer le banc, disparut de nouveau derrière sa caisse, plaquant des accords bruyants. Aussitôt Jacques s'avança vers Léone, en même temps que le poète Morand s'inclinait devant Andrée, et tous deux à l'unisson, demandèrent :

— Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette valse ?...

Les jeunes filles levées, ils les enlacèrent et les deux couples s'enfuirent à travers le salon, dansant le boston, cette valse lente, presque une promenade rythmée, qui fait si bien valoir l'élégance et la grâce de la femme.

Un instant ils furent seuls à évoluer au milieu du casino, et tous les yeux braqués sur eux, les admirèrent. Léone avait une modeste toilette, en voile maïs, garnie de velours noir, d'une forme très simple, mais qui allait à ravir à son type si original de brune, aux traits très réguliers, au teint mat, qu'accentuait encore sa coiffure aux noirs bandeaux ondulés.

Andrée, comme toujours plus élégante, avait une robe

Digitized by Google

de mousseline brodée, drapée sur un dessous de soie, au corsage échancré en pointe, afin de dégager sa nuque très pure de lignes, et son gamin visage, sous l'emmêlement de ses cheveux roux très frisés, apparaissait comme l'incarnation de la rieuse jeunesse. Mais sa tenue était moins gracieuse, ses mouvements moins légers, son sourire moins charmeur que celui de Léone. Et aux oreilles de Geneviève bruissaient surtout des compliments adressés à sa belle-fille.

Cependant d'autres couples s'étaient mis en branle et Jacques, ne sentant plus peser sur lui les regards de tout le salon, murmura très bas à l'oreille de sa danseuse :

— J'ai eu bien peur que vous ne vinssiez pas.

— Moi aussi, je l'ai craint, répondit Léone, maman était un peu fatiguée.

— Ici, les méchantes langues disaient...

Et comme il hésitait :

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Que Mme Fromant ne viendrait point, fâchée que vous conduisiez le cotillon.

Attristée de cette mauvaise impression sur sa belle-mère, aimant malgré tout celle qui l'avait élevée, Léone protesta vivement :

— Quelle idée ! en voilà des gens ridicules !

— Je ne vous ai pas fâchée, en vous répétant ces bavardages ?

Ingénûment, elle répondit :

— Ce que vous me dites ne me fâche jamais.

Il lui serra la main, reconnaissant.

Mais un père qui se dévouait à faire danser sa fille, dans un écart maladroit, vint les bousculer. Léone poussa un léger cri; le vieux monsieur s'excusa; puis Rauglin s'étant rapidement éloigné du couple malhabile, reprit à voix très basse, en la crainte que l'on ne surprît leur conversation :

— Vous savez que si vous n'étiez pas venue, j'aurais refusé de conduire le cotillon.

Digitized by Google

Bien qu'au fond elle fut ravie de cette déclaration, la voix surprise, elle dit :

— Pourquoi?... Vous auriez eu tort.

— J'aurais été trop triste. Pensez, voilà dix jours que je me fais une fête de vous avoir, presque à moi, durant deux heures.

Elle devint écarlate, bégayant toute troublée :

— Vous vous moquez... c'est très mal.

Le ton encore baissé, il murmura, en un souffle passionné :

— Oh! Léone, à quoi bon feindre, vous savez très bien que je vous aime.

— Monsieur Jacques, supplia-t-elle.

Sans l'écouter, l'enlaçant plus fortement, il continua :

— Et que mon plus grand désir serait de faire de vous ma femme.

— Monsieur Jacques !...

— Dites, voulez-vous me rendre à ce point heureux?...

Sans trop savoir ce qu'elle disait, voyant autour d'elle tourner toutes les choses, elle répondit :

— Oui... oui... je veux bien.

A cet instant le piano vibra l'accord final et lui ayant offert son bras, très calme, comme s'il ne lui eut rien dit, Jacques la reconduisit à sa place. Léone s'y laissa tomber, si bouleversée qu'elle ne trouva rien à répondre à sa sœur qui lui demandait :

— Que te racontait donc M. Rauglin de si intéressant?... Il ne cessait pas de parler.

Heureusement, Mme Marielle, qui se précipitait dans le salon, agitant désespérément, de sa main finement gantée, la grosse sonnette des petits chevaux, empêcha Andrée de renouveler sa question.

— Mesdames, mesdemoiselles, disait-elle, la partie est à cinquante centimes!

Elle insistait, pressant les uns de prendre des billets, forçant les autres à se déranger, et comme personne ne semblait fort pressé, elle prit Andrée par la taille :

Digitized by Google

— Ma chère, venez donc, je perds dix francs, il faut absolument que je me rattrape.

— A mes dépens, rit la jeune fille, merci!

— Non... non; nous allons tous gagner.

Entraînés par sa conviction, gaîment les danseurs la suivirent.

En un instant l'étroit cabinet où, au centre, la manivelle s'étalait, fut envahi.

Mme Marielle, jouait les croupiers :

— Allons, encore un billet... A qui le dernier?... Ce doit être le 4... Le 4 gagne tout ce qu'il veut... Voyons, à qui le dernier?... Monsieur Tullot, dévouez-vous?

— J'en ai déjà cinq.

— Léone, un bon mouvement?

— Merci, je perds toujours.

— Voulez-vous que nous le prenions de moitié, mademoiselle? insinua Rauglin qui l'avait rejointe?

— Mais, monsieur...

Il la regarda, implorant et dans un souffle, il murmura :

— Je vous en prie, c'est une première association... qui sait, plus tard?...

Et Léone, un peu interdite, balbutia encore :

— Je veux bien.

Mais après quelques tours de petits chevaux, à la sonnette du jeu, les accords du piano répondirent et les deux jeunes gens, abandonnant Mme Marielle, regagnèrent le salon où de nombreuses protestations s'élevaient.

Certains parents, dont les filles ne dansaient pas, trouvaient que l'on commençait le cotillon beaucoup trop tard et profitaient de l'occasion pour critiquer les organisateurs :

— On ne vient pas dans une plage de famille pour se coucher après minuit!

Alors le rideau du petit théâtre se leva, découvrant, sur la scène, une table où les accessoires reposaient.

Un flot de ruban bleu ciel sur l'épaule gauche, trouvant, en sa joie d'être avec Léone, la corvée agréable, Jacques Rauglin s'avança, agitant l'inévitable tambourin.

Digitized by Google

— Le cotillon va commencer, lança-t-il.

A cette annonce, répondit un remue-ménage de sièges. Les mères s'écartaient. Les jeunes filles et les jeunes gens, au contraire, se réunissaient, formant un vaste cercle.

Voyant Andrée se rapprocher d'elle, Mme Fromant questionna, inquiète :

— Tu ne danses pas ?

— Non. J'ai eu beau, comme Diogène, chercher un homme, je n'en ai point trouvé.

— Tu n'as pas de cavalier ?

— Je n'en ai pas, il faut donc que je me résigne... à moins de danser avec une chaise.

Elle ne disait pas qu'au commencement de la soirée, elle avait assez cavalièrement refusé Jeantet, toute révoltée par la seule pensée que Jacques Rauglin, la prenant en pitié, le lui avait envoyé.

Fâchée, sa mère jeta :

— C'est ridicule ! Ta sœur vraiment aurait dû comprendre...

Et agitant nerveusement son éventail, elle mâchonna :

— Elle est d'un égoïsme, cette Léone !

— Mais non, pas du tout, elle ne peut pas créer des jeunes gens, il n'y a plus que les « biberons » de disponibles — et, avec mépris, Andrée désignait quelques timides adolescents. Du reste, Jacques Rauglin m'a promis de me faire entrer dans les figures.

— Ma chérie !

Et l'attirant, émue de la voir si raisonnable, si calme, si résignée, alors qu'elle, sa mère, enrageait, Geneviève, devant tout le monde, l'embrassa tendrement. Puis la repoussant :

— Va vite, ta place serait prise.

— Valse générale, annonça gaiement Jacques en s'élançant avec Léone.

Tous les couples suivirent l'exemple des conducteurs. Et le cotillon continua, entremêlant ses figures, tour à tour gracieuses ou comiques.

Digitized by Google

Perdue au milieu de gens inconnus, éloignée de ses amis dans la bousculade de l'installation du cotillon, Geneviève, le cœur serré, regardait sa fille, sa chère fille, rester sur une chaise un peu triste, tandis que l'autre, reine de la fête, tourbillonnait, un sourire heureux aux lèvres.

Autour d'elle, cependant, montait une sympathie pour Léone :

— Charmante, disaient les uns, tout à fait charmante!...

— Ce n'est pas comme cette pimbèche de Mlle Durantin, reprenaient d'autres, elle s'ingénie, au moins, à faire danser tout le monde...

— Il paraît que c'est sa sœur, là-bas, en vert pâle ?

— Oui, oui, mais elle est moins bien...

— Oh! c'est une évaporée, déclara une grosse dame, elle dit tout ce qui lui passe par la tête...

Mais Geneviève entendit un « chut! » prolongé, un avertissement : Elle était la mère. Tandis que, de l'autre côté, un monsieur répétait la sempiternelle phrase :

— Cent cinquante mille francs de dot, mon cher, l'autre pas un sou!...

Alors n'y tenant plus, le sang aux joues, étouffant, Mme Fromant se leva et sortit rapidement du casino. Elle avait besoin de prendre l'air, sentant que si elle demeurait à entendre plus longtemps ces blessants chuchotages, elle ferait un esclandre.

La bise, venant du large, soufflait fort, la tapant au visage et faisant ballonner ses vêtements autour d'elle, mais Geneviève la trouvait bonne, cette fraîcheur calmait un peu sa fièvre et, tout en luttant pour avancer, elle se dirigeait vers la jetée, voulant être éventée davantage.

De lourds nuages noirs drapaient le ciel de deuil, ne le laissant s'illuminer qu'en de courts instants de la blafarde clarté de la lune et les oiseaux nocturnes, inquiets de cette obscurité, tournaient au-dessus de la grève avec des cris perçants.

Assise sur le parapet, Mme Fromant regardait la mer dont les vagues furieuses frappaient la pierre si durement,

Digitized by Google

dans une colère si formidable et si imposante qu'elle en oubliait la sienne propre et s'absorbait dans cette contemplation.

Au large, les paquets d'eau se formaient. A la suite les uns des autres, grossis à chaque foulée, ils arrivaient, gigantesques et se ruaient sur l'immobile roc pour retomber vaincus, en une masse d'écume, sur l'onde mugissante.

Et chaque vague hurlait sa rage, chaque bloc liquide son courroux.

Par instants, il y avait de courtes accalmies, l'océan huileux se tassait, et sous la clarté de la lune, brusquement apparue, Geneviève voyait la mousse blanche comme une colossale coulée d'argent en fusion.

Puis, aussi soudainement que le repos était venu, l'immensité reprenait l'attaque, et plus furieuse encore, se lançait sur la digue, insensible à ses coups.

A un de ces repos, la valse du cotillon parvint jusqu'à Geneviève, la rappelant à ses tourments et, de nouveau, elle murmura :

— Il faut que je défende ma fille, je ne puis laisser compromettre son bonheur par l'Autre... Léone doit disparaître, oui, oui, il le faut, le bonheur de mon enfant en dépend... Mais comment ?

Le front dans ses mains, dont les doigts crispés l'étreignaient dans l'espoir d'en faire sortir une idée, elle resta un moment presque accroupie sur le rebord de pierre, sans souci des rejaillissements d'écume qui la saupoudraient d'humidité, répétant machinalement :

— Comment ?... Comment ?...

Daniel RICHE.

(A suivre.)

Digitized by Google

L'EUROPE

ET LA

GUERRE SUD-AFRICAINE

Par André Mévil

La grande préoccupation du monde, à l'heure actuelle, est cette guerre Sud-Africaine si passionnante, pleine d'imprévu, grosse de conséquences.

Lorsqu'elle éclata, les gouvernements européens (devenus, depuis que le cœur de la France ne bat plus que faiblement, d'une lâcheté féroce) la considérèrent comme une nouvelle affaire politico-financière de belle envergure entreprise par l'Angleterre; ils ne s'émurent point de l'événement. La main-mise sur l'Afrique du Sud n'était-elle pas de la part de l'Angleterre l'accomplissement pur et simple du plan Cecil Rhodes, dont il avait été tant parlé et qu'il fallait exécuter? De plus, l'intérêt des affaires en général et des mines d'or en particulier n'exigeait-il pas que l'Afrique du Sud devint complètement anglaise? que les Boers fussent dépossédés des riches territoires qu'ils administraient imparfaitement?

On annonçait, du reste, que les choses se passeraient sans heurt, sans fracas et que la marche des habits rouges, sur Prétoria, se réduirait à une simple opération de police intérieure d'une durée de quelques semaines.

En conséquence, les gouvernements européens considérèrent les Boers comme de pauvres diables qu'on allait

Digitized by Google

fusiller au nom d'une civilisation plus impérieuse, au nom aussi de la hausse des mines d'or à laquelle il était utile de songer. Ces Boers leur inspirèrent une pitié vague, en tout cas insuffisante à troubler la belle sérénité des chancelleries. Pas une seule fois, celles-ci au cours des préliminaires de la guerre ne songèrent à intervenir et à préserver d'une inqualifiable agression un petit peuple de paysans qui ne demandait qu'à conserver une liberté, qu'il avait si durement gagnée. Bien mieux, ces chancelleries préparaient déjà les télégrammes de félicitation qu'elles adresseraient à la Reine Victoria, après la prise de Prétoria, qu'on escomptait devoir être effectuée vers la Noël.

Cependant, il y a des crimes que l'on ne commet pas, même avec la complicité des gouvernants de l'Europe. Sur les destinées du monde plane une force supérieure qui déjoue les plus savantes combinaisons politiques. Les pauvres diables que l'on croyait déjà des vaincus sans appel, se révélèrent d'admirables soldats, bien armés, bien équipés, bien approvisionnés et manœuvrant avec un art déconcertant.

Dans l'Europe, l'opinion publique, toujours généreuse et clairvoyante, ne voulut point se faire la complice des gouvernements. Elle comprit de suite, selon le mot de La Bruyère, que « le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes est souvent la vérité » et elle repoussa dédaigneusement les calomnies anglaises. Ses sympathies allèrent tout droit à ceux que l'on attaquait iniquement, en invoquant des raisons mensongères. Aussi, tandis que les gouvernements faisaient sonner très haut leur *neutralité*, cette opinion s'ingéniait à démontrer de mille manières qu'elle n'entendait point rester neutre et qu'elle voulait soutenir énergiquement la cause de la liberté. Aussitôt l'ouverture des hostilités, par toute l'Europe, s'organisèrent en faveur des Boers des souscriptions et se fondèrent des comités. A Paris, à Bruxelles, à Amsterdam, à Berlin, à Vienne, à Pétersbourg souscriptions et comités obtinrent le plus grand succès ; les plus riches et les plus humbles prirent part à ces manifestations. En outre, des milliers de volontaires se présentèrent pour

Digitized by Google

aller combattre parmi les Boers. L'élan fut unanime et d'autant plus vigoureux que les gouvernements restaient impassibles.

Les Boers, que la plupart des gens en Europe connaissaient à peine, devinrent les héros du jour. On s'enquit de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur pays. On apprit leur histoire; la connaissance de celle-ci ne fit qu'accroître la sympathie qu'on leur portait déjà. On sut à quelles lâches agressions ils avaient dû faire face. Les journaux illustrés familiarisèrent le public avec les figures des héros de l'indépendance; Krüger, Joubert, Cronje. Les poètes, les écrivains exaltèrent leur mérite, tandis que les pamphlétaires et caricaturistes raillaient cruellement leurs adversaires. Dans chaque pays, en Europe, la propagande par l'image contre l'Angleterre prit des proportions inouies : Cartes postales, gravures multiples, images populaires représentèrent et représentent toujours les Anglais en piteuse posture. Sur celles-ci l'on voit tantôt un John Bull, les pieds pris dans deux pièges — Mafeking et Ladysmith — en train de recevoir une avalanche de pierres, tantôt une reine Victoria rendant par le nez la bonne prise, les deux bateaux allemands capturés qu'elle venait de s'adjuger, et puis Chamberlain, sous toutes les figures, dans toutes les postures, bafoué et cruellement cloué au pilori.

Je ne multiplierai point à l'infini cette nomenclature qui, si je la poussais jusqu'au bout, absorberait une bonne partie des pages de cette Revue. L'Europe s'amuse donc aux dépens de ces bons Anglais. N'est-ce pas là un juste retour des choses d'ici-bas? Ils auraient vraiment mauvaise grâce de se plaindre ces messsieurs d'Outre-Manche pour qui le malheur des autres a toujours été une bonne aubaine. A ce propos, je ne partage pas l'opinion de certains de mes compatriotes qui déplorent la verve insolente de nos caricaturistes, cinglant, en ces jours de défaites, l'orgueil britannique. « Mais ce sont des vaincus ! s'écrient ces bons apôtres. » Moi, je songe à tous les dessins blessants, outrageants au dernier chef publiés à profusion lors de l'incident de Fachoda et alors le peu de scrupules qui pourrait me rester s'évanouit aussitôt. Je me souviens de ce fameux

Digitized by Google

dessin du *Punch* représentant un Anglais bedonnant, propriétaire satisfait, vêtu d'une confortable robe de chambre se campant, les mains dans les poches, devant un joueur d'orgue qui faisait danser sur son instrument un petit singe habillé en soldat français agitant des cymbales. Au-dessous de ce dessin suggestif, figurait cette légende non moins suggestive :

JOHN BULL. — Va-t'en, joueur d'orgue.

LE JOUEUR. — Que me donnerez-vous si je m'en vais ?

JOHN BULL. — Je te donnerai quelque chose, si tu ne t'en vas pas.

Je me rappelle encore de ce dessin :

Lord Salisbury, ayant à ses côtés l'ombre de Wellington, et disant à un coq coiffé d'un képi français et planté sur un rocher où est écrit le mot : Fachoda, ces paroles : « Coq, vous pouvez chanter l'ombre de Wellington, le héros de Waterloo, est avec nous. »

Je crois que, depuis, l'ombre de Wellington a quelque peu abandonné le marquis de Salisbury et ses arrogants compatriotes !

*
* *

Je viens de faire une tournée rapide, mais combien intéressante en Allemagne, Hollande et Belgique et j'en ai rapporté l'impression très nette qu'en ce moment-ci, vis-à-vis de l'Europe, l'Angleterre est dans la situation d'un richard arrogant, âpre au gain qui, tout à coup, se trouverait ruiné et de ce fait, récolterait, en un jour, toutes les haines, toutes les rancunes qu'il aurait semées pendant sa vie. Jusqu'ici l'Angleterre a eu la chance que ces haines et ces rancunes n'aient point été canalisées. Elles existent partout vivaces, mais ne se sont encore fixées sur aucune revendication, ni sur aucune prétention. C'eut été le rôle de la diplomatie de déterminer les conséquences d'un mouvement d'opinion spontané et général. L'inaction de la diplomatie européenne durera-t-elle longtemps pour le plus grand bien de l'Angleterre ? Les chancelleries se montrent tellement hésitantes, en leur décision, tellement méfiantes les unes avec les autres qu'il est permis de tout craindre ; d'un autre côté, les événements, un peu partout

Digitized by Google

dans l'univers, se dessinent de telle façon qu'il est permis de tout espérer.

Le mouvement anti-anglais en Europe ne s'est pas uniquement manifesté dans les classes populaires, mais aussi dans les classes dirigeantes et chez de hauts personnages capables d'exercer sur la direction des affaires une influence notable. A cet égard, l'opinion du duc de Mecklembourg, président du groupe colonial allemand, avec qui j'ai eu la bonne fortune d'avoir une conversation que j'ai reproduite dans l'*Eclair*, est significative. Cette opinion franchement hostile à l'Angleterre et favorable aux Boers, a soulevé la colère de la presse anglaise et aussi celle de la presse reptilienne allemande que l'on peut considérer comme sa fidèle alliée. Ces deux presses furieuses d'enregistrer les déclarations anglophobes d'un Prince allemand libéral et progressiste, ont essayé de parer le coup en insinuant que le duc de Mecklembourg était tombé dans un piège que lui avait tendu le parti nationaliste français dont le but était de brouiller l'Angleterre et l'Allemagne afin d'être à même de déclarer la guerre à celle-ci. Un raisonnement aussi stupide n'a pas besoin d'être discuté; il montre à quels expédients en sont réduits des journaux à qui la vérité fait grand peur. La lettre du duc de Mecklembourg à l'Empereur, dans laquelle il revendiquait avec chaleur le droit pour tout prince allemand d'exprimer son opinion, a fini par faire crouler tout l'échafaudage de mensonges inventés sciemment, tant à Londres qu'à Berlin, par les scribes à la solde du gouvernement anglais.

Le langage du duc de Mecklembourg fit une impression d'autant plus fâcheuse en Angleterre, qu'on le savait chef autorisé et éminent du parti colonial allemand et représentant de ce fait une fraction importante de l'opinion allemande. En Allemagne, il ne faut pas se le dissimuler, depuis le commencement de la guerre actuelle, l'anglophobie a fait des progrès effrayants, progrès qui, lors de la capture des bateaux hambourgeois, se sont développés encore considérablement. Même dans le parti libéral allemand, où l'on avait toujours mis une certaine coquetterie à marcher de pair avec le parti libéral anglais, on réprouve haute-

Digitized by Google

ment la politique actuelle de l'Angleterre faite de provocation sans nom et d'ambition démesurée. Les libéraux allemands, néanmoins, ne manifestent leur antipathie que pour l'impérialisme seul, fléau d'où vient tout le mal et dont ils ne veulent pas rendre l'Angleterre responsable. Ils espèrent bien que le peuple anglais, après la dure leçon de l'Afrique du Sud, se ressaisira et, repentant, reviendra aux sages et séculaires principes du libéralisme. En un mot, ils se consolent des palinodies criminelles de Chamberlain en invoquant la mémoire de Gladstone. Voilà qui est bien platonique. Ces vœux seraient sages et louables si le vieux parti libéral anglais n'était aujourd'hui à peu près disparu de la scène politique et n'apparaissait plus que comme un sauveteur bien vieilli et bien impuissant.

*
* *

En Hollande l'on est très particulièrement hostile à l'Angleterre. L'hostilité des Hollandais est causée par deux sentiments bien distincts, mais aussi vifs l'un que l'autre. Le premier de ces sentiments est que les Boers sont d'origine et de langue hollandaises et qu'ils défendent un patrimoine presque national; le second est que les Hollandais se savent un petit peuple, possesseur de grandes colonies et, par conséquent, plus exposé que quiconque aux coups de l'impérialisme britannique.

On peut dire qu'à l'heure actuelle le cœur de la Hollande bat à l'unisson de celui des deux Républiques sud-africaines.

Les Belges très franchement, ont pris le parti des Boers. Eux aussi, qui sont des petits, ont senti avec une acuité toute particulière combien l'agression d'une grande puissance comme l'Angleterre contre deux petits Etats était blâmable et portait atteinte aux droits des faibles. Certains Belges, non des moins éminents, tel le colonel Thys, estiment, cependant, que l'intérêt de la Belgique est que l'Angleterre ne soit point affaiblie et soit toujours capable d'élever la voix dans le concert européen. Je ne crois point que l'opinion du colonel Thys soit très partagée par les Belges, qui ne seraient point fâchés d'ap-

Digitized by Google

prendre que l'Angleterre ait reçu enfin la leçon qu'elle méritait.

En Autriche, l'opinion n'est point non plus favorable aux Anglais ; il faut ajouter qu'en ce pays la question de la guerre actuelle est jugée à un point de vue presqu'uniquement sentimental. La Russie, en se montrant très hostile aux Anglais, obéit, au contraire, à ses intérêts immédiats qui veulent une perpétuelle lutte contre l'Angleterre.

L'Italie seule marquerait dans le concert de la désapprobation et de l'inimitié générales une certaine sympathie en faveur de l'Angleterre. Cette sympathie serait-elle née sur les champs de bataille africains, également funestes aux armes anglaises et italiennes, ou bien serait-elle le fruit d'une entente, vieille déjà de dix ans, et qui n'a semblé jusqu'ici pour l'Italie qu'un marché de dupes ? Le gouvernement du Roi Humbert espère-t-il enfin, cette fois, récolter les fruits de son loyalisme et envoyer parader ses soldats en Egypte ? Le rôle de gendarme ne lui a pourtant guère réussi.

Ah ! j'oubliai : il existe aussi une autre nation qui se montre très favorable à la cause britannique : c'est la Grèce. Qu'est-ce qui l'incite à manifester dans ce sens ? L'amour du paradoxe, sans doute.

Je n'essaierai même pas d'esquisser la ligne suivie en ce moment par la politique européenne. De tous côtés, on en est réduit aux conjectures ! et le plus souvent à quelles conjectures. La plupart des nouvelles lancées dans les journaux du monde entier au sujet de cette politique n'existent que dans l'imagination des nouvellistes. Peut-être, que si nous parvenions à franchir ce mur de la diplomatie, derrière lequel nous sommes tous persuadés qu'il se passe quelque chose, nous serions bien étonnés en nous apercevant qu'il ne s'y passe rien du tout.

Je n'essaierai pas davantage de discuter l'histoire de demain, mais je suis d'avis que d'ores et déjà nous pouvons tirer de la guerre présente de grands enseignements. Elle aura démontré, en effet, cette guerre, qu'il existe aujourd'hui dans l'univers des peuples jeunes qui pour vivre et accomplir de nobles exploits n'attendent plus la permis-

Digitized by Google

sion de l'Europe. Ces peuples, de plus en plus, se moqueront désormais des chancelleries et de leurs doctes combinaisons, qui ne sont que l'art de cultiver les petits papiers. Ils apprendront, chaque jour, à ne compter que sur eux-mêmes sans attendre l'intervention d'une diplomatie qui est entrain de friser la faillite frauduleuse.

Un homme d'esprit disait, l'autre jour, devant moi ce mot si vrai : « Le président Kruger a crevé le bluff anglais ». En le crevant ce bluff, le vieux président a infligé à l'Europe la leçon la plus significative qu'il soit, revolutionnant en même temps la politique universelle et imprimant à la marche des événements une impulsion plus saine, plus vigoureuse. Il aura ouvert les yeux à nos hommes d'Etat, gens de piètre valeur, il est vrai ; c'est ce qui expliquerait, du reste, l'incohérence de la politique européenne. Bulow n'est pas Bismark, Delcassé n'est pas Thiers ; quant à Chamberlain, il est encore moins Pitt ou Gladstone.

L'Europe à l'aurore du vingtième siècle aura vu de graves et imprévus événements. Qu'ils lui servent d'avertissement !

En tout cas, le plus sage est de conclure qu'ils sont le présage pour l'avenir d'une immense évolution politique, portant les efforts des peuples sur tous les continents et sur toutes les mers, qui fera que l'Europe devra jouer serrée, si elle ne veut pas que les affaires du monde se traitent en dehors d'elle — et contre elle.

1er mars 1900.

André MÉVIL.

Digitized by Google

LES YEUX

Par Jean Madeline

Maintenant que je me penche sur mon passé, je sais que ce fut celle-là seule que j'aimai, et point d'autre. Les autres furent les apparences fugitives de mon désir, les yeux mouvants de l'ombre et de la lumière sur mon jardin sentimental; et les tendres billets que je leur adressai se posèrent sur elles comme des papillons.

Une m'apparait dans le glissement d'un bateau, où je goûtai sa nuque fraîche, au milieu de l'eau pâle jonchée de nénuphars; une autre dans un coin nocturne de voiture, où nos mains se joignirent (Retour de promenade, soir tombé, parents somnolents). Sa main, qu'elle avait dégantée, était nue. Et l'étreinte fut pénétrante et voluptueuse comme une possession dans l'enveloppement de la nuit. Je me souviens aussi d'une blonde fragile, qui colorait de passion mes deux mois de vacance, où je l'embrassais dans les champs de coquelicots; et d'une grande fille claire, rencontrée au bord de la mer, dont le départ me mit aux lèvres le goût probable de la mort; et tant d'autres, ardentes et éphémères. Mais toutes se fanaient, s'effaçaient, vierges mortes, aussitôt que dans mon horizon paraissaient les yeux de Josèphe.

Je ne savais rien d'elle que ce prénom un peu étrange de Josèphe. Nos parents n'étaient pas en relations. Je l'apercevais à l'église; quelquefois je la rencontrais sur le cours, à l'heure de la promenade, ou sur la place d'armes, à l'heure

Digitized by Google

de la musique : elle marchait à l'ombre de sa mère, ou munie d'une femme de chambre. Souvent elle portait un chapeau rouge à larges brides de soie blanche ; et là-dessous ses yeux s'élargissaient, ses yeux graves et doux, d'une étrange teinte vert pâle, d'une mélancolie si pénétrante, ses yeux qui se *prolongeaient*, semblant ouvrir un horizon d'eau illimité, et qui éveillaient à la fois des désirs d'intimité close et des nostalgies d'au-delà, comme certaines heures frissonnantes d'avant la pluie, comme la mer, par un jour triste.

Elle avait, je crois, la peau mate et des tresses de cheveux bruns. Mais rien ne m'importait que ses yeux. Peut-être même ceux-ci n'étaient-ils point aussi remarquables qu'il me paraissait ; car je n'entendis jamais personne en faire l'éloge. Mais pour moi ils étaient uniques. Leur regard me prenait, me berçait et m'entraînait comme une vague. Lorsque je m'en éloignais quelque temps, j'échappais momentanément à leur influence ; et d'autres aventures amoureuses me caressaient. Mais aussitôt qu'ils se posaient sur moi, ces yeux me reprenaient, m'attiraient dans la profondeur de leur mélancolie spéciale, leur mélancolie de mer triste. Et maintenant je vois bien que mon enfance entière leur appartint.

Oui, toute entière, depuis le temps où, gamin aux mollets nus, je jetai des mies de pain et des pierres aux poissons rouges des bassins de square, jusqu'à l'époque de fièvre glorieuse où je quittai ma ville natale, vers la conquête de la vie.

Ce fut un sentiment silencieux et grave, extraordinairement grave pour le petit faiseur de gambades que j'étais. Ses yeux!... sous leur influence, je sentais dans ma futilité germer des choses mystérieuses et pures, qui agissaient sur ma sensibilité, provoquaient en moi des attendrissements subits et sans cause explicable, et dressaient peu à peu dans mon cœur un temple à la mélancolie. Chère mélancolie de ses yeux, qui pénétra et forma mon âme, gravité douce de son regard dont s'imprégna ma conscience, et qui me fit comprendre la loi sérieuse de la vie, et la beauté féconde de la tristesse!

Les autres, toutes celles que je n'aimai pas, je sus leur déclarer mon amour. Des fleurs furent échangées, des mouchoirs de poche, de vieux gants et de frêles sourires. Et

Digitized by Google

quand j'ouvrais mon portefeuille, il en tombait des violettes séchées, qui s'effritaient sur le sol, et que je ne ramassais pas. Mais elle, je ne lui dis jamais rien. Jamais je n'aurais osé prononcer les paroles. Comprit-elle mon amour, ou le devina-t-elle, par cette intuition merveilleuse que possèdent les femmes? Je ne sais; non, je ne sais pas. Elle n'en laissa rien paraître. Nous ne nous parlâmes jamais.

Quand je revins, au bout de quelques années, un peu lassé, un peu meurtri, me rafraîchir aux pierres maternelles de la petite ville, j'y trouvai des vieillards immuables et des poussières éternelles; et Josèphe n'était plus là...

* * *

Dans la lumière rouge de la rampe, la chanteuse apparut. « Bravo, Cigarette ! » crièrent les buveurs. Les matelots rythmèrent le refrain lascif du choc de leur talon. Et moi, je devins tout pâle. Ces yeux... Oui, oui, c'étaient eux, les yeux de Josèphe, les yeux demeurés présents sous les nuances de mon âme. Comment étaient-ils venus se loger là, dans ce visage défraîchi, dans la promiscuité de ces cheveux teints et de ces épaules obscènes? Qu'importe! C'étaient eux, les yeux graves et doux, qui ouvraient par delà la scène grossière, par delà la vie médiocre, un horizon d'eau illimité... Et dans cette apparition saisissante une chose encore me troublait, une association d'idées que je subissais sans pouvoir la fixer, une impression fuyante, cachée dans un pli de ma sensibilité, où je la découvris enfin : oui, c'était bien cela, ce même reflet rouge, venu de la lumière de la rampe, comme jadis de la soie rouge du chapeau... J'offris des fleurs à la chanteuse.

Cette fille, je l'ai subie pendant six mois, à cause des yeux, des chers yeux qui s'étaient égarés dans sa fange. Comment ai-je pu supporter si longtemps une pareille impureté et cette perfidie ? Ah ! qu'ils étaient émouvants, ces yeux, d'une si pénétrante, si fécondante mélancolie ! Que mon âme s'élargissait dans leur nostalgique au-delà, où résidait le meilleur de moi-même ! Quelle influence morale j'en recevais, quel sens de la vie grave et quelle aspiration vers le noble devoir ! Et je m'enlizais au contact de la fille dans les pires dégrada-

Digitized by Google

tions. Elle me roula dans toutes les hontes. Elle me trompa, me bafoua, me salit de son vice... Ah ! la maudite gueuse !

*
* *

Ce fut un soir, au crépuscule, dans une petite gare de Bretagne. Il avait plu toute la journée, et j'arrivai, transi de la route, dans la salle d'attente qui, au milieu de ce pays perdu parmi l'immensité des landes, me sembla l'asile bienfaisant. Un feu de houille, qui brûlait dans le poêle, éclairait à peine la salle déserte. Déserte ? Non. Une femme était assise dans un coin sombre, enveloppée et immobilisée dans une longue mante. Mon coup d'œil l'ayant jugée quelconque, je ne m'occupai que de goûter l'atmosphère tiède en écoutant la pluie qui tombait sur la lande, et une heure se passa ainsi. Soudain, la femme ayant tourné vers le feu son visage, je le vis... Et il me sembla que tout l'horizon de la mer venait d'entrer dans la petite salle obscure, tout le lointain de la mer, et tout l'au-delà de mon âme, et toute la beauté grave de la vie...

Et encore cette fois, les yeux m'apparurent sous ce même reflet rouge qui les accompagnait toujours.

Le train siffla. La femme monta dans un compartiment. Elle s'enveloppa de nouveau de sa mante, et le train fila parmi le pluvieux crépuscule. Elle descendit à une infime station dans les bruyères. Je la suivis.

Ele s'en alla d'un pas rapide vers un vieux manoir de granit, qui s'élevait sur les bords d'un étang. Le soir était tombé tout à fait. L'étang demeurait un peu pâle dans la ceinture des bois de sapins.

Le lendemain, je passais ma journée à épier les fenêtres closes du manoir, où rien de vivant ne parut. L'étang était fleuri d'iris et de tulipes d'eau, parmi les roseaux qui bordaient ses rives. C'était un lieu d'isolement et de silence. Et des vapeurs légères flottaient au-dessus, pareilles à des songes errants.

L'eau était immobile, un peu glauque, semblable à un grand miroir qui a reflété des choses anciennes, et qui est figé dans le passé. Le soir vint. Du soleil déclinant tomba une coulée rouge qui traversait l'étang. Cela semblait un

Digitized by Google

cachet de cire scellant les vieux mystères enfouis sous les roseaux.

Ce fut alors qu'une fenêtre s'ouvrit à la tourelle du miroir, et que les yeux parurent... Les yeux, sur le ciel rouge du couchant, où le soleil saignait derrière les bois de sapins...

— La dame du manoir ? me dit à la veillée le vieux druide de l'auberge, pour sûr que je ne pourrais pas vous dire le nom du recteur qui l'a baptisée... Elle est arrivée dans le pays avec son époux voilà trois ans à la Noël, prochain... Ils se sont enfermés dans le miroir, sans jamais parler à personne... Ils ne sortaient que le soir, presqu'à la nuit tombée... Alors on les voyait marcher au fond des chemins creux, sur le haut d'une lande, dans les bois de sapins... Vous me croirez comme vous voudrez, Monsieur: ils ne se parlaient pas non plus entre eux, jamais... Qu'est-ce qui s'est passé, là-dedans ?... Un matin, les pêcheurs ont trouvé le corps de l'homme parmi les roseaux de l'étang... Et on ne sait pas... non, vraiment, on ne sait pas...

*
* *

Je les ai revus, les yeux.

Depuis deux heures de la nuit que j'attendais sur cette place, je sentais ma bouche amère et mes jambes très lasses. Des ombres autour de moi s'agitaient assez fiévreusement. Enfin, une bande claire se tendit au levant. Les feuilles frêles des arbres frissonnèrent dans le fraîchissement du petit jour. Nous relevâmes nos collets par un geste instinctif. Je vis auprès de moi des faces un peu violettes, des lèvres pincées. On entendait claquer des dents. « Comme il fait froid ! » se hâtait-on de dire. Non, ce n'était pas cela...

La porte s'ouvrit, et la femme parut.

Tout le monde se découvrit devant l'empoisonneuse, dont les crimes avaient fait frémir les faubourgs de Paris. On entendit le bruit des sabres qui sortaient des fourreaux, et l'ébrouement des chevaux, et la rumeur lointaine de la foule...

Les yeux !...

Dilatés par la terreur, affolés, hagards, je les reconnus au

Digitized by Google

passage. Leur teinte vert-pâle s'était seulement foncée sous l'épouvante, comme la mer sous un ciel de tempête. Ils semblaient se débattre dans le visage déjà mort, vouloir s'en arracher, s'évader de l'horrible prison de chair. Et une chose en face les aimantait irrésistiblement, une vision qui renvoyait vers eux un reflet rouge...

Hélas ! que savons-nous de l'éternel mystère qui nous enveloppe et nous attache de ses fils ? Quel rapport y avait-il du chapeau rouge de Josèphe au panier sanglant du bourreau ? Et comment les yeux graves et doux qui pénétrèrent et formèrent mon âme, les yeux profonds comme la loi morale, furent-ils, à chaque fois que je les rencontrai, attachés à quelque perversité, à quelque mensonge ou à quelque infamie ? Fut-ce un simple jeu du destin, une de ces ironies auxquelles il paraît se complaire ? Ou bien y avait-il vraiment dans les yeux de la petite fille que j'aimai les promesses du vice, de la perfidie et du sang ?

Jean MADELINE.

Digitized by Google

SONNETS EN PLEIN VENT

Les Sapins du Bois-Noir

I

Etagés tout autour d'un cratère géant,
Que leurs rameaux touffus inondent de ténèbres,
Hantés par les grands-ducs et les corbeaux funèbres,
Ils ont des houles et des remous d'Océan.

Ces sapins, par leur âge et leur beauté célèbres,
Feraient s'agenouiller le plus dur mécréant,
Tellement, leurs grands troncs aux robustes vertèbres,
Dieu semble les avoir signés en les créant.

La foudre, sur leurs fronts, dardant sa lame torse,
Parfois en choisit un, colosse au large torse,
Que sa grandeur désigne au glaive du bourreau ;

Et, plongeant dans son tronc, comme en une poitrine,
En fait jaillir un flot de sanglante résine.
Puis rentre dans la nue ainsi qu'en un fourreau.

II

Ils ont connu l'auroch et l'homme des cavernes.
Et très souvent encor, par quelque soir d'hiver,
On y voit l'aigle noir, l'aigle des monts Arvernes,
D'un coup d'aile puissant, trouant leur dôme vert.

Tournoyer et venir planer à ciel ouvert.
Le grand-duc triste, ami des crépuscules ternes,
Y darde ses yeux d'or pareils à deux lanternes ;
Et l'on trouve des loups sous leur épais couvert.

Des lichens chevelus, telles des barbes blanches,
Flottent, soyeux et fins, à leurs énormes branches.
Et, quand, par les talus pierreux et crevassés,

Surgissent, hors du sol, leurs racines rampantes,
Il semble que l'on voit glisser le long des pentes
Des groupes de pythons monstrueux enlacés.

Digitized by Google

Idylle

Avec son chien *labri*, vrai fagot de broussailles,
Jeanne, sa gaule en mains et sa quenouille au flanc,
Par des sentiers étroits et profonds, d'un pas lent,
Pousse, chaque matin, son blanc troupeau d'ouailles :

Les béliers secouant de pesantes sonnailles,
Les agneaux gambadant et les brebis bêlant.
Et Jeanne, au milieu d'eux, va rêvant et filant.
Or, voici venir Jean, — c'est le temps des semailles, —

Jean et ses bœufs : Bonjour, Jeannette ! — Celle-ci,
Un peu rouge : Bonjour, dit-elle, à vous aussi.
Et c'est tout ; et cela suffit : Jean se pavane ;

Jeanne sourit : chacun, dans ce naïf bonjour,
Ayant mis tout son cœur avec tout son amour.
Et bientôt, Jean sera l'heureux époux de Jeanne.

Les Faucheurs

Ils sont quatre, léger-vêtus, dépoitraillés,
En sabots : et l'on voit leur peau velue et bise,
Par l'entrebaillement de la fruste chemise ;
Tous quatre, de rosée et de sueur mouillés.

Peu leur chaut d'être par le grésil mitraillés,
Tout l'hiver, et gifflés par l'*écir* (1) et la bise :
Voici l'été, l'été dont le parfum les grise,
L'été, qui fait fleurir les prés ensoleillés.

Ils font : han ! et devant l'ardente et courbe lame,
Qui décrit un grand arc et luit comme une flamme,
Les herbes et les fleurs sombrent par rangs épais.

Parfois, l'un des faucheurs des autres se sépare,
Et, s'arrêtant, campé comme un guerrier barbare,
Il aiguise sa faux parmi les foins coupés.

Arsène VERMENOUZE.

(1) *Ecir*, en langue d'Auvergne, [illegible] de neige.

Digitized by Google

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Par Madame Juliette Adam

Nice, 22 février 1900.

L'impérissable exemple d'un peuple chez lequel tout citoyen de tout âge voue héroïquement son existence au culte de la dignité libre, de la protection et de la défense de la Patrie, continue à exalter notre esprit, à émouvoir notre cœur.

Lorsque nous faisons le compte des forces anglaises qui s'accumulent en Afrique, quand des succès partiels viennent accroître l'audace des spéculateurs qui ont cyniquement voulu et provoqué une guerre infâme, l'angoisse nous étreint et la crainte, qu'ignorent ceux pour qui nous la ressentons, nous fait souffrir les épreuves des Boërs autant que si elles étaient nôtres.

L'homme que nous haïssons comme le haïssent les soldats de l'indépendance transvaalienne, M. Cecil Rhodes, le metteur en œuvre du guet-apens Jameson, le malfaiteur, peut-être plus néfaste encore à son propre pays qu'à ceux contre lesquels il a déchaîné la guerre est, à cette heure, délivré.

Celui qui a menti à sa patrie, qui l'a abusée, égarée, qui l'a entraînée dans une aventure déshonorante, fausse, depuis le début des hostilités africaines, à son seul profit, jusqu'au plan de la défense et de l'attaque des armées anglaises. Toutes les opérations militaires ont convergé vers Kimberley pour débloquer le complice, le compère de M. Chamberlain.

Sir Cecil Rhodes s'était jeté au milieu de l'action, dans la ville du diamant, pour que la guerre fut plus encore sa guerre, pour que les Anglais vainqueurs l'eussent à leur tête, ou qu'assiégé sa délivrance fut leur unique objectif.

Digitized by Google

Au moment même où la Chambre des Communes se refuse à faire une enquête sincère sur l'équipée Jameson, Sir Cecil Rhodes « l'artisan de fraude et de corruption » sort de Kimberley comme les diablotins de leur boîte et pèse par sa réapparition subite sur la conscience des parlementaires ? Va-t-il, étant libre, ajouter aux férocités de la guerre anglaise, les férocités des ruses et des intrigues dont il possède tous les secrets.

Le général Buller, le général Methuen sont des victimes de Sir Cecil Rhodes. C'est vers lui seul qu'ils allaient, pour lui seul qu'ils ont accumulé défaites sur défaites ; le général French en entrant à Kimberley a cherché son accolade. Sauvé, qui le Napoléon du Cap va-t-il perdre ? Coûte que coûte, il veut gouverner l'Afrique ; l'Angleterre est faite pour lui servir de marchepied. Nous le verrons s'opposer à tout effort en faveur de la paix, à toute proposition d'arbitrage. Périsse l'Angleterre, plutôt que l'Empire africain qu'il rêve d'édifier sur une boue de sang et sur des ruines. Périsse la race blanche elle-même si elle met obstacle à ses ambitions ! C'est lui-même Cecil Rhodes qui, le premier, a déclaré qu'il n'hésiterait pas à armer les noirs contre les colons hollandais et qui a mis en l'esprit de M. Chamberlain cette possibilité monstrueuse.

« L'Angleterre encouragera les noirs à prendre les armes et les y aidera de tout son pouvoir », a déclaré M. Chamberlain, aux applaudissements d'une majorité odieuse. Cette parole criminelle a dû être la première télégraphiée à Kimberley, à sir Cecil Rhodes et c'est lui qui, libéré, déchainera les noirs sur les Boërs et fera de la parole du chef du Colonial-Office la plus inhumaine des réalités.

Du reste, entre les noirs encore sauvages et les Anglais soi-disant civilisés, peut-être les malheureux colons hollandais trouveraient-ils peu de différence. Un négociant allemand, établi depuis quinze ans à Durban, écrit à la *Gazette populaire de Cologne :*

« Aussitôt après la prise de Dundée, les réfugiés arrivés à Durban déclarèrent que les troupes du général anglais Yule s'étaient comportées vis-à-vis de la population indigène comme des sauvages, ne se bornant pas à voler l'argent et les objets de valeur, mais détruisant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Ils pénétraient par bandes dans les auberges, buvaient jusqu'à perdre la raison, puis défonçaient les tonneaux. Ces bandes sauvages faisaient irruption dans les propriétés particulières et violaient les femmes, les filles et les fillettes qui chaus-

Digitized by Google

saient encore des souliers d'enfants. Les officiers étaient impuissants à réprimer cette férocité. Les pires iniquités ont été commises par les soldats anglais lors du retour des soldats à Ladysmith. Sur tout le parcours, les fermes ont été pillées et consciencieusement incendiées. Dans de nombreux cas les paysans hollandais du Natal qui voulaient s'opposer à ces horreurs ont été massacrés. Rien d'étonnant à ce que la haine des Anglais se soit répandue dans le Natal et que ses habitants soient allés rejoindre les troupes boers. A Durban même, après le coucher du soleil, personne, surtout les femmes, ne peut s'aventurer dans les rues sans être attaqué et maltraité. » . . . . . .

Déjà la guerre africaine a coûté à l'Angleterre plus d'un milliard. Sans doute on peut, sans l'épuiser, l'accabler encore par des impôts d'argent, mais il y a un impôt qu'elle est impuissante à fournir, c'est celui des hommes.

Une nouvelle levée de cent vingt mille hommes est déclarée indispensable pour les renforts et pour les remplacements que nécessite la continuation de la guerre. C'est le ministre lui-même, le marquis de Lansdowne, qui l'affirme.

Cet effectif peut-il être trouvé sans recourir à une loi que réprouvent toutes les classes de la Société, qui serait la négation de toutes les traditions, de tous les précédents de l'histoire nationale anglaise, même dans les crises les plus aiguës, sans la loi de la conscription ?

Une série de projets a été soumise aux Chambres par le gouvernement en vue d'éviter, à tout prix, cette loi de conscription; mais les mesures proposées pour la réorganisation militaire et la défense nationale ont rencontré dans le Parlement et dans la partie sensée de l'opinion anglaise des résistances telles que le ministère hésite à les imposer à sa majorité.

Cependant, si l'idée impérialiste continue à se développer avec le fanatisme actuel dans le peuple et dans les hautes classes, l'Angleterre, de même que l'Allemagne impériale se croit dans la nécessité de devenir une grande puissance maritime, l'Angleterre impériale, dis-je, se verra dans la nécessité de devenir une grande puissance militaire. C'est alors qu'elle perdra, pour des avantages fictifs, toute la puissance de prospérité qu'elle avait presque seule détenue jusqu'ici.

Lord Roseberry, à propos du débat sur la réorganisation militaire du War Office, a réduit à néant ces projets. Son discours a été l'une des satires les plus mordantes qui ait été faite de la politique du gouvernement actuel. Lord Roseberry a

Digitized by Google

posé là sa candidature avec plus de précision que jamais à la succession de lord Salisbury. L'Angleterre aurait-elle à gagner à la substitution d'un impérialiste nouvellement converti à un impérialiste ancien et sceptique? Oui et non. Oui, si lord Roseberry était assez puissant pour briser M. Chamberlain.

L'oscillation de l'opinion officielle ou officieuse allemande continue son mouvement de droite à gauche à propos de l'Angleterre.

Tantôt, nous l'avons vu, à la tribune du Reichstag, le comte de Bulow adresse à l'Angleterre des conseils presque provoquants, mais, dès le lendemain, les organes gouvernementaux, qui soulignaient avec hauteur les défaites de l'armée anglaise, changent de ton et déversent sur la France des aigreurs tenues un moment en réserve; puis, à nouveau, dans la *Gazette générale*, de Munich, dévouée à M. de Bulow, on lit ceci :

« L'Allemagne, après tout, ne doit compte à l'Angleterre, en aucune façon, de ses sympathies ou de ses antipathies politiques. »

Mais la *Gazette de Cologne*, dont les attaches sont tout aussi officieuses, reprend la campagne contre la France et déclare que la puissance anglaise protège l'Allemagne de l'isolement.

Et, qui nous défend? qui attaque Albion? Les *Hamburger Nachrichten*, le journal bismarkien, lequel n'a pas oublié la haine du chancelier de fer contre l'Angleterre.

Il faut retenir de ces fluctuations d'opinion officielle de l'Allemagne que, dès que la bienveillance reparait pour la Grande-Bretagne, le ton devient agressif pour la France. C'est bien de nous qu'on se sert pour menacer ou pour amadouer. Et brochant sur le tout, à certains moments psychologiques, Guillaume II sait se souvenir qu'il est prince du sang à Londres, affirmer de haut que lui et l'Allemagne sont les amis sincères de l'Angleterre.

A Berlin, au Reichstag, à propos de la discussion du projet de loi concernant la flotte, M. Richter s'est servi d'un argument que mes lecteurs ont déjà trouvé dans mes lettres, il a dit nettement : « *la capture de nos navires est arrivée aussi à propos* que l'attentat à l'époque où fut présentée la loi contre les partis subversifs ». Dès la première nouvelle d'une capture d'un vaisseau allemand par l'Angleterre, j'avais écrit à peu près en ces termes : C'est du compérage entre M. Chamber-

Digitized by Google

lain et Guillaume II pour influencer l'opinion dans la question de l'augmentation de la flotte en faisant croire que la menace de cette augmentation est dirigée contre l'Angleterre.

Il y a deux ans, lors du dépôt de la loi sur l'augmentation de la flotte, le ministre de la marine avait publié une adresse au peuple allemand, développant d'une manière saisissante les intérêts qu'avait l'Empire à l'adoption de cette loi pour le développement du commerce extérieur, l'expansion de l'activité allemande, les avantages et l'influence énorme que le réseau des câbles sous-marins contribuerait à donner au pays. Cette adresse avait pour titre : *Les intérêts de l'Allemagne sur mer* et s'arrêtait à l'année 1896. Une nouvelle adresse va jusqu'en 1898 et a comme titre : *Développement des intérêts allemands sur mer de 1896 à 1898.* Voici quelques détails extraits de cette adresse : « Le chiffre de la population en Allemagne s'est accru d'une façon extraordinaire dans ces deux dernières années, dans des proportions qu'aucun autre État ne peut revendiquer. L'*excédent* des naissances en 1898 a été de 847.000, *donc supérieur au nombre total des naissances en France.* Il faut ajouter à cela que le chiffre des émigrants a diminué de moitié et qu'il est inférieur à celui des autres États, preuve irréfutable que le bien-être a augmenté en Allemagne. Le commerce maritime de l'Allemagne a réalisé en cinq ans une augmentation de deux milliards cent millions, le nombre des bateaux dans les ports allemands s'est augmenté de vingt-cinq mille dans la même période de deux années; les capitaux dont disposent les armateurs allemands se sont élevés à 45 0/0, etc. ».

L'orateur libéral, M. Richter, avec son grand sens pratique, s'est appuyé sur ces publications pour prouver à quel point une puissante marine militaire était inutile « puisque le commerce maritime allemand, a-t-il dit, s'est surtout développé au moment où la marine allemande manquait de croiseurs ». Et M. Richter a ajouté :

« Ce développement, se rattache à l'amélioration de la situation économique intérieure, au changement de vie et à l'augmentation de la consommation en Allemagne. L'industrie anglaise a été dépassée par l'industrie allemande, parce que l'industrie anglaise se confie trop à la puissance politique de l'Angleterre, et ne cherche pas à étudier la question de la concurrence. »

Mais il s'agit bien moins de l'extension commerciale que de

Digitized by Google

la puissance allemande que Guillaume II conçoit à la façon anglaise, c'est-à-dire insatiable et dévorante : sang britannique ne ment pas, dit-on, et l'empereur allemand, roi de Prusse, est avant tout, avant d'être le petit-fils de celui qu'il appelle Guillaume le Grand, avant d'être le fils de Frédéric III dont il parle fort peu d'ailleurs, il est le fils de sa mère, restée anglaise, de sa grand'mère anglaise entre les Anglaises.

« Dominer la mer du Nord, en faire, sinon un lac, du moins un océan germanique », tels sont, en substance, les ambitions, les rêves avoués par l'amiral Tirpitz parlant au nom de son souverain.

Le prince Henri, frère de Guillaume II, est revenu de sa croisade chinoise. On se rappelle le discours de Kiel, la mise en scène du départ en décembre 1897. Brusquement Guillaume II avait voulu une station à Kiao-Tchéou et il était entré à pleines voiles dans la politique et sur le territoire chinois à la stupéfaction de toutes les chancelleries. Il envoyait, non un amiral insuffisant pour une action si grande, mais le prince Henri, son frère qui, dûment baptisé missionnaire avec toute la solennité et l'apparat moyenageux, déclarait qu'il partait « pour annoncer à l'étranger l'Evangile de la personne sacrée de Sa Majesté. On avait souri à l'aller, on ne sourit plus au retour. L'Allemagne n'a pas perdu son temps sur les mers de Chine. Par cette voie elle est entrée à Pékin, d'où l'on extirpera difficilement son influence.

Après le vote en principe de l'augmentation de la flotte par le conseil fédéral, le projet a été renvoyé à une commission au Reichstag. On parle, pour trouver les ressources nécessaires à la construction des vaisseaux, d'un impôt supplémentaire sur le revenu ou sur le capital. La note à payer sera lourde.

La construction, par les Allemands, de la ligne du chemin de fer du Bosphore au golfe Persique, à laquelle Constantinople n'oppose plus aucun obstacle, a été également acceptée par le gouvernement russe. Mais voici un article d'un journal russe qui dénonce le danger de cette acceptation :

« L'Ouest nous monte sur le dos ! Le brave Michel allemand oublie que le bonnet de coton s'adapte à sa tête, et prend sans coup férir ce que nous n'aurions pu obtenir avec des centaines de milliers de soldats. Que deviendront nos fabriques si l'Ouest vient s'établir aux côtes Sud de la Mer Noire et envoie par les voies ferrées des milliers de Michels Allemands pas du tout endormis pour s'installer parmi les Turcs et les Kurdes.

Digitized by Google

« Ils amènent leur bière et leur *Loreley*, leurs mœurs et leurs *Krugervereine* (sociétés d'anciens soldats), la patrie a besoin de s'agrandir, et nous assisterons encore au spectacle d'un deuxième *Kyffhaeuser* découvert au bord de l'Euphrate et du Tigre. »

La Russie comme la France doit combattre en même temps la gloutonnerie colossale anglaise et l'avidité nouvelle de l'Allemagne. Le golfe Persique a pour notre alliée des « légitimités » sur lesquelles il faut qu'elle veille avec plus de sollicitude que jamais, car ses ennemis ne désirent si ardemment y accéder que parce qu'ils en convoitent la possession.

Le gouvernement russe a prouvé ces derniers mois qu'il ne négligeait pas l'occasion ne prendre part aux intérêts de la Perse et l'emprunt persan réalisé par une banque russe : la Banque des Prêts, est un premier pas heureux et important fait dans le sens d'une participation au règlement des affaires financières quelque peu embarrassées de l'empire du shah.

Depuis 1889, la diplomatie russe avait, dit-on, obtenu le droit de construire un chemin de fer reliant la mer caspienne au golfe Persique et à l'Océan indien. L'Angleterre parait avoir agi pour empêcher l'exécution de cette convention. Aujourd'hui, elle est impuissante à susciter des obstacles à la Russie auprès de Muzaffer-Eddin.

L'heure n'est plus des triomphes de sir Drummond Wolff et des échecs de la diplomatie russe à Téhéran : mais il faut se hâter, ne pas s'endormir à Pétersbourg. Les Anglais sitôt délivrés de la guerre du Transvaal songeront que les Turcomans, les Cosaques ne feraient qu'une bouchée de la Perse si le Tsar le voulait, et ils essaieront de recommencer la lutte au moins par l'intrigue diplomatique et par la puissance de la livre sterling.

Une question posée par un honorable à M. Broodrick, à la Chambre des Communes, démontre clairement que les Anglais n'ont pas renoncé à s'emparer du sud de la Perse ; le *Novoié Vremia* dénonce leur inquiétante activité dans cette partie de l'empire du shah et signale l'entrée en ligne de l'Allemagne comme concurrente de l'Angleterre, là comme ailleurs.

Dans le voisinage de l'Afghanistan, les troupes russes s'accumulent. On prétend que 70.000 hommes sont réunis à portée de Hérat.

Un rapport dérobé au ministère de la guerre à Pétersbourg et livré à l'Angleterre a semé l'inquiétude chez nos voisins.

Digitized by Google

Trois officiers russes, dans ce document, rendent compte au général Kouropatkine d'une mission à la frontière des Indes et terminent ainsi leur rapport : « Notre opinion est que l'invasion des Indes et sa conquête sont, non seulement possibles, mais peuvent être réalisées dans un laps de temps très court. »

La Russie, on le voit, se tient prête à agir dans ses sphères d'action. On ne peut faire qu'un vœu pour elle : c'est qu'elle se prépare à saisir l'occasion au moment où elle se présentera Hélas, notre politique d'Exposition continuera-t-elle à nous laisser oublier à nous seuls nos revendications à l'heure même où elles peuvent se produire ? Songerons-nous à l'Égypte, à la revanche de Fachoda, à l'autorité que la guerre sud-africaine, le réveil du sentiment national égyptien peuvent à cette heure donner aux réclamations de notre diplomatie alors qu'elle n'aurait pour but que de rendre à un peuple la libre disposition de lui-même et à des colonies étrangères des droits reconnus, sans condradiction avec ceux des indigènes ?

De même que nous désirons voir notre alliée la Russie exercer plus efficacement son influence sur la Perse, pénétrer en Afghanistan pour être face à face avec l'Angleterre aux frontières de l'Inde, de même nos amis de Russie désirent nous voir retrouver notre influence en Égypte.

Voici en quels termes le *Swet*, dirigé par le général Komaroff, nous adjure d'agir.

« Et pourtant jamais une occasion plus favorable ne s'est présentée qui permette aux Français de rétablir l'influence politique de leur patrie. Si la France ne détruit pas à présent jusqu'aux traces des coups portés contre elle par les Anglais en Égypte et à Fachoda, elle ne retrouvera peut-être plus jamais une occasion aussi propice. Les intérêts suprêmes de la France l'obligent à soulever à présent la question d'Égypte et à rappeler à l'Angleterre le bombardement précipité, perfide et illégal d'Alexandrie et l'occupation de l'Égypte fondée uniquement sur le droit du plus fort. Quant à Fachoda, qui est un souvenir si douloureux pour la dignité française, nous préférons n'en pas parler. Nous ne pouvons pas croire que les sentiments des meilleures patriotes de la France ne finiront pas par triompher et que les hommes politiques français ne sortiront pas d'une apathie honteuse. La France touche à une heure décisive. »

En Italie, le ministre des affaires étrangères, malgré des faux fuyants très sympathiques pour Albion, a refusé l'invite d'une discussion sur une alliance italo-anglaise que le marquis Vitelleschi lui conseillait de solliciter. Le marquis Visconti Venosta sait, que l'Angleterre ne conclut jamais d'alliance, mais appose seulement très volontiers sa signature au bas des

Digitized by Google

engagements pris par les autres. Kassala, la politique italienne dans la mer Rouge, l'aventure chinoise, ne sont pas faites pour l'enthousiasmer.

L'interdiction de la langue italienne à Malte, les protestations révoltées du peuple maltais qu'on prive en un jour, de par la volonté impérialiste de M. Chamberlain, de ses traditions, de son histoire, ont quelque peu frappé certains esprits qui ne songent pas uniquement et avec des œillères à Trieste.

Un homme d'Etat pondéré comme le marquis Visconti Venosta, petit-neveu par sa femme du comte de Cavour, doit être plus préoccupé des dangers intérieurs, du demi succès de la candidature socialiste d'un ex-lanceur de bombes à Turin, la ville fidèle, candidature qui vient de mettre un moment en échec le candidat constitutionnel, il doit être plus préoccupé, dis-je, de cette menace que des avantages extérieurs et fort aléatoires d'une alliance anglaise au moment de la guerre sud-africaine.

Les hommes qui ont fait l'unité italienne à l'aide du Piémont s'effraient de voir l'esprit anarchique pénétrer au foyer même de la monarchie de Savoie.

M. de Koerber, en Autriche, garde sa foi dans la possibilité de trouver, autour d'un tapis vert, une solution au différend tchèque-allemand, solution que, depuis le retrait de l'ordonnance linguistique Badeni-Gautsch, on cherche en vain au Reichsrath; il se dit qu'on parle moins haut qu'à la la tribune dans l'intimité et qu'on est moins préoccupé de la galerie présente dans les assemblées lorsqu'on est enfermé en petit nombre; mais hélas, où et comment trouver cette formule d'entente, de jonction, d'apaisement, entre des éléments qui sont l'eau et le feu. Les Allemands sont, par nature, incapables de s'assouplir par une concession, les électeurs des jeunes tchèques exigent d'eux l'intransigeance, tant que les ordonnances ne seront pas rendues à leurs légitimes réclamations. Le docteur Podlipny, maire de Prague, malgré son dévouement absolu à la cause nationale, ne s'est pas vu renommé parce qu'il était soupçonné de tiédeur dans son intransigeance et accusé d'avoir le désir d'entrer en pourparlers avec les Allemands malgré le retrait des ordonnances. Comment s'entendre entre Allemands et Tchèques alors qu'un élément de discorde s'ajoute aux

Digitized by Google

haines de race, les grands propriétaires fonciers de Bohême résistant à toute convention qui les empêcheraient, eux aristocrates, de bénéficier des querelles des deux démocraties Allemande et Tchèque ? L'essai de M. de Koerber aura l'insuccès des précédents, on n'en peut douter, mais il gagnera quelques semaines et c'est beaucoup pour un gouvernement qui vit au jour le jour.

En Espagne, les discussions budgétaires s'éternisent. Cependant on parait s'attendre à ce que le budget soit voté avant peu malgré les obstructions menaçantes ; budget de liquidation, répète-t-on sagement, car les réformes s'imposeront complètes et énergiques pour le suivant. M. Villaverde, dont la valeur financière est aujourd'hui incontestée, réaliserait, de l'avis de tous, l'espoir qu'on a mis en lui s'il restait en possession du ministère des finances et pouvait faire le projet de budget de 1901 ; mais la coalition des intéressés qui s'accrochent éperduement à leurs sinécures, sera un obstacle difficile à tourner.

L'Espagne aurait grand besoin de se reprendre et de veiller à sa politique extérieure. Malgré les épreuves de l'Angleterre celle-ci n'abandonne aucune de ses convoitises ; à Gibraltar, sa physionomie légendaire de pieuvre la peint bien. Elle étend ses longues tentacules et dévore chaque jour un peu plus de sol espagnol.

Elle achète à prix d'or des biens particuliers pour étendre sa zone militaire et faire du rocher traditionnel la plus imprenable des forteresses anglaises. Elle ne cesse de s'opposer à la mise en place des canons espagnols à Ceuta et sur les côtes d'Algésiras. Elle continue à prouver qu'elle est prête à faire main-basse sur les Canaries, les Baléares, et à s'ancrer dans le port de Vigo. Aussi le gouvernement de Madrid a-t-il résolu de tripler les garnisons de toutes ses colonies, car Albion concentre depuis plusieurs mois des forces inquiétantes à Gibraltar et à Malte.

De même qu'en 1870 l'Angleterre a empêché l'intervention des puissances en notre faveur, de même durant la guerre hispano-américaine, l'Angleterre a fait échouer le projet d'intervention des puissances auprès des Etats-Unis.

L'Espagne, comme nous, doit se rappeler.

Juliette ADAM.

Digitized by Google

REVUE DRAMATIQUE

Diane de Lys n'est pas seulement une comédie qui a conservé presque toute sa fraîcheur d'impression, sa vivacité d'action, son émotion dramatique. Elle offre encore un intérêt historique au point de vue de l'évolution sentimentale dans le théâtre moderne.

Lorsqu'elle fut représentée pour la première fois, un peu après 1850, il y avait vingt-cinq ans environ qu'avaient paru sur la scène et retenti dans l'imagination publique, les *Hernani*, les *Antony*, les *Marion Delorme*, *etc*. L'influence de ces pièces ne s'était pas effacée. Elles avaient sinon créé absolument, du moins formulé une esthétique d'art et un mode de sentiment. Au-dessus de toute réalité, de toutes considérations, l'amour s'était levé, dominateur, absolu, Dieu unique portant en lui toutes les justifications et toutes les absolutions.

Ils sont puissants encore, même à travers la distance, et beaux à écouter, les grands cris de passion que poussèrent, comme des défis à tous les préjugés humains et aux défenses divines, le fanatique Hernani, le sombre Didier, le fataliste Antony. L'amour les a effleurés et à peine touchés, ils se dressent soudain avec des tailles de géants. Et c'est bien l'amour qui les grandit à ce point et les métarmophose, ce n'est pas une femme particulière douée d'un privilège, c'est la femme, de formes diverses, la pure et poétique dona Sol, la courtisane Marion Delorme, la bourgeoise Angèle, chacune différente, toutes identiques en leur essence. La femme fut un vin grisant, affolant, dont s'enivra tout un temps littéraire et aussi l'âme d'une époque. Musset le but, enfant, et crut en mourir. Il voulut le recracher et exhala des malédictions. Il reconnut cependant que l'ivresse valait mieux que le remords et la douleur qu'elle laissait, et il chanta comme suprême hommage à l'amour la souffrance qu'il engendre. Les héroïnes n'étaient pas toutes des anges, mais vertueuses ou criminelles, pures ou souillées, elles étaient toutes marquées du sceau de la passion, elles donnaient l'extase, l'oubli et étaient pardonnées en raison de l'exaltation qu'elles répandaient dans les cœurs humains. La dernière peut-être de cette glorieuse théorie est la *Dame aux*

Digitized by Google

Camélias, romantique expirante, purifiée par le feu de la passion pure et montant de la fange des prostitutions terrestres vers les atmosphères clarifiées du paradis où sont accueillies celles qui ont beaucoup aimé.

Mais déjà dans la *Dame aux Camélias* la qualité de la passion devient différente, l'élan d'amour est contrarié par la réflexion naissante, la laideur du vice commence à apparaître. Avec *Diane de Lys*, le changement d'idéal s'accentue. Le carillon de la passion sonne encore à toute volée, mais l'une au moins des cloches est fêlée et quelque chose de faux, de choquant, de désagréable affecte l'oreille et serre le cœur. Il semble qu'un vent de sécheresse ait subitement passé sur le romantisme de la veille. L'objet demeure, mais la foi s'en est allée. Si la femme est encore le breuvage qui affole la raison et égare la volonté, elle n'a plus la majesté de la force irrésistible, par conséquent innocente de tout mal. Les choses se retournent, le procès de l'idole de la veille commence, la réaction inévitable se produit.

Dès le début de la pièce, le spectateur d'il y a cinquante ans dut être fixé. Taupin lui dit quelle est sa façon de penser. La femme, à ses yeux, est l'obstacle. Elle tue l'énergie humaine, elle éteint les facultés. elle absorbe pour elle seule et dans l'inutilité, les richesses productives de l'homme. L'ange est devenu la bête, Circé ressuscite des cendres de dona Sol, et déjà est prédite la guenon de Nod qui sera dépeinte plus tard dans la fameuse préface de *La Femme de Claude*. Méfiez-vous de l'amour, s'écrie Taupin, il m'a vidé l'âme et le cœur; il fera de même pour vous.

Taupin est vieux, il est vrai, il s'en prend à l'amour peut-être injustement, il l'accuse d'avoir ruiné son talent. Plus capable de passion, doué de plus de génie, il en aurait pu être autrement. Mais l'interlocuteur, Paul Aubry, peintre déjà célèbre, est jeune, lui, et s'il s'écoute Taupin, c'est qu'il pense comme lui, il se méfie de l'amour, il sent la passion menaçante comme un gouffre dont on ne sort plus. Il aime ses modèles d'atelier, il s'en tient aux amourettes « qui commencent avec les fraises, durent pendant les roses, tombent avec les feuilles, emplissant les allées des bois, d'une saison à l'autre, de leurs nids et de leurs tombes ». Voici donc un amant mal préparé et de mauvaise volonté, prévenu que la passion est destructrice.

Diane, charmante, exquise, féminine au dernier degré, est-elle une grande amoureuse ? Il n'y paraît pas. C'est une femme du monde, riche, bien mariée. Son mari, au début du mariage, est assez froid,

Digitized by Google

il est vrai. Mais à qui la faute ? à tous les deux, donc à la femme aussi. Diane est légère, curieuse, avide d'hommages et de petites aventures qui ressemblent à des escapades de pensionnaire furetant dans des bibliothèques, là où sont classés les livres parlant d'amour. Chez Diane, l'amour n'est pas une explosion de la nature, un débordement de l'âme, l'inconscience d'une destinée forte. Il commence au contraire assez étroitement, dans le désœuvrement, dans la réalité, par la curiosité. C'est déjà de la perversité. Evidemment, nous sommes ici plus près du vrai ordinaire de la vie, mais, idéales ou réelles, les aïeules romantiques, aïeules bien jeunes encore, puisqu'elles étaient mortes de la veille à peine et que leur mémoire continuait d'enflammer l'imagination bourgeoise, agissaient autrement. L'amour ne les prenait pas en surprise, dans un piège ou par stratagème. Elles l'attendaient, il venait, elles lui ouvraient leurs bras.

La rencontre entre Paul Aubry et Diane de Lys est plus machinée, plus artificielle et devant ce couple qui joue la passion, comme on imite les gestes de ses parents, qui l'éprouve cependant, qui sacrifiera l'honneur et la vie à l'amour, on est cependant gêné ! Ils se trompent l'un l'autre, ces amants. Lui, ne voulait pas de cette passion. Elle devait aimer ailleurs, dans son ménage ou autour, dans les frivoles aventures qui s'offrent à la mondaine légère et délaissée. Elle entraîne injustement son amant dans l'abîme et s'il la suit ce n'est pas par dévotion à l'amour, c'est parce qu'il ne sait plus ce qu'il fait. Si la mort ne coupait pas court à cette liaison, si elle se dénouait en paix et banalement, Paul Aubry, se rappelant les paroles prophétiques de Taupin, se fût repenti. Un vrai romantique n'eût pas connu le remords. Il ne croyait, lui, qu'à la fatalité, il s'y soumettait. Dans *Diane de Lys*, la froide raison intervient et rend aux choses de la vie et de l'amour leurs véritables proportions.

Au poète qui excusait les forfaits par les splendeurs de l'imagination et des paroles, succède le moraliste qui regarde à sa hauteur, dans les yeux des hommes. Le premier créait des spectacles beaux à contempler de loin, comme la tempête suivie du rivage. Le second examine de près, et si sa phrase devient plus sèche, si l'abondance lui fait défaut, si à chaque instant, il s'arrête sur une réticence, si son visage semble s'immobiliser dans la froideur, c'est qu'il sent plus profondément la douleur d'autrui, la vanité de ce qui éblouit tant d'âmes frivoles. Il est atteint, lui aussi, de la souffrance commune et réelle,

Digitized by Google

et il pâlit; il dévoile la folie sous tous ces gestes désordonnés, et il raille ou s'indigne.

« Il n'y pas encore eu, depuis trois mille ans, écrira beaucoup plus tard Dumas fils (dont l'œuvre complète germe déjà dans *Diane de Lys*), un auteur dramatique qui ait eu l'audace d'écrire une pièce en un acte seulement, où un père et une mère s'étant opposés au mariage de leur fille avec l'homme qu'elle aime, ce soient les parents qui aient raison, et où la jeune fille le reconnaisse et les remercie à la fin ! Les jeunes filles ne se trompent jamais, au théâtre. L'homme qu'elles aiment est toujours celui qu'elle doivent aimer. Bref, au théâtre, tout par l'amour, tout pour l'amour. Exemple : Le Cid et Chimène. » « Don Gomez n'est pas encore enterré, que sa fille déclare qu'elle ne peut pas résister davantage à son amour pour Rodrigue », presque parricide. « Pour Chimère, il n'y a plus de famille ; pour le Cid il n'y a plus de patrie. Qu'est-ce qu'il y a donc pour eux aux-dessus de cela ? il y a l'A-a-a-mour, comme dirait Bridoison. »

C'est à ces conclusions futures que devrait aboutir Dumas fils qui était bon et tendre, passionné, mais qui était également clairvoyant, méfiant et juste. La première manifestation de sa théorie apparaît dans sa première œuvre *Diane de Lys* et c'est avec admiration qu'on remarque qu'elle s'est développée presqu'au bout, avec rigueur et logique.

Diane de Lys est représentée avec éclat à la Comédie française et avec un luxe d'anachronismes extérieurs, puisque les acteurs, jouant une pièce de réaction sentimentale, portent les costumes du pur romantisme, contemporains de l'apothéose de la passion, et que les lustres des salons étincellent de lueurs électriques qui coïncident avec une autre phase, plus tardive, de l'évolution sentimentale.

Madame Bartet joue admirablement et avec une perfection qu'on ne rencontre plus nulle part, le rôle de Diane, et on applaudit justement MM. Baillet, Leloir, Lambert, Fenoux, Delaunay, excellents interprètes de cette comédie de transition.

Jules CASE.

Digitized by Google

La Mode et l'Art de s'habiller

Robe du soir en taffetas paille souple faite à plis, traverses d'entredeux de guipure, mêmes inscrustations au corsage décolleté, légèrement blousé, ceinture drapée, manches de guipure à clair. Guirlande de roses en épaulettes.

Digitized by Google

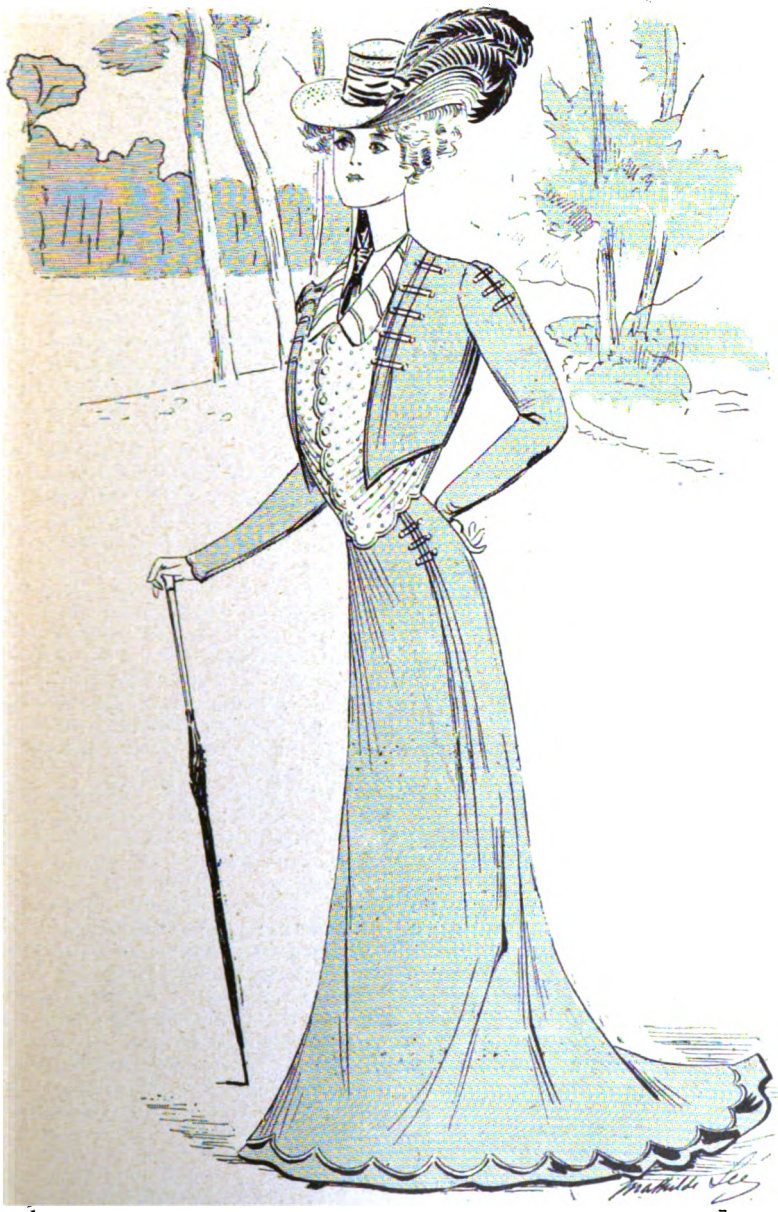
Robe Louis XVI en taffetas simple à plis tout autour de la taille, les panneaux garnis de revers de guipure ouverts sur un devant plissé en mousseline de soie, le volant rehaussé d'un entredeux de même dentelle.

Le corsage en pointe à même revers de guipure, l'intérieur plissé et garni de nœuds de velours noir espacés.

Manches courtes bordées de nœuds de dentelle.

Chapeau bergère en guirlande de roses.

Digitized by Google



Robe de drap simple, *le bas de la jupe dentelée sur un dépassant uni,* ***fermée*** *de côté par des pattes et des petits boutons d'or, même* ***garniture au*** *boléro court découpé sur un gilet de fantaisie dentelé* ***et garni d'un*** *col châle soutaché.*

Chemisette *de linon, cravate noire.*

Chapeau amazone *à larges bords garni de couteaux recourbés.*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Mesdames! en scène! *par* Xanrof. *In-18 illustré, 3 fr. 50. Ernest Flammarion.*

Sous une couverture éloquente, d'Albert Guillaume, voici un des livres les plus gais qui aient paru, cette année. Le maître satiriste y bafoue, avec un brio charmant et une intarissable verve, les mœurs des coulisses, les acteuses des petits théâtres, tous les dessous de la vie d'auteur ou d'interprète, dont il souligne souvent, avec une rare précision, les états d'âme les plus subtiles.

*
* *

Images de France, *par* Emile Hinzelin. *In-18, 3 fr. 50. Berger-Levrault.*

Un livre de patriote, d'artiste et de lettré, tout rempli de souvenirs, orientés presque tous vers l'Alsace ; dans ces pages, variées avec discernement, mille souvenirs nationaux revivent, chantent et rayonnent.

*
* *

Après l'**Amour et la Mort** dont le succès a été retentissant, Vigné d'Octon donne aujourd'hui dans **Martyrs lointains**, chez l'éditeur Flammarion, une suite à ses émouvantes études de la vie exotique et coloniale. Les souffrances de nos soldats sous le terrible soleil soudanien, les horreurs de la guerre aux tropiques, l'existence désolée, le spleen lugubre dans les postes perdus de la brousse, les affres de la nostalgie, sont rendus avec toute la puissance du maître-styliste qu'est Vigné d'Octon, et tout le lyrisme du poète qui a écrit l'**Amour et la Mort.**

*
* *

Chez Schleicher, un sensationnel livre de sociologie signé Karl Max, traduit par Léon Rémy : **la Lutte des Classes en France et le 28 Brumaire.** Le titre et le signataire dispensent de tout autre commentaire ; c'est un ouvrage de bibliothèque et d'étude. Il faut l'avoir.

*
* *

Jamais la grandiose beauté des montagnes, au Cervin, dans le Gothard, et sur les bords du lac des Quatre-Cantons, n'avait été décrite si fidèlement qu'en l'ouvrage d'Edouard Gachot **A travers les Alpes**, que publie la librairie Flammarion.

Aventures et légendes s'y déroulent dans le cadre sauvage des glaciers ou bien à l'ombrage des pins qui habillent les abrupts versants. Quoique documenté, ce livre est d'une captivante lecture. Tous ceux qui ont vécu, comme l'auteur, pendant quelques semaines d'une vie ambulante dans les grands sites de l'Italie du Nord et de la Suisse allemande, voudront le lire.

Une illustration, comptant 35 vues des paysages traversés, augmente encore la valeur de l'ouvrage.

*
* *

Femmes d'Amérique, *par* Th. Bentzon. Armand Colin, 3,50.

C'est une étude précise de la femme américaine, depuis les héroïnes de la guerre pour l'indépendance jusqu'aux contemporaines, poètes, artistes, comédiennes ou bienfaitrices de l'humanité ; un excellent livre, et documenté à merveille.

*
* *

Edouard de Perrodil nous conte, dans **la Cascari**, roman édité par Ernest Flammarion, une saisissante aventure, dont Cordes, la féodale cité de l'Albigeois, fut le théâtre en 1870. D'ineffables paysages y sont évoqués, encadrent les péripéties d'une action où se retrouvent toutes les superstitions

Digitized by Google

des campagnes tarnaises et des veillées cévénoles.

*
* *

A la librairie Ollendorff, un charmant et précieux volume de Pierre MONNIN : **Souvenirs de Trompette**, avec d'exquises illustrations de DUX. C'est toute l'histoire amusante et émouvante d'un cheval, depuis les plaines de Tarbes, le dépôt de remonte, le régiment- Saumur, la chasse à courre, le flirt sous bois, jusqu'à l'implacable réforme et la non moins implacable vieillesse. C'est, si l'on peut ainsi dire, le « roman vécu » d'un de nos frères inférieurs...

*
* *

Premières visites à l'Exposition de 1900, par MAX DE NANSOUTY. — Ernest Flammarion, éditeur, Paris 1900. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est bien connu par ses travaux d'ingénieur et aussi de vulgarisateur scientifique aimable et clair ; il a suivi, depuis son origine, la construction de cette grande œuvre qui laisse si loin derrière elle tout ce qui avait été fait d'analogue auparavant ; il en relate avec la précision documentaire souhaitée les étapes, les espérances de succès, ainsi que les difficultés si bien surmontées d'organisation et d'exécution. Mais l'auteur ne se contente pas de nous donner l'aspect extérieur des choses : il étudie *ab ovo* ce que l'on pourrait appeler la philosophie même de cette entreprise colossale. Il mène son lecteur en lui mettant le fil d'Ariane à la main dans le labyrinthe de ces Palais qui font des rives de la Seine une ville inconnue par une sorte de vision des Mille-et-une-Nuits.

Comment circulera-t-on dans ce résumé du Monde que l'on vient de construire à Paris ? Comment sont alimentés ces foyers électriques dont le ruissellement lumineux éblouit ? Quelle a été l'œuvre obstinée des architectes, des ingénieurs, des organisateurs de tout ordre, et que vont-ils nous montrer ? C'est ce que l'auteur nous apprend, en analyste savant et délicat, et cela avec un charme littéraire véritable.

*
* *

Victor Hugo, le Philosophe, *par* CHARLES RENOUVIER. *Un vol. in-18 jésus* (ARMAND COLIN et Cie, *éditeurs, Paris*), *broché* 3.50

Victor Hugo n'est pas seulement un poète, mais, comme il le disait en parlant de lui-même, un voyant, ***un songeur***, et pour expliquer son rêve, ***un penseur***.

Montrer, en suivant pas à pas les étapes parcourues par ce prodigieux génie, comment le mystère de la vie a de plus en plus inquiété son esprit et troublé son cœur ; comment l'impression qu'il recevait du mal dans la nature et dans la société est devenue pour lui la source d'une poésie mythologique sans précédent ; faire ressortir, des symboles, le sentiment ardent et profond ; et, des visions méthaphysiques, la pensée dans ses oppositions et dans sa sécurité définitive ; montrer enfin le philosophe dans *le mage, le mage* derrière le poète et pour expliquer le poète, tel est l'objet de ce livre.

*
* *

Eugène Cottin publie, à la librairie Plon, un album humoristique des plus amusants. Titre : **Les Drôleries du Palais**.

C'est un défilé bouffon de tout le personnel du palais de justice, aux audiences, dans les couloirs ; partout où dame Thémis convoque les siens à dormir, à papoter ou à discuter. Cette joyeuse galerie de caricatures ne dépasse point les bornes de la décence, pas même celles du respect dû au monde de la chicane ; et, quelquefois, c'est dommage.

R. PUYLAURENS.

*
* *

Vénus Ennemie, par JACQUES DE NITTIS (édition de la *Revue Blanche*).

L'intrigue peu compliquée de *Vénus Ennemie*, enveloppe l'étude psychologique d'un jeune homme qui ne peut aimer. Gabriel Mon-

Digitized by Google

treano regarde autour de lui les voluptés toutes proches, il entend les rires et les cris de joie, mais il tend les bras vainement. Nulle solitude n'est plus atroce quand on y songe ! Et, suprême raillerie du sort, les désirs en lui persistent : il traverse des crises de mysticisme fiévreux et passionné ; le monde est à ses yeux un amoncellement d'impressions sensuelles qui l'exaspèrent, et le soleil lui paraît un aphrodisiaque vénéneux.

Pourtant, Gabriel Montreano a passé près du salut. Un été, à la campagne, il a vécu aux côtés d'une jeune fille, presque une enfant ; une idylle furtive a comblé ce cœur qui ne connaîtra jamais de bonheurs plus profonds. Et il semble qu'à partir de ce jour, la destinée de Gabriel et celle de Jeanne Critzner soient reliées à travers l'espace par une mystérieuse correspondance. S'il arrive à l'un d'eux un malheur, une calamité analogue surgit devant l'autre ; c'est bien une fatalité sombre qui les entraîne, alors qu'ils auraient pu être heureux l'un par l'autre.

Mais lorsque le héros du livre a sombré dans une sorte de folie morne, Jeanne, enfin délivrée, épouse, à Munich, un brave garçon qu'elle aimera... et le roman finit de façon consolante.

C'est en somme un livre singulier, avec de graves dissertations philosophiques à côté de chapitres licencieux, avec des parties véhémentes et des histoires d'une fantaisie charmante, un livre surtout qui vous pénètre et dont on garde le souvenir.

R. C.

*
* *

Histoire de la Compagnie des Indes, par Ch. Montreau, 1 vol. in-16, 3 fr. 50. — Bouillon, éditeur.

On ne peut que gagner à la lecture de cette intéressante étude, tantôt pratique et tantôt élevée, toujours instructive.

Peu de romans ont cet attrait, peu de rapports financiers ont cette précision, peu d'exposés ont cette clarté.

Cet ouvrage vient à son heure, au moment où tous les regards, sinon tous les efforts se tournent vers la colonisation.

*
* *

Brune, Blonde, Rousse, *roman illustré de nombreuses gravures obtenues par la photographie d'après nature.*

Ce livre est une fantaisie due à la plume d'un auteur qui nous décrit l'âme d'un artiste cherchant à réaliser son rêve amoureux et à le rendre tangible.

*
* *

M. Alfred Jouon, rédacteur en chef du *Tourangeau*, vient de publier une intéressante étude sur **Les Engrais**.

On peut demander cette brochure à son auteur, M. Alfred Jouon (10, rue Gambetta, Tours), qui l'envoie *franco*, par retour du courrier, contre la somme de 1 fr. en timbres ou mandat.

Digitized by Google

SPORTS

Dans sa dernière séance, la Commission Sportive de l'Automobile Club de France a homologué les records de MM. Fossier et Beconnais que nous avons publiés dernièrement.

La Commission a arrêté ainsi l'itinéraire de la Coupe Gordon Bennett.

Bas de la côte de Suresnes (départ) Etampes, Pithiviers, Montargis, Nevers, Moulins, La Palisse, Roanne, Lyon.

Comme suite à une demande faite par l'Automobile Club d'Amérique, la Commission a décidé qu'elle ne prendrait aucune responsabilité au sujet du garage des voitures étrangères prenant part à la Coupe Gordon Bennett et que celles-ci seraient remisées au choix et au risque des intéressés.

La Commission a adopté en principe le projet d'itinéraire proposé par M. Pierre Giffard pour la grande course organisée par l'Automobile Club de France et a décidé que cette course s'appellerait, par suite de la forme même du tracé géographique de l'itinéraire, la « Course de l'Eventail », au lieu de la « Course de l'Etoile ».

Le parcours détaillé sera donné ultérieurement; il sera de 1.900 kilomètres environ.

Le droit d'entrée a été fixé à :

200 francs pour les voitures;
100 francs pour les voiturettes;
50 francs pour les motocycles.

Les engagements peuvent, dès maintenant, être envoyés au siège social de l'Automobile Club de France, 6, place de la Concorde, et seront reçus jusqu'au 1er juillet.

Du 1er au 15 juillet, il sera perçu un droit double des prix indiqués ci-dessus.

Les engagements reçus à ce jour, sont :

MM. Le chevalier René de Knyff;
Charron;
Voigt;
Guy des Aunaies.

Digitized by Google

Conseils d'une Parisienne

La merveilleuse fraîcheur de teint que la célèbre Ninon de Lenclos conserva jusque dans l'âge le plus avancé (plus de quatre-vingts ans), provenait presqu'exclusivement de l'emploi fait par elle d'une poudre de riz merveilleuse : *Le Duvet de Ninon*, que nos lectrices, soucieuses de leur beauté, peuvent se procurer *31, rue du Quatre-Septembre*, à la *Parfumerie Ninon.*

Cette poudre, du prix de 3 fr. 75 ou 6 francs la boîte, suivant grandeur, se prépare en quatre nuances: blanche, rosée, naturelle et rachel ; contre mandat postal de 4 fr. 25 ou 6 fr. 50, on recevra la boîte *franco* à domicile.

— Les cheveux demandent, comme tout le reste du corps, un entretien régulier, pour se conserver longtemps, et rester souples en dépit de la décoloration, impossible à éviter à un certain âge, même si on la retarde par des procédés connus. *L'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont-Majella* est ce qu'en pareil cas, je puis conseiller de meilleur. Non seulement il détruit les pellicules et arrête la chute des cheveux, mais il en fait repousser et en retarde la décoloration.

S'adresser pour tous renseignements complémentaires, à *M. E. Senet*, administrateur, *35, rue du Quatre-Septembre.*

BERTHE DE PRÉSILLY.

PHOSPHATINE FALIÈRES

Aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant,
Emile BONHOMME.

PARIS. — IMPRIMERIE C. LAMY, 124, BOULEVARD DE LA CHAPELLE. 10950.

Digitized by Google

AUTOCOPISTE-NOIR Imprimez vous-même
Circulaires, Dessins, Plans, Musique, Photographie. — *Plumes et Stylographes* or contrôlé marque CAW'S (1er du Monde)
SPÉCIMENS franco. **J. DUBOULOZ, 9, Bd Poissonnière, Paris.**

Bibliothèque tournante Terquem

Indispensable à l'homme de lettres, au bibliophile, etc., pour la manipulation des livres *usuels*.

Appui-livres, Chevalets, etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

Em. TERQUEM, 19, rue Scribe, Paris

BIBERON
LE PARFAIT NOURRICIER
Seul Nettoyable et sans Danger
Présenté à l'Académie de Médecine par le Prof^r BUDIN

BOUILLIE DE CROISSANCE
DU PARFAIT NOURRICIER
ALIMENT LE PLUS COMPLET
LE PLUS SAVOUREUX
LE PLUS DIGESTIBLE
POUR ENFANTS
CONVALESCENTS, VIEILLARDS, ESTOMACS délicats

SOCIÉTÉ ANONYME **LE PARFAIT NOURRICIER**
SUBSTANCES, OBJETS, INSTRUMENTS et APPAREILS de L'ART MÉDICAL et de L'HYGIÈNE

CEINTURES ABDOMINALES, BANDAGES, BAS VARICES, CORSETS, JARRETELLES, OBJETS de PANSEMENT, DOUCHES, INJECTEURS, IRRIGATEURS, PULVÉRISATEURS, APPAREILS ÉLECTRIQUES, SERINGUES, TROUSSES, etc., etc.

70, Rue Rochechouart, PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société anonyme. — Capital 160 millions. — Siège social : 54 et 56, rue de Provence, à Paris

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe. — *Ordres de Bourse* (France et étranger). — *Souscriptions sans frais.* — *Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement* (Oblig. de Chem. de fer, Oblig. à lots de la Ville de Paris et du Crédit Foncier, Bons à lots de l'Exposition de 1900, *Bons Panama*, etc.). — *Escompte et Encaissement de coupons.* — *Mise en règle de titres.* — *Avances sur titres.* — *Escompte et Encaissement d'Effets de commerce.* — *Garde de Titres.* — *Garantie contre le remboursement au pair* et les risques de non-vérification des tirages. — *Transports de fonds* (France et étranger). — *Billets de crédit circulaires.* — *Lettres de crédit.* — *Renseignements.* — *Assurances.* — *Service de correspondant*, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 francs par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

Bureaux à Paris et dans la banlieue, 263 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et à l'Etranger.

Digitized by Google

LA NOUVELLE REVUE

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(Nouvelle Série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P. B. GHEUSI, DIRECTEUR

PARAIT LE **1er** ET LE **15** DE CHAQUE MOIS

Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	12 mois	6 mois	3 mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine.	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 francs net

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Le **Vin Désiles**

Cordial Régénérateur

Il tonifie les poumons, [illegible] larise les battements du [illegible] active le travail de la digestion. L'homme débilité y [illegible] la force, la vigueur [illegible] santé. L'homme qui [illegible] beaucoup d'activité, [illegible] tient par l'usage régulier [illegible] cordial, efficace dans tous les cas, [illegible] digestif et fortifiant et agréable [illegible] comme une liqueur de table.

TOUTES PHARMACIES

PARIS. — IMPRIMERIE C. LAMY, 121, BOULEVARD DE LA CHAPELLE 10350

Digitized by Google

N° 11. 21e Année Tome III. — 2e Livraison No

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 26 1900
CAMBRIDGE, MASS.

La Nouvelle Rev

15 MARS 1900

SOMMAIRE

Adrien BERNHEIM . . . . . L'Odéon . . . . . .
Jean POMMEROL . . . . . Une Femme chez les Sahari
Daniel RICHE . . . . . La Folie maternelle. (III).
Louis-Frédéric SAUVAGE . . La Renaissance du Théâtr pulaire. . . . . .
Eugène DELARD . . . . . Le " Toqué " . . . . . .
Marquis de CASTELLANE . . Les Idées de Paul Déroulè
P. B. GHEUSI . . . . . Monsalvat. . . . . .
Juliette ADAM . . . . . Politique extérieure. . . . .

GRAVURES : Sept photographies; trois dessins

LA QUINZAINE

Jules CASE : Revue dramatique || Modes et Bibliographi

PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
26, RUE RACINE, 26

1900

Directeur : P. B. GHEUSI Télép

Digitized by Google

60 ANNÉES DE SUCCÈS

2 Grands Prix : (Lyon 1894, Bordeaux 1895)
HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY
Expositions de ROUEN, 1896, BRUXELLES, 1897

ALCOOL de MENTHE de **RICQLÈS**

Le Seul Véritable Alcool de Menthe

Santé. Dissipe les *indigestions*, les maux de *cœur*, de *tête*, d'*estomac*, de *nerfs*, les *étourdissements*.

Souverain contre la *grippe* et les *refroidissements*.

Boisson d'agrément. — Quelques gouttes dans un verre d'eau sucrée, forment une boisson délicieuse, hygiénique et assainissent l'eau.

Toilette. — Excellent aussi pour les *dents*, la *bouche* et tous les soins de la *toilette*, grâce à ses propriétés antiseptiques et à la fraîcheur de son parfum.

Préservatif contre les Epidémies

Refuser les imitations
Exiger le nom **DE RICQLÈS.**

Dans les cas de **CHLOROSE** et d'**ANÉMIE** rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires
les **Préparations** à base d'
HÉMOGLOBINE SOLUBLE DE **V. DESCHIENS**
Expérimentées dans la plupart des Hôpitaux de France et de l'Étranger
ont donné les résultats les plus satisfaisants.

Se vend sous forme de **SIROP, ÉLIXIR, VIN, DRAGÉES**
Préparés par ADRIAN & Cie. **Détail : DANS TOUTES LES PHARMACIES**

LINOLEUM IMPRIMÉ OU UNI
Tapis Liège — Carpettes — Passages
Toiles cirées

LINOLEUM INCRUSTÉ INUSABLE DE "STAINES"
Dessins traversant l'épaisseur absolument inusables, seule marque garantie « STAINES. » Se méfier des imitations

PÉRÈS & DURAND
28, Avenue de l'Opéra. - 93, Boulevard Sébastopol.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 26 1900
CAMBRIDGE, MASS.

L'ODÉON (*)

Par Adrien Bernheim

Chaque théâtre a ses historiographes. M. Porel, aujourd'hui directeur du Vaudeville, et M. Georges Monval, le savant archiviste de la Comédie française, ont écrit l'histoire administrative, anecdotique et littéraire de l'Odéon depuis 1782 jusqu'à 1853, en deux volumes qui forment un excellent ouvrage. Mais je savais qu'un grand comédien, aujourd'hui disparu, non oublié, l'admirable interprète de Molière et de Musset, M. Delaunay, avait pieusement conservé ses notes sur le théâtre dont il fut, à sa sortie du Conservatoire, le modeste pensionnaire. J'écrivis à M. Delaunay ; c'est par cet aimable billet qu'il répondit à ma requête : « Que pourrai-je vous dire de l'Odéon que j'ai quitté il y a cinquante-deux ans sans aucun espoir de retour ? J'y suis resté trois ans : j'ai été engagé par Bocage à 80 francs par mois, 200 francs et 300 francs les années suivantes. Mais si Versailles ne vous paraît pas trop loin, venez ! Je serai enchanté de renouer connaissance avec vous.... » Je pris donc le chemin de Versailles et retrouvai la maisonnette telle que je la visitai au commencement d'octobre 1896, quand je fus chargé de deman-

(*) Notre très distingué collaborateur, M. Adrien Bernheim, nous adressait les épreuves de l'excellent article qu'on va lire sur l'Odéon quand nous apprenions la catastrophe de la Comédie Française. Les lecteurs de la *Nouvelle Revue* savent avec quelle indépendance, quel courage et quel talent la Comédie Française a été défendue, à cette place, par M. Adrien Bernheim. Nous espérons que le chef respecté de cette grande maison et ses merveilleux artistes trouveront, au second Théâtre Français, l'appui que doit y chercher le premier et nous comptons qu'avant trois mois notre grand Paris aura de nouveau son grand théâtre. (N. d. l. R.)

Digitized by Google

der à M. Delaunay s'il sortirait exceptionnellement de sa retraite pour dire, devant l'Empereur de Russie, au château de Versailles, la *Soirée Perdue*. Une maisonnette ! Un petit musée bien plutôt. Ici, des portraits de Provost, de Regnier, de Lafontaine, des deux Brohan, Suzanne et Madeleine, la mère et la fille, des deux Monrose, d'Émile Perrin, de Mlle Bartet et de M. Mounet-Sully, tous artistement encadrés et agrémentés de flatteuses dédicaces : là, un immense tableau représentant le cours de M. Delaunay au Conservatoire... La revue des portraits et des dédicaces terminée, nous passons dans la salle des archives et M. Delaunay me tend le bulletin de répétition du Gymnase où, sous un pseudonyme, il allait furtivement jouer la comédie... Le bulletin est daté de 1845. Puis, voici l'engagement de l'Odéon (direction Bocage), écrit de la main même du régisseur, Léon Moisson de Brécourt qui devait devenir le beau-père de M. Victorien Sardou. J'en copie l'article final : « Le présent engagement commencera au plus tard en octobre 1846 et finira le 15 juin 1847 à l'option du directeur. Le présent engagement sera prolongé d'un an à la seule volonté de M. Bocage qui devra prévenir le comédien de cette volonté le 1er juin 1847 au plus tard. »

Le jeune artiste, l'engagement ne le dit pas, payait ses costumes, mais le directeur lui payait, à titre exceptionnel, ses omnibus. Et, de cette voix délicieuse qui chanta les couplets de Fortunio, les fredaines de Valentin, les folies d'Octave et les plaintes de Perdican, M. Delaunay débite le prologue d'ouverture célébrant l'avènement de Bocage à l'Odéon : il est de Théophile Gautier et se termine par ces vers à l'adresse des jeunes premiers :

> Ils doivent, par contrat, garder la taille mince
> Ou s'en aller grossir les troupes de province !

Se laissant aller à ses souvenirs qui datent déjà d'un demi-siècle et n'en sont pas moins d'une vivacité extraordinaire, M. Delaunay passe à la vie de Bocage.

Bocage dirigea par deux fois l'Odéon. Il était ouvrier cardeur dans une fabrique de Rouen où il gagnait dix sous

Digitized by Google

par jour, quand, mourant de faim, dégoûté de la vie et sur le point d'en finir, il alla frapper à la porte du Conservatoire de Paris. Elle ne lui fut pas ouverte. Suivant les sages conseils d'un ami, il se fit garçon épicier, clerc d'huissier, caressant toujours le rêve d'être comédien. Le Conservatoire lui étant de plus en plus fermé, il entra dans une troupe ambulante qui parcourait la province : il y apprit son métier et se présenta à la Comédie française. Il y fut admis et débuta dans l'*Abbé de l'Epée*, une pièce aujourd'hui oubliée qui, il y a quelques années, jouée par Talien, faisait des apparitions discrètes, mais heureuses sur l'affiche de l'Odéon. Le succès fut médiocre. Le jeune comédien ne se découragea pas : il regagna les théâtres de province et entra enfin à l'Odéon. Il y resta trois années, se faisant remarquer dans l'*Homme Habile*, d'Epagny et le *Dernier jour de Missolonghi*, une drame d'Ozaneaux, accompagné de la musique de l'auteur du *Pré aux Clercs* et de *Zampa*, le compositeur à la mode... Mais le grand succès ne venait toujours pas. Bocage entra à la Gaîté, où il remporta une victoire décisive dans le rôle du curé de l'*Incendiaire*. Alors vinrent *Antony* et la *Tour de Nesle*. Bocage était célèbre : la Comédie française l'engagea. Les sociétaires protestèrent contre cet engagement, qui leur semblait être un coup d'État. Le Comité estimait que l'artiste n'était pas classique et manquait de style... Il ne réussit ni dans Alceste, ni dans Nicomède. De guerre lasse : Bocage retourna à sa chère Porte-Saint-Martin. En conteur fidèle et singulièrement documenté, M. Delaunay se livre alors à la plus amusante des imitations de Bocage, de Frédérick Lemaître et de leur successeur Lafontaine, parodiant, avec un art infini, les procédés de tous ces artistes à panache, mais rendant pleine justice à leur talent et insistant sur les feuilletons du critique du *Moniteur* : « Bocage était le capitaine d'aventures du moyen âge. Il avait toujours une riposte prête aux coups du sort, se relevant au moment où on le croyait écrasé, plein de sang-froid, d'aplomb et d'audace, réalisant la plus étrange figure du drame moderne : luttant de talent, qu'il fut Antony, Buridan ou Didier, avec le génie de Frédérick, la passion de Mme Dorval, la majesté épique de Mlle Georges,

Digitized by Google

et n'étant inférieur à aucun de ces redoutables partenaires. »

En 1843, Bocage entre à l'Odéon, conduit à la victoire la *Lucrèce* de Ponsard et l'*Antigone* d'Auguste Vacquerie et Paul Meurice. *Lucrèce* triomphait, mais le romantisme était en défaveur. Les *Burgraves* étaient froidement accueillis et, fatalement, Bocage partageait la disgrâce du théâtre dont il était l'interprète favori.

En 1845, il était nommé directeur de l'Odéon. Le *Diogène* de Félix Pyat, l'*Agnès de Méranie* de Ponsard, *Echec et Mat* d'Octave Feuillet et Paul Bocage réussirent, mais le double métier de directeur et de comédien était au-dessus des forces de l'artiste. Après deux années de direction, il dût, épuisé de fatigue, abandonner l'Odéon qui avait été le rêve de sa vie. La troupe de la direction Bocage comptait alors Randoux, Clément Just, ce Clément Just qui dans des rôles de second plan sut se faire apprécier, il y a une quinzaine d'années, à côté des Dumaine, des Taillade et des Lacressonnière, Monjauze, le ténor du Théâtre Lyrique, Roger qui devint directeur du Vaudeville, Barré, l'excellent Barré qui devait être un des meilleurs, un des plus dignes artistes de la Comédie, Vaunoy qui allait avoir son heure de gloire à la Porte-Saint-Martin et y créer Cocardasse du *Bossu*, Blaisot, le consciencieux Blaisot du Gymnase qui, au Conservatoire — ô dérision — avait gagné un prix, pendant que l'immortel Delaunay n'obtenait qu'un accessit, enfin M. Delaunay, lui-même, l'Horace idéal de *l'Ecole des femmes*, inimitable Perdican. Les artistes femmes avaient nom Mme Araldi, qu'on donnait en rivale à Rachel, Mme Moreau Sainti, la grande coquette, Mlle Naptal qui épousa son camarade Arnault et quitta l'Odéon pour le Boulevard du Temple et Mlle Bonval, une future soubrette de la Comédie.

Bocage céda l'Odéon à Augustin Vizentini, le père de M. Albert Vizentini, le directeur de la scène de notre Opéra Comique, et dont l'éloge n'est plus à faire. Sous la direction Vizentini, Ballande débutait et à la grande troupe de Bocage venaient s'ajouter Mme Marie Laurent, M. La Rochelle, et ce même Albert Vizentini qui tenait les rôles d'enfants et se donnait le luxe d'aller jouer, à la

Digitized by Google

Comédie française, la petite Louison du *Malade Imaginaire*.

Bocage était rentré à la Comédie pour y créer, sans trop de succès, la *Vieillesse de Richelieu* d'Octave Feuillet et Paul Bocage, mais son Odéon lui manquait... Il y rentra, nommé cette fois pour trois ans, gratifié de la subvention de 100.000 francs, à la condition qu'il ne reparaîtrait plus sur les planches.

Cette seconde direction Bocage fut marquée par le triomphe du *François le Champi* de George Sand. Mais on reprochait alors au directeur d'introduire la politique à l'Odéon et d'inaugurer un système de billets de famille : on dirait aujourd'hui billets à droits... Ses succès lui avaient créé de terribles inimitiés. Républicain farouche, organisant des représentations politiques, ordonnant à la claque de réclamer la *Marseillaise*, le *Chant du Départ* et les *Girondins*, Bocage était révoqué par le ministre Baroche : 1° parce qu'il avait distribué dans Paris des billets dits de famille en nombre considérable et sur la présentation desquels on était admis à toutes places moyennant un prix de beaucoup inférieur à celui du bureau ; 2° parce qu'il avait délivré des billets aux élèves de l'Ecole Polytechnique avec lesquels ils pouvaient aller à toutes places en payant un franc pour tout droit et amener des dames et autres personnes de leur connaissance.

C'étaient de fallacieux prétextes. Le décret de révocation du 27 juillet 1850 invoquait les billets de famille. La vérité est que Bocage était républicain, ce que le commissaire du gouvernement d'alors voyait d'un mauvais œil... Mais Bocage voulait à tout prix être directeur. Chassé de l'Odéon, il s'installa au théâtre Saint-Marcel dont il cherchait à faire une scène littéraire. La Rochelle vint à son aide et Bocage échappa à la faillite.

La fin approchait. Il alla entre temps créer *Claudie* à la Porte-Saint-Martin, le *Marbrier* de Dumas au Vaudeville. Il eut encore la gloire de créer les *Beaux Messieurs de Bois Doré*, et en 1862, en plein succès, à l'âge de soixante et un ans, il mourait, laissant la réputation d'un artiste supérieur et ayant eu l'honneur de caractériser toute une époque... Il est, je crois, juste de dire que

Digitized by Google

les deux directions de Bocage à l'Odéon montrèrent le Second Théâtre Français sous son jour véritable, un théâtre de lutte et d'avant-garde. C'était le temps, que revirent en 1862 les spectateurs de la *Gaëtana* d'Edmond About, où pendant les entr'actes, qui étaient pourtant plus courts qu'aujourd'hui, les étudiants poussaient des cris d'animaux féroces et poursuivaient le vacarme une fois le rideau levé. Bocage, pour parer à ces tumultes, avait installé au foyer du théâtre un musée où l'on admirait des Delacroix, des Corot, des Isabey, mais rien n'y fit : les cris d'animaux continuaient, alternant avec les sifflets à roulettes et le musée de Bocage cessa de vivre.

En avril 1848, M. Delaunay, sur la demande de son professeur Provost, quittait l'Odéon et entrait à la Comédie française; il y demeura, on le sait, jusqu'au jour de sa retraite, fidèle à son théâtre, fidèle à son art, donnant l'exemple d'une belle vie d'artiste. Et comme je lui demandai si c'étaient tous ses souvenirs sur l'ancien Odéon, M. Delaunay ouvrit de nouvelles archives et me donna de l'écriture même de son célèbre camarade M. Got, une lettre que je cite intégralement :

Hameau Boulainvilliers, Paris-Passy,
10 novembre 1865

Mon cher camarade,

Il y a trois mois, j'ai envoyé au comité ma démission de sociétaire après vingt et un ans passés de service.

J'avais préalablement déclaré par écrit à M. Ed. Thierry, que mon intention était, si on le désirait, de me réengager comme pensionnaire avec six mille francs d'appointements fixes et des feux par acte, combiné d'après les moyennes des six dernières années, de façon à équivaloir à ma position actuelle, en plus ou moins, selon la proportion exacte de mon travail.

C'était là une expérience dont je m'offrais à courir l'aventure dans l'intérêt du théâtre et *de son avenir*, mais, suivant mon projet, le résultat, même reconnu bon, ne devait porter atteinte à aucun des droits acquis, et ne se serait étendu plus tard qu'aux survenants, ou à ceux d'entre nous qui l'auraient formellement demandé.

Notez qu'avec ces six mille francs fixes et ces feux par acte, tout sociétaire n'en aurait pas moins eu droit à sa part proportionnelle dans les dividendes de fin d'année.

Digitized by Google

Bref, j'avais naguère, en réclamant l'élévation du droit des auteurs, soutenu avec succès la cause du travail littéraire, et nous n'avons certes pas eu lieu de nous en repentir; aujourd'hui j'ambitionnais d'en faire autant chez nous pour le travail artistique, et pour ne rien troubler autour de moi, c'était moi-même qui voulais en faire l'épreuve peut-être à mes dépens.

On ne l'a pas voulu et le Comité a refusé péremptoirement ma démission, au nom de l'art 12 de l'acte de société ainsi conçu :

« Après vingt ans de service seulement (à partir du jour des débuts), « tout sociétaire *devra* prendre sa retraite, *à moins que le Gouver-* « *nement et le Comité d'administration n'en décident autrement.* »

Et voilà l'acte qu'on m'oppose, et qui peut au besoin nous enchaîner tous ! — Le Code civil défend pourtant les marchés léonins et les vœux éternels.

Aussi au nom de ce même acte, violé sans cesse et impunément dans ses principaux articles, j'ai demandé à la Justice la dissolution de la Société même, *telle qu'elle est*, et à cet effet j'ai dû envoyer par huissier à chacun de mes co-associés une assignation nominative.

En pareil cas, les statuts et le simple bon sens d'ailleurs, exigent que l'assemblée générale soit convoquée, puis éclairée et consultée. On n'en a pourtant rien fait. L'Administration s'est bornée à faire réclamer officieusement auprès de chaque sociétaire, fut-il en congé, cette assignation personnelle, pour *mettre*, disait-elle, de *l'ordre et du calme dans cette malheureuse affaire.*

Et soit indifférence, soit appréhension injuste, tous mes collègues, deux exceptés, se sont ainsi dessaisis de la pièce en question.

Oh ! alors, ce faisceau une fois réuni, l'administration n'a pas manqué de s'en faire sous le manteau une arme contre moi et presque une trophée aux yeux de l'autorité ; — et on a tranquillement constitué à petit bruit un avoué collectif pour la défense *unanime* de la Société, et on a eu bien soin de notifier, à plusieurs reprises, dans l'exploit, qu'on agissait au nom et d'après la volonté expresse de chaque sociétaire, contre mes inqualifiables prétentions.

L'unanimité, et l'unanimité indignée, voilà donc un des gros arguments qu'on m'oppose.

Eh bien ! moi je dis que cette unanimité prétendue n'est que la mise en scène d'une surprise déloyale pour beaucoup d'entre nous et je le prouve.

En effet, plusieurs de mes camarades sont venus depuis lors me faire visite et se renseigner près de moi : tel approuvant ma conduite, tel me demandant presque conseil, tous ignorant de quoi il était question.

Digitized by Google

Aux uns j'ai tâché d'expliquer mes idées : aux autres j'ai répondu que je ne voulais exercer aucune pression, même amicale, sur leur détermination.

Mais aujourd'hui, avant que les événements n'arrivent enfin, bien malgré moi, vers des complications extrêmes, je viens vous demander franchement, oui ou non, si, dans votre intention, la remise de mon assignation aux mains de M. Ed. Thierry a véritablement la portée qu'on lui attribue — ou si, comme j'aime à le croire, vous n'avez voulu, par là, que vous décharger des soucis inconnus d'une action judiciaire, sur ceux que cela vous semblait principalement concerner ?

Pardonnez-moi cette longue lettre, mais je devais vous dire ce que, selon moi, on vous a dit tout de travers, si tant est qu'on vous l'ait dit même. C'est qu'en résumé il n'y a là que des principes en cause et point du tout des personnes. Aussi dans votre réponse, liberté de conscience entière ! Je la veux pour moi, c'est pourquoi je la respecte chez les autres.

Recevez donc, dans tous les cas, mon cher camarade, l'assurance de ma parfaite considération.

Signé : E. Got.

M. Got, on le voit, avait tenté une petite révolution et le procès, que les journaux du temps ont appelé le procès de la *Contagion* à l'Odéon, apparaît là sous son véritable jour.

Il ne me reste plus, pour être quitte avec l'ancien Odéon, qu'à remercier son plus glorieux artiste de m'avoir si obligeamment livré ses notes sur cette belle période de théâtre.

*
* *

J'arrive à l'Odéon que j'ai mieux connu, l'Odéon de M. Félix Duquesnel.

M. Duquesnel avait été, à la fin de l'Empire, l'associé de de Chilly à l'Odéon. On fêtait la centième représentation de la fameuse reprise de *Ruy-Blas* dans laquelle Mme Sarah-Bernhardt jouait la Reine, Mme Emilie Broisat, Casilda, Mélingue, don César, Geffroy, don Salluste et Lafontaine, Ruy-Blas, quand, au milieu de la fête, de Chilly fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Le lendemain, sur la demande de Victor Hugo et de George Sand, M. Duquesnel était nommé, seul, directeur de l'Odéon.

Digitized by Google

La direction Chilly-Duquesnel avait été heureuse : la direction Duquesnel fut brillante. Mais la guerre avait été, dès le premier jour, déclarée entre le directeur et l'administration des Beaux-Arts. D'un éclectisme adroit, d'une indépendance absolue, M. Duquesnel avait un système directorial qu'il entendait pratiquer, sans tenir compte des influences occultes et des hautes recommandations. Un bon directeur, selon lui, devait être un beau joueur et risquer la partie, c'est-à-dire la saison, sur une seule pièce. Cette pièce s'appelait une fois la *Maîtresse Légitime*, de Poupart Davyl ; une autre fois les *Danicheff*, de Dumas et Corvin, et ici comme là, la partie était gagnée. Gagnée encore avec la *Jeunesse de Louis XIV*, de Dumas et l'*Hetman*, de M. Déroulède. Perdue avec *Joseph Balsamo*. Mais cette fois, c'était l'auteur qu'on voulait atteindre.

La guerre administrative redoublait ; le directeur était accusé de négliger le répertoire. Mauvais prétexte quand on considère que les artistes de l'Odéon s'appelaient alors Mmes Sarah-Bernhardt, Émilie Broisat, Blanche Barretta, Thérèse Kolb, Antonine, Hélène Petit, Clotilde Colas, Léonide Leblanc, Crosnier, MM. Porel, Marais, Valbel, Baillet, Truffier, Gil-Naza, Clerh... L'Odéon a-t-il jamais eu une troupe plus complète ?

Se souciant fort peu des incessantes observations et du contrôle administratif, la direction inaugurait les vendredis classiques, et, essayant un système heureusement continué et repris par M. Porel, elle remontait les chefs-d'œuvre du répertoire avec la musique du temps : le *Malade imaginaire* et le *Bourgeois gentilhomme* avec les intermèdes et les ballets chantés de Lulli, le *Mariage de Figaro* avec les entr'actes de Mozart. Elle fit mieux : elle délégua chaque dimanche ses artistes à la Gaité, alors dirigée par Jacques Offenbach et Albert Vizentini. Ce furent, à vrai dire, les premières matinées parisiennes. Il n'y avait guère eu, avant la guerre, que les matinées Ballande qui s'adressaient à un public, tout neuf, de collégiens qui n'allaient pas encore aux courses et de parents qui les menaient chez Ballande comme dans une école à bachot. Interrompues par la guerre et la Commune, ces matinées reprirent

Digitized by Google

en 1872, et Sarcey lui-même, dans ses *Souvenirs d'âge mûr*, raconte qu'alors une masse flottante d'artistes sans engagements tendait les mains vers Ballande et le suppliait de leur donner une occasion de se produire dans l'ancien répertoire. Ballande leur faisait de belles promesses mais, comme tout directeur qui se respecte, il ne les tenait pas toujours. Parmi les acteurs connus, il s'en trouvait qui rêvaient d'entrer à la Comédie française et allaient demander à Ballande de remonter une pièce spécialement pour eux. Mme Marie Laurent jouait Clytemnestre ; Mme Laurence Grivot la *Fausse Agnès* de Destouches; Mme Dugueret la Pauline de *Polyeucte*. Parfois des comédiens déjà célèbres allaient prêter leur concours aux matinées Ballande uniquement pour prendre contact avec ce public nouveau du dimanche après-midi : M. Coquelin, Mme Arnould Plessy, M. Febvre. C'était Sarcey qui était chargé par Ballande de préparer les conférences. Les conférenciers s'appelaient Ernest Legouvé, Henri de Lapommeraye, Albert Delpit.

M. Duquesnel organisa à la Gaîté des matinées mixtes. Le succès en fut prodigieux. Les collégiens — j'en étais — réclamèrent vingt-trois fois le *Bourgeois gentilhomme* délicieusement reconstitué. Le comédien Dalis, adoré de ce public, jouait M. Jourdain ; M. Vauthier, qui était alors le baryton favori de la Renaissance où l'on acclamait *Giroflé*, la *Petite Mariée* et les plus charmantes opérettes de Charles Lecocq, jouait et chantait le Muphti, et un jeune baryton, qui se nommait Lucien Fugère, était remarqué dans l'intermède, car il y avait des intermèdes de toutes sortes, des grandes danses et des petits ballets, et toute cette reconstitution avait été minutieusement opérée par M. Weckerlin. Ces vingt-trois représentations du *Bourgeois gentilhomme* avaient suivi celles du *Malade*, de *M. de Pourceaugnac*, des *Femmes savantes*, de *l'École des Maris*, de *la Vie de Bohême*, du *Barbier de Séville*, du *Marquis de Villemer*, et toujours une opérette du répertoire chantée par les artistes de la Gaîté terminait le spectacle joyeusement commencé par la troupe de l'Odéon. Qui ne se souvient, parmi les habitués de ces matinées, des représentations des *Rendez-vous bourgeois?*

Digitized by Google

Le petit chef-d'œuvre de Nicolo avait pour interprètes Daubray, Christian, Fugère, Grivot, Mmes Théo, Laurence Grivot, Révilly et Dartaux. Il faudrait des mois aujourd'hui pour mettre debout une interprétation semblable! C'est encore à ces mêmes matinées de la Gaîté-Odéon qu'on donna les *Erynnies* jouées par Mme Marie Laurent et Taillade. L'orchestre, les chœurs, le ballet exécutaient la partition complète de M. Massenet et, comme un succès n'arrive jamais seul, M. Duquesnel offrait, sur la scène de l'Odéon, l'oratorio *Marie-Magdeleine*.

C'était le temps où, pendant que les troupes de l'Odéon et de la Gaîté triomphaient le dimanche dans des matinées qui furent uniques, les théâtres de genre, le Gymnase le premier, sous l'intelligente impulsion de Montigny, remontaient toutes les pièces de Scribe, de Dumanoir, de Bayard, de Biéville, connues sous le nom, quelque peu décrié, de comédies-vaudevilles, M. Landrol qui était le Porel, du Gymnase, avait à ses côtés Mme Blanche Pierson qui, le soir, jouait une grande comédie de Sardou, quand elle n'en jouait pas deux, acclamée l'après-midi dans le *Mariage de Raison* ou *la Somnambule*, fredonnant d'une voix exquise les vieux couplets de ce répertoire disparu. Mlle Maria Legault, à peine échappée du Conservatoire, jouait la *Joie de la Maison* le dimanche matin, et, le soir, *Nos bons Villageois*. On ne dédaignait pas alors de faire jouer, le même soir, sur trois scènes différentes, l'*Ecole des Femmes* par des Agnès qui toutes trois ont fait leur chemin, Mlle Reichenberg à la Comédie française, Mme Barretta à l'Odéon, Mlle Legault au Gymnase... C'est que le théâtre de Madame, qui a subi tant de modifications et de crises, avait alors un répertoire et une troupe... Ravel donnait ses dernières représentations et Lesueur paraissait encore, superbe, en Kirchef du *Fils de Famille*, où il portait allègrement un « kiosque » au régiment dont la cantinière était Mme Fromentin, le colonel M. Landrol et le héros, tantôt M. Andrieu qui nous a quittés pour la Russie, tantôt M. Frédéric Achard, alors le grand jeune premier du Gymnase, le créateur de *M. Alphonse* et de *Bébé*, aujourd'hui l'organisateur de ces terribles et victorieuses tournées qui ont si gravement atteint nos théâtres

Digitized by Google

de province... Et le brave Derval chantait, d'une voix digne et déjà éteinte, les couplets de *la Femme qui se jette par la Fenêtre*, et Blaisot avait ses fidèles, et M. Francès amusait déjà et Mme Marie Samary faisait accepter *Malvina ou l'Orpheline russe!....*

Chaque théâtre avait donc deux répertoires, l'un pour le soir, l'autre pour les matinées. Mais peu à peu, l'Odéon comme les autres théâtres, se contenta d'offrir le même spectacle les dimanches matin et soir. Il n'en n'aurait pas fallu davantage alors pour rappeler sérieusement à l'ordre M. Duquesnel. Une éclatante reprise du *Voyage de M. Perrichon* mit le feu aux poudres. La direction de l'Odéon fut un jour accusée d'avoir fait doubler à Paris les rôles de la pièce de Labiche et d'avoir délégué à Lyon en l'honneur de l'inauguration du théâtre Bellecour les titulaires de *Perrichon*. Ces deux pêchés furent les derniers qu'on mît sur le compte du directeur de l'Odéon. M. Duquesnel, la partie n'étant pas égale, donnait sa démission, regretté par les auteurs et les comédiens qu'il retrouva bientôt, d'abord au Châtelet où il donna *Michel Strogoff*, puis à la Porte-Saint-Martin, où chaque hiver il risquait la partie sur une *Théodora* ou une *Tosca*, la gagnant presque toujours... Le théâtre prenant un chemin qui lui semblait plein de péril, M. Duquesnel revint à la chronique et à la critique dramatique. On sait la suite : « l'homme de théâtre » de l'Odéon, du Châtelet et de la Porte-Saint-Martin, n'a pas nui au critique sagace, qui conte l'anecdote en artiste parisien toujours sûr de ses effets.

M. Duquesnel, il n'est pas inutile de l'ajouter, n'avait obtenu qu'une subvention de soixante mille francs. C'est ce chiffre qui, naguère, avait donné à l'auteur du *Fruit défendu* et des *Ennemis de la Maison* l'idée de célébrer en un à-propos la subvention :

Ses finances, messieurs, sont enfin en progrès...
Car les représentants de tous les intérêts
Ont fait en sa faveur un acte académique
En lui votant, au nom de la France artistique,
A la majorité de deux voix... un trésor !
Soixante mille francs, la moitié d'un ténor.
C'est peu, me dira-t-on ? C'est beaucoup. C'est la vie !
C'est l'honneur ! L'Odéon accepte et remercie.....

Digitized by Google

*
* *

Charles de la Rounat renonça à ses fonctions de Commissaire du Gouvernement près les théâtres subventionnés et à son feuilleton hebdomadaire du *XIX*e *Siècle* pour reprendre l'Odéon. Il voulait à tout prix redevenir directeur du théâtre où, de 1856 à 1867, il avait monté avec amour tant d'ouvrages qui avaient amené la bataille chez les étudiants. La Rounat, qui avait contribué à la réputation des Thiron, des Febvre, des Laray, des Jane Essler, des Dinah Felix, trouvait le temps long après l'Odéon. Il repassa les ponts. Mal lui en prit. Sa direction fut courte : il fut alors victime d'un accident terrible dont il ne se remit jamais. Il se traînait à l'Odéon fatigué, malade, s'appuyant sur M. Porel qui avait déjà pris, sous la direction précédente, une place prépondérante et sur M. Fernand Bourgeat, son fidèle ami. M. Porel dirigeait le travail des répétitions, M. Fernand Bourgeat était chargé des rapports avec les auteurs et ni les dramarturges ni les comédiens ne se plaignirent de cette double suppléance.

M. Porel était à la fois comédien et directeur de la scène. La tâche était lourde et, quand, à la mort de la Rounat, on dut nommer un directeur, la lutte fut vive entre les deux collaborateurs de la Rounat, le directeur de la scène et le secrétaire général. Chacun avait ses défenseurs et des défenseurs acharnés. J'avais alors l'honneur d'appartenir à la critique et je ne fus pas du côté du vainqueur. La suite me donna tort : M. Porel réussit à l'Odéon. Mes torts je les ai avoués, et avec d'autant plus de plaisir que je suis resté l'ami du secrétaire général, aujourd'hui passé au Conservatoire, et suis devenu celui du directeur, aujourd'hui passé au Vaudeville. Et M. Porel ne m'en voudra pas si, faisant de nouveau amende honorable, je cite ici de lui le portrait que nous a donné Alexandre Dumas dans la notice qui suit l'*Ami des femmes* — édition des Comédiens :

« Après trois ans et demi passés au Gymnase, M. Porel fut pris de la nostalgie de l'Odéon et il y retourna pour n'en plus sortir et pour devenir, à très juste titre, l'acteur

Digitized by Google

favori de ce public jeune, tapageur mais intelligent. Je l'ai retrouvé tout à fait consommé dans son art quand j'ai eu à mettre en scène la *Jeunesse de Louis XIV*, dans laquelle il jouait le grand Molière dont il a le masque et qu'il a représenté dans douze pièces différentes. Il a été encore avec moi le Taldé gouailleur des *Danicheff* et le Richelieu de *Joseph Balsamo*. Je voudrais avoir plus d'espace dans ces notes, pour parler plus longuement de ce comédien à la fois si délicat et si précis, qui, n'ayant pas encore quarante ans, a créé plus de cent pièces rien que depuis cette guerre de 1870, où il s'est vaillamment battu, où il a été blessé d'un éclat d'obus, transporté à l'ambulance de l'Odéon et soigné par Sarah Bernhardt, laquelle s'était faite infirmière. Au contraire de cette grande tourmentée, Porel, infatigable comme elle, mais sédentaire, casanier même, tenant de la Thorilière, le comédien gentilhomme, et de Mabillon, le bénédictin de Saint-Maur, Porel s'est pris de la plus touchante tendresse pour ce vénérable Odéon, qui semblable au Philémon de la Fable renaît toujours plus jeune, au moment où l'on croit qu'il va mourir de vieillesse. Une fois le rideau baissé, transformant sa loge en cellule, Porel, à la lueur de sa lampe, entouré de documents recueillis à grand'peine, d'archives et de paperasses de toute sorte, Porel écrit, dans une langue nette et colorée, l'histoire de ce beau théâtre dont il s'efforce en même temps de refaire la fortune en lisant les manuscrits que les jeunes gens envoient, en donnant des avis excellents aux jeunes auteurs, des conseils de maître aux jeunes débutants, en jouant presque tous les soirs son double répertoire, ancien et moderne, devant son jeune public, qui le récompense de tant d'efforts par des applaudissements de bon aloi. Quand on a eu affaire à un artiste de ce mérite doublé d'un homme de ce caractère, on remercie l'un et l'on salue l'autre ! »

Le salut est-il assez cordial, et comment dire, après l'auteur de l'*Ami des Femmes*, que de telles espérances n'étaient pas vaines ?

La direction la Rounat-Porel avait donné le *Bel Armand*, de M. Victor Jannet ; *Severo Torelli*, crée par M. Lambert fils, sortant du Conservatoire, M. Duflos, M. Paul

Digitized by Google

Mounet, M. Lambert père, Mme Tessandier, Mme Barety; *Le Nom*, une des œuvres les plus puissantes d'Emile Bergerat, joué par M. Adolphe Dupuis et M. Porel, celui-ci remarquable dans un rôle de prêtre; la *Formosa*, d'Auguste Vacquerie; l'*Amhra* de Grangeneuve; *Mon fils*, du pauvre Emile Guiard, et enfin le *Mari*, d'Eugène Nus. Ce fut la dernière pièce que joua M. Porel.

*
* *

Le programme de la direction Porel était superbe. Dans tous les coins de Paris, la direction avait adressé de longs imprimés, indiquant les pièces reçues, les artistes engagés, les prix des abonnements aux soirées classiques et aux matinées conférences du jeudi. Quelques jours après le lancement de ce formidable programme, M. Porel avant cent quarante mille francs d'abonnements dans sa caisse. Le coup avait porté.

Partant de ce principe que, de tous les théâtres, l'Odéon est le plus propre à tous les genres et le plus favorable à tous les essais, le drame en vers et la féerie, la comédie bourgeoise et le grand drame musical, ne pouvant oublier que l'Odéon avait eu la gloire de représenter le *Freyschutz*, de Weber; le *Don Juan*, de Mozart, et le *Barbier*, de Rossini, M. Porel estimait que le succès de ces chefs-d'œuvre autorisait toutes les tentatives... Il usa donc largement de l'autorisation qu'il s'octroyait. D'autres diraient qu'il en abusa puisque ses successeurs prirent l'engagement de ne plus donner de musique, à moins d'autorisation spéciale du Ministre.

La subvention qui, à la fin de la direction Duquesnel, avait été reportée au taux de 100.000 francs allait être employée à la mise en scène, à la musique et à la résurrection d'ouvrages méconnus.

Les ouvrages méconnus étaient, sans ordre de dates, *Henriette Maréchal*, des frères de Goncourt, que le succès à l'Odéon vengea des sifflets de la Comédie et où le comédien Dumény, qui avait passé inaperçu au Gymnase, se fit remarquer dans le rôle du Monsieur en habit noir créé par M. Bressant; *Renée Mauperin* des mêmes Goncourt,

Digitized by Google

adaptée à la scène par M. Henry Céard, bien jouée par Mlle Cerny qui venait de se révéler dans le petit pâtissier du *Numa Noumestan*, d'Alphonse Daudet; *Germinie Lacerteux*, qui fut pour Madame Réjane, jusqu'alors la comédienne exquise du théâtre de Meilhac et Halévy, l'occasion d'un triomphe qu'on n'a pas oublié ; c'était l'*Arlésienne*, de Daudet, dont la chute au Vaudeville restait inexplicable et qui, l'orchestre de M. Colonne ou celui de Lamoureux aidant, allait être pour l'Odéon de M. Porel et de ses successeurs, une vraie mine d'or.

Et M. Porel, on l'a dit, faisait une chose neuve et qui pouvait être de conséquence. M. Porel créait ou ressuscitait un genre de spectacle intermédiaire entre l'opéra comique et la comédie en prose : ce spectacle, c'était la prose relevée de musique... La division de l'*Arlésienne* en trois actes n'avait pas de sens et le mot vague de pièce n'indiquait en aucune façon la famille d'ouvrages à laquelle l'œuvre appartient. L'*Arlésienne* est une élégie en cinq tableaux, une idylle en cinq suites de scènes mêlée de symphonies et de chœurs, de musique vocale et instrumentale.

Suivant une bonne maxime développée par Emile Perrin dans une belle préface sur le théâtre, M. Porel pensait que la mise en scène idéale ne consistait point seulement dans l'exécution parfaite des décors et des costumes. Selon lui, la mise en scène c'était — c'est encore — l'harmonie, et cette harmonie est dans le jeu des artistes, dans leur groupement sur le théâtre bien plus que dans le décor d'un Amable, d'un Carpezat ou d'un Jambon, ou le costume d'un Bianchini. Comme Perrin, il désirait qu'une volonté supérieure, attentive, invisible et présente, présidât à ce bon accord et réglât cette harmonie.

Et l'impeccabilité de ce bon accord, la perfection de cette harmonie nous ont donné des ouvrages si divers et si nombreux qu'en en commençant la liste, j'hésite, dans la crainte d'en oublier. J'ai cité les ouvrages ressuscités. Dirai-je ceux qui, tirés de Shakespeare, donnaient à tant de poètes et de musiciens l'occasion de se révéler. Car ce fut encore une des manières de M. Porel que d'abriter, derrière le nom de Shakespeare, cruellement

Digitized by Google

négligé, deux noms inconnus, celui d'un poète et celui d'un musicien. Et si, d'aventure, l'adaptation ne réussissait pas, par la faute du musicien ou de l'adaptateur, c'était bien entendu, Shakespeare qui était déclaré responsable de l'échec. Que d'articles alors sur Shakespeare! On avait applaudi le bel *Othello* de M. Gramont, et le *Macbeth*, de Lacroix. Mais irait-on jusqu'à *Shylock* et à *Beaucoup de bruit pour rien?* Le spectateur de l'Odéon était-il suffisamment préparé à ce genre de spectacle et ne ressemblait-il pas au bon Dumas, des *Mousquetaires*, qui, en fait d'*Hamlet*, ne connaissait que celui de Ducis et profitait de la venue des artistes anglais à Paris pour aller voir l'*Hamlet* de Shakespeare ?

Après M. Auguste Dorchain, qui présente, en vers exquis, *Conte d'Avril*, agrémenté d'une jolie musique de M. Widor, MM. Louis Legendre et Benjamin Godard, donnent *Beaucoup de bruit pour rien;* MM. Edmond Haraucourt et Gabriel Fauré *Shylock ;* MM. Georges Lefèvre et Francis Thomé, un *Roméo;* M. Adolphe Aderer, l'*Egmont*, de Goëthe, soutenu par la musique de Beethoven.

Et pendant que poètes et musiciens trouvent à l'Odéon une large hospitalité, M. Porel reconstitue la musique de Moreau pour la reprise d'*Esther*, celle de Lulli, pour la reprise de *Psyché*, celle de Monsigny pour la *Partie de Chasse de Henri IV*, de Collé, et maintient au répertoire deux tragédies musicales dont, aujourd'hui encore, l'annonce sur l'affiche fait recettes : *Athalie* et les *Erinnyes*.

Toute cette poésie relevée de musique n'empêchait pas les jeunes écrivains de théâtre de se produire. M. Jules Lemaître donne son premier ouvrage dramatique, *Révoltée*, et le troisième acte, merveilleusement enlevé par Mme Raphaële Sisos et M. Candé, fait sensation. M. Maurice Boniface s'essaie dans le *Marquis Papillon*, heureux spécimen de poésie légère. La direction donne à la *Marchande de Sourires*, de Mme Judith Gautier, un encadrement exceptionnel, et, désireuse de satisfaire ceux qui lui faisaient un grief, assez juste en somme, de se confiner dans les traductions mêlées de chant, elle appelle les écrivains aimés du Théâtre Libre, MM. Jean Jullien, Léon Hennique et Georges Ancey, qui nous offrent la *Mer*,

Digitized by Google

Amour et *Grand'Mère*... Pour le retour de M. Guitry on remonte le *Kean*, de Dumas, aussi soigneusement qu'on remonta naguère le *Michel Pauper*, d'Henry Becque, et le *Fils de Famille*, adroitement enlevé au répertoire du Gymnase. Et les ouvrages du répertoire sont là, complètement vus et montés, destinés à parer à l'insuccès d'un ouvrage nouveau : les *Faux Bonshommes* et la *Vie de Bohême*, ressources suprêmes et toujours certaines : les *Inutiles*, de Cadol, *Charles VII chez ses grands vassaux*, la *Maîtresse Légitime*.

Puis Mme Réjane fait son entrée à l'Odéon et cette entrée est triomphale. Elle avait jadis supérieurement créé la *Glu*, de Richepin, à l'Ambigu, et c'est une raison de plus pour s'attaquer à *Germinie et Shylock*, mais comme si les pièces nouvelles ne lui suffisaient pas, elle reprend la *Famille Benoîton* de M. Sardou, joue la Suzanne de *Figaro* qui, au Conservatoire, fut son rôle favori et demande qu'on remette à la scène le *Fantasio*, de Musset. Entre temps, toute heureuse de tenir les emplois les plus variés, sentant qu'à ces transformations diverses son talent devient plus souple, sa diction plus classique, son style plus large sur cette vaste scène de l'Odéon, elle se repose en jouant un gentil vaudeville de MM. Bocage et de Courcy, *la Vie à deux*. Enfin elle crée la superbe et frémissante *Amoureuse*, de M. Georges de Porto-Riche. Que d'efforts, que de travaux, que de répétitions pour mettre debout et camper ce personnage tout de tendresse, de passion et de vie! Et la première des comédiennes de nos théâtres de genre passe au rang des plus grandes artistes de ce temps, en cette soirée triomphale du 25 avril 1891.

Citer les artistes qui ont passé par l'Odéon de M. Porel c'est dresser la liste des meilleurs comédiens de Paris : MM. Raphaël Duflos, Albert Lambert père et fils, Paul Mounet, Guitry, Chelles, Dumény, Candé, Calmettes, Marquet; Mmes Aimée Tessandier, Segond Weber, Cerny, Antonia Laurent, Raphaële Sisos, Alice Panot, Lynnès, Rachel Boyer, Marguerite Baréty, Rosa Brück et Yahne, qui, refusée au Conservatoire, était acclamée dans l'Innocent de l'*Arlésienne*. Les artistes des théâtres du Boule-

Digitized by Google

vard eux-mêmes imitaient Mme Réjane ; et notre pauvre et grand Daubray allait jouer à l'Odéon Peponnet des *Faux Bonshommes*, se préparant sans rien en dire à prendre la succession de Thiron à la Comédie française et M. Adolphe Dupuis y abordait le rôle de Tartuffe; combien j'en devrais nommer qui, Mlle Dux et M. Duard par exemple, ont préféré les succès dorés de la Russie aux applaudissements du public odéonien.

Nombre de directeurs de théâtres de genre auraient pris sans subvention le poste de M. Porel. Mais M. Lockroy, alors ministre, reconnaissant les services du directeur, renouvelait le privilège avant son expiration — suprême marque de confiance ministérielle. C'est que le directeur, malgré sa prédilection pour les drames et les tragédies mêlés de chant, ne négligeait pas le répertoire. J'ai entendu dire qu'il en donnait trop, ce qui avait une apparence de verité quand on songe que, pour réaliser le programme que promettaient les longs imprimés auxquels je faisais allusion tout à l'heure, il lui fallait renouveler sans cesse les spectacles des lundis et des vendredis classiques et ceux des abonnés du jeudi. Besogne terrible pour les comédiens que celle d'apprendre des vers qu'ils ne devront dire que deux ou trois fois. N'est-ce pas le tragédien Damoye qui contait, un jour, qu'il avait, sous la direction Marck, appris dix mille vers de tragédie en une saison! A la fin de l'année, il résiliait son engagement et quittait le théâtre.

Mais le plus grand titre de gloire de cette direction sera d'avoir institué la conférence, cette forme familière de l'enseignement supérieur, disait judicieusement l'autre jour, en son discours de réception à l'Académie, M. Paul Deschanel, le fils du père même de la Conférence. M. Porel reprenait l'idée de Ballande; mais l'essentiel était de la moderniser et de lui prêter une forme neuve.

La réussite fut complète. Sarcey, qui avait été élevé à l'école des Legouvé et des Deschanel, fut le roi de ces causeries familières et instructives. Le gros bons sens, la santé florissante, la bonhomie large, le bon garçonnisme épanoui du critique faisaient merveille. L'homme de théâtre était toujours là, chroniqueur, critique ou confé-

Digitized by Google

rencier, étalant ses théories, amusant et s'amusant, ayant la foi et l'inspirant, connaissant son public et l'aimant, simplifiant les ouvrages tourmentés, éclaircissant les scènes obscures, trouvant une joie infinie à tout adapter à « l'optique » de ce public et à la « rampe » de ce théâtre. Cette méthode de causerie, à la fois sincère et claire, était toute entière dans l'annotation des impressions de l'auditeur. Le conférencier recevait les opinions, les analysait et les commentait, trouvant toujours la formule moyenne, mais juste et définitive, considérant, en un mot, le théâtre comme un genre particulier et l'ouvrage dramatique comme une marchandise destinée à être débitée et vendue à un public ignorant. Et il fallait l'entendre développer, avec autant de robuste sincérité que de verve entraînante, ses théories un peu étroites, mais si aisées! Il fallait l'entendre, au beau milieu d'une causerie sur le *Cid*, au moment même où, en prestidigitateur avisé, il démontait les héros de Corneille, demander cavalièrement l'heure au spectateur naïf du premier rang de l'orchestre. Effet certain, effet d'une cordialité charmante, effet de repos, grâce auquel la causerie, je dirais volontiers la scène, reprenait de plus belle son mouvement théâtral, conventionnel et voulu. Et le public de l'Odéon, ne se lassait point d'applaudir ces scènes savamment et amoureusement préparées et le nom de Sarcey sur l'affiche c'était la vedette, c'était l'étoile, c'était le maximum assuré!

Non content d'avoir une seule étoile, M. Porel en préparait d'autres. Il avait sa troupe de conférenciers. Et d'abord M. Lemaître, tout entier alors à la critique et au théâtre, doutant de tout et de lui-même, donnant à son auditoire étonné et ravi l'impression d'un croyant et d'un sceptique, parlant superbement d'un poète et laissant tout à coup entendre que ce poète se rit de nous, raillant doucement et sans y toucher, follement irrévérencieux, délicieusement insincère, tout plein de naïvetés imprévues et de scandaleuses hardiesses! Le 17 novembre 1887, un jeune maître de l'Université, professeur à la Sorbonne, M. Gustave Larroumet, allait pour la première fois paraître devant le public de l'Odéon; ses collègues de la Sorbonne s'étaient donné rendez-vous à l'Odéon, les

Digitized by Google

élèves guettaient le professeur et les habitués du théâtre attendaient impatiemment ce sensationnel début. L'attente ne fut pas trompée : la causerie sur les *Femmes Savantes* et les *Jeux de l'Amour et du Hasard* fut étincelante, semée de fines anecdotes, d'aperçus ingénieux et d'idées neuves, sans ombre de pédanterie, relevée par une diction parfaite et un savoureux accent méridional. Un maître conférencier était né : l'Université en tenait encore un et chantait victoire.

Le programme de ces conférences de 1887-88 était le suivant :

Octobre. — *Horace, l'Avare*, Francisque Sarcey.

Novembre. — *Iphigénie, le Misanthrope*, H. de la Pommeray. — *Cinna, les Plaideurs*, Emile Deschanel.

Décembre. — *Les Femmes savantes, le Jeu de l'Amour et du Hasard*, Gustave Larroumet.

Janvier. — *Andromaque, le Barbier de Séville*, François Coppée. — *Le Cid, les Précieuses ridicules*, Jules Lemaître.

Février. — *Britannicus, le Légataire universel*, Eugène Talbot.

Mars. — *Phèdre, l'Epreuve*, Emile Faguet. — *Le Mariage de Figaro*, Gustave Larroumet.

Avril. — *Mérope, le Joueur*, Auguste Vitu.

Plusieurs conférenciers manquèrent à l'appel, mais les habitués de l'Odéon ne soufflaient mot. M. Porel, encouragé par ses lundis et ses jeudis, venait de créer les soirées classiques du vendredi. Un fauteuil pour 15 soirées coûtait 37 fr. 50 ; une seconde galerie, 22 fr. 50. C'était pour rien.

M. Porel s'assurait le concours de MM. Émile Faguet, Eugène Lintilhac, Maurice Barrès, Marcel Fouquier, Chantavoine, René Doumic. Mais cette magnifique série allait avoir un clou : M. Brunetière « engagé spécialement » allait donner, sur les époques du Théâtre Français, quinze magistrales conférences.

Alors que Sarcey attachait tant d'importance à la convention, à l'optique, à la rampe, et au grossissement, M. Brunetière proclame que le théâtre a deux lois essentielles : la première est qu'il faut qu'une action, pour être

Digitized by Google

vraiment du théâtre, tourne autour de quelque question d'intérêt général, d'un cas de conscience ou d'une question sociale. La seconde loi, c'est celle qui veut qu'une action théâtrale soit conduite par des volontés sinon toujours libres, au moins conscientes d'elles-mêmes. Quant à l'objet du théâtre, à son pourquoi, est-ce la réalisation de la beauté ou le simple amusement des honnêtes gens ? Est-ce la peinture des hommes d'après nature, la satire des ridicules ou la représentation des passions? M. Brunetière pense que le roman pourrait y suffire et que tout cela, selon les temps, les lieux et l'occasion, peut entrer dans la définition du théâtre. Mais il ajoute que ce qui n'appartient qu'au théâtre, ce qui fait à travers les littératures, depuis les Grecs jusqu'à nous, l'unité permanente et continue de l'espèce dramatique, c'est le spectacle d'une volonté qui se déploie et voilà pourquoi l'action, et l'action ainsi définie, sera toujours la loi du théâtre.

Hugo, dans sa préface de *Cromwell*, avait dit : « Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie doit s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. »

M. Brunetière n'a pas moins bien dit « le spectacle d'une volonté qui se déploie ». Mais revenant, pour ainsi dire, sur ses pas, faisant une large concession aux partisans de la convention, il reconnaît, avant de prendre congé de son public, que la dernière des lois du théâtre a pour elle d'assurer le respect de la tradition sans lequel en aucun genre ni en aucun art il ne saurait y avoir d'innovation féconde. Et comme si cette proclamation pouvait être mal interprétée : « Il y a, reprend-il, un métier ou un art du théâtre, parce qu'il y a des conditions qui ont comme présidé à la détermination du théâtre en tant que genre et sous l'action desquelles il s'est différencié du roman, par exemple, ou du récit lyrique.... Et la première enfin de ces lois, en maintenant les communications nécessaires du théâtre avec les autres genres — mais surtout avec la vie — l'empêche de s'isoler en lui-même et lui rappelle que l'art est fait pour l'homme et non l'homme pour l'art, ni surtout l'art pour l'art. »

On voudrait tout citer... Leçons et sermons, avait-on dit,

Digitized by Google

transformation de l'Odéon en Sorbonne, que sais-je? Ce qu'il faut dire, c'est que M. Brunetière n'a jamais rien livré de plus complet et que M. Porel procura à ses abonnés, durant quinze séances consécutives, un inappréciable plaisir.

Le 25 février 1892, M. Brunetière donnait sa quinzième et dernière conférence. En mars, M. Porel remettait sa démission entre les mains de M. Léon Bourgeois. Le ministre, surpris par cette brusque décision, décrétait que, dorénavant, le concessionnaire ne pourrait renoncer à son privilège sans perdre son cautionnement qui, de 30.000 francs, était porté à 60.000 francs. Le cahier des charges de M. Porel exigeait un minimum de 16 actes nouveaux : celui du successeur portait ce nombre à 21. Un article additionnel stipulait que les ouvrages, empruntés aux théâtres étrangers, ne pourraient être considérés comme ouvrages nouveaux.

M. Porel, démissionnaire, ne resta pas moins à l'Odéon jusqu'à fin juin 1892, offrant comme dernière pièce nouvelle les *Vieux Amis*, de M. Jacques Normand, aimable pendant à l'ouvrage qui, en 1885, avait inauguré sa direction, la douce *Maison des deux Barbeaux*, de MM. André Theuriet et Henri Lyon. La cause de ce brusque départ? Les uns prétendaient que M. Porel, dépité de n'avoir pas obtenu le privilège de l'Opéra accordé à Eugène Bertrand, avait cédé à un mouvement de colère : les autres, que M. Porel caressait depuis longtemps le rêve d'être son maître et de ne dépendre d'aucun chef. Les uns et les autres avaient raison, mais je puis bien affirmer que ce n'est pas sans un vrai chagrin que l'artiste qui, en 1862, avait créé à l'Odéon une des sorcières de *Macbeth* et y avait passé le meilleur de sa vie, tour à tour comédien, historiographe et directeur, abandonnait son théâtre. J'assistai à la scène : elle fut touchante, et je me souviens encore que M. Porel avait négligemment laissé quelques-uns de ses livres en son cabinet directorial, histoire d'aller les rechercher les uns après les autres!... Le matériel que M. Porel léguait à ses successeurs ou, pour être plus exact, à l'État, était tout flambant neuf. Le *Songe d'une nuit d'Été* d'abord, *Caligula* ensuite, avaient été

Digitized by Google

luxueusement remontés, mais sans profit. Il y avait dans le magasin de costumes et des décors tout un matériel qui n'avait pas encore été utilisé. Le poste était tentant... Qui n'a pas rêvé, même aux plus mauvais jours, d'être directeur de l'Odéon ? Les compétitions furent nombreuses, mais suivant l'usage, ce fut le directeur de la scène qui fut appelé à la direction du théâtre. M. Porel, directeur de la scène sous M. la Rounat, avait été nommé directeur. M. Marck, directeur de la scène sous M. Porel, fut désigné pour le poste, s'adjoignant comme administrateur le secrétaire général du théâtre, M. Émile Desbeaux.

Un an après la nomination de MM. Marck et Desbeaux, j'étais moi-même appelé à faire partie du Comité de lecture de l'Odéon. Ce Comité, qui est un Comité de contrôle et de surveillance, est aujourd'hui composé de MM. Brunetière, Jules Lemaître, Henry Fouquier, de Hérédia, Aurelien Scholl, Paul Ginisty et Adrien Bernheim. Les pièces ne lui sont pas lues : les rapports sur les ouvrages lui sont présentés, et fort intelligemment, par M. Charles Samson. Seul, le directeur de l'Odéon est maître de la réception de ses pièces. Le Comité de surveillance a le droit de désigner, chaque année, une petite pièce, et tous les deux ans, une grande; et il a décidé, l'an dernier, que cette pièce, petite ou grande, devrait être signée d'un dramaturge dont le nom n'aurait paru sur aucune espèce d'affiche. Ajouterai-je que ce Comité, qui se réunit chaque mois, n'abuse pas, de son droit de réception et laisse au directeur liberté entière? Et comment pourrait-il en être autrement dans un théâtre dont le directeur est un commerçant responsable qui risque ses propres deniers ? Donc je passe, ne croyant pas, pour des raisons que j'ai dites, devoir insister sur les actes des directions qui ont suivi celle de M. Porel. Je ne puis que rendre hommage à la parfaite intégrité de la direction Marck et Desbeaux qui aura eu l'honneur de monter *M. de Réboval*, une des premières pièces de M. Brieux, *Yanthis* de M. Jean Lorrain, le *Ruban* de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières, les *Deux Noblesses* de M. Henri Lavedan, *Mariages d'hier* de M. Victor Jannet, *Pour la Couronne*

Digitized by Google

de M. Coppée. cette dernière pièce jouée par Mlle Wanda de Boncza qui était alors l'étoile du théâtre.

Je n'insisterai pas davantage, et pour des raisons analogues, sur la direction présente et je passerai sous silence les retentissants démêlés qui troublèrent l'administration Ginisty-Antoine. Ce sont des faits aujourd'hui parfaitement oubliés : j'y ai été trop personnellement mêlé pour m'arroger le droit de juger les actes de celui-ci ou de celui-là et je constate simplement que le divorce a réussi aux deux époux.

Ceci dit, faut-il rappeler que la direction actuelle, d'abord hésitante, a enregistré les succès de *Mon Enfant*, de M. Ambroise Janvier ; de *Collinette*, de MM. Lenôtre et Martin ; de la *Reine Fiammette*, de M. Catulle Mendès ; de l'*Étranger*, de M. Auguste Germain, et les triomphes du *Chemineau*, de M. Richepin et de *Ma Bru*, de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud, qu'elle a bien fait de reprendre les *Corbeaux*, d'Henry Becque, de maintenir au répertoire le *Roman d'un jeune homme pauvre*, de Feuillet ; les *Fourchambault*, d'Augier, et qu'elle a mieux fait encore en exploitant, de très heureuse, très fructueuse et très démocratique manière, une idée de M. Catulle Mendès en créant, chaque samedi, des séances littéraires, précédées de causeries au prix modique de 1 franc et de 0 fr. 50 à toutes les places.

L'institution des conférences a honoré la direction Porel : celle des samedis littéraires consacrés à la représentation de petits ouvrages nouveaux, à la résurrection de piécettes oubliées ou aux chansons anciennes, n'honore pas moins la direction actuelle. Le devoir du directeur de l'Odéon est, en effet, d'ouvrir son théâtre à tous les essais et aussi à tous les publics. Il faut appeler le public et, l'après-midi et le soir, renouveler sans cesse l'affiche, chercher toujours du nouveau et donner constamment l'éveil.

Plus les appels seront repétés, plus ils auront chance d'être entendus. Et n'est-ce pas une vérité qui se passe de démonstration, je dirai une vérité de théâtre, que la foule attire la foule ? J'irai plus loin et je dirai que le second théâtre français doit chaque jour varier son affiche.

Digitized by Google

Le répertoire doit défiler sous les yeux du public. Je pense aussi — et cette observation ne s'adresse ni à la direction présente ni à la précédente, elle remonte plus haut, — qu'un ouvrage ne doit pas disparaître de l'affiche lorsqu'il a eu une série de représentations : les ouvrages démontés, je me sers intentionnellement du terme technique, devraient être inconnus de l'Odéon. A quoi sert d'avoir un répertoire, d'être un théâtre d'Etat, de remonter un *Fils Naturel*, un *Roman d'un jeune homme pauvre*, des *Corbeaux* ou des *Fourchambault*, si les noms de Dumas, de Feuillet, de Becque et d'Augier disparaissent, invariablement, lorsque la dernière représentation de leur ouvrage est affichée ? Il n'y a pas de « dernières » en un théâtre de répertoire et la troupe, qui n'est que trop nombreuse, doit posséder des artistes à même de savoir tous les rôles, classiques et modernes en double, en triple et en quadruple.

Cette troupe, où la recruter ? C'était là le grand argument de M. Porel. Il n'est pas de séance de Conservatoire où il ne réclama, pour le directeur de l'Odéon, le droit absolu d'engager les premiers lauréats de l'école de déclamation. Ce stage lui semblait indispensable pour que l'Odéon justifiât son titre, qui est son honneur, de Second Théâtre Français. Pour un peu, il aurait réclamé la fusion des deux théâtres français et du Conservatoire. Théorie séduisante, de même que toutes les théories de théâtre, mais singulièrement difficile à mettre en pratique !

Toutes les réserves qu'on pourrait faire n'empêchent pas d'ailleurs de reconnaître que la direction Porel a porté fruit et qu'aujourd'hui encore ses successeurs récoltent ce qu'il a semé. C'est par les abonnements, les matinées, les conférences et un tarif de places abordable, que l'Odéon tient sa place et de tous nos théâtres, c'est encore celui qui se rapproche le plus du Théâtre populaire rêvé.

Et puisque ce fameux mot, sans cesse répété depuis quelque temps, de Théâtre populaire est prononcé ici, je réponds à ceux qui ont bien voulu me présenter quelques observations.

Tout le monde est d'accord sur ce point que, dans une démocratie comme la nôtre, un Théâtre populaire s'impose. Tout le monde est d'accord sur ce point que ce théâtre

Digitized by Google

rêvé combattrait l'envahissement du café concert et donnerait au peuple, en l'instruisant et en l'éduquant, des joies plus saines que celles qui lui sont offertes aujourd'hui. Toutes les entreprises de théâtre populaire, sous quelque forme qu'elles apparaissent, sont dignes de tous les encouragements : le Théâtre Lyrique à la Renaissance, aussi bien que l'Opéra Populaire aux Folies Dramatiques et les Universités populaires avec leurs séances du soir. J'exprime simplement le désir, partageant en ceci l'opinion générale, que ces théâtres, grands et petits, ne se fassent pas concurrence les uns aux autres.

Me rendant à l'appel du Comité du théâtre populaire, j'ai pris la liberté de faire observer qu'avant de trancher la question, il convient de s'entendre sur le fonctionnement même de ce Théâtre populaire. Doit-il être une école où seuls auront place les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les pays, ou bien doit-il être exclusivement réservé aux œuvres sociales? Doit-il être, à la fois, ouvert au drame et à la musique?

Je n'entends pas donner ici un rapport administratif sur les théâtres populaires à l'étranger, mais au risque d'être encore accusé d'optimisme par mon distingué adversaire M. Octave Mirbeau, je reste convaincu que, si les Autrichiens et les Allemands ont fait des sacrifices considérables pour l'art musical et les subventions des Opéras, l'avantage reste, sans conteste, de notre côté pour les théâtres de drame et de comédie.

C'est ainsi que les matinées qui, à la Comédie française et à l'Odéon, le jeudi et le dimanche, contribuent à l'éducation de nos lycéens et de nos écoliers, sont inconnues à Berlin dans les théâtres subventionnés. C'est ainsi, je l'ai dit à propos de l'Opéra, que la représentation gratuite qui, à Paris, depuis quelques années, se renouvelle sept fois par an, quatre fois à l'Opéra, trois fois à la Comédie française, est un mode de spectacle inconnu à l'étranger. Non, je ne crois pas, avec M. Deville, qui a donné au Conseil municipal un excellent rapport sur les projets de théâtre lyrique, que nous soyons en arrière et que, suivant son expression, l'Etat et la classe dirigeante, qui ont pris charge d'administrer ou de protéger l'art, soient

Digitized by Google

arrivés à le dépopulariser! C'est une erreur de dire que plusieurs centaines de milliers de Parisiens sont à peu près privés des jouissances qu'ils pourraient trouver dans nos théâtres d'Etat et de l'éducation artistique qu'ils y pourraient recevoir. Le rapporteur oublie que nombre de places sont réservées dans nos théâtres d'Etat, tantôt à prix réduits, tantôt gratuitement, à nos écoles et que, depuis plusieurs années déjà, cette fameuse claque — puisque claque il y a! — n'est plus dans les mains d'un marchand de billets qui en fait un trafic, mais est confiée à un homme qui en distribue gratuitement les nombreux billets aux employés de nos grandes administrations. Ce système, ignoré, qui fait de ces modestes claqueurs des abonnés gratuits de nos théâtres d'Etat, a-t-il donc contribué à dépopulariser l'art? Ne l'a-t-il pas bien plutôt démocratisé ?

Et, d'ailleurs, est-ce que de quelque côté que nous regardions en France les tentatives de théâtre populaire ne se multiplient pas, chaque jour, sous des formes nouvelles, toutes dignes de forcer l'attention ?

Ici c'est un théâtre lyrique qu'on croyait impossible, à la création duquel le Conseil municipal a travaillé pendant des mois, qui se fonde sur la petite scène de la Renaissance; là encore dans un théâtre où jadis l'opérette populaire triomphait avec la *Fille Angot*, la *Fauvette du Temple* et les *Petits Mousquetaires*, on tente de fonder l'opéra populaire et l'on emprunte à nos grandes scènes musicales certains chefs-d'œuvre dont elles ne savent que faire. Autre part, en cette scène du Nouveau-Théâtre qui, à l'origine, fut réservée aux cafés-concerts, aux cirques et aux luttes, M. Colonne organise des jeudis populaires sur le modèle de ses concerts du dimanche au Châtelet; le Gymnase, la Renaissance, le théâtre Sarah Bernhardt, à des prix très réduits, inaugurent des séances littéraires et musicales. Enfin, réalisant un rêve qu'il caressait lors de son passage à l'Odéon, M. Antoine, sur cette scène des Menus-Plaisirs, qui était condamnée et qu'on allait démolir, fonde le théâtre à bon marché : le fauteuil à 5 francs, le paradis à 0 fr. 50; en moins de deux années, il a un répertoire riche, varié, plein d'œuvres

Digitized by Google

jeunes et nouvelles, remarquablement jouées par une solide troupe d'ensemble, d'où la fâcheuse étoile est exclue, et, non content de varier ses affiches, il tente d'introduire en son théâtre le nom de Molière, d'abord avec le *Médecin malgré lui*, ensuite avec des œuvres plus importantes.

En province, jamais les essais n'ont été plus nombreux. C'est le théâtre d'Orange qui régularise ses représentations et qui, depuis les retentissants succès *d'Antigone* et *d'Œdipe*, donne aux acclamations de toute une contrée, *les Erinnyes*, *l'Apollonide*, *Athalie* et prépare pour 1901 une imposante manifestation musicale. Ce sont les Arènes de Béziers qui, par deux fois, devant une autre contrée, ont la gloire de faire acclamer, en une salle unique et dans un décor incomparable, *la Déjanire* de Camille Saint-Saëns. Sur cette fameuse ligne bleue des Vosges, à Bussang, c'est M. Pottecher qui inaugure un théâtre du peuple aux applaudissements d'une troisième contrée, un théâtre se dressant sur le gradin d'une prairie étalée aux flancs de la montagne, un théâtre où, dès que la toile de fond est enlevée, la colline réapparaît vivante et ensoleillée. Comment ne pas rappeler enfin cette inoubliable fête donnée il y a quelques mois à la Ferté-Milon en l'honneur de Racine où, sans décors, la Comédie française remporta, avec des fragments de *Bérénice* et *des Plaideurs*, une de ses plus éclatantes victoires? N'avait-on pas réalisé, en ce bel après-midi de juin, le rêve de M. Catulle Mendès : le théâtre-roulotte, le théâtre en planches, le théâtre dans une grange, le théâtre des paysans!...

Qu'on réunisse tous ces efforts, toutes ces bonnes volontés, rien de mieux! Qu'on construise, en plein faubourg parisien, un théâtre-trapèze, un théâtre-cirque dans le genre de celui de Bayreuth qui abritera cinq milles personnes, moyennant un tarif de 1 franc et 50 centimes. Qu'on y adjoigne un restaurant à bon marché, qu'on décide que le spectacle commencera après l'atelier, pour finir avant dix heures; que, par tous les moyens, on se préoccupe des commodités, des avantages et du bien-être de ce public. Mais qu'on règle d'abord les questions essentielles, sans lesquelles il n'est pas de Théâtre popu-

Digitized by Google

laire viable; qu'on dise si le Théâtre populaire aura sa troupe ou s'il empruntera celle des autres théâtres, si cette troupe, une fois constituée, jouera des chefs-d'œuvre où bien des ouvrages nouveaux; qu'on dise enfin si ce théâtre sera réservé à la fois à la musique et à la comédie.

Le jour où on aura réglé ces questions, le rêve de Michelet « le théâtre simple et fort » sera bien près d'être réalisé. Mais il ne faut pas qu'il y ait un malentendu et qu'on recommence à propos du Théâtre populaire l'irritante, éternelle et toujours actuelle question des anciens et des modernes !

Adrien BERNHEIM.

Digitized by Google

UNE FEMME
CHEZ LES SAHARIENNES

Par Jean Pommerol

LES SAHARIENNES

Ma qualité de femme m'a permis de les connaître, de pénétrer dans leurs esprits imparfaits, respirant le même air qu'elles, campant sur les mêmes sables qu'elles, honorée de leur intense et trop démonstrative amitié.

En chaque grande tribu, en chaque îlot sédentaire, elles ont un costume, une superstition d'amulettes, des usages et des mœurs à part. Leur cœur est modifié d'un peu plus de hardiesse ou d'un peu plus de crainte. Leur corps, toujours souple, est gracile ou potelé. Leur visage est mat, ou bistré ou rose; mais les traits généraux de leur caractère *restent identiques* — forte empreinte reçue du climat terrible, du mode de vie simpliste et de la foi musulmane professée, depuis neuf siècles au moins, par toutes les races du Désert.

Leur âme est légère, puérile, sournoise — sans scru-

Digitized by Google

pules, parce qu'elle se croit à peine une demi-âme, depuis Mahomet. Ce sont des esprits imparfaits, comme je le disais tout à l'heure, dans le sens spécial d'inachèvement, de *flou* surprenant : tel l'état d'une maquette à peine ébauchée. Gourmandes, voluptueuses, félinement moqueuses et mentteuses, encore sont-elles moralement supérieures aux femmes des Arabes et des Berbères du Tell, là-haut vers le Nord. Elles possèdent, mieux que ces dernières, la beauté des allures, la fierté de l'existence au grand air. Tant qu'elles sont jeunes, elles tiennent de la chatte, de la gazelle, et de l'antilope. Elles sont intéressantes, infiniment, mais à la façon des antilopes et des gazelles...

*
* *

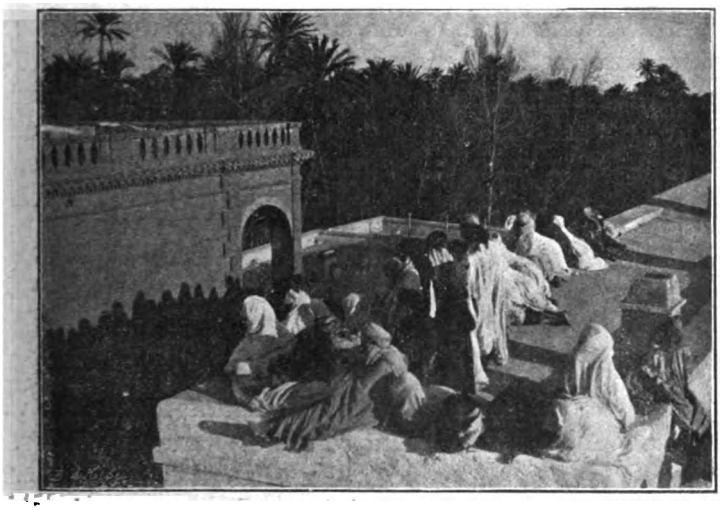
Leurs yeux noirs ou glauques, agrandis de *Khoheul* depuis le jour de leur naissance — leurs yeux pleins de câlinerie, de réticence et de mystère n'ont jamais vu qu'un paysage; aridité fauve, immensité blonde, coupée parfois de rochers, bossuée de dunes, parsemée çà et là des rondes touffes grises du *diss* et du *drinn* (1). Comme arbre unique (et rare), le palmier — décoratif, mais si monotone. Comme diversion unique, les ossements épars des cha-

(1) Graminées sahariennes, verdâtres pendant quelques jours au printemps, séchées pendant le reste de l'année, et croissant en talles espacées, derrière lesquelles le sable s'amasse.

Digitized by Google

meaux défunts. Et là-dessus, le soleil féroce, montant et descendant à travers un ciel de fournaise, implacablement bleu...

Leurs yeux n'ont jamais vu que l'ombre chaude et tamisée de la tente, ou l'ombre obscure et mélancolique des



maisons de terre battue — encore les femmes des villes (quelles villes !) n'ont-elles jamais pénétré sous une tente, et les femmes des tentes, bien rarement dans une maison. Le cycle de leurs idées, par la dure force des choses, est donc restreint, et le vocabulaire de leur langage est aussi restreint que leurs idées.

Elles savent que leurs doigts à elles filent la toison des brebis ou le poil rugueux des chameaux. Elles savent *qui* teint la laine, *qui* la tisse, *qui* la noue en franges, car c'est encore elles-mêmes dont les mains industrieuses préparent la couleur, tordent les brins, tendent la « chaîne » du métier. Mais elles ignorent *qui* peut fabriquer les cotonnades ou les foulards apportés par les caravanes. Elles ignorent *qui*, entendez bien : si c'est un homme, ou un ange, ou un démon, ou un djinn. Je parle de celles, naturellement, que notre civilisation *roumie* n'a effleurées ni de sa science, ni de ses vices — de celles composant le grand

Digitized by Google

nombre, la grande masse — des vraies femmes du vrai Sahara.

Cependant, l'étendue triste n'oppresse pas leur gaieté : leur rire tinte haut et clair. L'exiguïté de la tente ou de la demeure d'argile n'entrave pas leur liberté de mouvements; la pauvreté de leur langage ne les empêche pas de savourer l'instinctive poésie des chants qu'elles se transmettent. En elles, pour nous attirer, il est un je ne sais quoi, supérieur à l'intelligence, à la beauté réelles : c'est la parfaite résignation (après des crises de révolte furieuse) à leur sort tel qu'il fut fixé par l'ange-écrivain, scribe d'Allah — et la parfaite harmonie de leurs ornements, de leur sourire, de leur voix, de leurs gestes, avec le milieu poignant et prenant qui les a modelées...

*
* *

J'aurais voulu, ceci exprimé, entrer tout de suite dans le « vivant » de leur existence, car aucune théorie ne vaut un détail observé. Seulement, abréger serait allonger. Il faut, pour comprendre les diversités des mœurs, une notion de la diversité des origines. Je me souviens des perplexités, de l'ahurissement plutôt, où me jetait, au début de mon voyage, cette variété de la *race*. Voilà l'embarras que deux ou trois pages dissiperont peut-être — deux ou trois pages que tout lecteur, soit impatient, soit documenté, peut tourner.

LA RACE.

Point important, seul facteur des différences que le climat n'a pas nivelées, et dont ceux qui de près ou de loin étudièrent cette contrée, si mal connue encore, ne s'occupent pas assez. Ils ont confondu parfois la race

Digitized by Google

arabe avec la race dite *berbère*, que d'aucuns croient autochtone et qui, en réalité, représente la fusion de plusieurs races venues d'Asie, mêlées, au Nord, de quelque élément ibérique, étrusque, carthaginois, pélasgique, et de la véritable race autochtone, inconnue, mystérieuse, mais dont on découvre les indéniables traces. Au Sud, les prétendus Berbères ont ajouté, à tous les sangs énumérés ci-dessus, celui d'infiltrations éthiopiennes, égyptiennes, persanes, tyrrhéniennes. Toutes les tribus

du Tigre, de l'Euphrate, toutes celles du Bas et du Haut-Nil ont apporté leur contingent d'esclaves fuyards ou de réfugiés, peureux des guerres. — Et de ce fait la femme du Sahara, en ses types multiples, incarne aujourd'hui les femmes de nations abolies et de peuples disparus...

Pourquoi négliger, sur ce sujet des races dites Berbères, les opinions de Salluste? Pourquoi? Salluste était instruit, avisé — trop pour être probe, dit-on. Mais ses concussions blâmables, non prouvées d'ailleurs (l'aurait-on fait proconsul d'Afrique?) n'impliquent en rien ses capacités d'observateur. Gouverneur d'une province barbare, exilé de Rome, s'ennuyant, il interrogea longuement au but de se distraire les « anciens » du pays. Il s'enquit des traditions qui dès lors s'effaçaient; il nous l'explique lui-même, et je me demande quel motif l'eût poussé à n'être pas sincère. Or, d'après lui, les Maures de la Mauritanie (*Tell et Mogh'reb* actuels) étaient des Mèdes et des Syriaques. Les colonies de Carthage occupaient tous les comptoirs, le long de la côte d'Ifrikia. Au second plan, les Numides; en arrière de ceux-ci, les Gétules, enfin les Garamanthes,

Digitized by Google

indiqués par Salluste comme originaires d'une patrie distante, infiniment lointaine.

Donc, au résumé :

Des races étrangères, en nombre mal défini, venant errer sur cette terre africaine qui dévorait leurs forces et modifiait leurs énergies. Puis, dessous, cette irretrouvable race autochtone. Et de nouveau, vers le ve siècle, pendant qu'au Nord les Vandales ravageaient la côte, des intrusions de l'Est (Abyssinie, Haute-Égypte, Tyr), races plus modernes comme arrivée que les premières, mais également antiques, débris d'un monde dispersé que nous reconstituons, mais que nous ne comprenons plus...

A divers degrés de mélange, elles ont contribué aux divers groupes de la race Berbère. (Nous garderons ce nom banal et général, puisque l'usage l'a consacré). Le Sahara compte trois principaux de ces groupes : les *M'zabites* ou Mézabites, les *Rouar'a* de l'Oued-Rir, et les *Touareg*, sans y comprendre les populations des *Ksour*

(villages fortifiés), qui sont « presque » des Berbères et « presque » du Sahara.

Quant à l'*Arabe*, dernier survenu, plus harmonisé que nul autre avec l'horizon des sables, il occupe tout ce que

Digitized by Google

le Berbère n'occupe pas. Il s'est allié à ce dernier par des mariages, assez souvent — bien qu'il s'en défende comme d'une tare ou d'une mésalliance. Mais sa race cependant s'est conservée, définie, caractéristique, très nombreuse. Race orgueilleuse et misérable, fille d'Abraham et d'Ismaël, fière d'avoir donné naissance au Prophète, fière aussi de sa propre paresse et de son apathie, opposée à l'activité et à la compréhension plus vives du Berbère :

« La lenteur vient de Dieu, dit le Koran, et la précipitation vient du diable. »

Les tribus nomades des *Chaânba*, que leurs pirateries ont rendues célèbres, celles si importantes des *Larbâa*, celles des Ouled-Yaya, des *Saïd-Okba*, des Beni-Thour, et combien d'autres, sont au Sud de l'Algérie les Arabes actuels du Sahara, « de ces régions consumées par les ardeurs du soleil (pour continuer à citer Salluste), où le ciel est sans pluie, la terre est sans sources, où les habitants sont sains et robustes, durs à la fatigue, légers à la course... »

En vérité, ce chapitre semble écrit d'hier.

* * *

Désormais nous distinguerons, par conséquent, deux grandes espèces sahariennes, différenciées plus apparemment dans le sexe faible que dans le sexe fort : car le « chiffon » ne perd jamais ses droits, même au Désert. Il n'est pas uniforme comme le bournous des hommes.

Digitized by Google

Femmes arabes — femmes berbères — et leurs subdivisions en îlots ou en tribus.

Les femmes berbères sont plus grandes, plus belles — quand elles sont belles. Les femmes arabes sont plus souples, plus gracieuses, plus félinement jolies — quand elles sont jolies. Toutes supportent les souffles de cet air embrasé; toutes en sont vieillies avant l'âge. Mais leur enfance a la grâce sauvage du bourgeon qui s'entr'ouvre, et leur courte jeunesse, le charme de la fleur d'un jour...

Jean POMMEROL.

Digitized by Google

LA FOLIE MATERNELLE

Par Daniel Riche

(Suite.)

Soudain, de ses lèvres sortit un cri d'épouvante, devant l'idée que venait d'émettre son esprit.

Non, pas ça, ce serait un crime !... ce serait un assassinat !... Non, non, elle ne pouvait pas la marier !

Et courbée davantage, elle s'absorba encore, cherchant un autre moyen de débarrasser sa fille de cette ennemie, aiguillonnée dans sa haine par les lambeaux de mélodie qui parvenaient jusqu'à elle, lui montrant Léone au milieu des danseurs, entourée et fêtée, et Andrée, délaissée, seule, abandonnée.

Peu à peu ses doigts se détendirent, ses mains s'abattirent sur ses genoux et la tête redressée, elle jeta presque haut :

— Qui le saurait ?... — Personne... Qui m'accuserait ?... — Personne; pas même Léone. Au contraire, elle me serait reconnaissante de la laisser tomber dans les bras que lui tend Jacques Rauglin.

Mais sa conscience, à elle, sa conscience d'honnête femme ne se révolterait-elle pas, si elle commettait pareille infâmie ?

Un instant, elle hésita. Puis la folie maternelle paralysant tous ses sentiments de bonté, de droiture et de justice, elle répondit : Non.

Certes, c'était presque un assassinat de marier sa belle-

Digitized by Google

fille, après les nettes déclarations du docteur Pouvillon, mais c'était son devoir, oui, son devoir ! Et elle répétait avec obstination ce mot de « devoir » pour s'affirmer dans cette conviction. Elle n'avait à s'occuper que du bonheur de l'être qu'elle avait mis au monde. Là, était son rôle sur terre, élever son enfant, la chérir de toutes ses fibres, se dévouer pour elle, tout mettre en œuvre pour la rendre heureuse. Sa fille était la continuation de sa vie, une fraction de l'avenir social et sa seule tâche était de s'occuper d'elle, de la pousser, de la soutenir dans le vaste monde. Tant pis pour celle qui n'avait point de mère, elle n'avait pas à s'en préoccuper, elle n'avait pas le droit de sacrifier son sang. Tout pour Andrée, elle n'avait à s'occuper que d'Andrée, elle devait lutter et écraser tout ce qui la gênerait, jusqu'à ce que l'enfant fut de force et d'âge à garder la place qu'elle, la mère, lui aurait faite. Léone était une victime, l'injustice la fauchait, mais qu'y pouvait-elle ? C'était entre ces trois personnages une réduction de la grande bataille que les hommes se livrent sans trêve, et dans laquelle, toujours, les forts écrasent les faibles.

Elle se leva et regardant le ciel qui, l'orage passé, par temps, se lavait et reprenait sa superbe limpidité, piquée du feu de milliers d'étoiles, il lui sembla que son cerveau calmé venait de s'illuminer aussi devant la voie à suivre : se débarrasser de Léone à tout prix, même par le mariage, — c'est-à-dire, même par le meurtre, — pour assurer le bonheur de son enfant.

Là était son devoir et elle l'accomplirait.

Et le pas assuré, le front rasséréné, pensant que la fête devait tirer à sa fin, Geneviève se dirigea vers le casino.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Devant la glace de sa chambre, Geneviève mettait son chapeau. Elle se retourna, agacée de sentir derrière elle Léone qui, toute droite, restait sans un mot.

— Enfin, qu'est-ce que tu veux? Il y a vingt minutes que tu es plantée là comme un piquet.

Tortillant ses gants qu'elle n'avait pas encore mis, la jeune fille balbutia :

— Je voulais... je désirais... te dire... te faire part...

— Mon Dieu, ma pauvre petite, que tu es énervante! on te croirait devant un juge!

Courbant la tête, un flot de sang monté à ses joues, Léone se décida à parler plus nettement.

— Tu sais, M. Jacques Rauglin?...

— Oui, eh! bien?

La jeune fille hésita encore, puis acheva d'une haleine :

— M. Rauglin m'aime et m'a demandé si je voulais être sa femme.

Geneviève se sentit pâlir et, instinctivement, recula d'un pas. Depuis le soir du bal où, sur la jetée, elle s'était promis de se débarrasser de Léone par le mariage, la malheureuse était en proie à des angoisses d'indécision qui l'enfiévraient, prise entre son amour maternel et l'horreur de l'acte à commettre. Et alors qu'elle ne savait encore que faire, Léone entrant d'elle-même dans l'odieux projet, venait lui dire : On veut m'épouser, dites, voulez-vous?

Mme Fromant d'une de ses mains essuya son front, sur lequel soudainement une sueur glacée perlait, et d'une voix sombre, laissa tomber :

— Ah! ce monsieur t'a déclaré qu'il t'aimait?... Et toi, l'aimes-tu?

— Oui, maman, répondit simplement la jeune fille.

— Ah! jeta-t-elle encore.

Digitized by Google

Comme elle se taisait, Léone, enhardie par sa première confidence, expliqua :

— Tu comprends, je voulais tout de suite t'avertir, savoir...

— Si je consentais?...

— Oui.

Essayant de se dominer, avec un rictus qui ressemblait vaguement à un sourire :

— Pourquoi pas? répondit-elle, M. Rauglin est un excellent parti... Pourquoi pas?...

D'un bond, Léone fut dans ses bras, clamant :

— Mère, que tu es bonne!... j'avais si peur que tu ne veuilles pas... surtout après m'avoir dit que je ne devais pas me marier... Oh! que tu es bonne!

Mais son élan expansif arrêté par l'attitude troublée de sa belle-mère, elle interrogea :

— Qu'as-tu donc?... Tu es toute blanche... Tes mains sont froides... Tu n'es pas souffrante, au moins?

— Non, rien... rien du tout.

Du jardin, la voix d'Andrée leur parvint :

— Descendez-vous? c'est ridicule, tout le monde vous attend.

Léone se précipita vers la fenêtre, criant :

— Nous voilà, nous voilà...

Puis, retournée vers Geneviève :

— Alors si M. Jacques me demande si je t'ai parlé?...

— Tu répondras que je n'y vois pas d'inconvénient, mais qu'il y a ton père... Il faudra le décider... Ce sera peut-être plus difficile.

— Mon Dieu, comme tu es pâle, constata de nouveau Léone, sûrement tu es malade?

— Mais non, tu m'ennuies, répondit durement Mme Fromant, froissée de ne pas savoir dissimuler son trouble. Que veux-tu que j'aie?... Allons, descendons.

Et vivement elle gagna l'escalier. Mais malgré l'air dégagé qu'elle essayait de prendre pour faire illusion à sa

Digitized by Google

belle-fille, elle fut obligée de s'aider de la rampe : ses jambes flageollaient.

Dans le jardin, les deux femmes furent accueillies par une bordée de reproches :

— Oh! les vilaines retardaires... Oh! les coquettes qui s'éternisent à leur toilette! Allons! allons, vite, en route!

Ce jour-là, on goûtait à la ferme des Hogues. Mais la gaieté coutumière n'entraînait pas les promeneurs. Ils marchaient en groupe compact, intéressés par la mésaventure arrivée à Mme Bartèze, qu'elle contait la voix encore tout impressionnée d'émotion, quoiqu'elle datât du matin :

— Figurez-vous, disait-elle, que j'entrais au casino pour faire ma partie de jacquet, ainsi que chaque jour, lorsque j'aperçus Mme Pasquinet. Elle ne m'avait pas encore versé l'offrande promise pour la tombola, qui a été tirée hier; aussi, après l'avoir saluée, la lui réclamai-je...

— Alors? questionna la bande en chœur.

— Alors, Mme Pasquinet se dressa la mine furibonde et, la voix méchante, me dit : « — J'ai l'habitude de ne pas avoir de dettes et je ne vous dois rien. » Me voyant toute étonnée de cette sortie inattendue, elle continua : « D'abord toute la plage en a assez de supporter vos caprices et vos bizarres idées, vous n'avez pas plus le droit de commander et d'organiser ici que n'importe laquelle d'entre nous. »

— Oh! l'insolente! jetèrent tous les amis indignés.

— J'espère que vous l'avez remise à sa place

— Oh! n'ayez crainte, répondit la vieille dame.

« J'entends, madame, lui ai-je dit, que les fêtes dont le produit sert à soulager les malheureux vous déplaisent lorsque l'on vous réclame votre obole, cela suffit, madame, à l'avenir on se passera de vous, les pauvres n'y perdront pas grand'chose. »

— C'était tapé!

— Dire qu'en ce pays on ne peut rester trois jours sans histoire, remarqua Mme Dutilleul.

— Oh! ce n'est point spécial à Yport, coupa vivement Mme Jouglan, une baigneuse de vingt années consécutives

Digitized by Google

et qui défendait son bain de mer avec acharnement. C'est ainsi sur toutes les plages. Ma sœur va au Havre, on s'y écharpe; ma cousine, à Trouville, on s'y déchire.

— Voulez-vous savoir, conclut Jacques Rauglin, le fin mot de cette algarade? C'est que la fille de Mme Pasquinet n'a pas, l'autre jour, dansé le cotillon et qu'elle en veut à notre bande qui le conduisait en la personne de votre serviteur. Voilà, mesdames, la vérité.

Et il fit avec son chapeau de paille un salut Richelieu qui ramena la gaîté, mais une gaieté discrète, car ils dépassaient la corderie et l'activité de cette ruche humaine impressionnait leur flânerie de désœuvrés. Entraînés par le bourdonnement de la roue, que tournaient les apprentis tapageurs, les ouvriers marchaient à grandes enjambées en tordant le chanvre. Indifférents de l'ardent soleil, ils allaient et venaient éternellement, juifs errants du travail, sans réclamer ni se plaindre, heureux du mince salaire gagné.

Dans le chemin rocailleux qui courait à travers le bois, — le bois à ce point touffu et vivant, que les branches mêlées les unes aux autres ne permettaient pas au moindre rayon de soleil de se faufiler — régnait une fraîcheur si inattendue que les dames poussèrent de petits « ah! » frisonnants. Mais, vite, elles s'habituèrent et déclarèrent, en s'égrenant sur le chemin, à côté du « flirt », ou de l'ami plus intime, que ce sous-bois était délicieux.

Geneviève, placée auprès de M. Vautier, jeune magistrat en vacances, brusquement rompit leur banale conversation et dit en souriant :

— Je voudrais une consultation.

— Ah! bah! repondit le jeune homme, ce n'est pas, je pense, pour me demander comment il faut faire pour divorcer.

— Non, non, rit-elle.

— Et pourquoi pas? vous êtes assez charmante pour donner envie de supplanter M. Fromant.

Mais elle riait plus fort, franchement amusée.

Digitized by Google

Bien qu'elle fut encore jolie, elle avait, en faveur de son amour maternel, si complètement, si naturellement abdiqué toute idée de coquetterie qu'un compliment la surprenait.

Pourtant, elle riposta :

— Les hommes se valent tous, avec l'un ou avec l'autre nous serons toujours victimes; alors, à quoi bon changer!

— Oh! quelle opinion, madame!...

— Un peu méritée... Mais pour revenir à mes moutons, je voudrais savoir si un mari peut ne pas hériter de sa femme.

— Mais parfaitement. C'est simplement une affaire de contrat.

— Entendons-nous bien. Une jeune fille se marie, elle meurt sans enfant. Le mari est-il obligé de rendre la dot à la famille, sans que cela donne lieu à des procès?

— Il doit toujours rendre la dot, même sous le régime la communauté. Maintenant, si on n'a pas une confiance illimitée en la sagesse ou en la compétence financière de l'époux, on les marie sous le régime dotal et ni le mari, ni la femme ne peuvent toucher au capital. Ainsi, termina-t-il en souriant, la famille est absolument sûre qu'ils ne délapideront pas leur bien.

— Ah! je vous remercie, c'est pour une de mes amies qui me demandait ce renseignement... Je vais le lui écrire en rentrant.

— J'ai eu là-dessus, madame, au Palais, une histoire assez bizarre : Un monsieur s'étant marié, par suite d'événements trop longs à raconter, la dot ne lui avait pas été immédiatement versée. Sur ces entrefaites sa femme mourut et le mari fut condamné à restituer une dot qu'il n'avait pas reçue.

— Mais c'est de l'escroquerie!

— Presque, mais de l'escroquerie légale. Et les méfaits qui se commettent sous l'abri des lois sont si nombreux...

— M. Vautier, M. Vautier!... écoutez, écoutez donc! crièrent en avant, deux jeunes femmes.

— Voilà, voilà, répondit-il, vous permettez, madame?

Digitized by Google

Et le magistrat partit en courant.

Geneviève, seule, ne chercha point à rejoindre ses amies.

Machinalement, elle les suivait, les yeux perdus dans le vague, regardant sans voir la voûte feuillée. Ah! les bonnes, les douces paroles que venait de jeter l'homme de loi.

De toutes les façons, le mari était obligé de rendre la dot!... Et ainsi sa fille, sa fille dont les jeunes gens se gaussaient, disant ironiquement : « Gentille, mais pas un sou!... » serait riche, riche de tout ce qu'avait sa demi-sœur, qu'on adulait à présent. Et apercevant Léone tout en avant, marchant légère, faisant des coquetteries et des grâces avec Rauglin, qui allait à ses côtés, tandis qu'Andrée courait de droite et de gauche, s'occupant à cueillir des fleurs, elle murmura, avec la mansuétude inspirée par la vengeance certaine :

— Va, ma chère, amuse-toi bien, flirte, roucoule, affole les messieurs, non de l'éclat de tes yeux mais de l'éclat de ton or, ton règne ne sera pas long. L'heure de la réparation viendra, prompte, pour moi.

Et tout à fait calme, la résolution ferme ayant chassé ses troubles et ses inquiétudes d'âme, ne voyant plus qu'une chose : le résultat, elle comptait, tout en s'amusant à faire rouler de petits graviers avec la pointe de son ombrelle :

— Andrée a dix-sept ans; quoiqu'elle soit, d'apparence et d'esprit, beaucoup plus âgée, elle peut fort bien attendre sa vingtième année pour se marier. D'ici là, — Léone épousant son Jacques cet hiver, — le dénouement se sera produit et je pourrai donner à mon enfant le mari de mon choix, digne de sa beauté, digne de ses mérites.

Ainsi raisonnant avec elle-même, inconsciencieusement monstrueuse, Mme Fromant avait pénétré, sans y prendre attention, dans l'enclos de la ferme des Hogues. Au milieu du verger, planté de pommiers, que protégeait des vents rudes une triple rangée de hauts arbres, autour d'une table faite de quatre pieux fichés en terre et de planches étroite-

Digitized by Google

ment rapprochées, ses amis étaient déjà installés, — car la métayère, pendant la saison, ajoutait à ses revenus les bénéfices de la cabaretière. Heurtant la table des mains, tous chantaient.

« C'est à boire, à boire, à boire,
C'est à boire qu'il nous faut... »

Et dans l'étable les veaux, étonnés, cessaient de beugler, et, du fumier, les poules effrayées s'enfuyaient au poulailler, tandis que la paysanne, une grande femme sèche, à la bouche édentée, disait, les yeux luisant d'aise :

— Eh ! ben, la compagnie, qué qu'on va vous servir ?

— Du lait ! demandèrent les uns.

— Du pain bis ! dirent les autres.

— Du beurre !... du fromage !... du cidre mousseux !...

Elle eut un gros rire satisfait :

— Y a d'tout ça, y a d'tout ça... j'allons vous en donner.

Et rapidement, aidée d'une servante, elle se mit à couvrir la nappe de grosse toile de la collation commandée.

— Vous allez voir comme mon beurre est bon... Il est justement battu de ce matin.

— C'est possible... Mais il me semble que votre lait est baptisé, dit Jacques, taquin, en se penchant sur l'énorme jatte qu'elle venait de déposer sur la table.

— Jésus, hélas ! glapit la métayère indignée, nous sommes point à Paris, ici, pour allonger la sauce.

— Oh ! les normands sont des finauds !...

Mais Léone s'interposait :

— Ne soyez pas méchant et ne tourmentez pas cette brave femme... Son lait est excellent !

En sa joie d'aimer, d'être aimée, d'avoir surtout la permission d'aimer, la jeune fille sentait son cœur si gonflé de nobles sentiments qu'elle eut voulu immédiatement payer son bonheur et contribuer, par reconnaissance, à rendre autour d'elle tout le monde heureux.

— Comme vous êtes indulgente et bonne, disait Jacques, les plus humbles vous intéressent !... — Et le ton baissé, il

Digitized by Google

murmura : — Comme je suis heureux de penser que vous serez ma femme !

Mais elle lui mit un doigt sur les lèvres, qu'elle retira bien vite sous l'impression du baiser qu'il y déposait :

— Chut ! soyez discret ! il ne faut pas trop tôt chanter victoire... Papa ne vous connaît pas, qui sait ?...

Et le regardant de ses grands yeux, dont l'expression admirative démentait ses paroles, malicieuse, elle acheva :

— Vous ne lui plairez peut-être pas ?

Mais entre les hommes une aimable discussion s'engageait, chacun croyant de son devoir d'offrir ce goûter.

— Hé ! Marie-Jeanne, combien vous doit-on ?

— A vot' générosité, m'sieurs et dames et la compagnie, à vot' générosité ! répondait la métayère, avec un ricanement bête.

Tout en se balançant sur ses hanches, elle cherchait à devîner dans les yeux de ses clients celui dont la largesse la rémunérerait le mieux. Enfin son choix fait, comme tous ces messieurs tendaient leur main fermée en disant : « Tenez, Marie-Jeanne, tenez !... » elle s'avança, toujours ricanant, vers le pharmacien Tullot, qu'elle savait riche, et qui eut l'air de lui faire violence pour la forcer à accepter une pièce, qu'elle engouffra dans la poche de son tablier, sans que personne la vit.

— Rentrons-nous par les Ferrières et la route de Vaucottes ? proposa Mme Bartèze.

— Evidemment, risposta Vautier. Un honnête homme ne doit jamais suivre deux fois le même chemin.

— Pourquoi donc ?

— Ainsi, il peut toujours se créer un alibi.

— Oh ! ces magistrats ! comme ils connaissent bien la faiblessse humaine !... même en promenade, ils se défient d'eux-mêmes !...

Mais la voix furieuse de la fermière les fit retourner.

Elle courait à eux, les bras au ciel, la face indignée, criant :

— Qu'avez-vous, Marie-Jeanne ? demanda Mme Bartèze.

Digitized by Google

— Qué qu'a bu de ma liqueur qu'était dans le cruchon?

Les promeneurs s'interrogèrent du regard, manifestant un étonnement sincère.

— Qué qu'a bu de mon cruchon? répétait-elle obstinée.

— Moi! finit par avouer Mme de Caubec, de sa voix langoureuse. Je ne me sentais pas très bien... Alors j'ai pris un peu de curaçao.

— Vous avez bu de ma liqueur, qui coûte si cher! répliqua la fermière avec violence, eh ben, sauf vot' respect, vous avez un rude toupet!

— Mais elle était sur la petite table! reprit la jeune femme interloquée... j'ai supposé...

— Non, madame, interrompit la paysanne, vous n'aviez pas le droit sans me demander permission... j'sommes chez moi, ici.

— Pas tant d'histoires, coupa Jacques Rauglin, combien?

— Combien?... Elle a quasiment vidé toute la bouteille, la petite dame.

— Oh! j'en ai mis juste quelques gouttes dans un verre d'eau.

— Je vous dis qu'elle était pleine... et que la v'là vide!...

— C'est bon, voilà cinq francs — et Jacques jeta une pièce blanche, qu'elle attrapa habilement à la volée. — Maintenant, laissez-nous tranquilles!

La normande, brusquement calmée, ne répliqua rien. L'air hargneux, les poings sur les hanches, elle resta plantée à la même place jusqu'à ce que les baigneurs eussent quitté l'enclos. Puis la ferme retombée dans son calme habituel, les veaux ayant repris leurs lamentations et les poules leur effronté picotage, se retournant vers sa servante, elle jeta, méprisante :

— Hein, la Toinette, c'est-y tout d'même bête, les parisos?... Entre eux tous, v'là ben dix fois qu'y m'payont mon cruchon é d'liqueur!...

Après les pâturages et les champs à la terre grasse et bien cultivée, le coin solitaire des Ferrières semblait une oasis sauvage, à la végétation indépendante et folle. De

Digitized by Google

l'embroussaillement des lierres, des ronces et des fougères géantes, les arbres d'essences différentes émergeaient magnifiques, se frôlant en d'étranges chocs de couleur. Les sorbiers mêlaient leurs grains rouges aux aiguilles sombres des sapins ; les pousses claires des chênes heurtaient les houx vernis et les nèfliers aux fruits durs frôlaient les feuilles douces des peupliers argentés.

Et cette opposition et cette lutte prenaient naissance dans le sol même, qui, brusquement, se ballonnait en de hauts monticules ou se creusait en trous noirs dont on ne voyait pas le fond.

— Faites attention, mesdames, observa prudemment M. Vautier, il ne ferait pas bon tomber dans ces nids à couleuvres.

Mais Léone, sans prendre garde à la recommandation, se penchant curieusement, attirée par le mystère de l'ombre, M. Tullot, qui la suivait, la prit par la taille, disant :

— Je vous jette dans l'abîme !

La jeune fille poussa un cri effrayé, en même temps que Mme Fromant hurlait, épeurée :

— Vous êtes fou !... vous êtes fou !...

M. Tullot se retourna, étonné :

— Je plaisantais, madame, je plaisantais !...

Très sèche, elle riposta :

— Eh ! bien, permettez-moi de vous dire que vous avez des façons ridicules de vous amuser.

— Mon Dieu, madame !...

— Oui, monsieur. Si le pied de Léone avait glissé, elle disparaissait. Vous m'avez fait une peur !...

— Je suis vraiment très peiné, reprit M. Tullot, mais il n'y avait aucun danger...

— C'est bon. — Et Geneviève lui tourna le dos pour résister à l'envie de lui jeter des paroles blessantes.

Mais quelques minutes plus tard, l'impression désagréable oubliée, elle restait saisie de l'émotion éprouvée.

— Quoi ? elle était donc une détraquée, une névrosée,

Digitized by Google

une femme sans volonté arrêtée?... Elle voulait l'anéantissement de Léone et venait peut-être, par son exclamation intempestive, d'empêcher sa chute dans le précipice. Pourtant ce dénouement aurait été le plus simple, sans aucune complication, sans aucun ennui. Pourquoi donc avait-elle crié? pourquoi donc avait-elle eu peur? Effroi nerveux évidemment.

Et Geneviève se dit que les femmes ne sont point des êtres de décisions imprévues. Il faut qu'elles préparent leurs actes, mauvais ou bons, qu'elles les envisagent, qu'elles les supputent, qu'elles les pèsent, sans cela elles sont victimes de leurs nerfs. Oui, c'était juste; car, maintenant, après avoir réfléchi à l'avantage de cette fin accidentelle, sans un tressaillement, sans un battement de cœur, elle se disait qu'elle aurait bien poussé sa belle-fille dans l'abîme comme elle la poussait dans les bras de Jacques Rauglin.

CHAPITRE IX

Avec la marée, le ciel s'était endeuillé, et une pluie torrentielle s'abattait sur le petit village.

Assise dans l'embrasure de la fenêtre du salon, qui coupait l'angle de deux rues, Mme Fromant regardait à travers les carreaux, sur lesquels l'eau perlait en larges larmes, le chemin ravagé, les ornières transformées en ruisseaux, lorsqu'elle aperçut Mme Bartèze qui, ratatinée sous un parapluie, d'une marche précautionneuse, afin d'éviter les flaques de boue, se dirigeait vers leur chalet.

Aussitôt Geneviève ouvrit le vestibule pour ne point la faire attendre.

En secouant sa houppelande et frappant ses pieds sous le porche, la vieille dame gémissait :

— Ah! ma bonne amie, quel temps, ah! ma bonne amie!

Digitized by Google

— Aussi combien vous suis-je reconnaissante de l'affronter pour venir me voir.

Mme Bartèze pénétra, puis répondit en riant :

— Ah ! si Mme Pasquinet savait le motif de ma visite, c'est pour le coup qu'elle dirait que je me mêle des affaires des autres.

Geneviève, qui lui avançait un fauteuil questionna, étonnée :

— De quoi s'agit-il donc ?

La vieille dame s'assit, puis mystérieuement déclara :

— Je viens vers vous en ambassadrice... Je suis envoyée par M. Rauglin.

— Ah !

— Comment vont vos filles ?

— Bien, merci. Elles doivent être dans leur chambre. je vais les appeler.

— Non, non, non... pas maintenant, attendez.

Tout en reprenant sa place dans la fenêtre, Geneviève remarqua.

— Tiens, vous parliez de M. Rauglin, justement il est là, au milieu de la route. Je vais lui faire signe d'entrer, il va être trempé.

Les bras au ciel, la bonne dame clama :

— Pas si vite, attendez, attendez, il faut d'abord que je vous explique...

— Mais quoi donc ?... N'appeler ni mes filles, ni M. Rauglin, c'est donc un grand mystère ?

— Voilà, — je supprime toute fleur de rhétorique de peur que le pauvre garçon n'attrape une fluxion ; — Jacques Rauglin aime votre fille Léone.

— Je le savais, répondit Mme Fromant en souriant, elle me l'avait dit.

— Qu'en pensez-vous ?

— Mais rien de mal.

— Alors c'est parfait. Mon protégé peut entrer. Il ne voulait vous parler qu'après y avoir été officiellement autorisé.

Digitized by Google

Le corps penché, Mme Bartèze tapa trois petits coups à la croisée et le jeune homme, aux aguets, comprenant aussitôt les gestes de sa vieille amie, vivement, les rejoignit.

Lorsqu'il fut assis, rouge jusqu'aux oreilles, troublé, embarrassé, meurtrissant de ses doigts énervés son malheureux chapeau de paille qui s'émiettait, Geneviève, elle aussi, un peu intimidée, pour rompre le silence, remarqua :

— Un bien mauvais temps, n'est-ce pas, monsieur Rauglin ?

— Oh ! oui, en effet, répondit-il, la voix oppressée, un bien mauvais temps.

Il y eut une pause, puis Mme Fromant reprit :

— Y a-t-il du monde, au casino ?

— Personne, absolument personne, chacun reste chez soi.

— Ce n'est pas étonnant.

— Dites-donc, mon cher, remarqua brusquement Mme Bartèze, je crois que vous avez assez parlé de la pluie et du mauvais temps. Si vous entriez un peu dans le sujet ?

Rauglin rougit davantage, et s'adressant à la belle-mère de Léone :

— Vous me voyez, madame, bien ému pour un avocat, c'est que la cause que je viens plaider auprès de vous me touche infiniment, le bonheur de ma vie en dépend.

— Bien dit, déclara la vieille dame.

Il la regarda, désespéré, de nouveau démonté par cette interruption. Puis, voyant Geneviève sourire, dominant sa timidité, il lança d'un trait :

— J'aime Mlle Léone, je me crois aimé d'elle. Mais ne voulant pas la compromettre, j'ai cru indigne, madame, de mon honnêteté de continuer ma cour plus longtemps sans vous en parler et vous demander si vous vouliez bien ne pas me décourager.

Digitized by Google

Pendant que Mme Bartèze approuvait d'un signe de tête Geneviève répliquait :

— Mon Dieu, monsieur, je connaissais votre inclination pour ma fille et si je n'y ai pas coupé court...

Il ne la laissa pas achever, jetant avec expansion :

— Merci, madame, merci ! Alors vous voulez bien que je devienne le mari de Mlle Léone ?

— Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient, je crois qu'avec vous elle sera fort heureuse, mais...

— Oui, je sais, vous êtes insuffisamment renseignée sur mon compte. Eh! bien, écrivez à Me Lanquest, dont je suis le secrétaire, au bâtonnier de l'ordre, et vous verrez... Quant à mon père, vous savez que c'est un des plus grands filateurs du Nord, qui ne mettra jamais aucun obstacle à mes aspirations... Pour ce qui est de ma fortune, il m'a toujours dit qu'il me donnerait une somme égale à celle qu'apporterait ma fiancée, afin que je ne lui doive rien...

Voyant que son amie essayait vainement de placer un mot, Mme Bartèze, heurtant le parquet de son parapluie, interrompit le prétendant.

— Taisez-vous un peu, monsieur l'amoureux, on sait tout ce que vous nous contez là, écoutez plutôt.

— Voici, monsieur, ce que je désirais vous dire, déclara Geneviève. Quoique Léone ne soit pas ma fille, je l'aime et m'intéresse à elle, comme si elle était mienne. Je ne vous défends pas d'espérer, non certes, convaincue, je vous le répète, que vous la rendrez parfaitement heureuse. Mais il faut avant tout que cette idée de mariage convienne à mon mari. — Et après avoir hésité une seconde, ne voulant révéler le véritable motif qui causerait peut-être le refus de M. Fromant — je dois vous avouer qu'il n'entrait pas dans ses projets de marier Léone, il désirait la garder longtemps auprès de lui... Aussi faut-il vous attendre à de l'opposition de sa part... Mais enfin, termina-t-elle, pour effacer le nuage qu'elle avait vu passer sur le front du jeune homme, étant donné que vous

Digitized by Google

m'avez comme « avocate », vous pouvez avoir bon espoir.

Jacques Rauglin se leva, très ému, et prenant les mains de Mme Fromant.

— Merci, madame, murmura-t-il, encore merci !

— Je ne dis pas à Léone de descendre, reprit-elle, cette démarche officielle l'émotionnerait inutilement... Mais je la lui communiquerai.

Resté debout pour prendre congé, Rauglin dit encore :

— Aurons-nous le plaisir de vous voir, ce soir, au casino ?

— Mais certainement.

— Nous partons ensemble, mon cher ami, déclara Mme Bartèze, ma nièce doit être aux petits chevaux, avec Mme Mareille. Je vais voir si elle ne se ruine pas.

— Vous êtes une brave, reprit Geneviève, le déluge ne vous effraye point.

— Le déluge, non, répondit-elle en riant, mais il n'y a guère que cela !

La porte refermée sur les deux visiteurs, la belle-mère de Léone rentra dans le salon, un peu désorientée par la rapidité avec laquelle se jouait le drame qu'elle avait combiné...

D'eux-mêmes, sans qu'elle s'y employât, les personnages se groupaient, les événements se réunissaient pour hâter le dénouement. Elle n'était point le traître qui met tout en œuvre pour perpétrer son exécrable crime, elle n'était même pas complice, seulement elle connaissait l'avenir, elle connaissait l'épilogue et n'avait qu'à laisser faire. L'amour seul, en son œuvre admirable et même pour tous les êtres, était le coupable. Et, ne pouvant supposer que le rouage terrestre comportât de si malheureuses exceptions, en sa divine inconscience, il éteindrait une race, au lieu d'apporter la joie d'être et la vie future.

L'inquiétude qui, malgré tout, stagnait dans sa conscience, momentanément dissipée par ce raisonnement, un sourire vague vint sur ses lèvres :

Digitized by Google

— Il faut que je prévienne Léone, elle va être bien heureuse.

Elle hocha la tête :

— Bien heureuse,... c'est drôle !...

Et se dirigeant vers la porte qui faisait vis-à-vis à celle du jardin, Mme Fromant l'ouvrit. Mais aussitôt elle recula; puis, poussant un cri épouvanté, si vibrant qu'il emplit la maison, elle s'élança, les bras en avant : les yeux fermés, les lèvres pâlies, Andrée gisait là, évanouie.

Au son de sa voix où l'on percevait une abominable angoisse, la bonne et Léone accoururent, criant, elles aussi, affolées sans savoir :

— Qu'y a-t-il ?... Qu'y a-t-il ?

— Aidez-moi ! clama la mère... Ma fille, ma chère fille !

Les trois femmes eurent vite fait de relever Andrée et de l'étendre sur le canapé. Léone, tandis que la bonne allait chercher de l'eau, arracha les boutons, coupa les lacets des vêtements afin de donner libre cours au jeu de la respiration. Après quelques minutes de soins empressées, un soupir vint aux lèvres de la malade. Ses paupières s'ouvrirent, puis se refermèrent aussitôt.

— Ma mignonne, ma chérie, pleurait Mme Fromant, qu'as-tu, je t'en prie, parle.

Sous ce pressant appel, encore les yeux de la jeune fille s'ouvrirent. Elle regarda sa mère, Léone, puis deux larmes perlèrent, deux larmes longues, qui lentement glissèrent sur ses joues blanches.

— Andrée, mon Andrée, pourquoi cet évanouissement?

— Pourquoi pleures-tu, ma sœurette ? implora Léone.

La jeune fille passa lentement sa main sur son front, puis la voix sèche et basse, répondit :

— Rien, je n'ai rien.

Elle but quelques gorgées d'eau aromatisée, apportée par la bonne, et murmura :

— Ah ! que j'ai souffert... souffert...

— Tu as eu un étourdissement, un malaise subit ?...

Andrée ne répondit point. Alors Mme Fromant s'asseyant

Digitized by Google

à ses côtés, la prit à pleins bras, la serrant contre elle, en un élan passionné de maternité :

— Ma fille, mon ange, mon adorée, bégayait-elle, parle, parle-moi.

Vaincue par cette chaude tendresse, brusquement la jeune fille se laissa aller, pleurant en de lourds sanglots qui la secouaient toute, la peine énorme qui l'étranglait. Mais comme elle ne disait toujours pas le motif de son accablement, Mme Fromant reprit :

— Veux-tu être seule avec moi pour me tout conter?

— Oui, répondit-elle très bas, avec toi seulement.

— C'est bien, je m'en vais, dit Léone attristée. Quoi ! sa sœur désirait qu'elle n'entendit point la confession d'un chagrin que, sans le connaître, elle partageait.

La mère et la fille restées seules dans la pièce assombrie par le ciel noir, emplie du bruit de la pluie battant la charge sur les vitres de la croisée, Geneviève demanda doucement :

— Dis à ta mère maintenant ton chagrin, tu sais qu'elle fera tout au monde pour l'effacer.

— Ah! hoqueta la jeune fille entre ses pleurs, ah! je l'aimais tant!...

Mme Fromant sursauta. Cette réponse était loin de sa pensée :

— Je ne te comprends pas!... Qui aimes-tu?

Dans un souffle, Andrée laissa passer :

— Jacques Rauglin.

D'un coup, sa mère fut debout, répétant stupéfaite :

— Tu aimes M. Rauglin, le fiancé de ta sœur?

— Oui, pleura-t-elle.

— Et c'est en entendant tout-à-l'heure notre conversation que tu t'es évanouie ?

— Oui.

— Mais tu n'y penses pas, ma chérie, tu as à peine dix-sept ans... tu as le temps de songer au mariage.

— Qu'importe l'âge !... Ne suis-je pas aussi femme que Léone ?

Digitized by Google

— Mais, ma chère petite...

— Ne me dis rien, j'en mourrai !... j'en mourrai !...

Geneviève poussa non un cri, mais un rugissement de femelle dont les petits sont en danger ; et affolée par cette idée de mort, reprenant de nouveau sa fille, l'enveloppant de ses bras, elle aussi pleura, divaguant des imprécations :

— Ah ! les misérables qui s'unissaient pour faire du mal à sa fille, ah ! les misérables !

Soudain, toutes ses combinaisons oubliées, ne voyant plus qu'une chose, le chagrin de son enfant, elle jeta résolue :

— Je ne veux pas que tu souffres !... Nous allons tous partir, jamais plus nous ne reverrons ce Rauglin maudit et si tu n'as pas la joie d'épouser celui que tu crois aimer, tu n'auras pas, du moins, la douleur de le voir marié à ta sœur.

— Mais Léone ?... hasarda Andrée.

— Léone ?... elle ne compte pas pour moi... Il n'y a que toi, tu entends, que toi !... Ce soir, nous partirons !

CHAPITRE X

— Pardon !

— Je te pardonne.

— Ah ! Léone, tu ne m'absous pas, ta voix est pleine de rancune.

— Si, si, je te pardonne, car si j'ai souffert et si je souffre, dit la jeune fille, des larmes plein les yeux, toi aussi tu as dû souffrir et tu dois encore souffrir.

— Tu es bonne, bien bonne !...

Et Andrée et Léone, tombées dans les bras l'une de l'autre, pleuraient de lourdes larmes. Et dans la virginale chambrette des jeunes filles, élégant intérieur, drapé de tentures roses, fait pour les coquetteries et les grâces ingé-

Digitized by Google

nues, les choses, qui quelquefois ont une âme, semblaient tout attristées. Les meubles ne craquaient plus, la pendule de rocaille assourdissait son tic-tac et le soleil, un doux soleil de septembre qui, un instant auparavant, se jouait dans les étoffes aux nuances tendres, discrètement s'enfuyait pour ne pas éclairer de sa lumière joyeuse leur première douleur d'amour.

Andrée reprit :

— Lorsque nous avons quitté Yport, mon chagrin était si grand, que je n'ai point vu le tien. Mais, depuis, j'ai réfléchi et j'ai compris combien j'avais été méchante, quelle peine énorme je te causais, sans en rien soulager la mienne... Ce n'est pas parce que maman te défendait de penser à M. Rauglin, qu'il devait faire plus attention à moi... Aimez-vous, épousez-vous, soyez heureux et je serai contente.

Une lueur d'espérance passa dans les yeux noyés de Léone.

— Vois-tu, sœurette, dit-elle avec une exaltation grandissant à chaque mot, je te le dis maintenant, si je n'épouse pas Jacques, je mourrai.

— Léone, que dis-tu ?

— Oui, je mourrai, car je ne pourrai vivre sans lui... Tu sais, n'est-ce pas, que maman s'occupe peu de moi ; notre père, lui, est très pris par ses affaires, aussi cette sensation neuve de me sentir aimée d'un amour absolu, n'avait insufflé de la santé et de la joie. J'étais métamorphosée, je ne me sentais plus délicate et lasse, mais forte et heureuse... Et cette chute inattendue, me ramenant au temps ancien, alors que j'avais entrevu le bonheur, me brise et me meurtrit... Ah ! vois-tu, sœurette, elle est au-dessus de mes forces.

— Pardon, ma pauvre Léone, pardon, répéta Andrée, mais je te promets de réparer le mal causé par mon égoïsme.

Après avoir embrassé encore sa sœur, elle alla à la toilette, épongea ses yeux, afin que Mme Fromant n'aperçut

Digitized by Google

point la trace des pleurs et, résolue, se rendit dans le salon où sa mère avait coutume de se tenir.

Installée dans un large fauteuil, la table à ouvrage à ses côtés, Geneviève travaillait machinalement à un ouvrage domestique qui n'exigeait point son attention.

Secouant la tête pour accentuer sa pensée, elle se disait qu'en obéissant à la colère, inspirée par la fatale coïncidence de l'amour commun des deux jeunes filles, elle avait eu tort, grand tort. Car, sans parler de l'inquiétude et du mécontentement de son mari, sans s'arrêter à l'étonnement gênant de ses amis, qui l'accablaient de questions sur ce retour subit, en un mouvement d'humeur, elle avait détruit tous ses plans. Léone continuerait à nuire à Andrée par sa présence, et, de plus, l'aventure ne se renouvellerait-elle pas? Dans l'avenir les deux jeunes filles ne pourraient-elles se retrouver dans une situation analogue ?

A l'âge d'Andrée les peines de cœur étaient bien superficielles et si elle, sa mère, avait passé outre, précipitant, au contraire, le dénouement matrimonial, à dix-neuf ou vingt ans, âge d'hyménée, sa fille ne se serait seulement pas souvenu de l'amourette d'antan !

Geneviève poussa un soupir et, pensive, murmura :

— J'ai commis une faute. Mais, mon Dieu, comme il est difficile de suivre la route que l'on s'est tracée et de ne point s'égarer dans les perpétuels carrefours du chemin de la vie !

Mais au bruit qu'Andrée faisait en pénétrant, elle releva la tête.

— Ha ! te voilà... Que faisais-tu donc ? Depuis le déjeûner je ne t'ai pas vue ?

— Léone et moi étions dans notre chambre.

— Il va falloir vous apprêter... Nous irons annoncer notre retour à la cousine Landrequin.

Le visage collé à un carreau de la croisée, paraissant s'intéresser au mouvement de la rue, Andrée répondit :

— Oh ! je ne pense pas que Léone veuille sortir.

— Pourquoi donc ?

Digitized by Google

— Parce qu'elle vient encore de pleurer et qu'elle a tant de peine, tant de peine, que bientôt, si cela continue, la pauvre en tombera malade.

— Ah ! mon Dieu ! Comme c'est ennuyeux !... Pourquoi la malechance a-t-elle voulu que nous rencontrions ce monsieur !...

A cette remarque, faite plutôt sur un ton de commisération, la jeune fille, abandonnant la fenêtre, s'agenouilla aux pieds de sa mère et la voix baissée :

— Écoute, maman, veux-tu me faire un grand plaisir ?... Dissipe le remords qui me ronge, dis à Léone que tu veux bien qu'elle épouse M. Rauglin et écris à ce dernier qu'il peut venir.

— Comment, c'est toi, qui me demandes cela ? lança Geneviève stupéfaite.

— Oui ; j'ai été une petite fille sotte et jalouse qui voulait s'amuser à aimer mais qui, au fond, n'éprouvait pas ce sentiment, — je m'en aperçois bien devant la douleur de Léone.

Et essayant de plaisanter, elle jeta, d'une voix qui sonna faux, car elle ne se sacrifiait pas sans chagrin :

— Moi, j'ai le temps ! Il n'est pas convenable que la cadette se marie avant l'aînée...

Mme Fromant ne la laissa pas continuer, et lui prenant la tête dans les mains, elle la baisa tendrement au front.

— Comme tu es généreuse !... Comme je suis fière que tu sois mon enfant !... Tu as toutes les délicatesses !

— J'aime ma sœur et veux son bonheur.

Une barre au front, la figure assombrie, Geneviève répéta :

— Son bonheur !... Crois-tu que ce soit son bonheur que tu sollicites ?

Et, songeuse, elle murmura :

— Je comprends que l'avenir ait besoin d'être masqué par un impénétrable voile, sans cela, pour beaucoup, la joie serait bien entachée...

— Alors, tu veux bien, dis ? insista la jeune fille.

Digitized by Google

Mme Fromant ne voulant laisser voir que déjà elle avait songé à ce raccommodement et qu'elle regrettait l'action accomplie, répondit :

— Je pourrai y réfléchir... Mais ton père ?...

— Papa fera ce que tu voudras.

— Nous verrons. Pour l'instant, va toujours t'habiller, si Léone désire rester, nous irons toutes les deux voir la cousine Zoé.

. . . . . .

Le soir, les jeunes filles couchées, lorsque M. et Mme Fromant se retrouvèrent en face l'un de l'autre au lieu de faire, ainsi qu'à l'habitude, tous les frais de la conversation en contant à son mari les menus incidents de sa journée, Geneviève pas une fois ne l'interrompit dans la lecture de son journal. L'air préoccupé, elle demeurait silencieuse, avec seulement, par instants, des mouvements de lèvres témoignant que son esprit inquiet ne restait pas inactif. Comme la demie de onze heures sonnait au timbre grêle de la pendule, après avoir bien pesé sa phrase, lentement, elle déclara :

— Léone finit par me tourmenter.

M. Fromant releva la tête, anxieux.

— Que veux-tu dire ?

— Elle maigrit, s'étiole... Il ne m'étonnerait point qu'elle couvât une sérieuse maladie.

Le visage du père se crispa d'inquiétude.

— Combien cette enfant est préoccupante... Sais-tu ce qu'elle a ?

La belle-mère de Léone hésita une seconde, puis voyant qu'elle avait suffisamment alarmé son mari, elle continua :

— Oh ! le motif de son dépérissement n'est pas long à trouver : l'amourette qu'elle a en tête.

— Tu veux parler de ce Jacques Rauglin ?

— Sans doute. Lorsque j'ai quitté les bains de mer, — c'est-à-dire dès que je me suis aperçue de cette intrigue, — je me figurais qu'il s'agissait d'un flirt sans impor-

Digitized by Google

tance, que l'éloignement ferait cesser... hélas, il n'en est rien !... Qu'allons-nous devenir... puisque tu ne veux pas marier Léone.

Vivement M. Fromant riposta :

— Ce n'est pas moi qui m'oppose à son mariage, — oh ! non, je la plains assez de l'existence vide qui lui est réservée, — ce sont les médecins qui l'interdisent.

— Oh ! les médecins, insinua-t-elle, tout en travaillant, ils ne savent pas toujours ce qu'ils disent et l'on se repent souvent de les avoir écoutés.

— C'est possible, mais pour ce qui est de Léone, M. Pouvillon l'a nettement déclaré : c'est une question de vie ou de mort.

Il y eut un silence, durant lequel on entendit grincer l'aiguille sur le dé, puis Geneviève reprit :

— Je n'ai pas une grande confiance dans le docteur Pouvillon ; avec toutes ses histoires, il me semble un peu charlatan... Je le trouve aussi beaucoup vieilli.

— Oui, mais enfin la chose est trop grave.

— En tous cas, son pronostic porte sur le danger qu'il y aurait pour Léone à avoir des enfants et il est bien certain qu'elle n'en aura jamais.

— Qui peut l'assurer ! Vois ton remords si tu t'étais trompée...

Cessant de travailler, la voix devenue autoritaire, Mme Fromant déclara :

— En tout cas, il y a une chance à courir, tandis que dans la situation présente, il n'y en a pas... tu entends Maurice ? Si Léone n'épouse pas l'homme qu'elle aime, elle en mourra sûrement, et dans pas longtemps, car chaque jour la pauvre petite s'affaiblit davantage.

A cette déclaration, M. Fromant se leva si brusquement que sa chaise tomba et tout en bégayant des « Ah ! mon Dieu ! quel parti prendre ?... à quelle résolution m'arrêter ?... » il se mit à arpenter la pièce de long en large, tandis que Geneviève, sans un tremblement dans les doigts, reprenait sa broderie.

Digitized by Google

Les germes de l'inquiétude, de l'incertitude et de la peur de mal faire plantés dans le cerveau de son mari, elle les laissait opérer leur gestation naturelle, et, sans impatience, attendait qu'ils y eussent mûri et que Maurice rendu incapable d'une volonté par le mélange de ces différents sentiments, vaincu, s'en remit à ses conseils.

En effet, ainsi qu'elle l'avait prévu, au bout de quelques instants, il vint se planter devant elle et, les bras croisés, questionna, la voix oppressée :

— Alors, toi, que ferais-tu ?

— Moi, répondit Geneviève sans hésiter, je la marierais.

— Tu crois ?

— C'est mon avis... Quoiqu'il arrive, ce sera moins terrible que de la voir mourir, à dix-neuf ans, de chagrin d'amour.

Il soupira :

— Ah ! comme la situation des parents est quelquefois cruelle !

Encore, il se remit à arpenter la pièce, ne sachant que résoudre. Puis il reprit :

— Il faudrait, si on prenait ce parti, écrire à M. Rauglin... J'aurais besoin de lui parler...

Se levant doucement, afin que nul bruit ne vint modifier l'état d'esprit de son mari, Geneviève le prit par le cou, l'embrassa affectueusement et la voix amollie :

— Quel bon père tu fais !... — Combien tes enfants te préoccupent et t'inquiètent !... — Et l'attirant doucement vers la place qu'elle venait de quitter : — Tiens, assieds-toi là, sous mon ouvrage, il y a l'écritoire.

Presque malgré lui, il s'affaissa sur la chaise :

— Écris, ordonna-t-elle cette fois, c'est le plus sage.

Et l'homme, ne supposant pas les néfastes projets, dominé par cette volonté qui, savamment, s'était appesantie sur lui, prit la plume et écrivit sous la dictée de sa femme.

Daniel RICHE.

(A suivre.)

Digitized by Google

LA RENAISSANCE

DU

THÉATRE POPULAIRE

Par Louis-Frédéric Sauvage

Nous n'avons pas droit qu'à du pain,
nous avons droit aussi à de la beauté.

A l'époque lointaine des âges écoulés où les peuples enfants bégayaient encore, quand le soir empourprait l'horizon des plaines et que la Terre s'endormait, lasse des caresses d'Hélios, parfois quelque vieillard, au seuil des chaumières, délaissait un instant sa marche vagabonde pour dire aux laboureurs de naïves chansons. Il célébrait la force des glèbes fécondes, sa voix monotone évoquait pour eux les fiançailles de la terre et du ciel; il savait le mystère des bois, le mystère des monts et des fleuves, et des regards avides s'attardaient sur ses lèvres. Bientôt un monde étrange naissait à ses paroles. Les moissonneurs attentifs voyaient surgir soudain les divinités tutélaires, Bacchus orné de pampres, Déméter couronnée d'épis, Pan, rieur, à l'ombre d'un chêne, et un peu d'idéal s'essorait en eux. Le crépuscule favorisait ces visions de songe et la rêverie immobilisait un instant les têtes branlantes. Soit qu'il célébrât le bonheur de la paix, soit qu'il dît l'horreur des guerres fratricides, les âmes simples écoutaient sa voix avec ferveur. Une même foi les assortissait pour des tâches communes, elles se découvraient toutes

Digitized by Google

également désireuses du bien. Et, quand les paroles s'éteignaient dans la nuit, quand le vieillard Homère ou le vieillard Hésiode se taisait enfin, un éclair de beauté illuminait encore l'âme des jeunes hommes. Le rhapsode divin pouvait hâter sa course vers les cités lointaines, il pouvait quitter ceux qu'il enseigna, son œuvre désormais ne serait point stérile. Et, sur la route sombre où son pas lassé soulevait la poussière, ainsi qu'un présent de Zeus Olympien, le ciel se fleurissait de gerbes d'étoiles.

Il semble qu'aujourd'hui une jeunesse ardente, consciente des instincts qui la font agir, veuille renouer la tradition séculaire et donner à tous un rayon d'espérance. Dédaigneuse de l'idéal égoïste qui fit trop longtemps s'enfermer ses aînés dans la tour d'ivoire, elle rêve un art moins hautain où l'humanité tout entière aurait sa part des joies dont quelques-uns s'enivrent. La pensée pour elle s'affirme comme une dette. Et ceux qu'un sort hasardeux a créés poètes, ceux qui, enfants du peuple, sentent grandir en eux les gestes de beauté, vont, les mains justement ouvertes, vers leurs frères qu'une nature marâtre a privés de ces dons. Comme ils partageraient le froment et la vigne, ils partagent les songes qui font la vie meilleure. Leur désir d'amour ne s'arrête pas à l'égalité sociale des hommes; ils repoussent les préjugés, ils marchent en dépit des sarcasmes et leurs cœurs libérés ne sentent plus d'entraves. Une foi profonde ennoblit leur âme, le plus dur esclavage ne tairait pas leurs lèvres; ainsi les Athéniens captifs, après la défaite de Nicias, oubliaient les fers et les chaînes en chantant aux Syracusains des poèmes d'Homère.

Cette conception de la beauté, émanation des foules et livrée aux foules encore, a désormais sa place dans l'histoire de l'Art. Certes, ce n'est, jusqu'à présent, qu'un mouvement embryonnaire, mais une pensée si hautaine le guide, un tel élan d'amour lui a été donné, que rien désormais ne pourra le vaincre. Les générations qui naissent aujourd'hui vivront sans aucun doute des destinées glorieuses, et le vieux monde est mûr pour les actes féconds. Un besoin de fraternité paraît convier les races à de communes fêtes; demain verra éclore une humanité meilleure

Digitized by Google

et de jour en jour les hommes iront vers plus de justice et plus de bonté.

Ces aspirations enthousiastes ont inspiré déjà penseurs et philosophes. Elles semblent, à notre époque, devoir échafauder tout un art nouveau. Poètes, romanciers, dramaturges, beaucoup puisent à leur source le breuvage de vie ; mais c'est au théâtre surtout que s'affirme cette renaissance, parce qu'il est le plus sûr moyen d'être entendu des foules. Je m'efforcerai de citer ici toutes les tentatives et tous les résultats.

C'est à M. Maurice Pottecher qu'il convient d'abord d'arrêter sa pensée. Le premier il a su donner une forme concrète aux aspirations enthousiastes que je signalais tout à l'heure et, en matière de théâtre populaire, son nom pourrait bien être synonyme de victoire. A Bussang, au pied des montagnes, dans le merveilleux décor des Vosges, le *Théâtre du Peuple* donna, en 1895, son premier spectacle. Il se composait d'une pièce en trois actes, *Le Diable marchand de goutte*, sur un sujet emprunté aux légendes lorraines. Cette représentation eut, de l'aveu de tous, un succès triomphal. Acteurs et spectateurs offraient, dans la diversité de leurs conditions, tous les éléments qui constituent le peuple, et, du plus humble au plus élevé, une même joie étreignit les cœurs. Je citerai pour mémoire les pièces qui suivirent : *Morteville*, drame en 3 actes, *Le Sotré de Noël*, farce rustique mêlée de chants, *Liberté*, drame en 3 parties, et *Le Lundi de la Pentecôte*, comédie en un acte. Toutes excitèrent également l'admiration des auditeurs, des concours désintéressés ne tardèrent pas à s'offrir, et, sur ces assises profondes, s'éleva définitivement le *Théâtre du peuple*.

Il ne faudrait pas croire que M. Maurice Pottecher se pose en seul but de distraire les hommes. J'ai sous les yeux quelques pages de lui où il définit sa tâche « celle de l'éducation nationale ». L'œuvre d'art doit avoir une action sur les esprits et par cela-même sur les mœurs. C'est un point important que je veux retenir. « Combattre l'ignorance en « bas, et en haut le mensonge, rendre la grossièreté laide, « la violence affreuse et l'injustice insupportable..., décou-

Digitized by Google

« vrir si bien la beauté de l'ordre et de la raison que ce « monde ne souhaite plus d'autre règle que lui, d'autre « guide qu'elle, — voilà ce que les jeunes hommes, par- « venus eux-mêmes à cet état où ils peuvent goûter la « beauté supérieure de la raison et brûlant encore de toute « l'ardeur des passions ennoblies, se sentent aujourd'hui « pressés d'entreprendre. »

Ce but si hautain et d'inspiration si profonde peut se trouver atteint par le moyen puissant des représentations théâtrales, et M. Maurice Pottecher souhaite ardemment que des disciples naissent pour répandre partout la clarté bienfaisante. Il veut que le répertoire emprunte aux traditions, aux légendes, à l'histoire, leurs trésors oubliés, et que les efforts individuels, réunis en faisceau, fassent jaillir du sol la flamme triomphale qui unira les cœurs dans un commun amour. M. Maurice Pottecher rappelle ces prophètes bibliques qui marchaient vers les villes en apportant à tous des paroles d'espoir.

Il nous faut maintenant abandonner les Vosges pour retrouver ailleurs les mêmes ambitions.

M. Pierre Corneillle fit jouer, en juin 1897, dans les ruines de Salbart, sur les bords de la Sèvre, une pièce à trois personnages, écrite seulement pour quelques invités. Le hasard voulut que deux mille paysans en renforçassent le nombre et très sagement écoutassent la pièce. L'auteur était un peu inquiet de cet envahissement, croyant ses alexandrins peu capables d'émotionner vraiment une foule si neuve. Il n'eut à déplorer que le bruit des applaudissements et ce succès involontaire lui donna le désir de tenter une nouvelle expérience.

Il écrivit *La Légende de Chambrille*, « courte féerie « empruntée à un récit légendaire local et dont la très « simple et très poétique donnée est l'éternité de l'amour « plus fort que la mort réunissant les amants par delà le « tombeau ».

La chose, raconte-t-il, fut jouée la nuit, sur une scène rustique dans le parc municipal de Lamothe-Saint-Héray, sans décor, sans machination, sans trucs, par deux jeunes ouvrières, un instituteur et un élève des Beaux-Arts. Redonnée peu de jours après dans une gorge étroite et

Digitized by Google

profonde, tout près de Saint-Maixent, on estima généralement à quatre mille le nombre des spectateurs qui, sans bruit, sans désordre, assistèrent à cette représentation vraiment extraordinaire.

Il serait inutile d'insister et voici une tentative dont personne au moins ne contestera le succès.

Comme M. Maurice Pottecher, M. Corneille professe « que le théâtre doit enseigner, c'est-à-dire élever le niveau « de ceux qui y viennent chercher une distraction et un « plaisir », et « qu'ils doivent en sortir améliorés au triple « point de vue de la morale, de l'esthétique et de l'intelli- « gence ». C'est un point important qu'une seconde fois je prie de retenir.

En plus des représentations données aux arènes de Béziers et dont on ne saurait trop louer le principe, il convient de citer le *Théâtre Breton* que MM. Charles le Goffic et Le Braz ont reconstitué à Ploujean, aux portes de Morlaix. La mystérieuse Armor, terre des légendes et des rêves, possède une littérature nationale trop riche et trop puissante pour que je puisse, en quelques lignes, la présenter ici. Ses vaillants défenseurs ont réussi, à force de volonté et de dévouement, à ressusciter les *mystères* qui passionnaient le peuple du moyen-âge. Ils nous promettent pour demain des pièces nouvelles, inspirées de l'amour du sol et des préoccupations de la vie journalière. Toutes seront jouées en plein air devant le peuple, et le peuple en fournira et le sujet et les acteurs. Un programme d'idées aussi hautes ne peut que rallier les suffrages de tous les esprits capables de penser.

Je laisse volontairement de côté certaines tentatives plus particulières, comme celle de M. Antoine, intéressant surtout la renaissance du théâtre populaire en ce qu'elles ont victorieusement montré la possibilité du spectacle à bon marché, et j'arrive enfin au *Théâtre civique*.

Le *Théâtre civique* est né, en 1897, de ce même courant d'idées altruistes qui a fait surgir de partout les universités populaires et les cercles d'enseignement laïque. M. Louis Lumet, un écrivain enthousiaste et de très grand talent, a conçu le projet magnifique de convoquer les humbles à des fêtes de beauté et, comprenant enfin que ce n'était pas à eux

Digitized by Google

de venir à lui, mais à lui de se rendre à eux, il a fait de son théâtre une sorte de charriot de Thespis s'arrêtant tour à tour dans tous les quartiers. Sans argent, sans aide, soutenu par sa seule foi, alors que tant d'autres eussent dépensé de longs mois en théories et en projets, il se jeta résolument dans la fournaise et sut résoudre ce problème, à première vue insoluble, de donner des spectacles entièrement gratuits. Un plateau recevait à la sortie les offrandes volontaires, et tant bien que mal, entre amis, on s'efforçait ensuite de solder la différence. Ainsi chaque citoyen, si pauvre fût-il, pouvait prendre sa part du repas de beauté.

M. Louis Lumet voulut que ces spectacles comportassent un enseignement. « Nous n'avons jamais eu, écrit-« il, l'intention d'amuser ni de moraliser. Nous avons « cherché parmi les pages des maîtres, parmi les œuvres « des jeunes gens, celles propres à élever l'homme, à lui « donner de la joie, non de la gaîté, à susciter en lui des « idées de justice et d'indépendance. » Le programme des réunions, ayant trait toujours à un problème social (guerre, justice, religion), se composait d'une conférence et de la récitation par quelques artistes, professionnels ou amateurs, des plus belles pages littéraires se rapportant au sujet choisi. Des morceaux de chant, assortis aussi à l'ésprit du spectacle, évitaient de tomber dans la monotonie.

Les premiers insuccès accompagnant toujours les tentatives pareilles ne découragèrent pas M. Louis Lumet. Il sut grouper autour de lui d'énergiques défenseurs de son œuvre, MM. Paul-Louis Garnier, Ch.-L. Philippe, Dunois, et trouva bientôt de toute part des concours désintéressés. D'admirables artistes comme Mlles Mellot, Blanche Dufrêne, Marcilly, MM. de Max et Gémier, eurent la générosité de mettre leur talent au service de cette belle cause. M. Henry Baüer s'intéressa vivement à elle, et parmi les noms des conférenciers, on relève ceux d'Enrico Ferri, le criminaliste italien, de Jean Jaurès, d'Eugène Ledrain et de Léopold Lacour. Des salles croulant sous les bravos récompensèrent acteurs et organisateurs. Au théâtre Moncey, aux Mille-Colonnes, aux Gobelins, des milliers d'hommes du peuple assistèrent religieusement aux représentations,

Digitized by Google

et j'ai gardé personnellement un souvenir ineffaçable d'une de ces dernières soirées où le grand artiste qu'est M. de Max déchaîna un élan d'enthousiasme comme je n'en ai jamais vu de pareil en détaillant de sa voix chaude quelques pages de Lamennais.

C'est en tapant fort sur les clous qu'on les enfonce.

Les organisateurs du *Théâtre civique* se proposent de renouveler leur expérience dans tous les quartiers populaires. Et comme, sans nul doute, ils réussiront, je ne crois pas me compromettre en leur décernant par avance les palmes du triomphe. De trop ardentes sympathies les accompagnent pour que leur œuvre soit éphémère.

J'ai présenté, le plus brièvement possible, toutes les tentatives marquant en France la résurrection du théâtre populaire et, quel que soit l'avenir de ces efforts, on peut dès aujourd'hui en tirer un enseignement. Ce n'est pas un jeu de littérateurs, ce n'est pas une manière de passe-temps, qui ont fait surgir, à Paris et dans les provinces, ces volontés désireuses de partager aux humbles la beauté réservée naguère à des privilégiés. Le beau porte en lui trop d'agents moralisateurs pour qu'on puisse dédaigner son utile concours dans l'ennoblissement des consciences humaines. Les propagateurs du théâtre populaire ont compris qu'il y avait une force immense à mettre au service des pensées hautaines, sommeillant trop souvent dans les esprits, faute d'une étincelle qui les ferait jaillir. Par eux ces pensées redeviendront vivantes, enseigneront aux hommes quelle est la voie du bien et les grandiront davantage aux spectacles de beauté qui leur seront offerts. Ils participeront ce faisant, comme l'écrivait naguère M. Louis Lumet « au formidable mouvement qui porte les foules « vers le bonheur, le bonheur du Pain et de la Pensée ».

Louis-Frédéric SAUVAGE

Digitized by Google

LE " TOQUÉ "

Par Eugène Delard

A Jean de Ferrières.

Je chassais en Périgord chez mon ami Paul Versannes.

Un matin, tandis que nous bouclions nos jambières, la pluie se mit à tomber, une pluie fine, pénétrante qui fouettait l'air comme un grésil, accrochait aux branchages alourdis des chapelets de cristal. Versannes regarda le ciel, consulta le vent, et dit :

— Une journée fichue !

Jusqu'à midi, nous fumâmes des cigarettes, soucieux, désemparés, promenant notre veulerie de siège en siège. Versannes contait inépuisablement ses chasses. Il est de ceux qui dans le repos, par inhabitude de penser, se donnent l'illusion d'agir. Je l'écoutais comme dans un rêve imiter le bruit des perdreaux qui se lèvent et des coups de fusil qui les poursuivent : Frrrt !... Pan ! Pan !... Des plumes voletaient par poignées dans le ciel gris ; le sol se jonchait de bêtes saignantes.

L'hécatombe redoubla au déjeuner, se prolongea jusqu'au soir quatre heures. Et soudain Versannes s'arrêta de tuer. Dans des échancrures de nuages, des lointains bleus s'ouvraient. Le soleil étincela au couchant, semant la terre de brillants, dorant les feuilles luissantes ; et après ce cauchemar des lourdeurs éparses, des nuées opaques bornant la

Digitized by Google

vue, c'était dans le large développement des horizons, comme l'éveil brusque d'une joie. La nature semblait rire à travers ses larmes. Versannes affirma :

— Un riche temps pour demain !

— Sortons un peu, proposai-je... rien de curieux à voir dans les environs? Il chercha : — Non rien... — puis se ravisant, tandis que sa face rougeaude s'éclairait de malice :

— Ah ! si... il y a le Toqué.

Et avec un gros rire où éclatait son dédain de bon garçon bien portant et simpliste pour les mentalités d'exception, les âmes obscures qu'on n'explique point, il ajouta :

— Toi qui aimes les gens pas d'aplomb, tu vas être servi à souhait... Allons voir le Toqué.

Nous nous mîmes en route. Tout en sabrant avec sa canne les buissons chargés de pluie, Versannes expliquait:

— ... Un bonhomme qui est arrivé ici, il y a cinq ans. On ne sait ni d'où il vient, ni quel est son nom au juste. On l'appelle « Monsieur Urbain », de par l'indiscrète considération du notaire qui lui a vendu très cher quelques arpents de friches, et la pieuse reconnaissance du curé dont il grossit le casuel en le chargeant de distribuer des secours aux pauvres. On l'appelle encore « Le Parisien » parce qu'il a l'accent du nord, ou plus couramment « Le Toqué » parce qu'il l'est dans toute la force du terme... Il a acheté cette bicoque que tu vois là-bas dans les oseraies, au bord de l'eau ; et il vit là, seul, avec son chien, un affreux roquet velu, crotté et rageur qui est le résultat de tous les incestes dans toutes les races... Ce toqué est un être souriant, et très doux, et comme d'autres ont la folie des grandeurs ou de la persécution, il a lui la folie de la bonté.

— Un cas très rare, observai-je, et d'autant plus incurable... mais comment et envers qui cette folie se manifeste-t-elle, puisque cet homme vit seul ?

— Eh bien, voilà justement., répliqua Versannes, il vit seul par souci, par respect des autres, Son isolement est fait non de misanthropie, de rancunes tenaces, mais de délicatesses quintessenciées d'excessifs scrupules. Il a peur de

Digitized by Google

blesser les gens, ou de leur déplaire, d'être pour eux une cause involontaire de mal.

— Il y a peut-être en lui des impulsions méchantes qu'il redoute ?

— Non. Cela prouverait alors qu'il n'est pas fou puisque la volonté chez lui primerait l'instinct. Il a au contraire pour l'humanité, pour les bêtes, pour la création entière un amour sans bornes. Ce qu'il redoute, ce n'est pas de faire du mal, mais du bien !

— Par crainte de l'ingratitude ?

— Parce que le bien, selon lui, est la source même du mal... Tu ne saisis pas ? moi non plus... Il t'expliquera peut-être, s'il est en veine de parler, car il y a des jours où il ne dit rien, où il pense... un fou qui pense... faut-il qu'il soit fou !... Moi, il ne me prend plus au sérieux... Un jour qu'il m'exposait ses théories sur la vertu dangereuse aux autres, et la malfaisante bonté, j'ai eu l'imprudence de sourire. Il s'est arrêté court, m'a dit en hochant la tête : « Je vois que vous ne comprenez pas... faut-il vous envier ou vous plaindre ?... » Un joli mot de toqué, n'est-ce pas ?... Et cette bonté dont il proclame les désastreux effets, il la garde en lui malgré tout. Elle est le principe fatal, le vice essentiel de sa nature. Il est bon comme on est concéreux, avec l'humilité chagrine, la honte de son infirmité...

Nous suivions un chemin creux bordé de ronces, jonché de callots de maïs où s'étouffait comme en un tapis mœlleux le bruit de nos pas.

La maison du Toqué était maintenant toute proche. Je distinguais à travers les branches, son toit écrasé, sa façade étroite aux fenêtres renfoncées, aux vitres ternes comme des yeux sans regard, et sa cour de gravis qui n'était autre que la berge très large à cet endroit, au bas de laquelle la Dordogne courait chantante et claire.

A un coude du chemin, Versannes me saisit le bras, et écartant de sa canne une touffe d'églantiers.

— Voilà le phénomène, dit-il.

L'homme était assis sur un banc de pierre devant sa porte,

Digitized by Google

et lisait. Je ne voyais de lui qu'un chapeau de feutre mou, posé en éteignoir sur des épaules fuyantes. Mais bientôt, comme obéissant aux suggestions de ma curiosité impatiente, il se leva, s'offrit en pleine lumière. Il était grand et maigre, d'âge incertain, avec une figure effacée de vieux pastel, où, les traits, les cheveux, la barbe semblaient sans contours définis, sans caractère et sans nuances. Et tout, en lui, donnait cette impression d'effacement, d'indécision et d'usure, la chute des épaules, la minceur du buste flottant dans des vêtements trop larges, la gaucherie inquiète des bras et des jambes, et sa démarche elle-même précautionneuse et lente, comme s'il eut craint, dans sa solitude, de heurter quelqu'un ou de troubler le silence. Une seule chose me frappa dans cette impersonnalité étrange, les yeux, des yeux clairs très grands et très beaux. Eux seuls vivaient, brillaient d'une flamme douce comme des lampes mystiques.

Il fit quelques pas. Son chien sautait après lui, un griffon roux, au poil matelassé de boue sèche. Il le prit dans ses bras, le tint contre lui, passionnément, en le couvrant de baisers. Versannes s'écria :

— Eh bien, crois-tu qu'il l'est, toqué !

Et son éclat de rire nous trahit. Le chien aboya furieusement. L'homme regardait effaré de tous côtés. Versannes le rassura.

— Ce n'est que moi.

Puis me poussant devant lui :

— Un de mes amis. Je lui ai beaucoup parlé de vous... Il a tenu à faire votre connaissance.

Le Toqué courba la tête. Une rougeur d'humiliation montait à ses joues. Il dit avec un sourire triste :

— Je suis une pauvre curiosité !

Et sentant ce qu'il y avait en ces mots de reproches indirects, de protestations timides, dans un élan de sympathie instinctive, irrésistible, je lui pris la main. Alors il tressaillit, me regarda avec une surprise infinie ; et ses yeux rayonnaient, devenaient humides, des yeux de mendiant s'éveillant d'une torpeur de misère, devant une aumône inespérée.

Digitized by Google

— Votre ami a dû vous dire que j'étais fou ?

Je protestai :

— Il vous a décrit à moi comme un être de sensibilité exceptionnelle, redoutant les autres et vous-même. C'est d'un sage, et non d'un fou.

— C'est surtout d'un découragé, soupira-t-il. J'ai fait un rêve d'humanité très haute poursuivant l'idéal du beau, mue par le bien, dans une solidarité étroite d'amour... et quand je me suis aperçu de mon erreur, et que j'étais moi, dans l'humanité réelle, un non sens, une anomalie inutile et dangereuse, je me suis rayé du monde.

— Sans chercher à lutter, demandai-je, à faire prévaloir votre bienfaisante influence ?...

— Mon influence était néfaste, répliqua-t-il, mais à quoi bon vous expliquer !... Vous ririez de moi comme votre ami.

— Non car je vous devine et vous comprends. Vous êtes une victime du bien, et il y a en vous la fatalité douloureuse, la nostalgie incurable d'être aimant et d'être bon.

A son tour il me prit la main, me conduisit au banc de pierre où nous nous assîmes. Une joie le transfigurait. Il balbutia :

— Enfin ! Enfin !... Je vais donc pouvoir ouvrir mon cœur...

Et, sans que j'eusse besoin de l'interroger il commença par phrases brèves, hachées, dans son impatience de tout dire...

— Je ne suis pas fou... j'ai souffert... j'ai souffert, moins par la faute des autres que par la mienne... Il n'est pas sûr que vous compreniez... Tout cela reste obscur, même pour moi... mon malheur est d'être né bon... vous avez dit le mot, il est juste, si profondément, si tristement juste !... j'ai souffert d'aimer, cela se comprend... mais surtout, j'ai fait souffrir les autres... et voilà la chose incroyable, certaine pourtant, je les ai fait souffrir de trop les aimer !

Il se recueillit quelques secondes, puis d'un ton plus calme.

— Je n'entrerai point dans le détail de ma vie, j'en dégagerai simplement les faits principaux, les grandes lignes,

Digitized by Google

cela pour ramener tout au point de départ, montrer les mêmes effets amenés toujours par la même cause... Rien de particulier d'ailleurs... les événements tels qu'ils se produisent pour tout le monde, et d'un côté mon âme inquiète de leurs conséquences, ma volonté généreuse d'en atténuer les chocs autour de moi, de l'autre l'inconscience du danger couru, le mépris du mal évité, et dès lors, la surprise hostile de mon intervention, ou le devoir trop lourd aux hommes de la reconnaissance...

...Mon enfance a été tourmentée, partagée en des affections ennemies entre elles, et se retournant contre moi, se vengeant sur moi de tout ce que j'avais tenté pour les désarmer et les unir. Ma mère était une femme hautaine et sévère, d'une piété excessive, d'un rigorisme étroit qui faisaient la maison morne et froide comme une église. Mon père vivait au dehors joyeusement. Sa place restait vide des semaines entières, puis il rentrait, et c'étaient alors des menaces, des cris, des scènes terribles à propos d'argent. Ils ne se cachaient pas de moi, et à mesure que je grandissais, me prenaient à témoin. Je les jugeais, je les plaignais... Ils décourageaient mon respect sans affaiblir ma tendresse... et de ce que je ne prenais parti ouvertement pour l'un ni pour l'autre, de ce que je m'efforçais d'être entre eux le moyen, le but d'apaisement et d'entente, ils m'ont détesté, renié tous deux. Pour tous deux, j'étais un ingrat et un fourbe, je les espionnais, je les trahissais... Ils sont morts séparés par un abîme où ma jeunesse a sombré.

... Plus tard j'ai eu d'autres affections, des amitiés à l'âge où d'autres ont des amours, non par indifférence ou crainte envers la femme, mais parce que l'amour me semblait éphémère, soumis aux capricieux égoïsmes de la chair, et l'amitié longue, sans orages, abritée qu'elle est au plus profond de nous-mêmes, dans un coin fleuri de notre âme qui ne doit jamais changer...

J'ai eu deux amis, deux époux très jeunes, qui m'avaient accueilli dans ma détresse. Ils semblaient naître à la vie, tant il y avait en eux de bontés confiantes, d'élans géné-

Digitized by Google

reux, d'espérances fières... A leur foyer, j'ai eu un instant l'illusion de l'humanité rachetée par l'amour, du bonheur possible par le beau et par le bien. Je les aimais également de toutes mes forces, je m'étais donné à eux comme un chien sans maître... Et un jour j'eus la certitude qu'Elle le trompait... Ce fut en moi un déchirement, comme si cette femme, cette amie, mourait... et je ne pouvais dompter cette douleur, étouffer en moi ce secret... un soir que j'étais seul avec elle, je la confessai, avec quelles pudeurs tremblantes, quelles précautions infinies!... Elle ne manifestait aucun trouble... me comprenait-elle? j'en arrivais à douter de ce que je savais, de ce que j'avais vu... mais devant l'accusation précise elle n'eut ni révolte ni dénégation... Elle souriait d'un sourire étrange, ironique et presque cruel... Alors je lui pris les mains, je la grondai doucement... tout ce que m'inspirait ma tendresse fraternelle et mon dévouement d'ami, je le lui dis humblement, ardemment, comme une prière... Elle continuait de sourire, mais je la sentais troublée, en proie à une émotion grandissante, et pour achever de la sauver d'elle-même, de l'arracher à sa faute, je me jetai à ses pieds... je la suppliai avec des larmes... Alors, elle eut un cri de triomphe et les yeux dans mes yeux, ses lèvres touchant les miennes :

— Vous m'aimez!... C'est donc vrai que vous m'aimez!...

Je m'étais relevé... je chancelais pris de vertige... Elle m'entoura de ses bras et son souffle me brûlait :

— Moi aussi je vous aime... Ce que vous croyez, n'est-ce pas?... C'est vous que j'aime, vous que je veux...

Je la repoussai avec horreur...

— Taisez-vous... C'est indigne!... Vous êtes une misérable!...

Et à ce moment mon ami entra... je défaillais de dégoût et de honte... Alors elle se redressa, et d'une voix claire, vibrante, en me désignant du geste.

— Vengez-vous de cet homme, et débarrassez-moi de lui... Voilà six mois qu'il est mon amant!

Je ne sais plus bien ce qui s'est passé... j'ai la vision de

Digitized by Google

deux poings levés sur moi pour m'écraser... et puis un cri sourd, la chute lourde du corps... Etait-ce une syncope ou la mort foudroyante ?... je n'ai jamais su... j'ai fui... je me suis caché longtemps, suivi de fantômes, hanté de remords, comme un assassin...

Il y eut un silence. Versannes me poussa du coude : cette histoire l'égayait fort. Au bout d'un instant le Toqué reprit :

— Du temps a passé... C'était en moi un grand deuil.... mais notre cœur est fait de tant d'illusions et d'exigences !... il a une telle vitalité pour souffrir !... Je me suis consolé de l'amitié par l'amour... j'ai épousé une femme d'origine modeste, une jeune fille très droite et très pure... ma faiblesse l'a gâtée, ma bonté l'a perdue !... C'est inconcevable, monstrueux n'est-ce pas ?... Concentrer sur un être toutes ses sollicitudes, et que cela soit le principe, la cause de son malheur et du nôtre...

Ma femme était pauvre... Elle avait derrière elle un passé vaillamment supporté de labeur et de privations... le bien-être que je lui apportais la grisa... la fortune déchaîna en elle l'orgueil... notre intimité fut très courte... je l'adorais... j'aurais voulu vivre toujours dans l'isolement recueilli de nos tendresses... mais sa chair était distraite, sa pensée se détachait de la mienne et je surprenais en ses yeux l'obsession fixe de lointains mirages... Il est certain qu'elle ne m'a jamais aimé... j'avais pourtant l'intuition que cette femme restée dans sa médiocrité, épousant un homme de sa condition, aurait été une compagne loyale et tendre... C'est donc que l'amélioration des destinées est une chose fatale et que le bonheur dessèche les âmes ?...

Ma femme était belle... Elle voulait paraître et briller... j'ouvris ma maison toute grande... je donnai des fêtes pour qu'elle en fut la reine... les hommes l'entouraient, la courtisaient, mais ma confiance en elle était sans bornes... et s'il me venait quelque tristesse des joies qu'elle goûtait, je me disais que c'était en somme la mieux aimer que de sacrifier mes goûts aux siens, et de la faire heureuse aux dépens de mon bonheur...

Digitized by Google

Mais sa soif de plaisir et de luxe devenait insatiable... je pris peur... et me rappelant qu'elle avait été digne et grande dans la pauvreté, je lui confiai que nos ressources s'épuisaient, qu'il nous restait à peine de quoi vivre... Je tremblais en disant cela, et je ne la quittais pas des yeux, attendant la réaction de sa nature vaillante, le généreux élan de son cœur... C'était après un bal, le matin... La flamme des bougies pâlissait dans l'aube grise... des senteurs lourdes traînaient, aromes de fleurs et parfums de femmes, toute la mélancolie dissolvante des lendemains... Elle me regarda dans une stupeur terrifiée...

— Ruinés !

Je m'efforçai de la rassurer... Rien n'était désespéré... j'étais courageux, bien portant... je travaillerais... Elle m'écoutait à peine... ses yeux regardaient autour d'elle, le cadre de sa beauté et de ses succès, les choses brillantes et futiles qu'il fallait quitter... et soudain elle éclata en sanglots... je la pris dans mes bras... je la berçais, je la consolais comme une enfant...

— Tranquillise-toi... en dehors du monde que nous ne verrons plus, aucune tristesse ne t'atteindra... aucune gêne... aie confiance... notre sort est encore-enviable... nous sommes jeunes et nous nous aimons !...

Ses larmes peu à peu tarirent... des spasmes la secouaient, des frissons comme après une grande peur... je la portai dans sa chambre, je la dévêtis... sa tête se laissait aller sur mon épaule, ses yeux se fermaient... à peine couchée elle tomba dans un sommeil profond, un sommeil sans rêves... et dans l'harmonie de ses traits, la douceur rythmée de son souffle, je devinais confusément la profondeur de son inconscience, la paix égoïste de son âme d'où le chagrin avait fui...

Alors commença pour moi une vie active et saine... mes journées se passaient au dehors, employées à refaire notre fortune... mais des ressources que j'avais sauvées, et que je cachais, je distrayais le nécessaire pour la satisfaction de ses goûts à elle, et le confort de son existence. Elle s'était d'abord

Digitized by Google

abimée dans la tristesse... Bientôt elle réagit... je la trouvai résignée, presqu'heureuse... mais elle ne s'intéressait à rien de mon travail, et moi-même je comptais peu pour elle... j'étais un étranger qui partait le matin, rentrait le soir, et qu'elle quittait et qu'elle accueillait avec le même pâle sourire, le sourire de ceux dont la pensée est ailleurs...

Le Toqué se tut... ses mains allaient et venaient sur ses genoux crispées et tremblantes, puis d'une voix sourde, essoufflée, avec maintenant la hâte d'en finir :

— J'appris qu'elle avait un amant... un amant très riche... je lui pardonnai... l'épreuve avait été trop dure sans doute, la transition trop brusque... je lui pardonnai... nous partîmes en voyage cherchant à dépayser cette douleur et cette honte. Chaque horizon nouveau nous semblait l'étape dernière vers l'apaisement et l'oubli... et cet horizon atteint, nous sentions qu'il fallait aller plus loin encore, traîner la loque saignante de notre cœur sur la route interminable... jamais un reproche de ma part, jamais la moindre allusion... nous vivions côte à côte dans un mutisme craintif, exagérant notre attention vers les choses indifférentes, comme des amis longtemps brouillés qui évitent de parler de leurs querelles anciennes... j'ai tout fait pour reconquérir ma femme... C'était une malade chère que je soignais, que je sauverais... mais le mal était sans remède... et ma faiblesse aimante l'aggrava... ma confiance en précipita les phases... Elle m'avait juré d'oublier cet homme... Elle le revit... Elle l'aimait... mais lui s'était détaché d'elle pendant l'absence... alors... un soir en rentrant, je l'ai trouvée morte, un flacon brisé près d'elle, et dans ses mains, sur son cœur, par inconscience ou bravade de ses trahisons dernières, les lettres qu'il lui avait renvoyées, les affreuses lettres d'amour éploré, de lâchetés suppliantes qui m'ont tout appris.

— Le Toqué ferma les yeux ; deux grosses larmes en jaillirent... une angoisse pesait sur nous, et Versannes lui-même était devenu sérieux... Il murmura :

— Trop bon en effet... Vous auriez dû commencer par la tuer vous-même...

Digitized by Google

L'homme reprit :

— Voilà quelle a été ma vie, une folie peut-être, une folie d'affection, de dévouement et de sacrifice.... et dans cette lutte pour des destinées meilleures, pour une parcelle d'humanité empêchée par moi de souffrir, j'ai atteint exactement au résultat contraire. Mon affection, mon dévouement sur lesquels on savait pouvoir compter ont provoqué les égoïsmes et les sécheresses de cœur. Mes sacrifices ont détruit chez ceux qui en profitaient la notion de bonté et de solidarité humaines. Comprenez-vous maintenant ?... Je n'ai jamais fait le bien sans avoir aussitôt provoqué le mal, et le mal a toujours triomphé... Mes idées de droiture, de clémence, de justice ont déchaîné partout autour de moi l'iniquité, la cruauté et le mensonge... et alors, mais bien tard... trop tard !... j'ai compris ma funeste influence, et que ceux que j'avais aimés, entourés, devant lesquels j'avais si soigneusement aplani la vie eussent été sans doute plus heureux sans moi, livrés à eux-mêmes, sans défense, contre les épreuves qui fortifient et grandissent, rendus meilleurs par l'adversité...

... Quant à moi, conclut-il, j'ai conquis non le bonheur, mais le calme. Et désignant le griffon hirsute étendu de tout son long à nos pieds :

Je ne connais plus que mon chien. Avec lui je peux être bon impunément, car le bien que l'on fait aux bêtes ne dévie jamais de sa route et atteint son but infailliblement... Ce chien est le seul être qui ait répondu par sa fidélité, à mon affection, par son dévouement, à mes caresses... Il est à lui seul ma pensée, mon but, ma raison de vivre... Après lui...

Le Toqué esquissa un geste vague, puis brusquement parla d'autre chose, mais l'idée fixe était en lui : il y retombait sans cesse, ne gardant du passé, ni rancœur, ni amertume ; et réduit à concentrer sur un chien les trésors méconnus ou dédaignés de ses tendresses, il pardonnait à l'humanité ingrate et cruelle, la regardait de loin comme une maîtresse très belle qui passe au bras d'un autre et qu'on ne

Digitized by Google

cessera jamais d'aimer, de tout ce qu'on a souffert par elle.

Nous prîmes congé. La nuit était venue... Des nuages se reformaient à l'ouest, avançaient lentement en groupes compacts, éteignant une à une les étoiles. Bientôt ils tinrent tout le ciel, et les horizons se fondirent, la terre s'anéantit, noyée d'ombres. Nous marchions les yeux fixés sur une lumière lointaine, une lumière de ferme perdue dans la nuit... et songeant à tout ce que je venais d'entendre, je me disais qu'au fond de ces paradoxes, dans l'obscurité de cette âme brillait pourtant une parcelle de vérité, comme cette clarté faible de ver-luisant piquant les ténèbres.

— Voilà ! fit Versannes, un pauvre diable, mais un fier toqué tout de même !

— Non, répliquai-je, une exception qui, il faut l'espérer du moins, a rencontré d'autres exceptions...

... Quelques mois plus tard je reçus à Paris la visite de Versannes. Ma première pensée fut pour le Toqué.

— Eh bien ! demandai-je, que devient-il ?

— Plus rien, répondit Versannes, il est mort... Mon Dieu oui... de la façon la plus bête du monde, en vrai fou qu'il était... Figure-toi qu'un jour des gamins se sont emparés de l'affreux roquet et l'ont jeté à l'eau, une pierre au cou... j'ai vu cela de loin, des coteaux de Négrondes, où je tirais des bécasses... Le chien hurlait, se débattait, et les gamins riaient, sautaient, battaient des mains... puis voyant accourir le toqué qui hurlait de son côté avec de grands gestes ils se sont sauvés. Seulement lui courait plus vite, il les a rejoints... je pensais qu'il allait les pulvériser... pas du tout... il est passé près d'eux sans rien leur dire, sans les voir... et à l'endroit où le chien venait de disparaître, il a plongé... et n'est remonté que huit jours plus tard... tout seul.

Versannes choisit un cigare et l'alluma. Je reconstituais le drame si poignant et si simple, l'agonie longue du chien, la mort brusque de l'homme, sa volonté de ne pas survivre une heure à ce qui avait été, après tant de déceptions et de

Digitized by Google

blessures, la compensation tardive, le suprême refuge de son cœur aimant.,. Je voyais sa course haletante, ses gestes désordonnés, j'entendais sa voix déchirante crier : « Me voilà... je viens mourir avec toi... » Et puis le bruit sourd de cette existence tombant dans un rejaillissement d'écume, la fin de cette misère esseulée engloutie dans un remous, quelques bulles d'air crevant à la surface, des frissons de vagues... et puis plus rien... la rivière poursuivant sa route, la vie reprenant son cours, la vie indifférente fatale et paisible, dure seulement aux bons et aux faibles.

— A quoi penses-tu ? demanda Versannes.

— A la destinée étrange de cet homme.

Il sourit, haussa les épaules, et dans un jet de fumée, où montait en tourbillonnant sa philosophie légère :

— Crois-tu, hein !... Quel Toqué !...

Eugène DELARD

Digitized by Google

(TRIBUNE LIBRE DE LA *NOUVELLE REVUE*)

LES

IDÉES DE PAUL DÉROULÈDE

Par le Marquis de Castellane

Si Déroulède existe, le « Déroulédisme » n'existe pas encore. Déroulède est un instrument de destruction, porté aux nues par beaucoup : d'aucuns le considèrent comme le porte-drapeau de leurs mécontentements, de leurs répugnances, de leurs vengeances ; partout où il lui plairait de les mener, ceux-ci le suivraient ; mais ne leur demandez pas où on les mène, ils ne le savent pas, ils ne le veulent point savoir : ce sont des « *n'importe-quistes* » (à situation nouvelle il faut des mots nouveaux). Pour eux, Déroulède est le bélier qui ébranle et qui renverse ; il suffit. Et voilà comment il se fait que l'armée qu'il commande soit émaillée d'uniformes si disparates, depuis la chemise rouge des socialistes jusqu'à la tunique blanche des soldats du Sacré-Cœur.

Cette extériorité du personnage est-elle son extériorité réelle ? Déroulède n'est-il qu'un agitateur, qu'un tribun de haute allure et de particulière honnêteté ? Je ne le pense pas. Il est vrai qu'il subordonne toutes les théories à l'action ; conquérir d'abord, planter ensuite. Mais qu'il l'ait ou non médité et surtout prémédité, il syndique un ensemble de réformes constitutionnelles auxquelles tôt ou tard l'opinion sera unanime à souscrire. Sera-t-il le chef de l'école qu'il vient d'ouvrir ? On peut en douter ; mais l'école est fondée ; regardez de l'autre côte de l'océan vous en verrez l'architecture ; pour l'édifier il suffira d'en copier le modèle.

La France républicaine est en droit d'adresser à Déroulède un reproche : il ne lui a pas montré assez claire-

Digitized by Google

ment le point où il entend la mener. Nous avons besoin de voir, de comprendre. Emana-t-elle d'un héros nous ne nous rendons pas à la première sommation; nous sommes d'une curiosité désespérante. Nous songeons au lendemain. C'est ce voile, involontairement jeté sur les idées de l'agitateur, que je voudrais soulever. En cherchant à démêler son programme, peut-être arriverons-nous à découvrir le nôtre.

*
* *

Déroulède oppose l'école plébiscitaire à l'école parlementaire, le peuple à ses mandataires. Les mandataires sont infidèles : ils trahissent; conclusion : bridons-les, mettons-leur le caveçon. Quel malheur qu'ils soient indispensables au fonctionnement de la souveraineté! On les supprimerait sans phrases! Et comme pourtant il faut un chauffeur pour faire marcher la locomotive, ce chauffeur sera le président de la République, délégué direct, incarnation immédiate du peuple.

A vrai dire, toute la conception constitutionnelle du tribun consiste dans ce troc de mandataires. Le peuple avait cinq cents mandataires, il n'en aura plus qu'un. Les députés ne seront plus que des intermédiaires, que des donneurs d'avis, écoutés sans doute, mais réduits au rôle de surveillants patentés. J'ai beau relire toutes les déclarations de Déroulède, son projet d'appel à la nation, si le coup d'état militaire avait réussi, je n'y trouve que ces deux aphorismes :

> Le suffrage restreint est aboli
> Le suffrage universel est rétabli...

Quelles sont les conséquences constitutionnelles qui en dérivent? C'est ce qu'il a négligé de nous indiquer et ce que nous nous permettrons de dire à sa place. Mais auparavant il faut s'arrêter sur l'instruction du procès fait au parlementarisme et voir si les charges dont on lui fait un crime ne sont point exagérées.

A l'heure qu'il est, pas un Français n'oserait faire l'éloge de l'autocratie parlementaire, pas plus les républicains que les monarchistes.

Digitized by Google

Les premiers, s'ils avaient la certitude que la république ne court aucun risque, n'auraient pas de peine à convenir que les parlements tout puissants sont généralement impuissants, qu'un char tiré dans six cents directions n'a aucune chance d'avancer. Les seconds, à supposer qu'il en soit quelques-uns imprégnés encore des charmes de la monarchie de Juillet, reconnaîtraient qu'un facteur nouveau, le suffrage universel, a été jeté dans le domaine de l'ambition publique ; que grâce à ce facteur, le nombre des bavards, des « députables », des aspirants au pouvoir, dépasse toute mesure. Je doute que les uns et les autres pussent faire sans sourire, l'apologie de deux régimes, en somme similaires.

Les changements de ministères, les conspirations de couloir n'ont pas été moins fréquents sous le roi Louis-Philippe que sous la troisième république. De 1830 à 1848, la royauté a usé 70 ministres. De 1870 à 1889, dans un même espace de temps, la république en a usé 80. M. de Freycinet n'a pas changé plus souvent de logis ministériel sous notre république que M. Thiers sous la monarchie de Juillet. Louis-Philippe et M. Loubet régnent, ils ne gouvernent pas. Sauf le titre qui diffère, ils se ressemblent à crier. Ils enregistrent, ils signent. Rois et présidents domestiques, voilà ce qu'ils sont. Si la majorité des députés l'exigeait, M. Loubet ferait d'un communard un premier ministre. Louis-Philippe disait : « Que M. Thiers me présente, pour un de ses collègues, un huissier du ministère, je suis résigné (1). » L'un s'efforce de contenter la coalition républicaine, l'autre s'essayait au système des « conquêtes individuelles ! » Celui-ci est président des Français opportunistes ; celui-là était roi des Français orléanistes. Cela s'appelle régner et gouverner par un parti, cela ne s'appelle pas représenter les grands intérêts de la patrie.

Aussi, que voit-on ?

Sous ces deux essais de parlementarisme autocratique, même impuissance de produire, de réformer ; mêmes agitations, mêmes coalitions, mêmes affaissements. En 18 ans, la monarchie de Juillet fait une loi militaire (1832), très

(1) *M. Thiers*, par Charles de Mazade, p. 244.

Digitized by Google

douce aux fils de censitaires, très dure aux fils du peuple; une loi sur l'instruction primaire (1833), sentant son rétrécissement d'une lieue; elle développe les salles d'asile et les crèches; elle institue la procédure à suivre en cas d'expropriation pour cause d'utilité publique; elle construit les fortifications de Paris (1840); elle achève quelques églises, élève quelques colonnes..... et c'est tout.

En 24 ans, de 1876 à 1900, la troisième république institue les syndicats ouvriers! (1884) Monument démocratique, le seul qu'elle aura la force d'édifier, sans se douter d'ailleurs des trésors sociaux qu'il abritera! Elle fait une loi sur les responsabilités afférentes aux accidents du travail, loi de privilège! (1898), qui ruine et qui supprime les petits patrons! Elle construit une foule de palais moins autochtones et, plus disproportionnés les uns que les autres (1900). Quant à l'équité de l'impôt, à son dosage vraiment humain, elle en parle toujours, elle ne l'établit jamais. En revanche elle élève le budget et par conséquent les charges des Français d'un milliard.....

Les deux régimes, également parlementaires, ont produit des résultats « identiques ». M. Desmousseaux de Givré, établissant le bilan des ministres de Louis-Philippe, demandait: « Qu'ont-ils fait? » Et sa réponse était: « Rien, rien, rien. » Interrogée, la république parlementaire, serait condamnée à répondre elle aussi: « Rien, ou presque rien ». Parlementaires et eunuques sont synonymes dans la langue politique.

En revanche, corruption, désordre moral, agitation, sont inféodés au parlementarisme despotique. Celui-ci engendre ceux-là comme la chenille engendre le papillon.

Il y a encore des gens pour célébrer la moralité du règne de Louis-Philippe, où tout émanait du parlement, depuis le roi jusqu'aux ministres et aux simples débitants. Qu'ils ouvrent l'histoire, ils y verront :

Article premier. — *Religion.* — Le pillage de l'archevêché de Paris est excusé voire même encouragé par les ministres parlementaires. (1)

(1) M. Thiers, déclinant sa qualité de sous-secrétaire d'État aux finances, intervint très vivement pour détourner la garde nationale « de

Digitized by Google

Art. 2. — *Instruction.* — MM. de Montalembert et Lacordaire sont décrétés d'accusation pour avoir tenté d'ouvrir une école.

Art. 3. — *Voie publique.* — Des caricatures immondes s'étalent aux vitrines de tous les kiosques.

Art. 4. — *Administration.* — MM. Teste et Cubières inaugurent l'ère des pots de vin.

Art. 5. — *Sottise gouvernementale.* — Louis-Philippe fait revenir les cendres de Napoléon.

Art. 6. — *Canaillerie.* — Les députés applaudissent au déshonneur de la duchesse de Berry.

Art. 7. — *Monarchisme.* — La Fayette veut « un trône populaire entouré d'institutions républicaines ». Le roi répond : « C'est bien ainsi que je l'entends. » (2)

Art. 8. — *Conservatisme.* — Les courtisans de la royauté nouvelle ont des mines si peu rassurantes que M. de Sémouville, pénétrant dans les appartements royaux, s'écrie : « Je prie votre Majesté de m'excuser si je me présente sans être crotté. » (3)

Art. 9. — *Déconsidération ministérielle.* — « L'on accuse ouvertement M. Thiers de tripotage, de concussion, de vol. » (1834) (4)

Passons à la république parlementaire. Que dit-on d'elle aux articles correspondants ?

Article premier. — *Religion.* — Fermeture des couvents ; laïcisation implacable.

Art. 2. — *Instruction.* — L'accès des fonctions publiques interdit à tous ceux qui n'auront pas fait un stage dans les écoles de l'État (Projet de M. Leygues. 1899).

Art. 3. — *Voie publique.* — Les camelots et la pornographie se promènent bras dessus bras dessous.

se commettre avec le peuple dans ces circonstances ». Voir récit de M. Arago, à la tribune de la Chambre des députés, le 13 août 1831.

(2) Thureau Dangin. — *Histoire de la monarchie de juillet*, t. p. 20.

(3) — id. — p. 105.

(4) — id. — p. 275-276.

Digitized by Google

Art. 4. — *Administration.* — Les croix vendues ! Les votes vendus ! Wilsonisme et Panamisme !

Art. 5. — *Sottise gouvernementale.* — Des ministres qui se disent modérés mettent le socialisme aux affaires dans la personne de M. Millerand !

Art. 6. — *Canailleries.* — Les parlementaires conspuent l'un après l'autre tous leurs chefs : Gambetta, Grévy, Ferry, Floquet, Méline... et bientôt Waldeck-Rousseau! Imprévoyance et ingratitude !

Art. 7. — *Républicanisme.* — M. Thiers proclame la république sans républicains. M. Loubet exige que la république soit pure de tout alliage conservateur, lisez « opportuniste ! »

Art. 8. — *Radicalisme.* — Où en est l'impôt sur le revenu? Simple question qu'il suffit d'être en droit de poser pour que la pitrerie parlementaire se détache lumineuse sur l'horizon politique.

Art. 9. — *Déconsidération ministérielle.* — Du sommet à la base ce n'est que délation ? Jean Dupuis ! De Lanessan ! Galliffet ! Il serait cruel d'insister.

Quelle est la conclusion du parallèle ?

Monarchistes et républicains sont également écœurés du spectacle donné par leur monarchie et par leur république parlementaire. Pas plus les uns que les autres ne souhaitent la continuation du système. Celui-ci est jugé par ceux qui politiquement en ont vécu. Tout au plus quelques incorrigibles, qui en ont été les enfants gâtés, se hasardent encore à dire qu'il a été faussé, tandis qu'en vérité il a simplement été porté à ses limites naturelles, étant donné un pays où le peuple est et se proclame seul souverain. Ils oublient que l'unique contrepoids du parlementarisme, le droit royal, est depuis longtemps aux oubliettes. Chaque jour, la France le leur rappelle. Celle-ci a exagéré l'autorité laissée depuis 25 ans aux parlementaires, parce que, tout en répugnant à exercer par eux sa souveraineté, c'était pour elle le seul moyen.

Déroulède est donc véritablement le porte-drapeau et le porte-parole d'une commune répugnance... Il représente

Digitized by Google

la destruction d'un système dont son pays ne veut plus ; — nul ne peut nier cela. — Mais là s'arrête le rôle qui lui est reconnu par l'ensemble du parti républicain. Dès qu'il s'agit de recoudre, il cesse d'être un chef ; à peine reste-t-il un soldat ?

C'est qu'on le soupçonne d'être un Césarien et que beaucoup, grâce à Dieu, ne veulent pas plus de l'autocratie plébiscitaire que de l'autocratie parlementaire. — Si en effet en regard de la gestion des parlements, l'on met celle des chefs d'Etat qui cumulent toutes les initiatives, toutes les confiances, qui sont à la fois mandataires et mandants, chefs de train et chefs de frein, qui ne sont soumis à aucun contrôle, qui n'acceptent aucunes critiques, qui s'instituent ou qui ont été institués directeurs d'un collège de muets, l'on ne tarde pas à reconnaître que les inconvénients du silence, pour être d'une autre sorte, ne sont pas moins grands que ceux du bruit. Aucun parlement, aussi divisé, aussi casse-cou qu'on le suppose, n'aurait pu engager des ministres responsables devant lui à négocier l'Unité de l'Italie, ou, pour être d'une précision incontestable, l'agrandissement du Piémont, à l'instar de Napoléon III, souverain tout puissant, lequel, dans sa négociation avec Cavour (1) à défaut du bon sens, eut la légalité pour abri. — L'expédition du Mexique qui rendit possibles toutes les autres calamités impériales n'aurait certainement pas eu lieu, si, au lieu d'être obligés de s'en prendre à l'Empereur, les députés avaient eu devant eux des ministres renversables.

Revenir à un pareil système de gouvernement, se jeter dans les bras d'un sauveur qui peut vous perdre en voulant vous sauver, abdiquer ses droits comme un simple roi, voilà qui n'est guère tentant pour un peuple. — Bien des Français hélas ! dans toutes les classes, aussi bien en bas qu'en haut, plus encore peut-être en bas, rappellent de leurs vœux une constitution portant en elle la possibilité de maux semblables. Ils ne contestent pas les effets

(1) L'entrevue de Plombières, en juillet 1858, fut absolument secrète. Cavour s'y rendit par un détour, avec un passeport et sous un nom supposé. C'est là que fut arrêté l'agrandissement du Piémont, précédé de la guerre. Pas un ministre n'assistait à cette négociation.

Digitized by Google

passés du régime dictatorial ; le voudraient-ils, ils n'y parviendraient pas. Ils ne peuvent pas faire que Solférino n'ait abouti à Sédan ; ils se contentent de proclamer que ce qui est arrivé une fois n'arriverait pas deux. Mais leur affirmation n'a pour base que leur sentimentalité et la sentimentalité n'efface pas l'histoire.

Avant Napoléon III il y avait eu Napoléon 1er. Chose étrange ! le génie avait conduit la France exactement au même point que le rêve. Puisqu'un homme de génie et un brave homme n'ont pas pu éviter d'aller aux abîmes, c'est donc que le système est mauvais.

Aussi la France laisse-t-elle, les sentimentaux de la politique, regarder d'un œil attendri ces despotismes ; libre à eux de ne se souvenir que de leurs brillants apparats ; nous nous rappelons, nous, les larmes et le sang répandus, le sol violé et volé, la gloire passant à l'ennemi ; nous concluons que la pacification constitutionnelle n'est pas plus dans le despotisme des chefs élus que dans la toute puissance des parlements.

Déroulède, dont nous cherchons à préciser l'état d'âme, est de cet avis : « Je n'ai jamais préconisé la dictature ! Je ne suis pas plus Césarien ! » (1) Nous devons le croire, j'ajoute : on devrait le croire. Malheureusement quelques-uns, ceux qui ne sont pas suffisamment honnêtes pour attacher foi à la franchise des autres, en doutent. Il suffit. Déroulède est réduit, je le répète, au rôle de soldat dans sa propre cause ! Mais qu'il conduise ou non le mouvement, son œuvre de destruction existe. Il a démoli. Sur le sol dénudé pointe une végétation spontanée. Bien qu'on la voie mal encore, nous allons tâcher de la découvrir.

***

L'abolissement du parlementarisme que nous ne confondons pas avec l'abolissement des parlements a pour conséquence nécessaire l'exaltation du pouvoir central, lequel, sous la république, n'est autre que le pouvoir présidentiel. Tout « le Déroulédisme » est là. Peut-on créer

(1) Discours de M. Déroulède devant la Haute-Cour, le 20 novembre 1899.

Digitized by Google

une présidence forte, sans faire du même coup un César : Tel est le rêve. Pour le réaliser il faut édifier un système constitutionnel qui mette le pouvoir effectif dans les mains d'un homme et qui pourtant laisse arriver à cet homme, les avertissements, les revendications, les plaintes de la nation : Un chef ayant l'initiative, décidant, syndiquant les vœux, les espoirs, et des députés signalant les fautes de sa gestion ; une France se mettant volontairement en tutelle, avec un tuteur qui prenne la responsabilité et un conseil de famille qui montre les écueils !

Plus d'intrusion de tous les instants dans les actes du chef; que les députés votent mais qu'ils ne puissent plus prendre la tribune pour un théâtre et la France pour un parterre. Assez de parades; le chef de l'état à la barre, les députés à la Chambre de conseil. Surtout plus de tréteaux, plus de pirouettes, plus de descentes de police dans les bureaux et jusque dans les consciences des ministres ! Au fond, ce pays que l'on traite et qui se traite si souvent lui-même de fou, est parfaitement raisonnable... Il veut être gouverné sans être exploité... Sans doute il y a du merle blanc dans son rêve; toute nation qui ne reconnaît pas un principe supérieur, divin ou traditionnel, est forcément aux prises avec les intérêts personnels de ceux qui dirigent sa marche. Montesquieu a eu raison de dire que la république était le gouvernement de la vertu. Il faut mille fois plus d'abnégation pour conduire honnêtement un peuple dont on dépend, pour ne pas le flagorner ou pour ne pas l'étrangler, que pour diriger en peuple que l'on domine de toute la hauteur de la naissance ou de la tradition.

C'est ce système intermédiaire, ce système de « vertu inévitable » que Déroulède cherche; il croit l'avoir trouvé dans son président de république « plébiscité »... Ce personnage suffirait-il à le parfaire ? Sans crainte on peut affirmer que non. A un chef issu du suffrage universel il faut un parlement qui contrôle... Et Déroulède néglige de nous dire quel il sera.

L'idée qui a présidé à l'institution d'un président de république irresponsable, simple exécuteur des œuvres du parlement, est une idée purement politique, non une idée constitutionnelle. La constitution de 1875 fut une consti-

Digitized by Google

tution malhonnête ; toute ma vie, je m'honorerai de ne point l'avoir votée. Je me souviens des motifs invoqués tout bas par les auteurs de cette belle œuvre ! La France serait-elle bien ou mal conduite? Il s'agissait bien de cela ! Ce qu'il fallait c'était faire provisoirement de la république un gouvernement imbécile afin de réserver l'avenir au prétendant de son choix ! Ce fut avec la satisfaction d'hommes venant de faire une bonne farce que les Orléanistes enlevèrent au peuple la possibilité d'acclamer le prince Napoléon et que les républicains lui interdirent celle de porter à la présidence un prince d'Orléans. Les conséquences de l'invention n'apparurent qu'après coup, tant elles avaient peu préoccupé les inventeurs.

Le suffrage universel directement consulté eut-il fait les choix qu'a réalisés depuis le parlement : N'eut-il pas conspiré contre la forme du gouvernement? Rien n'est moins certain. Mais ne pouvait-on pas lui laisser l'investiture du pouvoir et par conséquent la possibilité de communiquer sa propre force, en le mettant en garde contre ses entraînements? Entre un chef élu par les députés et un chef élu directement par le peuple n'y a-t-il pas de moyen terme?

Aujourd'hui que l'on veut se débarrasser du parlementarisme, force est de poser la question. Une élection directe du chef de l'Etat pourrait-elle être tentée, sans que la République fut en danger ?

Les particuliers ne rédigent pas eux-mêmes les contrats de mariage de leurs enfants. Les termes de la procédure leur sont étrangers ; ils confient la rédaction à un notaire ; celui-ci donne la formule légale à leurs intentions. Vis-à-vis de la procédure constitutionnelle le peuple est un simple particulier. Il se dirige mal à travers le maquis. Mais il exercerait fort bien son droit souverain par l'entremise de mandataires choisis ad hoc.

C'est ainsi qu'il procède aux Etats-Unis. Quelle serait la forme de ce choix ? La plus simple serait la seule bonne. Point d'arlequinade constitutionnelle, point d'intérêts classés et divergents, point de parts faites à la fortune, au culte, au talent. La loi du nombre est la loi ; Déroulède dit : respectons-la ; Déroulède a raison. Mais les conseillers

Digitized by Google

municipaux de France réunis ne pourraient-ils pas devenir le collège présidentiel? Mieux qu'aucuns autres ils représentent le simple électeur; ils sont en contact permanent avec lui; ils travaillent, ils parlent, ils pensent sous ses yeux. Un Président de la République nommé à la majorité des voix par les municipalités sortirait des moelles de la nation. Il serait investi d'une puissance de résistance, de veto, de gouvernement qui remettrait vite les députés à leur place.

J'indique cette solution; elle est raisonnable; mais toute autre, pourvu qu'elle soit issue du suffrage universel de la nation, l'est également. La force du suffrage universel, celle qui en fait l'institution anti-révolutionnaire par excellence et par cela même conservatrice, c'est qu'au delà il n'y a rien, absolument rien. C'est la limite extrême des revendications possibles, de l'affirmation de l'orgueil humain. Il offre assez d'autres dangers, pour ne pas lui refuser cet avantage. Il est une force immense, il est la force... il est la vague qui balaye les châteaux de sable élevés sur la plage par les babys parlementaires, les combinaisons savantes de couloirs, les coalitions d'ambitions, les conspirations de droite et de gauche. Un exécutif issu du suffrage universel cesse d'être un domestique; il est un chef.

Le programme constitutionnel de Déroulède, tout au moins dans ses manifestations parlées ou écrites, s'arrête là... Il est insuffisant. Ainsi borné il créerait de perpétuels et de terrible conflits entre l'exécutif et le parlement, il ne détruirait pas le parlementarisme. Exalter le pouvoir central, ne ferait pas qu'ipso facto le pouvoir parlementaire fut enfermé dans une sphère limitée.

La clef du problème est de faire d'un parlement qui gouverne un parlement qui contrôle.

Certainement le grand agitateur a aperçu ces conséquences nécessaires de l'axaltation qu'il préconise; il a eu le tort de ne pas les étaler au grand jour.

*
* *

Et pourtant quel n'eut point été le succès de sa harangue s'il avait dit aux Français: Désormais les ministres ne

Digitized by Google

seront plus renversés par les Chambres : les membres des Chambres ne seront plus ministrables ! Que l'on ne s'y trompe pas ; le mycrobe parlementaire ne mourra que le jour ou ces deux interdictions seront écrites dans la constitution républicaine. Les seuls freins applicables au parlementarisme ont leur point d'appui non dans la conscience des députés, mais dans l'atmosphère qui les fait éclore. Ils naissent de la force des choses ; nul n'est obligé de les serrer, ils se serrent d'eux-mêmes ; c'est pour cela qu'il faut croire à leur vertu.

Quelle est l'unique raison de toute agitation parlementaire? C'est l'ambition... Sur 10 députés 9 veulent arriver : qui à un ministère, qui à une recette générale, qui à la présidence d'un tribunal. Ceux qui ont l'esprit de juger leur propre incapacité, ne pouvant faire leur fortune propre, travaillent à celle de leurs fils. L'électeur, lui aussi, se met de la partie : il sait que son mandataire peut exiger les places ; il entend qu'il les lui fasse octroyer. La conséquence de cette double mission, de celle que le député porte en lui, de celle que l'électeur lui attribue, est de subordonner toute l'action gouvernementale à la réalisation de tous ces *desiderata*. Les groupes, les sous-groupes, dont le Parlement offre l'image, n'ont qu'un but : fabriquer des ministres ; et fabriquer des ministres, c'est fabriquer des émargeurs de budgets.

Pour que le député cesse de conspirer, il faut que la conspiration ne puisse rien lui rapporter. Qu'il ne soit plus ministrable, qu'il ne puisse plus occuper les fonctions publiques, tous les inconvénients du parlementarisme ne sont pas supprimés, mais ils sont considérablement amoindris. L'ambition des autres n'est pas un stimulant comparable à la sienne propre. C'est l'histoire éternelle du propriétaire qui fait cultiver son bien et de celui qui le cultive lui-même. Le revenu du second est le double de celui du premier.

Du jour où la députation a cessé d'être un tremplin, la situation de député redevient ce qu'elle doit être : celle de membre d'un conseil de famille. N'ayant rien à attendre des ministres, ne pouvant prendre leurs places, le député est l'administrateur régulier de la fortune publique. Par

Digitized by Google

situation il est obligé de demeurer ce que son tempérament, la plupart du temps, l'a fait, un homme de bon sens et un honnête homme. Il juge les questions au mieux de l'intérêt public, non plus au mieux de ses chances d'arriver. Il demeure un juge au lieu de se sacrer homme d'Etat.

Et combien ainsi diminuerait le nombre des politiciens! Du jour où la politique ne mènera plus à rien, à quoi bon politiquer? La difficulté ne sera plus de choisir des députés, elle sera d'en trouver. Les Parlements ne seront plus hantés que par les hommes de dévouement, à qui suffira l'honneur d'être les syndics de la confiance de leurs concitoyens. C'est alors que l'équilibre constitutionnel sera établi; les forces ne seront plus confondues, elles se modèreront mutuellement. L'exécutif exécutera, le législatif conseillera.

Reste à savoir quelles seraient les relations des deux pouvoirs ainsi séparés? Il semble que des ministres irresponsables et une tribune libre soient incompatibles. L'on se figure mal un député critiquant l'expédition du Tonkin et ne pouvant s'en prendre qu'au chef de l'Etat. La nation assisterait-elle impassible à ce duel? Se contenterait-elle de marquer les coups et de rédiger un procès-verbal? Si le pouvoir de ce chef était incommutable par voie d'hérédité, nul doute que le conflit, puis l'émeute, ne fussent au bout du dissentiment; mais, du moment que ce pouvoir émanerait directement du suffrage universel, c'est le peuple qui serait juge en dernier ressort de la justesse des attaques. Dépositaire du verdict, sa révolte n'aurait aucune raison d'être. Un président justiciable du peuple, dont on signalerait les moindres fautes à la face du pays, à la tribune, dans la presse, serait mille fois plus réservé dans son action qu'un président issu des Parlements, pouvant toujours s'abriter derrière des ministres que l'on conspue, mais qu'après tout l'on oublie. Il faudrait qu'il eut mille fois raison pour résister à la pression des députés et à celle des journaux.

M. le professeur Charles Benoit (1) qui, à l'instar d'Ernest Naville et de Stuart Will, vit au pays des rêves

(1) Professeur à l'école des Sciences politiques.

Digitized by Google

constitutionnels a aperçu la nécessité de l'irresponsabilité du ministre devant le parlement. « Le choix *habituel* des ministres hors des chambres! » disait-il dernièrement. (1) S'il n'était qu'habituel, ce choix serait absolument insuffisant. La porte doit être hermétiquement fermée à toutes les intrigues. Ce choix sera permanent ou il ne sera pas. Pour se mettre à l'abri de la geôle parlementariste, il n'y a pas deux systèmes: ou bien il faut que la France retourne à la monarchie, forte du principe d'hérédité étai lui-même de ses résistances, avec la responsabilité ministérielle à la base, ce qui ne sera certainement pas; ou bien il faut qu'elle aille à la république, avec un président nommé par le suffrage du peuple et directement responsable devant lui. A ce compte seulement, ce grand pays échangera l'exploitation dont il est l'objet contre une direction vraiment nationale.

* * *

Quelles seront les répercussions sociales de cette abolition de l'autocratisme parlementaire?

D'un mot l'on peut dire que les hommes et les choses seront remis à leur place. Les ministres, les fonctionnaires ne pouvant plus être recrutés, sous quelque prétexte que ce soit, dans les Chambres, le chef de l'État devra aller les chercher ailleurs. L'école professionnelle de gouvernement étant abolie, il s'adressera aux écoles libres, c'est-à-dire à ce qu'on appelle la carrière. Chose étonnante! Il faudra avoir fait un stage dans l'administration des finances pour dresser un budget; pour négocier un traité de commerce, il faudra avoir été consul; pour administrer le département de la marine, il faudra avoir été marin; pour faire la loi aux Chinois, il faudra avoir été en Chine. Sans doute il n'en sera pas toujours ainsi. Si un homme par ses écrits, par ses harangues, par ses œuvres, s'est signalé comme un administrateur, comme un politique, nul doute que le chef de l'État ne s'adresse à lui plutôt qu'à tout autre, mais ce sera l'exception. D'une manière

(1) Conférence du 2 février sous la présidence de M. Rambaud, sénateur, à l'hôtel des Sociétés savantes.

Digitized by Google

générale l'on peut dire que le travail, que le talent, prendront dans la balance gouvernementale la place de la faveur et de l'imbécillité.

Il y a, je le sais, une objection à cette décentralisation de l'ambition : « Les membres de la première assemblée constituante en 1789, s'étaient interdit les fonctions publiques; l'assemblée qui suivit en 1791, ne fut ni moins bruyante, ni moins jalouse de gouverner que nos parlements actuels. » L'on en conclut que l'interdiction des fonctions publiques aux députés, ne rétablirait nullement l'équilibre entre l'exécutif et le législatif. Il est nécessaire de s'expliquer sur ce prétendu enseignement de l'histoire.

Le 6 novembre 1789, Mirabeau réclama la présence des ministres au sein de l'assemblée nationale. Le lendemain Languinais riposta par la proposition suivante :

« Les représentants de la nation ne pourront obtenir du « pouvoir exécutif, pendant la législature dont ils seront « membres, et pendant les trois années suivantes, aucune « place dans le ministère, aucune grâce, aucun emploi, « aucune commission, avancement, pension et émolument, « sous peine de nullité et d'être privés des droits de « citoyens actifs pendant cinq ans. »

Mirabeau, qui aspirait au gouvernement, exhala ses sarcasmes :

« Je ne puis croire, s'écria-t-il, que l'auteur de la motion « veuille sérieusement faire décider que l'élite de la nation « ne peut pas renfermer un bon ministre. »

Il termina son discours par cette boutade : « Il y a dans « l'assemblée une personne qui peut être l'objet secret de « la motion. Cette personne c'est moi, parce que des « bruits populaires, répandus sur mon compte, ont donné « des craintes à certaines personnes, et peut-être des « espérances à quelques autres : qu'il est très probable « que l'auteur de la motion ait cru ces bruits; qu'il est « très possible encore qu'il ait de moi l'idée que j'en ai « moi-même; et dès lors, je ne suis pas étonné qu'il me « croie incapable de remplir une mission que je regarde « fort au-dessus, non de mon zèle ni de mon courage, « mais de mes lumières et de mes talents, surtout si elle « devait me priver des leçons et des conseils que je n'ai

Digitized by Google

« cessé de recevoir dans cette assemblée. Voici donc « l'amendement que je vous propose : c'est de borner « l'exclusion demandée à M. de Mirabeau, député des « communes de la sénéchaussée d'Aix. »

L'assemblée passa outre à cette facétie. La première partie de la motion de Languinais, relative à l'incompatibilité de la fonction de député et de celle de ministre fut votée.

Le 26 janvier 1790, la Constituante étendit son interdiction à toutes les fonctions rétribuées, sans distinction. Trois de ses membres ayant été nommés par le roi, l'un, Le Couteulx de Couteleux, caissier de l'extraordinaire, l'autre, Nourissant, fournisseur des vivres et fourrages de l'armée, le troisième, Volney, inspecteur du commerce de l'île de Corse, Goupil de Préselme s'écria que « ministres et députés d'une grande nation devaient être exempts non seulement de blâme mais même de soupçon ». Fréteau ajouta : « Je stipule ici pour la liberté publique, pour l'honneur et l'intérêt de l'assemblée nationale; il n'y a qu'un moyen d'assurer l'inviolabilité, c'est de mettre les députés le plus loin possible des recettes, des caisses et de la Cour. » L'assemblée, les tribunes, tout retentit d'applaudissements, dit le *Moniteur universel*. Le décret qui fut voté (26 janvier) interdit au député « d'accepter de la « part du gouvernement, soit directement pour lui-même, « soit *indirectement* pour ses enfants, aucun bénéfice, « don, pension, gratification, charge, place, emploi, et « autre faveur ». Quelles en furent les conséquences?

Empêcha-t-il le roi de trouver des ministres? Il y eut Narbonne, il y eut Dumouriez, il y en eut bien d'autres. Le gouvernement royal eut besoin de recourir à la diplomatie de Talleyrand : au lieu de nommer celui-ci ambassadeur à Londres, il lui confia une mission secrète. En revanche cette même négociation mit en valeur un jeune diplomate de la carrière, M. de Chauvelin, qui, sans le décret de la Constituante, serait éternellement resté dans l'ombre. (1) On ne peut donc pas dire que l'abnégation des députés ait été nuisible au bien de la monarchie.

(1) Voir *la mission de Talleyrand à Londres en 1792*, par Georges Pallain. — Plon et Nourrit, 1889.

Digitized by Google

Les membres de l'assemblée législative n'en furent pas moins, il est vrai, des parlementaires exaspérants qui ont gouverné au lieu de conseiller. Pourquoi ? C'est que le roi n'était pas l'élu direct des Français ; supposez Louis XVI plébiscité, comme le serait le Président de République rêvé par Déroulède, il y a lieu de croire que les rôles eussent été renversés. Il aurait été acclamé, tandis que l'assemblée législative eut été huée. Au lieu de se mutiner la force publique lui eut obéi ; le peuple aurait protégé son représentant au lieu de maltraiter son maître.

Il est absolument injuste de comparer avec l'ancien milieu monarchique, le milieu républicain où serait tentée l'expérience : Ici plus d'ambitieux, plus d'aspirants-ministres, plus d'organisateurs de groupes. L'État marchant d'un pas ferme dans la voie de son développement, à l'abri des têtes folles, des élucubrations subites, conduit par un chef sorti des moelles de la nation, agissant sous sa surveillance, obligé d'être l'impression de la masse des citoyens, au lieu d'être le prisonnier de plusieurs coteries qui consentent à l'annihilation générale plutôt qu'au triomphe de l'une d'elles !

Ainsi équilibrée, la France politique ne donnerait plus le spectacle de l'imbroglio, de la cupidité des parlementaires. Au lieu d'être déchiquetée, elle serait gouvernée. Pour tout dire la souveraineté du peuple cesserait d'être un vain mot.

*
* *

En résumé toute la réforme constitutionnelle destinée à nous délivrer des malfaisances du parlementarisme se réduit à trois termes :

1° Un Président issu du suffrage universel ;

2° Des ministres irresponsables devant le Parlement ;

3° Des députés non ministrables.

Toutes les classifications électorales, toutes les réglementations d'interpellations, tous les bornages à l'initiative des lois ou à la danse des millions ne sont que des chinoiseries, ou pour rester sur terre française, que des rêves de bavards. C'est aux racines qu'il faut frapper, non au branchage. J'ajoute que ces trois réformes s'enchai-

Digitized by Google

nent; elles s'appellent: distraites l'une de l'autre aucune ne vaudrait. Ni dans les programmes parlés, ni dans les programmes écrits de Déroulède elles ne sont formulées; elles y résident pourtant. Le tort du tribun est d'avoir cru qu'il suffisait qu'elles s'enchaînassent pour être aperçues de la foule. Qu'il les lui montre, même des lointains de son exil, qu'il fasse ressortir les convoitises, les égoïsmes de la gent parlementaire, qu'il les découvre au grand jour, qu'il les personnifie; il verra le peuple devenu exécuteur public dresser la potence à laquelle sera pendue la vieille loque anti-démocratique et anti-nationale qui a nom, parlementarisme.

Nul doute que la République ne marche à ces horizons lumineux et réconfortants. Elle se meurt disent les uns, elle se traîne disent les autres; ce qui est plus vrai c'est qu'elle se transforme. Trente années pour une ère politique ce n'est même pas l'adolescence, c'est à peine l'enfance. La République réelle, vraie, n'a pas encore ses dents; elle les fait et elle en souffre. Déroulède s'efforce à la guérir, à la grandir: c'est un bon citoyen! J'ajoute: c'est un bon républicain!

Marquis de CASTELLANE,

Ancien Député à l'Assemblée Nationale.

Digitized by Google

MONTSALVAT

ROMAN HISTORIQUE

En 3 Actes et 4 Tableaux

Dans une terre lointaine, inaccessible à vos pas, est un burg nommé Montsalvat. Un temple lumineux s'élève au milieu, un temple précieux, auquel la terre n'a rien de comparable... (RICHARD WAGNER. *Lohengrin*. Acte III.)

Lieu de l'action : Dans le domaine et au château des gardiens du Graal (Montsalvat), contrée dans le caractère des montagnes septentrionales de l'Espagne Visigothe (Pyrénées).

Le costume des chevaliers et écuyers du Graal ressemble à celui des Templiers : cotte d'armes blanche et manteau ; mais, au lieu de la croix rouge, une Colombe, aux ailes éployées, est brodée sur les manteaux et sur les écussons. (RICHARD WAGNER. *Parsifal*. Décor.)

I

PROLOGUE

L'ÉPOQUE

I

LOUP DE FOIX

Vers le déclin de l'an 1200, Ramon-Roger de Foix, fiant à la sainte comtesse Philippa la garde guerrière de Tarascon, chevaucha soudain vers l'Arise, à travers la sylve séculaire : une bête monstrueuse venait de paraître dans le Podaguez, un fauve que les féroces chiens de Siger et d'Astou, pastours « éperonnés » des cavales de Catalogne, évitaient

Digitized by Google

en hurlant de terreur lorsqu'il surgissait, les yeux flambants, à l'orée lumineuse des bois.

Imploré par ses vassaux en proie aux pires superstitions de la peur, le comte vint dormir au castellar de Carla, et, dès le lendemain, assis, tout songeur, sur le pont-levis du manoir, parmi les mugissants appels des trompes montagnardes, il voyait venir à lui les chasseurs qu'il avait mandés : Ramon de Laurac, émir johannite du donjon de Rabat, dont les oubliettes sarrazines joignaient la grotte mystique de Bédaillac ; Sicard de Durfort et Arnauld de Villamur, chevaliers du Paraclet, prédestinés au martyre cathare ; Pierre de Durban, dont le destrier morisque s'ébrouait dans un grand bruit de feuilles sèches, tous les veneurs gothiques de Serrelongue et du Sabartez, érigeant en leurs poings gantelés de fer les formidables épieux romans.

Des traqueurs aragonais narraient leur quête prudente et quelles empreintes, dans l'argile égratignée d'ongles géants, les avaient menés au monastère des Salenques, barricadé sur les recluses d'Ermengarde du Telh, jeune abbesse du moustier, investi, sans doute, par la Bête.

Le Suzerain, les ayant écoutés, pensif, se mit en selle ; la chevauchée le suivit, silencieuse, les armes hautes, à travers les chemins de rouille et d'or. Sur la rive de l'Arise, les chevaux soufflèrent, bruyants, les naseaux au ras du sol : des traces larges marquaient le sable, et nulle autre qu'elles ne croisait leur cheminement redouté. Le comte examina les empreintes mystérieuses.

— Un loup ! annonça-t-il, surpris et dédaigneux.

Comme il se redressait, le fourré s'ouvrit devant lui. Une femme en sortit, drapée de longs haillons, ses cheveux gris épars sur l'épaule : une créature d'extase, tragique et suave à la fois, druidesse aux yeux ardents mais au doux geste, devant qui s'inclinèrent aussitôt les hommes du Sabartez, en la nommant au Suzerain :

— Ermessinde, diaconesse du Paraclet.

Le grand féodal la salua, déférent et grave.

— L'été prochain, lui prédit alors la prophétesse d'une voix chantante, un fils naîtra de toi, qui deviendra la gloire de Montsalvat et de Joan-le-Bien-Aimé. Il portera le nom que tu viens de prononcer et sera l'infant de Foix.

Digitized by Google

Puis elle disparut dans les profondeurs de la sylve. Durban apprit au comte que la voyante habitait lès cavernes proches et que ses prophéties n'avaient jamais été vaines.

La chevauchée s'égrena, ralentie, parmi les sentes hasardeuses. Les bois s'escarpaient, semés de roches moussues, tout frissonnants de cascades sonores et de feuillaisons fanées par l'automne. Les abîmes bleus de Leucata resplendirent sous la chênaie ; sur le bord des lacs dormeurs, le grand destrier de Ramon s'arrêta, suant d'horreur et de malaise. Les chiens d'Arnauld de Villamur battaient en retraite, grondants de rage vaine, vers les veneurs soudainement plus recueillis. Derrière les molosses, un sillage puissant dans les broussailles hautes annonçait l'imminente agression du Fauve.

Resté rêveur depuis le carrefour sablonneux de l'Arise, le le comte murmurait distraitement un nom qui grandissait en lui comme une aube d'espoir :

— Loup, infant et vicomte de Foix?...

— Gardez-vous! lui crièrent les guerriers, tandis que son destrier, fou d'épouvante, s'évertuait à le désarçonner pour fuir plus vite : la Bête débûchait, monstrueuse, à trente pas, entre deux taillis d'yeuses.

Calme, le suzerain mit pied à terre, lâcha son cheval, qui regagna au galop les sentiers sylvestres, puis, l'épieu en arrêt, fondit sur l'animal, le tua net d'une rude estocade en plein cœur et, déjà redevenu songeur, préoccupé, lui trancha la tête à coups d'estramaçon.

Le cadavre énorme du loup saignait sur les feuilles mortes; en cercle autour de lui, les grands chiens d'Astou flairaient son âcre senteur de massacre. L'escorte avait rejoint le comte, qui ordonna :

— Rentrez au castellar, où vous m'attendrez jusqu'au troisième jour. Quel est, ajouta-t-il, celui de mes vassaux qui souffrit le plus des déprédations de la Bête?

— Le vidame des Salenques, homme-lige de l'abbesse du Telh, dernière papiste de la contrée.

— Je clouerai, décida Ramon, ce trophée sanglant sur la porte de son moustier.

La tête hideuse à sa ceinture, seul, il s'éloigna le long des lacs que fonçait le soir, tandis que le Thabor, éblouissant

Digitized by Google

de neige, tendait plus haut vers le ciel ses crêtes hiératiques, rosées déjà par le couchant.

Les verbes d'Ermessinde cheminaient avec le veneur épique. Ils avaient, en son mâle cœur, avivé le désolé désir de perpétuer sa race; mais il songeait amèrement que Philippa, illuminée de la grâce des Parfaits, n'était déjà plus auprès de lui que la sœur ineffable, la diaconesse d'Esclarmonde, la prêtresse chaste de l'Esprit.

Et, blême, souriant une fois dernière à l'espoir de se voir continuer et revivre dans la délicate jeunesse d'un enfant, le comte allait, parmi l'automne symbolique des bois, chenus et graves comme lui, vers le printemps fécond, vers les baisers promis d'il ne savait encore quelle femme.

Déserts demeuraient, cependant, les combes et les sentiers: le ruisseau parleur des étangs accompagnait le guerrier lassé de son clair encouragement à le suivre; le ciel, incendié, s'adoucissait à travers les futaies dégarnies par le vent, et tout à coup, sur la pourpre atténuée du soir, crénelé de sable, bastillé de gueules, sommé de flèches romanes ajourées d'azur et clarinées d'or, le moustier des Salenques mura le val devant Ramon exténué.

Le rempart était vide, nul vigilant guetteur n'ayant donné du cor pour signaler la venue du chasseur farouche.

Une campane vieillote priait, comme dolente, dans le clocher grêle, et cette plainte mystique faisait plus solitaire le ravin et plus redoutables au faidit les hautaines forêts gothiques.

Il gagna la poterne obstruée par l'amoncellement des feuilles sèches, fixa de sa dague le mufle de la Bête au front du guichet grillagé et cria, menaçant, envahi d'une âpre colère contre l'hostilité muette et déserte des choses:

— Tel sera le blason de mon fils Loup, et telle sa vengeance sur les monstres de son temps !

La porte ayant tremblé sous son poing formidable, le guichet s'ouvrit, et Ramon recula, saisi d'effroi étrange: deux yeux immenses et doux, deux yeux étonnés et tendres, deux yeux de vierge le regardaient, angoissés d'abord, surpris ensuite, charmés enfin, et le réseau doré de très longs cils voila aussitôt leur éclat candide.

Le comte, mécontent de sa violence, navré des trois regards

Digitized by Google

d'Ermengarde du Telh, — il l'avait reconnue à l'orfroi tramé de son bandeau, — tenta un brutal geste de respect ou d'excuse ; puis, humilié de sa rudesse, il gravit le sentier, bruissant de feuilles tombées, et s'avisa de fuir à grands pas.

Mais son âme, avec un inexprimable trouble, agitait en lui des pensées et des souvenances : Ermessinde prophétique, la religion nouvelle de l'Esprit envahissant jusqu'aux monastères romains où des recluses, disait-on, osaient déjà rêver d'hérésie cathare, d'amour consolateur, son vœu résolu d'aimer la première vierge rencontrée en son chemin, tout un espoir enfin de tendresse jeune, de passion neuve, d'attirance essorée inopinément des deux grands yeux bleus d'Ermengarde.

Accablé, pesant de cette journée de chasse, il se détourna vers les Salenques et pâlit, éperdu. L'abbesse, blanche sur le rempart crépusculaire, le regardait s'éloigner, déçue, les deux mains comprimant son cœur en tumulte. Un éclair illumina Ramon : elle était si manifestement sienne, il l'aimait tant, la prédiction de la voyante l'éblouissait de telles évidences en présence de l'Élue prédestinée qu'il eut peur de son bonheur même et se contraignit à le déserter.

Il courut vers les bois sauvages pour y cacher et exalter sa désespérance de s'être dominé déjà ; mais les ronces le retenaient, lascives ; les fleurs se rouvraient, amoureuses, sur son chemin ; des brises le frôlaient, conseillères de volupté ; un appel lui parvint, impérieux, adorable, auquel il répondit par un cri de triomphal aveu...

Au pied du rempart mérovingien, devant la poterne entr'ouverte, sous le mufle monstrueux du Loup fatidique, la vierge, subjuguée et sublime, ouvrait ses frêles bras au Suzerain conquis.

II

PASCOR

(Pâques).

Pierre de Marly arrêta son destrier ; ses regards descendirent dans la plaine, et son bras se tendit, comme pour l'adieu dernier, vers la strade romaine où s'égrenait l'armée d'Amaury.

Digitized by Google

Du haut des premiers escarpements cévenols, il distinguait les familiers détails de l'ost en marche ; des noms jaillissaient de ses lèvres pensives, des noms cruels, évocateurs de victoires âpres et de tueries : ceux des conquérants de France qui venaient, après avoir usé un quart de siècle et plus d'un million de guerriers à les réduire, d'exterminer, semblait-il, les hérétiques du Consolateur.

En l'auguste recueillement de la forêt, le vassal du Roi pieux retrouvait, non sans détresse, l'horreur du désert aquitain dévasté par la guerre, l'angoisse des solitudes où blanchissaient, en proie aux rapaces, les ossements épars des défenseurs martyrs, des conquérants tués, et la sensation atroce de fouler un sol dépeuplé de sa race glaça tout-à-coup la jeunesse robuste de son sang.

Ses yeux ayant de nouveau cherché ses compagnons d'armes, la hâte singulière de leur cheminement l'emplit de surprise et d'émoi : il lui parut que, sous le pâle azur de la matinée, la troupe d'Amaury battait en retraite devant le soleil issant et que cette cohorte de vainqueurs offrait l'aspect de débris d'armée en déroute.

Encadrée, en effet, de mercenaires vieillis, de moines épeurés et de captives tristes, l'élite du cortège n'escortait guère que des mourants ou des morts ; de funèbres chars emportaient vers les verdoyants vallons de Chevreuse les cercueils de Simon de Montfort, lapidé, sous Toulouse, par le pierrier vengeur qu'avaient armé des vierges et des veuves, les corps de la farouche Alix de Montmorency et de son fils Guiot, ceux des évêques romains et des barons exhumés des cryptes de Carcassonne ; mais ce qui faisait plus désolée cette exode de conquérants, c'était la théorie spectrale des moribonds dont l'agonie n'osait espérer le repos de la tombe dans le sol qu'ils avaient abreuvé de sang et qui, hâves, chancelants, éperdus, fuyaient, devant la mort prochaine, vers leurs fiefs séquanais pour y mieux dormir l'éternité.

Le chevalier de Marly murmurait leurs noms à mesure que ses regards les blasonnaient, le long du chemin dallé des Césars : Gui de Vaux-Cernay, qui ne devait point revoir vivant les bords parfumés de l'Yvette ; Arnauld-Amalric, abbé de Cîteaux, archevêque de Narbonne et primat de Septimanie ; Gui de Montfort, oncle d'Amaury et frère de

Digitized by Google

Simon ; Bouchard de Marly, Lambert de Croissy, le maréchal de Lévis, Pierre de Voisins et Jehan de Bruyères, chevauchant les vieux destriers de guerre qu'éperonnaient enfin les terreurs insolites de la mort...

Pierre s'en alla, esseulé, par les sentiers rocailleux, parmi les clairières vernales, embaumées des souffles de Pascor. La montagne, où l'accompagnait le souci de remplir la mission d'Amaury auprès des garnisons françaises du Castrais, demeurait pourtant inerte à ses yeux, et, jeune, résolu, héroïquement campé sur ses arçons houssés de cuir doré, il doutait qu'un hostile frémissement du sol aquitain eût pu justifier et provoquer, au sein de la terre romane, morte, sans doute, aux représailles du passé, cette étrange panique de cadavres.

Les heures s'écoulèrent ; les sentes s'aplanirent, la forêt se clairsema, et le soleil pascal déclinait vers les plaines tolosanes lorsque le chevalier français, surgi d'une faille rocheuse, apparut à la lisière d'un bois de pins vertigineux sous les arcatures desquels sa lance de douze pieds ne semblait plus être qu'un jouet débile.

Le cheval de guerre s'arrêta de lui-même, lassé ; Marly mit pied à terre et, debout, anxieux, prêta l'oreille dans le vent, où chantaient puissamment les accords d'orgue des ramures.

Une tiédeur printanière l'effleura, une mélopée grêle lui parvint, des fumerolles lointaines appelèrent ses regards, et, dans l'insécurité des biches vagabondes, il devina le voisinage et la présence des hommes.

Les clairières, cependant, demeuraient vides de chaumines et les bruyères de bergers ; mais les sentiers se marquaient d'ornières et d'empreintes, cheminaient, élargis, vers un cirque dont, à travers les pins et les rochers bleutés, il entrevoyait le circuit empenné de futaies hautaines.

Comme il débouchait sur l'arête du premier versant, dans le bas-fond dénué d'arbres, une foule lui apparut tout à coup que devait rassembler, jugea-t-il, quelque sanguinaire complot.

Epique simplement, le paladin de Louis de France n'hésita pas : il s'arma pour le combat et, parmi les taillis et les pierres, marcha vers la troupe hostile, que lui déro-

Digitized by Google

baient, maintenant, les amoncellements chaotiques du granit.

Il dépassa des cavernes aux âtres désertés qui fumaient vers le ciel, longea les berges d'un ruisseau où s'effaraient, vivaces, des crustacés annelés de cobalt, des poissons éblouissants d'acier, truités de rubis ; puis, côtoyant la prairie émeraudine où s'étaient réunis les cathares ramondins, avant de fondre sur eux, ardent de haine vengeresse, il s'arrêta au pied de l'éminence embroussaillée qui le séparait de leur bande.

La mélopée douce d'une voix de femme apportait jusqu'à lui son murmure distinct de prière sereine ; des paroles parvenaient à son cœur impatient, surpris de s'attarder à les écouter :

— Dieu est Un, Dieu est Tout, chantait la voix mystique. Nous l'adorons sous trois symboles : le Père, Dieu voilé dans l'éternité — le Fils, Dieu visible dans le temps — l'Esprit, Dieu sensible dans le cœur...

Le divin Evangile de Joan planait ensuite, disait le Verbe devenu chair, les thèses grecques du Créateur, du Rédempteur et du Consolateur, la sublimité des doctrines cathares, issues de Joan et de Platon.

Celle qui discourait était belle ; mais nul de ses auditeurs ne la voyait autre que sacrée et prophétique ; sur les fronts penchés de la foule, sa voix descendait, comme la colombe symbolique de sa religion ; son langage n'était pas inégal aux âmes primitives, aux cœurs inconsolés, aux espérances mornes de la douleur.

Elle exprimait lumineusement que « créé d'une vierge par un rayon de l'Esprit, le corps du Verbe était spirituel — ce corps qui jeûnait quarante jours, glissait tel qu'un nuage parmi les foules, passait à travers les portes fermées comme un souffle d'air, marchait sur la mer ainsi que sur un marbre et ne pouvait mourir vulgairement en croix après la surhumaine agonie de Gethsémani ».

Puis, s'exaltant, Esclarmonde — son nom chuchotait dans les groupes — expliquait l'univers, le monde terrestre de Lucibel, celui, sidéral, de l'amour absolu, les épreuves longues d'astre en astre, les purifications successives des diverses stations de l'azur et la rédemption fatale de tous,

Digitized by Google

puisque l'absurde éternité d'un impossible Enfer ne saurait limiter le Dieu de bonté infinie.

Lorsque, pour conclure suivant la formule accoutumée, elle eut jeté vers l'assemblée :

— Qui donc veut être, ici, chevalier de Joan et champion du Consolateur ?

— Nous ! répondirent ensemble les vieillards, les enfants et les hommes de l'auditoire.

— Moi ! cria, derrière la prêtresse, une voix à la fois vibrante d'airain et voilée de sanglots.

Et, sur l'éminence baignée de lumière écarlate, devant le couchant qui allumait les émaux de son hoqueton, moirait de rouge ses cuiries, constellait ses éperons d'or, pailletait d'étincelles les mailles gamboisées de son haubert, éblouissait de sagettes de flamme son heaume à timbre plat, croisé d'un nasal de bronze serti de gemmes, Pierre de Marly, s'élançant hors du fourré, vint s'agenouiller devant Esclarmonde.

III

GUILHABERT

Le soir enténébrait les ravins formidables, les gouffres mugissants de l'Ers, les brèches denchées et bastillées de Lavelanet, le vertigineux Abès de Serrelongue, au fond duquel dormait, vipère de fer envenimée de haines lourdes, l'armée assiégeante du Sénéchal carcassonnais.

Resplendissante, la cime de Montsalvat érigeait vers le ciel pommelé du crépuscule son castel maçonné de pourpre, billeté de barbacanes, où s'accoudaient des guerriers songeurs, des vierges rêveuses, des prélats pensifs, girouetté d'emblèmes cathares et si rose, parmi les rayons du soleil couchant, que sa muraille inexpugnable semblait fleurie d'une odorante jonchée de pêchers d'avril.

Peu à peu, la ténèbre de l'abîme escalada les combes, noya les pins funèbres et, déferlant contre le rempart, lentement déserté par les femmes, épuisa, au faîte des beffrois, le carquois doré des rayonnements et des reflets. La nuit plana

Digitized by Google

aussitôt, grise et bleuâtre, autour de Montségur, où ne bougèrent bientôt plus que les piques des guetteurs et les oiseaux huants de l'ombre taciturne.

Perelha, prince des faidits du Thabor, alluma une torche aux brasiers mourants de la tour des signaux de guerre et gagna les souterrains tragiques dont les cryptes descendaient, escortées de cascatelles et de lagons, aux caves poissonneuses de l'Ers, aux ascétiques retraites des sylves de Bélestar, à travers les six cents coudées de rocher et d'abimes qui faisaient à Montsalvat un piédestal hanté de mystère, habité d'horreur, animé pourtant de la vie obscure des cavernes, séculaires berceaux des ancêtres humains.

Il traversa les galeries au long desquelles s'accotaient, ensommeillés, les chevaux d'armes pyrénéens, entendit bruire avec une rumeur de ruches mystiques les alvéoles du granit où priaient les diaconesses du Paraclet et déboucha enfin en une crypte énorme, nécropole des Parfaits disparus, dont les prélats gnostiques avaient fait le sanctuaire inviolé, le suprême autel de leur croyance.

Le vieux guerrier explora du regard la caverne déserte; puis impressionné par la résonance insolite de ses pas, il se rapprocha d'une faille bleue cloutée d'or, ouverte sur la nuit paisible.

Avidement, ses yeux cherchèrent dans la montagne le clignotement familier d'un feu de bruyères allumé par les alliés aragonais campés sur la Bidorte et qui, rassurant signal de communion cathare et de ligue défensive, se répercutait, de cime en cime, jusqu'au pic de Nore albigeois.

Au-dessus du proscrit, dolente et endeuillée sous le ciel cendré d'azur, une vedette chantonnait le sirvente vengeur de Guilhem Figueyras, barde aquitain dont les ïambes flagellaient Rome :

Roma desleyals,
Rasits de tot mals,
Als focs infernals
Ardrets sens faillida,
Si non pessats d'alts!

« Rome déloyale, cause de tous nos maux, exprimait cette voix farouche, si tu ne te repens, tu brûleras sans faute aux feux infernaux! »

Digitized by Google

Ramon de Perelha ne se sentit plus aussi désemparé dans le naufrage de son cœur submergé d'ombre : la chanson de son soldat, descendue ainsi jusqu'à lui, le rassurait contre le mystère terrible de la crypte et le laissait, plus calme, songer aux étranges hallucinations de la veille.

Il avait coutume, en effet, de rencontrer, chaque soir, dans ce souterrain gardé par des sépulcres, le doyen du sacerdoce albigeois, le pontife Guilhabert de Castres. Chef spirituel de la religion de Joan, âme de la résistance et de l'Eglise cathares, quatrième évêque faidit de Toulouse, patriarche de la Consolation d'Aquitaine, le souverain prélat des Pyrénées d'Ariège vivait obscurément dans une grotte mystérieuse du Thabor, en compagnie de Bertran d'En Marti, Fils-Majeur choisi pour lui clore les yeux et recueillir de ses paumes défaillantes la crosse pastorale de Gaucelm.

Entre les tombeaux sibyllins d'Esclarmonde et de Philippa, les deux grandes prêtresses de l'Esprit, expirées le même soir de mai et ensevelies en l'effeuillement des roses du même églantier, Guilhabert et Perelha avaient, depuis des années, tenu les fructueux conseils de guerre qui surent déjouer les efforts de dix croisades.

La surveille, pourtant, le chef guerrier était demeuré seul au rendez-vous; accoudé sur la table de bronze où gisaient, entre l'Evangile et l'Apocalypse, le crâne et le glaive de Pedro d'Aragon, généreux martyr de Muret, Ramon avait vainement espéré la venue du saint patriarche.

Or, comme il se dressait, étreint d'une brusque angoisse aux cris d'une orfraie perchée, le vol plié, au bord de l'Abès géant, il avait cru saisir, de l'autre côté du tréteau d'airain, la vague buée d'un fantôme penché sur les textes ouverts du dogme faidit.

Puis, vers l'heure où finissait, d'ordinaire, le labeur des deux vieillards, la mystérieuse lueur, grandie lentement jusqu'à la voûte, avait paru obéir à quelque attraction lointaine et glisser peu à peu vers les galeries où Perelha vit s'évanouir son sillage.

Le veille, un phénomène semblable avait inquiété le chef des proscrits cathares, accouru inutilement encore dans cet oratoire de Guilhabert. Il avait alors interrogé l'évêque

Digitized by Google

Alaman de Roaïx, qui savait du Fils-Majeur les plus récentes nouvelles du Patriache, et appris ainsi l'inquiétude que donnait à Bertran la prostration débile du saint aïeul.

Réduit, en effet, par la ferveur ardente de sa foi et ses austérités d'anachorète à n'être plus que l'âme éthérée d'un corps presque immatériel, il sentait s'affranchir chaque jour davantage de la terre la divinité sereine de son esprit; des extases fréquentes, suspendant le cours de son existence, l'emportaient même, radieux, partout où sa pensée allait retrouver des fidèles promis à la Sion mystique de l'Éther. Marti redoutait que ce corps assoupi, n'ayant plus, quelque soir, la force de rappeler son âme vagabonde, ne s'endormit enfin dans la rigidité glacée du trépas.

Cette nuit-ci, Perelha attendait donc les manifestations surnaturelles de l'Invisible avec le pressentiment que l'âme de son ami ne tarderait guère à le visiter pour la troisième fois.

L'espérance même de son désir lui parut avoir abrégé son attente : l'haleine errante de la nuit ayant soudainement éteint sa torche, une lueur diffuse vint flotter, en effet, sur le seuil lugubre de la crypte.

Elle éclaira le sol et la voûte de phosphorescences continues, s'approcha de la table d'airain, dont les angles polis s'allumèrent, blêmes, et s'inclina vers la Bible sainte de Joan, qu'une diaphane main de vapeur et de lumière feuilleta lentement devant Perelha immobile.

La fraîcheur des rosées nocturnes entrait par la faille béante du rocher avec la mélopée de la vedette cathare chantant la colère du barde :

Als focs infernals
Ardrets sens faillida...

L'ombre astrale parut tressaillir au murmure belliqueux de cette plainte ; flottante, elle hésita, comme assombrie de quelque rêve vengeur qui affaiblissait son rayonnement; puis elle tenta de s'évader, douloureuse, vers les galeries hautes, vers le retour au mystère quitté des cavernes. Mais le soldat de la foi johannite modulait si désespérément sa suprême tenson de haine :

Si non pessats d'alts
Roma desleyals !

que la lueur spectrale ne put se dérober à son injonction

Digitized by Google

pitoyable. Sa forme opaline et mouvante vint à la fenêtre d'où tombait la voix, et ses bras vaporeux se tendirent éperdument vers l'espace. Le ciel était si pur, si doucement persuasif l'appel impérieux des astres, tant d'attirance émanait de l'infini penché vers la terre en sommeil que Ramon ouït distinctement dans les ténèbres le bruit subit d'un lien qui se rompait, corde de luth tendue à l'excès ou premier battement d'aile d'une âme libre ; majestueux, éthéré, ineffable, reflet d'aurore faible, follet des bois crépusculaires au déclin orageux des soirs de l'été, le Corps Astral quittait le sol plus impondérable et plus subtil à mesure qu'il se pénétrait mieux du scintillement auguste des planètes...

Des pas précipités résonnèrent, détournant vers l'entrée les regards de Ramon : Bertran d'En Marti parut, grave, solennel, hiératique, la crosse pastorale en son poing d'ascète guerrier :

— Guilhabert vient d'expirer, annonça-t-il à Perelha.

Sans surprise, le vieux guerrier, l'attirant dans l'embrasure du rocher, montra au nouveau pontife l'âme lumineuse du patriarche qui planait, affranchie enfin, sous le zénith criblé d'étoiles, vers les mers sidérales de l'immensité.

Digitized by Google

PERSONNAGES DU DRAME

RAMON-JORDAN, vicomte de Saint-Antonin.

RATBERT, chevalier du Temple.

OLIVIER DE PENNE, fils de Ramon et d'Aladaïs.

HYPALLAS, écuyer de Ramon.

PIBRAC, écuyer d'Aladaïs.

PAGAN, écuyer de Ratbert.

Un Aragonais
Un Béarnais } Soldats du manoir de Penne.
Un Bethmalais

ALADAÏS, comtesse de Penne, épouse de Ramon.

NA HÉLIS, dame de Gourdon et de Cazenac, fiancée d'Olivier.

Johannites, Peuple aquitain et Croisés du roi de France.

Musique de scène et chœurs de PAUL VIDAL

Le 1er acte, est, en 1213, au château de Penne d'Albigeois.

Le 2e acte, dix ans après, dans les bois de Bélestar, au pied de Montségur (Haute-Ariège; vallée de l'Ers).

Le 3e, sur la cime de Montségur (Montsalvat) et au bord de l'Ers.

Digitized by Google

II

PREMIER ACTE

LA CROISADE

L'Aquitaine, conquise par Simon de Montfort, l'égorgeur de Béziers, de Lavaur et de Ménerba, vient d'être, pour un instant, délivrée par les Pyrénées vengeresses (1213).

Foix, le Comminges et le Béarn, à la voix de leurs comtes, accourent en armes, au cœur de la patrie opprimée. Le lion sanglant de Montfort recule devant la brebis mystique de Toulouse.

Le Midi respire, soulagé, déjà rendu, sur quelques cimes, aux calmes splendeurs d'avant la croisade, aux sécurités anciennes de ses plus prospères années.

Le rideau se lève sur la Grand'salle du Château de Penne, en Albigeois, fief de la comtesse Aladaïs, mariée à Ramon-Jordan, vicomte de Saint-Antonin, trouvère et paladin célèbre.

A droite, l'escalier qui mène au Donjon.

Au fond, une terrasse, d'où l'on découvre le panorama des gorges de l'Aveyron et, comme un océan de verdure, les sombres et inextricables forêts de la Grésigne.

Trois vieux guerriers albigeois, — un Aragonais, un Béarnais et un Bethmalais, — s'entretiennent amicalement, sur la terrasse du manoir.

Au dehors, une rumeur de voix, un cliquetis d'armes et de chaînes interrompent la conversation des trois soldats.

L'Aragonais va se pencher sur le chemin.

L'ARAGONAIS

C'est peut-être Hypallas.

(*Il interroge des yeux les alentours et revient vers ses compagnons.*)

LE BÉARNAIS, *avec intérêt.*

Est-ce lui ?

L'ARAGONAIS, *redescendant en scène.*

Pas encor.

D'ailleurs, je ne l'ai point ouï donner du cor :

Digitized by Google

vous connaissez, — car nul au castel ne s'y trompe, —
le son étrangement farouche de sa trompe ?

LE BETHMALAIS

Sans doute.

LE BÉARNAIS

Elle a souvent mugi dans nos combats :
nous l'eussions remarquée.

L'ARAGONAIS, *d'un geste inquiet.*

Amis, voyez, là-bas,
le menaçant aspect de l'horizon qui bouge.

LE BÉARNAIS

Un soleil écarlate issant du couchant rouge,
comme sur des ruisseaux de sang un feu grégeois.

LE BETHMALAIS

Mauvais présage !

L'ARAGONAIS, *rembruni.*

Hélas ! malheur à l'Albigeois !
La guerre n'est point près de finir !

LE BÉARNAIS

On suppose
pourtant que Montfort est en fuite.

LE BETHMALAIS, *avec conviction.*

Il se repose,
épiant un retour offensif.

LE BÉARNAIS

Ses guerriers
sont décimés.

L'ARAGONAIS

Il doit à ses aventuriers
enjoindre de rester gîtés comme des lièvres :
naguère, amis, parmi bruyères et genièvres,
j'ai vu se dérober un parti de vauriens :
aucun d'entre eux n'était connu de nos terriens.

LE BÉARNAIS, *frappé d'un ressouvenir.*

C'est vrai.
J'observe aussi, depuis une semaine,
d'insolites passants à travers le domaine
du vicomte.

Digitized by Google

LE BETHMALAIS

J'ai vu rôder aux alentours
des bandits dont les yeux escaladaient nos tours
et nos créneaux, non sans regards de convoitise.

L'ARAGONAIS, *avec découragement.*

Puisse mon sentiment être erreur et sottise !
Mais il me semble, à moi, que jamais nul brigand
d'outre-Loire ne sut, d'un front plus arrogant,
d'un cœur plus noir, d'un œil plus faux, d'un air plus traître
que ce Ratbert, gagner l'esprit de notre maître
et ne le quitter plus, sous couleur d'amitié.

LE BÉARNAIS, *mystérieux.*

Pour moi, j'ai pénétré son secret à moitié :
je crois avoir compris qu'il aime la comtesse.

LE BETHMALAIS, *indigné.*

Infamie !

L'ARAGONAIS, *avec menace.*

Oserait-il donc à son hôtesse
parler d'amour ?

LE BÉARNAIS

Jamais ! Notre dame l'aurait
chassé !

LE BETHMALAIS

Certes !

L'ARAGONAIS, *avec émotion et respect, montrant Ramon, encore invisible, dans la coulisse.*

Voici venir de la forêt
le héros aquitain, le généreux vicomte,
loyal guerrier, sur qui notre Toulouse compte
pour lui rendre les jours prospères d'autrefois.

LE BÉARNAIS

Et toujours ce Ratbert hypocrite !...
Tu vois
comme il étreint son bras avec sollicitude ;
Ramon le peut-il donc subir sans lassitude ?

LE BETHMALAIS

Eloignons-nous !

Digitized by Google

L'ARAGONAIS, *avant de suivre ses deux amis dans leur retraite.*

Peut-être Hypallas, comme moi
défiant, saura-t-il déterminer pourquoi,
quand je vois ce Ratbert maudit, ma main crispée
frémit sur le pommeau brutal de mon épée !...

(*Ramon-Jordan et Ratbert sont entrés, appuyés au bras l'un de l'autre et poursuivent un entretien affectueux.*)

RATBERT

Vaincu partout, Montfort, comme un fauve aux abois
fuit, sans doute, à travers les embûches des bois :
d'implacables veneurs la Forêt est peuplée,
la mort le guette, au seuil ombreux de chaque allée,
et, contre les soldats errants du roi pieux,
les sylves en rumeur se hérissent d'épieux.
La nuit, sous la futaie où s'érigent des porches
de ramures, l'on tue à la lueur des torches.

RAMON

Depuis dix ans, la guerre, abattant les donjons,
ne laisse à nos proscrits que des huttes d'ajoncs ;
chaque soir, au déclin des crépuscules ternes,
s'illumine la bouche énorme des cavernes.
Là végète, à travers des asiles maudits,
la horde des vaincus, le peuple des Faidits,
épiant, dans le val tout fleuri de pervenches,
l'aurore vengeresse et rouge des revanches.

RATBERT

Je les ai rencontrés, en effet, bien souvent,
vicomte.
Vers le soir tombé, l'aile du vent
m'effleurait quelquefois de leurs dolents murmures ;
et, soudain, au milieu des ronces et des mûres,
leurs chaumes apparus m'étaient hospitaliers.
J'ai séjourné chez vos mystiques chevaliers,
dont les bardes, féconds en ballades savantes,
endormaient ma fatigue aux sons de leurs sirventes.

RAMON

Désormais, si tu les rencontres par les bois,
dis-leur mon nom.
Mes vers s'accordent à leurs voix.

Digitized by Google

J'ai souffert avec eux, j'ai vécu de leur vie.
Mes stances ont chanté leur haine inassouvie.
Le châtelain de Penne étant de leurs amis,
quand, plus tard, voyageur en leur asile admis,
vers toi tu voudras voir toutes les mains se tendre,
dis seulement ces mots qu'ils sont charmés d'entendre :
— Un de mes compagnons de guerre est le baron
Ramon-Jordan, seigneur de Penne d'Aveyron.

RATBERT

Merci pour l'avenir !

RAMON

Je monte à la tourelle.
L'écuyer Hypallas s'est-il pris de querelle
avec les maraudeurs de Simon de Montfort ?
Aux confins du pays soumis au château-fort
il s'est rendu, pour nous rapporter un message
du Béarn et de Foix.

(*Ramon s'engage, soucieux, dans l'escalier du donjon.*)

Hypallas est un sage.
Pourquoi s'attarde-t-il, lui qui n'est jamais las ?

RATBERT, *demeuré seul, narquois.*

Tu guetteras longtemps le retour d'Hypallas !

(*Pagan entre, furtif, et s'approche de Ratbert, sans être vu.*)

Je prévois que Pagan, mon complice et mon page,
a dû, l'accommodant en funeste équipage,
lui jouer, à l'écart, un tour de sa façon.

PAGAN, *avec une déférence ironique.*

Par Dieu ! je n'avais point oublié la leçon.

RATBERT

Pagan !... C'est bien.
Quelqu'un t'a-t-il vu ?

PAGAN

Mais...le Diable !
Je suis rentré par un escalier effroyable
qui doit n'être hanté que des boucs et de lui.

RATBERT

Eh bien ! pour quel jour est-ce, enfin ?

PAGAN

Pour aujourd'hui.

Digitized by Google

(*à voix basse*)

Les routiers de Simon-le-Loup campent à peine
à cinq cents pas de nous, près du hameau de Penne.
Montfort a consenti.
Vous livrez le manoir :
on passe tout au fil de l'épée et, le noir
suzerain de céans branché par vous, on compte
que vous consolerez la veuve du vicomte,
à laquelle ce double attrait aura souri
de conserver son fief et changer de mari.

RATBERT, *sèchement.*

Ta récompense ?

PAGAN

Elle est acquittée en partie :
j'ai fait, à l'Hypallas de mon antipathie,
tendre, sur le chemin, un joli traquenard.
Le cochet, cette fois, aura pris le renard !

RATBERT, *songeur.*

Que dit Simon ?

PAGAN, *tragique, parodiant le sombre capitaine.*

Gagnons au roi des citadelles
qu'on ne puisse emporter que si l'on a des ailes !
Les bois se sont émus : tout un peuple proscrit
nous y massacre, au nom du Fils et de l'Esprit.
Sur la croix du Messie exulte la Colombe ;
une rumeur parcourt la montagne et la combe :
les serfs ont déterré les heaumes anciens ;
on dit que, chevauchant pour secourir les siens,
don Pedro d'Aragon franchit les Pyrénées.

RATBERT

Le lion de Montfort méprise ces menées !
Rappelons-nous Béziers, et Ménerbe et Lavaur,
et les villes dont les bûchers fument encor !
Ce soir, page, demain, leur superbe Aquitaine
dans son sang exécré rend son âme hautaine.
Toulouse, la cité mystique de l'agneau,
Carcassonne abritant de son triple créneau
le foyer mécréant du rite qu'elle honore,
le camp de Montségur comme le camp de Nore,

Digitized by Google

Comminges et Béarn, Narbonne, Montpellier
crouleront, tels que des vieux murs sous le bélier,
et flamberont, cités de nos foudres frappées,
sous l'acier formidable et juste des épées.

PAGAN, *avec ironie.*

Par le Christ ! Monseigneur, par son divin tombeau,
l'amour qui vous anime est un démon si beau
qu'il me vient un désir d'aimer, quand je contemple
le barde qu'il a fait d'un chevalier du Temple !

RATBERT

Enfant !
La nouveauté de mon déguisement
n'a point anéanti le soldat sous l'amant,
et la cotelle des jongleurs dont je m'affuble
me pèse, comme à tout guerrier une chasuble.

(*Après un silence, livré à son exaltation passionnée.*)

Mais l'art charmeur auquel tu me sais asservir
met des larmes parfois dans tes yeux de saphir,
Aladaïs !... Mes vers font ton âme inquiète
et mes stances ont des allures de conquête.
Des lauriers du combat je suis insoucieux,
en voyant resplendir ces pleurs en tes grands yeux ;
quand par mes chants émus ta gorge se soulève,
l'archet a les vertus triomphantes du glaive.

PAGAN, *perfide.*

Son vicomte Ramon est un preux troubadour ;
on célèbre ses vers des Alpes à l'Adour
et l'on dit que, terrible, au fort d'une mêlée,
son épée héroïque est une flamme ailée.

RATBERT, *songeur.*

Les grands cœurs, qu'un ardent désir de gloire mord,
ont ainsi marié l'harmonie et la mort,
et l'âme de nos temps se révèle, inquiète,
entre des cris de meurtre et des chants de poète.

(*Aladaïs entre. — Pagan, chassé par elle d'un impérieux geste, se dissimule entre deux piliers, d'où il épiera la comtesse immobile derrière Ratbert exalté.*)

Les siècles à venir pourront dire de nous :
— Ceux qui, devant la Femme, ont courbé leurs genoux

Digitized by Google

et plièrent leurs voix au rythme des poèmes,
ces esclaves de leur amour, oui, ceux-là mêmes
ont tenu ferme et haut leur glaive flamboyant;
et, farouches, ayant conquis le monde, ayant
vaincu la mort, ils sont rentrés, démons étranges,
dans l'ombre, avec l'orgueil sublime des archanges.

ALADAÏS, *avec dureté.*

Et des femmes, messire, on dira :
— Dans ces temps,
lorsqu'ils s'étaient donnés, leurs cœurs furent constants.
La bonté, dont le calme auguste était en elles,
s'imposa même à leurs rancunes personnelles.
Mais, pour les puretés que leur blancheur défend,
la sainteté du culte ou celle de l'enfant
offensé dans la mère, elles furent armées
de haines qui bravaient la foudre et les framées.

RATBERT, *interdit.*

Madame !...

ALADAÏS

Vous m'avez comprise, n'est-ce pas?
Vous êtes la terreur attachée à mes pas.
En recevant ici l'hospitalité sainte,
votre amour n'eut point dû profaner cette enceinte,
ni, copiant sa fourbe aux pièges du démon,
surprendre l'amitié loyale de Ramon.
Lasse de votre audace aux cautèles furtives,
je déjouai toujours vos folles tentatives :
un soir, où vous aviez descellé mes carreaux,
j'ai fait murer la baie et doubler les barreaux.
Un autre jour, pendant les absences du comte,
de votre passion vous m'avez fait un conte
que j'oubliai, malgré le poison de ses vers.
Deux de mes serviteurs, à vos desseins pervers
s'étant laissé gagner par l'or ou l'épouvante,
j'ai renvoyé mon page et chassé ma suivante...
Mais, aujourd'hui, l'injure est plus grave : Pagan,
votre élève, a glissé, ce matin, dans mon gant,
jusque sur les autels de mon saint oratoire,
(*Elle jette un parchemin aux pieds de Ratbert courroucé.*)
cette lettre, dont la perfidie est trop noire.

Digitized by Google

J'ai juré, pour punir l'outrage au Paraclet,
de chasser aussitôt le maître et le valet.

RATBERT, *avec fureur.*

Madame !

ALADAÏS, *dont le geste hautain outrage le Templier.*

Et je tiens mon serment !

RATBERT

Ah !... prenez garde !

ADAÏS

Je vous méprise : Dieu reste ma sauvegarde.

RATBERT

Le vicomte ?...

ALADAÏS, *sur les degrés.*

De moi seule j'ai pris conseil.
Soyez partis avant le coucher du soleil !...

(*Elle sort par l'escalier des tourelles. Pagan reparaît.*)

PAGAN

Elle a fort bien prêché.

RATBERT

Maladroit !

PAGAN

C'est vous-même,
messire !
Vous juriez : — Il faudra qu'elle m'aime !
De ces femmes de bois les scrupules sont tels
que nul ne sait à quoi leur servent les autels.
Elles n'ont point, ainsi qu'en notre cour de France,
à déguiser leurs mœurs d'une austère apparence,
ni, sous un front pieux, aux extases offert,
à faire s'attiser les flammes de l'Enfer.
Au diable la vertu !
J'aime mieux ces ribaudes
picardes, que l'on voit fleurir, par les nuits chaudes,
et qui, le rire large et le geste grossier,
boivent le vin de l'Aude en nos casques d'acier !

RATBERT

Oh ! je me vengerai !... Mais comment ?

Digitized by Google

PAGAN

C'est facile :
les forêts d'alentour, messire, sont l'asile
des soldats de Montfort.

RATBERT

Peux-tu les retrouver ?

PAGAN

Au bord de l'Aveyron, où viennent s'abreuver
leurs chevaux, je connais les cavernes secrètes
qui leur servent de corps de garde et de retraites.

RATBERT

Viens ! conduis-moi vers eux.
Femme au cœur de granit.
voici tomber le soir où ton bonheur finit,
où je verrai des pleurs de sang dans ton œil cave,
où je saccagerai ton cœur !

PAGAN

Et moi, ta cave !

RATBERT

Quand mes larmes de joie insulteront tes pleurs,
ton fier dédain sera vengé par tes malheurs !

(*Sortie de Ratbert furieux.*)

PAGAN, *sur un ton de tragédie comique.*

O spectacle nouveau, puissé-je te survivre
pour hurler :
— Le guerrier songe, l'enfant est ivre !
L'un pleure et l'autre a bu, — contraste singulier ! —
le Templier comme un page, et moi comme un Templier !

(*Sortie de Pagan dans un éclat de rire.*
L'apaisement du soir règne sur le théâtre.
Rentrée d'Aladaïs et de Ramon. — Aux bras l'un de l'autre, ils descendent avec lenteur les degrés de l'escalier des tours.)

RAMON

La nuit vient.
Le soleil à mourir se résigne
et rougeoie à travers les pins de la Grésigne.
Les jours passés, la fuite impassible des ans
n'ont rien mêlé d'amer à nos cultes présents ;

Digitized by Google

mais, comme aux soirs anciens de la prime tendresse,
nos cœurs battent d'amour nouvel, ô ma maîtresse !

ALADAÏS

Je m'attriste. Et je suis heureuse, cependant.
Douze ans sont écoulés, depuis que, l'œil ardent,
tombant à mes genoux pour un aveu suprême,
tu me dis, d'une voix tremblante :
— Je vous aime !
Or, depuis cet instant, le Temps s'est arrêté
sur l'orbe immense et pur de ma félicité,
car, dans l'enivrement des semaines meilleures,
les saisons et les jours passaient comme des heures.
Nous nous aimions ; c'était notre seul univers
et tout était riant pour nous.
Mais les revers
qui se sont abattus sur nos cités en flammes
ont, sans les désunir, séparé nos deux âmes.
Toi, vicomte, soldat de Dieu, que nul effroi
n'effleure, hérissant de fer ton palefroi,
tu partis, lance au poing et l'épée à l'aisselle,
et ta lyre guerrière à l'arçon de la selle.
Tes faits d'armes récents, que l'on m'a rapportés,
égalent les exploits que ton luth a chantés,
de sorte qu'oubliant les deuils de la défaite,
je suis fière de mon guerrier, ô mon poète !
Moi, délaissant le vain orgueil de t'envier,
j'élevais, cependant, notre fils Olivier,
et j'ai, — cette espérance est douce comme un baume, —
dans ce cœur d'un enfant pétri l'âme d'un homme.

RAMON, *tendre.*

Aladaïs !

ALADAÏS

J'ai fait davantage : — le soir,
aux bords de l'Aveyron grondant j'allais m'asseoir.
Là, nous disions Saint-Jean et ses bons Evangiles
aux vassales de la contrée, âmes fragiles.
Et de tout le pays le divin hosanna
s'exhalait, allégeant les cœurs.
Escarona

Digitized by Google

de Rabastens, ainsi qu'Obisca de Caussade
descendaient comme moi de leur castel maussade.

RAMON

J'ai vu ton peuple aimé de recluses, d'enfants,
me saluer, aux airs des psaumes triomphants,
lorsque je revenais des guerres odieuses ;
par les sentiers, laurés des ramures d'yeuses,
il accourait avec des palmes dans les mains ;
et c'était, à travers les bois et les chemins,
comme un murmure immense émané de ton âme,
car ces clameurs en moi répandaient leur cinname :
— Gloire à Ramon-Jordan, époux d'Aladaïs !
Olivier, l'ange blond du castel, est son fils...
Mes regards, au cher nom de notre petit ange,
se voilaient et mon cœur vibrait de ta louange.

O sainte et noble femme, aujourd'hui que la paix
rend leur recueillement à nos donjons épais,
aujourd'hui que le sol aimé de la patrie
retrouve sa vigueur par les guerres meurtrie,
je viens, à tes genoux, ressaisir mon bonheur,
en murmurant :
— Voici le calme dans l'honneur
et les justes repos après les labeurs rudes.
Entends monter vers nous la voix des solitudes
et des gouffres en fleurs où mugit l'Aveyron.
Dans tes mobiles yeux mes yeux les reverront,
ces lueurs, ces splendeurs, ces flammes et ces ombres
où ton âme éclatait jadis en rayons sombres
qui, pareils aux éclairs se foudroyant entre eux,
me courbaient à tes pieds d'enfant, poète heureux.

ALADAÏS

J'ai souffert comme toi. J'ai lutté sans une heure
de trève. Maintenant, tremblante, si je pleure,
entre tes bras berceurs et forts, ô mon amant,
c'est que je redeviens femme et que, m'endormant
sur le sein généreux où bat ton cœur farouche,
j'étanche mes douleurs aux baisers de ta bouche.

Digitized by Google

(Nouant ses bras autour de la tête de Ramon.)

Une paix grandiose et douce rentre en moi.
Je sens jusques à Dieu s'exalter mon émoi.
Fier époux, héros cher des combats redoutables,
écoute nos agneaux bêler dans les étables
et le roucoulement des colombes d'amour
saluer le déclin magnifique du jour.
Vers les nuits d'autrefois ma mémoire recule
et le recueillement pensif du crépuscule
pénètre dans mon âme où plus rien n'est amer,
comme un fleuve puissant et calme dans la mer.

RAMON

Grâce à Dieu, la conquête inique et violente
regagne les chemins de la déroute lente.
Les épis vont mûrir aux sillons aquitains
et nous, fiers descendants des poètes latins,
imposant aux vaincus le culte des vieux maîtres,
nous fixerons le verbe aux stances de nos mètres;
et, plus tard, dans l'éclat des siècles à venir,
restés vivants et forts au sein du souvenir,
nous participerons par la langue fondée
au resplendissement limpide de l'Idée.

ALADAÏS

Nous ne nous quitterons jamais. J'ai trop longtemps
souffert de ton absence. En des chagrins constants,
d'avance j'expiai le bonheur d'être tienne.
Dorénavant, le ciel permet que je retienne
sur mon cœur cette part des seuls bonheurs humains
qui fasse pressentir l'ère des lendemains,
où notre âme, empruntant leurs ailes aux mésanges,
planera dans l'azur conquis avec les anges.
Dieu, qui t'a ramené, te garde sous mon toit !
Et maintenant, tout est parfait : je suis à toi.

(Aladaïs s'abandonne aux bras de Ramon. — Tout-à-coup rumeurs, bruits d'armes, tumulte aux portes.
Pibrac est arrivé sur la scène assombrie.)

RAMON

Hypallas serait-il rentré ?
Pibrac !

Digitized by Google

PIBRAC

Messire,
je reviens seul.

RAMON

Pourquoi ?

(Pibrac hésite à s'expliquer devant la comtesse.)

ALADAÏS

Parle. Je le désire.

PIBRAC

Hypallas m'a quitté, pour courir en secret
les cavernes et les taillis de la forêt,
où nos amis, depuis hier, ont vu des bandes
suspectes se former aux lisières des landes.

ALADAÏS

(à part).

Ce Ratbert n'est plus là... J'ai peur.

PIBRAC

J'apporte encor
la nouvelle.....

(Sons de trompes lointaines auxquelles répondent de plus indistinctes encore.)

ALADAÏS

Ecoutez !

RAMON, *après avoir observé l'horizon et prêté l'oreille.*

Najac sonne du cor,
Pibrac. Que signifie ?...

ALADAÏS

O mon Dieu !

PIBRAC

L'on appelle
les vassaux du manoir voisin à la chapelle :
là s'arment les guerriers faidits qui vont partir.

ALADAÏS

Partir !

PIBRAC

Simon revient dans le pays martyr.
Autour du roi Pedro d'Aragon, dont les tentes
sont aux champs de Muret, nos troupes haletantes
accourent pour livrer le suprême combat.

Digitized by Google

ALADAÏS

Hélas !

RAMON

C'est le dernier orage qui s'abat
sur la patrie en deuil. Le devoir me réclame,
Aladaïs !

ALADAÏS, *virile.*

Pibrac, déployez l'oriflamme
de Penne sur les tours extrêmes du manoir.
Allumez de grands feux, pour qu'on puisse les voir
de toute la comté valeureuse.
A ce signe,
accourront aussitôt les fils de la Grésigne.
C'est moi, dame de la contrée, au nom de Dieu,
qui convoque tous mes fidèles en ce lieu.

(*Pibrac sort.*

La scène s'emplit d'animation. Des groupes de guerriers, chargés d'armes, traversent le fond du théâtre.)

Pour toi, comte Ramon-Jordan, mon gentilhomme,
sur l'armure de fer je lacerai ton heaume
et mon cœur te suivra vers les prés aquitains.

RAMON

Grande âme !

ALADAÏS

Maïs j'entends des tumultes lointains.

RAMON

C'est le cor d'Hypallas !... Serait-il en détresse ?

(*Anxieux, vers Aladaïs.*)

Ordonne. Que faut-il tenter, ô ma maîtresse ?

ALADAÏS

Le ciel est lourd. La nuit arrive avec lenteur.
Viens !... Courons au secours du noble serviteur,
l'écuyer courageux et cher, l'ami d'enfance !

RAMON, *avec orgueil.*

J'irai seul...
Tu mettras le castel en défense.

Digitized by Google

Colombe, garde nous l'aire de l'épervier,
nid tragique et charmant où dort notre Olivier.

(*Il sort pour s'armer.*

Demeurée seule, la comtesse est en prcie à une effrayante hallucination.)

ALADAÏS

Je ne sais quoi, dans l'air émané de la plaine,
monte et grossit le flot dont ma pensée est pleine.
Sous un pressentiment qui tombe du ciel noir,
je me sens, — arrachée à l'antique manoir, —
redescendre vers mes campagnes dévastées
au milieu de la tourbe impure des athées.
Et là, sous la nuit sombre et sinistre, parmi
les tués, peuple inerte en sa haine endormi,
sous les pins effrayants et noirs dont l'ombre bouge,
je vois fumer un coin du sol humide et rouge.
Là, qui donc a lutté, quel paladin puissant,
capable de coucher tous ces morts dans son sang
et de faire, en tombant au milieu des cépées,
s'amonceler ainsi tant de têtes coupées?...
Hypallas, est-ce toi ?
Ramon, ô mon époux,
est-ce toi qui seras ce pourvoyeur des loups !
Horreur !

(*Pibrac rentre : Un reflet d'incendie tombe des terrasses supérieures où brûlent les signaux de feu.*)

PIBRAC

Puissante dame, une clameur immense
du val et des bosquets enténébrés commence
à monter. Nos amis se rendent à vos vœux
et leurs torches déjà cheminent vers nos feux.

(*Aladaïs se penche sur la forêt ponctuée de lueurs mouvantes.*)

ALADAÏS

Spectacle grandiose ! Accourez, Johannites !
Disputez notre sol aux rois Madianites !

(*redescendue en scène.*)

Ramon-Jordan sera ton Gédéon vainqueur,
Aquitaine, pays digne de son grand cœur,

Digitized by Google

car la lueur qui veille en ces lampes d'argile
n'est pas une lumière inconstante et fragile.
Elle est la flamme d'or émanant de l'Esprit;
elle est le Paraclet divin que Jean surprit
au cœur prestigieux du Rédempteur du monde.
Elle est la foi que rien n'émeut, la moisson blonde
de splendeur et d'amour, de paix et de vertu,
la consolation du vieux monde abattu
par qui va refleurir, comme aux buissons les roses,
l'amour divin, au sein des univers moroses.

(*Ramon est rentré, équipé, à la tête des soldats et des vassaux de Penne. Aladaïs lace son casque.*)

RAMON

Mon fils dormait.
J'ai pris, sur son front ingénu,
dans un tendre baiser, le dictame inconnu
qui sait rendre mon bras plus sûr, mon cœur plus grave,
plus dédaigné l'émoi des périls que je brave.
Mais toi, sa mère, écoute, amante aux sombres yeux,
mes paroles.
Soumise à mes désirs pieux,
garde-moi le trésor de tes tendresses sûres,
baume prompt à guérir mon âme des blessures
que le sort du pays nous inflige parfois.
Et si, bientôt, aux jours de bataille, je dois,
digne de ta douleur comme de ton éloge,
accroître de mon nom notre martyrologe
et rentrer tout sanglant dans la Cité de Dieu,
songe que mon corps seul tombera sous l'épieu.

(*Aladaïs pleure.*)

Pibrac jusqu'à la mort défendra de l'injure
la comtesse de Penne et son fils.

PIBRAC

Je le jure.

RAMON, *dénouant l'étreinte d'Aladaïs.*

A moi, les miens!

(*Aux vassaux de la comtesse.*)

Et vous, mes frères, à genoux!

Digitized by Google

Nous sommes dans la main de Dieu.

(*Avant de sortir, tandis qu'Aladaïs lui tend les bras pour l'adieu dernier.*)

Priez pour nous !

(*Il sort, suivi des siens.*

La comtesse traverse la foule agenouillée et se dresse, grandie et mystique, devant l'autel Johannite, — à gauche, au premier plan.)

ALADAÏS, *en prières.*

Divin Consolateur de l'âme qui s'afflige,
escorte, par les bois, Ramon, ton homme-lige.
Détourne Lucibel de ses pas valeureux.
Par le vol essoré de ta douce Colombe,
que notre hymne te soit porté, pour que la tombe
soit épargnée à la jeunesse de nos preux !

Dans l'Ether, constellé d'archipels de lumière,
plane ma voix, de tes louanges coutumière;
les vautours dévorants sur nous sont abattus;
mais, plus haut que le ciel, plus grand que nos désastres,
purifié de mieux en mieux, d'astres en astres,
s'exalte le sublime élan de nos vertus.

Et toi, l'apôtre blond du mystique Evangile,
père du seul amour qui n'ait rien de fragile,
fils de Zébadia, Joan-le-bien-Aimé,
les enfants de ton cœur que leur douleur obsède
t'implorent. Pour les Purs opprimés intercède
auprès de l'Esprit-Saint par ta voix proclamé.

Fais que le Fils de Dieu nous donne la victoire,
que notre sang nous soit un titre méritoire
au surhumain espoir de monter jusqu'à lui,
et qu'attirant aux cieux profonds nos cœurs honnêtes,
il nous laisse habiter la splendeur des planètes,
où l'aube de son règne ineffable aura lui...

(*La veilleuse de l'autel s'éteint brusquement.*
La foule, terrifiée, se relève.)

PIBRAC, *à Aladaïs, en extase.*

Madame, un souffle errant au sein de l'Invisible

Digitized by Google

vient d'éteindre le saint flambeau.

Signe terrible !

ALADAÏS, *glacée.*

Pibrac, rallume la veilleuse de l'autel.

(*à part, tandis que l'écuyer obéit.*)

J'ai senti tout mon cœur frémir d'un froid mortel.

PIBRAC

Une terreur descend de ce ciel sans étoiles :
Lucibel a caché les astres sous des voiles.
L'affreuse nuit !

(*La veilleuse s'éteint encore.*)

ALADAÏS, *avec effroi.*

Prions !

PIBRAC

Une âme est aux abois

ALADAÏS

Rallume la veilleuse une seconde fois,
Pibrac.

PIBRAC

La mort est là, dont les ailes funèbres
et noires ont battu deux fois dans les ténèbres.

(*Rallumée par Pibrac, la veilleuse s'éteint pour la troisième fois.*)

ALADAÏS, *dans un grand cri.*

Veuve !

PIBRAC, *la soutenant.*

Hélas !

(*Tumulte au dehors.*
Une lueur de torches grandit au fond du théâtre.)

Secourez la comtesse ! — Je cours
surveiller les taillis suspects des alentours.
Mais que vois-je ?

(*Entrée d'Hypallas, soutenu par les gardiens des portes.*)

Hypallas !... blessé !

HYPALLAS, *dominant ses souffrances.*

Fermez les portes !
Ils sont là... je me suis échappé. — Leurs cohortes
se glissent dans la nuit épaisse... Gardez-vous !

(*Les soldats obéissent à l'écuyer blessé.*)

Digitized by Google

ALADAÏS, *à Hypallas, avec un effrayant calme.*

Le père d'Olivier ?. mon amant ?.. mon époux ?...

HYPALLAS

Il est plus près de Dieu que nous.

J'ai vu le traître

Ratbert...

ALADAÏS

Ratbert !

HYPALLAS

Frapper de sa dague mon maître
venu pour me sauver lui-même de leurs mains.
Blessé, traqué par eux de chemins en chemins,
je me suis échappé, pour mourir...

ALADAÏS, *impérieuse.*

Tu vas vivre,
je le veux. Jure-moi, jure sur le Saint-Livre
de Joan...

(*Elle tire un missel de son aumônière*).

jure-moi d'ensevelir Ramon,
ensuite, de venger sa mort sur ce démon !

(*Hypallas jure. — Aladaïs va se pencher sur la forêt.*)

C'est bien.

Ramon, Ramon-Jordan !...

Comme je souffre !

D'où vient cette attirance invincible du gouffre ?

HYPALLAS

Il faut vivre pour votre enfant !

ALADAÏS

Mon Olivier !

De l'austère devoir je ne puis dévier,
Hypallas, et je sais que mon martyr sublime
me défend la pensée ardente d'un tel crime.
La mère survivra seule. Sans un remord
j'immole en moi l'épouse et la voue à la mort.
Sous les derniers soupirs de l'amante orgueilleuse,
Trois fois a, sur l'autel, vacillé la veilleuse.
La maîtresse et l'amant ont disparu. Ratbert
a transpercé deux cœurs sous le même haubert.

Digitized by Google

HYPALLAS

L'avenir est à vous.

ALADAÏS

L'avenir !... que m'importe !
La veuve d'un tel mort est une femme morte.

(*A ses serviteurs.*)

Sur-le-champ, rassemblez ici tous nos amis,
je veux leur dire mes adieux.

(*Hypallas perd connaisasnce. Aladaïs est seule, avec les soldats qui soignent l'écuyer. Elle prie.*)

Qu'il soit permis,
mon Dieu, que la farouche et lamentable veuve
supporte la douleur atroce de l'épreuve
jusqu'au seuil de l'exil redoutable et pieux,
où mon deuil tarira les larmes de mes yeux !

(*La scène s'emplit de femmes et d'enfants albigeois. — Les hommes, retenus aux murailles par l'assaut de Ratbert, raparaîtront peu à peu, par petits groupes.*)

Venez à moi, venez, les enfants et les femmes,
et les veuves des morts sur les bûchers infâmes.
Venez. Regardons-nous pour la dernière fois.
La Paraclet divin vous parle par ma voix.
Sanctifiée, au feu dévorant des tortures,
je prêche votre verbe, ô Saintes Écritures !
Prêtresse, n'ayant plus ici que mon enfant
à chérir, je le voue au culte triomphant
de l'Esprit et, quittant cette vie éphémère,
en même temps qu'un fils j'y consacre une mère.

PIBRAC, *rentré sur les derniers mots.*

Quel est votre projet, comtesse ?

ALADAÏS

Montségur
aux cathares proscrits offre un asile sûr.
Là, nos âmes, de toute angoisse dénuées,
planeront dans la paix sereine des nuées
et sauront achever l'œuvre des nobles fois
dans les manoirs altiers d'Esclarmonde de Foix.

Digitized by Google

— Sur le Thabor, debout au-dessus des désastres,
j'irai, devant l'autel de Guilhabert de Castres,
prendre la bure sainte et jurer à genoux
que nul homme vivant ne sera mon époux.
Aladaïs de Penne est morte : son nom même
disparaîtra, demain, comme dans la nuit blême,
la feuille d'un roseau qu'aurait brisé le vent.
Et toi, cher peuple, en proie au destin décevant,
pour lequel Hypallas gardera cet asile,
incline-toi devant ta dame qui s'exile !

(*Elle vient à Hypallas, que ses amis rappellent à la vie.*)

Hypallas !

HYPALLAS, *très faible.*

Qui m'appelle ?...
O comtesse ! ô malheur !

ALADAÏS

Tu m'as promis de vivre.
Ecoute... Ma douleur
m'étreint et fait en moi s'exalter mon délire.
Hypallas, je n'ai plus que quelques mots à dire.
Veille sur le château de Penne. C'est le nid
inaccessible et sûr, où mon peuple banni
affrontera toujours la Croisade hautaine.
Je le fie à ta garde, ô vaillant capitaine.

(*Tirant l'épée d'Hypallas et l'étendant sur lui.*)

Au nom sanctifié du vicomte qui dort,
je te fais chevalier. Chausse l'éperon d'or.
Courbe-toi, guerrier noble et mâle, sous l'épée
que le sang des soldats barbares a trempée.
Au nom de l'Esprit-Saint, au nom du Dieu vainqueur,
je rehausse ta caste au niveau de ton cœur,
et t'anoblis, devant Ramon qui nous regarde,
par ce glaive rougi dont je baise la garde.

HYPALLAS

Mais vous, Madame ! Vous ?

ALADAÏS

Moi, chevalier, je pars,
abritant Olivier dans mes cheveux épars.

Digitized by Google

HYPALLAS

Quelle escorte ?...

ALADAÏS

Pibrac, ton frère, m'accompagne.

HYPALLAS

Les routiers de Montfort occupent la campagne !

PIBRAC

Ils ont fui, ces maudits sectaires de l'Enfer.
Assaillis, sous nos murs, d'une grêle de fer,
ils auront regagné les forêts de la plaine.

ALADAÏS

Vous tous, adieu !
Priez pour votre châtelaine.

(*Elle se dirige lentement vers le fond.*)

Je sens s'amonceler en moi, comme des flots,
le tumulte grondant et proche des sanglots.
Mes amis, qui pleurez sur votre suzeraine,
enviez-la.
Pleurez plutôt sur l'Aquitaine,
sur le pays en proie aux bandes de Montfort.
Plus fortunés que vous, les hôtes de la mort
contemplent le Seigneur. Je vais, sans épouvante,
dans son culte immortel m'ensevelir, vivante !

(*Elle sort. Tous l'accompagnent en levant vers le ciel leurs bras désespérés...*

Hypallas est demeuré seul, avec les trois soldats du début de l'acte qui le soutiennent.)

HYPALLAS

Il faut vivre...
Je l'ai juré !... Soutenez-moi !
Grand Dieu ! quelle faiblesse !...
Oh ! je meurs et j'ai froid !
Mon maître !... J'ai promis de trouver le vicomte
et de le sceller au tombeau. Sa veuve y compte.
— Plus jamais, sous les murs orgueilleux du castel,
de son cor guerroyeur je n'entendrai l'appel,
les trois sons familiers et mon nom à voix haute !

Digitized by Google

(*Très faible, un son de cor, dans la campagne*)

Écoutez !...

Il me semble ouïr, vers la mi-côte...

L'ARAGONAIS, *tristement.*

Rien, messire !

HYPALLAS

C'était un rêve !... Infortuné !
ma faiblesse trahit mon cœur halluciné...
L'olifant de Ramon est muet et sa lèvre
jamais ne redira mon nom !...

Maudite fièvre !

(*Un nouvel appel de cor, plaintif, mais plus rapproché.*)

Encore !...

Descendez, amis !... Courez donc voir !

LE BÉARNAIS, *apitoyé, à ses deux compagnons.*

Faisons ce qu'il nous dit, frères !

LE BETHMALAIS

Quel fol espoir !

(*Les trois Albigeois s'éloignent, incrédules.*)

HYPALLAS

Atroce illusion !

J'ai vu tomber mon maître.

Mais s'il était encor vivant !... blessé peut-être !

(*avec effort.*)

Je veux marcher !...

Il faut que je marche !

Debout !

Mon oreille s'emplit de clameurs. Mon sang bout...

(*Troisième son du cor, très proche, mais sans vigueur.*)

Cette fois !... je me sens en proie à la folie :
c'est de son olifant la clameur affaiblie !

(*Les soldats rentrent. Hypallas les interroge avidement.*)

Eh bien ?...

(*Les soldats secouent la tête, découragés.*)

L'ARAGONAIS

La nuit est noire.

Digitized by Google

HYPALLAS

Et le vicomte ?

LE BÉARNAIS

Hélas !

(*Hypallas se rasseoit, accablé.*)

LA VOIX DE RAMON, *faible, au pied des murailles.*

A moi !

HYPALLAS, *se redressant.*

L'entendez-vous ?

LA VOIX DE RAMON, *lamentable.*

Hypallas !

(*L'écuyer s'élance au dehors avec des gestes de joie et de folie. Les trois Johannites, terrifiés, demeurent en scène. La voix de Ramon s'exhale une dernière fois, expirante.*)

Hypallas !...

(*Les trois hommes s'enfuient. Le rideau se ferme.*)

P. B. GHEUSI.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LETTRES
SUR
LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Par Madame Juliette Adam

Nice, 9 mars 1900.

Hélas, l'angoisse latente que nous éprouvions en voyant les forces anglaises s'accumuler en Afrique n'était que l'instinctive prévision de l'épreuve cruelle qui allait frapper nos amis les Boërs.

Ceux pour qui nous souhaitons ardemment la victoire parce qu'ils sont à nos yeux les soldats d'une cause sacrée, les champions du droit contre la force mise au service de spéculateurs éhontés, ceux-là ont subi leurs premiers échecs.

Je ne sais, chers lecteurs, si mon émotion a été excessive, ou si vous l'avez ressentie comme moi, en lisant le récit de l'arrivée du général Cronjé au camp de lord Roberts.

J'ai cru voir la scène tragique à l'instant où le vaincu s'avance vers le vainqueur. Impassible, dit-on et si simple en sa tenue, si fier de cœur, si haut de caractère. J'ai cru souffrir la torture du chef boër, du capitaine héroïque livré à son pire ennemi, l'anglais. Cronjé prisonnier, est-ce possible sans qu'il ait été trahi ?

C'est lui, Cronjé, qui a cerné Jameson à Krugersdorp, Jameson le flibustier, l'agent du malfaiteur qui s'appelle Cecil Rhodes, Jameson le protégé du politicien cynique qui a nom Chamberlain.

Dieu était juste en jetant Jameson dans les filets de Cronjé, car Jameson venait en requin ; mais Dieu est-il juste en livrant Cronjé à ceux qui ne combattent que pour encore recommencer l'œuvre criminelle de Jameson ?

Combien de temps ai-je accompagné en pensée le héros boër et l'épouse biblique qui a suivi l'époux dans le combat, qui le suit dans la captivité ? Je ne puis me détacher d'eux. Ils s'éloignent du foyer adoré, ils vont loin, bien loin du sol

Digitized by Google

qu'on cultive, qu'on féconde et qu'on aime. Le malheur retentissant les a frappés; ils se taisent, mais leurs yeux sondent en chacun d'eux l'abime des douleurs. Sans doute ils ne pleurent pas tandis qu'on pense à eux avec des larmes. Ils prient et se demandent quelle faute ils ont pu commettre pour avoir mérité d'être prisonniers du plus cruel des envahisseurs.

Il leur faut une foi robuste pour ne pas se révolter contre des arrêts si injustifiés de la Providence; ils ont cette foi. La résignation nait plus facile en la conscience de ceux qui ont rempli et au-delà leur devoir, qui ont fait à leur pays le sacrifice d'eux-mêmes. Cronjé a bravé cent fois la mort depuis qu'il a quitté sa terre pour défendre les terres de la Patrie adorée contre Albion. Les bombes, les balles, les fatigues, les veilles, les maux sous toutes leurs formes, Cronjé a tout accepté, tout subi pour sauver l'indépendance transvaalienne.

Il a été humain et généreux en accordant aux Anglais prisonniers tous les secours, toutes les allégeances que ceux-ci refusaient avec cruauté aux Boërs prisonniers. Il a traité avec douceur, avec paternité les blessés anglais tandis que les blessés boërs étaient traités avec une dureté révoltante.

L'armistice qu'il réclamait pour enterrer ses morts lui a été refusé par ceux qui le cernaient. Si Cronjé eut cerné les Anglais il eut accordé cet armistice, nul n'en doute, et d'ailleurs, est-ce que les Boërs, même après l'inhumanité anglaise pour Cronjé, n'ont pas consenti à un armistice à Pietermaritzburg?

Cronjé avant de se battre avait partagé l'opinion du président Kruger et approuvé toutes les concessions faites à l'Angleterre par le Transvaal pour obtenir un arbitrage; il avait cru possible de détourner de sa patrie le fléau de la guerre. Aussi, est-ce sans peur et sans reproche qu'il s'est battu avec une vaillance admirable, avec un dévouement sublime, avec l'idée dominante d'être toujours prêt à se sacrifier pour l'honneur du drapeau transwaalien pur de toute tâche.

Tandis que l'un des plus valeureux, des plus désintéressés, des plus nobles parmi les chefs boërs était forcé de se rendre, était perdu pour les siens, Cecil Rhodes le malfaiteur, le spéculateur éhonté, qui a déchainé une guerre scandaleuse et inique, celui qui n'a d'audace que pour trafiquer avec du sang et de l'or, qui creuse les mines de diamants dans des entassements de cadavres, celui qui a osé abaisser le drapeau de sa

Digitized by Google

Patrie, le drapeau britannique, en disant : *Il est le plus grand actif commercial du monde*, celui-là est délivré à Kimberley! Il pérore, il crie haut ce qu'il appelle SA victoire, il traite les officiers qui se battent et se font tuer pour lui et ses complices, en chair à canon de valeur négligeable. Lui, l'homme véreux, il accuse, lui l'aventurier sans scrupules, il calomnie les purs, les justes, les héros boërs qu'il a juré d'exterminer. Cecil Rhodes lève son verre et boit au sang versé, son ironie est macabre, il étale sa science du mal avec orgueil ; il insulte ceux qu'il croit déjà à sa discrétion : « On donnera comme constitution aux deux Républiques, dit-il, les règlements de la Chartered. »

Tandis que là-bas l'homme sinistre, l'autocrate du Cap, Cecil Rhodes prépare le partage des mines d'or sanglant, M. Chamberlain légifère sur le vol futur. Il déclare que légalement les deux États indépendants de l'Afrique du Sud doivent disparaître. « Aucune paix ne peut plus être acceptée par le Royaume-Uni, répètent M. Chamberlain et ses séides, qui ne réserve au gouvernement britannique d'une manière exclusive et absolue tout pouvoir gouvernemental dans le Transvaal et l'État libre d'Orange, lesquels seront considérés comme colonies de la couronne. »

Ainsi la guerre Sud-Africaine, dont l'unique prétexte a été d'imposer aux Boërs des droits égaux pour les Utlanders, se continue pour livrer deux Républiques aux Utlanders et leur sacrifier tous les droits des Orangistes et des Transvaaliens !

Comment admettre, après les déclarations officielles anglaises, que les Boërs et les Orangistes ne combattent pas en désespérés ? Comment ne pas prévoir que dans toute l'Afrique du Sud les Hollandais, les Africanders peuvent répondre au défi, prendre les armes et tous défendre comme les Boers et les Orangistes leurs privilèges de natifs contre les intrus, les arrivants, les étrangers qui par la seule raison qu'ils sont Anglais débarqueront et prétendront jouir sur l'heure du privilège des droits lentement acquis par tout un peuple ?

On assure que des émeutes graves se produisent en Natalie et qu'une grande surexcitation règne au Cap.

Alors peut-être nos voisins se sont-ils crus vainqueurs un peu tôt. Ils ont poussé jusqu'au délire leur joie d'avoir capturé

Digitized by Google

avec 40.000 hommes un général boër privé de son artillerie qu'il avait sauvée, plus 4.000 hommes acculés à un trou et qui cependant ont résisté huit jours à un feu d'enfer. Ils ont glorifié le général Buller qui n'est entré dans Ladysmith que parce que les Boërs en avaient levé le siège. Sans doute ce sont là pour le peuple anglais des victoires dignes de la plus éclatante apothéose.

Un journal américain a dit : « Le vainqueur est lord Roberts, le héros est Cronjé. » Sûrement il en est ainsi. Et de plus nous ajoutons : le stratégiste est le général Joubert qui a su opérer sa retraite avec toute son artillerie, ses armes, ses bagages, ses munitions sans que le pauvre général Buller s'en doute un seul instant.

Pour cet incapable, pour ce chef plus que médiocre qui n'a su que faire tuer ses soldats sans gloire et sans profit, on a presque oublié à Londres la courageuse endurance du général White qui, durant quatre mois, a soutenu un siège avec honneur.

M. Cecil Rhodes a repris possession du Cap et sera bientôt à Londres; il prédit à brève échéance l'extermination des Boërs et s'attribue hautement tous les mérites de cet agrandissement presque immédiat d'une toujours plus grande Angleterre.

M. Chamberlain triomphe sans modestie, on l'imagine, et se fait acclamer populairement. Ne parlez pas de modération à Joë; il est fou d'orgueil. Il veut 500.000 hommes avant la fin de l'année courante disant avec certain sourire : « La fin de la guerre sud-africaine ne sera qu'un commencement », cela signifie « à peine vainqueur des Boërs nous courrons à d'autres victoires, à des victoires continentales, ajoutons vite françaises. »

Le chef du Colonial Office a télégraphié aux premiers ministres du Canada et de l'Australie pour leur demander combien d'hommes ils pourraient fournir à l'Angleterre *au cas où les troupes impériales seraient nécessairement occupées ailleurs.*

Le Canada et l'Australie possèdent une minuscule armée permanente que les colonies peuvent mettre au besoin à la disposition de la Métropole, mais il s'agit de quelques milliers d'hommes seulement. M. Chamberlain voudrait qu'on transformât les milices appelées chaque année au service pour quelques jours en armée permanente afin d'augmenter le chiffre

Digitized by Google

trop infime de celle-ci et afin que l'Angleterre trouvât là des réserves d'hommes en plus grand nombre. Les colonies y consentiront-elles ?

Le budget de la guerre chez nos voisins était pour l'exercice 1899-1900 d'environ 500 millions. Celui de 1900 sera de plus d'un milliard et demi. La plupart des journaux anglais, qui conviennent que la guerre a été faite pour les millionnaires, conseillent un impôt sur les millionnaires, mais tous ajoutent que les frais de cette guerre doivent être supportés par les Républiques sud-africaines, sous forme d'indemnité. La *Saint-James Gazette* émet l'avis qu'un emprunt considérable pourrait se faire prenant pour garantie le crédit à venir du Transvaal. C'est la spoliation dévorante dans toute sa férocité.

De faibles, bien faibles voix se font entendre au milieu des hourras sans fin d'un peuple affolé par la convoitise. Cette voix est celle des libéraux. Lord Rosebery vient de les quitter; ils seront plus libres de protester contre ce qu'ils appellent : « les progrès d'un impérialisme agressif ». Le courage et le souci de l'équité revient aux libéraux; ils s'organisent en faveur de la justice dans l'Afrique du Sud.

Tous ceux qui ont essayé dans leur propre pays de se mettre en travers d'un courant populaire chauvin et de ses emportements brutaux applaudiront à la résurrection du parti libéral anglais, parti qui tente, à l'heure du crime, d'en retarder l'exécution. Associons-nous à l'appel de Mme Olive Schreiner qui, du Cap, écrit à M. Stead, au plus courageux parmi les libéraux et les défenseurs de l'arbitrage :

« Cher ami, restez jusqu'à la fin du côté de la justice et de la liberté ! A votre lit de mort, vous en éprouverez encore de la satisfaction ! Le peuple anglais n'a pas encore compris la situation; quel terrible réveil quand il comprendra ! Les braves, les héroïques Transvaaliens meurent; les vaillants soldats anglais tombent, et un honteux amas de vampires et de brasseurs d'affaires attend tranquillement la conclusion de la guerre pour venir enfoncer leurs griffes dans nos poitrines.

« Si l'Angleterre pouvait s'apercevoir à temps que Chamberlain sape les fondations de cet empire tant rêvé, dans le Sud-Africain, et qui aurait pu être une fédération d'Etats réunis par les liens indissolubles de la sympathie et de l'affection !

« Chamberlain frappe à coups de poignard le cœur de l'empire britannique. »

Tandis que tous les peuples manifestent irrésistiblement leurs sympathies en faveur des faibles, des héros, des soldats du droit, les gouvernements, sans en excepter un seul, ont le souci de rassurer le cabinet de Londres sur leurs intentions

Digitized by Google

bienveillantes en faveur de la guerre du Veau d'or. Qui songe dans les chancelleries à Berlin, à Vienne, à Pétersbourg, à Paris, à Rome à une médiation pressante en faveur des Boërs ? Qui, parmi les amis européens des Républiques Sud-Africaines, conserve l'espoir de voir l'impérial auteur de la dépêche Kruger coiffer à nouveau le casque d'argent du Chevalier du Cygne et élever la voix en faveur du redressement des torts, de la protection des faibles ? Mais au contraire est-ce que les officieux, en Allemagne, ne soulignent pas la neutralité efficace de l'empereur-roi pour l'Angleterre, ajoutant que cette neutralité a épargné au cabinet de Londres bien des complications continentales ; est-ce que le Tsar lui-même, inspirateur de la conférence de la Haye, et l'empereur François-Joseph, tant de fois spolié, et la France gouvernementale, toujours si émue, même sous ses régimes monarchiques, du malheur des peuples, songent à faire appel à la modération de l'Angleterre, à lui rappeler le prix des victoires, à sauvegarder le droit des faibles ? Non, pas une protestation, rien.

On parle d'une proposition de médiation des Etats-Unis. Là aussi le peuple manifeste son admiration, sa sympathie pour le courage boër et pétitionne formidablement en faveur des deux Républiques, mais est-ce que M. Mac-Kinley peut oublier les faveurs, le soutien, que l'Amérique a trouvés à Londres lors de l'expédition de Cuba ; n'est-ce pas identiquement le même cas ?

Il y a aux Etats-Unis un grand parti qui proteste contre l'annexion de Cuba, contre l'interminable guerre des Philippines ; qui défend les Boërs et réclame l'indépendance pour eux comme pour les Cubains et les Philippins. Les organes de ce parti affirment que M. Mac-Kinley a gravement compromis sa réélection en témoignant, pendant la guerre anglo-boër, son amitié à l'Angleterre ; mais pouvons-nous avant cette même réélection juger de l'importance d'une telle affirmation ?

En Italie, le gouvernement du roi Humbert, le monde officiel affirment bruyamment leur admiration pour la ténacité, la force d'âme de l'Angleterre. Et pourtant l'avidité d'Albion, son âpreté à profiter des victoires de l'Italie au Soudan, son abandon, son indifférence glaciale lors des défaites de ses amis, de ceux qui lui ont livré, plus tard, gratuitement Kassala, la *clef soudanaise*, devraient avoir éclairé en haut lieu sur l'ingratitude d'Albion.

Digitized by Google

Le peuple italien, la presse italienne dans sa grande majorité sont comme tous les peuples d'Europe et d'Amérique passionnés pour la cause boër. Des manifestations ont lieu chaque jour en faveur du Transvaal. La *Tribuna*, le *Fanfulla*, l'*Esercito italiano*, l'*Italia*, pour ne citer que quelques organes, expriment en termes chaleureux leur enthousiasme pour Cronjé et ses soldats. Il y a des points de ressemblance entre les Boërs et les Mille, me disait ces jours derniers le général Turr.

Tandis que, d'une part, la *Gazetta del Popolo* maudit l'Europe d'être anti-anglaise, souhaite pour Albion toutes les victoires et déverse sur nous les malédictions que fait éclore l'amour de l'Angleterre dans une âme latine, voici ce que, d'autre part, écrit le *Messagero* :

La France que certains cherchent à faire passer pour notre principale rivale dans la Méditerranée, agit envers nous avec beaucoup plus de tact, tandis que nous avons toujours été exploités par les Anglais. Nous croyons que le moment serait opportun de donner une nouvelle orientation à notre politique dans la Méditerranée.

En France le carillon des fêtes de l'Exposition nous empêche d'entendre le glas des morts africains qui devrait nous réveiller de notre engourdissement, car ce glas menace de sonner pour nous comme il a sonné après la grande foire de 1868.

Nous n'aurons voulu nous rappeler en temps utile ni l'Inde, ni le Canada, ni l'Egypte, ni Fachoda. Lorsque nous nous rappellerons, il sera trop tard.

L'égoïsme aveugle, le soin d'intérêts materiels exclusifs, la remise des affaires morales au lendemain, tout cela comporte, pour les individus comme pour les nations, une punition. Nous avons accusé l'Europe de se désintéresser de nous en 1870. Que faisons-nous nous-mêmes en ce moment en nous désintéressant de la plus noble cause nationale qui soit et qui ait jamais été ? Nous avons perdu toute foi en notre plus noble et plus traditionnelle mission, celle de secourir les faibles par la parole ou par les actes. La France n'est plus la France.

Rien ne m'a fait jusqu'ici changer d'opinion sur la duplicité de l'Empereur, roi de Prusse, plus Anglais qu'Allemand dans ses conceptions politiques ou plutôt dans ses intrigues. Je ne lui ai vu que de l'égoïsme. Le rôle de paladin qu'il joue à certaines heures est un rôle truqué dont les effets ne sont jamais impulsés par l'âme. S'il était resté l'apôtre des faibles, le gen-

Digitized by Google

tilhomme de la dépêche Krüger, moi-même, je l'aurais admiré; mais le commis-voyageur qui s'est plus soucié en Palestine du négoce allemand que des beautés chrétiennes de la terre sainte, celui-là est un courtier qui marchande, un accapareur qui commerce, ce n'est pas le chevalier qui, seul, ose tenir tête au dragon.

Les Boërs n'ont plus à espérer autre chose que la sympathie et l'admiration inefficaces de tous les peuples ; ils ne doivent compter que sur eux-mêmes et sur Dieu, sur celui qui élève à son gré les plus petites nations et peut abaisser les plus grandes. Qu'ils redisent chaque jour cette admirable prière recueillie au Transvaal par un correspondant français :

O Dieu, ayez pitié de votre peuple! Il a fui dans la solitude pour vous adorer en paix. Il a lutté contre la famine et des maux infinis. Il a combattu les méchants et versé son sang et vous l'avez toujours soutenu. Quand il a été près de la mort, vous avez dit : « Vis et sois un peuple. » Vous ne l'abandonnerez pas en cette occasion, car il a foi en vous maintenant et à jamais. Ainsi soit-il.

Grâce à l'éloquence si haute et si vibrante de M. Winterer, doyen des représentants de l'Alsace-Lorraine au Reichstag, grâce aussi à la médiocrité, à l'insuffisance des arguments du prince de Hohenlohe, fils du chancelier et député-préfet de Haguenau-Wissembourg, le débat au Reichstag sur la dictature en Alsace-Lorraine s'est terminé, au moins *officiellement*, par l'abolition de la dictature. Ce que fera administrativement un préfet, comme le prince de Hohenlohe, ne peut se prévoir. En tous cas, ne fut-ce que pour les apparences, ce que nous saurons vite, l'abolition de la dictature est une mesure dont nous devons nous réjouir avec nos frères séparés d'Alsace-Lorraine. Les mesures d'exception étaient profondément blessantes pour eux et servaient de prétextes aux pires abus.

L'abbé Wetterlé, au cours de la discussion, a rappelé avec esprit au député-préfet de Haguenau-Wissembourg, prince de Hohenlohe, ses engagements vis-à-vis de ses électeurs de faire abolir la dictature. Ledit prince a feint de ne pas s'en souvenir ; il a quand même affirmé que ses électeurs lui resteraient fidèles. On lui a répondu que non ou qu'il faudrait voir. Il s'est embrouillé, il a balbutié au point que la pitié a fait place chez ses adversaires à l'ardeur de la discussion.

Les Alsaciens-Lorrains, grâce à l'abolition de la dictature, sont pour ainsi dire relevés du servage et redeviennent des citoyens armés pour la lutte contre l'oppression.

Digitized by Google

En Autriche, l'éternelle, la sempiternelle rédite de la réconciliation des Allemands et des Tchèques continue de dominer tous les actes de la politique d'empire. Le ministère de M. de Kœrber au lieu de s'en tenir à la commission qu'il avait formée et dont nous avons parlé précédemment a, on ne sait pourquoi, si ce n'est pour commettre une bévue, convoqué le Reichrath. Dès que les partis se sont retrouvés publiquement en présence ils se sont injuriés et défiés tout comme aux précédentes sessions. Le ton une fois donné ne s'est pas adouci.

M. Wolff, pangermaniste, a de suite déclaré, aux applaudissements des siens, que sans la langue allemande, comme langue administrative, l'Autriche devait périr.

Dans ce cas, a-t-il ajouté, nous autres Allemands nous retrouverons une autre patrie où nous pourrons *continuer notre vie nationale*. On ne dit pas plus clairement : nous nous ferions prussiens.

Naturellement, un député tchèque, M. Stransky, a dit de son côté que « tant que le retrait des ordonnances linguistiques en faveur de la langue tchèque serait maintenu, il n'y aurait en Bohême ni paix, ni parlement, ni constitution ». Et voilà le ministère de M. de Kœrber dans la même situation que tous ses prédécesseurs, tour à tour renversés par la coalition allemande ou par la coalition slave.

En Italie, le général Pelloux continue à tenir tête à ce qu'on appelle le parlementarisme révolutionnaire. Sa situation est si peu enviable que ses adversaires eux-mêmes esquivent les responsabilités d'une opposition trop ardente par crainte de voir le pouvoir tomber en leurs mains dans un moment de crise si intense.

Ces derniers jours, le général Pelloux, pour la seconde fois, a tenté de faire approuver son célèbre décret-loi simplement signé par le roi après une prorogation de la Chambre. On se rappelle que l'extrême-gauche, par l'obstruction la plus violente, le renversement des urnes, avait empêché la majorité de voter une loi de sûreté publique.

L'obstruction ayant recommencé de plus belle à propos d'une nouvelle approbation du décret-loi proposée par le général Pelloux, celui-ci songe à conférer au président de la Chambre des pouvoirs illimités ou à obtenir du roi la dissolution. Le malheur pour le ministère est que les partis qu'on croit frapper par cette dernière mesure la désirent.

Juliette ADAM.

Digitized by Google

REVUE DRAMATIQUE

L'EMPREINTE

Le divorce, comme le mariage, comme l'adultère, comme la jalousie, étant un des accidents nombreux et inévitables de l'amour, inspirera encore les dramaturges et les romanciers. On a et on aura toujours à dire sur la matière.

Il a déjà fait bien du mal, car il offre des inconvénients. Il apporte aussi du bien, car il a soulagé bien des existences et rendu à quelque bonheur des êtres qui n'avaient été coupables que de s'aimer un peu trop à la légère. Mais présentant un correctif à l'erreur, il est un amollissant du caractère qui, au lieu de se tendre pour supporter l'infortune, bat tout de suite en retraite devant le mauvais essai et cherche ailleurs une compensation et un recommencement plus heureux. En l'état actuel de nos mœurs, le divorce est pourtant nécessaire. Il remplit même un rôle social auquel on ne songe pas assez. Il favorise le mariage qui n'est pas en grande faveur, en ces temps où l'économie domestique est assez embarrassée, et auquel beaucoup se risquent, sachant qu'il n'est pas définitif.

M. Abel Hermant vient de faire représenter au Théâtre Antoine, une comédie, l'*Empreinte*, qui semble bien, à première vue, un témoin venant déposer contre l'institution et demander qu'on l'abroge.

M. Abel Hermant est-il vraiment contre le divorce ?

Il ne soutient pas l'indissolubilité du mariage au nom des dogmes de l'Eglise, par exemple. Il ne dit pas que l'union contractée mystiquement en Dieu, ne peut être déliée que par Dieu, c'est-à-dire terrestrement par la mort. Il n'asseoit pas la société sur la famille inséparable, assez peu soucieux du bonheur individuel des membres de cette famille et ne s'appliquant qu'à rendre et maintenir éternelle cette union librement acceptée. Conception à la fois divine et politique du mariage qui, sur les douleurs intimes des débats intérieurs, met une façade de majesté sereine et de continuité stoïque, dont se raffermit la consistance sociale.

Il n'examine pas non plus les conséquences inévitables et désastreuses du divorce qui en se propageant, sément le monde de demi-familles, d'enfants sans père ou sans mère, souvent sans père ni

Digitized by Google

mère, de femmes déclassées, d'époux disqualifiés et de vilains procès qui désapprennent de la pudeur et habituent à la honte. Si les parents parviennent à s'échapper l'un de l'autre, le remède est bien superficiel et ne guérit pas le mal qui reparaît dans les enfants ; car ce sont eux qui paient la double erreur de leurs parents, la première étant toujours celle qui les a unis, la seconde, toute aussi et même plus grave, étant celle qu'ils commettent en croyant qu'ils se doivent séparer.

M. Albel Hermant n'envisage le divorce à aucun de ces deux points de vue. Il ne le combat ni au nom d'une morale supérieure et indivisible ni au nom d'une société en danger de désagrégation. Il s'accorde au contraire avec le principe du divorce qui est de contribuer avant tout et en dehors de toute considération morale ou sociale, au bonheur individuel de chacun. C'est la sensibilité des conjoints qui est en jeu dans l'*Empreinte* et non point l'institution idéale du mariage, à laquelle ils se doivent hausser, sur le sacrifice de leurs vexations et gênes particulières. M. Abel Hermant ne songe pas à restaurer le code intraitable du vieux mariage et s'il condamne le divorce, c'est qu'il l'estime un palliatif insuffisant et qu'il lui substituerait volontiers quelque accommodement de moindre embarras et de solution moins catégorique.

Voici en effet ce dont il s'agit. Marceline a épousé M. Surgères sans l'aimer, presque pour obligation mondaine. Le mariage est stérile, c'est-à-dire qu'il n'engendre aucune sympathie. Incompatibilités : on se sépare et Marceline, remariée, devient l'épouse d'un capitaine qu'elle a aimé, cette fois. La réparation, semble-t-il, lui a été donnée. C'est le bonheur. Hélas, non. Marceline remariée s'aperçoit à différents indices, à des jalousies rétrospectives, à des désœuvrements de cœur, qu'elle n'est pas satisfaite. Elle demeure encore malgré tout, malgré son absence d'affection dans le premier mariage, malgré son inclination naturelle dans le second, sous la domination du premier mari. Lui seul a compté, le second est un figurant, un comparse, la doublure sans intérêt ni efficacité du premier grand rôle. Elle aime son premier mari ! Ce n'est pas du sentiment chez elle, c'est plutôt et simplement nerveux, maladif. Elle a gardé l'empreinte qui s'est profondément gravée dans la substance molle de son âme. Le divorce a donc été une mauvaise affaire pour elle, puisqu'il a rendu irréparable une désunion accomplie et ratifiée par la loi. Le divorce, sous son semblant de bienfaisance, lui apporte plus de chagrin que ne lui en eût causé un mariage indissoluble. Même avec cette clause,

Digitized by Google

le mariage est préférable. Marceline n'eût cependant pas échappé aux petits incidents de son existence. N'aimant pas son mari et ne devant s'apercevoir de l'ineffaçable empreinte que dans une seconde tentative d'amour, elle aurait forcément pris un amant. Dès les premières effusions, elle remarquait qu'elle n'avait à ses pieds qu'un fantôme, une sorte de lentille transparente et grossissante à travers laquelle son mari lui apparaissait singulièrement grandi et embelli. Elle renvoyait le suppléant incapable et révélateur pour retourner, éclairée et repentie, vers l'initiateur, ramenée à lui par l'adultère succédané du divorce. Car c'est bien l'adultère, promu au rôle de rédempteur, que l'*Empreinte*, en dernière analyse et si on suit sa logique jusqu'à l'extrême, propose pour remplacer le divorce, dont les intentions sont bonnes, dont les applications sont souvent fâcheuses, dont les résultats vont même parfois à l'encontre de son but qui est de diminuer la souffrance individuelle.

Il est vrai que M. Abel Hermant ne semble pas avoir voulu faire œuvre de moraliste et qu'il ne s'est occupé que de faire ressortir les caractéristiques d'un cas particulier, de celui où une jeune femme a subi l'empreinte du premier contact d'amour, au point qu'elle ne peut plus s'en affranchir et qu'il a infusé en elle une sorte de maladie de la volonté à jamais incurable. Le cas est en effet tout particulier et fort rare, étant donné au contraire la facilité extraordinaire avec laquelle une femme, d'esprit léger, incertain, — comme l'est précisément Marceline — oublie dans les bras du nouvel amant, non seulement l'amour du précédent, mais jusqu'au souvenir de ce premier vainqueur. Elle ne sait même plus au juste s'il a jamais existé, et d'oubli en oubli, elle jurera avec sincérité à son dixième amant qu'il est le premier, qu'elle n'a jamais aimé que lui, qu'elle l'a attendu dix ou vingt ans.

Marceline, échappant à cette loi de vitalité, rentre dans la catégorie des déséquilibrées, sans pouvoir de réaction, victime des impressions nerveuses et des hallucinations. Si les traitements médicaux n'apportent pas grand soulagement à ces malheureuses, il est encore bien moins probable que la littérature parvienne jamais à les préserver des éléments morbides qui la distinguent de son sexe, d'ordinaire plus vivace, plus élastique.

L'homme doit se soumettre à cette nécessité blessante : quand il n'est plus aimé, il disparaît du souvenir de l'amante, c'est fini ; rien de lui ne reste dans cette onde où tout se dilue et s'annihile. Et si c'est là le sort réservé à l'homme qui a été aimé, combien plus incertaines

Digitized by Google

sont les chances de celui qui ne l'a pas été de rester dans la mémoire sentimentale ou sensuelle d'une femme qui s'éloignait de lui et le tenait à distance.

Mais il est difficile à la fatuité de l'homme d'admettre la vérité. Il ne juge pas croyable qu'il passe inaperçu et l'âme de femme où il s'est miré lui semble à jamais et indélébilement marquée de son auguste image de conquérant et de dominateur. Cela n'a lieu normalement et sainement que lorsque l'empreinte est réelle, d'un amour dans un autre amour, et alors c'est pour toujours, on ne se déshabitue pas, on ne prend ni amant ni maîtresse, on ne divorce pas, on reste unis jusqu'au bout.

Il ne faut pas raconter *Poil de Carotte*, de M. Jules Renard. Il faut entendre ce dialogue exquis et fin, ces petites phrases courtes et nourries, sèches de forme et laissant un arrière goût qui dure. Il y a bien de la tendresse humaine dans cette œuvre restreinte à son essence et à ses effets de simplicité. M. Jules Renard, arrière petit-fils littéraire de La Fontaine, excelle à ces raccourcis où beaucoup est compris dans très peu. Mais il se sépare de son ancêtre, quand il s'agit de conclure et de tirer une morale. A la vérité, il n'en tire pas, se contentant de vous laisser la sensibilité en émoi et le cœur un peu mieux disposé à se rapprocher de la souffrance d'autrui, qu'elle relève de quelques cas de défaillance de caractère ou qu'elle s'abrite sous quelque forme un peu risible, en un mot où qu'elle soit. Ici, ce sont deux êtres, l'un jeune, l'autre vieux, qui partagent le malheur d'une destinée commune. Une âme mauvaise, impérieuse, acariâtre pèse sur la leur, empoisonne l'air qu'ils respirent, les fait chétifs, honteux d'eux-mêmes, se cachant, toujours poursuivis par la voix qui va les railler, les blesser, les gourmander. De révolte, ils n'en ont pas. Ils sont des faibles. Mais il reste toujours l'effusion humaine, et c'est une bonne et large prise de bonheur qu'ils aspirent, les deux infortunés qui, un jour, les yeux dans les yeux, les mains unies, les cœurs dilatés par le réconfort, sentent leurs deux détresses communier dans un même épanchement.

Jules CASE.

Digitized by Google

LA MODE

L'Art de s'habiller

***Robe en** crêpe de Chine, longue et souple, à plis sur les hanches **même, plis** formant épaulettes au boléro court et arrondi, sur un **devant** drapé en ceinture en guipure d'Irlande, les manches en **guipure**.*

Digitized by Google

Robe de diner, en tulle Chantilly à pois sur transparent blanc, le bas incrusté d'un entredeux de dentelle, le corsage blousé légèrement, décolleté par un empiècement de Chantilly épaulant la manche courte avec flots de comètes répétées en jabot au corsage. Haute ceinture corselet en faille ciel. Collier de velours noir.

Toque de plumes bleu pâle, piquée d'un nœud de velours noir.

Digitized by Google

Robe de Louis XV des mêmes *drap gris princesse, brodée d'incrustations de rubans en velours d'un ton plus soutenu, empiècement ondulé biais, encolure et chou de panne noir frangée.*

La capeline *ornée de nœuds de velours et de paradis.*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle paraissent **les Fleurs d'Hiver**, d'Armand Silvestre, un délicat volume de poésies où se retrouvent les qualités brillantes du poète des **Sonnets païens**.

Une page, au hasard :

Tes yeux sont comme deux pensées
Sombres, aux feuilles de velours,
Et dont les pétales sont lourds
Des fraicheurs par l'aube amassées,

Car c'est avec les yeux des fleurs
Que, des profondeurs de son temple,
La sereine Beauté contemple
Nos ivresses et nos douleurs.

Et c'est pourquoi, dans tes prunelles,
Tu vois mes yeux plonger sans fin.
Cherchant à pénétrer en vain
Le mystère qui dort en elles.

*
* *

Parmi les œuvres inédites de Guy de Maupassant, Ollendorff publie un nouveau volume, **le Colporteur**, destiné au même succès que les œuvres précédentes du grand conteur disparu, — et, d'Armand Charpentier, **la Petite Bohême**, curieux roman, grouillant d'humanité, d'observation aiguë et d'originale allure, où l'auteur de **l'Initiateur** se révèle avec une souplesse nouvelle. Il ne manque à son roman qu'un peu de musique de Gustave Charpentier.

*
* *

Le succès de **Sa Fille**, par Mme Hector Malot, dans la **Nouvelle Revue**, nous dispense de parler longuement du livre, paru, cette semaine, chez Flammarion; il aura, en librairie, la même carrière plus qu'honorable, inespérée.

*
* *

Emile Bergerat donne le troisième volume de son **Théâtre** (Ollendorff). La lecture, sous la lampe, rend incompréhensible l'échec des mêmes œuvres devant la rampe.

*
* *

A la librairie Armand Colin, **le Cléricalisme** de Paul Bert, préfacié par M. Aulard, réunit les meilleures polémiques du « robuste champion de la raison que la République a perdu trop tôt ».

Pourquoi les disciples du Maître, fanatisés ou incapables de le comprendre, ont-ils fait dévier sa pensée vers un sectarisme sans issue?

*
* *

A lire surtout, dans les derniers livres, parus ces jours-ci, **Au Milieu du Chemin**, d'Edouard Rod (Fasquelle), d'une écriture sobre et forte, très attrayante aussi, dans une affabulation dramatique, — une **Garce**, d'Albert Boissière, haute en couleur et sentant cru le varech et la vague, — **Ubu Enchaîné**, suite d'**Ubu Roi**, la truculente farce d'Alfred Jarry (Revue Blanche), qui restera comme une des littératures les plus singulières de notre temps, — chez Ernest Flammarion, une réédition savoureuse du **Bon Sens du Curé Meslier**, précédé de lettres de Voltaire et de d'Alembert; — et, de Louis-Frédéric Sauvage, chez Lemerre, un très beau livre d'artiste, ciselé avec un art parfait, **le Déclin sur la pourpre et l'or**, dont la forme s'aristocratise d'une élégance diserte.

*
* *

En Démence, de Paul Bru, dont nous avons donné ici, avant son apparition, un fragment important, s'enlève chez Flammarion, avec un commencement de popularité, justifiée par le drame intense de ce roman; jamais la question de

Digitized by Google

la folie humaine n'a mieux été mise en relief. Les lettrés y trouveront la réponse aux préoccupations soucieuses qui les hantent quelquefois, et qui semblent prévoir, pour les civilisations futures, des mentalités si fragiles.

*
* *

Histoire du parti républicain en France, de 1814 à 1870, par Georges Weill, docteur ès lettres, professeur d'Histoire au lycée Carnot. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, 10 fr. (Félix Alcan éditeur).

Ce livre donne pour la première fois une étude d'ensemble sur l'histoire du parti républicain. Les débuts secrets du parti sous la Restauration; son avènement à la vie publique en 1830 et ses progrès jusqu'aux émeutes de 1834; son écrasement suivi d'une longue période de torpeur apparente, mais d'activité réelle; la victoire éphémère de 1848; la réaction de 1849, contrariée par la propagande habile des démocrates jusqu'au 2 Décembre; la proscription, avec un tableau de la vie des républicains détenus, transportés ou exilés; la vitalité du parti pendant les années de compression; enfin son réveil depuis 1860 et ses rapides succès : tous ces faits sont étudiés dans leur ordre chronologique. Au récit des événements sont joints les portraits de tous ceux qui ont influé sur la vie du parti, Carrel, Cavaignac, Ledru-Rollin, Barbès, Gambetta, Jules Favre. Ce n'est pas un livre de polémique, mais de science, conçu d'une façon tout objective.

*
* *

Le lieutenant Ellie, du 6e régiment de marine, publie, chez Juven, un livre dont le titre fixe aussitôt notre attention : **le Général Galliéni** (Tonkin et Madagascar); illustré de 80 gravures recueillies par l'auteur, cet ouvrage augmente la série des documents de vulgarisation sur l'œuvre du grand colonial et du soldat héroïque de Siquirri, de Diana, du Tonkin et de Madagascar; encore quelques publications de ce genre et nous verrons surgir, les résumant toutes pour la gloire et l'orgueil du pays, un volume qui nous dira le passé de Galliéni, depuis Bazeilles, où son képi de sous-lieutenant Saint-Cyrien fut troué d'une balle jusqu'à sa troisième étoile de divisionnaire. Il est temps que pas un Français de France ne puisse ignorer les exploits civilisateurs d'un des meilleurs cerveaux de notre temps, d'un des plus énergiques défenseurs de la patrie.

R. Puylaurens.

*
* *

Rêve Brisé, par Julie des Obiers, chez Ollendorff, Paris.

Tel est le titre d'une élégante brochure renfermant le plus poignant des écrits poétiques. Au travers de ces alexandrins on aperçoit une âme, une douleur, une victime. Ses plaintes s'exhalent dans ce journal, dans ces notations quotidiennes dont on ne peut qu'apprécier l'élévation et quelquefois l'éloquence.

*
* *

Paul Déroulède raconté par lui-même. — M. Henri Galli, directeur du *Drapeau*, vient de publier chez Plon une plaquette illustrée d'une vive actualité : *Paul Déroulède raconté par lui-même*, avec préface de François Coppée.

De conversations soigneusement notées, de documents divers, de lettres, M. Galli a tiré les éléments de son récit, qui constitue l'exacte histoire de l'ancien officier du 3e zouaves, du patriote ardent.

Depuis le jour où il s'engagea en 1870 jusqu'à son arrivée à Saint-Sébastien, on suit ainsi sa vie; sa belle conduite à Montbéliard qui lui valut la croix de la Légion d'honneur, son internement à Breslau, son évasion, puis, après la guerre, sa campagne de relèvement, la publication des *Chants du soldat*, la fondation de la Ligue des patriotes; enfin les luttes politiques des dix dernières années.

Digitized by Google

Conseils d'une Parisienne

La merveilleuse fraîcheur de teint que la célèbre Ninon de Lenclos conserva jusque dans l'âge le plus avancé (plus de quatre-vingts ans), provenait presqu'exclusivement de l'emploi fait par elle d'une poudre de riz merveilleuse : *Le Duvet de Ninon*, que nos lectrices, soucieuses de leur beauté, peuvent se procurer *31, rue du Quatre-Septembre*, à la *Parfumerie Ninon*.

Cette poudre, du prix de 3 fr. 75 ou 6 francs la boîte, suivant grandeur, se prépare en quatre nuances: blanche, rosée, naturelle et rachel ; contre mandat postal de 4 fr. 25 ou 6 fr. 50, on recevra la boîte *franco* à domicile.

— Les cheveux demandent, comme tout le reste du corps, un entretien régulier, pour se conserver longtemps, et rester souples en dépit de la décoloration, impossible à éviter à un certain âge, même si on la retarde par des procédés connus. *L'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont-Majella* est ce qu'en pareil cas, je puis conseiller de meilleur. Non seulement il détruit les pellicules et arrête la chute des cheveux, mais il en fait repousser et en retarde la décoloration.

S'adresser pour tous renseignements complémentaires, à *M. E. Senet*, administrateur, *35, rue du Quatre-Septembre*.

BERTHE DE PRÉSILLY.

PHOSPHATINE FALIÈRES

Aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant.
Emile BONHOMME.

PARIS. — IMPRIMERIE C. LAMY, 121, BOULEVARD DE LA CHAPELLE. 11041.

Digitized by Google

AUTOCOPISTE-NOIR Imprimez vous-même
Circulaires, Dessins, Plans, Musique, Photographie. — *Plumes et Styographes* or contrôlé marque CAW'S (1re du Monde)
SPECIMENS franco. J. DUBOULOZ, 9, Bd Poissonnière, Paris.

Bibliothèque tournante Terquem

Indispensable à l'homme de lettres, au bibliophile, etc., pour la manipulation des livres *usuels*.

Appui-livres, Chevalets, etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

Em. TERQUEM, 19, rue Scribe, Paris

BIBERON
LE PARFAIT NOURRICIER
Seul Nettoyable et sans Danger
Présenté à l'Académie de Médecine par le Prof BUDIN

BOUILLIE DE CROISSANCE
DU PARFAIT NOURRICIER
ALIMENT LE PLUS COMPLET
LE PLUS SAVOUREUX
LE PLUS DIGESTIBLE
POUR ENFANTS
CONVALESCENTS, VIEILLARDS, ESTOMACS délicats

SOCIÉTÉ ANONYME LE PARFAIT NOURRICIER
SUBSTANCES, OBJETS, INSTRUMENTS et APPAREILS de L'ART MÉDICAL et de L'HYGIÈNE

CEINTURES ABDOMINALES, BANDAGES, BAS VARICES, CORSETS, JARRETELLES, OBJETS de PANSEMENT, DOUCHES, INJECTEURS, IRRIGATEURS, PULVÉRISATEURS, APPAREILS ÉLECTRIQUES, SERINGUES, TROUSSES, etc., etc.

70, Rue Rochechouart, PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société anonyme. — Capital 160 millions. — Siège social : 54 et 56, rue de Provence, à Paris

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe. — *Ordres de Bourse* (France et étranger). — *Souscriptions sans frais.* — *Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement* (Oblig. de Chem. de fer, Oblig. à lots de la Ville de Paris et du Crédit Foncier, Bons à lots de l'Exposition de 1900, *Bons Panama*, etc.). — *Escompte et Encaissement de coupons.* — *Mise en règle de titres.* — *Avances sur titres.* — *Escompte et Encaissement d'Effets de commerce.* — *Garde de Titres.* — *Garantie contre le remboursement au pair* et les risques de non-vérification des tirages. — *Transports de fonds* (France et étranger). — *Billets de crédit circulaires.* — *Lettres de crédit.* — *Renseignements.* — *Assurances.* — *Service de correspondant*, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 francs par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

58 bureaux à Paris et dans la banlieue, 263 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et à l'Etranger.

Digitized by Google

LA

NOUVELLE REVUE

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(Nouvelle Série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P. B. GHEUSI, DIRECTEUR

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	12 mois	6 mois	3 mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine.	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 francs net

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Le **Vin Désiles**

Cordial Régénérateur

Il tonifie les poumons, [illegible] larise les battements du [illegible] active le travail de la digestion. L'homme débilité y [illegible] la force, la vigueur, [illegible] santé. L'homme qui [illegible] beaucoup d'activité, [illegible] tient par l'usage régulier [illegible] cordial, efficace dans tous les cas, [illegible] digestif et fortifiant et agréable [illegible] comme une liqueur de table.

TOUTES PHARMACIES

PARIS. — IMPRIMERIE C. LAMY, 124, BOULEVARD DE LA CHAPELLE 11041

Digitized by Google

Prix

N° 12. 21e Année Tome III. — 3e Livraison Nouve

La Nouvelle Rev

HARVARD COLLEGE LIBRARY
CAMBRIDGE, MASS.
APR 12 1900

1er AVRIL 1900

SOMMAIRE

Louis HERBETTE. . . . . Des deux Côtés de l'eau. . . .
Camille FLAMMARION . . . . L'Inconnu. . . . . .
Henry BARRAU. . . . . La Hausse du papier. . . . . .
Daniel RICHE. . . . . La Folie maternelle. (IV). . .
Henry SPONT . . . . . Les Pyrénées. . . . . .
Pierre POUVILLON. . . . . Voyage (poésie) . . . . . .
F. RAOUL-AUBRY. . . . . Daudet et Mistral. . . . . .
P. B. GHEUSI . . . . . Monsalvat (II) . . . . . .
Pierre FRARY . . . . . L'enseignement et M. G. Leygu
Juliette ADAM. . . . . Politique extérieure. . . . . .

GRAVURES : Douze photographies ; trois dessins

LA QUINZAINE

Jules CASE : Revue dramatique | Modes et Bibliographie

PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
26, RUE RACINE, 26

1900

ecteur : P. B. GHEUSI Téléphon

Digitized by Google

60 ANNÉES DE SUCCÈS

2 Grands Prix : (Lyon 1894, Bordeaux 1895)
HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY
Expositions de ROUEN, 1896, BRUXELLES, 1897

ALCOOL de MENTHE de **RICQLÈS**

Le Seul Véritable Alcool de Menthe

Santé. Dissipe les *indigestions*, les maux de *cœur*, de *tête*, d'*estomac*, de *nerfs*, les *étourdissements*.

Souverain contre la *grippe* et les *refroidissements*.

Boisson d'agrément. — Quelques gouttes dans un verre d'eau sucrée, forment une boisson délicieuse, hygiénique et assainissent l'eau.

Toilette. — Excellent aussi pour les *dents*, la *bouche* et tous les soins de la *toilette*, grâce à ses propriétés antiseptiques et à la fraîcheur de son parfum.

Préservatif contre les Epidémies

Refuser les imitations
Exiger le nom **DE RICQLÈS.**

La Compagnie Royale des Chemins de fer Portugais, d'accord avec la Compagnie de Madrid-Saragosse-Alicante et la Compagnie des Wagons-Lits, va créer pendant le mois d'avril prochain, c'est-à-dire pendant les fêtes de Séville (fêtes de la Semaine Sainte et foire de Séville) un train de luxe composé de voitures de 1re classe, wagon-restaurant, entre Séville et Lisbonne. Ce train déterminera sans doute une bonne partie des nombreux voyageurs qui, chaque année, vont en Andalousie à cette époque, à faire un crochet sur Lisbonne pour aller admirer la merveilleuse rade du Tage.

Ce train express partira de Séville à 7 h. 40 du soir pour arriver à Lisbonne le lendemain vers midi. Le supplément pour le wagon-lit ne sera que de 20 0/0 des billets ordinaires.

En outre, pour attirer un plus grand nombre de voyageurs, les Compagnies précitées, d'accord avec celle de Madrid-Cacérès, vont créer un billet demi-circulaire Séville-Lisbonne-Madrid au prix très réduit de 75 Pesetas (60 fr. environ) en 1re classe, donnant accès dans le train rapide annoncé ci-dessus, et qui sera valable pendant tout le mois d'avril et jusqu'au 5 mai.

Dans les cas de **CHLOROSE** et d'**ANÉMIE** rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires
les **Préparations** à base d'
HÉMOGLOBINE SOLUBLE DE **V. DESCHIENS**
Expérimentées dans la plupart des Hôpitaux de France et de l'Étranger
ont donné les résultats les plus satisfaisants.
Se vend sous forme de **SIROP, ÉLIXIR, VIN, DRAGÉES**
Préparés par **ADRIAN & Cie.** Détail : DANS TOUTES LES PHARMACIES

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine. PARIS

Comte Léon TOLSTOÏ

RÉSURRECTION

Traduit du russe
par E. HALPERINE-KAMINSKY
Ouvrage illustré de nombreux dessins de Léonid PASTERNAK, *ami de l'auteur.*
Édition définitive revue par l'auteur.
Un volume in-18. . . . . Prix **3 50**

Envoi Franco contre Mandat-Poste

Digitized by Google

DES DEUX COTÉS DE L'EAU

LA FAMILLE FRANÇAISE AU CANADA ET AUX ÉTATS-UNIS

HARVARD COLLEGE LIBRARY
APR 12 1900
CAMBRIDGE, MASS.

Louis Herbette

Paris, le 19 mars 1900.

Dans une conférence récemment faite, à Paris, j'ai eu à donner un aperçu des impressions et des réflexions rapportées d'un voyage de mission au Canada et en certaines parties des Etats-Unis. La séance n'ayant pas été sténographiée, on a bien voulu m'engager à rétablir non pas les termes mais le sens de ce que j'ai dit, en y ajoutant ce que j'aurais voulu dire.

Ainsi présenté sous la forme directe, un récit transforme à moitié le lecteur en auditeur qui reste maitre, il est vrai, d'arrêter à volonté l'audition. Ecrire, c'est faire entendre par les yeux, comme parler est faire voir par les oreilles. Par conversation, même consistant en monologue, n'est-on pas en communications plus libres avec autrui, que par exposé auquel on prétendrait donner la gravité d'un rapport, le poids d'une démonstration ou la valeur d'une leçon ?

Dans un échange familier d'idées, chacun peut prendre ce qui lui convient; aucune conclusion ne s'impose à personne.

Il s'agit en réalité, je le reconnais, d'étendre la portée de la voix et l'enceinte d'une salle, de parler aux lecteurs, de m'adresser aux absents, particulièrement à ceux de là-bas, en leur faisant part de ce qu'on ressent chez nous pour eux. Et ne convient-il pas de constater comment apparaissent à qui vient de France les questions et les faits, les choses et les gens de *l'autre côté de l'eau*, et comment en revanche ceux d'ici peuvent apparaître lorsqu'en les regarde du dehors ? Coup d'œil sur l'Amérique regardée par un Français et sur notre pays vu d'Amérique.

Qu'on excuse donc les lacunes et les longueurs de cet article parlé, en tenant compte au coupable des intentions et des sentiments qu'il peut avoir comme canadien de Paris ou parisien du Canada.

LOUIS HERBETTE

Digitized by Google

Refaire en une heure un voyage de trois mois dans le nouveau monde, présenter en un seul entretien à un auditoire si aimable et si distingué qui a droit de n'être ni ennuyé ni fatigué, des idées et des sentiments suivis depuis vingt-cinq ans, — voilà ce que j'aurais à faire ici. Qu'on me pardonne à l'avance si je ne puis y réussir.

En réduisant cette course hâtive aux parties les plus attirantes du Canada et aux Etats de la Grande République américaine les plus historiquement et géographiquement proches de nous, — quel parcours encore pour les yeux de personnes même tranquillement assises ! Quel mouvement pour le cerveau et pour le cœur de Français d'Europe !

Si l'on voulait retracer les scènes et les lieux, — le décor, — c'est à la photographie et au cinématographe qu'il faudrait recourir. Pour les personnages et leur rôle, ce n'est pas seulement un livret, c'est tout un livre qu'il faudrait. Or, il ne s'agit pas de détailler des récits, mais de faire revivre l'ensemble de ce qu'on a vécu, sans pouvoir apparemment transporter cette salle là-bas ou entre les deux mondes, en quelque point stable de halte et d'observation qu'aimeraient tant à trouver les voyageurs éprouvés par le tangage et le roulis entre Le Havre et New-York.

Pour analyser et penser, pour traduire ce qu'on éprouve en mots pesés, en phrases à dessin arrêté, le temps manque. Le temps, à Paris surtout, est pris par tant de choses qu'il ne suffit à rien. C'est d'un coup d'œil, par étincelles, qu'on voudrait tout saisir. On fait, comme on est, hélas! de l'instantané. Qu'il nous suffise de retracer des impressions personnelles, — impressions de lumière et de chaleur, d'imagination et d'affection, — en touchant de préférence des sujets d'ordre moral, mais sans exclure les matières très matérielles, puisque tout se tient.

Chargé d'une mission qui portait sur les moyens de faciliter les relations scientifiques, littéraires et artistiques avec la France, appelé depuis longtemps par mes fonctions à m'occuper de questions économiques, de l'industrie, des travaux publics, de ce qui concerne le commerce des

Digitized by Google

choses aussi bien que le commerce des gens entre eux, comment n'aurais-je pas observé, même en courant, la croissance admirable de ces puissants rejetons d'Amérique tirés de nos vieux plants d'Europe ?

Ce n'est pas seulement notre passé, c'est leur avenir et en même temps le nôtre, que nous devons envisager, avec les conditions de production en tous genres, mécanique aussi bien qu'intellectuelle. Car là, s'offrent à l'étude les formes et phases variées du mouvement, du travail et de la vie. Affaire de cœur et affaires d'intérêt.

Que signifierait de dédaigner ce sens positif du mot *affaires* où semblent en Amérique s'absorber les pensées de ceux qui créent ? *Business*, talisman en trois syllabes, qui jette tant de millions d'Américains dans une agitation vertigineuse, sans qu'ils prennent le loisir de se regarder agir et de s'écouter sentir. De proche en proche et même à longue portée, ici même, comment cette gravitation rapide ne se ferait-elle pas universelle ? Les gens occupés, affairés, *busy*, ne se donnent pas droit à un moment de repos ; et je n'ai que plus à remercier ceux qui sont venus à cette réunion. Nos relations avec l'Étranger sont sûrement nos propres affaires, non pas affaires étrangères ou affaires d'argent seulement, mais affaires nationales et vitales.

Il n'est pas jusqu'à notre situation, notre caractère et nos ressources que l'on ne discerne complètement que de l'extérieur. Comme on réfléchit son idée dans le langage, on doit considérer sa personne du dehors. Sachons emprunter le miroir et la lorgnette, sinon les yeux d'autrui. Quitte-t-on les Français d'ailleurs, et ne retrouve-t-on pas la vieille France rajeunie, en se transportant au Canada, dans l'ancienne France Nouvelle ?

C'est pour l'*Alliance Française*, — société travaillant comme on sait à la propagation de notre langue, — une si bonne œuvre baptisée d'un si beau nom, — et c'est pour la formation de son comité parisien du huitième arrondissement, que vous avez été convoqués par un Président et par des organisateurs dévoués auxquels il ne m'est pas défendu de rendre hommage.

Collaborateur du Ministre passé, à venir peut-être, —

Digitized by Google

comment ne me féliciterais-je pas de me retrouver tel ici devant un public plus gracieux, on l'avouera, que celui dont les administrations publiques sont les servantes ? Les trop bienveillants éloges de M. Delombre me donneraient droit de me venger, et c'est par discrétion que je me borne à le remercier en votre nom des moments qu'il dérobe à une autre assemblée plus puissante, des encouragements que sa présence apporte et de l'impulsion qu'assurera sa présidence à la nouvelle succursale ou colonie intérieure d'une société dont les services extérieurs peuvent et doivent être si considérables.

Je ne voudrais pas non plus être indiscret en exprimant tous les remerciements dus à l'éminent et si bienveillant Ambassadeur de la grande République qui a bien voulu accepter l'invitation pour cette séance ; en saluant son principal collaborateur, ainsi que les représentants les plus autorisés et les personnalités les plus hautes et les plus sympathiques de la colonie canadienne.

Mais sur cette estrade j'ai droit de dénoncer mon cher et vieil ami M. Beurdeley, toujours en quête et en tête des œuvres utiles dans l'arrondissement qu'il administre, et ailleurs ; — les représentants de l'*Alliance Française* et ceux de l'Université, M. Blanchet et M. Cucheval, le si estimé chef actuel et un des anciens chefs de la population lycéenne la plus importante de Paris, celle du lycée Condorcet ; les hommes distingués que je vois auprès d'eux et dont on connaît le dévouement à notre cause nationale même au loin, témoin le poète libanais M. Ganem.

Quel gré ne savons-nous pas tous aux artistes qui apportent leur concours à une réunion transformée par eux en fête, à ces propagateurs de notre langue qu'on appelle Mounet-Sully et Coquelin. L'écho des applaudissements du Canada ne suit-il pas jusqu'ici le Doyen de la Comédie française, celui qui s'est voué à interpréter nos grands penseurs et dont nous voudrions entendre la pensée personnelle vibrer en une si puissante voix.

Appartenant au contingent actif de l'*Alliance*, je me réjouis d'avoir fait campagne pour elle. Son gouvernement, l'honorable M. Foncin et son dévoué secrétaire général, M. Dufourmantelle, la section canadienne et son

Digitized by Google

excellent président, M. Salone, — (un ancien missionnaire lui aussi de France au Canada), — m'avaient engagé à parler, étudier et agir au nom de l'œuvre dans mes excursions à travers les confédérations canadienne et américaine. Avec moi, comme compagnon de voyage, n'avais-je pas un aimable et zélé délégué habituel de la société, M. le Dr Gérin-Lajoie, canadien français, citoyen américain et résident parisien ?

Avec le drapeau tricolore, j'arborais donc le fanion de l'*Alliance;* et au retour de cette expédition, quelle satisfaction de fêter le comité nouveau-né dans un arrondissement que j'ai vu lui-même naître en ma qualité de vieux Parisien !

I

Je ne vous demande pas de monter avec moi sur le paquebot transatlantique, morceau de notre pays, fer et bois formant terre française, qui se détache du Havre, qui flotte huit jours avec des fortunes nécessairement diverses pour ses occupants, — agréments et désagréments compris, — et qui se raccorde sur l'autre bord à la terre ferme, où l'on recouvre, même dans l'extrême mouvement, les douceurs de la stabilité.

Après une semaine de cette existence où les occupations normales sont suspendues comme l'équilibre normal, il semble qu'on sorte d'un Havre prolongé, d'un pont flottant, d'un bac ou d'un bateau-passeur qui aurait traversé un fleuve plus large que d'habitude. Période de distraction forcée ou de somnolence confuse. Dormir, si l'on peut ; — dormir, — rêver peut-être, en se souvenant. Car il semble qu'en l'esprit de l'individu se répercute le passé comme s'élabore l'avenir du pays dont il est une sorte de fragment mobile.

Ainsi l'on se reporte à ces hardis navigateurs de Dieppe ou de Saint-Malo, des côtes de la Manche ou de l'Océan, à ces coureurs de mer qui devaient devenir des coureurs de bois, aux incorrigibles innovateurs et inventeurs, explorateurs et découvreurs français, sentinelles et enfants perdus du progrès, pionniers de la civilisation, qui ont

Digitized by Google

aussi délibérément couru la science, la littérature et l'art que le globe même, toujours à la recherche de nouveaux mondes. N'a-t-il pas fallu qu'ils allassent faire connaissance avec les îles et les continents, les caps et les baies, les fleuves, les lacs et les montagnes? En sorte que les traces françaises se retrouvent dans le Nord de l'Amérique comme une empreinte de premiers pas, comme les signes d'une première pensée. Parcourant ces territoires immenses, à la seule vue des noms géographiques, même prononcés à l'anglaise, on se dit : « Les Français ont passé par là. »

Ils n'y ont pas seulement passé. Sans doute, ils n'ont pas suffisamment pu ou su s'y maintenir. Que ne sont-ils demeurés à la possession après avoir été à la conquête, au profit après avoir été à la peine ! Est-ce leur caractère ou la fatalité des faits qui les a privés de l'action suivie, nécessaire pour récolter les fruits de leurs travaux ? Toujours est-il qu'ils ont semé après avoir défriché et labouré. L'honneur leur en revient avec toutes les espérances qu'il justifie.

Si les Français ne sont pas restés maîtres du Canada non plus que de la Louisiane, du moins y ont-ils gardé pied et y sont-ils devenus libres. Avant d'autres États plus rapaces, voraces et tenaces, l'État français s'est trouvé dépossédé. Mais un jour s'émanciperont les pays tenus par les autres en tutelle. Les colonies deviendront métropoles, c'est-à-dire villes ou Patries-Mères à leur tour. La France conserve l'attachement sincère des enfants même qui lui ont été enlevés. Elle n'a pas dû à l'oppression et à l'exploitation les bénéfices matériels de son activité. Amie elle est des nations affranchies, parce qu'elle l'est des peuples opprimés. Il lui répugnerait d'être riche et puissante par fausseté et cruauté.

Aux bords du Saint-Laurent et même du Mississipi, notre parler est assez vivace pour perpétuer, si nous voulons bien, nos affections. Ces Canadiens qu'un Louis XV avait abandonnés, de soixante à soixante-cinq mille habitants, sont devenus près de deux millions, malgré que la France engagée en tant de crises n'ait pu fournir une émigration de renfort. Dans cette partie des

Digitized by Google

États-Unis qu'on a qualifiée Nouvelle-Angleterre, l'élément français qu'on voulait extirper a repris racine. Il s'y étend comme une plante robuste, poussant dru même en terres froides, au milieu d'autres cultures. Encore un million de Français. Quelles clientèles à soigner, même si l'on ne parlait qu'affaires.

Avouons-le: que va faire en réalité là-bas un de ces Français dont le cœur se remplit de ce qu'ils aiment à mesure même qu'ils s'en éloignent? — Un voyage à la recherche de la France en Amérique, avec visite aux parents et aux amis, à la poursuite du bien que la Mère-Patrie a fait ou peut faire encore, c'est-à-dire de ses souvenirs et de ses espérances, des services qu'elle doit rendre ou, si possible, recevoir.

Deux volumes de combien de pages, avec deux atlas et combien d'albums faudrait-il!

D'une part, les États-Unis, que l'on ne pourra traverser entièrement cette fois en poussant des reconnaissances jusqu'à San-Francisco, mais dont on tenait à examiner les grands centres industriels du versant atlantique et les lieux de principale culture intellectuelle, spécialement la Nouvelle-Angleterre et les Etats de formation la moins récente.

D'autre part, le Canada, avec séjour préféré dans la province de Québec, mais avec pèlerinage dans les provinces maritimes, en Acadie, et visite à d'autres villes et régions du *Dominion*.

De l'Amérique maritime, industrielle et commerciale, New-York, la cité impériale, donne un aperçu trop puissant pour que nous fassions halte à Baltimore, et en d'autres ports. Laissons Washington, le Versailles américain, siège tranquille des pouvoirs publics de la confédération. Résistons au plaisir de nous arrêter à Philadelphie, ville si intéressante et si curieuse, dont la production positive ne fait certes pas tort aux traditions intellectuelles et à l'action morale. Nous enfonçant dans les terres et même sans aller jusqu'à Chicago, passons au Niagara, la merveille naturelle du Nouveau Monde, non loin de ces lacs

Digitized by Google

qui servent d'Océans d'eau douce aux Etats limitrophes et qui se déversent par les cataractes et par les chutes, — (un écoulement d'eau à pic), — marquant frontière entre les deux confédérations.

Si l'on revient à New-York pour en repartir le long de la mer, voici la série de baies et de ports, de bourgs et de cités constituant la Nouvelle-Angleterre, voisine du Saint-Laurent ; autrefois le théâtre des démêlés entre Canadiens Français et Anglais, puis de la guerre de l'indépendance avec les secours français contre le gouvernement britannique.

Là reparaît aujourd'hui une invasion française toute pacifique, par immigration et croissance rapides des groupes Canadiens. Par un étrange retour de destinée, c'est donc le Français qui reprend le rôle de l'homme du Nord descendant aux pays plus doux et refoulant les populations moins prolifiques ou plus soucieuses du bien-être. A Woonsocket, dont la gare porte toutes inscriptions et avis en français comme en anglais, les Français d'origine ne sont-ils pas aussi nombreux que les autres contingents nationaux réunis ? (Ils sont 14.000). A Fall-River, près de ce luxueux New-Port, ville historique et tout ensemble ville d'eau (de mer) par excellence, (où se trouvent les plus exacts souvenirs de Washington et de Lafayette et les habitations de plaisance des plus riches personnages d'Amérique), on compte 35.000 Français sur cent et quelques milliers d'habitants. Providence, Lowell, Nashua, et de gros bourgs tels que Pawtucket et Manville montrent aussi avec quelle sûreté les Français reprennent pied et comme ils se font apprécier par leurs qualités solides, malgré que leurs situations soient encore si modestes.

Ici l'on fait connaissance avec le Français ouvrier, comme avec le paysan français au Canada et avec le marin dans l'Acadie. Les usines progressent avec une rapidité surprenante. Il en est que viennent installer pour eux nos nationaux d'Europe. Et partout l'on est fraternellement accueilli par les originaires du Canada, dans leurs cercles et dans leurs sociétés, à l'école comme au presbytère, au bureau du journal, à l'office de l'avocat et du mé-

Digitized by Google

decin comme à l'officine ou au magasin du pharmacien. Car la pharmacie vend tout, l'alcool comme le reste, — la maladie avec les remèdes. Les climats et le régime du Nord sont, paraît-il, très altérants.

C'est en s'instruisant que ces braves compatriotes peuvent s'élever. L'armée n'a besoin que de cadres. Son élite pénètre dans les Conseils de Villes. Les assemblées politiques se sont déjà ouvertes à tels français, même aussi les fonctions de juge et celle de lieutenant gouverneur. Pour tous, même signe de ralliement, même gage de fidélité aux croyances des ancêtres, — la langue, notre bien aimée langue, cette communauté ou société de pensées et de sentiments dont le siège central est à Paris et les succursales américaines au Canada.

On voudrait séjourner à Boston, doté de tant d'institutions précieuses et tout d'abord de la plus célèbre Université d'Amérique, la ville relativement ancienne et aristocratique de ces pays sans nobles et sans antiquité. Ne semble-t-il pas, en effet, que les peuples des États-Unis, ces parvenus du travail, manquent d'histoire, puisqu'ils ne peuvent revendiquer à la fois celles de toutes les nationalités dont ils ont reçu les émigrants. Les Canadiens ont à eux l'histoire de la France ou l'histoire de l'Angleterre. Ils ne manquent pas d'horizon en arrière pour déterminer leurs mouvements en avant. Car le recul du passé n'est vraisemblablement pas inutile pour qui veut discerner le présent; et pour une collectivité comme pour l'individu, c'est l'expérience qui donne le secret des forces durables et des lois générales.

Faut-il en accuser l'atavisme ? A peine voisin du Saint-Laurent, un Français voudrait courir à Montréal et à Québec.

Montréal, grande et gracieuse ville, dont le caractère tient du français, de l'anglais et de l'américain, ayant pour rivière un fleuve large comme un bras de mer, pour promenade une haute colline d'où se découvre le plus admirable panorama; pour richesses, la navigation, le commerce et l'industrie, les sciences, l'enseignement et toute l'activité d'une société cultivée. C'est là que l'Univer-

Digitized by Google

sité Laval, sœur cadette de celle de Québec, s'efforce de rivaliser, bien que sans ressources suffisantes, avec la remarquable Université anglaise de M. c-Gill.

Québec, métropole française d'Amérique, ville aux annales héroïques, plantée sur les hauteurs que couronne sa célèbre citadelle, au-dessus de l'énorme fleuve, en face d'une ville jumelle, Lévis. Dans la basse-ville, on se croirait en promenade au Havre. En haut, les quartiers de luxe, les Palais du Parlement et du Gouvernement. Car la province se gouverne elle-même, et surtout par des Français. Français sont ses monuments comme ses écoles, ses institutions, ses œuvres, jusqu'à ses calèches, nos anciens cabriolets suspendus. Sous les yeux, sous les pieds, quel paysage ! Quel cadre pour un incomparable développement, si l'on veut et si l'on sait !

Les petites villes canadiennes sont-elles moins émouvantes pour nous ? Visitant Saint-Hyacinthe, ses rues, ses édifices, ses services publics, son collège, ses sociétés, son Hôtel de Ville, sa fanfare, ne croirait-on pas voir une bouture française transplantée ? Dans la petite sœur, on reconnaît la vielle Mère commune ; et l'on est saisi de reconnaissance attendrie pour ceux à qui l'on doit cette résurrection sous forme nouvelle.

Qu'on aille à Toronto, à Ottawa, siège du gouvernement fédéral canadien, même sans parvenir aux Montagnes Rocheuses, au Pacifique ou au Clondyke, dans l'extrême-Ouest ou l'extrême-Nord, — quelle impression presque écrasante on subit de la grandeur des domaines offerts à l'extension des Canadiens ! Si vigoureuse est la branche française, qu'on en trouve des rejetons poussant et perçant dans les coins les plus reculés du gigantesque continent. Pour des êtres héréditairement dotés du besoin de mouvement, de l'esprit d'aventure, du goût de nouveauté, de la passion du progrès, quelle carrière ouverte !

Quand il faut revenir, quelle douceur encore de se rendre en Acadie, de s'arrêter au Collège de Memramcook, de fraterniser avec les pères de ce peuple renaissant ; avec M. le sénateur Poirier, M. le juge Landry, M. le conseiller législatif Richard, cousin de l'ancien député notre excellent ami actuellement parisien ; avec M. le Rév. Roy, curé

Digitized by Google

de la paroisse et supérieur du collège, ses dignes collaborateurs et ses chers élèves.

Puis il faut regagner New-York, le grand débarcadère d'Europe et embarcadère d'Amérique. Et l'on s'en retourne à Paris comme en état de rêve, ayant parcouru plus qu'un siècle en histoire, et plus qu'un continent en géographie.

Qu'il nous soit donc pardonné de nous abandonner à ce rêve, sans nous astreindre à des itinéraires, à des étapes, à un ordre logique, au caprice des images qui nous viennent et des réflexions qu'elles nous suggèrent.

II

Avec lui, chacun de nos nationaux emporte à l'Etranger l'idée française, comme il emporte le reflet de notre claire lumière, l'image de notre ciel changeant et de nos paysages variés.

Au bout du passage d'eau, d'Europe en Amérique, à l'entrée de la superbe rade de New-York, que voit-il se dresser? — L'emblème préféré, on dirait presque l'idole des Français, la statue de la Liberté, effigie de l'esprit rayonnant; non pas la liberté égoïste et haineuse, mais généreuse et pacifique, *la liberté éclairant le monde*, œuvre de notre éminent ami Bartholdi, l'artiste et le patriote français d'Alsace.

Telle est l'évocation, l'invocation sous laquelle on pénètre dans le nouveau continent rélié ainsi à l'ancien par la France, nation frontière qui a également uni au génie antique la civilisation moderne. Eclairer le monde, n'était-ce pas notre ambition nationale, mêlée d'illusions peut-être? Si les générations précédentes s'y sont consumées, que du moins les nouvelles s'y réchauffent. En cette forme scupturale, sous cette draperie grecque et romaine, c'est bien la figure de notre France, la plus âgée et pourtant la plus jeune des nations actuelles, jeunesse d'un cœur chaud servi par un cerveau lumineux.

Quel tableau éclaire cette statue géante, à peine proportionnée au cadre où elle se dresse! Comment ne pas garder, comme imprimé au fond des yeux, l'aspect de ce

Digitized by Google

golfe intérieur baignant une triple cité divisée par deux embouchures de fleuves, dont l'une traversée par un pont gigantesque qui aura bientôt son pendant sur l'autre?

New-York avec Brooklyn et New-Jersey, trinité de villes comptant déjà ses habitants par millions, croissant comme un immense organisme, animé par des myriades de molécules humaines qui sont charriées en tous sens, s'étendant toujours en rues nouvelles comme grossit un arbre par les couches annuelles de végétation — (actuellement 155 lignes de rues numérotées qui croisent à angle droit les grandes avenues longitudinales, les épines dorsales du monstre).

Les campagnes voisines sont dévorées. L'isthme central, Broadway, manquant d'espace, les maisons montent les unes sur les autres; gagnant en hauteur faute de largeur, elles s'élèvent à 20, 25 et 30 étages, énormes ruches où, faute d'ailes, les habitants grimpent par ces tunnels et chemins de fer verticaux que l'on appelle des ascenseurs. Aussi l'œil s'étonne-t-il de la taille exiguë des maîtres de ces choses, comme de la dimension grêle des arbres, qu'on aurait envie de planter sur un toit pour qu'ils soient au soleil et que l'on ait leur ombre.

Voyez ces voies sillonnées de tramways à niveau ou de chemins de fer perchés; les espaces et routes d'eau incessamment parcourus par des embarcations de toute taille et de toutes formes, remorqueurs et paquebots; bateaux-passeurs agitant leurs balanciers comme de grands bras en l'air, portions de rues flottantes, espèces de ponts ambulants qui se séparent d'une rive avec leurs chargements de gens, de bêtes et de marchandises, d'attelages, véhicules et wagons, pour se raccorder à l'autre rive et recommencer constamment ce trajet.

Essayez de longer ces interminables bords de l'eau, encombrés de magasins, de docks et de chantiers, avec séries de compartiments pour les navires qui s'y rangent comme chevaux à l'écurie et voitures en remises. Observez ces courants de la foule laborieuse, montant et descendant matin et soir; ces bruits multiples, qui font de loin comme une immense rumeur; cette agitation, cette hâte fiévreuse de chaque individu vers un but qu'il poursuit, et de cette

Digitized by Google

collectivité vers des destinées inconnues. Quelle introduction à l'histoire, à la vie du Nouveau-Monde !

Encore faut-il songer que, de ce continent où vous entrez, vous ne découvrez qu'une face, la face Atlantique, celle qui regarde l'Europe. Mais l'autre, la face Pacifique, celle qui se tourne vers l'Asie et l'Afrique, l'autre versant du monde, quelle carrière et quel avenir ouvre-t-il aux Américains ! Faisant le grand tour, ne prennent-ils pas tous les vieux pays d'Orient et d'Occident à revers ? Ne cernent-ils pas la civilisation ?

Actuellement dotés d'un territoire aussi grand que l'Europe, ayant autour d'eux des horizons indéfinis, usant de chaque mer comme du plus court chemin d'un point à un autre, disposant de plus de 75 millions d'habitants, de capitaux illimités, terres et eau, argent ou or, fer et houille, choses et gens, que ne peuvent-ils essayer et accomplir ?

Une insurmontable inquiétude assaille donc l'Européen, même le Français malgré son amitié pour l'Amérique « dès le commencement ». Si nous n'avons que de médiocres moyens matériels pour résister ou concourir à ce mouvement prodigieux encore à ses débuts — (qu'est-ce qu'un siècle, pour une telle existence collective ?) — quelle place garderont les Etats d'Europe, à moins qu'ils s'unissent à leur tour, et comment ?

Morcelés comme ils sont, affaiblis par leurs luttes, on les cherche de loin sur la mappemonde comme on chercherait des taches minuscules sur l'éternelle demi-face de la Lune. Petits ils se révèlent de loin, comme nous paraissent petits, vus d'aujourd'hui, les peuples et les cités du monde grec, où tenait cependant pour un temps le sort de l'humanité civilisée. Se dissimulera-t-on qu'en face des Transocéaniens il est temps pour la gent Cisocéanienne de se dégager des cadres étroits et de la stagnation en frontières closes ? L'immobilité rapetisse, comme le mouvement agrandit; il agrandit de toute la distance où l'on se meut. Quel danger de se figer dans les habitudes et les modes démodés de travail et de production ! Comment garder ses débouchés, sa clientèle, son expansion, si l'on ne se hâte d'aller étudier ce qui se fait ailleurs ?

Observant alors les conditions, les instruments, les

Digitized by Google

résultats positifs de la production, — ceux dont se préoccupe tout d'abord une masse d'hommes ayant à mettre tout un continent en valeur, — on est frappé de la puissance du machinisme en Amérique. Au producteur, il donne des profits croissants et des rémunérations satisfaisantes à ses collaborateurs même les plus modestes; du même coup, sont mis les objets essentiels à la disposition de tous. Nos ouvriers, nos paysans, qui gagnent si peu, sont empêchés d'améliorer leur sort par les nécessités de la concurrence. Nos industriels, malgré les droits protecteurs, voient les produits du dehors, ceux mêmes qui sont dus à des inventions d'origine française, envahir notre marché. L'étranger conquiert pour clients non seulement les acheteurs nouveaux et nos anciens acheteurs, mais nous-mêmes, qui ne pouvons payer plus que ne valent les choses.

Combien est cruellement édifiant à cet égard l'examen direct des industries américaines! Soit qu'il s'agisse des applications de l'électricité, de la construction des machines, de bicyclettes ou de locomotives, de machines agricoles ou de machines-outils, de navires, de chaussures, de nombreux genres de tissus, bientôt même de locomobiles, — (une spécialité française), — on parvient à faire là-bas ce que nous n'avons pu faire ici.

III

Qu'attendent donc nos producteurs pour étudier ce qui se passe au bout de nos transatlantiques, afin de s'en garantir ou d'en profiter, résultat que les gens experts déclarent très possible?

L'initiative, l'inspiration, la facilité d'assimilation, la souplesse d'esprit, le sens du beau c'est-à-dire du vrai en art comme dans le reste, l'amour de la nouveauté, le goût, — les meilleurs dons de notre nation, ne peuvent-ils prendre ou reprendre leur importance pour tous genres de travail? La production d'un pays est le fruit de ses facultés et de ses peines. Puisque les idées ne nous manquent jamais, mettons-les en actes. Nous apprécions le

Digitized by Google

mouvement, l'élan même et la rapidité. L'action, c'est le mouvement utile.

Quand deux Français se rencontrent, ils se demandent : « Comment allez-vous ? » — C'est le mouvement. Deux Américains ? — « Comment faites-vous ? *How do you do ?* » — C'est l'action. Dans un pays libre, à chacun d'agir selon ce qu'il est. Sans « nous faire valoir » en vanité, mettons-nous en valeur réelle. C'est faute d'action suivie, que nos mouvements même les plus impétueux n'aboutissent pas.

Révolutionnaires et routiniers nous sommes tout ensemble, et l'un à cause de l'autre, sans doute. Hardis de conception, timides d'exécution, curieux et négligents, agités et casaniers. Notre climat est-il trop tempéré, notre sol trop varié, notre vie trop douce ? Sommes-nous condamnés à nous appauvrir pour corriger les effets de l'enrichissement ? La nécessité, qui suscite toutes les vertus, nous talonne-t-elle insuffisamment ? Elle s'est levée pourtant, et nous menace. Regardons-nous donc autrement qu'en des miroirs complaisants. Aimons assez la patrie pour en sortir afin de la servir mieux. Aimons-nous assez pour reconnaître nos insuffisances.

Tous nos compatriotes de l'Etranger, à commencer par les membres de nos Chambres de commerce, ne cessent de le répéter : « Ce n'est pas de France que l'on peut juger tout ce que la situation à l'Etranger comporte que nous fassions. » — C'est perdre et trahir presque la Patrie que la laisser exproprier par les activités rivales. L'invasion des marchandises ressemble plus qu'on ne pense à une invasion d'armée. La paralysie arrête les mains et gagne les bras ? Gare la tête et le cœur !

Pas d'illusions, mais pas de fausse honte non plus. En observant ce qu'est le Français comparé aux autres, l'espérance et la confiance se mêlent aux regrets. Il a, il aura sa place, s'il veut. Qu'il veuille ! ses épreuves ont préparé, la liberté doit accomplir l'éducation de la volonté.

Que tout le monde « s'y mette », comme on dit. Que les familles, que les mères elles-mêmes stimulent les fils en pensant à leur bien comme au bien public, non pas au bien-être qui n'est souvent qu'un leurre, un état provi-

Digitized by Google

soire. Même nés de puissants et richissimes personnages, les jeunes gens là-bas sont habitués à l'activité et à l'action. Action souvent physique et activité matérielle plus qu'intellectuelle, sans doute ; quoi d'étonnant chez un peuple de formation nouvelle ? Mais aurions-nous par hasard à craindre d'être trop robustes, trop armés pour la lutte ?

Gardons les habitudes et les douceurs de la famille, en sachant grossir nos familles; mais apprenons à nous défendre. Arrachons-nous à ces conceptions, à ces pratiques inertes qui font considérer le capital comme une force destinée à se reproduire par elle-même ; quelque chose comme le mouvement perpétuel appliqué à l'argent, la constitution d'un privilège héréditaire et perpétuel, le droit divin monarchique implanté dans l'ordre économique. Le capital ne dure, comme il ne se forme, que par le travail. Réduit à lui-même, il s'anéantit. Qu'entendait-on par rentier naguère ? Un être dont l'avoir « faisait des petits » tout seul, indéfiniment; — idéal trop longtemps préféré des Français *arrivés*. C'était une profession, consistant à n'en pas avoir; un état, le plus respecté des naïfs et des égoïstes.

Rentier, fait étrange : le mot s'est démodé ; on ne le sent plus ni flatteur ni vrai. Interrogé sur sa situation, à peine aime-t-on à dire maintenant « propriétaire ». Serait-ce que cette vérité se fait jour, que nul ne devient et ne reste propriétaire que de ce qu'il s'approprie ? Ce qu'on ne fait pas valoir, ce qu'on ne tient pas rattaché à son centre d'action est repris par les autres. A défaut des autres, la nature s'en charge. Sans attraction vitale, tout se désagrège.

Par le simple abaissement du taux de l'intérêt, s'opère une révolution plus profonde que par tous changements de constitutions et de gouvernements. Sans le travail, la fortune, loin d'être héréditaire, devient stérile. Avec le partage égal entre les enfants, à peine peut-on l'espérer viagère s'il y a une gestion prudente. Faute d'accroître sa production, on est donc forcé de restreindre ses besoins et sa famille. Qui ne crée pas périt. Constatation nouvelle en économie sociale de l'éternelle loi morale.

Digitized by Google

En avant! crie toujours le Français. En avant, pour notre production positive comme intellectuelle ou autre.

Oui, le grand théâtre de l'industrie est dans ces Etats-Unis que la France a eu le privilège d'aider à se constituer il y a cent ans à peine. Pour elle, qu'est-ce qu'un siècle! Jeanne d'Arc est plus vivante aujourd'hui qu'au lendemain du bûcher. Si les haines durent pour détruire, doivent durer les affections qui créent. Plutôt que d'oublier, les Français, grâce à leur imagination, créeraient par le souvenir. Vercingétorix ne leur apparait-il pas comme un héros Français; et dans le Français, par-dessus toutes les invasions et les alluvions étrangères, le Gaulois ne reparait-il pas toujours, sur ce sol où tant de débris ont fait de l'humus, sous ce climat modéré et varié, entre deux chaines de montagnes et trois mers formant champ-clos?

Qui pourrait donc séparer notre République, presque la seule en Europe, de l'Amérique républicaine?

Souvent, nous avons laissé prendre notre bien; nous ne prenons guère celui d'autrui. A nos adversaires, nos guerres peuvent laisser des rancunes, mais pas de mépris contre nous; à nos alliés mieux encore, apparemment. Le partage entre eux et nous s'est souvent fait en simple part d'honneur pour nous, avec tout le profit matériel pour eux. Idéalistes nous sommes et incurablement fiers de l'être, altruistes par conséquent. Les biens nous tentent moins que le bien. Comme nous jouons souvent pour l'honneur, nous peinons pour l'idée.

Quelle idée? L'idée générale, celle qui nous paraît en chaque temps le plus digne d'être humaine. Comment serions-nous incapables de nous entendre avec d'autres? Il n'y a d'inconciliables que deux égoïsmes. Même un égoïste serait d'accord, en fait, avec un idéaliste. L'un donne, l'autre reçoit; et le plus content, celui qui se croit le plus riche des deux, est celui qui donne.

De son sang même, la France a su être prodigue depuis combien de siècles! Sans profit, croyait-elle; et c'était sa satisfaction, comme c'est la raillerie des autres. Le profit pouvait être caché; il a dû être réel cependant, si l'on croit aux lois de la logique et de la morale. Comment admettre

Digitized by Google

qu'il soit mauvais d'être bon ? La duperie est plutôt dans l'iniquité ; car croyant opérer pour ses desseins, elle travaille pour des plans mystérieux qui se poursuivent hors du tableau exposé à nos regards.

Quand se manifestera l'utilité de ce qui est juste, qu'importe ? Une nation, ne mourant pas, n'est pas exposée à paraître dupe comme un individu qui succombe trop tôt, avant l'arrivée de la boiteuse justice. Par la solidarité des générations qui se succèdent, son identité s'établit, et sa conscience domine les faits qui passent.

Ainsi les Français tirent de l'idée une foi invincible en leurs destinées et en leur mission. — Liberté, Egalité, Fraternité collective comme individuelle, expansion par affection, propagande intellectuelle, éducation mutuelle, union universelle, voilà cette mission. Les Français qui se sont *croisés* pour délivrer en Orient un tombeau d'où leur venait la vie morale, ont toujours continué de-ci, delà leurs croisades, y compris celles du Canada et des États-Unis.

Certes, ils se croyaient incrédules à la fin du XVIIIe siècle, ces gais enthousiastes qui voulaient s'affranchir du passé pour croire et travailler à mieux. L'épée n'était pour eux que l'outil de l'idée dans les périodes de violence, comme la langue et la plume, le pinceau, le burin et l'ébauchoir sont leurs armes dans la paix.

Sceptiques, les Français ? Ils serviraient en ce cas toutes les croyances pour s'en servir. C'est leur sincérité, leur passion du bien et du mieux qui les rend critiques, railleurs même.

Par la littérature, la science et l'art quel apostolat à continuer ! Donc aussi par leurs applications, par l'industrie et le commerce. La suprématie, la supériorité matérielle ne peut nous appartenir comme au temps où les peuples étaient si peu nombreux et si peu populeux. Exercer la domination, qui peut s'en targuer ? Quels enseignements dans l'histoire de nos jours, où au Sud de l'Afrique une poignée d'hommes peut tenir un Empire en échec ; où des vaincus fils de vaincus, comme en Alsace-Lorraine, rendent la conquête inutile non pas même par haine contre les conquérants, mais par simple affection pour d'autres !

Digitized by Google

L'idée, la lumineuse idée! Son règne arrive, autant dire la réalisation graduelle de l'idéal. Nos écrivains, nos savants, nos artistes, nos hommes de lettres, nos orateurs sont nos champions. De leurs expéditions au dehors, comme de leur force d'attraction au dedans, l'Etranger peut se féliciter, non s'inquiéter. Leur secret est de prendre les autres en se donnant. A quoi se mesure le pouvoir et vise l'état de société, si ce n'est aux services rendus? Pour des êtres libres, il n'y a de gouvernement réel que celui qu'ils aiment.

Laissons donc toutes les politiques et les diplomaties tranquilles. Ce royaume n'est pas de leur monde.

IV

Un fou même ne rêverait pas plus de reprendre la Louisiane cédée aux Etats-Unis par Napoléon 1er, que le Canada octroyé par la royauté à l'Angleterre.

Sous la suzeraineté britannique, le Canada est en réalité devenu lui-même. Tenu à l'Angleterre par un lien assez large, — la largeur de l'Atlantique, — il a formé sa propre confédération, où l'élément anglais et l'élément français font société, sinon mariage, et vigoureuse émulation. Moins de raisons d'être en Amérique ont les divisions et les rancunes d'Europe ; car il y a place pour tout le monde. Les rivalités originaires peuvent être ramenées à ce qui stimule l'action et les réactions utiles, comme il advient pour les ingrédients d'un corps composé et pour la formation d'un alliage.

L'Angleterre, qui aurait mieux apprécié cette espèce d'hégémonie qu'on appelle l'homogénéité, a tout fait, avec les procédés traditionnels et autres, pour absorber et anéantir le Français, comme langue ou force propre, et comme population distincte. Lutte d'un gouvernement écrasant contre une poignée de gens sans ressources, sans connaissances, sans appui, sans amis. — Epopée obscure, presque inconsciente, dont nul n'a jamais daigné s'émouvoir dans ce qu'on appelait les conseils de l'Europe, et qui n'a cependant pas tourné en faveur de la violence ni

Digitized by Google

de la ruse. L'oppression a succombé à ses victoires. Le Français a conquis le droit à l'indépendance. L'idée a vaincu. Exemple et précédent ineffaçables.

Les fusillades, les pendaisons ont exécuté les bourreaux. Par la crise si cruelle de 1837, les Français ont gagné l'égalité pour leur langue dans la province de Québec, cette Normandie d'Amérique. Ils ont leur législation (l'ancienne Coutume de Paris), leurs églises, leurs écoles, leurs collèges, leurs universités, leurs journaux, leur littérature, tous les organes d'un peuple, qu'il s'agit de développer suivant les besoins nouveaux.

Français on parle librement dans les tribunaux comme au Parlement de la province de Québec; car chaque province a ses deux Chambres comme son Ministère. Au palais de Justice de Montréal, c'est dans les deux langues que j'ai entendu témoigner, plaider, juger, et que j'ai dû m'exprimer pour répondre aux amicales sympathies des magistrats et des avocats.

Le chef du gouvernement fédéral, sir W. Laurier, est un Français dont la parole s'est fait aussi hautement admirer en anglais et lui a conquis le premier rang dans l'ensemble du *Dominion*, avec la direction du parti libéral. Ainsi le mérite fait sa trouée et parvient à la suprématie, sans qu'on doive oublier que la loi des majorités, la prépondérance numérique de la masse anglaise détermine forcément l'orientation de la politique et des affaires fédérales. Ainsi s'expliquent trop naturellement les dispositions et les actes qu'on met de loin, sans distinction, au compte général des Canadiens.

Auprès du « premier », le ministre fédéral si agissant, celui qui dirige le département des travaux publics est notre compatriote M. Tarte, que nous avons eu la joie de voir à Paris, comme nous avons eu l'honneur de faire accueil à M. et Mme Laurier. Sa valeur incontestée — valeur signifie aussi courage en français — ne rend que plus précieuses les fières sympathies qu'il montre pour nous.

En quoi le respect de la légalité, qui garantit à nos frères les droits conquis, et le loyalisme qu'ils ont à observer envers la suzeraineté britannique, embarrasseraient-ils la loyale fidélité de nos souvenirs et la ferveur de nos senti-

Digitized by Google

ments mutuels? Citoyen canadien ou américain l'on est, c'est-à-dire habitant de régions tout autres et bien autrement vastes que les empires et royaumes d'Europe, au milieu des contingents les plus divers de provenance européenne qui n'ont cure des frontières et des divisions de l'autre monde. Français, Écossais, Irlandais, Anglais de famille on peut être à Montréal, sous le vocable de Canadien, comme Allemand ou Italien à New-York, avec la qualification de Yankee.

Faut-il s'en plaindre en ce cycle séculaire 19, alors que les espaces les plus géographiquement dissemblables sont franchis et les points les plus distants rapprochés à grande vitesse, — alors qu'en Europe les pays même non limitrophes semblent moins étrangers les uns aux autres que ne l'étaient autrefois les provinces d'un royaume? Telles capitales et leurs domaines ne ressembleront-ils pas bientôt aux préfectures d'un même État, entre lesquelles les différences et les rivalités n'ont certes pas disparu, mais qui ne se font évidemment plus la guerre à coups de flèches, de sabre, de lance ou de mousquet?

La distance, l'éloignement dans l'espace s'efface, grâce aux inventions modernes, par la vapeur et l'électricité, par les transports et les communications rapides, comme s'efface le temps, c'est-à-dire l'éloignement dans la durée, par les recherches et les divulgations de l'histoire, par les livres et l'enseignement, par l'enregistrement universel des faits, par la perpétuation et la combinaison des connaissances acquises.

Les groupes d'hommes que leur passé unit, que la similitude cardiaque et cérébrale met en conditions favorables de production, de fécondation commune, doivent donc se retrouver en contact malgré l'apparente séparation d'un siècle et d'une mer. Il y a famille encore entre parents dispersés; et cette notion, cette constitution des familles humaines peut rester plus durable et devient plus forte que la formation, la communauté souvent factice des gouvernements. L'union trompe moins que l'unité; et qui sait si l'instinct de famille n'est pas plus sûr que la raison d'État?

Derrière les frontières les plus lointaines, sous les lati-

Digitized by Google

tudes comme sous les institutions les plus variées, les gens de même famille peuvent garder leur attachement, — attachement dit bien la chose, — et poursuivre une tâche analogue, sinon identique. Qu'ils se trouvent au Liban ou en Algérie, en Indo-Chine ou à Madagascar, — dans l'Alsace le Canada d'hier, ou au Canada cette Alsace d'autrefois, la famille se continue. Elle acquiert d'autant plus d'action et d'utilité qu'elle prend conscience d'elle-même, et elle sert d'autant mieux les pays où elle a planté ses rameaux, y compris les autres familles qui rivalisent avec elle.

Dans l'universalité humaine que la civilisation organise et où les États-Unis d'Europe se formeront graduellement sans doute pour faire *pendant* à d'autres unions continentales, qui nous dit que les unités de groupement ne se compteront pas par âmes nationales ou familiales, comme on compte aujourd'hui par âmes individuelles la population d'une ville?

En tout cas, dans son grand alliage la République Américaine, loin d'avoir intérêt à la prédominance absolue de certains éléments sur les autres, peut souhaiter que les caractères, les tendances et les dons originaires s'équilibrent et se complètent, afin que l'individualité et la collectivité américaines ne soient pas inférieures à celles d'ailleurs. Pourquoi donc faudrait-il que l'élément français fût éliminé, faiblement représenté ou insuffisamment mis en valeur? Pourquoi ce qu'on appelle, fort improprement du reste, les peuples latins seraient-ils figurés de préférence par les Italiens ou les Espagnols; les catholiques, par une proportion exagérée d'Irlandais; — les producteurs perfectionnés, par les Allemands et les Anglais seulement?

Tels que sont ces Français, est-il certain que leur effacement ne serait pas dommageable ou moins avantageux aux collections d'hommes qui aspirent à constituer une représentation complète de l'humanité civilisée? Dédaignera-t-on les dons français d'intuition, d'abstraction unie à la passion, d'imagination associée au raisonnement, de clarté chaleureuse, d'entrain désintéressé, d'altruisme idéaliste, — ces qualités naturelles ou acquises par une si longue élaboration de vie, soit qu'elles viennent du sol et du climat

Digitized by Google

ou des races nombreuses qui s'y sont rencontrées, fondues et affinées ? Assez cher, les Français ont payé l'honneur d'être les éducateurs de sociétés policées, les logiciens du droit, les soldats de la justice, les initiateurs du progrès. Ils sont les hommes des idées générales, donc aussi des sentiments généreux, qui ont trouvé dans notre langue leur instrument et dans ses chefs-d'œuvre leur expression la plus haute. Utiles ils doivent être et nécessaires peut-être aux autres.

Contestera-t-on ce que les Anglais — les hommes du fait et de l'intérêt particulier comme il convient à des insulaires, — ont dû à leurs voisins d'outre-Manche, en dehors de Guillaume-le-Conquérant ? Pas plus, sans doute, que nous ne contesterons l'avantage qu'il y aurait eu souvent à nous instruire par le sens positif des Anglo-Normands.

Collaboration donc et amitié entre Français, Américains et Canadiens !

V

— « Pour mériter respect, soyez forts. » — Telle est la devise anglaise. Les Français du Canada, sans le nombre et sans l'argent, sont parvenus par fermeté d'âme à donner l'impression de la force.

Par le nombre de citoyens dans la confédération, ils sont en complète infériorité. Par celui des enfants dans la famille, la supériorité leur appartient, et elle autorise toutes les espérances. Que n'avons-nous fourni des renforts par envois de colons, comme ont fait nos voisins pour leurs compatriotes ? Nos populations métropolitaines, trouvant ainsi des débouchés, auraient gagné en vigueur, en activité prolifique et autre. Quelle inquiétude mortelle de les voir stagnantes, en présence de voisins qui grandissent pour les dévorer !

C'est en voisins malgré l'éloignement, en amis, en parents, que nos Français peuvent aller se faire propriétaires là-bas à bon compte. Quelques milliers de francs suffisent pour exploiter des concessions de terre ; pour s'installer dans ces maisons de bois dont les campagnes et même les villes canadiennes sont garnies et qui préser-

Digitized by Google

vent également de la chaleur et du froid ; pour opérer les défrichements et pratiquer l'élevage du bétail, la plus profitable et la plus facile des industries agricoles. Climats rudes, mais salubres, où l'hiver persiste plus de quatre mois sous le manteau de neige, *avec l'eau à l'état sec*.

Comment ne pas multiplier à l'aise, alors qu'avec chaque enfant le domaine et les ressources s'accroissent, au lieu de décroître en se divisant comme chez nous ? Nul ne s'étonne de voir des ménages dotés de dix, quinze et même vingt enfants. Ni les pères, ni les rejetons apparemment ne s'en plaignent. Robustes ils sont, à proportion de la fécondité de la race ; et les mères ne prennent pas, que je sache, l'air de martyres.

Ménagère incomparable, avisée et modeste, laborieuse et gaie, est la Canadienne française, la Française du Nord-américain, de tous points semblables à nos concitoyennes ; ingénieuse, vigilante et résolue comme notre paysanne ou notre ouvrière ; s'élevant sans peine à la grâce, à l'art de plaire, qui fait tant aimer notre femme du monde. Moins de raffinement peut-être, avec plus d'expansion libre et l'habitude de l'action ; égal dévouement pour les siens, mais avec plus de disposition à laisser les enfants « se tirer d'affaire », vu leur nombre même et l'insuffisance des fortunes pécuniaires. Moins d'occasions de désœuvrement, moins d'exemples de ce luxe qu'exagèrent à Paris l'affluence, la dissipation et le caprice des résidents étrangers. Même souci du devoir familial, même attachement scrupuleux aux croyances et aux sentiments invétérés.

La famille française oubliera-t-elle jamais ce qu'elle doit aux femmes canadiennes ? N'ont-elles pas inspiré aux hommes, dès l'enfance, la fidélité pieuse à cet être moral : la Mère ou Grand'Mère Patrie ? Car l'éloignement peut reculer la parenté sans affaiblir l'affection. Témoins ces Canadiens français émigrés aux États-Unis, que leurs sentiments pour la terre maternelle du Canada ne disposent que plus à la tendresse pour l'aïeule d'Europe. Et ce culte, cette garde vigilante des traditions, qu'on ne sépare d'ailleurs pas de la religion, — qui en a jamais fourni plus de preuves que la vaillante compagne de ces pauvres Fran-

Digitized by Google

çais cédés par un roi, comme un cheptel, au dominateur anglais qu'ils avaient héroïquement combattu, dès lors privés de toute aide, abandonnés de la noblesse et des fonctionnaires comme du haut négoce et de toutes gens ayant un rang ou visant à une situation ?

Restaient des groupes éparpillés d'humbles cultivateurs et de marins, de modestes prêtres, — le bas clergé, comme on disait, — d'anciens soldats licenciés, de coureurs des bois, avec de menus commerçants sans capitaux et de primitifs artisans qui n'étaient certes pas des ouvriers d'art ; simple matière ou poussière de peuple, à laquelle tout manquait pour s'organiser.

Comme une souche fruste, brisée à ras du sol, mais que nul et rien n'a pu déraciner, le plant français a repoussé par le pied. Il a reformé l'arbre, étendu ses branches sur les terres voisines ; et maintenant, il s'agit de l'aider à donner ses fleurs et ses fruits de vie supérieure.

Dans les longs efforts de résistance et d'indépendance, dans le labeur obscur et tenace, la Française a aidé le Canadien, comme elle l'avait soutenu contre les sauvages pour la possession du sol. D'autres femmes, en d'autres parties du monde, ne s'honorent-elles pas de donner le même exemple ?

Par ses soins, elle assurait, elle assure à la maisonnée la subsistance, la santé, la gaieté et presque l'aisance jusque dans la pauvreté. Elle a élevé les générations successives dans le souvenir français, au murmure des prières, au récit des légendes, au bruit des chansons d'autrefois, dépositaires de l'esprit des ancêtres.

Réjouissons-nous donc, Messieurs de l'*Alliance*, d'avoir à rendre un très admiratif et respectueux hommage à celle qui, comme épouse et comme mère, est demeurée la vraie gardienne de la flamme française. N'est-ce pas honorer en même temps ses sœurs de la métropole ? A Paris aussi, plaçons votre œuvre sous ce gracieux patronage. Pour être nos héroïnes, les Dames n'ont pas besoin de sortir de leur rôle féminin.

Ainsi a été sauvée au Canada, même sans instruction, cette langue des gens instruits que ses adversaires ne

Digitized by Google

voulaient même pas laisser subsister comme patois provincial, qui s'est maintenue nationale et peut prendre le plus large essor, au milieu des cités comme aux champs, dans la société comme dans les affaires publiques, soutenue désormais par les écoles, les collèges et les universités.

Et ce Français des Canadiens, quel est-il ? Le vrai type héréditaire de notre idiome, tel qu'il s'est fixé au XVIIe et au XVIIIe siècles ; un Français où l'on retrouve les termes et locutions des régions qui ont fourni des hommes à la marine, aux expéditions et à la colonisation, — avec prédominance de l'intonation et de la prononciation normandes, surtout pour les hommes du Canada proprement dit. En sorte qu'on croirait entendre des frères (cadets ou aînés ?) — qui, même étant Picards ou Bretons, Saintongeois ou Poitevins, Languedociens ou Provençaux d'origine, auraient été élevés en cette solide terre de France qu'on appelle la Normandie, en face de l'Angleterre.

Pourtant, en Acadie, à l'ombre du cap Breton, dans ces provinces maritimes où les épreuves et les souffrances de la résistance à l'Anglais ont été le plus atroces, c'est cette autre voisine de l'Angleterre, la Bretagne française qui caractérise le langage comme l'esprit des gens de notre famille. Trop peu nombreux encore et bien épars sur de vastes étendues sont ceux qui ont pu reprendre pied, les descendants de ces marins et de ces colons décimés, dispersés sur le globe, arrachés les uns aux autres pour que la race fût anéantie. Mais les survivants ou leurs enfants ont reparu malgré tout pour ressusciter ce peuple, après des prodiges d'endurance, de constance et d'énergie qui ont arraché l'admiration aux Yankees, et qui ont provoqué même leur plus noble inspiration littéraire, cette touchante épopée ou mélopée de Longfellow, l'*Evangéline*, poème français, écrit en anglais par un Américain.

Nul sacrifice n'est vain; car à toute action, réaction fatale. Le martyre de l'Acadie a donné aux nouveaux Acadiens le droit de vivre.

Des groupes non pas d'origine seulement mais de langue française, c'est-à-dire de vie commune consciente, se

Digitized by Google

reforment graduellement, avec leurs églises et leur clergé *à eux*, leurs établissements d'enseignement, leurs lieux de réunion où la religion de France signifie à la fois catholicisme et patriotisme.

C'est à la sortie de la messe, comme en Bretagne, qu'on pouvait « entre soi », à Memramcook, causer français et causer de France avec les Acadiens. Et quelle émotion de voir flotter leur drapeau particulier, notre drapeau tricolore marqué d'une étoile sur le bleu, comme les Canadiens français ornent le leur d'une couronne d'érable et d'un castor sur le blanc. Là plus encore qu'ici, que ne disent-elles pas, ces trois couleurs?

Causant avec un Canadien, vous diriez : « Voici du Français de vieux crus, plus français peut-être que celui de tant d'habitants de nos grandes villes en contact avec le flot cosmopolite. » Ecoutant un Acadien, vous seriez attendri comme par une voix d'ancienne France répercutée sur les côtes d'Amérique, mêlée à peine de quelques sons anglais.

Dans une chaumière acadienne où j'avais été attiré un jour, en passant, par un bruit de langage français, je voyais assis, après souper, les parents avec sept enfants, les deux aînés étant partis pour la *State* (United-States) afin de gagner davantage. Quelle surprise pour eux de recevoir un parisien, et de *se comprendre avec lui !* Quelle douceur pour lui d'être salué par ce mot : — « Espérez donc; » — de voir petits et grands, après un moment d'hésitation dû à la crainte de parler mal, causer comme chez nous; et la ménagère s'écrier tout heureuse : « On parle tout pareil. »

Oui, tout pareil on parle, parce qu'on sent les uns comme les autres. Espérer, comme en Bretagne, reste synonyme d'attendre. Sachons espérer toujours, mais en agissant. Le secret de l'action, comme de la patience, c'est l'espérance.

Qu'importe que pour la petiote de cette chaumière, bonbon se dise « Candi », — vieux mot français né de l'Arabe; et que pour le gars une casquette soit « un casque »? Qu'importe que pour les Canadiens et Acadiens une voiture de chemin de fer soit un char, — un car pour

Digitized by Google

les Américains ? Nous disons bien « wagon » ici. Lequel est le plus français ?

Certes oui, l'on parle de même ; on est les mêmes.

VI

Quelle musique de discours académique vaudrait pour nous le plus modeste parler canadien ou acadien, l'un distingué de l'autre peut-être par des nuances analogues à celles qui séparent nos Normands et nos Bretons aux frontières de nos deux vieilles provinces ?

— « N'est-ce pas que nous ne sommes pas des sauvages, comme les autres (les Anglais) auraient voulu faire croire ? » — me disaient des gens d'Acadie. — « Trouvez-vous que nous parlions et écrivions un français digne du vôtre ? » me demandaient des écrivains et orateurs du Canada ? — Dignes du nôtre, chers amis ? C'est à nous de travailler pour rester dignes de notre rôle de frères aînés.

Quels éloges ne devons-nous pas à ces artistes et à ces soldats de la plume française, historiens et poètes, publicistes et journalistes ? En tous centres où notre élément canadien prend racine, poussent des feuilles françaises. A Montréal, de grands journaux tels que la *Patrie* et la *Presse*, dont je m'honore d'être le collaborateur et dont la clientèle et le tirage, l'action et la publicité, la composition et les machines même pourraient être enviés chez nous. A Québec, le *Soleil* et le *Courrier* du Canada ; à Saint-Hyacinthe, le *Courrier* et l'*Union*. En Acadie, l'*Impartial*, le *Moniteur Acadien*, l'*Evangéline*, dont les directeurs, éditeurs et rédacteurs, mes confrères et mes amis, ainsi que les lecteurs nos compatriotes, me permettront de leur envoyer les remerciements et les vœux les plus chaleureux.

Aux États-Unis, — sans parler de New-York, de la Louisiane et d'autres États et pour me borner à la Nouvelle-Angleterre, — quel dévouement pour créer et développer les foyers français ; — l'*Indépendant* de Fall-River, dont je suis aussi rédacteur ; la *Tribune*, de Woonsocket,

Digitized by Google

— l'*Etoile*, de Lowell, — l'*Impartial*, de Nashua, — dont les chefs et le personnel ne repousseront pas mon souvenir dévoué. Que d'efforts et de sacrifices pour fournir à leur public l'alimentation intellectuelle, le pain quotidien français !

Quel plus vaillant soldat français que l'ancien Directeur de cette *Patrie* de Montréal, ancien engagé volontaire dans notre armée, toujours ardent à servir de façon ou d'autre le drapeau ; cet homme de santé brisée, qui a effectué 82 fois le trajet entre France et Amérique (41 voyages; et l'on prétend que les Français sont condamnés à la routine casanière) — j'ai nommé M. Beaugrand, l'ancien maire de Montréal.

Et Fréchette, le poète éminent dont les chants font gloire à la France — le plus populaire a pour refrain *Vive la France* ; — dont le livre le plus émouvant s'intitule la *légende d'un peuple*; dont les charmants enfants, perfectionnant leur éducation à Paris, avaient pour correspondant celui qui vous parle et qu'ils traitaient d'oncle. En sorte que mon titre s'étendant, c'est en oncle que j'ai été accueilli partout.

Témoignons aussi notre gratitude à ces hommes d'Etat de la province de Québec et spécialement au gouverneur et au premier ministre; à ces représentants élus, sénateurs et députés, magistrats et conseillers de Villes; à ces membres du clergé, à ces professeurs, à ces fonctionnaires, à ces hommes des professions libérales comme de toutes autres situations. Rendons les hommages si bien dus à ces femmes distinguées, toujours prêtes aux œuvres généreuses, certaines excellant même à écrire et publier en français comme leurs plus habiles sœurs et confrères d'ici; toutes travaillant pour ce peuple dont le cerveau comme le cœur a fait ses preuves, dont l'extraordinaire poussée promet une grande nation.

Une croissance humaine qui double les effectifs en vingt ans fait présager combien d'âmes dans un demi-siècle? Vingt millions peut-être pour le Canada et les parties des Etats-Unis voisines. De notre race comme de notre langue et de notre industrie, le sort n'est plus chez nous seulement. Resterons-nous indifférents, comme gens habitués à

Digitized by Google

voir passer les empires et les siècles, à de telles destinées intimement liées aux nôtres ?

Hommage à tous ceux qui ont gardé le dépôt de lumière et de chaleur nationales, qui de l'état primaire ont amené leurs concitoyens à la haute culture, en rivalisant par les voies françaises avec le développement anglais et américain.

Certes, le pouvoir et le capital ont manqué. Alors que les institutions et les œuvres de l'autre langue ont été dotées par des souscriptions, libéralités et budgets considérables (dus à l'initiative privée, il est vrai,) les fondations françaises sont demeurées maigrement pourvues. Par cent millions et plus se chiffre la valeur de l'installation matérielle d'une université américaine ou anglaise. Les particuliers se font gloire, — même après avoir âprement gagné fortune dans les affaires sans faire grâce d'un sou au prochain, — de combler de leurs générosités plus que royales les établissements qu'ils patronnent. Dirons-nous que c'est de l'illogisme ?

Nous croyant toujours logiciens parce que nous avons l'esprit clair comme notre ciel, nous relevons foule de contradictions dans la conduite et les mœurs d'autres peuples. Soyons donc logiques dans le bien. Ne laissons pas en friches les terrains péniblement conquis. Ne négligeons pas l'acte, après avoir souffert pour l'idée. Ne ressemblons pas aux enfants qui, mettant leur souffle dans une bulle de savon, la regardent s'envoler, s'iriser au soleil, et ne s'inquiètent de la voir crever que pour en souffler une autre en l'air.

Comment ne nous ingénierions-nous pas à faciliter, en tout ce qui peut dépendre de nous, la culture française d'Amérique, par aide à l'enseignement en tous genres ; par dons et envois de livres, de souvenirs et documents ; par relations de parenté et d'amitié, d'intérêt et de travail ; par l'histoire, la littérature et l'art sous toutes les formes ; par enrichissement des musées, collections et archives ; par voyages et missions, par conférences et cours, par visites reçues et rendues de professeurs et d'étudiants ; par communication des méthodes et des résultats de recherches de tout ordre ; par rapports entre les per-

Digitized by Google

sonnalités, les associations, les établissements littéraires, artistiques et scientifiques, en un mot, par tous modes de services mutuels.

Assurément, nos frères Canadiens n'ont qu'à gagner à la pratique des qualités et des travaux où les Français excellent le mieux, puisqu'ils peuvent y prendre prééminence sur les citoyens d'autres origines.

Qu'on ait chez nous la parole et la plume faciles, qui en doute? L'éloquence parlée n'est-elle pas souveraine dans un régime parlementaire, puisqu'elle procure à son détenteur les suffrages du public souverain et la direction des assemblées régnantes ? On ne gouverne guère moins par l'éloquence écrite, mode de prédication et de suggestion qui s'exerce partout, grâce au journalisme. Ce don français peut se convertir, se traduire en d'autres langues, ainsi que le prouve précisément l'exemple des Canadiens de la plupart des villes ; car *ils passent aisément la Manche* en parole, quoique l'on puisse faire vingt-cinq lieues dans certaines campagnes sans entendre un mot d'anglais.

La France fournissant, — pas seulement dans le passé, — les modèles les plus variés de l'art de parler, dans les tribunaux, dans les sociétes savantes, à l'Académie, au Parlement, à l'Eglise, dans l'enseignement, au théâtre, — ce ne sont pas uniquement des satisfactions de goût et d'éducation générale qu'on doit y trouver, mais de sérieux avantages professionnels. De même évidemment pour toutes occupations libérales et pour les arts proprement dits.

Le cher et distingué statuaire de race acadienne, qui a orné les principales cités du Canada d'œuvres fortes et touchantes reliant aux souvenirs français l'histoire des Pays nouveaux, M. Ph. Hébert, n'a-t-il pas souvent travaillé parmi nous? Ces peintres qui suivent ici les leçons de nos maîtres, ne feront-ils pas pénétrer là-bas, par les yeux, notre goût et notre idéal, notre manière de voir la nature et le reste ? Ces médecins, ces savants qui séjournent à Paris, vers qui se tendent tant de mains amies, ne peuvent-ils provoquer une collaboration profitable d'un bord à l'autre de l'Océan ? Pour ceux qui craindraient

Digitized by Google

d'user malaisément de notre langue, n'a-t-on pas récemment organisé un service de renseignements en anglais près la Faculté de médecine ?

Au même but tendent tous ces efforts. Il s'agit d'attribuer à tous une part de capital intellectuel, en appelant de préférence nos proches. La France et Paris ne sont-ils pas encore les points où s'offre aux esprits la plus haute culture avec le plus de liberté et de libéralité ?

Communiquer pour se connaître, se connaître pour s'aimer, s'aimer pour faire bien et faire le bien ensemble, — s'aimer pour semer, — quel besoin plus légitime ? Sans doute, c'est faire de loin besogne et existence communes. Mais tous les peuples n'y tendent-ils pas, soit qu'ils le veuillent et qu'ils le sachent ou non ?

Par l'extension des relations, par la solidarité forcée dans le bien et le mal, les divers groupes nationaux forment une communauté. Est-il possible d'étouffer les facultés de l'un sans faire tort aux autres ? Le globe devient propriété commune, grâce à l'égoïsme même et à la rapacité de ceux qui veulent en exploiter, en confisquer des parties ou des parcelles. C'est donc au bien de tous qu'il faut se vouer fatalement tous. Tôt ou tard, on perd ce que l'on prétend accaparer. On ne conserve que ce dont on fait part à autrui.

Ce sens de l'universel qui domine chez nous dans la politique comme dans l'art, qui a peut-être aidé notre public à garder la conception catholique (conception grecque, très imparfaitement traduite par les Romains), pourquoi ne justifierait-il pas les devoirs et le rang que l'histoire a assignés aux Français ? C'est donc sans scrupule qu'ils peuvent proclamer leur patriotisme. Ils n'ont guère l'ambition de gagner matériellement du terrain sur leur continent encombré. Argent et sang, le mètre de terre coûte trop cher en Europe. En Afrique, en Asie, ils pénètrent de leur mieux.

En Amérique, que nos frères prennent du champ, et puissions-nous leur être de quelque secours. Qu'ils se procurent chez nous ce dont nous pouvons disposer; ce sera leur dot maternelle, ou la part du patrimoine paternel.

Digitized by Google

Si l'on remonte à la fin de Louis XV, leurs ancêtres sont les nôtres et notre sol est le leur. Revenant ici, c'est encore chez eux qu'ils sont, comme nous nous croyons déjà chez nous quand nous débarquons près du Saint-Laurent.

VII

A la veille du grand rendez-vous international, avant que tout paraisse submergé par le flot des passants et le tourbillon des distractions, c'est un plaisir de nous dire quel accueil nous voudrions nous faire entre gens de la famille et gens de la maison; car nous sommes les mêmes. Et là s'accentue encore l'impression dominante d'un Parisien qui a passé l'eau.

Au Canada et en Acadie comme en Nouvelle-Angleterre se retrouvent, dans le public, dans les divers publics d'origine française, les mêmes caractères que chez nous. Les mêmes ils sont dans les fêtes populaires et dans les réunions du monde; auprès des tribunaux, aussi bien que dans les assemblées municipales ou politiques et dans le monde du commerce; en grande ville canadienne et dans les bourgs américains tels que Pawtucket ou Manville, encore modestes et déjà si prospères; dans les institutions de jeunes filles et par exemple dans l'excellente maison d'éducation de Villa-Maria à Montréal, comme dans les deux Universités de jeunes gens où nous étions si heureux d'être accueillis par l'amitié des maîtres et des étudiants; au collège canadien de Saint-Hyacinthe ou acadien de Memramcook; dans ces établissements primaires ou dans ces écoles enfantines où s'assemblent par centaines, par milliers, les têtes brunes ou blondes; aux séances de l'*Institut national* ou à telle réception de la présidence de la Chambre à Québec, comme aux réunions du *Monument national* ou chez les personnages publics à Montréal; dans les associations littéraires ou historiques et dans les œuvres de bienfaisance ou d'intérêt social; dans les

Digitized by Google

multiples sociétés dites de Saint-Jean-Baptiste et dans les cercles patriotiques que portent partout les Canadiens avec eux.

Car ils excellent, ils s'acharnent à garder la marque originelle et originale en quelque point que les mènent leur expansion et leur hardiesse. Témoin cette gasconnade d'Amérique : « Vous avez pu gagner le pôle; qu'y avez-vous trouvé ? » — « Un Canadien français ».

Chez les adultes, dans la jeunesse et dans l'enfance, en toutes professions et conditions, reparaissent parmi eux nos physionomies comme nos facultés et nos tendances nationales. C'est bien l'air franc, — (franc et français ne sont-ils pas synonymes ?) ; — les yeux clairs, le regard droit, la mine gaie, les traits souriants, les figures ouvertes, l'allure « bon enfant », loyale, bienveillante et décidée. C'est bien la France avec sa sincérité, son imagination prompte, son tact délicat du bien et du beau, son sens général du vrai, son entrain trop passionné parfois, sa générosité un peu insouciante peut-être.

Venant en tels édifices pavoisés aux trois couleurs, au milieu de concitoyens semblables, de dames habillées comme chez nous, d'enfants pareils qui chantent et jouent en français de même façon que nos joyeux écoliers, — m'arrêtant en quelque salle ou salon, dans une mairie, un asile, un cercle, étais-je bien chez eux ou chez nous, ramené tout-à-coup soit au temps où je faisais des tournées préfectorales en Picardie ou en Bretagne, soit dans quelque arrondissement de Paris ?

En tout cas, nul besoin, nulle idée de modifier mon langage, de transposer mes sentiments pour communier avec eux. Avant de nous parler, nous étions d'accord, Même diapason, même note. Nos phrases, nous les aurions achevées les uns pour les autres. Mes mots leur seraient venus à la bouche, tels que je les envoyais à leurs oreilles. Les sous-entendus et les doubles sens, les moindres nuances, les plaisanteries, les intentions muettes, à peine conçus, étaient saisis. Un même courant passait, comme le même sang coule en nous.

Petits ou grands, jeunes ou vieux, d'Amérique ou d'Europe, instruits entièrement, à moitié ou même pas,

Digitized by Google

eux c'est nous ; leurs enfants sont comme les nôtres ; leur avenir est et sera notre passé transformé.

Quel lieu et quelle occasion plus favorables pour l'effusion et la diffusion françaises que cette Exposition dont les portes vont s'ouvrir, alors que nous passons la borne séculaire 19, — après cent ans d'élaboration de notre société nouvelle et trente ans après l'avènement définitif de la République, — dans ce Paris qui est tout à la fois le vivant résumé de la France et le siège privilégié de la vie supérieure internationale, le théâtre de trois concours généraux de la civilisation depuis 1878.

Malgré l'invasion des curieux et des indifférents, que les canadiens et américains français fassent relations personnelles avec nous; que les points de contact et d'union, les courants de sympathie, la communauté d'intérêts et d'affections s'établissent et se maintiennent désormais à toutes distances.

Puisque l'industrie, la science, la politique même a son outillage à transformer, que la routine et les préjugés, l'égoïsme et les divisions, l'ignorance et l'inertie cessent de nous immobiliser. Que la vieille Europe se rajeunisse par ses enfants et ses neveux d'Amérique ! Quand l'Exposition ne montrerait nettement que cette nécesité, quel bienfait ! Dans l'agitation universelle, défense de s'endormir ! Comme disait cet auteur hardi, on risquerait de se réveiller mort.

Grâce à ses inventions, l'homme est chez lui sur le globe entier; il est le maître terrestre. Que ce soit à la surface de l'eau ou du sol, il fend l'air, en attendant que pour n'être même pas gêné par l'air il chemine sous terre et sous mer, ou qu'il s'envole décidément dans l'espace comme l'insecte parfait à qui les ailes ont poussé.

Même sans se mouvoir, il fait avec une constante accélération le tour du monde par ses sens perfectionnés, la vue, le tact et l'ouïe, grâce à la transmission des images, de la parole et des écrits. Par télégraphe et phonographe, imprimerie et photographie, il touche aux antipodes, comme il rend le passé présent. Il saisit, transmet et per-

Digitized by Google

pétue tous les phénomènes de la nature et de sa propre vie. Il tend à son rêve, l'ubiquité. Sans cesse, il gagne sur l'inertie, l'ignorance et la mort, son cauchemar. Il veut être partout et en tout; il voudrait être toujours. Son existence devient universelle, c'est-à-dire étendue à tout ce qu'il perçoit de l'univers.

Il faut donc qu'il se fasse libre, c'est-à-dire maître d'aller et de se conduire lui-même, non pas contre les forces et les lois éternelles, mais précisément par elles. Car son affranchissement comme son pouvoir consiste à les discerner et à les suivre. Les vieilles entraves, les fausses autorités, les tyrannies en tous genres doivent disparaître. Chaque groupe comme chaque individu concourant à l'action collective doit porter avec lui sa direction et ses qualités propres, viser à la conscience de son passé et à la prescience de son avenir, ne serait-ce que pour posséder l'insaisissable présent. Nous nous faisons, comme nos véhicules, automobiles.

Partout l'on se retrouve et l'on peut se heurter. Demandez plutôt aux États rivaux. N'est-ce pas d'ailleurs en se heurtant que les hommes prennent contact les uns avec les autres? Comme les enfants à l'école, ce n'est guère qu'en se battant qu'ils apprennent à se connaître. Ensuite, ils s'accommodent et se font place, non par générosité, mais par impuissance de venir à bout les uns des autres, par intérêt ou par lassitude, par usure des passions, par inutilité prouvée de la violence ou à raison des dommages qu'elle cause au violent comme au violenté.

Il faut donc aboutir au bien général et au devoir commun pour que la poussière humaine se constitue en organisme collectif. Il faut, comme faisaient les anciens dans leurs migrations, emporter avec nous nos Lares et nos Dieux. Nos croyances, nos affections, nos aspirations sont les plus larges et les plus extensibles, ainsi que le prouve notre histoire, malgré les chocs et les revirements qui ont si souvent gêné notre expansion et forcé d'aviser à notre préservation matérielle. C'est par ambition de travailler pour l'homme et d'après leurs vues sur la nature humaine, que les Français ont agi, produit, inventé, légiféré, conquis même. Ce n'est pas du cosmopolitisme, ni seulement

Digitized by Google

de l'internationalisme; c'est l'humanisme, c'est-à-dire le patriotisme agrandi, étendu à toute la terre sous le règne de l'homme.

Merci donc à ceux qui fondent, soutiennent, encouragent les entreprises et œuvres pour la population, la famille, la langue, la production, l'influence française. Succès et progrès à l'*Alliance Française;* longue vie, vie agissante surtout, à son nouveau comité parisien! Vœux chaleureux pour les frères et les amis des deux côtés de l'eau, — de tous les côtés où les pensées se cherchent et où les efforts peuvent se joindre.

Louis HERBETTE.

Digitized by Google

L'INCONNU

Par Camille Flammarion

(CONCLUSION)

Il est certain qu'une âme peut en influencer une autre à distance et sans l'intermédiaire des sens.

Un grand nombre de morts ont été *apprises* par communications télépathiques, apparitions (subjectives ou objectives), appels de voix entendus, chants, bruits et mouvements (fictifs ou réels), impressions diverses. Il n'y a plus aucun doute à conserver sur ce point. Donc l'âme agit à distance.

La suggestion *mentale* est également certaine.

La communication psychique entre vivants n'est pas moins prouvée par un nombre suffisant de faits d'observation. Il y a des courants psychiques, comme il y a des courants aériens, électriques, magnétiques, etc.

La télépathie était presque un des lieux communs de la littérature antique. Les œuvres d'Homère, d'Euripide, d'Ovide, de Virgile, de Cicéron mettent très souvent en scène des manifestations de mourants et de morts, des apparitions, des évocations, des réalisations de songes prémonitoires.

L'un des plus anciens récits de ce genre est celui de la Bible, au *Livre de Samuel*: le roi Saül consultant la pythonisse d'Endor et voyant apparaître devant lui le fantôme du prophète Samuel. Si ce récit n'est qu'un conte (ce qui n'est

Digitized by Google

pas démontré), il indique du moins les croyances de cette lointaine époque.

On peut lire dans Plutarque l'histoire tragique de l'assassinat de Jules César et le rêve prémonitoire de sa femme Calpurnia, qui fit tout au monde pour l'empêcher de se rendre au Sénat. Il semble, en lisant ce récit, que l'on entende la voix du Destin, et il y a même là de curieux signes prémonitoires, (ouverture des fenêtres de la chambre à coucher de César, etc.), analogues aux faits dont nous venons de nous occuper.

Brutus et Cassius étaient, assurément, de mâles esprits, assez sceptiques, appartenant à la philosophie d'Epicure. Lisez aussi dans Plutarque l'apparition d'un fantôme à Brutus, sous sa tente, lui donnant rendez-vous dans la plaine de Philippes, où il devait trouver la mort.

Si Jules César avait été moins incrédule en ce qui concerne les songes, il eût peut-être écouté la prière de sa femme. Auguste fut mieux inspiré à la bataille de Philippes. Le rêve d'un de ses amis le fit, quoique souffrant, quitter sa tente. Son camp fut pris et sa litière percée de coups d'épées. (SUÉTONE, *Auguste*, XCI).

Cicéron montre dans son livre sur la *Divination* l'apparition de Tibérius Gracchus à son frère, le songe de Simonide, récompensé par une ombre d'avoir donné la sépulture à son corps, et celui du voyageur de Mégare que j'ai rapporté dans *Uranie*.

Valère Maxime signale (VII, § I, 8) le rêve prémonitoire d'Atérius Rufus assistant à un combat de gladiateurs, tué par un rétiaire qu'il avait vu en rêve la nuit précédente, et au moment où il venait de raconter ce rêve à ses amis.

Lisez dans le même auteur le rêve prémonitoire du roi Crésus voyant son fils Athys tué par un fer homicide, écartant de lui tous les dangers, et le confiant à un garde qui le tua dans une chasse au sanglier (VII, § II, 4).

Pline le Jeune raconte dans ses *Lettres* (Liv. VII) l'histoire d'une maison hantée à Athènes et d'une sépulture réclamée par un spectre.

Digitized by Google

Vopiscus signale la prédiction faite par une druidesse à Dioclétien de sa destinée future.

Grégoire de Tours affirme que le jour de la mort de saint Martin, à Tours l'an 400, saint Ambroise, évêque de Milan, vit et connut cette mort pendant une syncope. On sait qu'il en a été de même au XVIIIe siècle pour saint Alphonse de Liguori à la mort du pape Clément XIV (*Stella*). Ces exemples ne sont pas très rares dans la vie des saints, mais ils ne sont pas du tout une preuve de sainteté, et encore moins de miracles, comme le croient les canonisateurs.

Pétrarque, en 1348, vit sa chère Laure lui apparaître en rêve le jour où elle rendit le dernier soupir, et a consacré à ce souvenir une belle pièce de poésie (*le Triomphe de la mort*).

Le pape Pie II (Æneas Sylvius) raconte, dans son *Histoire de Bohême*, que Charles, fils de Jean, roi de Bohême, qui fut ensuite l'empereur Charles IV, fut averti par un songe de la mort du dauphin (26 août 1336). [Je dois la connaissance de cette relation à M. Mourrel, de Monestier, qui me signale aussi l'apparition d'un mourant décrite par Nicolas Charrier, avocat au Parlement de Grenoble au XVIIe siècle.]

Jeanne d'Arc avait prédit sa mort.

On avait prédit à Catherine de Médicis que ses trois fils seraient rois.

Agrippa d'Aubigné signale l'apparition du cardinal de Lorraine, le jour et à l'heure de sa mort, à Catherine de Médicis.

Jean Stoeffler, astrologue (1472-1530), avait annoncé la date de sa mort et son genre de mort (chute d'un objet sur la tête).

François de Belleforest, auteur des *Histoires prodigieuses* (1578), rapporte que son père lui est apparu dans un jardin au moment même où il mourut, quoiqu'il ne le sût pas malade.

Montluc fait part, dans ses *Commentaires*, du curieux rêve qui lui montra, la veille de l'événement, la mort du roi Henri II percé d'une lance dans le tournoi de Montgomery

Digitized by Google

(30 juin 1559). [Ce fait vient de m'être rappelé par Mme Villeneuve de Nérac.]

La reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, étant au couvent de Tusson (Charente), s'entendit appeler par son frère, François Ier, au moment où celui-ci mourait à Rambouillet.

François Bacon rapporte (*Sylva sylvarum*, 10e centurie, 986) qu'une vision en rêve lui présagea la mort de son père, entre Londres et Paris (1578).

Sully met dans ses *Mémoires* (VII, 383) les pressentiments suivants dans la bouche de Henri IV : « On m'a dit que je devais être tué à la première magnificence que je ferais et que je mourrais dans un carrosse, et c'est ce qui fait que j'y suis si peureux. Si l'on pouvait ne pas faire ce maudit sacre ! »

David Fabricius, astronome allemand auquel on doit la découverte de la fameuse étoile variable Mira Ceti, avait prédit qu'il mourrait le 7 mai 1617. Il prit toutes les précautions pour éviter ce sort et ne sortit pas de sa chambre. Enfin, à dix heures du soir, il voulut prendre l'air : un paysan le tua d'un coup de fourche.

L'abbé de Saint-Pierre (1658-1743) rapporte que l'abbé Bezuel vit son camarade Desfontaines, mort l'avant-veille, noyé, et s'entretint avec lui pendant assez longtemps.

Charles Nodier rapporte (*Jean-François les Bas-Bleus*) que, le 16 octobre 1793, le jeune homme que l'on appelait ainsi, à Besançon, signala l'exécution de Marie-Antoinette, à la grande stupéfaction des auditeurs.

(Je n'inscris pas la prédiction de Cazotte, parce qu'elle paraît être un conte arrangé par Laharpe. Mes recherches ont conduit au même résultat négatif pour la prétendue vision de Charles XI.)

Gratien de Semur expose, dans son traité critique *Des erreurs et des préjugés*, qu'une amie de sa famille, Mme de Saulce, femme d'un riche colon de Saint-Domingue, s'écria un jour, en faisant une partie de cartes : « M. de Saulce est mort ! » et tomba à la renverse. Ce jour même, son mari était assassiné par des nègres.

Digitized by Google

Nous rappelons brièvement les principaux de ces faits anciens, — de valeurs diverses, assurément, — simplement pour montrer qu'ils ne datent pas d'aujourd'hui. On peut espérer que leur étude scientifique les fera sortir des ombres de la légende et de la superstition.

L'espace nous manque également pour analyser en détail chacun de ceux que nous avons enregistrés et pour établir dès maintenant qu'il y a un grand nombre de *causes diverses* en jeu dans ces phénomènes. Nous avons d'abord voulu prouver ici la réalité des manifestations de mourants, de l'action psychique à distance, des communications mentales, de la connaissance des choses par l'esprit sans le concours des sens.

On peut *voir sans les yeux*, *entendre sans les oreilles*, non point par une hyperesthésie du sens de la vue ou de l'ouïe, car ces observations prouvent le contraire, mais par un sens intérieur, psychique, mental.

La vue intérieure de l'âme peut voir non seulement *ce qui se passe au loin*, à des distances considérables, mais elle peut encore connaître d'avance *ce qui arrivera dans l'avenir*. L'avenir existe potentiellement, déterminé par les causes qui amèneront les effets successifs.

L'OBSERVATION POSITIVE PROUVE L'EXISTENCE D'UN MONDE PSYCHIQUE, aussi réel que le monde connu par nos sens physiques.

Maintenant, de ce que l'âme agit à distance par une force qui lui est propre, sommes-nous autorisés à en conclure qu'elle existe comme être réel, qu'elle n'est pas une résultante des fonctions du cerveau ?

La lumière existe-t-elle réellement ?

La chaleur existe-t-elle ?

Le son existe-t-il ?

NON.

Ce ne sont là que des manifestations de mouvements.

Ce que nous appelons *lumière* est une sensation produite sur notre nerf optique par les vibrations de l'éther comprises

Digitized by Google

entre 400 et 756 trillions par seconde, ondulations obscures en elles-mêmes.

Ce que nous appelons *chaleur* est une sensation produite par des vibrations dont le nombre est compris entre 350 et 600 trillions.

Le soleil éclaire l'espace à minuit comme à midi. Cependant l'espace reste noir. Sa température est voisine de 270 degrés au-dessous de zéro.

Ce que nous appelons *son* est une sensation produite sur notre nerf auditif par des vibrations de l'air, silencieuses en elles-mêmes, comprises entre 32 et 36.000 par seconde.

L'*électricité* existe-t-elle ou n'est-elle elle-même qu'un mode de mouvement ? L'avenir de la science nous l'apprendra. (Il est probable qu'elle existe comme entité réelle. L'éther ne serait-il pas une substance électrique ?)

Le mot d'*attraction* n'a été donné par Newton que pour représenter la manière dont les corps célestes se meuvent dans l'espace. « Les choses se passent, dit-il, *comme si* ces corps s'attiraient. » Quant à l'essence, à la nature de cette force apparente, nul ne la connaît.

Un grand nombre de termes scientifiques ne représentent que des effets, non des causes.

Il pourrait se faire que l'âme fût dans le même cas.

Les observations exposées dans cet ouvrage, les sensations, les impressions, les visions, les auditions, etc., pourraient indiquer *des effets physiques produits entre cerveaux.*

Oui, sans doute. Mais c'est ce qui ne semble pas être.

Examinons un exemple.

Une jeune femme, adorée de son mari, meurt à Moscou. Son beau-père, à Poulkovo, près de Saint-Pétersbourg, la voit, à cette heure même, à côté de lui, l'accompagnant dans la rue, puis disparaissant. Saisi de surprise et d'effroi, il télégraphie à son fils et apprend à la fois la maladie et la mort de cette jeune femme.

Nous sommes absolument obligés d'admettre que « quelque chose » est émané de la mourante et est venu toucher son

Digitized by Google

beau-père. Cette « chose inconnue » peut être un mouvement éthéré, comme dans le cas de la lumière, et n'être qu'un effet, qu'un produit, un résultat; mais cet effet a une cause, et cette cause c'est la mourante, évidemment. La constitution du cerveau peut-elle expliquer cette projection? Je ne pense pas qu'aucun anatomiste ni aucun physiologiste ose répondre affirmativement. On sent là une propriété inconnue, *non de l'organisme physique*, mais de l'*être pensant*.

Prenons un autre exemple :

Une dame, chez elle, entend une voix qui chante, la voix d'une amie entrée au couvent, et tombe évanouie parce qu'elle a compris que c'était la voix d'une morte! *Au même moment*, cette amie mourait, en effet, à 40 kilomètres de là.

N'avons-nous pas ici encore la même impression, celle d'une communication d'âme à âme?

Autre exemple encore :

La femme d'un capitaine parti pour les Indes voit, une nuit, son mari debout devant elle, les mains pressées contre la poitrine et l'air souffrant. La commotion qu'elle en ressent la convainc qu'il est tué ou gravement blessé. C'était le 14 novembre. Le ministère de la Guerre lui annonce ensuite qu'il a été tué le 15. Elle fait vérifier. Le ministère s'était trompé : c'est bien le 14 qu'il était mort.

Un enfant de six ans s'arrête au milieu de ses jeux en s'écriant d'un air effrayé : « Maman, j'ai vu maman »! A cet instant même sa mère mourait, loin de là.

Une jeune fille au bal s'arrête tout d'un coup au milieu d'une danse et, fondant en larmes, s'écrie : « Mon père est mort, je viens de le voir »! Au moment même mourait son père, qu'elle ne savait pas malade.

Tous ces faits se présentent à nous comme indiquant non des actes physiologiques de cerveau à cerveau, mais des actes psychiques d'esprit à esprit.

Sans doute, il est toujours difficile de faire la part de ce qui appartient à l'esprit, à l'âme, et de ce qui appartient au cerveau. Nous ne pouvons nous laisser guider dans nos appréciations et dans nos jugements que par le sentiment intime

Digitized by Google

qui résulte en nous de la discussion des phénomènes. C'est ainsi que toutes les sciences ont été fondées. Eh bien! chacun ne sent-il pas ici qu'il s'agit de manifestations d'un être pensant et non pas seulement de faits physiologiques matériels ou de transformations de l'énergie physique?

Cette impression est surabondamment confirmée par la constatation de facultés de l'âme inconnues, en jeu dans les rêves et le somnambulisme.

Un frère apprend la mort de sa jeune sœur par un horrible cauchemar. Un monsieur rêve qu'il voit tomber d'une fenêtre une jeune fille, qu'il ne connaît pas d'ailleurs. Une dame voit en rêve un de ses amis se noyer. Une mère voit en rêve sa fille tombée sur une route et couverte de sang. Une dame va, en rêve, visiter son mari sur un navire lointain, et son mari reçoit réellement cette visite, vue par une troisième personne. Une dame magnétisée voit et décrit tout l'intérieur du corps de sa mère mourante, état exact constaté à l'autopsie. Un monsieur voit en rêve une dame de ses amies arriver par le chemin de fer, voyage imprévu d'ailleurs.

Une jeune fille voit d'avance en rêve le jeune homme inconnu qu'elle épousera. Un magistrat voit, trois ans d'avance, la perpétration d'un crime, dans ses moindres détails. Plusieurs personnes voient d'avance une ville, un paysage, des situations où ils se trouvent réellement ensuite. Une mère entend, six mois d'avance, sa fille lui annoncer un mariage imprévu. Une mort est prédite avec précision (cas fréquents). Un vol est vu par une somnambule, et l'exécution du coupable annoncée. Une jeune fille voit son fiancé, son ami intime, au moment de la mort (cas fréquents), etc., etc. L'action psychique d'un esprit sur un autre, la communication à distance existent, aussi sûrement que les courants électriques et magnétiques de l'atmosphère.

Ce sont là des facultés de l'âme inconnues. Telle est, du moins, mon impression. Il ne me semble pas que l'on puisse raisonnablement attribuer la prévision de l'avenir et la vue mentale à une production nerveuse du cerveau.

Digitized by Google

Le cerveau n'est qu'un organe, comme le nerf optique ou le nerf auditif. L'âme, l'esprit, l'être intellectuel agit et perçoit par lui, mais n'en est pas une propriété physique.

La divination de l'avenir est peut-être ce qu'il y a encore de plus extraordinaire, car pour qu'elle existe, il faut que l'avenir soit déterminé d'avance avec certitude par les causes qui l'amèneront. Remarquons qu'un seul fait de ce genre, exactement constaté, prouverait la thèse. Or ce n'est pas un fait que nous avons sous les yeux, mais des centaines.

L'espace nous manque — et ce n'est pas ici le lieu — pour discuter le grave problème du libre arbitre et de la fatalité. Rappelons seulement les paroles suivantes de Laplace : « Les événements actuels ont avec les précédents une liaison fondée sur le principe évident qu'une chose ne peut pas commencer d'être sans une cause qui la produise. Cet axiome connu sous le nom de *principe de la raison suffisante* s'étend aux actions les plus indifférentes. La volonté la plus libre ne peut, sans un motif déterminant, leur donner naissance, car si, toutes les circonstances de deux positions étant exactement les mêmes, elle agissait dans l'une et s'abstenait d'agir dans l'autre, son choix serait un effet sans cause : elle serait alors, dit Leibniz, le hasard aveugle des Épicuriens. L'opinion contraire est une illusion de l'esprit qui, perdant de vue les raisons fugitives du choix de la volonté dans les choses indifférentes, se persuade qu'elle s'est déterminée d'elle-même et sans motifs. Nous devons donc envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. L'esprit humain offre dans la per-

Digitized by Google

fection qu'il a su donner à l'astronomie, une faible esquisse de cette intelligence (1) ».

Si l'avenir est inévitable, que devient notre liberté? La philosophie conciliera sans doute un jour ces deux contradictions apparentes, car nous avons le sentiment de pouvoir choisir et de l'utilité des efforts accomplis, et tout le progrès des peuples occidentaux est dû précisément à l'action intellectuelle, opposée au fatalisme des Orientaux. Des faits en apparence contradictoires s'expliquent déjà aujourd'hui par la connaissance des choses, par exemple l'élévation, la lévitation d'un lourd morceau de fer sous l'influence d'un aimant. L'ascension d'un ballon est aussi naturelle que la chute d'une pierre. Que les moralistes n'arguent donc pas des conséquences d'une certaine nécessité déterminée d'avance, pour se refuser à admettre les prévisions d'avenir reconnues et contrôlées. Les contradictions ne sont qu'apparentes. Le déterminisme n'est pas le fatalisme.

Les phénomènes que nous étudions ne sont peut-être pas aussi éloignés qu'ils le paraissent des raisonnements de la science positive.

Je crois qu'il faut, ou nier tous ces faits, ou admettre qu'ils dénotent une cause intellectuelle, spirituelle, d'ordre psychique, et je suis d'avis que les sceptiques de parti pris préféreront les nier, les traiter d'illusions et de coïncidences fortuites : ce sera plus simple. Les négateurs intransigeants, rebelles même à l'évidence, seront encore plus absolus et déclareront que les auteurs de ces récits extravagants sont des farceurs qui m'ont écrit pour me mystifier, et qu'il en a été de même dans tous les siècles pour tous les penseurs qui ont eu à s'occuper de ces questions.

Serait-il vraiment possible de nous refuser à accepter tous ces témoignages humains? Je ne pense pas que nous en ayons le droit. Ceux qui ont été contrôlés ont prouvé leur vérité, leur authenticité. Ce n'est pas après coup qu'ils ont été imaginés ou arrangées : c'est, au contraire, leur sponta-

(1) LAPLACE, *Essai analytique sur les probabilités*, 1814, p. 3.

Digitized by Google

néité qui a frappé, et c'est souvent à cause de cet apparent mystère que l'on m'a écrit, dans le désir de recevoir une explication. Sans aucun doute, tous les récits n'offrent pas les mêmes garanties et plusieurs peuvent, très sincèrement d'ailleurs, s'être eux-mêmes modifiés dans la mémoire des narrateurs et adaptés plus strictement aux événements; mais ils n'ont pas été inventés pour cela, et ce ne sont point là des mystifications. Récuser tous ces témoignages conduirait à récuser les relations de tout ce qui se passe constamment autour de nous dans la vie, sous prétexte qu'on n'a pas tout vérifié ou que certains détails sont inexacts.

Telle est, du moins, mon impression, et je là soumets avec confiance aux lecteurs soucieux d'arriver à la vérité sans d'ailleurs avoir en aucune façon la présomption d'imposer mon opinion à personne. Chacun appréciera suivant son jugement propre. J'essaye simplement de mettre les choses au point, comme un astronome à sa lunette, un photographe devant un paysage ou un naturaliste armé d'un microscope.

Ces phénomènes prouvent, selon moi, que l'âme existe et qu'elle est douée de facultés encore inconnues. C'est par là qu'il était logique de commencer nos études, dont la suite nous conduira au problème de la survivance et de l'immortalité. Une pensée peut se transmettre d'un esprit à un autre. Il y a des *transmissions mentales,* des *communications de pensées*, des *courants psychiques* entre les âmes humaines. L'*espace* ne semble pas un obstacle, et le *temps* paraît parfois comme annihilé.

Quel est le mode d'énergie en jeu dans ces transmissions? Il est impossible de le dire actuellement. Un certain nombre des impressions ressenties font songer aux faits et gestes de la foudre et de l'électricité. Il ne serait pas déraisonable de penser que cet agent soit beaucoup plus intimement associé à l'organisme humain qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Mais, encore une fois, l'heure des théories n'est pas venue.

Tout en restant relativement rares et en n'ayant pas la banalité des choses ordinaires de la vie quotidienne, ces faits sont beaucoup plus nombreux et plus fréquents qu'on ne l'a

Digitized by Google

pensé jusqu'à présent. L'enquête ouverte par moi au mois de mars 1899 m'en a transmis 1.130. En y ajoutant ceux que j'ai reçus depuis, ils dépassent 1.200. J'ai pu juger, apprécier, 186 cas de manifestations de mourants constatées à l'état éveillé, 70 cas perçus pendant le sommeil, 57 observations ou expériences de transmission de pensée sans le concours de la vue, de l'ouïe ou du toucher, 49 exemples de vue à distance en rêve ou en somnambulisme, 76 rêves prémonitoires et divinations de l'avenir, soit 438 phénomènes d'ordre psychique indiquant l'existence de forces encore inconnues agissant entre les êtres pensants et les mettant en communication latente les uns avec les autres. (J'en ai encore peut-être autant d'analogues.) Même en faisant la part la plus large aux variations de la mémoire et à l'imagination des narrateurs, il n'est pas possible de ne pas sentir et de ne pas reconnaître dans ces témoignages un fond de vérité et de sincérité incontestables. D'ailleurs, certaines observations et certaines expériences ont été relatées avec un tel souci de ne laisser aucune prise à l'erreur, qu'elles portent en elles-mêmes le caractère de l'authenticité scientifique la plus absolue et la mieux contrôlée. Ce sont donc là surtout des témoins qui accusent le scepticisme des négateurs de parti pris et le réduisent à la dernière extrémité. Et maintenant que l'attention générale est appelée sur ces sortes de faits, on en remarquera un nombre beaucoup plus grand, qui passaient inaperçus ou auxquels on n'attribuait aucune valeur. En astronomie, une fois que les astres sont découverts, tout le monde les voit.

Il me semble que les conclusions suivantes ressortent logiquement de l'ensemble des faits exposés :

1° L'AME EXISTE COMME ÊTRE RÉEL, INDÉPENDANT DU CORPS ;

2° ELLE EST DOUÉE DE FACULTÉS ENCORE INCONNUES A LA SCIENCE ;

3° ELLE PEUT AGIR ET PERCEVOIR A DISTANCE, SANS L'INTERMÉDIAIRE DES SENS ;

4° L'AVENIR EST PRÉPARÉ D'AVANCE, DÉTERMINÉ PAR LES

Digitized by Google

CAUSES QUI L'AMÈNERONT : L'AME LE PERÇOIT QUELQUEFOIS.

D'autres observations sont déjà présentées, notamment en ce qui concerne les doubles de vivants, le corps éthéré ou astral et les manifestations de morts ; mais les quatre points qui précèdent me paraissent affirmés et démontrés.

Quant aux explications, il est sage de n'y point prétendre. J'ai déjà montré plusieurs fois qu'elles ne sont pas nécessaires pour admettre les faits. On est dupe, en général, sur ce point, d'illusions assez singulières. Par exemple, au temps des possédées de Loudun ou des convulsionnaires de Saint-Médard, les effets de la suggestion et de l'hypnotisme étant inconnus, on déclarait que ces phénomènes étaient ou frauduleux ou diaboliques. Or, ils ne sont ni l'un ni l'autre. Aujourd'hui, plusieurs s'expliquent, et l'on entend souvent dire de tous ceux dont on parle : « c'est de l'hypnotisme, c'est de la suggestion, c'est de la subconscience ». Autre erreur. Ce peut n'être ni de l'un ni de l'autre non plus, et n'en pas moins exister pour cela. Ne fermons pas le cercle de nos conceptions, n'établissons ni écoles ni systèmes, et ne prétendons pas que tout doive actuellement s'expliquer pour être admis. La science est loin d'avoir dit son dernier mot en quoi que ce soit.

La suite de ces recherches conduit à examiner les phénomènes du spiritisme et de la médiumnité, ceux du somnambulisme, du magnétisme et de l'hypnotisme, la connaissance des faits lointains et de l'avenir en dehors des rêves, les pressentiments, les doubles de vivants, le corps astral, les apparitions et manifestations de morts, les maisons hantées, les mouvements d'objets sans contact, la sorcellerie, la magie, etc., etc.

Ce que nous pouvons penser, dès aujourd'hui, c'est que, tout en faisant la part des superstitions, des erreurs, des illusions, des farces, des mensonges, des fourberies, il reste des faits psychiques véritables, dignes de l'attention des chercheurs. C'est dire que nous sommes entrés dans l'investigation de tout un monde, aussi ancien que l'humanité,

Digitized by Google

mais encore bien nouveau pour la méthode scientifique expérimentale, qui commence seulement à s'y attaquer depuis quelques années, et simultanément dans tous les pays.

C'est là un programme d'études que j'aimerais mener à bonne fin, si le temps indispensable pour y parvenir m'était donné. Mais, d'une part, il est prudent de ne pas se livrer exclusivement à ces sortes de sujets occultes, parce qu'on perdrait assez vite l'indépendance d'esprit nécessaire pour juger impartialement : il vaut mieux ne voir là qu'un hors-d'œuvre de la vie normale, une distraction d'ordre supérieur, curieuse et intéressante : il y a des mets et des liqueurs qu'il est plus hygiénique de ne prendre qu'à petites doses. D'autre part, la terre tourne très vite et les jours passent comme des rêves. J'espère néanmoins me donner le plaisir scientifique d'étudier une partie de ces mystères. Et puis, ce que l'un ne fait pas, d'autres le font; chacun apporte sa modeste pierre pour la construction de la pyramide future.

Rappelons aussi que ces faits sont exceptionnels. Les phénomènes psychiques de tout ordre, d'ailleurs, tout en cessant d'appartenir au domaine morbide des superstitions et des fantômes occultes et en étant appelés dans la lumière des méthodes expérimentales, ne cesseront pas pour cela de rester anormaux et exceptionnels. On ne doit donc jamais s'y abandonner en négligeant l'esprit critique sans lequel la raison humaine ne serait qu'un leurre, et l'on ne doit les considérer que comme des *sujets d'études* intéressants pour notre connaissance de nous-mêmes. Il faut bien avouer, en effet, que ce que nous connaissons encore le moins, c'est notre propre nature. La maxime de Socrate « Connais-toi toi-même ! » peut toujours inspirer nos plus nobles pensées.

Tout auteur a charge d'âmes. On ne doit dire que ce que l'on sait. Peut-être ne doit-on pas toujours dire tout ce que l'on sait; mais, même dans la vie normale de chaque jour, on ne devrait jamais dire que ce que l'on sait.

Étudions donc, travaillons et espérons. L'ensemble des faits psychiques montre que nous vivons au milieu d'un

Digitized by Google

monde invisible au sein duquel s'exercent des forces encore inconnues, ce qui est d'accord avec ce que nous savons sur la limite de nos sens terrestres et sur les phénomènes de la nature. Répétons avec Shakespeare :

> **Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio,**
> **Que n'en peut rêver toute notre philosophie;**

et disons aussi avec Lamartine, en revenant à la philosophie astronomique :

> **La vie est un degré de l'échelle des mondes**
> **Que nous devons franchir pour arriver ailleurs.**

Camille FLAMMARION

Digitized by Google

LA HAUSSE DU PAPIER

Par Henry Barrau

Le degré de civilisation auquel une nation est parvenue peut, a-t-on dit, se mesurer à la quantité de papier qu'elle fabrique et qu'elle consomme. Si la formule est vraie, nous sommes un peuple singulièrement civilisé. Il est superflu de le remarquer, car personne n'en doute ; mais, à constater leurs conquêtes sur les dernières barbaries, il vient toujours à nos contemporains une satisfaction coquette, et c'est bien quelque chose. La prospérité du papier est donc un signe de l'activité intelligente et industrieuse d'un peuple ; il est devenu, dans ses multiples applications, un indispensable élément de la vie moderne. Aussi ne paraît-il pas hors de propos d'examiner les difficultés éprouvées, en ce moment, par les industries qui le fabriquent ou l'utilisent.

Le grand public n'a pas encore reçu l'impression des événements qui inquiètent la papeterie ; absorbé par des préoccupations plus graves ou retenu par des actualités plus prenantes, il ne s'y est pas arrêté, parce qu'il ne s'est pas senti atteint. Et cependant, il est certain que la fabrication et le commerce du papier traversent une période de gêne. Les plaintes se sont fait entendre de tous côtés ; les fabricants, d'abord, ont invoqué les conditions onéreuses de la production pour demander aux commerçants, leurs acheteurs immédiats, des prix plus élevés ; les commerçants à leur tour ont gémi d'être accablés par de nouvelles charges. Bientôt criera le consommateur, c'est-à-dire le payeur ; car on annonce comme prochaine, après des hausses successives, une véritable disette de papiers et de cartons.

Digitized by Google

*
* *

Le 24 octobre dernier, le syndicat professionnel de l'Union des fabricants de papier de France adressait à tous les fabricants du pays une circulaire les conviant à une réunion générale pour la fin du mois suivant. Il était dit dans ce document : « ... Les prix actuels ne sont plus rémunérateurs pour les fabricants de papier, par suite de la hausse plus ou moins acceptée des charbons, métaux, produits chimiques, matières premières, bois et chiffons; les charges nouvelles créées par l'augmentation incessante des impôts et par l'application de la nouvelle loi sur les accidents, sont venues encore aggraver cette situation.

Le relèvement des prix des papiers s'impose donc à notre industrie; le moment paraît d'autant mieux choisi d'en envisager l'éventualité que la production n'excède plus la demande si tant est qu'elle ne lui soit pas déjà inférieure. »

En conséquence, le syndicat proposait l'examen des mesures les plus propres à conjurer le mal.

A la date indiquée, le congrès réunit à Paris 130 industriels; leurs doléances furent nombreuses. Certains voulaient que le gouvernement mit un terme à la hausse des charbons, désir louable bien que forcément platonique, car la suppression des droits de douane n'aurait pas eu d'utile effet sur l'ensemble du marché français et le rapporteur d'une proposition semblable, déposée à la Chambre, a conclu au rejet. On a parlé aussi, mais sans y insister, de la surproduction : le meilleur moyen pour arriver à la hausse du produit, affirmait un des membres, serait de le raréfier en limitant le nombre des machines. Mais ce procédé n'a pas été goûté ; on a justement fait apercevoir que, la production une fois diminuée, l'étranger ne manquerait pas d'inonder le pays de sa marchandise. Enfin, et c'est le point capital, le Congrès a discuté le relèvement des prix et la suppression de l'escompte qui en est une forme détournée. L'assemblée, à la quasi-unanimité, s'est prononcée pour l'affirmative : une circulaire aussitôt fut adressée aux consommateurs intéressés, où les précautions des formules enveloppaient l'amertume de la sub-

Digitized by Google

stance. Et ce ne fut pas sans humeur que les commerçants-papetiers, les imprimeurs accueillirent cette communication. Leur premier mouvement fut de protester contre une entente de leurs fournisseurs, destinée à majorer les prix à la date du 1er décembre, c'est-à-dire sans délai et en plein travail ; beaucoup ignoraient les causes réelles de la hausse, mais la plupart s'élevaient surtout contre une décision qui présentait un caractère collectif, tandis qu'ils auraient consenti à des majorations individuelles, débattues par les parties en cause, au mieux de leurs intérêts respectifs. La suppression de l'escompte, c'est-à-dire du rabais usuellement pratiqué sur le prix fort, moyennant paiement avant l'échéance, troublait les habitudes du commerce. L'escompte, en effet, outre qu'il représente une prime au versement de capitaux immédiatement mis à la disposition du fabricant et une atténuation des pertes et déchets inévitables, constitue encore une coutume traditionnelle, d'une valeur morale : « Qu'est-ce donc autre chose que l'escompte, écrivait un imprimeur notoire, sinon la constatation officielle, non seulement de la fidélité, mais aussi de l'empressement d'une maison à remplir ses engagements ? Quoi qu'on puisse dire, on ne touche pas impunément à ces respectables traditions qui sont le principe même du crédit commercial. » Les critiques des consommateurs directs, transformateurs, détaillants, imprimeurs visèrent surtout la forme dont les fabricants revêtaient leurs prétentions. Quant à la légitimité des augmentations, elle ne manque pas de leur apparaître avec la difficulté de trouver du papier. Un grand nombre ont été éprouvés, car dans la trompeuse sécurité des années précédentes, ils n'avaient pas fait d'approvisionnements copieux ni conclu de marché à long terme ; tel n'était pas, du reste, leur intérêt, puisque la baisse ne cessait de s'accentuer. Quoi qu'il en soit, la hausse a été pratiquée dès le mois de décembre, sous forme de majoration aux 100 kil. ou de suppression de l'escompte.

Ce dernier mode n'a pourtant pas reçu une application générale ; car plusieurs fabricants, étant à la fois commerçants, n'ont pu imposer à leurs petits consommateurs une mesure que le commerce de gros avait assez facilement

Digitized by Google

acceptée. Mais le moment n'est pas éloigné, où l'escompte aura disparu de toutes les transactions. Au demeurant, cette suppression n'a pas, pour certaines catégories de papier, compensé les nouvelles charges; il a fallu, en outre, augmenter les prix de 5 à 7 francs par 100 kil. La hausse a principalement porté sur les qualités inférieures, papiers d'emballage, papiers communs, papier journal. Ces derniers qui n'avaient jamais, jusqu'en 1899, connu de cours aussi bas, puisque, de 65 francs les 100 kil. en 1889, ils étaient descendus à 30 francs, ont subi un renchérissement irrégulier, qui varie de 5 à 6 francs par 100 kil. d'un fabricant à un autre, suivant les réserves de pâte et les traités à exécuter.

Aujourd'hui la hausse est générale; elle ne s'arrête pas. Les producteurs affirment que leurs prétentions ont été très modestes et que de nouvelles augmentations seront nécessaires pour rétablir l'équilibre.

*
* *

Ils n'ont fait, à la vérité, en exigeant des prix supérieurs, que se plier aux lois économiques. Et sans leur résolution collective, arrêtée à la fin de 1899, le résultat eût été le même, car il découlait naturellement de la demande pressante et de l'offre restreinte. Sous peine de sombrer, les industriels eussent relevé leurs prix, chacun de son côté. Aussi leur entente n'a-t-elle pas eu le sens d'une coalition; car le propre de la coalition est de peser sur la concurrence naturelle et libre du commerce et d'en fausser le jeu : la hausse, disait *la Papeterie*, ne marche que poussée par ses matières premières.

Tandis que les prix du papier descendaient, la production devenait de plus en plus coûteuse. L'accroissement des frais généraux, par la loi sur les accidents du travail, n'a pas, à vrai dire, gêné la papeterie plus que toute autre industrie; la hausse des produits chimiques et celle des métaux ont eu une action autrement énergique. Mais surtout la cherté du charbon a exercé son influence, à laquelle la fabrication du papier pouvait moins qu'une autre échapper. On évalue en effet à 150 kil. la quantité moyenne qu'il en faut brûler pour produire 100 kil. de papier; et le

Digitized by Google

représentant d'une des principales fabriques de Paris nous a confié que l'augmentation des dépenses de sa maison, provoquée par le renchérissement du combustible, atteindrait pour l'année en cours, à moins de baisse improbable, un chiffre de 100 à 120.000 francs. Par le fait du charbon, le coût du papier est accru de 1 franc à 1 fr. 50 par 100 kilos.

Mais ces causes n'eussent point, à elles seules, déterminé le malaise actuel ; une circonstance le fit se déclarer : ce fut le défaut de la matière première par excellence, de la pâte de bois.

On sait que le chiffon ne tient plus qu'une place bien modeste dans l'alimentation des machines à papier. En raison des procédés imaginés pour en tirer de nouveaux textiles, de nouvelles étoffes, en raison aussi des droits d'entrée qui le frappent, il est devenu rare et cher. Il y longtemps, d'autre part, qu'on a cherché à le remplacer par d'autres éléments pour répondre aux besoins croissants de la consommation. On traita certaines substances végétales : aux premières expositions de l'industrie française on vit des papiers obtenus au moyen de lianes d'Amérique et de feuilles de bananier : après de nombreuses expériences on est parvenu à utiliser la paille, l'alfa, le bois. L'emploi des pâtes de bois, de tremble et de sapin en particulier, donna à la papeterie un essor prodigieux. Le papier n'y gagna pas en bonté, car il s'altère plus rapidement, pour le désespoir des bibliophiles ; mais on doit au progrès quelques sacrifices et le développement de la civilisation demandait la quantité plutôt que la qualité. Quant au chiffon, on ne s'en sert plus guère, avec ou sans mélange, que pour les catégories riches ou spéciales.

Les pâtes de bois constituent donc aujourd'hui la base de la production ; les pâtes mécaniques, qu'on obtient en râpant les rondins pour les défibrer, et qu'on essaya les premières, en les mariant au chiffon ; les pâtes chimiques, à la soude, ou au bisulfite. On allie actuellement les deux sortes de pâtes végétales pour faire le papier de bois. Il existe en France des centres assez importants de fabrication de pâte, dans les Vosges, dans l'Isère notamment ; mais ils sont loin de suffire aux besoins nationaux. Cer-

Digitized by Google

taines usines n'alimentent que les fabriques de papier auxquelles elles sont annexées. La France demande à l'étranger d'énormes quantités de bois à pâte et de pâtes préparées. La Suède et la Norvège, le Canada, entres autres pays, nous les fournissent ; un fabricant français a établi en Tyrol d'importants établissements. Mais l'étranger lui-même n'a pas évité l'inéluctable déboisement. En Norvège et au Canada, m'écrit un aimable correspondant, on a déboisé les forêts qui avoisinent la mer et les rivières; car le transport du bois était plus simple et plus économique. On n'avait qu'à laisser les bûches gagner, au courant de l'eau, le lieu de l'embarquement. Aussi, à mesure qu'on s'éloignait du littoral, le fret s'élevait ; les conditions d'exploitations devenaient moins favorables et moins rémunératrices ; il en est résulté un ralentissement et les pâtes se sont raréfiées. D'autres circonstances, accidentelles, sont intervenues; en Suède et en Norvège, l'année passée, la sécheresse a réduit de 50 0/0 la production, en entravant le flottage des bois et en diminuant la puissance des forces hydrauliques. *La Papeterie*, organe des marchands en gros, a publié, le 25 février, une note d'un industriel français qui est allé en Norvège pour juger sur place de la situation et qui s'exprime ainsi : « Il y a encore un peu de bisulfite. Le prix qui était de 21 francs c. i. f. Rouen l'année dernière, est aujourd'hui de 26 francs pour les sortes ordinaires. Le sapin mécanique qui valait, l'an dernier, 9 fr. 50 c. i. f. Rouen, vaut aujourd'hui 19 francs, soit cent pour cent de hausse. Le produit est très rare. La pâte à la soude est introuvable ; trois usines sur cinq sont brûlées ; la production des autres est vendue. Nous avions payé l'an dernier 18 fr. 50 c. i. f. Rouen, aujourd'hui il faudrait compter sur 26 francs. Quant au tremble mécanique il en reste un peu, mais à des prix fantastiques : de 15 francs il est monté à 20 francs c. i. f. Rouen. » Tous les stocks sont épuisés, ajoute-t-il, et rien ne fait prévoir la baisse des pâtes.

*
* *

La pénurie de la matière essentielle venait à l'heure où la plupart des matériaux communs à toutes les indus-

Digitized by Google

tries étaient emportés dans un mouvement général de hausse, dû à l'intensité nouvelle et déconcertante de la consommation universelle. Et dans l'ensemble de cette consommation, le papier s'était signalé par une particulière activité. En effet, s'il est vrai que la progression des besoins à satisfaire agit sur la prospérité d'une industrie, il est non moins exact que les facilités de la production suscitent de nouvelles exigences. Le jour où fut rendu pratique l'usage de la pâte de bois, après la découverte des presses à vapeur et des machines à papier continu, la fabrication ne connut plus de mesure. Le public s'accoutuma volontiers à un produit qui lui était offert à bas prix. De ce moment date vraiment l'extension de la papeterie; le papier fut répandu à profusion sous tous les aspects, pour les utilisations matérielles et les contentements de l'esprit; la librairie à bon marché put se déployer, et la presse à 5 centimes apparaître. Mais que dire de la fureur qui, en ces derniers temps, s'est emparé de l'imprimerie? Certaine affaire qui passionna l'univers, les guerres entre peuples civilisés ont fourni aux journaux une copie d'invraisemblable abondance. De nouvelles feuilles sont nées; celles qui existaient, l'esprit de concurrence aidant, ont augmenté leur tirage, quelques-unes le nombre de leurs pages. Il en est résulté un excès de consommation que la production habituelle ne pouvait plus alimenter. Un journal important trouverait aujourd'hui de singulières difficultés à se créer; plusieurs, dont on ménageait la venue, sont restés dans la nuit, pour ces raisons.

L'Angleterre, qui achetait ses pâtes au Canada, a dû se tourner, lors de la guerre hispano-américaine, vers la Suède et la Norvège, nos principaux fournisseurs; car l'Amérique absorbait tout. Elle est en ce moment très éprouvée par le manque de matière première, la guerre du Transvaal étant l'occasion d'une dépense exagérée de papier journal; au mois de janvier, cette qualité était déjà augmentée de 25 0/0. Aussi les Anglais nous demandent-ils beaucoup plus de papier qu'à l'ordinaire, ce qui tend encore le marché.

Et si l'on interroge l'avenir, on n'y voit que signes peu rassurants pour les fabricants. La France et l'Angleterre

Digitized by Google

emploient plus de 400.000 tonnes de cellulose chimique, préparée avec les bois blancs de Suède, Norvège, Tyrol, Sibérie. Ce chiffre représente plus de deux millions de pins ou de sapins, âgés de cinquante ans; en un demi-siècle, avec un pareil régime d'épuisement, les forêts d'Europe ne seront plus qu'un souvenir. Au Canada où l'on remplace, il est vrai, le pin disparu par une espèce de sapin blanc à croissance rapide, il semble, d'après les journaux du pays, que le but des exploitants soit, dans l'intérêt national, de fabriquer l'article fini, c'est-à-dire le papier, plutôt que d'exporter les matières premières. Quant aux bois français, ils ne suffiront jamais à notre consommation; le *Petit Journal*, dit-on, engloutit pour sa part 150 arbres par jour et l'on se demande quelles forêts profondes résisteront à de telles amputations.

Pour l'instant on reconnaît que la situation s'aggrave de jour en jour. Dans sa dernière réunion, le 15 mars, le Syndicat des producteurs a déclaré nécessaire une nouvelle augmentation; et l'on pense que bientôt la suppression de l'escompte sera uniformément appliquée. La hausse est aujourd'hui de 8 à 10 francs sur les papiers ordinaires. Mais il est assez malaisé de fixer des cours, car les prix varient avec les fabricants, suivant leurs ressources, suivant leurs marchés avec les dispensateurs de pâtes et leurs traités avec les consommateurs. Le moment est venu où les embarras deviennent crise, car il est moins question d'établir des prix que de pourvoir à la fabrication. La disette absolue menace; on l'attend. Dans deux mois, peut-être, elle sera une réalité.

Pline a raconté que, sous Tibère, il y eut à Rome une disette de papier, ou plus exactement de papyrus, dont on faisait un usage courant. Les relations de la vie en reçurent un grand trouble. L'empressement des acheteurs fut tel, et la marchandise à ce point rare, que l'on recourut à des commissaires-arbitres pour assure une répartition proportionnelle aux demandes. En sera-t-il de même chez nous? Sera-ce pire encore, et qu'arrivera-t-il si le papier vient à manquer tout à fait? Nous n'irons pas jusqu'à le prévoir, laissant à chacun le soin d'envisager les conséquences possibles d'un événement aussi remarquable.

Henry BARRAU.

Digitized by Google

LA FOLIE MATERNELLE

Par Daniel Riche

(Suite.)

CHAPITRE XI

Après avoir fait un brin de toilette et endossé sa redingote des grands jours, M. Fromant se disposait à attendre tranquillement ses hôtes dans le salon ; mais, en y pénétrant, il leva les bras au ciel en une mimique indignée : seule, une petite lampe à essence, oubliée sur la table, de sa lueur mince éclairait la pièce.

Fâché, il appela :

— Maria !... Maria !...

A la cantonade, la bonne répondit :

— Voilà, monsieur.

— Vous n'avez pas encore allumé le salon !

De mauvaise humeur, elle riposta :

— Mais, monsieur, je suis en train de lacer le corsage de Mlle Andrée, je ne puis être partout.

— C'est bon, je vais me rendre utile... Nos amis n'auraient qu'à arriver !

Et s'approchant de la cheminée, il fit craquer une allumette.

Comme il s'acharnait après les bougies des candélabres, dont les mèches trop courtes n'arrivaient point à s'enflammer, Geneviève s'encadra dans la porte qui donnait dans

Digitized by Google

leur chambre. Et toute en agrafant sa robe, mécontente, elle jeta :

— Je me demande de quoi tu te mêles.

— Mais, ma chère, s'il venait quelqu'un ?

— Il est à peine huit heures.

— Eh! bien?

— Les gens les plus pressés n'arrivent pas en soirée avant neuf heures et, pour peu que nos invités restent tard, mes bougies seront usées.

— Bah ! laisse donc, il faut bien que je m'occupe.

— Espèce de touche-à-tout ! lança-t-elle en disparaissant.

Sans répondre, il haussa les épaules et continua sa besogne, passant des candélabres aux appliques et des appliques au petit lustre enguirlandé de cristal taillé. Et peu à peu, aux rayons de ces soleils factices, le salon s'égayait, s'animait, prenait un air de fête. Sur les meubles d'Aubusson, les folles guirlandes détachaient, plus vivaces, leur contour, les fleurs qui emplissaient les vases entr'ouvaient leurs corolles et les seigneurs Louis XIII d'un tableau de Jules Desgoffes semblaient sourire à ces préparatifs joyeux.

Adossé à la cheminée, M. Fromant contemplait, satisfait, ses illuminations, lorsque Léone et Andrée pénétrèrent :

— Nous voilà prêtes, dirent-elles gaiement, tu vois que nous ne sommes pas en retard... Comment nous trouves-tu ?

— Charmantes. Ces robes de soie violette vous vont admirablement.

Riant, les deux jeunes filles protestèrent :

— Oh ! papa ! d'abord ce n'est pas de la soie, c'est du surah et ce n'est pas violet, ce qui serait affreux, mais héliotrope clair.

— Qu'importe, violet ou héliotrope, vous êtes gentilles, c'est l'important.

Et, avec complaisance, il les admirait, trouvant en son orgueil de père que jamais il n'avait vu des jeunes filles aussi jolies.

Digitized by Google

Sa femme, venue sans bruit, accoudée sur le dossier de son fauteuil, le voyant détailler chaque pli de leur toilette, satisfaite, interrogea :

— Tu les trouves bien ?

— Mais oui, et j'espère que le héros de cette réunion va être fier de sa fiancée et de sa future belle-sœur.

— Il se fait attendre en tous cas, le héros, remarqua Léone avec un pli coquet aux commissures.

— Sans doute l'arrivée de son père l'aura retardé.

— Probablement...

Dans une dernière inspection, ayant regardé si rien ne manquait, si tout était bien en place, tous quatre s'assirent en face les uns des autres, sans plus parler, émotionnés et fatigués par l'organisation de cette réunion, donnée en l'honneur du prochain mariage de Léone. Malgré toute sa simplicité, elle avait pour eux une importance énorme. C'était la première fois qu'ils troublaient leur calme vie bourgeoise de l'agitation d'une réception et, dans leur manque d'habitude, ils s'exagéraient leur responsabilité de maîtres de maison.

Dès que Jacques Rauglin avait reçu la lettre écrite par M. Fromant à l'instigation de sa femme, il avait quitté Yport. D'autant plus heureux du bonheur entrevu que, déjà, il avait cru perdre l'aimée, aussitôt arrivé à Paris, il s'était fait conduire rue Vivienne, tant son impatience était grande de revoir la jeune fille et de s'expliquer avec sa mère. Là, — le jeune avocat acceptant toutes les raisons données en la joie de se voir accorder la main de celle qu'il chérissait, — les deux hommes s'étaient vite entendus et le mariage avait été décidé pour le courant du mois suivant.

Brusquement, Andrée qui tendait l'oreille pour percevoir dans l'escalier le bruit des arrivants, jeta :

— Voilà quelqu'un.

Tous se redressèrent, la figure éclairée d'un aimable sourire, tandis que la sonnette tintait. Mais la bonne n'annonçant personne, Geneviève appela :

Digitized by Google

— Maria !

La domestique entrebâilla la porte :

— Madame !

— Eh ! bien, on a sonné ?

— Oui, madame... C'était le pâtissier.

— Ah ! très bien.

Dépités, ils retombèrent dans leur léger abattement, si désorienté que ni les uns ni les autres ne songeaient à prendre l'occupation de chaque soir. Puis, M. Fromant ayant bougonné que c'était ridicule de venir si tard... « que, s'il fallait attendre encore, il irait se coucher », ils ne parlèrent plus, se laissant bercer dans une vague rêverie.

Léone, le sein soulevé d'émotion pensait que son prétendu tardait bien à venir lui répéter l'éternel « Je vous aime » qu'elle ne se lassait point d'entendre ; M. Fromant réfléchissait à la grave solution qu'il croyait avoir prise de marier sa fille. Andrée, elle, mordillait son éventail, rageusement ; ces formalités lui semblaient interminables. La jeune fille aspirait à l'heure où elle n'aurait plus sous les yeux le spectacle de ces deux amoureux, dont l'un était un homme qu'elle avait aimé et que, peut-être, encore elle aimait. Quant à Mme Fromant, satisfaite, avec un peu de mépris dans le regard, elle contemplait son mari et Léone. Passivement, ils s'étaient courbés sous ses lois. C'était le triomphe de sa volonté.

Mais, de nouveau, la sonnette résonnait et tous quatre reprirent leur position officielle, dans laquelle les surprirent Jacques et son père.

Après avoir présenté ses hommages à M. et Mme Fromant, le vieillard, avancé vers Léone, l'embrassa paternellement :

— Mon fils, dit-il, m'avait prévenu que vous étiez charmante, je vois qu'il avait raison. Permettez-moi d'ajouter, mon enfant, maintenant que je vous connais, que je suis convaincu que vos qualités de cœur égalent votre beauté.

— Merci, monsieur, balbutia la jeune fille, de m'accueillir ainsi...

Digitized by Google

A présent, comme s'ils se fussent donné le mot, les invités se succédaient rapidement. Les cousins Landrequin, le banquier Favardot, Mme Bartèze, le pharmacien Tullot, les Mauglas, la jeune Mme de Caubec, les Marielle, enfin tout le ban et l'arrière-ban des relations, qui venait apporter aux jeunes fiancés leurs félicitations.

Et c'était, dans l'étroit appartement, un bourdonnement, une cacophonie de voix dans laquelle fusaient fort des rires, des exclamations ou des protestations, suivant les causeries engagées.

Au milieu de ce mouvement et de ce bruit, les pauvres amoureux, perpétuellement séparés, allaient et venaient, aimables, empressés, un sourire résigné aux lèvres. Ils avaient formé le projet de se faire, grâce à cette soirée, de grandes confidences, sans sentir peser sur eux les regards de Mme Fromant, sans craindre l'oreille fine d'Andrée, toujours prête à se moquer de leurs aveux tendres. Et pas du tout, ils étaient encore plus surveillés qu'aux soirs ordinaires où ils se réunissaient en famille.

Après une longue et savante tactique, Jacques parvenait enfin à rejoindre Léone. Mais Mme Bartèze vint encore se mettre entre eux, les entretenant de futilités.

— Yport, disait-elle, d'un ton qu'elle croyait malicieux, va maintenant devenir un lieu de pèlerinage. Toutes les demoiselles à marier s'y presseront en foule!

Ils approuvaient, tout en se jetant des regards désespérés, lorsque, sans le savoir, Geneviève vint à leur secours. Elle réclamait le silence :

— Chut!... chut!... Mme de Caubec veut bien nous chanter quelque chose.

Aussitôt les fiancés profitèrent de cette intervention et, dissimulés dans l'embrasure d'une fenêtre, la main dans la main, n'éprouvant plus le besoin de parler, ils demeurèrent un instant très heureux.

Avec des airs désespérés, tout en disant qu'on lui imposait là « un martyre », que « jamais elle ne s'était fait entendre en public » Mme de Caubec, intérieurement ravie,

Digitized by Google

se dirigeait vers le piano. Dans un silence relatif, après avoir préludé, elle attaqua une romance.

Et la mélodie berçait la tendresse des amoureux, en même temps qu'ils s'identifiaient dans le récit. Jacques s'imaginait dire à Léone les vers passionnés du poète, et Léone, du bonheur plein l'âme, croyait vraiment les lui entendre murmurer.

La voix éteinte sur le point d'orgue de la phrase finale :

Je me mis à genoux pour te dire : « Je t'aime ! »

le jeune homme soupira :

— Bientôt, moi aussi, je pourrai m'agenouiller devant ma chère adorée et lui dire en toute liberté : « Je t'aime ! »

Pour dissimuler son émoi, Léone repondit, mutine :

— Vous n'en aurez peut-être plus envie lorsqu'il vous sera loisible de le dire tant qu'il vous plaira.

— Croyez-vous donc qu'on puisse se lasser de vous le répéter ?

— Les hommes sont inconstants.

— Qu'en savez-vous ?

— Je l'ai lu quelque part.

— Les romanciers sont tous d'infâmes menteurs qui, pour complaire aux dames, disent tout le mal possible du sexe fort.

— Pas du tout. D'abord...

Mais de nouveau, au désespoir des gens qui conversaient, sa belle-mère demandait un peu d'attention. Un collègue de M. Fromant récitait la *Bénédiction*, de Coppée.

C'était un grand homme mince, à l'allure dégingandée, qui disait ridiculement avec un fort accent franc-comtois. Pourtant, à peine avait-il lancé le dernier vers qu'encore les bravos sonnèrent, nourris surtout du côté des messieurs, qui sentaient vibrer en eux la corde patriotique.

Digitized by Google

Après l'amateur, les ennemis du piano durent subir le morceau-réclame du professeur d'Andrée, un morceau tapageur où, sans souci artistique, s'accumulaient les difficultés. Puis Geneviève, très satisfaite de varier autant ses « numéros », installa devant la cheminée deux petites mandolinistes qui, la jambe croisée, la poitrine bombée, grattèrent leur horrible instrument en d'interminables variations.

Profitant d'une minute où les invités encombraient le buffet, dressé dans la salle à manger, le banquier Favardot, qui depuis son arrivée cherchait un instant propice, se rapprocha du maître de la maison et négligemment demanda :

— Eh! bien, mon cher, quoi de nouveau dans votre maison?...

— Rien, toujours le petit train-train...

— Ah! vous avez eu bien tort de refuser d'entrer dans ma combinaison; elle a admirablement réussi!

— Chacun sa façon de voir. Je ne me reconnaissais pas le droit de disposer de l'argent de ma fille.

— Quelle plaisanterie! On a toujours le droit d'augmenter la fortune de ses enfants.

— Si nous avions échoué...

— Si... si la mer bouillait tous les poissons seraient cuits, je connais l'adage.

— Que voulez-vous, je suis un prudent... J'ai une bonne place, elle me suffit.

Favardot lui donna une amicale tape sur le bras :

— Sacré Fromant, il ne veut pas mourir dans la peau d'un millionnaire.

— Ou dans celle d'un décavé, comme j'en ai tant vu à la Bourse.

Son interlocuteur eut un léger haussement d'épaule, puis après un court silence, il reprit :

— Vous savez que je lance une autre grosse affaire : les « docks de Rouen ».

Digitized by Google

— Ah !... mes compliments, répondit Fromant sans conviction.

Le regard fixé sur lui, le banquier jeta brusquement :

— Vous ne voulez pas faire partie du syndicat de formation ?

— Vous êtes vraiment aimable de me le proposer, mais je n'ai pas qualité...

— Par l'intermédiaire de votre maison, vous pouvez nous être d'un grand secours.

— Oh ! je vous assure...

— Quel entêté !

Il s'inclina, acceptant une tasse de chocolat que Geneviève venait lui offrir, et dit :

— Croyez-vous, madame, que Fromant refuse absolument de gagner de l'argent ?

Vivement, elle interrogea :

— Comment cela ?

— Je lui propose d'entrer, sans bourse délier, dans un syndicat que je forme, il ne veut pas accepter.

— C'est vrai ? demanda-t-elle, tournée du côté de son mari.

— Une très belle affaire, insista Favardot, beaucoup d'argent à gagner.

— Un autre sera ravi d'en profiter, déclara Maurice.

— Mon mari, reprit un peu amèrement Geneviève, n'est pas ambitieux, il préfère la tranquillité à la richessse !

Au ton de cette réponse, le financier devina que son interlocutrice ne partageait pas la manière de voir de M. Fromant, et qu'elle n'était pas insensible à la griserie de l'or ; aussi, ayant grand désir d'avoir dans son jeu la maison de banque où était employé son ami, appuya-t-il :

— C'est joli à dire, mais vous avez encore une fille à marier, il faut y penser... Les bonnes affaires ne courent pas les rues.

Un invité les interrompit, demandant à Favardot un renseignement sur les fonds russes. Comme celui-ci répondait, Geneviève, à voix basse, interrogea Maurice :

Digitized by Google

— Pourquoi ne veux-tu pas entrer dans ce syndicat ?

— Je n'ai aucune confiance en Favardot.

— Il ne te demande pas d'argent ; que risques-tu ?

— Mon honneur, ma situation...

— Il affirme l'affaire bonne et, ainsi qu'il te l'a dit, nous avons Andrée à marier...

— Charmante soirée, insinua une voix derrière elle.

Geneviève se retourna et, redevenue maîtresse de maison, s'imposant un sourire, elle répliqua :

— Vraiment bien aimable, chère amie... Nous allons retirer le tapis, afin que la jeunesse puisse danser un peu.

Et la dame éloignée, de nouveau courbée vers son mari, qui venait de s'asseoir, de sa voix autoritaire, elle jeta :

— Accepte !... Accepte !

CHAPITRE XII

Devant un chevalet, soutenant une aquarelle en cours d'exécution, Andrée restait assise, les mains ballantes, oubliant ses couleurs qui séchaient et les roses, qui, dans la potiche, près d'elle, s'effeuillaient.

La jeune fille pensait à sa sœur, sa sœur qui, là-bas, dans le Midi, faisait son voyage de noce.

De sa chambre silencieuse, elle percevait les rires, les mots tendres, les baisers que le couple amoureux égrenait sous le ciel bleu. Et de gros soupirs gonflaient sa poitrine. Elle, la pauvre abondonnée, apparaissait-elle, seulement de temps à autre, dans leur esprit ?... Non, non, ils n'avaient point le loisir de songer à elle : l'amour est égoïste !

Un flot de larmes envahit ses yeux, si impétueux qu'elle ne put le retenir, bégayant au milieu de ses pleurs :

— Ah ! mon Dieu, je souffre... je souffre trop !

Digitized by Google

Cette douleur n'était aucunement inspirée par la jalousie. Andrée ne regrettait pas d'avoir contribué au bonheur de Léone, ce bonheur qu'un événement bien petit, un détail infime aurait pu faire sien. Mais, à toujours évoquer les jeunes époux, à s'inquiéter de leurs faits et gestes, elle constatait avec terreur que, chaque jour, l'image de Jacques prenait plus de place dans son cœur.

Elle aimait son beau-frère, non d'amitié, comme il convient, mais d'amour.

Cette passion sans issue avait aux yeux d'Andrée quelque chose de mystique. Elle la comparait à celle des religieuses pour le Christ. L'élu de son cœur, aussi, était inacessible. Mais les saintes femmes avaient la consolation de pouvoir implorer un regard de pitié, pour elle ce désir était une infamie ; les autres avaient le droit de confesser leur tendresse, elle, devait la cacher comme un crime exécrable !

Brusquement, la porte s'ouvrit, et avant qu'elle ait pu essuyer ses yeux, sa mère, en face d'elle, disait, la voix angoissée :

— Tu pleures, pourquoi ?

Elle répondit, cherchant à prendre un air indifférent :

— Oh ! pour rien... un peu d'ennui.

Geneviève ébaucha un geste incrédule.

— Depuis le mariage de ta sœur, sur toi plane une tristesse que je ne m'explique pas. Pourtant, tu es seule maintenant, la maison t'appartient !... Que te manque-t-il ?

— Rien, en effet.

— Eh bien ! alors ?

— Mais, je te le dis, seulement un peu d'énervement... le temps gris peut-être.

Penchée vers elle, sa mère l'embrassa, murmurant à son oreille avec beaucoup d'émotion :

— Je t'en prie, redeviens gaie, souriante. Ne me fais pas la peine atroce, à moi qui, depuis ta naissance, n'ai eu qu'un but : te faire une existence heureuse, de croire que je me suis trompée, que toute ma volonté, tous mes désirs

Digitized by Google

tendus vers ce seul point, ont échoué et que ma fille adorée est malheureuse...

Sa phrase s'éteignit en un sanglot si éploré que, la prenant par le cou, André clama :

— Mère, mère, ne te fais pas de chagrin !... Si, je suis heureuse de vivre, chérie, entourée d'affection ; si, tu as atteint ton but : je suis contente d'être ta fille.

— Est-ce bien vrai ?

— Oui, oui, et je te suis reconnaissante de m'avoir si tendrement élevée...

Mais on heurtait à la porte.

— Madame !... mademoiselle !... appelait Maria.

— Qu'y a-t-il ?

— Les voilà ! ils sont revenus !... ils sont dans le salon !

— Qui ?

— Mme Léone et son mari.

Ensemble, elles jetèrent :

— Ah ! mon Dieu, ce n'est pas possible !

— Venez voir, ils vous attendent.

— Quelle surprise !

L'explication donnée à leur retour inattendu — un procès dont on confiait la défense à Jacques — Mme Fromant, mettant sa belle-fille en pleine lumière, la regarda. Au bout d'un instant, étrangement surprise, elle laissa tomber, d'un ton où perçait tout son étonnement :

— Comme tu es changée !

— N'est-ce pas ?

— Mais oui... Tu es plus forte, plus ferme... Tu as de bonnes couleurs...

— Rien ne donne la santé comme le mariage, dit Jacques en riant.

Mme Fromant approuva de la tête.

C'était vrai. Ainsi qu'une fleur s'épanouit sous l'action du bienfaisant soleil, la jeune femme s'était développée sous l'effet de la chaude tendresse de l'époux aimé, et per-

Digitized by Google

sonne n'aurait pu reconnaître en cette créature de joie et de sourire la mièvre enfant que le docteur Pouvillon, jadis, auscultait avec une moue inquiète.

— Le fait est, insistait-elle, heureuse, que je me porte merveilleusement!

Lentement, Geneviève répondit :

— Tant mieux, tant mieux!...

Mais la demie de cinq heures sonnait.

— Mignonne, dit Jacques, il faut nous en aller.

— Vous ne restez pas dîner? demanda Mme Fromant, stupéfaite.

— Si, si. Nous avons l'intention de revenir... Mais nous avons besoin de passer à la maison.

— Ah! bon.

— Ne soyez pas en retard surtout, dit Andrée; papa aurait trop de chagrin.

— Sois sans crainte, répondit Léone; moi aussi j'ai hâte de le revoir.

De nouveau seules, la mère et la fille retombèrent assises, très troublées de ce retour précipité.

— Je suis bien contente qu'ils soient revenus, murmura Andrée.

— Comme elle a bonne mine, souffla Geneviève.

En face de l'anéantissement de l'effrayant espoir qu'elle avait eu, elle se demandait si sa fille ne souffrait point par sa faute en châtiment de son coupable projet. Mais aussitôt, chassant cette terreur imaginative, Geneviève se répéta l'excuse déjà émise : les mères n'ont qu'un devoir : conduire leurs enfants au bonheur, avec le droit de tout briser pour y parvenir.

Du moins, si la fortune de Léone risquait de lui échapper, elle avait toujours écarté sa belle-fille du chemin d'Andrée, éloigné d'elle une rivale.

Ce qu'il fallait maintenant, c'était chercher ailleurs l'argent de la dot.

Pour cela il devenait nécessaire de dominer les craintes

Digitized by Google

de son mari et d'obtenir qu'il entrât dans les affaires du banquier Favardot. Seules, elles pouvaient les mener à la fortune. C'est à cette tâche qu'elle devait s'atteler.

En face d'elle, Andrée, la tête penchée, les mains croisées sur les genoux, souffrait davantage, depuis qu'elle avait revu Jacques, Jacques jeune et beau, Jacques empressé et tendre.

— Comme il l'aime, disait-elle, comme ils sont heureux! A présent que les voilà revenus, chaque jour je vais être témoin de leur joie, de leur tendresse... L'abominable supplice!

Il lui apparaissait même si cruel, ce supplice, qu'elle le trouvait au-dessus de ses forces. Comment y échapper?... Un seul moyen se présentait : la fuite. Oui, s'en aller loin, très loin, en un pays étranger, chez des gens inconnus, qui ne sauraient rien d'elle... Hélas! pouvait-elle partir?... N'était-elle pas enchaînée à la tutelle familiale?... Mais dans son cerveau une idée jaillit : la fuite par le mariage... Oui, le mariage, avec n'importe qui, le premier venu, beau ou laid, vieux ou jeune qu'elle n'aimerait pas, qu'elle n'aimerait jamais, cela n'avait aucune importance. Elle n'exigeait qu'une chose de cet époux pris au hasard : qu'il transformât sa vie. Un changement d'existence amènerait fatalement un changement d'idées et son esprit enfin oublierait la douloureuse obsession de l'amour déçu.

Son parti arrêté, Andrée voulut immédiatement faire connaître à sa mère la résolution prise. Et dans le salon endormi, où sa voix résonna, faisant sursauter Mme Fromant :

— Cette après-midi, dit-elle, lorsque tu m'as surprise... mes pleurs avaient une raison.

— Une raison?... Quelqu'un t'avait-il fait de la peine? — Et Geneviève se leva indignée : — Qui, nomme-le?

— Non, personne. Seulement...

— Seulement?

— Je m'ennuie ici... Je voudrais me marier.

A cette déclaration sèche, aussitôt, douloureusement

Digitized by Google

impressionnée, sa mère s'emporta, disant, la voix mordante :

— Ah! tu t'ennuies!... Tu pleures du chagrin de ne m'avoir encore quittée... A dix-huit ans!... Ah! c'est joli et voilà bien la récompense de toute ma tendresse!...

— Mère, ne te fâche pas, si tu savais...

— Quoi? Eh! bien, parle.

— Malgré mes efforts, malgré ma volonté, pleura la jeune fille, je ne puis effacer de mon cœur le souvenir de Jacques Rauglin; il remplit mes jours, il trouble mes nuits, et le voir avec une autre, même celle-là étant ma sœur, ce m'est si pénible, vois-tu, que si tu ne veux pas que je me marie, que je m'en aille pour ne plus les rencontrer, eh! bien, je ne sais pas ce que je ferai... je me tuerai peut-être... oui, tu entends, je me tuerai!

Geneviève ne poussa pas un cri. Ce coup inattendu l'étourdissait. Quoi, cet amour qu'elle croyait éteint, cet amour auquel, à peine, elle avait cru, le traitant de passionnette de petite fille, demeurait, très grand, vivace et brûlant!

Machinalement, elle murmura :

— Comment?... Ton beau-frère?...

— Oui. N'est-ce pas, c'est affreux, lança la jeune fille avec exaltation, je me fais honte à moi-même.

— Oui, oui, c'est horrible!... Qui aurait pu supposer?...

— J'ai tout fait pour chasser ce sentiment de mon âme, je n'ai pas pu. Et plus le temps marche, plus il me semble qu'il s'y incruste.

— Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu, le malheur va-t-il donc s'abattre sur moi?... Je n'avais pas vu, pas compris... tu es plus avancée, plus faite de corps et d'esprit que les jeunes filles de ton âge... Ton imagination travaille, ton cœur se révèle... Oui, oui, il faut te marier... Mais... tu n'as pas de dot et personne ne songe à toi.

Et, découragée, la tête inclinée, elle répéta :

— Le malheur va-t-il donc s'abattre sur moi?

Ses rêves orgueilleux de mère ne se réaliseraient-ils

Digitized by Google

pas ?... Ne pourrait-elle marier sa fille selon ses vues. La question d'argent, cette question stupide, qui prime à tort, pour le bonheur des unions, celles d'inclination, de goût, de sentiment, viendrait-elle enrayer ses efforts ambitieux ?....

Mais, femme forte, vite Geneviève retrouva sa volonté énergique :

— Ce soir, ordonna-t-elle, après le départ de Léone et de son mari, tu diras tout à ton père... Il comprendra, je pense, l'utilité de se lancer dans la mêlée et d'accepter les propositions de Favardot.

Et toute inquiétude effacée, voyant déjà le mal réparé, elle commanda, la voix redevenue dominatrice et posée :

— Maria, vous allumerez la lampe et ajouterez deux couverts.

Daniel RICHE.

(A suivre.)

Digitized by Google

LES PYRÉNÉES

Par Henry Spont

I

LE CIRQUE DE GAVARNIE

Gavarnie, ce petit village au nom si grand, est vraiment le point juste pour toucher le pouls de la montagne.

La route qui y accède, tortueuse et incertaine en sa hâte tranquille, prépare bien le voyageur à la terrible merveille dont la vue subite rendrait fou. Lourdes, qui emprunte à la plaine un peu de son charme facile, apparaît comme une sentinelle placée en première ligne devant les Pyrénées dont elle fait deviner la grâce lointaine et vaporeuse. La vallée très large qui s'ouvre vers le midi est un chemin aimable où les pas, ainsi que le désir, s'engagent naturellement. Argelès possède déjà un caractère plus grave. Pierrefitte annonce des beautés plus nobles. On y ressent un malaise, entre les horizons qu'on a cessé de voir et les glaciers qu'on n'aperçoit pas encore.

L'attraction des cimes est plus forte.

Un torrent, d'un côté, nous parle de Cauterets qu'il vient de quitter, du Vignemale et du lac de Gaube. Un autre garde encore en son flot tumultueux le reflet du Marboré. C'est là qu'il nous faut monter aujourd'hui. Des voitures légères dont les grelots tintent, bondissent sur l'étroite corniche. Les montagnes tour à tour se rapprochent et s'éloignent. Les unes s'abaissent brusquement en falaises nues dont on distingue les veines, les autres sont habillées, jusqu'au col, d'une fourrure verte qui frissonne. Une maison de loin en loin brille, comme un bijou piqué sur

Digitized by Google

un corsage sombre. Luz, Saint-Sauveur défilent, stations pimpantes, peuplées d'élégants promeneurs dont les costumes clairs étonnent. Barèges se défend, farouche, en haut de la vallée du Bastan. L'air fraîchit. Le soleil, caché par les cimes sans cesse grandissant ne nous touche plus. L'attelage vole, stimulé par le cocher qui fume, les rênes pendantes. Le Chaos annonce le commencement de la désolation. Déjà les os crèvent le visage décharné de la terre sur qui l'herbe rare apparaît comme une peau mince, prête à se décoller. C'est fini de rire désormais; tout ce qui pare la nature est mort, ou va mourir. Par une lente transition, nous avons parcouru, en quelques heures, les étapes successives de la vie. Nous étions jeunes en quittant Lourdes, ce matin, nous serons vieux en arrivant à Gavarnie, ce soir, vieux d'une vieillesse inquiète, qui se souvient. Car la société des hommes, à peine quittée, nous tient encore au cœur, nous sommes trop près de ce que nous aimons, trop loin de ce que nous désirons. Nous n'avons pas encore reçu l'initiation. Demain, quand nous serons montés, en plein ciel, nous goûterons la joie sans mélange. Alors nous aurons brisé les derniers fils qui nous lient aux autres. La sérénité qui, de loin, nous fait peur, ne nous effraiera plus, lorsque nous aurons volontairement renoncé à ce qui nous est cher. Et nous comprendrons que si le torrent mugit, ce n'est point parce qu'il est méchant, mais parce qu'il est triste de partir.

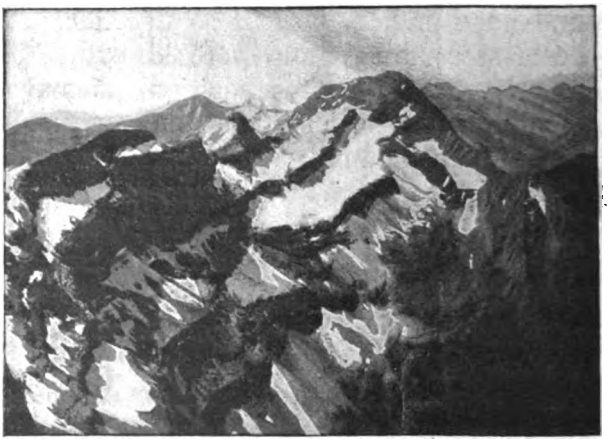
Un coin de Gavarnie.

Digitized by Google

Les lumières, cependant, dissipent le malaise. Ces quelques maisons posées au pied du cirque entretiennent un peu de vie. Si humbles qu'elles soient, elles ont un nom, un maître, des yeux, un cœur; des générations y sont nées et y mourront. Et l'isolement les rend plus grandes.

A leur côté, l'Hôtel des Voyageurs surprend par son aspect solide et tranquille. C'est l'habitation commune, ouverte à tous et dont les hôtes se renouvellent. Pourtant il n'est point banal comme ses rivaux de Luchon et de Bigorre. Bien qu'il n'ait pas la personnalité violente des demeures où, à travers les siècles s'abrita la même race, il possède une âme, étrange, composite qui est l'âme de ceux qui y passèrent.

De plus, il y a ici — et c'est le seul endroit des Pyrénées — une tradition : celle de la montagne. Elle a été rapportée par les grands marcheurs qui, chaque saison, se réunissent dans la salle basse décorée de fresques. Tous ceux qui s'illustrèrent dans la conquête des cimes ou qui, venus trop tard, trouvèrent pour les atteindre des voies nouvelles, sont là, les coudes sur la table et le cigare aux dents. Autour du doyen inconsolable de la mort de Charles Packe, le comte Henry Russell, les Brulle, les de Saint-Saud, les de Monts, les Slwan, forment une petite cour tumultueuse et paisible. Ils parlent des exploits de jadis avec des lueurs dans les yeux.



Le Cirque, vu du col de la Cascade.

Les escaliers résonnent sous leurs lourdes bottes, l'écho de leurs conversations passionnées traverse les cloisons minces. Ils sont grands et forts, constamment guêtrés de

Digitized by Google

velours ou de cuir, soldats toujours parés pour la manœuvre, et leurs voix sont des voix d'enfants.

Sur la petite place se promènent les guides. Comme leurs maîtres, ils possèdent des noms célèbres. Henri et Célestin Passet, les deux cousins qui ont répandu par le monde le renom de nos Pyrénées si méconnues, étonnent par le contraste de leur aspect et de leur attitude : le premier massif et trapu comme une tour, le second souple et mince comme un mât. Haurine et Pujo soutiennent la comparaison avec leurs aînés. Salles porterait un homme sur ses épaules rondes, et son parler lent hésite à travers les mots de notre langue, plus redoutables pour lui que les pierres.

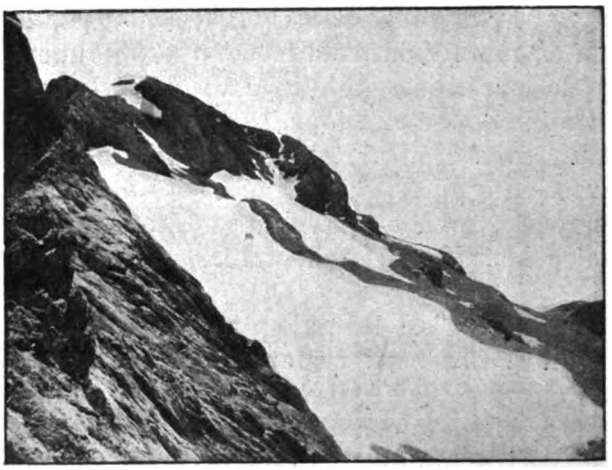
Le clan de Gavarnie ! C'est lui qui entretient la flamme des temps héroïques. Ces conservateurs patients en qui la fortune et les occupations sédentaires auraient pu tuer l'amour de la nature, travaillent à souffler sur nos enthousiasmes vacillants. Ils offrent sans ostentation, mais sans fausse honte, l'exemple de leur courage résigné. La foi les préserve de vieillir. Ils accomplissent chaque année le même pèlerinage. Le Mont Perdu est leur ami, ils chérissent la Munia à l'égal d'une maîtresse. La proximité des cimes aimées leur communique une excitation presque sensuelle. Un je ne sais quoi de subtil émane de leurs paroles, de leurs gestes, de leurs silences. Approchez : vous serez pris.

La fièvre vous gagnera. Ici d'ailleurs, rien ne saurait étouffer la voix de l'aïeule. Quel orchestre couvrirait le vacarme du torrent ? Le paysage sévère invite au recueillement. La vie, resserrée entre des murailles abruptes devient plus intime d'être moins étendue. Il faut savoir qu'on est là, coude à coude, avec des amis, sans quoi on aurait peur. A Luchon, à Cauterets, l'homme est vraiment chez lui. Il a envahi la vallée, tracé des routes, élevé des palais où il s'amuse. Il a même capté les sources divines qui rendent la santé. Il est le maître. Il a transporté avec lui son foyer, sa femme, ses enfants. Les montagnes sont si loin qu'il n'entend point leur appel. Il est lié par une chaîne aux plaisirs faciles qu'il partage avec d'autres, et qu'il a goûtés ailleurs. Il lui faut une énergie forte pour

Digitized by Google

couper ce fil, pour marcher vers les âpres joies. Et il reste là immobile, avec son cigare éteint et son journal qu'il ne lit pas.

A Gavarnie, il est chez Dieu. A peine arrivé, livré à ce détestable compagnon qui s'appelle « soi-même », il éprouve le malaise que donne le rayonnement de la beauté. Il ne peut demeurer insensible. Il devra monter ou partir.



Le Mont-Perdu, vu à la montée du Cylindre.

Il montera. La vue d'un sac, d'un piolet lui donnera le vertige. Autour de lui frémissent des noms magiques : Astazou, Sarradets, Marboré ; les seules causeries rouleront sur les nuits, les aurores, les crépuscules. Il reconnaîtra là les premiers mots de l'humanité, ceux qui expriment les sensations premières et dont notre race oisive et affairée a perdu le sens. La vigueur des anciens âges le soulèvera. Il voudra faire subir à son corps délaissé l'entraînement qui développa sa sensibilité, devenir l'être complet qui agit et qui pense.

Il ira lentement d'abord, pour étudier ses moyens. La montagne ne se livre pas ainsi au premier venu. Elle n'est pas amie, ni ennemie : elle est indifférente. Elle dort, et ne veut pas qu'on l'éveille. Abordez-la, timidement, comme une vieille femme, et ne vous croyez pas autorisé, pour l'avoir saluée de loin, à une visite. Quand le Mont-Perdu vous aura aperçu au Pimené ou sur l'une des petites pointes qui l'entourent, peut-être vous reconnaîtra-t-il. Alors il vous recevra sans doute, si vous êtes vaillant et résigné. Car la marche est un art profond et subtil qui exige une initiation. Apprenez à marcher,

Digitized by Google

comme vous avez appris à lire. L'alphabet est maussade, mais aussi quel beau livre !

II

D'abord, voici notre guide. Il s'appelle Jean-Marie Sansuc. C'est un colosse. Ne cherchez pas son nom dans les annales pyrénéennes : il ne porte que depuis quelques mois la plaque du Club-Alpin. Sansuc est un paysan du village d'Oo, près Luchon. Nous l'avons rencontré un matin au lac d'Espingo, alors que nous montions aux Gourgs-Blancs. Il a offert de nous accompagner. Depuis huit ans nous ne nous sommes pas quittés.

Il est grand et maigre. Son torse, large aux épaules, s'amincit aux hanches, réduisant à rien le ventre, comme inutile. S'il est vrai que la fonction crée l'organe, sa fonction à lui c'est la marche : il n'a que des jambes. Et comme il sait s'en servir! Le reste de son corps consiste en une petite tête aux cheveux coupés ras, et dont les oreilles, légèrement aplaties par le béret, s'écartent. Son visage fruste et plein de finesse malgré le hâle, est toujours soigneusement rasé. Il a des yeux bleus aigus et dans sa poitrine, plus dure qu'un roc, il y a un gros cœur d'enfant qui bat. C'est notre ami. Il dit constamment : « Nous sommes trois frères. » Et il a raison. Quand on est seuls, là-haut, il faut tant s'aimer!

Le Port de Boucharo.

Il a préparé les sacs, bouclé les paquetages, « embusqué » les vivres. Guêtrés, sanglés, équipés, nous goûtons encore la joie de serrer des mains qui se tendent. Puis, en

Digitized by Google

route. Une fois sur le chemin du port de Boucharo, nous voilà redevenus sérieux. Nulle émotion ne nous reste plus; nous sommes prêts pour la rude aventure. Bientôt la marche devient rapide, et, une fois réglée, se fond en un rythme. Au léger essoufflement a succédé le calme d'une respiration régulière. Nos trois volontés, si différentes tantôt, se nouent en une seule volonté, forte, qui triomphera. Joie de ne plus parler, de ne plus penser, de sentir, comme une bête! Le travail des muscles, qui s'accomplit obscurément en nous à la façon d'une machine, nous donne un esprit libre, aussi tranquille qu'un voyageur assis sur les coussins d'une voiture. Et, bien que la sueur inonde nos faces et colle la chemise à nos reins, nous sommes parfaitement heureux.

Le brouillard cependant couvre les cimes. Le vaste cirque dont nous contournons le flanc apparaît comme un mur luisant et noir, découronné de neige. Il faut savoir que sous le bandeau gris il y a le Taillon, le Casque, le Marboré. La montagne est coquette aujourd'hui. Que nous réservera-t-elle demain?

L'échancrure du port de Boucharo apparaît au bas des nuages. Nous tournons brusquement à gauche vers le glacier du Gabiétou qui se montre un peu. Voici les fameuses aiguilles de glace. Imaginez une forêt de piliers blancs, larges à la base, effilés à la pointe, et bleus, verts, rouges, pleins de rayons et de gouttes de soleil. Aujourd'hui, les colonnes d'eau, livides, sont sans éclat. Elles pleurent perpétuellement des larmes lourdes, et la mousseline des brumes se déchire à leurs dards dressés.

Maintenant, nous entrons dans la nuit. Une pluie fine, persistante, raidit nos vêtements. Nous escaladons des banquettes de granit très inclinées, mais qui présentent de solides aspérités. Là encore nous sommes silencieux, la difficulté nous occupe; chacun reprend sa personnalité, marche dans les traces des autres, pour son compte.

Un glacier se présente alors, large, aminci à son extrémité, pareil à un chemin tout blanc qui nous appelle. La neige est verte, gercée par le froid; elle brille en petites lames pareilles à du mica, qui croquent sous le pied. Des glaçons pendent à nos moustaches, nos habits

Digitized by Google

trempés des deux côtés à la fois, fument. Il faut entretenir la chaleur en nous, puisque nous sommes le seul foyer dans ce paysage glacé. Nous mangeons debout. La montre indique dix heures; nous écoutons son tic-tac inlassable qui marque la fuite du temps, indifférente et pressée, aussi rapide aux bons qu'aux mauvais jours.

Revers sud du Marboré.

— Ça va?... Ça va!...Très bien!

Nous n'avons guère envie de parler si non pour affirmer un peu de vie au milieu de la mort. Nous sommes quand même plus grands que ce qui nous entoure puisque nous pouvons penser, traduire nos pensées par des mots. Ni joyeux, ni tristes, nous sommes résignés. Il s'agit d'arriver à la brèche, peut-être en Espagne trouverons-nous le soleil. Vain espoir, la brume est partout.

La marche, dès lors, devient une galopade. Nous obliquons à gauche pour contourner la masse énorme du Taillon. On n'aperçoit que des névés, parsemés de rochers gris. C'est une succession de longues glissades douces, et de brusques sauts qui déchaînent une mitraille. La chaleur qui revient ramène la joie. Un coup de vin, une cigarette de loin en loin. Notre sang bout. Cependant le paysage ne change pas. Le cercle visible qui se déplace avec nous ne montre qu'un désert sinistre dont l'horreur est uniforme. Pâles, le visage défait, les traits tirés, nous nous regardons; c'est une consolation que de savoir qu'on est trois. Alors nous pensons à la Brèche de Roland, à l'abri creusé sous le roc, au misérable lit de cailloux sans feu où nous pourrons reposer. Il faut y songer ardem-

Digitized by Google

ment, sans quoi le brouillard envahirait notre âme, nous serions pris par la torpeur environnante, par l'appel menteur de la neige dont si souvent nous avons entendu la voix trompeuse. Il faut surtout tuer sa sensibilité, l'endormir comme un enfant qu'on berce, car c'est elle qui nous trahit dans les moments où seul importe le courage. Qu'elle reste dans le sac, étroitement bouclée, et que les muscles travaillent!

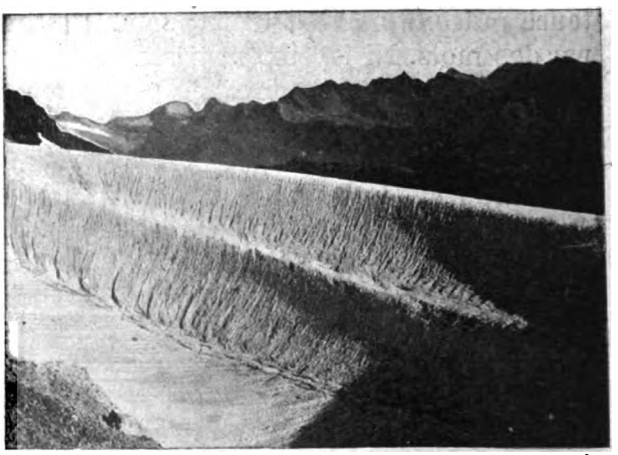
Et nous marchons, nous marchons. Les heures passent. La monotonie du décor déroute notre instinct. Il n'offre aucune indication, aucune réponse à nos questions inquiètes. Quelle pitié attendre des pierres? Ah, ah, les hommes, tirez-vous de là!

Elles s'amusent de notre effroi. En voici qui s'échappent sous nos pieds, d'autres qui rient tellement qu'elles éclatent. Et les plus méchantes nous bombardent.

Nous sommes perdus. C'est notre faute. Nous aurions dû monter directement à la Brèche par le Cirque. Enfin, résignons-nous.

— Nous arriverons, s'il plaît à Dieu!

Cette affirmation de Sansuc est redoutable. Il la réserve pour les circonstances critiques. Notre volonté ne suffira plus. Il nous faudra l'aide de Celui qui voit tout, qui sait tout. Il ne nous abandonnera pas. Si occupé qu'il soit par le monde, il se souviendra de nous qu'il a maintes fois sauvés. Il nous enverra du secours.



Un talus de neige.

Ce secours, c'est une voix lointaine qui tout à coup nous

Digitized by Google

parvient à travers le voile épais des brumes, une plainte lente, toute humide de pluie, et comme étirée par la distance. Sansuc répond aussitôt par un cri formidable, déchirant, auquel répond, en écho, la voix. La fièvre nous transporte. Il déclare, très calme :

— Un chasseur d'izards, probablement...

Il sourit à peine. Il n'avait pas douté un instant, lui. Nous bondissons vers la Voix, qui, de deux en deux minutes, lance un appel de plus en plus distinct. Ah, la montagne ne l'avait pas prévue. Nous sommes aveugles, qu'importe, puisque nous entendons, puisque le chemin des sens est ouvert quand le chemin des yeux est fermé. Et lourds dans nos raides vêtements, les pieds traînant d'épaisses semelles de neige, nous marchons vers la Voix, comme jadis les bergers vers l'Etoile.

III

Le brouillard s'est dissipé, le ciel est d'un bleu intense, presque noir. Aux premiers rayons du soleil, la Brèche apparaît, sinistre, luisante, porte ouverte sur l'infini. Imaginez deux murailles vertigineuses nettement séparées par une profonde coupure, à la section nette, comme vraiment faite par un coup d'épée. Ceci est un spectacle unique, les cols étant généralement dans les Pyrénées des faibles dépressions, à peine dominées par les pics voisins.

Ici l'œuvre est belle, parce qu'elle trahit un dessein, parce qu'elle porte la trace d'une main humaine fermée depuis longtemps, mais à qui Dieu donna la consécration de l'éternité.

La journée sera radieuse. Elle nous appartient, n'en laissons point perdre une minute. Nous la commençons en plein azur et nous ne descendrons pas ce soir chez les hommes. Aucun lien ne nous rattache à la terre, pas de parents, pas d'amis dont la tendresse inquiète. La montagne a coupé tous les fils, amour, souvenirs, regrets. Et dans notre âme, comme dans nos sacs, nous n'avons qu'un léger bagage, bien ficelé.

En route !

Digitized by Google

Le Casque du Marboré se dresse devant nous, immense, tordu, coiffé d'un toquet blanc. Nous en contournons la base abrupte. Il faut avancer avec méthode, la main gauche longeant la muraille comme une rampe, le piolet, de la main droite, tâtant le sol, plus bas. Puis, voici un large glacier circulaire que nous traversons. Nous marchons vite, profitant du terrain plat, préparés d'avance aux périls qui pourraient surgir. Et pourtant il faudrait s'arrêter, car le paysage change à chaque pas. Un dernier regard au Casque. Il apparaît d'ici facile, lui qui, tantôt, semblait inaccessible. Les montagnes sont pareilles aux femmes : farouches à première vue, elles se donnent toujours à qui sait trouver le chemin de leur cœur.

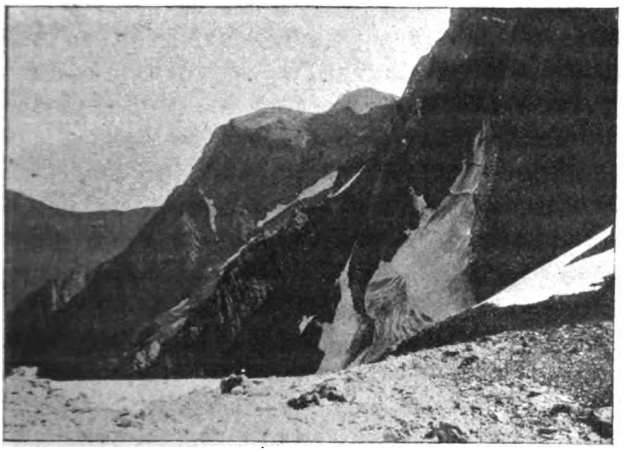
Depuis le départ nous sommes sur le versant méridional, séparés de la France par les falaises du Cirque, et, contraste saisissant particulier d'ailleurs aux Pyrénées, nous avons la sensation, debout dans la neige, de regarder, étant en Europe, l'Afrique à nos pieds. Car c'est l'Afrique ardente et vaporeuse avec ses pics rouges, ses horizons vagues, son pesant soleil, l'Espagne des Maures voluptueuse et triste, nonchalante et passionnée qui dort, dans des lueurs de fournaise. Des vallées profondes dont les noms sont célèbres, Arasas, Cotatuero, Niscle, se creusent entre les murailles lisses. Contrairement aux autres incertaines et irrégulières, celles-là se distinguent par un dessin très net qui marque une volonté, un élan réfléchi vers le beau. Il est impossible de croire les savants qui ne voient là que des plissements de la terre.

Le Casque du Marboré.

Digitized by Google

Pour celles-là, j'en suis sûr, Dieu s'y est complu, le septième jour, lorsque, déjà, il s'ennuyait de se reposer.

La chaleur peu à peu nous réchauffe. Bien qu'il n'y ait pas de bêtes, pas de plantes, la vie palpite autour de nous. Les infiniment petits qui sont dans l'air, reprennent leur ronde, c'est un orchestre de voix passionnées qui nous escorte. Quand on marche, on entend le bruit mou des pas sur la neige qui croque, dure encore de la gelée nocturne ; parfois le fer du piolet arrache une étincelle à un caillou, le gobelet suspendu au sac tinte contre la boucle, le cuir des courroies craque. Et quand on s'arrête, les bras croisés sur la hache ainsi que sur une béquille, nos cœur battent, à grands coups.



Col de la Cascade.

Cependant, nous voici au Col de la Cascade. C'est la deuxième étape vers le sublime auquel nous avait si bien préparés la Brèche de Roland. Ici on a, en plus, l'impression du vertige. Le Cirque immense se creuse à nos pieds avec ses trois marches géantes, dont chacune supporte un large glacier boursouflé, bleuâtre, déchiré de coups de hache. L'éclairage à contre-jour en fait paraître le fond plus sombre. Le soleil qui se lève contre les parois du Casque et des Tours glisse, le long des coulées de neige, des rayons presque verticaux. Un effrayant précipice tombe du Taillon massif. Accrochés aux flancs lisses, des sapins montent en rangs pressés d'abord, espacés ensuite, pour s'arrêter tous ensemble comme à un signal. On entend mugir les eaux fougueuses, le silence gronde.

Digitized by Google

L'air est saturé d'humidité, une haleine glacée monte d'en bas, où sont les hommes.

Une montée facile nous conduit au Marboré. C'est une terrasse immense et plate, parsemée de gros cailloux qui semblent, tant ils sont fins, avoir été tassés à la main. Des régiments évolueraient ici, sur cette plate-forme située à 3.253 mètres et qui domine directement Gavarnie de près de 2.000 mètres. Le Marboré passe pour une des plus belles ascensions des Pyrénées, pour la plus belle.

Pourtant nous lui préférons des montagnes plus modestes, celles qui ont une physionomie, une « gueule » comme les Gourgs-Blancs, par exemple, ou la Maladetta, ou le pic Long. C'est un beau visage, certes, mais sans caractère, et dont les traits sont bouffis ; puis on tient encore trop à la terre, sur ce plateau où l'on jouerait au tennis. La volupté des cimes ne provient pas seulement de leur altitude — tout est relatif — elle dépend surtout de leur étroitesse. L'idéal serait le Quaïrat dont le sommet est un roc large comme une table et sur qui trois hommes — debout, assis, à genoux — doivent pour n'être pas emportés par le vent, s'étreindre. Le voilà le plein ciel : tenir au sol par la semelle du soulier !

Les Tours du Marboré.

Le spectacle est complet d'ailleurs, car il possède une double face. D'un côté l'abîme et la houle moutonnante au loin, de l'autre le Cylindre. Il cache le Mont-Perdu qui est plus haut. Il nous appelle, nous fait rougir de notre petitesse.

Après avoir longuement repéré le chemin, nous bondissons vers lui. L'ascension sera plus mouvementée, nos

Digitized by Google

yeux qui ont déjà pris contact nous révèlent des difficultés. Un glacier facile nous mène à la base de la muraille. Nous profitons le plus possible de la neige, douce, amollie par le soleil car le roc est lisse et très incliné. Au point précis où la gaîne blanche monte le plus haut, nous « débarquons ». L'escalade aussitôt est dure. Les mains fonctionnent autant que les pieds, elles s'insinuent dans les rainures, tirent, poussent. On entend résonner l'acier de la hache, les clous des bottes grinçant contre les grains du granit. A chaque instant il faut s'arrêter, rehausser d'un coup de rein le sac dont les courroies meurtrissent les épaules. Alors le gobelet tinte.

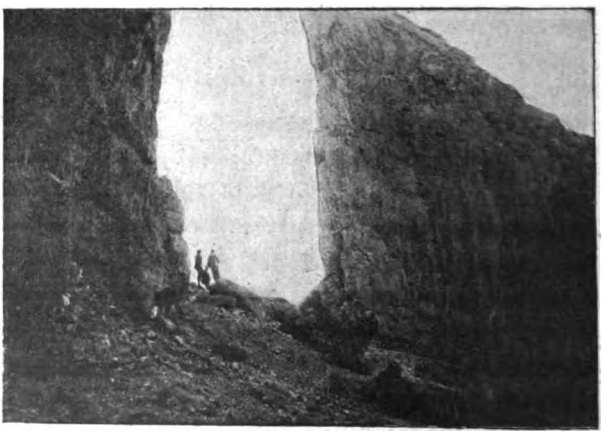
Le Cylindre, vu à la descente du Marboré.

Ah ! le soleil peut nous accabler de ses mille flèches et cuire nos têtes sous le feutre, la soif peut nous dessécher la gorge et la sueur piquer nos yeux rouges, qu'importe ! Du vaste paysage qui nous entoure, nous ne percevons que des détails, une succession de petits actes précis et minutieux, point difficiles à faire mais qu'il faut réussir, du premier coup. Un faux pas, *un seul*, on serait perdu. Alors on se dit « le pied ici... le coude là... un saut... à toi le genou.... à toi le piolet !.... » Quand un bout de culotte reste pris entre les dents de la montagne, on tire, fort, pour arracher l'étoffe, et on rit. On n'a ni chaud ni froid, on ne sent rien, on est soulevé par l'idée. Rien ne résiste à l'idée. Un homme si occupé n'a pas le loisir d'avoir peur, il monte dans un grand concert de joie, fier de sa force qui triomphe.

Digitized by Google

C'est ainsi que nous foulons la cime du Cylindre. Il tient largement ses promesses. Une heure de travail acharné nous donne quelques droits à jouir. Nous en usons. La situation de ce pic est privilégiée, entre le Marboré et le Mont-Perdu. Le Vignemale a une allure superbe d'ici, avec son glacier d'Ossoue, le plus vaste des Pyrénées, qu'on aperçoit dans toute sa longueur. Enfin nous sommes sur une pointe étroite, entourée d'abîmes, accessible d'un seul côté — et difficilement.

Il faut renoncer, une fois pour toutes, à décrire la vue des sommets. Et dehors du procès-verbal précis — éloquent dans sa précision même — la description offre un cadre trop étroit aux mille pensées qui nous agitent durant ces brèves minutes d'extase où, face à face avec Dieu, nous devrions prier. Songez donc, nous n'avons plus une pensée vulgaire, plus rien qui nous rattache au passé. Nous ne sommes plus des individus caractérisés par des goûts, des habitudes. La montagne, en échange des joies qu'elle nous prodiguera, a exigé nos âmes vides afin de les emplir de son souffle, qui est divin. Nous n'avons plus de nom, de personnalité.



La Brèche de Roland.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je suis un homme.

— Quel âge as-tu ?

— Je suis jeune.

— As-tu un père, une mère, une femme qui t'attend au foyer.

— Je ne sais.

— M'aimes-tu.

Digitized by Google

— Je t'aime ; je n'aime que toi.

— C'est bien ! Regarde !

Vous avez entendu la voix. Je vous jure que je l'a entendue. Seulement, pour regarder, j'ai quitté mon frère, mon guide. J'ai roulé machinalement une cigarette — c'étaient mes doigts qui travaillaient — et je me suis assis sur une pierre, et j'ai laissé venir la grâce promise. Mon cœur s'est peu à peu calmé dans ma poitrine, la fatigue a coulé le long de mes jambes. Alors délivré du fardeau de la souffrance, ayant perdu jusqu'au souvenir d'avoir été heureux ou malheureux jadis, j'ai ouvert les yeux — d'un coup j'ai pris l'horizon ; j'ai ouvert la bouche et tout l'air y est entré ; j'ai ouvert les oreilles et j'ai goûté la musique du vent. Et le soleil, créateur et tueur, a durci en moi le reflet des images et l'écho des sons, et devenu pareil à un rocher, rendu à l'obscur destin qui régit les êtres et les choses, j'ai joui vivant d'être mort, mort d'être vivant.

— Debout !

Un mot a suffi pour rompre le charme, pour nous rappeler à la réalité splendide.

La descente est difficile. Elle nous occupe, achève de nous réveiller. Nous marchons sur nos traces. Sansuc en tête, file. On l'appelle. Pas si vite ! De temps en temps, on détache un rocher. Il oscille lentement d'abord, puis fonce sur l'abîme. Il glisse, fait un premier saut, un second, un troisième de plus en plus haut. Il tourne sur lui-même avec un ronflement, disparaît caché par la courbe de la muraille. Enfin le voici sur le glacier, en bas, il bondit sur la neige qu'il égratigne, qu'il mine et qui le happe dans une crevasse. Nos oreilles bourdonnent encore.

Ce qui complique la difficulté, c'est la nécessité d'aller de l'avant, tournant le dos au mur avec le vide devant soi. Là, on a beau ne pas vouloir, on est bien forcé de regarder. Plus encore qu'à la montée on doit procéder par petits gestes successifs, longuement réfléchis, exécutés aussitôt, limiter son attention au premier échelon qui se présente et surtout, ne pas contempler le glacier. C'est rarement par un faux pas qu'on tombe, c'est presque toujours quand on le veut, ou plutôt quand on se met dans l'obligation de le vouloir. Le vertige, c'est une idée en somme. On vous a

Digitized by Google

prévenu. Bouclez votre sensibilité, faites-en un paquet que vous dénouerez le soir dans la cabane, au coin du feu. Ne soyez pour l'instant qu'une bête. Le mur est incliné certes, mais il offre des aspérités où les clous de souliers s'accrochent. Occupez-vous de les trouver, de les utiliser : elles sont solides. Le glacier en bas qui m'attire, direz-vous. Qu'importe, ce n'est pas lui qui rend la roche glissante. Supposez-le absent. Ayez des œillères comme les chevaux. Si la muraille avait dix mètres au lieu de deux cents, vous n'auriez pas peur. Marchez comme si elle avait dix mètres. Les montagnards ne sont pas plus forts que les autres. Seulement ils croient toujours que la muraille a dix mètres.

Donc nous voilà sans encombre sur la neige. Les pas sont encore marqués, suivez-les si vous redoutez l'inclinaison. Sans quoi, une glissade vous mènera en bas en quelques minutes. C'est si amusant de filer, les talons joints, la pointe du piolet en arrière, ainsi qu'un frein ! L'air vous bat la poitrine, le cœur saute dans les côtes, et les montagnes, autour, s'élèvent pour mieux vous voir. On se dirige à volonté, car le bâton est aussi un gouvernail, et, pour s'arrêter net, il suffit de redresser le corps et d'enfoncer les talons.

L'Abri Roland.

Nous contournons le Cylindre pour atteindre, à travers des mêlées, le col qui le sépare du Mont-Perdu. Le soleil ne nous touche plus, le paysage devient sinistre. Contemplez-en une dernière fois la splendeur. La cabane de Tuquerouye se distingue très nettement, noire sur le ciel assom-

Digitized by Google

bri. L'ivresse est passée, la fatigue, la faim, la soif, tous vous rappelle que vous êtes des hommes. La beauté est trop démesurée pour qu'il soit permis de la goûter longtemps. Estimons-nous heureux d'avoir vécu là un moment de l'éternité — nous qui mourrons.

La corde, par prudence à cause des crevasses. Ce simple fil de chanvre multiplie votre pouvoir, l'allonge, fait participer chacun de nous à l'énergie des deux autres. Et c'est aussi un lien moral. Les mauvais pas franchis, une course folle dans la neige. Amusez-vous, laissez-vous tomber. Criez votre joie aux étoiles curieuses. Brisés, rompus, le cœur débordant, chantez les louanges de la montagne. Voici que finit ce beau jour. La lune se lève. Un dernier effort pour trouver le bon gîte, le lit de paille, le feu, et manger à même la gamelle, la soupe fumante où vous répandrez largement le vin, sang de la terre.

Henry SPONT.

Digitized by Google

VOYAGE

Par Pierre Pouvillon

I

C'est triste de partir, tout seul, le long des routes,
après les longs baisers d'adieu où l'on s'attarde,
baisers d'adieu, baume apaisant que l'âme garde,
pour l'épancher sur nos douleurs gouttes par gouttes.

Vois la maison paisible et claire de l'enfance,
le grand salon où l'on jouait le soir ensemble,
le corridor obscur et la chambre où l'on tremble
la nuit au craquement d'un meuble en le silence.

Dans le jardin, voici buis taillés et charmilles
verveines et jasmins, massifs de lauriers-roses,
où l'essaim bourdonnant des abeilles se pose ;
la prairie, avec au printemps l'or des faucilles ;

Et la rivière lente et calme entre les saules,
et le coteau joyeux dans la fraîcheur des vignes.
Les arbres familiers semblent te faire signe.....
Dis-leur adieu et mets ton paquet sur l'épaule.

Il faut partir, il faut s'en aller vers la ville,
là-bas, où le noir horizon toujours recule ;
la grande ville avec son ciel de crépuscule
où des clochers massifs et sombres se profilent.

Dans le ciel matinal une alouette chante.
Le jour naît : et l'on voit la lumineuse trace
du soleil, au levant. Les étoiles s'effacent,
pâles lueurs dans une aurore flamboyante.

Digitized by Google

Prends ton bâton, suis le chemin de la colline;
Quand tu seras en haut, près du bouquet de chênes
arrête-toi, bon voyageur, reprends haleine,
regarde le pays de l'enfance divine.

Regarde : dans le fond de la vallée heureuse,
ton paisible logis à l'abri des ombrages
se dessine, parmi les maisons du village
se mirant dans les belles eaux silencieuses.

Au seuil de la maison, cherche l'auguste aïeule
qui de la main te fait de loin l'adieu suprême.
Immobile, elle reste à cette place même
pour voir encor le fils qui va la laisser seule.

II

C'était en un pays d'ensoleillés coteaux,
pleins du cri des bouviers dans le temps des semences;
un pays de sentiers obscurs au bord des eaux,
où j'ai passé les jours heureux de mon enfance.

Oh! les sentiers dans l'herbe épaisse! Au mois des fleurs,
le matin, j'y faisais de lentes promenades.
Le calme de mon cœur venait de la douceur
des pas, sous les ormeaux formant des colonnades.

Dans la torpeur des chauds midis où l'on s'endort
à l'entour des pêchers, à l'ombre plus légère,
j'entendais le bourdonnement des guêpes d'or,
qui volent dans l'éclat joyeux de la lumière.

Reposante douceur de ces demi-sommeils,
je rêvais, étendu sur la terre tiède;
je sentais les caresses rudes du soleil,
sur mon corps délassé, comme un puissant remède.

Sous la sérénité d'un azur éternel
je marchais quelquefois dans la fraîcheur des combes
à l'heure où, dans l'air calme, on entend les appels
d'un angelus discret, alors que la nuit tombe.

Digitized by Google

Vallée obscure et si profonde de l'espoir !...
aux vignes des coteaux pendaient les grappes mûres,
et c'était du soleil encore dans le soir,
que ces raisins, promesse aux vendanges futures.

J'ai revu les coteaux, les sentiers et les bois,
l'automne s'en allait dans l'or des feuilles mortes,
mais les choses n'étaient plus celles d'autrefois;
Oh ! tristesse du vent gémissant sous les portes !

Autrefois c'était tout le jour le grand soleil,
l'air vibrant des étés jouant parmi les feuilles;
maintenant, c'est un ciel à ceux du Nord pareil,
et sa lumière pâle et grise qui m'accueillent.

En tremblant, j'ai poussé la porte du logis:
mortes dans l'abandon les grandes chambres claires;
je ne vois pas, non plus, les vieux meubles amis,
et la maison m'est devenue une étrangère.

Le cher pays ne reconnaît plus son enfant,
au creux de ses vallons il a caché sa grâce.
Il ne reste d'octobre et de l'or rutilant,
au couchant, qu'un nuage pourpre qui s'efface.

Pierre POUVILLON.

Digitized by Google

DAUDET ET MISTRAL

par F. Raoul-Aubry

Le premier monument élevé à la gloire d'Alphonse Daudet sera inauguré à Nîmes le 8 avril. La Provence célèbre l'auteur de *Tartarin* avant Paris, et tient à montrer, par cet hommage à son illustre enfant, qu'elle est fière de lui. Et comme elle a raison! Certains s'imaginent que Daudet n'aima point son pays d'origine, et ne songea qu'à montrer au reste des Français ses concitoyens vantards et ridicules; ceux-là jugent l'œuvre superficiellement, par quelques innocentes railleries, et méconnaissent l'écrivain. L'œuvre ne contient aucune page méchante, malgré le grossissement — léger d'ailleurs — qui fut nécessaire pour la composition du roman, et l'homme garda sans cesse pour les gens et les choses de Provence une affection profonde.

Frédéric Mistral fut le compagnon préféré d'Alphonse Daudet. Il a raconté souvent mille anecdotes sur les aventures de leur jeunesse; mais ces récits furent toujours écrits en langue provençale.

— Traduisez-nous quelque chose, avons-nous demandé à Frédéric Mistral.

Car Frédéric Mistral seul peut traduire Mistral. Qui pourrait, hors l'auteur lui-même, faire passer dans la langue française — qu'il possède si merveilleusement — les délicatesses et les finesses de l'idiome provençal? A la veille du jour où le Midi va glorifier son admirable conteur, on lira peut-être avec intérêt ces quelques récits anecdotiques, écrits par Frédéric Mistral sur leur cher *Anfos*, comme ils l'appelaient là-bas!

*
* *

« Alphonse Daudet, à fleur de plume, a raconté dans ses « souvenirs de jeunesse quelques-unes de ses échappées avec

Digitized by Google

« les premiers félibres, à Maillane, à la Bartalasse, aux Baux, « à Châteauneuf; je dis avec les félibres de la première « heure, qui, dans ce temps un peu lointain déjà, à travers « la Provence, couraient la prétentaine, pour le plaisir de « courir et de s'ébaudir ensemble, surtout pour retremper le « Gai-Savoir nouveau aux vieilles sources populaires... Mais « Alphonse Daudet n'a pas tout dit — et je veux vous conter « une joyeuse escapade que nous fîmes, avec lui, voilà trente- « sept ans bientôt.

« Alphonse Daudet, à cette époque, était secrétaire du duc « de Morny; secrétaire honoraire, comme bien vous pouvez « croire, car tout au plus s'il allait, le jouvenceau, voir une « fois par mois si son patron, qui présidait le Sénat, était « en bonne santé et de belle humeur; et sa vigne de côteau, « qui, depuis, a donné de si fortes pressées, n'était qu'à sa « première feuille. Mais, entre autres miniatures, il avait fait « une mignonne petite poésie d'amour, intitulée *les Prunes,* « que tout Paris savait par cœur. Et M. de Morny ayant, « dans un salon, entendu cette pièce, s'était fait présenter « l'auteur, qui lui avait plu, et il l'avait pris en grâce.

« Sans parler de son esprit, — « qui levait la paille », « comme on dit des pierres fines, — Daudet était joli garçon, « brun pâlot, avec des yeux noirs aux longs cils qui bat- « taient, une barbe naissante et une chevelure abondante et « fougueuse qui lui couvrait la nuque.

« A tel point que le duc, chaque fois que l'auteur de la « chanson des *Prunes* venait le voir à la Chambre Haute :

« — Eh bien, poète, lui disait-il, en lui touchant les che- « veux de son doigt hautain, cette perruque, quand la faisons- « nous abattre ?

« Et le poète, en s'inclinant, répondait :

« — Monseigneur, la semaine qui vient.

« Et ainsi, tous les mois, le grand duc de Morny faisait au « petit Daudet les mêmes observations, et toujours le poète « lui répondait la même chose... Et le duc tomba plus tôt « que la crinière de Daudet !

« A cet âge, devons-nous dire, le futur chroniqueur des « *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon* était déjà « un drille qui voyait courir le vent ; ardent pour tout con- « naître, audacieux à la fugue, et libre et franc de langue, il

Digitized by Google

« se lançait à la nage dans tout ce qui était vie, lumière,
« bruit et joie, et ne demandait qu'aventures. Il avait, comme
« on dit, de l'argent vif dans les veines !

« Il me souvient d'un soir où nous soupions au Chêne-
« Vert, un excellent cabaret des environs d'Avignon.

« Voilà que mon Daudet, entendant tout-à-coup la musi-
« que d'un bal qui avait lieu en contre-bas de la terrasse où
« nous étions, y saute, — le croirez-vous ? — de quatre
« mètres, et tombe, à travers les sarments d'une treille, au
« beau milieu des danseuses qui le prirent pour un diable !

« Du pont du Gard, une autre fois, il fit, sans savoir
« nager, un plongeon au Gardon, pour voir la profondeur
« de l'eau, et, certes, sans un pêcheur qui l'accrocha avec
« sa gaffe, bien sûr mon pauvre « Anfos » buvait le bouillon
« de onze heures !

« Encore une autre fois, au pont qui mène d'Avignon à
« l'île de la Bartalasse, il grimpait, intrépide, sur le mince
« parapet, et, y courant dessus, au risque de se jeter au
« Rhône, il criait pour épater quelques bourgeois qui l'en-
« tendaient :

« *Es d'aqui, troun dé Diou, qué jiterian au Rose lou ca-*
« *dabré dé Bruno, ò, dou maréchal Bruno ; è qué servé aco*
« *d'eisemplé i Franchimand e Alabroge qué vendran mai*
« *nous garcéja.*

« C'est de là, *tron dé Diou*, que nous jetâmes au Rhône
« le cadavre de Brune, oui, du maréchal Brune, — et que
« cela serve d'exemple aux Franchimands et Allobroges qui
« reviendraient nous galvauder ! »

Les quelques bourgeois qu'Alphonse Daudet voulait étonner par ses cris eussent fort bien pu l'envoyer rejoindre, au fond du Rhône, le pauvre maréchal Brune. Car rien à cette époque ne vexait les gens d'Avignon comme des plaisanteries de ce genre.

Le maréchal Brune, on le sait, fut accusé par un libelle d'avoir causé la mort de Mme de Lamballe, et arrêté comme il traversait Avignon sous un déguisement. Il supplia vainement qu'on lui permit de mettre fin lui-même à ses jours, et deux coups de pistolets tirés sur lui furent le signal d'une vraie fusillade. Puis on traina son corps sur le pont du Rhône, la corde au cou, escorté de deux malheureux inva-

Digitized by Google

lides, arrêtés aussi par les royalistes; on fusilla les pauvres diables, et les trois cadavres furent précipités dans le fleuve.

Une plaque commémorative de cette criminelle exécution fut apposée sur le parapet qu'Alphonse Daudet escaladait si gaiement, et l'inscription que cette plaque portait ne fut effacée que longtemps ensuite : « C'est ici le cimetière du maréchal Brune. — 2 août M. DCCC. XV. »

Le poète des *Prunes* faisait preuve, on peut l'avouer, d'une belle imprudence, en exagérant son provençalisme par une *galéjade* sur ce triste souvenir. Mais il avait vingt ans! Quelle meilleure excuse?

Que d'autres équipées de jeunesse! Dans nombre de récits écrits en cette langue provençale qu'il manie si délicieusement, où il fait passer le soleil lourd des midis ou la quiétude harmonieuse des soirs, l'âme même des êtres et des choses, Frédéric Mistral a raconté cent aventures de ce genre. Il faudrait lire la *Ribote de Trinquetaille*, où tous ces souvenirs ont été si joliment évoqués par le grand solitaire de Maillane; mais ces contes de Frédéric Mistral ne sont pas traduits en notre langue française, et, d'ailleurs, ne perdraient-ils pas, à cette traduction, le meilleur de leur charme pittoresque et leur ton familier?

Frédéric Mistral narre la longue série des escapades dont les auberges de la campagne avignonaise ou arlésienne furent souvent le théâtre, et où figuraient, avec Mistral et Daudet, deux félibres fameux là-bas, Pierre Grivolas et Anselme Mathieu.

Alphonse Daudet, exubérant et tapageur, entonnait les chansons populaires du pays, les criait à pleine voix dans la nuit, et l'aubergiste devait souvent demander grâce au chanteur, pour qu'il interrompit des couplets qui, certainement, allaient attirer chez lui le gendarme sans pitié. Et Daudet, sans peur de la maréchausée, clamait impitoyablement :

Li filho d'Avignoun,
Soun coume li meloun :
Sus cènt-cinquanto
N'i a pas un dé madur;
La plus galanto, etc.

Et l'hôtelière suppliait qu'on lui évitat, avec le dernier

Digitized by Google

vers trop réaliste, un sérieux procès-verbal! Alors Daudet, réclamant le registre de l'auberge, de son ton le plus noble, grave comme le digne M. de Morny lui-même :

— Si jamais quelqu'un, brave femme, te vient chercher une affaire, qu'il soit commissaire, gendarme ou sous-préfet, tu n'auras qu'à lui mettre sous le nez ces pattes de mouche. Et si on t'embête, tu m'écriras à Paris; je me charge, moi, de les faire tous danser!...

Et Daudet inscrivait, impassible, sur le registre de l'hôtesse, son nom et celui de ses complices :

A. Daudet, sécrétari dou Président dou Sénat;
F. Mistral, chivalié de la Légioun d'Ounour;
A. Mathiéu, lou félibré dé Castel-Nou-dé-Papo;
P. Grivolas, mèstré pintré dé l'Escolo d'Avignoun.

Il avait, à certaines heures, la plaisanterie plutôt macabre, si nous en croyons le récit que nous fait Frédéric Mistral d'une nuit où ils troublèrent, les quatre bons compères sus-nommés, les échos du cimetière du vieil Arle romain; Daudet, errant parmi les tombes et récitant l'admirable ballade de Camille Reybaud qu'en chœur les autres reprenaient au refrain, c'était déjà de quelque originalité :

Li piboulo di cementeri
Saludon-ti li trepassa?

S'avès pôu di pious misteri
Passas pu liuen dou cementeri!...

Di blanc toumbèu dou cementeri
Lou curbecèu s'es revessa

Sus lou gazoun dou cementeri
Touti li morts se soun dreissa...

Touti li mort dou cementeri
Fraire mut, se soun embrassa...

Es la festo dou cementeri,
Li mort se meton à dansa

La luno es claro; au cementeri
Li vierge çercon si fiança

Atrovon plus au cementeri
Si calignaire tant pressa.

Oh! dourbès-me lou cementeri :
Lis ame, lui vau caressa...

Digitized by Google

Et Frédéric Mistral, qui a bien voulu traduire lui-même, pour nous, ce curieux récit, continue en ces termes :

« Ah ! mes amis de Dieu ! d'une tombe béante, là, à trois « pas de nous, une voix sépulcrale, dolente, caverneuse, « murmura : Laissez dormir, laissez donc dormir ceux qui « dorment !

« Nous restâmes pétrifiés, et autour, sous la lune, tout « retomba dans le silence.

« — Tu as entendu ? disait Mathieu, à voix basse, à « Grivolas.

« — Oui, répondit le peintre, c'est là, dans cette tombe...

« Or, c'était un chemineau, un de ces *couche-vêtu* qui, « la nuit, viennent se coucher dans les sarcophages des « Aliscamps.

« Daudet s'écria : — Quel dommage pourtant que ce ne « soit pas une vraie Larve, quelque belle vestale qui à la « voix des poètes eut rompu son sommeil et fut venue nous « embrasser !

« Puis d'une voix retentissante il chanta, et nous chan- « tâmes :

Se dou couvent passes li porto,
Touti li mounjo trouvaras
Qu'à moun entour saran pèr orto,
Car en susàri me veiras.
— O Magali, se tu te fas
Lo pauro morto,
Adounc la terro me farai :
A qui t'aurai.

* * *

Aux heures les plus sérieuses de sa vie, parmi les tristesses et les épreuves, Alphonse Daudet n'oublia jamais ses compagnons de la vingtième année ; et souvent il leur adressait quelques lignes d'affection dans la langue originelle.

Dans l'étude très attachante qu'il a consacrée à son père, M. Léon Daudet, en des pages fort belles, exprime quel fut le patriotisme d'Alphonse Daudet pendant la guerre. Frédéric Mistral recevait lui-même, sept ans après la joyeuse équipée dont vous venez de lire le récit, une lette touchante qui confirme ce que M. Léon Daudet publiait, il y a quelques mois, sur la conduite du grand écrivain en 1870.

Digitized by Google

Cette lettre d'Alphonse Daudet, écrite en provençal, fut expédiée de Paris, le 31 décembre 1870, par ce que son auteur appelle « lou baloun mounta ». Et voici la traduction que Frédéric Mistral veut bien nous en donner aujourd'hui :

« Mon *capoulié*.

« Je t'envoie, par le ballon monté, une grosse embrassade; « et cela me fait plaisir de te l'envoyer en langue proven- « çale ; ainsi, je suis sûr que les Barbares, si par hasard le « ballon tombe entre leurs mains, ne pourront pas lire mon « écriture et publier ma lettre dans le *Mercure de Souabe*.

« Il fait froid ; il fait noir. Nous mangeons du cheval, du « chat, du chameau, de l'hippopotame ah ! si nous avions « les bons oignons, la matelote et le fromage de la Ribote « de Trinquetaille !

« Les fusils vous brûlent les doigts ; le bois se fait rare.... « Les armées de la Loire n'arrivent pas... mais n'importe ! « Les blattes de Berlin s'ennuieront encore quelque temps « devant les remparts de Paris... Et puis, si Paris est perdu, « je connais quelques bons patriotes qui feront voir du « chemin à Monsieur Bismarck dansles petites rues de notre « pauvre Capitale.

« Adieu, mon *capoulié !* Trois gros baisers : un pour moi, « l'autre pour ma femme et le dernier pour mon fils... Et « avec cela bonne année et longuement, d'aujourd'hui à un « an !

« Ton félibre : ANFOS DAUDET. »

A cette lettre, Mistral ajoute les lignes suivantes :

« Et on viendra me dire que Daudet n'est pas un fervent « provençal ? Parce que, fin railleur, il fit rire, aux dépens « des Tartarin, des Roumestan et des Tante Portal, ainsi « que de tous les snobs du pays de Provence qui affectent « le genre et le parler du Nord, pour cela Tarascon lui en « tiendrait rancune ?

« Non ! la mère lionne n'en veut pas et n'en voudra jamais « au lionceau qui, pour s'ébattre, l'égratigne. »

Alphonse Daudet aima vraiment la Provence ; il l'aima pour les paysages lumineux et les amis chers qui prirent

Digitized by Google

son cœur dès l'enfance ; il l'aima aussi pour les vertus propres à la race méridionale et qu'il a si joliment raillées, l'enthousiasme et l'imagination débordants jusqu'aux pires excès, l'exubérance tapageuse, la naïveté sans troubles et l'invincible confiance en soi. Et, peignant les hommes de là-bas tels qu'il les voyait — peut-être tels qu'ils sont — il leur a donné beaucoup d'esprit et pas mal de cœur. Il semble même à ceux qui connurent Alphonse Daudet dans les dernières années de sa vie, qu'il eut comme un regaïn d'affection pour sa Provence ensoleillée, voyageur qui ne pouvait sans mélancolie songer aux étapes déjà lointaines.

Il affirmait quelquefois, nous racontait M. Maurice Faure, le bon félibre, qu'il avait introduit un mot nouveau — et un mot aimable, ma foi ! — dans la langue provençale. Il rencontra, un jour, sur le pont d'Avignon, une jolie fille, brune et séduisante, qui s'en allait cambrant sa taille souple. Alors Alphonse Daudet se mit à l'agacer, la suivant de très près et lui disant tout proche, contre la nuque où tremblaient de fins cheveux noirs, une de ces délicieuses chansons d'amour qu'il avait composées. La fillette se trémoussait, souriante, et, soudain, fixant sur les yeux de Daudet ses beaux yeux qui papillotaient de désir, elle soupira en provençal :

— Ah ! monsieur, laissez-moi, je vous en supplie... Vous me donnez « lou frémin » !...

Lou frémin : le frisson amoureux, le frémissement de plaisir ! Et Daudet, enthousiaste de ce mot original qu'il n'avait jamais entendu, répétait partout, depuis lors, qu'il avait enrichi d'un terme pittoresque cette langue provençale dont il restera l'un des plus purs écrivains.

F. RAOUL-AUBRY.

Digitized by Google

MONTSALVAT

ROMAN HISTORIQUE

En 3 Actes et 4 Tableaux

III

DEUXIÈME ACTE

AURIMONDE

Une clairière dans la forêt de Bélestar, au pied de Montségur (Haute Ariège).

Dans le fond, à gauche, un autel monolithe surmonté de la Colombe johannite. A travers les pins centenaires, dans les nuées, le Thabor, avec la citadelle cathare (Montsalvat).

Au premier plan, un sentier bordé de haies touffues. A droite, sur un tertre de gazon, dans le chemin même, Hypallas et Ramon-Jordan, armés en guerre, se sont assis, exténués de fatigue.

RAMON.

Dans les sentiers fleuris. par les routes damnées
des causses, nous avons cheminé dix années,
Hypallas.
Nous avons été les redresseurs
des torts inexpiés, contre les oppresseurs.
Et jamais, à travers le bruit des épopées
qu'érigèrent nos bras vengeurs à coups d'épées,
la rumeur incertaine et plaintive des vents
ne m'a dit :
— La comtesse et ton fils sont vivants.....

Digitized by Google

Ils sont morts : deux grands cœurs qu'un tel exil rassemble,
puisqu'on n'en parle pas, ont dû périr ensemble...
Ton silence a pour toi répondu, chevalier !

HYPALLAS, *songeur.*

Dix ans sans retrouver leurs pas !... C'est singulier.
Nous avons exploré la montagne et la plaine,
les gouffres de Ninouvre et de la Magdalène,
les ermitages les plus mornes des faidits
vivant à la façon des ours et des bandits ;
malgré sa renommée et l'éclat de sa race,
la noble Aladaïs n'a laissé nulle trace.

RAMON.

La nuit s'est faite, aussi soudaine qu'un éclair.

HYPALLAS.

Qu'avez-vous résolu ?

RAMON.

Vois-tu, dans le ciel clair,
se dresser, à travers la sylve centenaire,
ce pic, plus haut que les domaines du tonnerre?

HYPALLAS.

Je le vois.
Un donjon et des murs crénelés
le couronnent. Quels sont les archanges ailés
dont l'orgueil surhumain a voulu, sans démence,
de ce tortil géant ceindre le roc immense ?
Ramon, où sommes-nous?

RAMON.

Devant notre tombeau.

(*Désignant Montségur, avec la ferveur ardente de la foi.*)

Le monde a les regards fixés sur ce flambeau.
Montsalvat ! Montsalvat ! cime ardue et sacrée,
dont jamais ennemi n'a profané l'entrée,
Thabor du Paraclet, citadelle d'azur,
je te salue, ô pur et puissant Montségur !

(*Exalté, le geste épique.*)

Trente-cinq ans, le flot des Croisades sans nombre
est venu se briser contre ta base sombre.

Digitized by Google

Béziers s'est allumé comme un flambeau géant ;
les bûchers, érigés du Rhône à l'Océan,
aux cendres des enfants mêlant celles des pères,
font hurler à la mort les loups en leurs repaires.
Narbonne, Cabaret, Termes, l'antique Alby
se courbent, dans leur sang, sous le glaive subi ;
démantelé, Lavaur est l'ossuaire où rôde
l'âme hurlante et sans sépulcre de Giraude.
Gaillac et Montégut, Lagarde, Puicelsi
devant Montfort-le-Loup se soumettent.
Ainsi,
l'Aquitaine, sous les désastres abattue,
se livre à la merci du fléau qui la tue
et, pareille à Roland-le-Preux, marquis d'Armor,
s'ensevelit dans les triomphes de la mort.

Mais, de cet océan de forfaits et de crimes,
émergent trois sommets farouches et sublimes :
Hautpoul, le pic royal qui domine les monts
de Nore et du Castrais et dont nous acclamons
les six coqs noirs, qui sont l'héraldique symbole
de la patrie antique et fière, — de la Gaule ;
puis Penne d'Albigeois, que plus ne reverront
nos yeux, sur la falaise âpre de l'Aveyron,
le fief d'Aladaïs, qui porte avec tristesse
dans les nuages noirs le deuil de la Comtesse,
d'où la mère et le fils, à l'exil incertain,
jadis, ont confié le soin de leur destin.

(*Montrant la cime de Montsalvat.*)

Enfin, c'est le Donjon de Dieu, la citadelle
d'Esclarmonde de Foix et Ramon de Pérelle,
dont l'origine, au long des âges surhumains,
remonte obscurément des Mores aux Romains
et, dans l'éther sublime où vont les gypaètes,
fait planer les pieux tensons de nos poètes.

Nous sommes dans les bois de Bélestar. Tu vois
l'autel où, dans les temps reculés, à la voix
des druides et des Vellédas prophétiques,
fuma le sang païen des victimes celtiques.

Digitized by Google

Courbons-nous, Hypallas, sous les sapins géants :
ils rêvoient, à l'abri des fauves mécréants,
après six siècles, purs de misère et de haine,
s'insurger les enfants proscrits de l'Aquitaine
et mugir l'olifant d'alarme, dont les sons
agitent leurs rameaux antiques de frissons.
Montsalvat, le dernier asile johannite,
aux suprêmes combats, Hypallas, nous invite :
par Hugues des Arcis le Thabor assiégé
doit être délivré, reconquis ou vengé ;
notre glaive pesant est à nos frères d'armes
et notre cœur, usé de soucis et d'alarmes,
retrouve sa jeunesse en défendant sa foi.
Nous sommes arrivés au port : rappelle-toi
que le ciel nous a dit, par d'infaillibles signes :
— Vos maux seront finis entre ces murs insignes
où la paix descendra, comme un baume puissant,
dans votre âme, brûlée au feu de votre sang.

Et nous sommes venus. Avant la nuit prochaine,
le donjon, sous lequel l'orage se déchaîne,
ouvrira devant nous ses poternes de fer.
Nous dirons les malheurs dont nous avons souffert,
pour que, par sa vertu célèbre dans le monde,
nous apaise en priant la sublime AURIMONDE,
grande diaconesse, âme de Montségur,
dont les yeux ont, dit-on, la couleur du ciel pur.

HYPALLAS, *pensif.*

Aurimonde !...
Ce nom vénéré m'épouvante :
Aurimonde pourra nous dire :
— Elle est vivante !
puisqu'elle prophétise et que son cœur, — devin
pieux, — reçoit d'en haut ce pouvoir tout divin.
Montségur !...
C'est le nom qu'avait dit la comtesse,
en quittant le manoir aveyronnais !... Etait-ce
l'asile vers lequel elle s'en allait ?... Oui !...
Mais peut-être ai-je mal compris : évanoui,

Digitized by Google

défaillant, au milieu des serfs du camp de Penne,
je n'entendais plus rien !... Je me souviens à peine !

RAMON

Hélas !
Elle n'a pas atteint le pic altier,
puisque son nom illustre a péri tout entier.
Mais nous la vengerons par la dague et le glaive.
En faveur de nos preux l'Aragon se soulève ;
les cavernes de la Bidorte sont les camps
où le verbe aquitain des diacres éloquents
arme tous les proscrits et, par des ponts de neige,
amène ceux qui vont faire lever le siège
et briser. — fier exploit à leur vaillance offert, —
aux pieds de Montsalvat cette étreinte de fer.
Alors, après le deuil, après les délivrances,
au-dessus de l'autel nous suspendrons nos lances
et nous vivrons ici nos derniers jours humains,
dans l'attente des doux et calmes lendemains,
qui verseront, sur nos cercueils d'anachorètes,
les prières des morts, en syllabes discrètes,
les larmes des enfants, pures comme le jour,
et les vertus qui font, dans ce divin séjour,
germer, par l'Evangile aux ineffables proses,
comme une floraison de glaïeuls et de roses.
(*Brusquement, vers la vallée.*)
Mais qui vient là ?...

HYPALLAS, *très ému.*

Grand Dieu !

RAMON

Quel émoi, Hypallas !

HYPALLAS

Le passé radieux obsède mon cœur las,
évoquant tout-à-coup la vaine ressemblance
de visages lointains.

RAMON

Le couple qui s'avance,
enlacé, m'intéresse et mon sang a battu
plus fort, sous le haubert dont je suis revêtu.
O nobles jeunes gens, aimez-vous !... L'infortune
viendra toujours trop tôt pour vous, inopportune,

Digitized by Google

et le deuil voilera de crêpes la beauté
qui luit en vous, comme un soleil au ciel d'été.

HYPALLAS

Ce robuste jeune homme est beau comme un archange.

RAMON

Olivier aurait eu son âge !
Quel étrange
penser m'étreint !... Vivant, il lui ressemblerait.

HYPALLAS

Les voici dans l'étroit sentier de la forêt.
Nous leur demanderons...

RAMON, *vivement.*

Non pas !

(Entrée d'Olivier et Na Hélis, les mains unies.)

Cachons-nous vite !
et que cet abri vert et touffu leur évite
l'aspect des deux hiboux que nous serions pour eux.
Laissons ces purs enfants s'aimer.
Ils sont heureux.

(Les deux guerriers se dissimulent derrière la haie du sentier.)

OLIVIER

Cette nuit, nous avons combattu sur la cime,
et mon ami Guilhem de l'Ile est la victime
dont ma mère et vos sœurs pleurent déjà la mort.
Mais son trépas fut noble et j'envie un tel sort.

NA HÉLIS

Dites-moi cette fin, mon ami.
L'ombre est douce.
Soyons assis, tous deux, sur ce tertre de mousse.
Je bercerai mon rêve aux sons de votre voix
et nous retrouverons nos heures d'autrefois.

(Les jeunes amants s'assoient devant Ramon et Hypallas, dissimulés par le feuillage.)

OLIVIER

C'est au pied de la tour roulante, où ma sortie
a tenté de porter la hache et l'incendie

Digitized by Google

que Guilhem est tombé, sanglant.
— Emporte-moi
chez ma mère, où je veux confesser notre foi !
m'a-t-il dit.
Je l'ai pris dans mes bras. Sur la crête,
les nôtres, en héros, ont couvert ma retraite
et nous l'avons, selon son désir obsesseur,
mis aux mains de ma mère et d'India, sa sœur.
Son âme, s'exhalant en un soupir farouche,
est remontée à Dieu vers l'aurore. Sa couche
sous les rameaux en fleurs disparaît, par les soins
des dames et des saints patriarches, témoins
accoutumés de ces trépas subits et calmes,
qui ceignent nos héros de lauriers et de palmes.
Sa mère, Francesca, près de la jeune sœur,
veille son fils, au bruit d'un cantique berceur.
Alpaïs de Rabat et Corba de Pérelle,
Esclarmonde et Faïs, à genoux autour d'elle,
pleurent pieusement sur mon ami défunt ;
leur présence est à Dieu plus douce qu'un parfum.
Debout à son chevet, dans l'ombre plus profonde,
Na Hélis, j'ai quitté notre mère Aurimonde,
pour descendre vers toi par l'étroit souterrain.
Guilhem repose, froid, dans son habit d'airain,
et moi, qui perds l'ami si cher de mon enfance,
j'accours à tes côtés, faible cœur sans défense,
et, dans ton âme d'or apaisant mes douleurs,
j'adoucis à tes mains l'acreté de mes pleurs.
Parle-moi, Na Hélis. Dis-moi, toi qui consoles,
si, lorsque je serai couché, mort, sous les saules,
tu garderas mon culte avec mon souvenir.

NA HÉLIS

Ami, n'évoque pas un obscur avenir.
Si tu meurs, je mourrai. Je vis de ta pensée
et de te voir. Mon âme, à t'aimer dépensée,
si jamais l'univers est vide de tes yeux,
pour t'y joindre aussitôt remonterait aux cieux.
Mais la mort, dont tu viens d'effleurer l'aile sombre,
ne nous pourrait hanter que de terreurs sans nombre.

Digitized by Google

Ds-moi l'amour. L'azur resplendit au zénith ;
l'églantine est éclose au vent qui la bénit
et nos cœurs, oublieux des rouges représailles,
chantent à l'unisson l'hymne des fiançailles.
Obéis-moi !... Je suis le refuge et l'abri ;
c'est moi, guerrier, pour un instant, qui t'ai souri
et qui verse, à la plaie ouverte dans ton âme,
la fraîcheur de ma voix, douce comme un cinname.
L'amour, c'est être aimé ; mais c'est aimer aussi.
Et je t'aime... Et pour voir à ton front le souci
s'effacer, comme au lac une ride funeste,
une force inconnue ou divine me reste.

OLIVIER

Oui, je t'écouterai, Na Hélis.
Dans tes yeux
je contemple l'azur symbolique des cieux ;
évadé du réel, je vais, d'astres en astres,
au-dessus de nos temps comme de nos désastres,
me rajeunir au miel de ton amour d'enfant.
Mon cœur est allégé de son deuil étouffant
et tombent ses douleurs, comme des grappes mûres,
à l'exquise chanson des mots que tu murmures !

NA HÉLIS

Cette nuit, j'ai prié pour toi, mon fiancé ;
tandis que tu sauvais l'héroïque blessé,
je suis venue, ayant déserté nos cavernes,
errer par les sentiers, sous les branches des vernes ;
j'ai vécu le bonheur d'être tienne et de voir,
avant le crépuscule auguste de ce soir,
s'unir, pour une vie aux rapides années,
comme jadis nos cœurs, nos jeunes destinées.
Je t'aime. C'est en toi que j'ai mis mon bonheur.
Ton âme est grande et noble autant que ton honneur;
et c'est dans cette nef, de mon culte investie,
que ton amante heureuse et pâle s'est blottie.

OLIVIER

Tout à l'heure, après les pieux et saints devoirs,
ma mère assemblera, dans l'ombre des pins noirs,
les débris vagabonds de nos races proscrites,

Digitized by Google

et, suivant la coutume austère de nos rites,
unira nos deux mains sur l'autel de granit ;
une aube de rayons dissipera la nuit
où nos cœurs, harcelés de rumeurs de bataille,
ont grandi leur tendresse ineffable à leur taille
et, par l'immensité d'un amour éternel,
comblèrent l'univers entre nous et le ciel.
J'ai combattu, héros promis aux renommées,
à la tête des miens et contre des armées ;
j'ai fait mon nom égal à celui des aïeux ;
et mon père, dont l'ombre emplit mon cœur pieux,
du fond de son tombeau, — car sa mort est notoire,
hélas ! — doit être fier de son fils, de sa gloire
et des exploits que j'ai fondés, l'estoc au poing.
La jeunesse a des fleurs que je ne connais point ;
entre l'autel divin et les combats précoces,
à travers les sentiers rocailleux de nos causses,
j'usai mes premiers ans de fougue et de vigueur.
Et maintenant, j'attends l'amour, le doux vainqueur.
En tes yeux, assombris par des pensers timides,
je mire mes regards voilés de pleurs humides.
A l'âge où mes pareils, abdiquant tout effroi,
tournent vers les coteaux lointains leur palefroi
et rêvent de gagner leurs éperons tragiques,
je rentre, couronné de mes lauriers épiques
et j'aspire au repos, fier, puissant, mais dompté
par la splendeur de ta diaphane beauté ;
je m'abandonne aux flots de l'amour et j'émerge
en tes bras attendus, guerrier farouche et vierge.
Mon cœur est neuf : meurtri de coups et de périls,
il a gardé pour toi, sous les buissons virils
qui font à son armure une rude défense,
la candeur indicible et frêle de l'enfance.

NA HÉLIS

Je ne suis qu'une enfant, moi-même. Mais l'amour
rend mon âme soumise et forte tour à tour.
Héros des fiers combats, descends à ma faiblesse ;
à mon tour j'apprendrai le souci qui te blesse
et le remède sûr des chagrins avoués.
Ton front, dans mes cheveux épars et dénoués,

Digitized by Google

connaîtra la puissance obscure des dictames
qui font aux grands espoirs s'épanouir les âmes.

(avec abandon.)

Olivier !

RAMON

Olivier !

NA HÉLIS, *debout, effrayée.*

N'as-tu rien entendu ?
Ton nom ?...

OLIVIER

C'était ta voix, dans un écho perdu.
Souvent, en l'épaisseur des fourrés centenaires
vaguent les anciens dieux, des spectres débonnaires
aux bardes égarés comme aux jeunes amants.

NA HÉLIS

J'ai peur.
L'ombre est épaisse et les enchantements
tressent, aux amoureux qui s'attardent ensemble,
des liens qu'on ne rompt plus... On s'endort. Il vous semble
que l'on entre vivants dans les hauts Paradis...
On ne s'éveille plus qu'en des antres maudits
où les amants, unis avant l'heure permise
par les pontifes saints, sont perdus sans remise.
Marchons... J'ai peur.

OLIVIER

Enfant !... je fais ce que tu veux.
Allons cueillir des fleurs pour parer tes cheveux
et marier, dans les festons de nos guirlandes,
à la mauve des bois la bruyère des landes.

(Ils sortent. — Rentrée de Ramon et d'Hypallas, en proie à la plus vive émotion.)

RAMON

Olivier !... Il s'appelle Olivier !

HYPALLAS

Quelle est donc
cette mère, dont il parlait ?

RAMON

Jour de pardon,

Digitized by Google

jour où je reverrai le fils avec la mère,
vas-tu luire pour moi ?... De quelle angoisse amère,
de quel espoir subit mon cœur a-t-il battu ?
Aurimonde est un nom d'emprunt !...
Qu'en penses-tu,
Hypallas ?

HYPALLAS

Tant de fois l'espérance fut vaine !

RAMON

Je n'ai pu contenir mon émoi qu'à grand'peine.
La vierge seule a dû m'entendre... Lui, pensif,
n'a pas eu le dessein d'explorer ce massif
d'arbustes, par bonheur !

HYPALLAS, *songeur.*

Son port et son visage,
tout serait un indice heureux, surtout son âge !

RAMON, *avec angoisse.*

O divin Paraclet, pitié pour mon malheur !
La douleur, après tant de maux, est mon vainqueur
et je n'ai plus la force horrible de me taire.
En moi, le père en deuil et l'époux solitaire
ont si longtemps gémi sur les chers disparus,
que je ne puis plus vivre ainsi !... je ne peux plus !

PAGAN, *chante dans l'éloignement, avant de paraître au fond de la scène.*

La Palestine et la Syrie
ont des rivages trop lointains.
Vogue ma nef svelte et fleurie
vers les prés aquitains !

RAMON

C'est un refrain de la Croisade. Un soldat passe
dans le val, en jetant son cri d'oiseau rapace.
Ces deux enfants sont en péril. Défendons-les,
s'il le faut, contre les maraudeurs isolés
qui semblent vers ces bois déserts suivre leur route.
M'entends-tu, paladin du silence ?

HYPALLAS, *assombri.*

J'écoute.

Digitized by Google

(les regards au loin.)

Voici venir le barde odieux. Il est seul.
Son manteau de bandit lui serve de linceul !

PAGAN

Incertaines sont les croisades
sur les plages du Levantin.
Ici, nous boirons des rasades,
du soir jusqu'au matin !

RAMON

C'est un valet.
Il est sans force, sans défense.
Laissons-le s'en aller en paix, dans sa démence.
Partons !... Cet homme est ivre : il est à ta merci,
sans combat, sans péril d'honneur...

HYPALLAS, *très ému, — les yeux rivés sur Pagan, qui descend la scène, à gauche.*

Je reste ici.

RAMON

Les farouches desseins que ton regard exprime
m'effraient... Sais-tu quel est ce passant ?

HYPALLAS

Oui : le crime.

RAMON

Son nom ?

HYPALLAS

Rappelez-vous certain page arrogant
de Ratbert, le tueur lâche et félon !

RAMON

Pagan !
Le valet nous dira le sort du maître infâme.
Il parlera. Je veux qu'il parle, sur mon âme !
et quel que soit l'endroit, le temps ou le danger,
qu'il m'indique l'asile où j'irai me venger !

PAGAN

Fier Montségur, nid de colombes,
sous notre assaut tu crouleras.
Ouvrons à tes guerriers les tombes,
à tes filles nos bras !

Digitized by Google

(*Apercevant enfin les deux héros.*)

Holà !... trouvez-vous pas, marauds, qu'il fait bon vivre ?
Le soleil s'est levé très clair et moi très ivre.
Ce vin de la Cerdagne est perfide et subtil.

HYPALLAS

Asseyez-vous, seigneur Pagan !

PAGAN *s'asseoit lourdement.*

Ainsi soit-il !
La guerre donne chaud. J'ai soif.

HYPALLAS

Videz mon outre.

(*Il la lui donne.*)

PAGAN

Je voulais vous gourmer, bandits.
Mais passons outre !

(*Après avoir bu.*)

On boit de meilleur vin, au camp de Bélestar.

(*Il explore les alentours, d'un regard mal assuré.*)

Personne !...
Redoutez d'être venus trop tard !
Monseigneur Ratbert vous couperait les oreilles !

RAMON, *tressaillant.*

Ratbert !

PAGAN

Où, diable ! avec des prunelles pareilles,
t'ai-je donc rencontré, malandrin sans gaîté ?
Me connais-tu ?

HYPALLAS, *bas, au vicomte.*

Soyez prudent !

PAGAN, *debout.*

En vérité,
tu ressembles à feu Ramon-Jordan de Penne,
en plus laid !... Tu rougis !... Ça te fait de la peine !

(*Il rit bruyamment.*
Hypallas contient le courroux de Ramon.)

Digitized by Google

Messer Ratbert d'un coup de dague le navra
et ce fut un exploit heureux : le scélérat
faisait d'assez bons vers, était chéri des belles
et monopolisait tout l'amour auprès d'elles.
Foi de soldat, le cher défunt te ressemblait !

HYPALLAS, *audacieux.*

Et je ressemble, moi, Messire ?

PAGAN, *avec une stupeur alarmée.*

A son valet !

(*insouciant.*)

Mais je l'ai fait tuer aussi !

Ton vin est trouble.

J'ai failli m'alarmer à tort, car je vois double.
Aux heures où le vin fait des siennes, les morts
se dressent devant nous, — et c'est ça, les remords !

HYPALLAS

Seigneur Pagan, comment procéder pour vous plaire ?

PAGAN

Ribauds, votre consigne était, pourtant, fort claire ;
mais vous aurez tant bu, cette nuit, tous les deux !...

(*montrant l'autel.*)

Regardez ce caillou.

HYPALLAS, *parodiant l'ivresse de Pagan.*

Lequel ?

PAGAN

Spectre hideux
d'un certain Hypallas, écoute, je t'en prie.
Cet objet d'art est un autel d'idolâtrie
sur lequel la fameuse abbesse de ce mont
vient dire, chaque jour, une messe au démon.
Nous voulons enlever cette femme... On l'épie
et vous êtes chargés de guetter cette impie
et de nous avertir, dès qu'elle sera là...
Est-ce compris ?...

Que j'ai donc soif !

(*Il boit.*)

RAMON

(*avec angoisse.*)

Son nom ?

PAGAN

Elle a

Digitized by Google

pris un nom de bataille à tournure latine...
Je ne m'en souviens plus. Qu'importe !... On la destine
aux bûchers.
Elle prise, on prendra Montségur
dont elle est l'arche sainte.

RAMON

En êtes-vous bien sûr ?

PAGAN

Certes !
Le chevalier Ratbert, de guerre lasse,
a fini par trouver des traîtres dans la place.
Ce soir, nous goûterons le vin des Ramondins,
en chantant des refrains altérés et badins,
car il fera très chaud autour des bûchers rouges.

(Incapables de se contenir plus longtemps, les deux guerriers bondissent sur Pagan. Hypallas lève sur lui sa dague.)

RAMON

Infâme !

HYPALLAS

Je t'égorge aussitôt, si tu bouges !
Silence !... et si ton cœur peut s'émouvoir encor,
recommande ton âme à Dieu.
Voici la mort.

PAGAN, *à demi dégrisé par l'effroi.*

Le vicomte !
Hypallas !... Vivants !

RAMON

Malgré toi, traître.
et prêts à se venger du valet et du maître.

PAGAN, *narquois et résigné.*

Soit ! Je mourrai.
Mais c'est, comme je l'ai rêvé,
ivre, l'outre à la lèvre, en truand achevé.
Je ne vous dirai rien. Torturez-moi.
(*cynique.*)
Mais faites
de mon crâne une coupe où, par les soirs de fêtes,

Digitized by Google

mon âme recevra les baisers du goulot...

(avec un éclat de rire.)

Je crains uniquement la question de l'eau !

(Il les toise avec impertinence.)

Et moi qui vous prenais de loin, mauvais apôtres,
surgis de je ne sais quel trou, pour deux des nôtres !...
Nos amis vengeront mon trépas : Montségur
sera démantelé ce soir, ce nid impur.
La vallée est cernée enfin ; votre Aurimonde,
plongée, à vos côtés, dans la crypte profonde
des immurés...

RAMON

O ciel !...
Aurimonde, dis-tu ?
Celle qui va venir ?

PAGAN

Tu le sais bien, têtu,
puisque, chantre ayant pris ta retraite de barde,
c'est devant son autel que tu montes la garde !

RAMON, *oppressé et avide.*

Aurimonde ?

PAGAN

Autrefois madame Aladaïs,
souveraine des cours d'amour, au teint de lis...

RAMON et HYPALLAS, *dans une commune explosion de joie.*

Enfin !

PAGAN

Mais aujourd'hui, mystique et diaphane,
et papesse de votre Albigisme profane !

HYPALLAS

Recommande ton âme à Dieu !

PAGAN

Non !... à Satan.

RAMON

Tu blasphèmes au seuil du trépas !

PAGAN, *avec humeur.*

Charlatan !

Digitized by Google

Qu'on me coupe la gorge et me laisse tranquille !

HYPALLAS, *lui offrant son glaive.*

Défends-toi.

Nous allons lutter.

PAGAN

C'est inutile.

Ton épée à mon bras serait un fardeau vain :
je n'aime, dans le sang, que la couleur du vin.

RAMON, *avec mépris.*

Hypallas, qu'il s'en aille et vive !

C'est un lâche.

PAGAN

Vicomte, épargne-moi l'injure.

Elle me fâche.

Pour ton bon mouvement je te dois un avis.
Profites-en, demain et plus tard, si tu vis.
Aladaïs nous a chassés de sa contrée,
Ratbert et moi. Ratbert ne l'a plus rencontrée ;
mais il l'assiège encor de ses rêves ardents.
Vers Montsalvat il a rampé, le glaive aux dents,
parfois, pour l'entrevoir sur le rempart farouche.
Elle mourra sous les morsures de sa bouche.
Je le trahis avec bonheur, — non par vertu,
mais par vengeance : hier, ce Templier m'a battu !

RAMON, *rêveur, avec une indicible tendresse.*

Aladaïs !

PAGAN, *perfide.*

Jadis, elle détestait l'homme
en Ratbert. Mais la femme est versatile, en somme :
elle a changé de nom, comme un serpent de peau :
elle peut bien changer d'amour...

Ratbert est beau ;

tu me parais fort laid. Elle est encore blanche
et désirable...

RAMON, *indigné.*

Assez, brigand !

PAGAN

C'est ma revanche :

Digitized by Google

tu m'écrases ; je mords.

RAMON, *à Hypallas.*

Immole ce maudit,
Hypallas !... Il n'est plus qu'un cynique bandit.
Sacrilège, il ne sait les candeurs qu'il outrage.
Qu'il meure sans espoir !

PAGAN (*sérieux, avec un suprême orgueil.*)

Mais non pas sans courage !
Je suis d'un pays fier, où l'on ne croit en rien ;
toi, d'un autre où l'on a la passion du bien.
Les enfants de Capet les uniront ensemble.
Leur nation promet des grandeurs et rassemble
des germes, qui feront ses guerriers au cœur fort
rire et se recueillir aux portes de la mort.

RAMON, *tristement.*

Hypallas, que l'arrêt suprême s'accomplisse.
Seul, ici, de mon rang, j'ai le droit de justice.
Emmène-le. Qu'il soit frappé comme il voudra ;
tous les genres de mort sont prompts : il choisira.
Ensuite, tu courras à Monsalvat, pour dire
que Ratbert y portait la mort et le martyre.
Va, mon ami !... Je sens en moi, dans ce moment.
se réveiller le cœur d'un père et d'un amant.
Nous te rejoindrons tous, sur la roche élevée
que tes avis auront, je l'espère. sauvée.

(*à Pagan.*)

Et toi, quelle faveur me demanderas-tu ?

PAGAN

Je formule deux vœux.

RAMON

Lesquels ?

PAGAN

Etre pendu,
histoire uniquement de faire peur aux vôtres,
dans le bois. Cette mort m'ira mieux que les autres :
j'aurai la volupté d'un trépas assez prompt,
— et de tirer la langue aux gens qui passeront !

Digitized by Google

HYPALLAS, *haussant les épaules.*

Soit !

PAGAN

Et puis, j'ai l'espoir, — et cela me console ! —

(désignant l'outre d'Hypallas.)

d'emporter, pour mourir, le restant de la fiole.

RAMON

Quoi !... pas un mot venu de l'âme, affreux railleur !

PAGAN *(après une méditation grave, élevant l'outre d'Hypallas jusqu'à ses lèvres.)*

Le dernier vin qu'on boit devrait être meilleur !

(Accompagné d'Hypallas, il gagne le haut du théâtre et disparait avec l'écuyer derrière le dolmen celtique.)

RAMON, *pensif.*

Sans foi, sans idéal, sans rien qui le soutienne,
mourir de telle sorte est d'une âme chrétienne
et les pays sont grands et grand sera leur sort
dont les pires enfants ont une telle mort.

(Hypallas reparait, un instant, dans le fond; puis il court avertir Montségur, après avoir indiqué du geste que Pagan est mort et qu'il prend lui-même congé de Ramon.)

Chevalier fidèle et loyal, que Dieu te guide !

(Il lui fait un signe d'affectueux adieu.)

Naguère, il me semblait que mon cœur était vide,
que dix ans de douleurs, sans espoir, sans abri,
sans consolations surtout, l'avaient tari.
Or, plus jeune, plus éloquent et plus sonore,
mon cœur s'éveille aux chants qu'il se rappelle encore !
Aladaïs !... et mon enfant ! mon Olivier !
l'avril en moi succède à l'éternel janvier
et le ciel est plus pur, la nature meilleure
et je puis être heureux enfin, puisque je pleure !

(Les Cathares commencent, par petits groupes, à arriver dans la clairière.)

Les voici, les Faidits misérables et bons,
ou, si riches de foi, les pauvres vagabonds.

Digitized by Google

du Paraclet, divin Consolateur des foules...
O peuple conquérant et blond, qui les refoules
dans l'abri ténébreux des forêts en rumeur,
sais-tu la Foi sublime et sainte dont il meurt,
ce pays, décimé par la haine et l'envie ?
Sais-tu si l'avenir, d'une oreille ravie,
penchant son front rêveur sur nos âges cruels,
à travers le fracas hautain de nos duels,
n'entendra pas leur voix avec cette âme émue
qui hante l'ombre en qui leur dieu parle et remue ?
Sais-tu si tes rigueurs, despote tout puissant,
ne se dresseront pas soudain, couleur de sang,
et si, dans l'Orient splendide qui se lève,
l'Esprit, devenu roi, n'abattra point le Glaive !

Des femmes, des enfants, des vierges, des blessés
et des vieillards, du seuil des antres délaissés
accourent, pour ouïr, agenouillés dans l'herbe,
la musique suave et divine du Verbe.

CHŒUR DES JOHANNITES

L'Amour éternel ne périra pas.
L'univers pourra manquer à nos pas
et nos cœurs s'ouvrir sous les fers de hache ;
le fleuve cathare, issu de Joan,
à travers le temps coule, en se jouant
des cris de l'impie et des peurs du lâche.

RAMON, *avec une inquiétude fébrile.*

La prêtesse est absente et le soleil est haut
dans le ciel. Un effroi traverse mon cœur chaud,
comme l'acier mortel des dagues sarrasines.
Aladaïs s'attarde aux cavernes voisines.

CHŒUR

Un Hérodias hostile à l'Esprit
brise les autels du culte proscrit
et traque Joan parmi les garrigues.
Nos déserts sont seuls demeurés cléments ;
car ils ont nourri, cessant nos tourments,
notre âme d'amour, notre corps de figues.

Digitized by Google

RAMON

L'angoisse qui m'étreint augmente à chaque instant :
je tremble pour le sort de celle qu'on attend,
et je vais apaiser mon âme si meurtrie
en me mêlant, pieux, à la foule qui prie.

Il remonte au centre du théâtre et se confond parmi les derniers rangs des Johannites.)

CHŒUR

Pays des Ramons, les vautours, les loups,
des prospérités anciennes jaloux,
assaillent le nid des douces colombes.
De leurs durs assauts tremble le Thabor.
Notre sang a fait un fleuve sans bord,
sous l'atrocité de leurs hécatombes.

Arrivée d'Aurimonde (Aladaïs), appuyée à l'épaule de Na Hélis. Ramon s'élance vers elle, puis, éperdu, s'arrête, avec des gestes de délire et de joie.)

Les Temps sont marqués de signes fatals.
Les autels, fumants comme des étals,
de débris sacrés jonchent les ravines.
Mais, dans la tourmente où tout est jeté,
les verbes d'amour et de vérité
ont l'éternité des choses divines.

AURIMONDE, *debout sur les marches de l'autel cathare; — avec douleur :*

Guilhem de l'Ile est mort en combattant pour nous.
Sur son corps, India, sa sœur, prie, à genoux,
et nous joindrons nos pleurs aux larmes de l'absente.
Je viens à vous, ô mes amis, plus frémissante,
en proie à la terreur des malheurs annoncés.
D'affreux pressentiments vos cœurs seront glacés.
Montségur aux abois se prépare au martyre.
Dieu nous attend. De nous sa droite se retire
et des traîtres maudits livreront Montségur.
Confessons notre foi dans l'Évangile pur.
Écoutez-moi... Bientôt, en votre nuit profonde,
ne résonnera plus le verbe d'Aurimonde !

Digitized by Google

(*Grandie, transfigurée, devant le cercle des femmes à genoux et des hommes qui s'inclinent, la diaconesse déclame le grandiose et mystique Évangile.*)

PRÉDICATION

I

Dieu seul est un, unique. Il est universel.
Trois symboles en lui font son Être éternel :
Agnostos, le Père invisible ;
le Fils, Demiourgos, Créateur et Jésus ;
enfin l'Esprit, si doux envers les cœurs déçus,
Paraclet à nos maux sensible.

Vers la Cité de Dieu nos âmes monteront,
la joie aux yeux, l'espoir au cœur, l'orgueil au front,
à travers la nuée obscure.
Notre Terre est assise aux confins du Néant.
Gravissons les degrés de l'Univers géant,
les yeux vers la lumière pure.

Prince d'anges bannis qu'a regrettés le ciel,
le monarque terrestre et déchu, Lucibel,
nous asservit dans sa discorde.
Mais le Verbe de Dieu redescend jusqu'à nous
et nous écouterons, en ployant les genoux,
la voix de sa miséricorde.

La Forme n'est qu'une ombre et la Vie une mort.
La Mort est le retour à Dieu, de qui tout sort,
l'air, le feu, la terre et les ondes.
Il est partout. C'est Lui qui respire dans l'air,
et dirige, sous ses regards qui font l'éclair,
l'harmonie errante des mondes.

La Terre est un exil et le corps un tombeau.
A ceux qui vont mourir l'avenir est plus beau :
ils se rapprochent de Dieu même.
L'exil sera plus long si le cœur est plus bas :
Le Juste monte au Ciel. L'Enfer n'existe pas,
puisque notre Père nous aime.

Digitized by Google

Le Verbe s'est fait chair : mais le Verbe était Dieu :
Il ne pouvait mourir en croix. L'heure et le lieu
n'étaient point pour lui des entraves.
Il n'a point expié les péchés des humains,
mais leur apprit sa gloire et les hauts lendemains
qu'il décernait aux âmes graves.

Les Cathares sont purs, les Parfaits sont heureux.
Ils ont anéanti trois chaînes autour d'eux :
la chair, la famille et le monde.
Avant la mort les liens terrestres sont brisés,
par les héros qui vont à Dieu, martyrisés :
le corps n'est qu'une loque immonde.

Paix aux vivants ! Respect aux dépouilles des morts
dont la cendre est encor plus vaine que les corps,
où rien d'humain ne recommence !
Quand le temps d'expier pour nous sera fini,
Dieu fera, rappelant jusqu'au Satan banni,
de ce monde un sépulcre immense.

II

Les temps promis refleuriront
où, brisant la terre où nous sommes,
Dieu couronnera tous les hommes
de la même auréole au front ;
où les âmes les plus indignes,
après des avatars insignes.
verront enfin luire les signes
ineffables de leur candeur ;
où, parmi les sphères les plus belles.
le ciel n'aura plus de rebelles,
où chacun portera des ailes
faites de joie et de splendeur.

Nos âmes, naguère exilées
des pourpris de l'immensité,

Digitized by Google

dans les régions étoilées
verront rayonner leur beauté.
Et Dieu, du haut des sphères almes,
souriant à ses anges calmes,
dont les vols agitent des palmes
et des couronnes, en chantant,
Dieu, dont le bonheur est qu'on l'aime,
oublieux de l'ancien blasphème,
pardonnant à Satan lui-même,
détruira l'œuvre de Satan.

(*Un long silence. — Aurimonde abaisse ses regards vers la foule. Sa voix s'adoucit.*)

Ainsi, devant la Mort, nous dédaignons la terre.
Vers Dieu-le-Père, au sein du radieux mystère,
nous remontons, avec des palmes dans les mains.
Là, nous retrouverons nos ancêtres humains
purifiés déjà, redevenus des anges
et déshabitués des formes et des fanges.
Et c'est là que les bien-aimés, nos chers défunts,
nous attendent dans une extase de parfums,
combattants immolés au cours de nos épreuves
et dont l'image habite aux côtés de leurs veuves !

(*S'abandonnant soudain à ses ressouvenirs douloureux.*)

Ramon-Jordan !

(*Un silence. — La diaconesse, dominant enfin son deuil, s'adresse à Na Hélis.*)

Mon fils va-t-il venir ?

NA HÉLIS

Bientôt.
Il est, dans la caverne, au versant du coteau,
allé, pour son dernier sommeil, — le seul tranquille, —
ensevelir le corps du preux Guilhem de l'Ile.

AURIMONDE, *attirant la jeune fille dans ses bras.*

O peuple de Faidits, les temps sont révolus
pour moi ; car, désormais, vous ne me verrez plus.

Digitized by Google

Mais celle-ci, la vierge admirable et candide,
à l'autel saint viendra remplir ma place vide.
Elle est ma fille : mon Olivier, dès demain,
devant le Patriarche, en lui donnant sa main,
dans la brise du mai mystique qui l'effleure,
lui dira la douleur féconde dont on pleure ;
car, prêtresse, elle aura l'orgueil d'être, à son tour,
la victime meurtrie et pâle de l'amour.
Aimez-les tous les deux...
Lui, mon fils, sera l'homme
qui vous protègera contre les feux de Rome
et qui, sous la morsure effroyable des loups,
mourra pour vous, après avoir vécu pour vous.
— Elle, ma Na Hélis, par la voix des cantiques
vous apprendra le sens des formules antiques,
l'Évangile de Jean aux mots délicieux
et la direction immuable des cieux.

OLIVIER *surgit du bois et s'élance vers l'autel.*

Sacrilège !

AURIMONDE, *effrayée.*

Mon fils !

OLIVIER

O ma mère, justice !
Notre autel est souillé !
Que la terre engloutisse
celui qui profana le seuil du Paraclet !
Un crime s'est commis tout récemment.

(*Vers la foule.*)

Quel est
l'audacieux qui vient, aux branches de cet arbre,

(*Il montre le sapin géant qui se dresse derrière le dolmen.*)

de suspendre le corps, déjà froid comme marbre,
et que le vent balance aux rameaux du pin noir ?

AURIMONDE, *descendant la scène.*

Apportez ce cadavre ici.
Je veux le voir.

(*Plusieurs hommes sortent pour exécuter cet ordre.*)

Digitized by Google

OLIVIER

C'est un païen barbare, ô mère. Mais qu'importe !
Nul en ces lieux n'a droit d'immoler de la sorte
l'espion, le bandit ou bien le meurtrier,
sauf Perelha, seigneur de notre fief guerrier.

AURIMONDE, *dans un cri, devant le corps de Pagan, que l'on apporte, rigide.*

Pagan !

OLIVIER, *s'élançant pour la soutenir.*

Ma mère !

AURIMONDE, *pieuse.*

Dieu, pour absoudre ses crimes,
incarnera son âme en des sphères sublimes.
Puisse-t-il, oublieux des malheurs qu'il a faits,
y racheter un jour l'horreur de ses forfaits !

OLIVIER (*avec respect.*)

Ma mère, vous savez quel est ce mort farouche ?

AURIMONDE

Un valet de Ratbert.
Son triste sort me touche :
il ravive en mon cœur des souvenirs anciens,
— les meurtres de son maître hypocrite et les siens.

OLIVIER, *haineux.*

L'assassin de mon père !

(*à la foule attentive, parmi laquelle Ramon est confondu.*)

Et vous, qu'on me réponde !
Devant l'autel, devant notre mère Aurimonde,
j'adjure le coupable et fortuit justicier
de se nommer !
Pour moi, sur mon glaive d'acier
je jure d'oublier que, seul comte de Penne
et de Saint-Antonin,

(*montrant le corps.*)

j'avais droit à sa haine
et que, vivant, ce mort, scélérat inhumain,

Digitized by Google

(*le regard au ciel.*)

mon père, n'aurait dû périr que de ma main !

(*Silence. — On emporte le corps de Pagan au pied de l'autel. — Avec violence :*)

Nul ne répond !

Eh quoi ! l'on m'impose la tâche
de soupçonner quelqu'un des nôtres d'être lâche !

AURIMONDE, *étreignant la tête de son fils.*

Mon enfant, d'où vient ta pâleur et mon émoi ?

OLIVIER, *avec colère.*

Quel est le meurtrier de cet homme ?

RAMON *écarte la foule et paraît, tremblant d'émotion, devant son fils.*

C'est moi.

(*Grand cri d'Aurimonde, qui défaille, dans les bras de Na Hélis.*)

OLIVIER, *tout bouleversé.*

Quel est ton nom, vieillard, qui fais trembler ma mère ?
Formidable inconnu dont la lèvre est amère,
qui donc es-tu, vengeur au ténébreux destin ?

RAMON

Je suis Ramon de Penne et de Saint-Antonin.

OLIVIER

Mon père !

AURIMONDE, *ranimée.*

Mon époux !

(*Ils s'abattent, tous deux, entre les bras du vicomte.*)

RAMON, *éperdu de bonheur.*

Aladaïs ! chère âme !
Et toi, mon digne fils, preux aux regards de flamme !
Voici pour nous, après bien des jours et des ans,
luire à nos yeux l'éclat des matins bienfaisants.
Pleure, mon Aurimonde !... O mon enfant, relève
ton front, qui n'a jamais tressailli sous le glaive.
Que le faix du bonheur lui soit léger aussi !

Digitized by Google

AURIMONDE

Mon Dieu, votre nom soit béni !

NA HÉLIS

Mon Dieu, merci !

RAMON, *à Na Hélis.*

Et toi, vierge aux grands yeux que les pleurs rendent blêmes,
viens dans mes bras, avec mon fils, puisque tu l'aimes.

(*Les quatre héros s'enlacent. — La foule tombe à genoux.*)

CHŒUR

Dieu seul est un, unique. Il est universel.
Trois symboles en Lui font son Être éternel :
Agnostos, le Père invisible ;
le Fils, Demiourgos, Créateur et Jésus ;
enfin l'Esprit, si doux envers les cœurs déçus,
Paraclet à nos maux sensible.

AURIMONDE

Ils ont raison : il faut prier.

RAMON, *avec autorité.*

Il faut partir :
Ratbert guide les siens vers le peuple martyr.
Montsalvat nous attend.

OLIVIER

Conduisez-nous, ma mère.

AURIMONDE, *à la foule qu'elle traverse.*

La douleur est sans fin. La joie est éphémère.
Dispersez-vous, parmi les bois des alentours.
Et si, demain, comme un flambeau, brûlent les tours
où combattent encor vos frères johannites,
cachez-vous dans le fond des cavernes bénites,
jusqu'à ce que mon fils vous mande autour de lui.
Le reste est le secret de Dieu... Pour aujourd'hui,
fuyez l'horreur stérile et vaine du supplice...

(*En passant devant le corps de Pagan.*)

Vous prierez pour ce mort.
Et qu'on l'ensevelisse,

Digitized by Google

les mains jointes, les yeux dirigés vers le ciel
d'où son âme est bannie, afin que Lucibel
puisse voir, à travers sa prunelle hagarde,
que son crime s'expi et que Dieu le regarde.

(*Les quatre héros quittent la scène.*)

CHŒUR, *autour de Pagan, tandis que le rideau se referme lentement.*

Paix aux vivants! Respect aux dépouilles des morts
dont la cendre est encor plus vaine que leurs corps
où rien d'humain ne recommence.
Quand le temps d'expier pour nous sera fini,
Dieu fera, rappelant jusqu'à Satan banni,
de ce monde un sépulcre immense...

P. B. GHEUSI.

(A suivre.)

Digitized by Google

L'ENSEIGNEMENT

ET

M. GEORGES LEYGUES

Un débat des plus intéressants s'est ouvert au Sénat, il y a quinze jours, sur la question de l'enseignement secondaire. Deux propositions de loi venaient en première délibération ; de termes très différents, elles dénotaient néanmoins un égal souci de réformes, reconnues inévitables à la suite de l'enquête de la Chambre des députés, et se rapprochaient encore par la qualité de leurs auteurs, l'un et l'autre anciens ministres de l'Instruction publique, MM. Combes et Rambaud. Ces deux propositions visent le baccalauréat. M. Combes, adversaire déclaré de cette sanction, veut inaugurer un système tout nouveau : M. Rambaud la conserve, au contraire, mais il l'entoure de nouvelles formalités ; entre les tendances opposées qu'ont révélées de longs et remarquables discours, ce dernier projet marque un moyen terme.

La discussion générale a offert à M. Georges Leygues l'occasion d'exposer ses vues personnelles sur la crise de l'enseignement et d'indiquer à grands traits son plan d'améliorations. On sait que le ministre actuel de l'Instruction publique, lettré délicat et orateur disert, continue la tradition athénienne dans une République où les idées de Platon sont surtout appliquées en leurs restrictions prohibitives ; passionné d'enseignement classique et de gloire littéraire, il aime à résoudre les questions en conciliant à la fois le respect que l'on doit aux vieux maîtres et l'intérêt qui s'attache aux conquêtes modernes de l'esprit humain ; plus poète que savant, avec une prédilection qui fait honneur à son atavisme latin, il est le médecin Tant-Mieux d'une crise qu'il traite en malaise passager et qu'il guérira

Digitized by Google

fort aisément, si la Chambre et la politique ont le bon esprit de le laisser assez longtemps rue de Grenelle.

On a tort, a dit M. Leygues, de prendre pour une crise grave et profonde ce qui n'est qu'un malaise accidentel et passager ; et l'on s'abuse à considérer notre pays comme le seul engagé dans la recherche des solutions définitives. Les mêmes hésitations au sujet de l'enseignement secondaire se manifestent à l'étranger. En Italie, depuis 1862, les programmes ont été dix fois refondus, et M. Bacelli, le ministre du jour, prépare une nouvelle réforme. L'enquête de 1889 à laquelle le Danemark s'est livré n'a pas encore reçu de conclusion pratique. En Russie et aux Etats-Unis, de vastes enquêtes sont actuellement ouvertes et bien qu'on ne puisse pas, dès maintenant, fixer la méthode future, on constate une tendance générale des esprits vers le système français, c'est-à-dire vers le développement des études classiques. L'Angleterre, après trente ans d'études et trois enquêtes parlementaires dont la dernière date de 1895, n'a pas encore trouvé la clef du problème. Enfin l'Allemagne, qu'on nous a proposée en exemple pour la solidité de son système, n'est guère plus avancée ; en 1882 d'abord, puis en 1892 de profondes réformes réalisèrent ce qui apparut comme la vérité éternelle. Mais à chaque fois les critiques, les polémiques renouvelées firent bien voir la fragilité de ces conceptions ; la lutte entre classiques et modernes est toujours vive et, bien que l'enseignement pratique ait pris dans les programmes une place importante, le parti est puissant de ceux qui défendent les humanités.

Ainsi, le malaise est général ; il provient d'une dualité d'aspirations, les unes vers un idéal toujours plus haut d'intellectualité, les autres vers une formation plus en harmonie avec le processus économique des sociétés modernes.

Il n'est donc pas exact, en France, de rendre le baccalauréat responsable des difficultés présentes, puisqu'en des pays où il n'existe pas, la crise universitaire sévit plus fort que chez nous.

***

Mais quelle est donc la gravité du mal dont souffre

Digitized by Google

l'Université? Le ministre était naturellement amené à l'examiner :

L'Université décline, dit-on; les résultats de son enseignement sont inférieurs à ce qu'ils étaient autrefois; la confiance des familles se détourne d'elle; sa population scolaire diminue.

Les faits démontrent le contraire. Laissant de côté l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur, tous deux pleins de prospérité, n'envisageons que l'enseignement secondaire, objet spécial de critiques.

L'État compte 339 établissements : 110 lycées et 229 collèges. L'enseignement libre ecclésiastique, de son côté, compte 439 établissements, dont 216 dirigés par des prêtres séculiers, 143 dirigés par des prêtres congréganistes et 79 établissements diocésains. Un fléchissement de population, s'il existait, se justifierait par cette différence dans le nombre des établissements, en faveur de l'enseignement libre religieux, car les familles envoient leurs enfants à l'établissement le plus rapproché.

Mais est-il réel, ce fléchissement? Des statistiques habiles l'ont fait penser; on peut les rectifier.

Nos lycées et collèges comprennent au total 82.220 élèves; les établissements libres d'enseignement secondaire, 67.643. Or on a ajouté à ce dernier chiffre les 23.000 élèves des petits séminaires, établissements dont la fonction exclusive ne devrait être que d'assurer le recrutement du clergé; la plupart des jeunes gens qui y sont élevés se destinent aux carrières ecclésiastiques. En outre, dans les 67.000 élèves de l'enseignement secondaire libre, on a compris 11.000 élèves qui appartiennent à 44 écoles primaires supérieures ou primaires élémentaires transformées nominalement par les congréganistes en établissements d'enseignement secondaire; il a suffi, pour cela, de faire une déclaration et de placer à la tête de ces écoles un simple bachelier.

Il faut donc se garder des statistiques qui ont été fournies ; en réalité, notre population scolaire, dans les lycées et collèges, a très peu diminué et si les établissements libres ont gagné quelques élèves, s'ils jouissent, en certains milieux, d'une faveur particulière, c'est dans d'autres

Digitized by Google

causes que la valeur de l'enseignement qu'il faut en chercher la raison.

*
* *

Parmi les critiques qui ont attaqué l'enseignement de notre Université, celles qui visaient le baccalauréat ont été les plus vives.

Il est vieux, suranné, lui a-t-on reproché. Sans doute, il remonte au treizième siècle, mais il s'est transformé avec le temps ; il a suivi les idées et s'est adapté aux nécessités sociales. Il n'est pas indispensable de le détruire, tandis qu'il est possible de l'améliorer encore.

On a dit aussi : il ne forme que des aspirants fonctionnaires. Or, il faut remarquer que le nombre des fonctionnaires que produit l'enseignement secondaire est bien inférieur à celui des fonctionnaires nourris de l'enseignement primaire ou primaire supérieur ; en second lieu, les fonctions publiques attirent par la tranquillité qu'elles offrent dans le présent et la sécurité qu'elles ménagent dans l'avenir sous forme de retraites ; le baccalauréat supprimé, l'attrait sera le même, et l'accès de ces carrières n'en deviendra que plus facile.

On accuse enfin le baccalauréat de ne pas préparer à la vie pratique ; si nos colonies manquent de colons, c'est à lui et à l'enseignement classique qu'il faut s'en prendre. En outre, il attire vers les études secondaires une partie de la jeunesse dont l'énergie s'emploierait plus utilement aux travaux de la terre, du commerce et de l'industrie. Ces critiques ne sont pas fondées. L'enseignement classique et le baccalauréat qui en est la sanction n'ont pas pour but de former des spécialistes.

Sa véritable fonction est de donner une culture générale élevée. Et l'on oublie, en comparant nos colonies aux possessions anglaises ou hollandaises, que l'Angleterre et la Hollande recueillent le bénéfice d'occupations séculaires, pour la plupart, tandis que la conquête de notre empire colonial est de date beaucoup plus récente. Le temps est un facteur dont il faut tenir compte. Quant à l'exode vers les carrières libérales, c'est la loi militaire qui en est cause, avec ses dispenses.

Digitized by Google

Si, en supprimant le baccalauréat, on maintient les grades, les diplômes qui confèrent ces dispenses, il n'y aura rien de changé.

Le baccalauréat ne mérite donc pas les vifs reproches dont il a été l'objet. L'enquête de 1884, celle de 1898-99, conduite sous la présidence de M. Ribot, ont abouti aux mêmes conclusions. Quelques déposants ont demandé la suppression radicale du diplôme actuel; quelques autres son remplacement par un certificat d'études, simple changement d'étiquette, du reste.

La presque unanimité s'est prononcée pour le maintien du baccalauréat, c'est-à-dire d'une épreuve terminale de l'enseignement secondaire; mais l'enquête a fait ressortir les défectuosités du système actuel et la volonté des déposants d'y porter remède. En conservant le régime, il faut l'améliorer.

On propose deux moyens de faire disparaître les défauts du baccalauréat.

Le système de M. Rambaud, qui consiste à dispenser certains élèves de tout ou partie de l'examen, sur le vu du livret scolaire, est inapplicable, étant donnée l'existence de l'enseignement libre.

M. Combes demande pour les élèves des lycées et collèges de l'État un examen à l'intérieur de l'établissement; le jury serait composé de leurs professeurs, et présidé par un délégué du ministre, par un professeur de faculté. Pour les élèves de l'enseignement libre on maintiendrait le jury de l'État, au chef-lieu de l'Académie, comme aujourd'hui. Ce sytème exposerait les professeurs de l'enseignement secondaire, à la fois, aux défiances et aux sollicitations. Pour garantir l'autorité des épreuves, comme pour régler le niveau des études, il est essentiel de conserver l'unité de jury et la publicité de l'examen.

Il y a des améliorations de détail désirables et possibles : tel, l'emploi, généralisé, du livret scolaire; ce livret est un très utile élément d'appréciation, qui diminue l'aléa des épreuves; de même les examens de passage peuvent donner d'excellents résultats en exigeant des élèves un effort soutenu, si l'on y attache dans la pratique l'importance qu'ils doivent avoir; il faut aussi faire entrer dans les jurys

Digitized by Google

des professeurs de l'enseignement secondaire, avec ceux de l'enseignement supérieur.

Quant aux réformes essentielles, ce n'est pas sur le baccalauréat qu'elles doivent porter, mais bien sur les programmes, sur les cours d'études qui y conduisent et qui sont la véritable éducation. Il faudra s'appliquer à cultiver moins la mémoire des jeunes gens que leur intelligence.

***

Pour réaliser la réforme des cours d'études, il faut réformer le régime des lycées et collèges. Et d'abord, nous ne construirons plus de ces grands lycées qui abritent, comme aujourd'hui, jusqu'à 1.500 élèves ; la direction intellectuelle, la surveillance y sont forcément imparfaites. Il faut augmenter le nombre des lycées et des collèges, en leur donnant des proportions modestes, pour des classes de 10 à 20 élèves, et laisser à nos établissements plus d'autonomie.

Il est nécessaire, aussi, d'augmenter l'autorité et la stabilité du personnel administratif, en améliorant le recrutement des proviseurs et des principaux et en leur réservant un brillant avenir, en les fixant à leurs établissements par des avancements sur place et des classes personnelles, afin qu'ils ne soient plus l'étranger qui passe, indifférent aux élèves et à leurs familles.

Les répétiteurs ont une situation mal définie : il faut les supprimer ou leur donner accès dans le personnel enseignant.

Que faire pour l'internat? Le supprimer serait méconnaître l'intérêt de l'Université ; car le système allemand et anglais, qui consiste à confier les enfants à des *tutors*, à des professeurs qui les logent, les nourrissent, les entretiennent, ne réussit pas chez nous ; la suppression de l'internat universitaire ne profiterait qu'aux établissements libres.

La réforme sera utile si elle porte sur les programmes. Ils sont, en effet, trop lourds et il convient de les décharger. « Le but de l'enseignement secondaire, a déclaré le ministre, n'est pas de former des savants, mais

Digitized by Google

des esprits souples, avisés, clairs, des jugements droits, des intelligences vives, ayant un grand pouvoir de travail et d'assimilation... Il nous faut, à dix-huit ans, des têtes bien faites, plutôt que des têtes bien remplies. »

Mais quel parti prendre en matière de programmes? De l'enseignement classique et de l'enseignement moderne lequel est supérieur à l'autre? L'un et l'autre sont indispensables, car ils répondent à des nécessités également impérieuses, bien que d'ordres différents. Les humanités ont fait notre génie national; elles forment la seule aristocratie que puisse accepter un peuple libre comme le nôtre, l'élite intellectuelle. Mais, l'évolution économique et sociale, la concurrence toujours plus âpre, exigent des connaissances pratiques et rapidement acquises. C'est pourquoi il faut maintenir les deux enseignements et pour éviter entre eux une rivalité funeste les séparer très nettement; on assignera au moderne des limites très précises, lui donnant ainsi une autonomie qui lui permettra de grandir et de porter des fruits; dans cette branche de l'enseignement secondaire on s'appliquera notamment à l'étude des langues vivantes, mais dans un but pratique, en vue de la correspondance et de la conversation.

Enfin, en terminant, le ministre exprimait le désir que le droit fut confié aux proviseurs et aux principaux de réduire, suivant les circonstances ou les individus, les prix des pensions. Ils sont beaucoup trop élevés. C'est un sacrifice budgétaire, sans doute, mais le Parlement en appréciera la valeur démocratique.

Voilà, en ses grandes lignes, la réforme de l'enseignement secondaire, telle que l'entend M. Leygues, d'accord sur la plupart des points avec la Commission. Son discours a exprimé une confiance forte, une conviction solide, que les dangers dont est menacée l'Université ont été grossis et qu'il n'est pas besoin, pour soulager le malade, de recourir au traitement radical de M. Pozzi, rapporteur, mais d'abord chirurgien.

Pierre FRARY.

Digitized by Google

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Par Madame Juliette Adam

Nice, 25 mars 1900.

Tout autre que Guillaume II serait, à cette heure, embarrassé par le jeu des complexités de l'opinion publique allemande; mais il se plaît à ce jeu et ajoute volontiers à ces complexités, certain, il le croit, que plus une opinion prend le mors aux dents, plus il est facile de l'acculer à un point voulu.

Nous nous rappelons sa dépêche retentissante au président Krüger, puis ses protestations de publiques tendresses pour sa chère grand'mère la reine Victoria; puis encore, après son retour d'Angleterre, ayant réalisé le bénéfice de son voyage par des courtages sur Samoa, la liberté donnée par lui à la presse officieuse allemande, de prendre hautement parti pour les Boërs. Guillaume II fit alors lancer à sa plus grande allure l'opinion germanique contre Albion et cela dans le but d'exalter l'âme de ses sujets en faveur de l'augmentation de la flotte.

Une fois la dite opinion lancée, Guillaume II, qui n'a de goût pour aucune liberté, même pour celles qu'il octroie accidentellement, reprit brusquement en sens contraire la direction du mouvement. Plus son peuple obéit à l'impulsion qu'il lui donne, plus il se plaît à l'arrêter court.

Voilà donc, en pleine effervescence fiévreuse, l'ordre donné à la presse officieuse allemande de calmer subitement son enthousiasme pour les héroïques guerriers du Transvaal et d'avoir à s'enflammer pour la vaillance et pour la tenacité britanniques.

Cependant la haine contre l'Angleterre, qui couve au

Digitized by Google

fond du cœur du peuple allemand, ainsi aspergée d'eau froide, pourrait s'évaporer en fumée et sa passion pour l'augmentation de la flotte en être éteinte; mais Guillaume II sait faire attiser en sous main le feu qu'il a publiquement noyé.

Tandis que la commission de la flotte cherche des ressources introuvables, que la commission du budget se hâte d'établir, comment et pourquoi, selon l'usage, l'exercice courant se solde par un déficit, sourdement, tout en bas, sans qu'il en soit question dans les journaux, Guillaume II excite la propagande en faveur de l'augmentation de la flotte, et l'on chuchote au besoin que l'Angleterre, brossée par un tout petit peuple quatre mois sur terre, pourrait être facile à brosser un jour sur mer par une flotte allemande dûment augmentée.

On a stimulé l'ardeur aquatique des jeunes Allemands par la création de « sociétés scolaires de la flotte », notamment dans le duché de Bade, dont les destins maritimes n'apparaissent guère à première vue.

On a dit à ces futurs marins, dans de pompeux discours entre les quatre murs des classes, qu'ils doivent sauver le commerce de « l'Allemagne toujours plus grande » des griffes de l'Angleterre, comme leurs pères ont sauvé la Prusse des crocs de la France. Aussi ces très jeunes personnages, gonflés de leur importance, s'efforcent-ils, avec l'aide de leur famille, d'amasser 5 *pfennigs* et de les remettre chaque semaine à leurs professeurs, lesquels se préparent, avec d'aussi fortes sommes et l'appui de leurs élèves, à conquérir l'empire liquide.

Ce n'est pas tout! Où les fils ont passé passeront bien les mères, et ne voilà-t-il pas que « l'Association générale des femmes allemandes » lance un appel à ses sœurs de toutes classes, pour associer les épouses germaines à leurs époux, à leurs fils, suivis de leurs filles, dans le but d'aider à la même conquête, à l'aide des mêmes cuirassés impériaux, des mêmes plaines liquides.

Les femmes allemandes abandonnent, à cette heure, les sociétés de secours aux blessés, les œuvres de charité, pour récolter les sommes nécessaires à la construction des vaisseaux.

Digitized by Google

Avec leur concours et celui des neuf pfennigs des petits Allemands, il faut espérer qu'on n'aura plus besoin de recourir aux nouveaux impôts qui terrifient les députés allemands les plus chauvins.

Cette augmentation de la flotte semblait devoir bouleverser tous les partis en Allemagne. Individuellement, on était pour ou contre l'augmentation, sans accepter le classement des partis habituel. Sans doute le groupement impose tôt ou tard des réflexions. Tel groupe qui s'est engagé à ne pas voter de nouveaux impôts peut être dans le plus grave embarras, d'autant qu'avec le travail auquel se livre Guillaume II sur l'opinion, en cas de conflit, une dissolution, les élections se faisant sur une question de défense nationale, un nouveau Parlement voterait sûrement les dits impôts.

Mais des éléments nouveaux de discussion ont reformé les rangs et pourraient bien compromettre certains succès escomptés par Guillaume II.

A force d'avoir embouché toutes les trompettes en faveur de l'augmentation de la flotte et prouvé que ladite augmentation aiderait dans une proportion incommensurable aux échanges, à la réalisation de la vie à bon marché pour le peuple, les agrairiens ont pris peur des importations et des échanges plus ou moins libres. Or, les agrairiens au Reichstag étant les grands propriétaires terriens, l'aristocratie, les conservateurs à outrance, ils ont saisi aux cheveux une occasion, celle de l'examen des viandes étrangères, pour, sous prétexte de protection de la santé publique, voter, en première et deuxième lecture, une loi de prohibition totale des viandes étrangères à partir de 1903.

Alors à quoi servira l'augmentation de la flotte pour protéger le commerce si on réduit le commerce? L'opposition socialiste qui veut la vie à bon marché et qui proteste contre l'augmentation de la flotte s'est vue forcée de combattre à outrance ceux avec lesquels elle était sur le point de s'allier pour combattre ce qu'on appelle dans l'opposition la politique « genre anglais » de Guillaume II, c'est-à-dire la politique qui sacrifie tout au commerce et à l'industrie.

Digitized by Google

L'Allemagne est un pays agricole. La terre résiste là comme partout ailleurs à la théorie des échanges rapides; les produits du sol, lourds, et sur lesquels les bénéfices se réalisent difficilement, ayant plus de valeur sur place que lorsqu'ils courent le monde. Le commerce et l'industrie, alimentés par le capital bourgeois qui exige une rémunération, utiles, l'un pour réduire le prix de la vie et l'autre à l'augmentation des salaires, sont soutenus surtout par les castes des villes. Le commerce et l'industrie deviennent, lorsque ces deux sources de richesse prédominent dans un pays, les ennemis féroces de l'agriculture; ils exigent volontiers qu'on la leur sacrifie. Messieurs les agrairiens de Prusse n'entendent pas de cette oreille-là. Ils sont puissants au Reichstag et nullement prêts à abandonner la lutte.

Pour intéresser les ultramontains et les piétistes à leur système de prohibition, ils ont imaginé, en même temps qu'ils essayaient d'entraver le libre échange, de réduire la liberté de penser ; c'est un même principe s'exerçant contre la trichine et contre la licence. La loi *Heinze*, qui passionne tous les esprits libéraux et artistes en Allemagne, si elle était votée, serait une atteinte dangereuse à la liberté de l'art sous toutes ses formes. Aussi les protestations, les manifestations, ne font-elles que croître dans tous les milieux les plus bruyants, milieux artistiques, universitaires, littéraires, parmi les étudiants, etc.

Le gouvernement de Guillaume II fait la sourde oreille à toutes les demandes d'avoir à se prononcer dans un sens ou dans un autre à propos de la prohibition de la trichine ou de celle de la licence.

Il a besoin du vote d'un certain nombre d'agrairiens pour l'augmentation de la flotte ; comment s'aligner contre eux? Ce serait courir le risque de voir la proposition, si chère au cœur de Guillaume II, repoussée. Prendre parti pour la prohibition, c'est irriter les socialistes, les indépendants, c'est se mettre, en outre, dans l'impossibilité de renouveler le traité de commerce avec l'Amérique. Se prononcer en faveur de la loi Heinze c'est, il est vrai, gagner des concours parmi les conservateurs du centre, mais c'est s'aliéner les milieux universitaires, artistiques,

Digitized by Google

qui prennent une large part à l'enthousiasme pour l'augmentation de la flotte. Si le gouvernement est perplexe, certains partis au Reichstag sont davantage encore dans l'embarras. Lorsque sonnera l'heure de voter l'augmentation de la flotte, le parti démocratique, les Polonais, le Centre, les socialistes, qui forment une opposition compacte, subiront la bourrasque qui déracinera la plupart de leurs membres. Les nationaux libéraux et les conservateurs bénéficiant de la tempête, se resserreront et réuniront pour recréer le fameux « cartel » de M. de Bismarck, et, dévoués au gouvernement, l'aideront de tout leur pouvoir à restreindre toute liberté. Le suffrage universel lui-même ne tardera pas à être atteint.

Une seule chose peut enrayer ce mouvement, c'est le vote à grande majorité de l'augmentation de la flotte, mais alors, c'est la consécration d'un déficit régulier, c'est accumuler les charges futures, c'est être forcé de prendre la responsabilité des impôts de consommation les plus intolérables à un peuple, c'est encourager l'empereur-roi dans son insatiable passion des dépenses publiques, c'est entrevoir le spectre de la banqueroute.

L'opposition, comme à Vienne, comme à Rome, a inauguré à Berlin, ces derniers jours, la méthode de l'obstructionnisme. Méthode fatale entre toutes qui, d'ordinaire, immobilise la politique d'un pays au profit de la réaction et qui n'aura guère de résultat au Reichstag que de rapprocher les grands propriétaires terriens du centre catholique et de surexciter leur conservatisme réciproque.

Nous avons assisté cette quinzaine à une volte-face des antipathies françaises à Londres fort imprévue. Les interminables défaites du général Buller exaspéraient les impérialistes anglais contre la France, les brusques victoires du maréchal Roberts les ont exaspérés contre l'Allemagne. Kimberley, Ladysmith délivrés tout à coup, le ton du comte de Bulow, les paroles du comte de Hatzfelds ont eu leur véritable signification, les cartes postales allemandes, les articles de la presse chauvine de Berlin ont pris subitement leur proportion. Nous avons lu dans le *Times*, à propos de la publication du « Livre Bleu », des incidents du « Bundesrath » et du « Herzog » une leçon

Digitized by Google

fort sèche, quoique singulièrement tardive, dont je rapporte ici les traits principaux.

« Les relations internationales entre Etats civilisés ne vont pas sans un certain respect des bonnes manières et de la courtoisie, nous apprend le *Times*. Ce n'est pas en imitant la « Grobheit » du prince de Bismarck que M. de Bulow prouvera qu'il possède la même intelligence. En tout cas les Allemands qui croient que ce ton impoli du dictateur est celui qui convient lorsqu'on parle à l'Angleterre feront bien de se détromper.

Des attaques scandaleuses contre la reine ont été publiées dans la presse allemande, des cartes postales insultantes pour l'armée et la cour d'Angleterre ont circulé en Allemagne, et dans le cas de tout autre Etat européen on n'aurait pas supporté une semaine de pareils outrages, mais on nous avait assuré qu'au moins la conduite du gouvernement allemond avait toujours été correcte.

Il est bien difficile de le croire encore après lecture du Livre Bleu. »

A cela la *Gazette de Cologne* répond :

« Les gens qui sont dans leur tort ont toujours vingt-quatre heures devant eux pour se plaindre et pour injurier. Il est donc tout naturel que la presse anglaise se comporte comme elle le fait en ce moment.

Mais, en Allemagne, il y a au contraire tout lieu de se montrer satisfait en voyant la façon claire et précise dont notre secrétaire d'Etat aux affaires étrangères s'est exprimé, en face d'une série d'actes arbitraires et injustes du gouvernement anglais.

Ce gouvernement s'est comporté envers nous de façon grossière (*grob*). Alors même que notre gouvernement se serait comporté de même façon, comme le veulent les Anglais, nous serions donc simplement quittes à cette heure. »

Mais oui, on est tout simplement « quitte » entre compères après l'échange de quelques grossièretés. Bien enfantins seraient ceux qui se laisseraient influencer dans leurs raisonnements par ces aménités ; M. de Bulow a cueilli au Reichtag un succès de chauvinisme sur le dos de la chère Angleterre qu'il a traitée de façon quelque peu humiliante, il est vrai, mais est-ce que M. Chamberlain au moment où il adressait ses plus gracieuses amitiés à l'Allemagne en vue de l'alliance anglo-germaine-américaine, n'usait pas d'un singulier procédé en inaugurant le dangereux et contestable droit de visite sur un bateau neutre et ami, sur un bateau allemand ?

La sortie du *Times*, journal officieux dont les inspirateurs connaissaient bien avant la publication du « Livre

Digitized by Google

Bleu » ce qu'il contenait, a eu le tort de ne se faire qu'au moment psychologique où il fallait :

1° Calmer l'opinion française très montée contre les menaces de guerre de l'Angleterre, arrêter nos préparatifs de défense en nous faisant croire qu'Albion ne nourrissait aucun projet malfaisant contre nous, et qu'au contraire, elle avait le courage de son irritation contre nos vainqueurs allemands ;

2° Prendre des airs rodomonts avec le gouvernement de Berlin qui en souriait et ne pas en prendre vis-à-vis de la Russie qui mobilisait en Asie, cesser toutes menaces anglaises contre la France qu'exaltait de plus en plus la mobilisation russe en Asie ;

3° Enfin signifier à Guillaume II que le Foreign Office vainqueur reprenant ses façons cavalières ne lui permettrait pas quelque fantaisiste intervention en faveur des Boërs vaincus.

Et la preuve que les rodomontades anglaises envers l'Allemagne n'étaient qu'un simple procédé réparateur vis-à-vis de la France, c'est que les indignations sur la grossièreté du gouvernement teuton avaient pour contre-partie soulignée des louanges à « la correction » du gouvernement français.

Puisque la France ne peut plus être, d'après ce que l'on nous enseigne, le pays des nobles enthousiasmes, puisque les dernières pages de la grande, de la sublime histoire morale qui a fait sa vie durant tant de siècles, sont publiquement déchirées, puisque notre France chevaleresque ne peut plus se livrer « inconsidérément » à ses instincts généreux qui l'ont faite grande et noble entre toutes, j'aimerais mieux pour elle, de la part d'Albion, un brevet de grossièreté qu'une attestation de politesse, au moins on pourrait, comme le dit la *Gazette de Cologne*, être à certains jours *quitte* avec elle.

Le *Daily Mail*, qui mène l'une des rondes macabres de la politique anglaise, écrivait, à la fin de la dernière quinzaine, au moment même où ses inspirateurs officiels décernaient à nos gouvernants le prix de bonne conduite : « L'Angleterre ne doit pas cesser d'envisager la possibilité d'une guerre avec la France. »

Digitized by Google

Un journal financier de Londres, écho des influences qui gouvernent l'Outre-Manche à cette heure, le *Financial News*, affirme à ses lecteurs que la France, « capable de commettre toutes les folies », peut déclarer la guerre à l'Angleterre à la fin de son Exposition.

Voilà par quels procédés d'apaisement on fait marcher de front, chez nos voisins, la nécessité de nous endormir par une fausse sécurité et celle de maintenir l'esprit public à la température guerrière où l'on veut qu'il soit chauffé.

Certes, et j'en connais, un grand nombre de bons esprits, en Angleterre, se refusent à admettre la possibilité d'une guerre avec la France; mais ces mêmes esprits qui, au moment du raid Jameson, se scandalisaient, n'ont-ils pas fini par admettre que les complices de ce raid défendaient le drapeau anglais, en continuant cyniquement, avec l'armée de la nation, l'œuvre que des aventuriers à la solde de Cecil Rhodes n'avaient pu accomplir.

On me répondra : les circonstances recèlent des arguments imprévus. J'ajouterai : « surtout en Angleterre ». A voir le chemin fait par le grand homme d'État qu'est lord Salisbury depuis le jour où, pour la première fois, il parlait des Républiques sud-africaines à la Chambre des lords en octobre 1899, on juge du chemin que peuvent faire ceux qui se laissent simplement conduire en troupeau par les événements.

Le but que poursuivait le gouvernement de la Reine, avait dit lord Salisbury au début de la guerre, n'était autre que de rétablir la paix en Afrique; il ne s'agissait nullement « de conquête ou d'or ». Et cependant c'est le même lord Salisbury qui, répondant à l'appel émouvant de l'héroïque petit peuple qui demande la paix, refuse cruellement d'accepter comme condition une indépendance qui n'avait point été mise en cause.

C'est à croire, lorsqu'on se remet en présence de toutes les péripéties du drame sud-africain, que jamais autant d'hypocrisie, de duplicité, de perfidie plus colossales ne furent dépensées dans une action de la politique anglaise, à croire que lord Salisbury n'a cessé d'être en accord parfait avec MM. Chamberlain et Cecil Rhodes et les actionnaires

Digitized by Google

de la Chartered, que sa seule réserve a été dans le refus de prendre certaines responsabilités dans l'échec du raid Jameson et dans les défaites de l'armée; mais sa haine contre les Républiques sud-africaines est la même que celle de MM. Chamberlain et Cecil Rhodes; ses convoitises n'ont pas plus de limites que les leurs. On acceptait jusqu'ici l'idée que l'Angleterre, par amour du négoce, si elle avait maintes fois déchaînées la guerre chez les autres, avait, elle, le culte de la paix. Le cardinal Vaughan ne répondait-il pas, lui-même, ces derniers jours, à une question d'un correspondant français :

« L'idée dominante en Angleterre est le commerce et par conséquent la paix, non la guerre. Ce n'est peut-être pas un but très élevé, mais c'est un fait que le commerce est ici l'idée dominante et non la conquête. »

A moins, Monseigneur, que la conquête, comme par exemple celle du Sud-Africain, ne soit encore du commerce et quel commerce! Un échange d'or et de sang.

Sir Cecil Rhodes, le délivré de Kimberley, le Napoléon du Cap, qui a fait, entre parenthèse, durant quatre mois, triste figure d'assiégé, est en route pour Londres.

Il s'agit de savoir si, après avoir joui des ovations de la foule londonnienne avant les généraux vainqueurs qu'il blâme et déteste, nous répète-t-on, sir Cecil Rhodes restera l'ennemi sanguinairement implacable des Boërs, ou s'il craindra que l'assimilation des deux Républiques à la couronne ne deviennent dans l'avenir un obstacle à la Fédération qu'il rêve de gouverner.

Les généraux en Afrique semblent s'acharner à pousser au désespoir les Républicains de l'État d'Orange et du Transvaal. Le maréchal Roberts en entrant à Bloemfontein destitue le gouvernement de la République d'Orange, déclare son président déchu de tout pouvoir, et le pays placé par la conquête sous la souveraineté de la Reine. Voilà qui est simple. Le général Prytman, violant les droits les plus sacrés, assimile les Orangistes, dans une proclamation qu'il leur adresse, à des rebelles, les menace de les traiter comme tels, malgré leur qualité de belligérants reconnue par l'Angleterre elle-même, et que nul, jusqu'à ce jour, n'est autorisé à leur contester.

Digitized by Google

Sir Cecil Rhodes, qui ne se paie pas de mots, soupçonne-t-il un danger dans l'état d'esprit des Africanders du Cap et du Natal révoltés par la mauvaise foi, par les menaces anglaises et qui voient leurs destinées futures ballottées entre l'exil ou la ruine. Que pense l'homme néfaste, grand maître de la Chartered, cause première de tant de larmes, de tant d'hécatombes, de tant d'irréparables misères, que pense-t-il du délire d'enthousiasme des Zoulous, des Cafres, des Basutos, etc., de tous ces noirs qui ont vu, avec une joie frénétique, l'entassement des cadavres des blancs dans les deux armées, et à qui on a appris avec quelles armes on les tue ?

M. Cecil Rhodes dira-t-il à Londres un mot en faveur de la paix, ou sa présence en Angleterre ajoutera-t-elle encore à l'implacabilité d'Albion, et au désespoir des Boërs?

Les deux Présidents de l'Orange et du Transvaal terminaient ainsi leur suprême appel à la justice de l'Angleterre.

« Si le gouvernement de Sa Majesté est décidé à détruire l'indépendance des deux Républiques. il ne nous restera, à nous et à notre peuple, qu'à persévérer jusqu'au bout dans la voie où nous sommes déjà engagés, en dépit de la prépondérance écrasante de l'empire britannique, ayant confiance que Dieu, qui a allumé l'inextinguible feu de l'amour de la liberté dans nos cœurs et dans ceux de nos pères, ne nous abandonnera pas, mais qu'il accomplira son œuvre en nous et en nos descendants. »

Les Burghers, abandonnés par tous excepté par eux-mêmes et par Dieu, ont affirmé devant l'univers une fois de plus qu'ils n'ont pris les armes que pour défendre leur indépendance menacée.

Le *Times* après lord Salisbury leur répond :

« Les seules conditions que le gouvernement britannique puisse accepter avec prudence et sécurité pour l'empire et les républiques boërs sont des conditions d'absolue soumission.

Jusqu'à ce que le président Krüger et le président Steijn soient disposés à mettre bas les armes, ils peuvent se dispenser d'adresser des communications au gouvernement anglais. »

A cela le président Krüger réplique à son tour par un télégramme adressé à ses amis d'Amérique :

« Les Burghers ne cesseront de combattre que lorsqu'ils seront morts. Nos troupes regagnent en bon ordre notre première ligne de défense, sur notre sol.

« La campagne du Natal nous a été plus longtemps favorable que nous ne l'espérions. Les Anglais n'atteindront jamais Prétoria. Les Burghers, Steijn, Joubert et moi-même, aussi bien que tous les autres, nous sommes unis. Il n'y aucun dissentiment. Dieu nous aide !

Digitized by Google

Répétons avec eux : que Dieu les aide ! et nous femmes soyons fières d'apprendre que les femmes boërs réclament le périlleux honneur, le droit de défendre le sol sacré de la Patrie comme leurs maris, leurs frères et leurs fils. Un corps de 2.000 amazones est formé à Prétoria. Notre cœur est avec elles.

Se pourrait-il que les Irlandais fussent assez naïfs pour considérer autrement que comme une démarche exigée par les circonstances la visite de la Reine Impératrice à Dublin? Ils ne sauraient oublier, j'imagine, l'indifférence de Victoria à leurs misères, à leurs famines, aux tortures qui ont depuis trois siècles broyé leur pays et, depuis un demi-siècle sous le règne de sa gracieuse Majesté, diminué le nombre des Irlandais de moitié. Ils ne sauraient ne pas se dire que la Reine anglaise est presque contrainte à leur rendre hommage tant le concours des vertus militaires, de l'héroïsme celtique des soldats et des généraux issus de leur race ont été nécessaires au sauvetage de l'armée anglo-saxonne en Afrique.

Lord Roberts. lord Kitchener, les généraux French, Kelly-Kenny, Cléry, White sont Irlandais. Wellington aussi l'était !

Les régiments d'Irlande ont pu enfin porter, le jour de Saint-Patrick, l'emblème national, le trèfle, le *Shamrock*. Bien plus, à Londres, où le mépris des Irlandais est si grand, les pairesses et les baronnes, la princesse de Galles, le prince héritier ont, dans une vente de charité, arboré le trèfle et vendu des produits d'Irlande. Ne voilà-t-il pas de quoi oublier des siècles de douleur ?

Les Irlandais sont généreux ; ils souriront de cette sympathie tardive et intéressée. Ils accueilleront la Reine impératrice en auguste visiteuse, si elle maintient sa promesse de venir les voir ; mais, après son départ, ils s'avoueront que si c'est seulement pour avoir aidé les Anglais à arracher la liberté à deux peuples héroïques qu'ils ont reçu la visite impériale et royale sans qu'eux-mêmes bénéficient de quelque liberté octroyée, eh bien, ils s'avoueront qu'une fois de plus ils ont été dupes.

Juliette ADAM.

Digitized by Google

REVUE DRAMATIQUE

L'AIGLON

M. Edmond Rostand est un triomphateur. Il possède les qualités qui agissent fortement sur les foules, qui les ensorcèlent et les entraînent dans la griserie des enthousiasmes. Il remporte avec sa nouvelle pièce, l'*Aiglon*, sous les traits et la forme de Mme Sarah Bernhardt, un succès éclatant qui sera de longue durée, car les éléments qui le composent sont autant les mérites de la pièce que la joie et la satisfaction qu'éprouve le public suggestionné par la vision historique se dégageant du drame et charmé par l'ingéniosité avec laquelle l'auteur a su présenter son sujet et en tirer la quantité d'effets obtenus. Cette habileté, si elle n'est pas évidemment le fond de notre théâtre, ne doit jamais s'en dissocier ; elle lui est utile et souvent indispensable. Elle fit la notoriété de M. Sardou et aida Dumas fils à faire accepter du public des idées hardies.

Cette question de l'artifice divise d'ailleurs les auteurs dramatiques en deux catégories générales : d'un côté, les réalistes, les déductifs subordonnant l'œuvre à leur sujet ; de l'autre, les imaginatifs et les professionnels qui dans un sujet voient surtout un prétexte. Le thème de l'*Aiglon*, déjà traité, il y a un an, sous le titre du *Roi de Rome* par MM. Emile Pouvillon et d'Artois, nous fournit à propos un exemple de l'une et l'autre manière d'interprétation.

Dans le *Roi de Rome*, M. Emile Pouvillon, aidé par M. d'Artois pour la mise en scène de son œuvre d'abord purement littéraire, se circonscrit méthodiquement dans l'histoire, dans le document humain. Si les annales sont assez rares sur la matière et peu explicites, du moins elles fixent certaines présomptions directrices et dont on ne doit pas s'écarter, sous peine d'errer dans l'arbitraire et dans le domaine du non réel, c'est-à-dire dans celui qu'habitent les créations imaginaires de théâtre non contrôlables. Ce sont des bornes qu'on impose ainsi à l'inspiration, mais l'œuvre y gagne en clarté, en énergie, en vérité, et c'est la saine et durable méthode de notre art français classique. Ce fut celle de M. Pouvillon qui serra de près son

Digitized by Google

sujet et ne lui permit pas de l'entraîner au-delà des frontières probables qu'avait dessinées la réalité, combinée, il est vrai, avec le rêve démesuré où apparaît l'époque napoléonienne.

M. Pouvillon, après avoir présenté le petit roi de Rome, enfant, refusant rageusement de quitter le Palais des Tuileries, nous le montre quinze ans plus tard, jeune homme maladif, emprisonné à Schœnbrunn et à Vienne, dans l'uniforme blanc d'un colonel autrichien. Une pensée unique habite ce front. Mais cette pensée bouillonnante est trop forte pour ce corps grêle, elle le disloque, le mine, active la malignité de la nature et de « ce candidat au trône, fait surtout un candidat à la tombe ». Héritier du grand dominateur du monde, du plus volontaire des conquérants, il en a reçu l'âme ou du moins, par imitation, il veut agrandir la sienne à la dimension de celle qui n'eût peut-être jamais d'égale. Idée en somme plus démocratique que vraiment royale et bien digne du fils du grand parvenu de la Révolution française : un dauphin en exil ne meurt pas généralement de son exil. Ici, que le duc de Reichstadt meure de son mal de la maladie et de son mal d'être le fils de Napoléon, cela se conçoit. Ses ambitions n'atteignent pas d'autre champ que celui du rêve, elles s'y évertuent et brisent le crâne où elles se bousculent, pressées et tumultueuses. Il aspire à parcourir le monde et le terrain lui est mesuré par la distance que peut franchir un cheval au galop dans une demi-journée. Il l'étouffe dans la tension d'une volonté faible et dans l'impuissance, il croit, par instant, que son geste va soulever la France, remuer le monde, et devant l'œil ironique de Metternich, il tremble tout-à-coup, son dos se couvre d'une sueur glacée, sa gorge se serre et il tousse. Tel il nous apparut et demeure vibrant dans nos mémoires, représenté par l'admirable M. de Max, se soulevant avec des efforts surhumains vers la puissance et retombant, vaincu par la trahison de sa chair maladive et par le contre-coup des imaginations trop vives, au désespoir et à l'inaction. Mais s'il est chétif, c'est tout de même un Napoléon que nous voyons agoniser et mourir, victime d'un sang et d'un cerveau qu'il tient du rude homme de Brumaire. M. Pouvillon a rigoureusement respecté le sens tragique de l'antithèse et localisé son beau drame dans la petite portion d'humanité que, sans grands incidents, représente le pâle duc de Reichstadt.

Plus auteur dramatique, M. Edmond Rostand a davantage le sens scénique, c'est-à-dire le sens des conditions à remplir pour frapper le public et varier ses émotions. M. Rostand appartient surtout à son

Digitized by Google

imagination, il la suit dès qu'elle se met en route et où qu'elle le mène. Il marche derrière elle, à la romantique, attiré par le spontané et par le brillant. Il ne se confine ni dans le sujet, ni dans le type qui lui sert de modèle, il ira, au contraire, volontiers vers toutes les idées qu'ils éveillent à côté. L'exilé de Schœnbrunn devient comme un prétexte à toutes les fantaisies de l'esprit de l'auteur et abdique sa personnalité de rêveur souffreteux pour endosser celle d'un poète au cerveau vivace et infatigable.

Les deux thèmes du *Roi de Rome* et de l'*Aiglon* sont identiques, avec les mêmes épisodes, les mêmes traits, le même développement et les mêmes conclusions ; les manières et l'arrangement diffèrent seulement. M. Rostand conserve la tradition historique, mais au lieu de s'en tenir à la psychologie, à la douleur de son héros, il se répand avec abondance et avec verve sur tous les textes poétiques dont l'invention peut environner la sympathique personnalité de ce prétendant platonique.

Les trouvailles sont nombreuses; bout à bout, elles déroulent toute la pièce, ainsi que des feux d'artifice qui se succéderaient. Entre autres, il y a l'épisode du « Jeune-France », romantique, rongé par le spleen et qui, cherchant un révulsif dans l'action, vient offrir au duc un compromis entre le bonapartisme et la neurasthénie, fine et verveuse interprétation d'un moment de notre histoire politique et littéraire ; il y a le couplet infiniment joli et gracieux sur la musique et la forêt, où il semble que Shakespeare ainsi transposé gagne en grâce et en facilité ; il y a l'évocation de la grande armée à l'aide de petits soldats de bois, peints suivant les uniformes de tous les régiments de France, et qui, dressés sur une table, devant une fenêtre ouverte, se détachent sur l'horizon du parc, pareils à la fameuse armée qui marcherait au loin ; il y a la bibliothèque du jeune duc installée dans son ciel de lit, et les livres qui parlent, qui descendent vers le jeune homme endormi, murmurent à ses oreilles, au milieu de ses fièvres lentes, d'éblouissants rêves de gloire ; il y a la fête des ruines, le souper masqué sous les orangers aux fruits lumineux ; il y a l'apostrophe de Metternich au « petit chapeau », le sentiment de joie et de terreur persistante du diplomate devant ce feutre dur et usé, qui saluait les peuples et sous lequel gîtait le tonnerre qui ébranlait le monde ; il y a le champ de bataille de Wagram où les cadavres endormis se réveillent, où leurs voix se mêlent au vent qui passe, où le sang remonte à la surface du sol, monte plus haut encore, en inondation rouge, jusqu'à la gorge de l'infortuné et « expia-

Digitized by Google

toire » roi de Rome qui étouffe, — la tache de Macbeth devenue un Océan.

Parmi ces épisodes, il en est un particulièrement saisissant que j'ai réservé, parce qu'il se détache sur la pièce et qu'il l'éclaire, en même temps peut-être qu'il en porte la critique.

Au milieu de la nuit, Metternich encore ému de sa haine rétrospective et dans une sorte d'hallucination, croyant que le vrai Napoléon va lui apparaître de nouveau, se trouve en présence du blême duc de Reichstadt. Il se précipite sur lui et, un flambeau à la main, il le traîne devant une haute glace et lui crie, d'ailleurs assez irrespectueux des maîtres qu'il sert: « Regarde-toi dans ce miroir, tu te crois un Napoléon, regarde-toi, tes cheveux sont blonds et fades, ton front n'est qu'imaginatif, tes yeux tout rêveurs et sans volonté ; un Napoléon, toi ! tu es un descendant de Jeanne la Folle et du monomane Charles-Quint ; dans tes veines s'endort un sang de race épuisée, dans ton cerveau vaguent de vaines visions de folie héréditaire. »

Et en effet, dans l'*Aiglon* — au rebours du *Roi de Rome* où M. Pouvillon avait galvanisé le fils de Napoléon — M. Rostand a représenté le type général d'une race déchue et, particulièrement, le fils de l'inconsistante Marie-Louise.

Le fils a beau blâmer, gronder sa mère, il est comme elle, gracieux et léger. Sous sa mélancolie de surface, on devine une complexion folâtre et dilettante. La joie des plaisirs ne l'attire pas, car il songe au trône de France, mais il irait à eux instinctivement. Un peu de distraction aurait vite raison de ses humeurs noires passagères. Son âme est la bulle de savon irrisée qu'entraînent les moindres souffles, qui palpite sous les vibrations d'un orchestre ou d'une forêt qui murmure, et elle éclate tout-à-coup, parce qu'elle s'est élevée un peu trop haut dans une atmosphère raréfiée.

Cette distinction établie, il n'y a plus qu'à admirer la nouvelle pièce de M. Edmond Rostand, œuvre de poète inspiré qui ajoute un éclat nouveau au romantisme français bientôt centenaire.

Mme Sarah Bernhardt a fait de l'*Aiglon* une création géniale, mobile, variée, puissante d'évocation. Nul rôle ne lui valut encore l'enthousiasme qui l'accueillit dans cette pièce qui s'achemine vraisemblablement vers les justes et lointaines destinées de *Cyrano*.

Jules CASE.

Digitized by Google

LA MODE

L'Art de s'habiller

Robe de jeune femme en tulle Chantilly blanc à pois, la jupe bordée d'une guirlande de roses ondulée, la guirlande se retrouve au corsage en dentelle drapée serré à la taille par une ceinture de velours noir avec boucle.

Epaulettes de même velours.

Rose dans les cheveux.

Digitized by Google

Robe en drap, la jupe rayée de piqûres en biais, le boléro légèrement blousé et brodé d'une ceinture de galons attenant à la jupe, le col droit également brodé.

Grande capeline de paille cerclée d'un ruban de taffetas et ornée d'une longue plume amazone.

Digitized by Google

Robe de drap clair, faite de bandes piquées, le corsage attenant à la jupe par une ceinture de drap, les bandes très rapprochées, le haut garni d'un empiècement de guipure de Venise, dentelé formant la manche.

Chapeau tout en bouillonnés de tulle garni d'aigrettes.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Une polémique est engagée, à propos du dernier livre du colonel de Rochas, **Les Sentiments, la Musique et le Geste**, dont nous avons rendu compte ici; nous avons même (N° du 15 janvier, page 311) publié les deux gravures discutées par M. Hourston, dans le *Light*; l'éminent photographe soutient, en résumé, que la lumière visible peut seule agir sur une plaque sensible. La thèse est déjà discutable, puisque la vision des yeux est, — cela est prouvé, — infiniment moins subtile que celle des bons objectifs. En outre, M. Hourston raisonne sur les *gravures* des clichés, forcément imparfaites, et non sur les *négatifs*, dont l'étude par transparence détruit ses objections. Les deux clichés, en effet, sont des *instantanés*; il n'y a aucun détail sur la robe de Lina, parce qu'elle est blanche et que l'éclair de magnésium l'a trop violemment éclairée, par rapport aux objets environnants; le fond étant rouge et vert foncé (boiseries arabes) est forcément lourd et sombre; les stratifications ne peuvent être causées par « un développement prolongé » puisque les quatre photographies tirées, ce soir-là, sur *la même* pellicule de Kodak, ont été développées dans le même bain, dans le même temps et que les deux autres, reproduisant Emma Calvé dansant, sont d'une netteté parfaite.

Mais où, surtout, M. Hourston se trompe manifestement, c'est lorsqu'il dit : « La tête est presque invisible, à cause de la couleur sombre des cheveux et, par conséquent, plus insuffisamment exposée que les bras et la robe. » M. Hourston ignore que, sur les originaux négatifs, par transparence, la tête n'est pas *presque invisible*, mais totalement disparue et volatilisée; ce qu'il prend pour un contour de coiffure n'est que le haut d'une fenêtre arabe, dont le lobe confus l'induit en erreur, d'ailleurs, la discussion est impossible dans les conditions où M. Hourston est obligé de critiquer; il ne raisonne que sur des hypothèses; celle qu'il envisage, touchant l'*exception* de ces deux photographies, est sans valeur : ce sont les *seules* qui aient été faites ce soir-là, dans des conditions, en effet, très difficiles à réunir. L'examen des négatifs détruit donc toute l'argumentation de l'excellent praticien et le mystère fortuit de ces images n'est pas dissipé par ses objections.

***

Chez Armand Colin, paraissent en deux ouvrages, des séries d'articles, très lus naguère dans le *Temps* et la *Revue des Deux-Mondes*; l'une, la *Nation et l'Armée*, signée : un Colonel, indique les moyens de rajeunir l'avancement de l'armée et de lui rendre le rôle consultatif qu'elle doit avoir au Parlement; l'autre, une plaquette du colonel Lyautey, sur le *Rôle colonial de l'armée*, fixe avec une admirable clarté la nouvelle tactique de colonisation du général Gallieni.

***

Le meilleur des traducteurs du russe, M. Halpérine-Kaminsky, nous donne, chez Ernest Flammarion, l'intégrale édition française de *Résurrection* de Tolstoï, avec de très belles illustrations de Pasternak; l'œuvre est une des plus nobles et des plus hautement humanitaires du grand philosophe slave; la souffrance et le malheur y sont magnifiés en pages inoubliables.

ROBERT PUYLAURENS.

Digitized by Google

Conseils d'une Parisienne

Toutes les femmes sont coquettes, mais peut-être n'ont-elles pas, seules, ce monopole. Or, pour ceux qu'effraie l'apparition du premier cheveu blanc, et que le rhumatisme ou la névralgie taquine quelquefois si désagréablement, nous recommandons *La poudre Capillus*, d'un usage si facile, et qui rend, à sec, à vos chevelures blondes ou brunes, leur primitive nuance. Il suffit d'adresser pour cela, la première fois, une mèche de cheveux, à la *Parfumerie Ninon, 31 rue du Quatre-Septembre*, et l'on recevra par la poste, si on n'habite pas Paris, le précieux talisman.

— Sans aimer à se parfumer, tout le monde a l'habitude, dans la bonne société, de couper la crudité de l'eau, et de l'additionner, pour la toilette, de quelques gouttes d'une esseuce quelconque. *L'Eau Brise Exotique*, offre, dans ce cas là, le double avantage de lui communiquer une odeur à la fois suave et distinguée; sa particularité est de produire sur la peau un effet magique. Elle détruit les rides, efface les taches de rousseur, et rend à l'épiderme cette fraîcheur et cette transparence qui semblaient, jusque-là l'apanage seul de la prime jeunesse. Ce produit merveilleux est une des spécialités de la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.*

BERTHE DE PRÉSILLY.

PHOSPHATINE FALIÈRES

Aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant,
Emile BONHOMME.

PARIS. — IMPRIMERIE C. LAMY, 124, BOULEVARD DE LA CHAPELLE. 11114.

Digitized by Google

AUTOCOPISTE-NOIR Imprimez vous-même
Circulaires, Dessins, Plans, Musique, Photographie. — *Plumes et Stylographes* or contrôlé marque CAW'S (1re du Monde)
SPECIMENS franco. **J. DUBOULOZ, 9, Bd Poissonnière, Paris.**

Bibliothèque tournante Terquem

Indispensable à l'homme de lettres, au bibliophile, etc., pour la manipulation des livres *usuels*.

Appui-livres, Chevalets, etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

Em. TERQUEM, 19, rue Scribe, Paris

BIBERON
LE PARFAIT NOURRICIER
Seul Nettoyable et sans Danger
Présenté à l'Académie de Médecine par le Prof BUDIN

BOUILLIE DE CROISSANCE
DU PARFAIT NOURRICIER
ALIMENT LE PLUS COMPLET
LE PLUS SAVOUREUX
LE PLUS DIGESTIBLE
POUR ENFANTS
CONVALESCENTS, VIEILLARDS, ESTOMACS délicats

SOCIÉTÉ ANONYME **LE PARFAIT NOURRICIER**
SUBSTANCES, OBJETS, INSTRUMENTS et APPAREILS de L'ART MÉDICAL et de L'HYGIÈNE

CEINTURES ABDOMINALES, BANDAGES, BAS VARICES, CORSETS, JARRETELLES, OBJETS de PANSEMENT, DOUCHES, INJECTEURS, IRRIGATEURS, PULVÉRISATEURS, APPAREILS ÉLECTRIQUES, SERINGUES, TROUSSES, etc., etc.

70, Rue Rochechouart, PARIS

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

A l'occasion { des **Régates Internationales de Nice** (2 au 16 avril 1900), des **Vacances de Pâques**, du **Tir aux Pigeons de Monaco**,

la Compagnie délivrera, jusqu'au 30 Avril 1900 inclus, des billets d'aller et retour, 1re classe, valables pendant 20 jours, et dont le prix au départ de Paris sera de 177 fr. 40 pour Cannes, 182 fr. 60 pour Nice, 186 fr. 80 pour Menton.

On trouvera ces billets et des prospectus détaillés aux gares de Paris-Lyon et Paris-Nord, ainsi que dans les bureaux de la ville de la Compagnie P.-L.-M. et dans les agences spéciales.

SEMAINE SAINTE A ROME

Train à prix réduits de Paris à Rome.

2e classe : **103** fr. — 3e classe **67** fr. — aller et retour

Aller. — Départ de Paris, le 9 avril, à 2 h. 10 soir (trajet direct)

Retour. — Dans un délai de trois semaines, par tous les trains comportant des voitures de la classe du billet. Cinq arrêts facultatifs permettant de visiter Turin, Gênes, Pise, Florence et Sienne.

Billets délivrés, dès maintenant, à la gare de Paris P.-L.-M., dans les bureaux-succursales de la Compagnie, dans les agences spéciales et dans toutes les gares et stations de la Compagnie du Nord.

Nota. — On trouvera à Rome des billets spéciaux d'aller et retour pour Naples.
Prix : 1re classe, 42 fr. 15. — 2e classe, 29 fr. 50. — 3e classe, 18 fr. 55.

Digitized by Google

LA NOUVELLE REVUE

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(Nouvelle Série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P. B. GHEUSI, DIRECTEUR

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	12 mois	6 mois	3 mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine.	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 francs net

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Le **Vin Désiles**

Cordial Régénérateur

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. L'homme débilité y trouve la force, la vigueur, la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier du cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

TOUTES PHARMACIES

PARIS. — IMPRIMERIE C. LAMY, 121, BOULEVARD DE LA CHAPELLE 11114

Digitized by Google

Prix : 2 fr.

N° 13. 21e Année Tome III. — 4e Livraison Nouvelle Série

HARVARD COLLEGE LIBRARY
APR 30 1900
CAMBRIDGE, MASS.

La Nouvelle Revue

15 AVRIL 1900

SOMMAIRE

Capitaine G. GILBERT	La Guerre Sud-Africaine	491
Baron P. de BOURGOING	Un soldat de Napoléon	523
Paul HAMELLE	A Westminster	539
Daniel RICHE	La Folie maternelle (V)	552
Charles CORAN Robert VAN DER ELST Achille SEGARD E. BENJAMIN-CONSTANT	Poésies	560
André BARDE	Histoires de fous (I)	569
P. B. GHEUSI	Monsalvat (III)	584
Juliette ADAM	Politique extérieure	618

LA QUINZAINE

Jules Case : Revue dramatique || Modes et Bibliographie

PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
26, RUE RACINE, 26

1900

Directeur : P. B. GHEUSI Téléphone 801-46

Digitized by Google

60 ANNÉES DE SUCCÈS

2 Grands Prix : (Lyon 1894, Bordeaux 1895)
HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY
Expositions de ROUEN, 1896, BRUXELLES, 1897

ALCOOL de MENTHE de RICQLÈS

Le Seul Véritable Alcool de Menthe

Boisson d'agrément. — Quelques gouttes dans un verre d'eau sucrée, forment une boisson délicieuse, hygiénique, *calmant* instantanément la *soif* et assainissant l'eau.

Santé. — A plus forte dose, infaillible contre les indigestions, les maux de *cœur*, de *tête*, d'*estomac*, de nerfs, les étourdissements.

Souverain contre la *cholérine*, la *dyssenterie*.

Toilette. — Excellent aussi pour les *dents*, la *bouche* et tous les soins de la *toilette*.

Préservatif contre les Epidémies

Refuser les imitations
Exiger le nom **DE RICQLÈS.**

CHEMINS DE FER
PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour de **Paris à Turin, Milan, Gênes, Venise** (*viâ* Montcenis).

Validité : 30 jours (1). Arrêts facultatifs.

Franchise de 30 kilogrammes de bagages sur le parcours P.-L.-M.

Aucune franchise en Italie.

Prix des billets aller et retour :

De Paris à :

Turin, 1re cl., 148 fr. 50; 2e cl., 106 fr. 75;
Milan, 1re cl., 166 fr. 90; 2e cl., 119 fr. 45;
Gênes, 1re cl., 169 fr. 45; 2e cl., 120 fr. 80;
Venise, 1re cl., 221 fr. 15; 2e cl., 157 fr. 35.

Trajet rapide de Paris à Turin et à Milan sans changement de voiture.

Ces billets sont délivrés toute l'année à la gare de Paris-Lyon. dans les bureaux-succursales et dans les bureaux des Agences de voyages.

(1) La durée de validité des billets Paris-Turin est portée gratuitement à 60 jours, lorsque les voyageurs justifient avoir pris à Turin un billet de voyage circulaire intérieur italien. D'autre part, la durée de validité des billets Paris-Turin peut être prolongée d'une période unique de 15 jours, moyennant le paiement de 14 fr. 85 en 1re cl. et de 10 fr. 70 en 2e cl.

Dans les **BRONCHITES AIGUES** et **CHRONIQUES**, la dilatation des **BRONCHES** et la BRONCHORRÉE

LES **CAPSULES SÉRAFON**

à base de gaïacol iodoformé
ou de gaïacol-eucalyptol iodoformé

amènent la GUÉRISON, dessèchent les BRONCHES, font disparaître la FÉTIDITÉ des CRACHATS.

Les **CAPSULES SÉRAFON** *se prennent à la dose d'une capsule cinq minutes avant chaque repas, pendant les trois premiers jours; puis à la dose de deux et trois capsules, cinq minutes avant chaque repas, pendant les quelques jours suivants.* **Dans toutes les pharmacies.**

On trouve à la **Pharmacie Commerciale**, 32, rue Magenta, à Pantin (Seine), les **Dragées Parat** (Kola et Hémoglobine). Remède souverain contre l'*Anémie*, la *Constipation*, les *Pertes*, la *Chlorose*, l'*Inapétence*, l'*Epuisement*, le *Nervosisme*. — Le flacon de *cent dragées*, **Trois francs** Franco, France et Étranger.

Les commandes doivent être adressées à M. KOEHLY, directeur de la *Pharmacie Commerciale*, en y joignant le montant en Mandat ou en Bon de Poste. Les *Timbres*, en raison de la multiplicité des Commandes, sont *rigoureusement refusés*.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE LIBRARY
APR 30 1900
CAMBRIDGE, MASS.

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

Première période (Octobre 1899-Mars 1900)

QUELQUES-UNS DE SES ENSEIGNEMENTS

Par le Capitaine G. Gilbert

AVANT-PROPOS

Nous n'avons certes pas la présomption d'écrire l'histoire des faits militaires qui se déroulent dans la péninsule Sud-Africaine ; encore moins d'en faire la critique ou d'en déduire les conclusions techniques, relatives à l'emploi des engins nouveaux. Pareille tâche serait, en tout temps, au-dessus de nos forces et, dans la pénurie actuelle de renseignements, elle ne peut guère être tentée de bonne foi, que par les augures infaillibles d'Outre-Rhin.

Mais, depuis cinq mois, le monde entier a les yeux fixés sur ce drame. On a décrit, ici-même, dans un article récent, toutes les passions qu'il soulève, toute l'acuité de l'intérêt qu'il prend, pour nous autres Français en particulier (1). Or les péripéties en sont très difficiles à suivre, à travers les contradictions, les fausses nouvelles, les obscurités voulues que l'Angleterre, maîtresse absolue des communications rapides, introduit, à plaisir, dans chacune de ses dépêches.

Nous avons donc pensé faire œuvre agréable, sinon utile, au lecteur, en rassemblant sous son regard les faits

(1) L'*Europe et la Guerre Sud-Africaine*, par A. Mévil, (*Nouvelle Revue* du 1er mars).

Digitized by Google

déjà acquis ; les données concernant la genèse et le théâtre de ce mémorable conflit, la préparation et l'organisation des deux partis ; leurs actes dûment enregistrés et contrôlés, placés jusqu'à la date actuelle, dans leurs relations de temps et de lieu. L'exposé des événements militaires sera forcément succinct et les détails tactiques feront défaut ; ceux qu'on pourrait emprunter aux relations des reporters, tenant du roman. Mais, si l'historique des combats demeure à faire, leur enchaînement se discerne déjà et peut être mis en lumière ; si la tactique reste, généralement, en dehors du cadre de notre Etude, nous tenterons le dessin de l'ensemble stratégique. Le sujet ainsi traité, largement et par grandes masses, suffit à suggérer maints thèmes de discussion, maintes observations d'ordre militaire ; il comporte maints enseignements d'ordre politique et moral : nous en indiquerons quelques-uns, en nous aventurant prudemment sur ce terrain ; trop heureux si nous avons simplement réussi à fournir, au public, un memento commode à consulter.

PREMIÈRE PARTIE

EXPOSÉ DES DONNÉES INITIALES

§ 1. — Géographie Physique du Théatre de la guerre.

L'ensemble des territoires appartenant aux deux partis en présence s'étend du Zambèze, limite septentrionale de la Rhodesia, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. C'est la majeure partie de l'Afrique Australe, soit un triangle dont la base mesure 1.600 kilomètres sur le Zambèze et dont la hauteur atteint 2.400 kilomètres, la distance de Paris à Moscou.

Dans cet ensemble, il est vrai, le théâtre proprement

Digitized by Google

dit, de la guerre, ne dépassera guère, vers le Nord, le cours du Limpopo ; les engagements qui se sont produits au-delà de cette frontière du Transvaal, dans le Matabéléland, entre le colonel Plummer et quelques commandos boers, ont un caractère purement épisodique et peuvent sembler négligeables. Quelle que soit l'héroïque obstination des fédéraux, la lutte prendrait incontestablement fin lorsque les troupes anglaises, parties du Cap, pourraient donner la main sur le Limpopo, dans le Tuliland, aux détachements de la Chartered.

Mais, pour en arriver là, elles auront encore à effectuer un trajet de 1.800 kilomètres, la distance de Paris à Minsk. Devraient-elles, même, toucher plus tôt au but et imposer leurs lois aux Boers dès la prise de Pretoria, qu'elles auraient franchi, à vol d'oiseau, 1.400 kilomètres, la distance de Paris au Niémen. — Il est bon de se faire l'œil, dès le début, à de semblables espaces et nous conseillerons au lecteur de dessiner l'Europe occidentale, à l'échelle de la carte Sud-Africaine, sur un papier transparent qu'ils fixeront à cette carte, en faisant coïncider, par exemple, Pretoria et Paris. Ils acquerront ainsi des idées précises sur un des facteurs essentiels du problème, et c'est un procédé dont nous userons, nous-mêmes, un peu plus loin, pour le champ restreint des premières opérations.

Dans ces immensités, la nature a trouvé place pour toutes les régions naturelles, pour toutes les variétés de climat et de productions qu'on observe de la Méditerranée à l'Equateur et qui nous sont plus communément familières. Elle les a reproduites en ordre inverse, et tous les géographes se complaisent à faire ressortir cette sorte de symétrie :

Aux savanes du Soudan correspondent celles du Zambèze, au Sahara le désert de Kalahari, aux terrasses et aux chaînes de la Berbérie celles de la colonie du Cap.

« Il est bon d'observer, toutefois, que l'Afrique australe, s'avançant isolée et rétrécie en pointe, au milieu de deux

Digitized by Google

immenses Océans, jouit, en général, d'un climat moins extrême que l'Afrique boréale. Ainsi la région des steppes (désert de Kalahari et plateau du Betchouana Land), qui correspond au Sahara, est bien située, comme lui, sous un tropique, mais elle jouit de l'influence bienfaisante d'un climat plus maritime et présente, par suite, des températures moins extrêmes. Son sol, moins aride dans le Kalahari, devient fertile dans le Betchouana Land. » (1)

Les *Savanes* du Zambèze projettent, entre ce fleuve et le Limpopo, un plateau élevé et accidenté, semé de chaînons et de sommets isolés (Monts Hampden, Doé, etc.). C'est la Rhodesia, avec les pays des Matébelés, du Machona, de Manica; sorte de Fouta-Djallon de l'Afrique australe, particulièrement fertile et salubre, tandis que la bordure côtière de l'Océan Indien, formée par les alluvions du Zambèze, offre tous les caractères paludéens de notre littoral sénégalien.

Ancien pays d'Ophir et de Saba, ce domaine de la Chartered a, peut-être, contribué au conflit actuel : ses mirages, d'une part, ont provoqué la brutale main-mise de sir Cecil Rhodes, au grand mécontentement du Transvaal qui se trouva, ainsi, bloqué au Nord ; ses déceptions, d'autre part, ont reporté sur les gisements plus productifs, du Rand, les vues avides du grand brasseur d'affaires. — Mais si cette région joue son rôle dans les origines de la guerre, elle n'y figurera que comme théâtre secondaire et nous n'avons pas à nous y arrêter.

En descendant plus au Sud, au-delà du tropique, nous pénétrons dans la région des *Steppes* ; étendues désertiques du Kalahari et plateau du Betchouanaland.

Moins disgracié que le Sahara, le Kalahari s'offre comme une succession de plaines ondulées (altitude de 900 à 1.200 mètres), portant presque partout un manteau de graminées et parsemées de buissons. Le sable s'y ren-

(1) Général Niox, l'*Expansion Européenne*. Nous avons fait, pour toute cette partie descriptive, de larges emprunts à ce livre magistral.

Digitized by Google

contre exceptionnellement à nu ; il forme alors de longues collines (Kopjes), orientées de l'Est à l'Ouest, qu'on retrouvera d'ailleurs à la lisière du Betchouana et de l'Etat d'Orange. Le pays est giboyeux et conviendrait peut-être à l'élevage ; il est habité par des Hottentots, branche particulière de la race cafre et par quelques groupes de Bushmen ou chasseurs nains. L'Européen y supporte difficilement les variations excessives de la température, torride pendant le jour, et que le rayonnement nocturne rend glaciale.

A l'Est et au Sud-Est du Kalahari s'étend le Betchouanaland, plateau couvert d'herbages et qui nourrit d'immenses troupeaux. Médiocrement arrosé, il doit sa fertilité à la saison des pluies qui remplissent des rivières ou des lacs temporaires. Les voyageurs disent merveille de son climat et cependant il semble, d'après les lettres des soldats anglais, qu'ils aient beaucoup à souffrir des variations de la température, diurne et nocturne.

Cette région du Betchouanaland, dont l'altitude varie entre 900 et 1.800 mètres, se prolonge, avec les mêmes caractères de terrains fertiles et de gras pâturages, au-delà du Limpopo et du Waal, dans le Transvaal, l'Etat libre d'Orange, et sur la rive gauche du fleuve Orange.

Elle fut, longtemps, le domaine exclusif des éleveurs Boers et des Betchouanas, variété de la race cafre dont le caractère pacifique contraste avec les penchants belliqueux des Zoulous, leurs voisins. Malheureusement pour ces pasteurs, leur sol béni récélait dans ses flancs de dangereuses richesses, les gisements diamantifères du Griqualand, les mines d'or du Rand, qui ont fait passer au second plan leur industrie agricole et leur suscitent de dangereux compétiteurs.

C'est dans les districts aurifères de Mafeking et Wrybourg, au pays des diamants, à Kimberley, à cheval sur la grande voie ferrée qui court du Cap à Boulouwayo, entre le territoire des deux républiques et les possessions anglaises, que nous verrons se dérouler les opérations du

Digitized by Google

théâtre occidental de la guerre. Observons, en passant, que la démarcation entre le Betchouanaland et les plaines de l'Orange et du Transvaal, marquée nettement sur la carte par cette ligne ferrée du Cap-Kimberley-Mafeking, l'est aussi, dans la nature, par des affleurements sablonneux, dirigés de l'Ouest à l'Est et formant bourrelet le long de la frontière.

Le vaste plateau central du Kalahari et du Betchouanaland, avec ses prolongements au-delà du Waal, du Limpopo et de l'Orange, est soutenu à l'Est et au Sud, sur le versant de l'Océan Indien, par une muraille montagneuse d'une altitude moyenne de 2.000 à 2.600 mètres, qui décrit, à trois cents kilomètres environ des côtes, de la baie de Delagoa au méridien du Cap, un immense arc de cercle, presque continu.

C'est, à l'Est, la chaîne du Drakenberg, qui atteint 3.000 mètres au Mont-aux-Sources; 2.740 mètres au Compass-Berg, son extrémité méridionale, sur la verticale de Colesberg; — au Sud, la chaîne du Nieuweveld (Roggewe-Berg; Koms-Berg; Winter-Berg) dont les cîmes ne dépassent guère 2.000 mètres.

La chaîne du Drakenberg, véritable échine de l'Afrique australe, alimente de ses neiges temporaires le fleuve Orange et son premier affluent de droite, le Caledon, qui partent tous deux du Mont-aux-Sources. Abondamment pourvu, par suite, dans son cours supérieur, l'Orange perd la plus grande partie de ses eaux par l'évaporation, pendant la traversée des plateaux auxquels il donne son nom; son lit, large et sablonneux, est à moitié vide une partie de l'année et ne se remplit qu'à la saison des pluies (octobre-avril), par des crues brusques et considérables. On retrouvera, pour les mêmes causes, un régime analogue, dans le Waal, second affluent de droite de l'Orange, et, en général, dans tous les cours d'eau, peu nombreux d'ailleurs, Riet affluent du Waal, Modder affluent du Riet, qui sillonnent la partie plate des Républiques Sud-Africaines.

Digitized by Google

Les lits, désséchés, des torrents portent dans le pays le nom de *Dongas*.

Entre le Caledon et l'Orange, le Drakenberg constitue un épais massif de 200 kilomètres de longueur et 150 kilomètres de largeur, le Basoutoland, comparable à la Suisse et qu'enserrent les hauts remparts des monts Maluti et Kathlamba, formant la vallée supérieure de l'Orange.

Après s'être un instant abaissée au niveau moyen de 1.600 mètres dans le district d'Ermolo, sorte de seuil où le Waal tributaire de l'Orange et l'Olifant, affluent du Limpopo, prennent simultanément naissance, la chaîne s'épanouit dans le Swasiland et couvre toute la partie orientale du Transvaal de mille rameaux diffus, dont certains sommets, le Mauch-Berg, le Spitz-Berg, le Moodies-Berg reprennent les altitudes de 2.200 à 2.600 mètres. Là, dans le district de Lydenbourg, se trouverait le réduit inexpugnable de la défense. Plus au Nord, les derniers chaînons se projettent jusqu'à la rive droite du Limpopo.

Vus du côté de la mer, les Drakenberg paraissent beaucoup plus élevées que de l'intérieur, où les terres sont, elles-mêmes, à une notable altitude. Leur versant maritime, Transkaï, Pondoland, Griqualand oriental, Natal, a un aspect tourmenté et chaotique. Ce versant, en effet, au lieu de s'abaisser en pentes douces jusqu'à la mer, y descend par une suite de terrasses, semblables aux marches d'un escalier gigantesque, mais de structure très irrégulière. A mesure que l'on s'avance vers le Sud, le passage d'un gradin à l'autre est moins brusque et, près de la côte, c'est par un glacis presque insensible que le dernier se relie au rivage. Ces plateaux, étagés, sont coupés de gorges profondes. Les ruisseaux et les rivières, sauf ceux du littoral extrême, se précipitent dans des lits creusés entre des parois de rochers, où ils forment de nombreuses chutes (1). Telle la Tugela, avec ses affluents de droite, le Moï-River et le Bushmann-River, et ses

(1) *Revue du Cercle militaire*, n° 41, de 1899.

Digitized by Google

affluents de gauche, le Sunday et le Buffalo. Coulant parallèlement aux crêtes, dans sa vallée supérieure, elle se fraie un chemin par d'étroits défilés, pour venir se jeter dans l'Océan Indien.

C'est à travers ces brèches et de nombreux tunnels, longeant des abîmes vertigineux et gravissant péniblement chacun des étages, que circule la voie ferrée de Durban, Ladysmith, Glencoë, Newcastle, qui traverse le Drakenberg au col de Laings-Neck et servira d'axe aux opérations du théâtre oriental de la guerre. Dans son parcours accidenté, elle traverse des régions qui semblent appartenir aux latitudes les plus diverses. A Durban, sur les rivages de la Cafrerie Britannique qui, du Transkaï au Zoulouland, sont échauffés par le courant du canal de Mozambique, c'est la zone équatoriale avec ses violents orages, sa végétation luxuriante, ses miasmes aussi et ses fièvres. Plus haut, vers Pietermaritzbourg, on trouve la température et les produits de l'Algérie; plus haut encore, vers Eatscourt, les aspects de l'Europe méridionale et enfin, au delà de Glencoë, ceux des versants alpestres.

Autant la région maritime des Drakenberg semble compliquée et sourcilleuse, autant celle des monts Nieuweveld se présente simple et facile à décrire. Là encore des étages, mais réduits à deux, avec un gigantesque palier de repos.

Parallèlement aux monts Nieuweveld et à 150 kilomètres plus au Sud, s'élève une avant-chaîne, les Zwarte-Berg et les Witte-Berg (montagnes noires et montagnes blanches).

Entre les monts Nieuweveld et cette avant-chaîne, s'étend un vaste plateau, haut de 8 à 900 mètres, le Karrou, qui rappelle, par sa situation, les hauts plateaux de l'Algérie. — Recevant très peu de pluie, il n'a qu'une végétation rabougrie. — Certains districts sont, cependant, assez bien arrosés par des sources naturelles (Fonteins), ou obtenues par des forages. C'est surtout un pays d'élevage: bœufs, moutons, chevaux et autruches.

Digitized by Google

Au sud des Zwarte et des Witte-Berg, on pénètre dans la région côtière, sorte de Tell austral, accidenté comme celui de la Berbérie et qui se termine au-dessus de la ville du Cap par le Mont de la Table. Cette région côtière du Cap est bien arrosée. Grâce aux brises de la mer, son climat est très salubre et relativement modéré. Ses productions, céréales, vignes, sont analogues à celles de l'Europe méridionale.

§ 2. — Aperçu historique. — Genèse de la Guerre (1).

Si le sentiment d'une juste cause, si l'accumulation d'inimitiés et de griefs séculaires peuvent compter parmi ces facteurs moraux dont Clausewitz enseigne, avec raison, l'importance prépondérante à la guerre; s'il est une Justice immanente qui combat pour le faible opprimé, les Boers ont, de ce chef, un immense avantage sur leurs adversaires.

Sans remonter à la rivalité des deux grandes puissances navales du XVIIIe siècle, au vieux levain de haine laissé par ces guerres dans tous les cœurs hollandais, on peut affirmer, avec l'éloquente proclamation des deux républiques fédérées, que le XIXe siècle, tout entier, n'a été pour les colons hollandais du Sud-Afrique, qu'une longue suite d'oppressions, d'abus de force, de dénis de justice, tous imputables à l'Angleterre.

C'est d'abord, en 1815, par une cynique spoliation de leur allié, le prince d'Orange, et au mépris de ses protestations, que les Anglais s'annexent la colonie du Cap. Ils trouvent, là, une population de 70.000 Boers, aux formes athlétiques, aux mœurs austères, véritables puritains

(1) Consulter : *La Crise Sud-Africaine*, par le Dr Kuyper (*Revue des Deux Mondes*, du 1er février 1900). Consulter aussi : *Le Sentiment national chez les Boers*, par A. T., (*Nouvelle Revue*, du 15 décembre 1899) et le *Président Krüger*, par M. Dronsart (*Correspondant* du 10 décembre 1899).

Digitized by Google

d'Afrique formés par la fusion des premiers colons hollandais et de 300 calvinistes français (1) et qui, depuis près de deux siècles, vainqueurs du climat, des fauves et des sauvages indigènes, menaient la large et indépendante vie pastorale des temps bibliques.

Loin de rien faire pour se concilier ces sujets ombrageux, les Anglais les accablent d'impôts, répriment, d'odieuse façon, la révolte de Bezuydenhout (9 mars 1816), leur enlèvent, en 1825, l'usage de leur langue natale dans les actes publics, les ruinent, en 1835, par l'affranchissement des esclaves et, dans les conflits quotidiens qui surgissent entre les cafres libérés et leurs anciens maîtres, cédant au zèle intempérant des missionnaires et de la Clapham-Sect, ils donnent toujours raison au noir contre le blanc.

Alors commence, de 1835 à 1838, le grand exode (der grote Treck).

A bout de patience, exaspérés par ces vexations, emportant le souvenir ineffaçable du Schlachtersnek, dix mille Boers chargent sur leurs chariots les débris de leur fortune, poussent devant eux leurs troupeaux et, s'élevant vers le Nord à travers mille dangers et mille obstacles, atteignent puis franchissent le fleuve Orange, sur la rive droite duquel qnelques-uns s'arrêtent.

Les autres gagnent les cîmes du Drakenberg et, de là, voient s'étaler devant eux le Natal, la Terre promise. Pour la conquérir, ils ont à livrer de nouveaux et terribles combats aux Zoulous; la fleur de leur jeunesse tombe sous les coups de ces sauvages et de leur féroce chef Dingan, mais, à force de sacrifices, ils finissent par rester les maîtres (1838), fondent la ville de Pietermaritzbourg (2) et se

(1) Chase, (*History of South-Africa*, p. 108), donne les noms de 96 familles françaises, parmi lesquelles on retrouve aujourd'hui, dans une situation éminente, les Joubert, les du Plessis, les Crogne, les du Toit.

(2) Ainsi nommée, en souvenir de leurs chefs, Pieter Retief et Gerl Maritz, qui avaient succombé avant de toucher au but. Les Boers avaient alors, à leur tête, Adrien Pretorius.

Digitized by Google

constituent en état indépendant, sous le nom modeste de Société Sud-Africaine de Port-Natal.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés, que les Anglais revendiquaient cet essaim sorti de leur territoire, faisaient une descente à Durban, battaient les Boers non loin de là (1842) et pénétraient à Pietermaritzbourg.

Second exode des émigrants les plus tenaces, qui repassent le Drakenberg sous la conduite de Pretorius, rencontrent sur l'autre versant leurs frères arrêtés sur l'Orange et fondent, en commun avec eux, la République d'Orange, dont le gouvernement s'installe à Blœmfontein (1848).

Mais déjà les Anglais sont sur leurs traces, les joignent et les battent à Boomplaats (29 août 1848) et, en dépit de leurs protestations, annexent à l'empire britannique la Sovereignty of the Orange-River, tout comme la Natalie.

Pretorius, inébranlable, entraîne avec lui l'élite de ses Boers dans une troisième émigration, traverse le Waal et fonde la République du Transvaal, prenant d'abord la ville de Potchefstrom, puis celle de Pretoria pour capitale.

Heureusement pour cette dernière République, les indigènes qui avaient leurs propres griefs contre l'Angleterre, entraient en lice vers cette époque, harcelaient le gouvernement du Cap jusque dans sa colonie et lui créaient des difficultés inextricables.

Pour en sortir, l'Angleterre jugea à propos d'afficher des vues plus libérales. Ayant dépensé 200 millions dans le Sud-Afrique et jugeant qu'elle ne rentrait pas dans ses fonds, elle semblait vouloir limiter désormais, autant que possible, son intervention dans ces régions.

En 1850, elle accorda à sa colonie du Cap un Parlement et en 1870, l'autonomie.

Le 17 janvier 1852, par le traité de Zandrivier, elle reconnut l'indépendance du Transvaal et, le 22 février 1854, par la convention de Blœmfontein, l'indépendance de l'Etat Libre.

Quant à la colonie du Natal, annexée à la colonie du

Digitized by Google

Cap en 1843, elle eut d'abord un gouvernement particulier, puis obtint l'autonomie en 1856.

Avec les traités de Zandrivier et de Blœmfontein, une ère nouvelle semblait commencer pour l'Afrique australe, ère de prospérité et de concorde, où se consacrait peu à peu la formation de trois groupements politiques distincts: Possessions anglaises (colonie du Cap et dépendances); Etat libre d'Orange; République du Transwaal.

Elle devait durer pendant vingt ans, jusqu'au jour où la découverte des gemmes et des métaux précieux ramena, sur ces régions lointaines, l'attention de la Grande-Bretagne et les sortit d'une obscurité qui avait été longtemps leur sauvegarde. Ces prairies, ce pays de sauvages dont les Anglais, généreux à bon compte, s'étaient peu à peu détachés, recelaient des milliards dans leur sous-sol. Il y avait mal donne et les traités ne signifiaient plus rien. Le pharisaïsme britannique, cette fois, jettera le masque; on ne mettra plus en avant les grands mots de philanthropie, de protection des noirs (qu'on va d'ailleurs massacrer par dizaines de mille au Zoulouland, en attendant les hécatombes du Kordofan); les mobiles d'un matérialisme égoïste et usurpateur vont prendre librement le dessus; les procédés seront brutaux comme les passions qui les provoquent.

En 1867, le *South-African*, diamant devenu célèbre, est découvert fortuitement sur un territoire dont la possession n'a jamais été contestée à la République d'Orange. Et, dès 1871, M. Burkley, en violation du traité de Blœmfontein, annexe tout le riche district de Kimberley. Le 23 juillet 1876, le président Brandt se voit forcé de signer, à Londres, une convention par laquelle il devait céder, à raison de 90 mille livres sterling, un territoire dont le produit annuel, en diamants, a monté jusqu'à 4 millions de livres.

Avec le Transwaal, on respecte encore moins les formes, et la spoliation est plus complète. C'est le pays tout entier dont l'Angleterre décide l'annexion pure et simple, le

Digitized by Google

12 avril 1877, en jetant au panier le traité de Zandrivier. Shepstone, à la tête d'une petite armée, entre à Pretoria; pour sauver les apparences, il organise une comédie de plébiscite frauduleux et, profitant de la première stupeur des Boers, il proclame qu'ils peuvent se féliciter de redevenir les sujets de Sa Très Gracieuse Majesté.

Vainement deux députations, où figurent Krüger et Joubert, vont, en 1877 et 1878, soumettre leurs doléances à la reine Victoria. Elles sont éconduites; sir Bartle Frere, au Cap, leur déclare sèchement que « le Transwaal est et restera Anglais »; et Wolseley ajoute, avec hauteur, que « le soleil disparaîtra du firmament et que le Waal remontera à sa source, avant que le Transwaal ne soit rendu aux Boers » (1).

Mal lui prit de cette forfanterie. Onze mois après, le drapeau tricolore à bande verte était arboré à Heidelberg; le triumvirat de Krüger, Pretorius et Joubert se voyait investi de pouvoirs discrétionnaires et les Boers exaspérés, menacés pour la quatrième fois par le Pharaon dans leurs biens et dans leurs personnes, se soulevaient à leur voix, pour entamer une campagne qui se termina, le 27 février 1881, par la glorieuse victoire de Majuba (2).

De Londres, on expédia des ordres pour conclure un armistice. Il était temps: Déjà les commandos de l'État d'Orange se mettaient en marche pour descendre dans la Natalie. Les préliminaires furent conclus à Langs-Neck et, le 3 août 1881, on signa, à Pretoria, une convention

(1) La *Crise Sud-Africaine*, Dr Kuyper.

(2) L'Angleterre s'était mis trop d'affaires sur les bras. Avant de procéder elle-même à l'exécution du Transwaal, elle avait songé à lancer sur ce pays les hordes de Cettiwayo. Ce dernier, évincé, avait mal pris les choses; il avait fallu entamer contre lui la pénible campagne de 1879, subir le désastre d'Isandula (février 1879), noyer le pays dans des flots de sang. Cette campagne du Zoulouland facilita singulièrement le succès des Boers. Après Isandula et Majuba, le jingoïsme baissa la crête et on fut plus disposé à écouter les sages conseils de Gladstone.

Digitized by Google

qui restituait au Transwaal son indépendance antérieure, mais sous la suzeraineté de l'Angleterre (1).

Cette clause de la suzeraineté, formule vague et élastique, ne pouvait convenir aux Boers, payés désormais pour se montrer défiants. Ils refusèrent d'y acquiescer et envoyèrent à Londres une nouvelle députation, composée de Krüger, du Toit et Smidt, afin d'obtenir une modification radicale du traité de 1881.

L'Europe était alors en pleine fièvre africaine et se préoccupait, surtout, de l'Afrique australe. L'Allemagne, tard venue, se taillait de beaux domaines dans le Damaraland et l'Est Africain. Elle se rappelait qu'en 1865 un Wurtembergeois avait, le premier, découvert les placers du Machonaland et, visant à acquérir dans cette région une influence prépondérante, elle commençait, avec le Transwaal, cet échange de coquetteries, qui devait aboutir à une triste palinodie et, peut-être, causer la perte des deux Républiques.

Le président Krüger, dont Bismarck a apprécié toute la capacité diplomatique, sut tirer parti de toutes ces compétitions et des embarras que l'Angleterre avait avec le Portugal et l'Allemagne. Il se trouvait, d'ailleurs, en présence du cabinet libéral, et, le généreux idéalisme, le noble caractère de Gladstone, facilitaient toute négociation d'apaisement définitif. Le 27 février 1884, on signa la fameuse Convention de Londres, par laquelle la suzeraineté fut virtuellement abolie et la République Sud-Africaine reconnue comme Etat entièrement indépendant et libre, sous la seule réserve que ses traités avec les puissances étrangères (l'Etat libre mis à part), après avoir été complétés, resteraient soumis au veto de l'Angleterre.

De nouveau, comme en 1852-54, le ciel Sud-Africain semblait rasseréné, à quelques nuages près, soulevés par le voyage de Krüger à Berlin et par ses efforts pour assurer, au chemin de fer de Pretoria à Delagoa-Bay, le concours des financiers allemands.

(1) La *Crise Sud-Africaine*, Dr Kuyper.

Digitized by Google

Cette tendance à s'appuyer sur les Allemands, qui avaient de grands intérêts et de nombreux compatriotes au Transwaal (1), était, en somme, assez naturelle chez un homme d'Etat, lui-même d'origine germanique et qui n'avait reçu, de ce côté, que des encouragements. Le jingoïsme anglais pouvait y trouver matière à doléances; mais non, le Gouvernement, un sujet de conflit.

En 1886, par malheur, un événement se produisit dans le Transwaal, aussi gros de conséquences, aussi dangereux et pour les mêmes causes, que l'avait été la découverte des diamants dans la province d'Orange. Les riches gisements du Witwatersrand, explorés après ceux du Manica, et promettant un rendement dix fois supérieur, attirèrent de toutes les parties du monde, une nuée d'aventuriers. En un clin d'œil, la ville de Johannesburg sortit de terre, et sa population grossit, en moins de neuf années, au point de former le tiers des habitants Européens du Transwaal. Entre ces nouveaux venus (Uitlanders) et les Bürghers, les causes de dissentiment étaient nombreuses; mœurs, caractère, intérêts, différaient profondément. Les habitudes turbulentes et licencieuses des agglomérations californiennes devaient être un sujet de scandale pour les puritains hollandais. On ne peut s'étonner, dès lors, que le président Krüger ait cherché à canaliser, sinon à endiguer, par des mesures fiscales et douanières, une marée montante qui menaçait de submerger son pays, ou d'y laisser un limon malsain, en se retirant. Quoi de plus équitable, d'ailleurs, que de retenir une dîme sur les énormes dividendes tirés d'un sol dont les Boers étaient propriétaires et, quand ils prélevaient 70 millions, par exemple, sur les 500 millions d'or exportés du Transvaal en 1898, pouvait-on dire qu'ils abusaient de leurs droits de préoccupants ?

Les Uitlanders n'en jugèrent pas ainsi. Devenus plus

(1) 380 Allemands s'étaient établis au Cap en 1827 et, après la guerre de Crimée, 2.000 Allemands de la Légion étrangère avaient obtenu, dans le Transwaal et l'Orange, d'importantes concessions de terres.

Digitized by Google

exigeants à mesure que leur nombre grossissait, ils ne tardèrent pas à supporter avec impatience toute mesure prohibitive, toute entrave, telle que le monopole de la dynamite, apportée à leur industrie. Il ne fallait qu'un point d'appui à leur mécontentement, qu'un chef pour les mener à l'assaut du pays où ils avaient été reçus comme hôtes. Ils le trouvèrent dans la personne de sir Cecil Rhodes, nommé, en octobre 1889, premier ministre du Cap.

Dès lors, la lutte va se circonscrire entre deux hommes ; l'un, cet héroïque président Krüger, l'oncle Paul, om's Pol, auquel le Transwaal devait son indépendance et qui est l'incarnation du vieil esprit Boer; l'autre, le Napoléon du Cap et le roi des agioteurs, être complexe, appartenant à la fois à la race des faiseurs modernes et à celle des illustres aventuriers du passé, des Clive, des Hastings, protagoniste de la politique impériale et rêvant, en cette qualité, pour la toujours plus Grande-Bretagne, le monopole de l'or avec le sol africain du Cap au Caire, lanceur des actions de la Rhodesia et visant pratiquement à les sauver de la faillite par l'accaparement du Rand, concluant de toutes façons à la destruction de la République Sud-Africaine (1).

Ayant groupé sous sa direction toutes les sociétés minières des territoires anglais en une Société unique, la British-South-Africa Company, sir Rhodes devient naturellement le point d'appui des Uitlanders du Transwaal. Il soutiendra et suscitera au besoin les revendications de l'*Union générale*, formée par quelques gros capitalistes de Johannesburg. En même temps, comme homme politique, il dénonce à l'Angleterre les moindres démarches de Krüger. Ce dernier porte-t-il, le 27 janvier 1895, un toast enthousiaste à l'Allemagne, il viole l'article 4 du traité de Londres. Veut-il se frayer une issue vers l'Océan Indien par le Swaziland, il voit les Anglais mettre la

(1) Voir : le *Président Krüger*, par M. Dronsart (*Correspondant* du 10 décembre 1899).

Digitized by Google

main sur la baie de Sainte-Lucie. Cherche-t-il un débouché par le Machonaland, il rencontre devant lui la puissante Chartered, qui s'attribue tout le pays entre le Waal et le Limpopo.

Ainsi, peu à peu, le cercle d'investissement se resserre; au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, les deux républiques sont enfermées par les possessions directes de la Couronne ou par celles de la Compagnie à charte. A peine leur laisse-t-on un peu d'air du côté des établissements portugais, et encore, avec quel soin jaloux ne surveille-t-on pas la création du chemin de fer de Delagoa-Bay, cette œuvre géniale du patriote boer. Et quand, dans sa clairvoyance prophétique, il se refuse à prolonger les voies ferrées de la colonie du Cap à travers son territoire, quelles colères ne déchaîne-t-on pas contre lui! Il a même la douleur de se voir méconnu par ses coreligionnaires, les Afrikanders, qui le laissent incriminer d'obstructionnisme étroit. Vainement il cherche, du moins, à réserver ces lignes, comme celle de Delagoa, à une compagnie allemande; il succombe devant une coalition financière et doit se résigner à voir une triple ligne de pénétration relier le Cap, Port-Elisabeth et Durban, avec Johannesburg et Pretoria.

Mais ce ne sont encore là que les travaux d'approche de sir Cecil. Il a résolu de pousser au cœur même de la place et, derrière lui, M. Chamberlain, nommé en 1894 secrétaire des Colonies, ancien radical converti à l'impérialisme, nourrit les mêmes ambitions. Tous deux comptent sur les Uitlanders pour leur en livrer les clefs.

Sous le voile d'une agitation électorale factice, quand les deux tiers des Uitlanders, suivant la déposition de l'un d'eux, se souciaient du droit de vote comme un poisson d'une pomme, on organise, à Johannesbourg, une vaste conspiration. Des armes, des munitions y sont secrètement rassemblées. En même temps, une troupe de la Chartered, où comptent de nombreux officiers de l'armée régulière, est réunie à Mafeking par le Dr Jameson, secrétaire de Rhodes. Dans les derniers jours de 1896, une

Digitized by Google

sédition éclate à Johannesbourg et simultanément Jameson, avec ses forbans, franchit la frontière, accourant, dit-il, à l'appel de ses compatriotes.

Ainsi, en pleine paix, un pays ami de l'Angleterre se voit envahi par des soldats anglais. L'âme de l'entreprise est un premier ministre du Cap et il est à peu près démontré, aujourd'hui, qu'il a obtenu l'assentiment tacite d'un ministre anglais. Le prétexte allégué, insoutenable d'ailleurs en droit et illogique en fait, est de favoriser la dénationalisation de sujets anglais. Il dissimule mal d'autres et plus basses préoccupations. La Chartered est en mauvaise passe financière ; ce serait, pour elle, un coup de fortune d'adjoindre, aux filons épuisés du Manica, les gisements inépuisables du Rand. Or, la Chartered compte, dans ses plus gros souscripteurs, les plus grands personnages de l'Angleterre, des princes même et l'héritier du trône. Le coup de main qu'elle tente est un véritable acte de piraterie, que la Grande-Bretagne soutiendra avec son impudence ordinaire, s'il réussit, qu'elle désavouera, s'il échoue.

Il échoue, devant la patiente perspicacité et l'admirable sang-froid de Krüger. Jameson et ses aventuriers, cernés par les habiles manœuvres de Cronje, sont décimés près de Krügersdorp et se rendent. Johannesbourg est désarmé (1er janvier 1896) et, le 3 janvier, l'empereur Guillaume met au comble la confusion des Anglais en lançant sa fameuse dépêche : « Je vous félicite sincèrement, parce que, avec votre peuple, sans *recourir à l'aide des puissances amies* et en n'employant que vos propres forces contre les bandes armées qui avaient fait irruption sur votre territoire en perturbateurs de la paix, vous avez réussi à rétablir sa situation pacifique et à protéger votre pays contre les attaques provenant du dehors. »

Généreuses paroles qui, rapprochées du télégramme reçu à Delagoa-Bay (1), lors de l'inauguration de la voie

(1) Lors de l'inauguration de la ligne de Pretoria à Delagoa,

Digitized by Google

ferrée, étaient bien faites pour encourager d'imprudentes illusions.

Le président Krüger ne put, du moins, en conserver longtemps sur les dispositions de l'Angleterre. Vainement, par un acte de clémence qui le grandit encore, il avait commué, en amende, la peine de mort applicable aux conjurés de Johannesbourg. Vainement, par une condescendance avisée, il remettait aux Anglais le soin de juger et de punir leurs nationaux, Jameson et ses six cents condottieres. L'indemnité de deux millions impayée ; les coupables acquittés après une détention passagère ; Rhodes maintenu comme membre du Privy Concil ; l'enquête parlementaire arrêtée au moment où les pièces décisives allaient être produites : tous ces dénis de justice témoignaient surabondamment que M. Chamberlain et les impérialistes ne désarmaient pas. Aux politiciens, il fallait la réalisation du rêve du Cap au Caire. Aux financiers, le monopole de l'or, vers lequel l'Angleterre s'achemine sournoisement (1).

M. Krüger, reçu à bord du *Condor*, stationnaire allemand, y fut accueilli par le télégramme suivant de l'empereur Guillaume : « Je suis tout particulièrement heureux de vous envoyer mes salutations à bord de mon vaisseau, *Condor*, en ce jour où vous célébrez l'achèvement du chemin de fer qui unit la capitale de votre pays à l'Océan. Je vous félicite et je félicite la République sud-africaine dont le développement prospère aura toujours ma sympathie et j'espère que cette ligne nouvelle, qui porte en soi la garantie d'une grande prospérité dans l'avenir, sera un puissant élément du développement du trafic commercial et qu'en même temps, elle servira utilement les relations de votre Etat avec l'Allemagne. Ainsi, elle resserrera encore davantage les liens qui existent entre les deux pays. »

Nous ne croyons pas sans intérêt de reproduire, ici, ce double et formel engagement, renié plus tard avec la désinvolture que l'on sait.

Le Lohengrin casqué a déjà sur les mains le sang des Arméniens ; il se lavera plus difficilement de celui des Boers.

(1) Sur une production annuelle évaluée à 1.230.274.800 francs, pour tous les états du monde réunis, la puissance britannique, à elle seule, fournirait plus de la moitié de la somme totale, soit 671.302.500 francs. Et le Transwaal figurerait dans ce chiffre pour l'appoint énorme de 302.028.200 francs. Ce n'est pas tout : l'Angleterre, dès à présent, triomphe dans le prix de revient de l'or. Il lui coûte en moyenne 3.090 francs

Digitized by Google

Krüger le comprit et se préoccupa, dès lors, d'armer de son côté. Bravant, avec un stoïcisme admirable, l'accusation même de péculat, il consacra à l'achat de canons, de fusils, de munitions, les sommes payées par les concessionnaires des mines et le rendement, toujours croissant, de leurs impôts. Pendant trois ans, cette œuvre de préparation militaire se poursuivit avec une entente et une prévoyance merveilleuse des nécessités à venir, au milieu d'un mystère qui tient du prodige.

L'Angleterre ne cherchait qu'un prétexte. Elle ne se mit pas en frais d'imagination pour en faire surgir et remit sur le tapis l'éternel grief électoral des Uitlanders.

En 1898, une pétition monstre circula dans Johannesbourg, à l'instigation de Cecil Rhodes et, revêtue de 21.684 signatures, fut transmise à sir A. Milner, haut commissaire de la reine au Cap. Elle réclamait pour les étrangers, après 5 ans de résidence au lieu des 14 années réglementaires, la plénitude des droits civiques, l'éligibilité au premier Volksraad et le quart, environ, des sièges de cette assemblée.

Cette agitation électorale était purement factice et le gouvernement de Pretoria n'eut pas de peine à démontrer que, sur les 20.000 signataires, 5.000 étaient des femmes. Aux 15.000 restants, il opposa une déclaration de confiance signée de 23.000 Uitlanders, parmi lesquels bon nombre d'Anglais. Il eût pu encore faire observer que la collation des droits civiques était essentiellement le privilège d'un État indépendant et que personne n'avait à lui dicter de règles, qu'en Belgique on exigeait 16 ans de résidence des célibataires et 10 ans des hommes mariés, qu'en Roumanie on exigeait 10 ans aussi, qu'en Angleterre même

le kilog. et cette moyenne s'abaisserait encore par l'introduction des perforateurs mécaniques au Transwaal. Pendant ce temps, le reste du monde paye l'or à raison de 3.380 francs le kilog., sauf la Russie qui paye 3.230 francs. L'Angleterre pourra donc ruiner tous les autres producteurs, imposer à la France et à l'Allemagne de s'approvisionner à Londres, devenir l'unique marché aurifère et affermir encore sa suprématie politique par ce dangereux monopole.

Digitized by Google

une résidence de 5 années entraîne simplement la petite naturalisation, facultative, au gré du secrétaire d'État, c'est-à-dire la possibilité de voter si le ministre n'y oppose point un refus sans appel ; mais que, pour la grande naturalisation, pour l'éligibilité au Parlement, il faut une loi spéciale et que, de 1875 à 1878, cette grande naturalisation n'a été accordée à personne. Les conditions faites aux étrangers n'étaient donc pas plus dures au Transwaal que dans maints autres pays, en Angleterre notamment, et, de quel œil les Anglais verraient-ils quarante millions de Russes ou de Français envahir leur sol, en extraire la houille pour la porter ailleurs, et réclamer, par surcroît, la représentation proportionnelle dans les Chambres anglaises ?

En droit, la cause du Transwaal était inattaquable et il y avait, à priori, quelque chose d'anormal et de louche, dans ce souci, affecté par un gouvernement, de faciliter le passage de ses nationaux à une autre patrie. Si la naturalisation des Uitlanders anglais avait été sincère, la Grande-Bretagne n'aurait rien eu à y gagner ; tout au contraire, elle y eût perdu. En réalité, ces immigrants venaient chercher fortune et ne songeaient qu'à s'en aller après fortune faite, avec les dépouilles du sol qu'ils exploitaient ; mais ils eussent souhaité, pendant les dix ou quinze ans qu'ils y faisaient séjour, être les maîtres d'une législation fiscale qui diminuait leurs scandaleux bénéfices.

M. Krüger ne s'y trompait point. Il sentait que, de cette question électorale, dépendait l'indépendance même de son pays ; derrière ce bluff impudent, il discernait les personnalités menaçantes de MM. Chamberlain et Rhodes. Voyant venir le coup, il essaya de le parer et, avec son habileté ordinaire, il provoqua, en mai 1899, des conférences amiables qui se tinrent à Blœmfontein. Là, par lui-même d'abord, puis par des intermédiaires autorisés, il alla, de concessions en concessions, jusqu'à accorder que sept années, seulement, de résidence, conféreraient, *de plano,* la totalité des droits électoraux à tous les Uitlanders, qu'ils

Digitized by Google

fussent, ou non, préalablement naturalisés. En même temps, il éleva à la proportion considérable de 7 sur 30, le nombre des sièges accordés aux représentants de la région minière. On ne se tenait plus qu'à deux années et l'Europe, qui suivait anxieusement ce conflit, respira un instant.

Mais à mesure que le prudent et sage patriarche Boer semblait reculer, ses adversaires redoublaient d'audace et affichaient des exigences croissantes. M. Chamberlain ne démordait pas de ses cinq ans et introduisait dans les débats une question nouvelle, celle de la suzeraineté anglaise.

Cette suzeraineté, la convention de 1884 l'avait formellement abrogée, en déterminant que l'Angleterre conserverait le seul droit de surveillance des traités conclus avec l'étranger.

Jamais, depuis cette époque, les Anglais n'en avaient soufflé mot dans leurs interminables correspondances. Ils n'avaient pas même contesté le droit du Transwaal à leur déclarer la guerre et l'exequatur s'était régulièrement échangé entre les agents consulaires à Londres et à Pretoria.

M. Chamberlain ne pouvait, non plus, décorer ses revendications du nom de protectorat. Le fait indéniable que le Transwaal exerçait, depuis 1894, le protectorat du Swaziland, avec le consentement de l'Angleterre, eût rendu ridicule semblable prétention : On ne protège pas le protecteur (1).

Mais, peu soucieux du mot, M. Chamberlain voulait la chose. Il la voulait sous le nom de suprématie, prédominance, prépondérance, au choix, et il s'accrochait obstinément à cette idée de *paramount power*. — C'était jeter le masque, et, dès lors, cet aventureux champion de l'impérialisme anglais n'eut plus souci des procédés. Falsification, au livre Bleu, des délibérations du Volksraad, mutilation de la dépêche de M. Steijn en date du 28 sep-

(1) Dr Kuyper. « La Crise Sud-Africaine ».

Digitized by Google

tembre, sorties grossières devant ses électeurs de Birmingham, tout lui est bon pour envenimer le conflit et aboutir à la crise.

Celle-ci est proche et voici qu'à la dernière heure le président du Transwaal, sacrifiant presque son pays à la conservation de la paix entre chrétiens, offre inopinément la naturalisation après cinq ans, sous réserve de conditions secondaires. M. Chamberlain lui répond par une dépêche où M. Krüger, et tout le monde avec lui, voit un refus absolu et que la bonne foi anglaise, après l'ouverture des hostilités, qualifiera d'acceptation conditionnelle.

Et, pendant ces dernières chicanes, jugeant mal son adversaire dont il prend la charité évangélique pour de la faiblesse, comptant triompher de sa lassitude par une démonstration militaire, le sous-secrétaire d'Etat aux colonies, véritable chef du Ministère, procède avec ostentation à de grands armements, annonce *urbi et orbi* qu'il imposera, s'il est nécessaire, sa loi à Pretoria, expédie enfin d'Egypte, de la Crête, et des Indes, un renfort d'une quinzaine de mille hommes aux troupes du Cap. (Septembre 1899.)

Devant ces mesures d'ordre militaire, M. Krüger se ressaisit. Il n'entend pas être surpris et acculé à une impasse. Prenant l'offensive à son tour, il lance, dans les premiers jours d'octobre 1899, un ultimatum dont le délai expire le 10 octobre, à 5 heures du soir, et qui invite l'Angleterre à rappeler ses renforts. N'obtenant pour réponse qu'un dédaigneux silence, il ordonne la mobilisation de ses Boers, de concert avec ceux de l'Etat d'Orange qui déclarent faire cause commune avec lui.

C'était la guerre; cette guerre dont Krüger, dans son éloquent appel aux Etats-Unis, dit que « le Transwaal saura s'y comporter de façon à étonner le monde ».

Les deux partis vont en venir aux mains : Jetons de nouveau un rapide coup d'œil sur leur arène et voyons leurs moyens d'attaque et de défense.

Digitized by Google

§ 3. — Conditions militaires du théâtre de la guerre et état militaire des deux partis.

Si l'on place, comme nous l'avons conseillé, une carte de l'Europe occidentale sur celle de l'Afrique australe, ou une carte de France sur celle du Transwaal et si l'on fait coïncider Pretoria (8.000 h.) avec Paris, on verra, dans la république Sud-Africaine, Johannesbourg (100.000 h.) se superposer à Chartres, Heidelberg à Pithiviers, Standerton à Auxerre, Charlestown à Arnay-le-Duc, Steynsdorp à Mirecourt, Lydenbourg à Montmédy, Leysdorf à Liège, Pietersbourg à Mons.

Le Limpopo, limite septentrionale du Transwaal, coulera à peu près à hauteur de la Basse Meuse. Le Waal, dont le lit sépare les deux républiques, suivra le cours de la Loire. Le cours moyen de l'Orange, frontière sud de l'Etat libre, sera au niveau de la Leyre landaise et, dans cet Etat, les villes de Béthulie et de Philippopolis coïncideront avec Bazas et Arcachon, tandis que la capitale, Blœmfontein, se pose entre Cognac et Angoulême.

A l'Est, les chaînons de Lebombo et de Longwe, avant-chaînes du Drakenberg prolongé, qui séparent le Transwaal de l'Etat portugais de Mozambique et des possessions anglaises de Tongaland et de Zoulouland, s'identifient avec les Vosges et le Jura, tandis que le Drakenberg proprement dit et les Monts Maluti, frontières de l'Etat d'Orange et du Natal, courent dans la direction de la Côte d'Or et des Cévennes. Les provinces anglaises de Natal et de Pondoland figurent assez bien la vallée du Rhône et le Languedoc ; Durban se plaçant sur Die, Pietermaritzbourg sur Tournon, Eastcourt sur Montbrison, Weenen sur Lyon, Ladysmith sur Roanne, Glencoë sur Mâcon, Newcastle sur Autun, et le rivage de Durban à East-London traçant une ligne courbe d'Avignon à Barcelone.

Digitized by Google

Au Sud, le rivage de la province du Cap s'étend de Port-Elisabeth, piqué un peu au Sud-Ouest de Lérida, jusqu'à la ville du Cap, voisine de Valladolid.

A l'Ouest, la voie ferrée du Cap à Boulouwayo qui, de l'Orange à Mafeking, limite les territoires des deux républiques, s'aligne à travers l'Océan, en plaçant Mafeking sur Avranches et Vrybourg sur Redon.

Nous avons déjà fait ressortir, par cette comparaison, quelles difficultés présente, pour l'offensive anglaise, l'immensité des espaces à parcourir. Ces difficultés se compliquent encore des variations climatériques et de la rareté des lieux habités.

Pendant la saison d'été, de Novembre à Mai, les pluies sont fréquentes, et la température, écrasante durant le jour, très froide la nuit, engendre des maladies nombreuses, surtout chez les chevaux de provenance étrangère. Pendant la saison d'hiver, le Veldt c'est-à-dire la plaine, les 130.000 kilomètres carrés de la province d'Orange, se transforme en un désert aride et stérile, où le service des ravitaillements sera très pénible (1).

Pour juger de la dissémination des lieux habités, il suffit d'observer que le Transwaal, d'une superficie égale à celle de la Grande-Bretagne (326.700 kilomètres carrés contre 314.628 kilomètres carrés), présente une population totale de 932.000 âmes, soit à peine 3 habitants par kilomètre carré. L'Orange, avec 230.000 âmes, offre une densité, encore moindre, de 2 habitants par kilomètre carré,

(1) Dans le sud de l'Afrique, on est maintenant (Mars), à la fin de l'automne. C'est le moment où, d'ordinaire, tombent, pendant trois semaines, des pluies torrentielles. Après la période pluvieuse, c'est-à-dire dans la seconde quinzaine d'avril, commencera l'hiver. A l'encontre de ce qui se produit dans les contrées d'Europe, l'hiver constitue, au Transwaal et dans l'Orange, la saison sèche.

Pendant trois mois, il ne tombe pas une goutte d'eau. Sous la bise violente du Nord, les champs et les prés se dessèchent complètement et les sources tarissent. Bien que la température descende rarement au dessous de zéro, elle n'en est pas moins terrible pour les Européens non acclimatés, à cause des brusques variations qui se produisent dans la même journée.

Digitized by Google

et dans les possessions anglaises, y compris la colonie du Cap, la moyenne est également de 2 habitants, noirs et blancs. Rapprochant cette moyenne de nos moyennes européennes : 98 habitants par kilomètre carré dans le Royaume-Uni, 72 habitants en France, on comprendra combien le cantonnement et l'alimentation des troupes se compliquent dans ces régions où les villages n'existent point, où les fermes s'espacent de deux en deux lieues, et où les points d'eau marquent, comme en Algérie, les gîtes d'étape.

Toutes les combinaisons stratégiques de quelque envergure se trouvent, de ce chef, étroitement subordonnées au tracé et au rendement précaire du réseau ferré. La défense y gagne de connaître, d'avance, ses points faibles et les grandes lignes d'invasion de l'adversaire.

C'est d'abord, et directement du Sud au Nord, le faisceau des voies ferrées qui partent du Cap, de Port-Élisabeth et d'East-London. La première, jalonnée par les points remarquables de De Aar (jonction), Orange river (pont), Kimberley, Mafeking, longe la frontière occidentale des deux républiques et pénètre jusqu'à Boulouwayo, au cœur de la Rhodesia. De Port-Elisabeth, on peut prendre par Graafreinet ou par Cradock (jonction), pour gagner Middelbourg (jonction) et de là Nawport (jonction), Norwalspont, puis Springfontein (jonction), où s'embranche la ligne venant d'East-London par Queenstown (jonction), Molteno (jonction), Burghersdorp et Béthulie (pont). Les deux lignes issues de Port-Elisabeth et d'East-London se confondent donc, à partir de Springfontein, en une seule qui, par Blœmfontein, Kroonstadt, Johannesbourg, gagne Pretoria. Tout ce réseau du Sud se réduit, en somme, au-delà des possessions anglaises, à deux voies de pénétration, séparées par un intervalle de 120 à 300 kilomètres, et dont l'une longe le territoire boër sans y pénétrer. Mais, jusqu'à l'Orange, on dispose de trois, voire même de quatre lignes, reliées par deux transversales : 1° Cradock-Queenstown ; 2° De Aar-Nawport-Middelbourg-Molteno, dont la

Digitized by Google

dernière constitue, parallèlement au fleuve et à petite distance, une excellente base d'opérations, de 250 kilomètres de front environ. Partant de cette base, où elle peut accumuler patiemment tous ses moyens, l'offensive anglaise s'élèvera vers le nord, dans les directions de Kimberley-Mafeking et de Blœmfontein-Pretoria, sans rencontrer, à travers les vastes plaines du Veldt, d'autres obstacles naturels que les lits, à moitié desséchés, de l'Orange et du Waal.

Tout autre est le caractère de la voie de pénétration qui vient du Sud-Est, à travers le théâtre d'opérations du Natal. Cette ligne de Durban à Johannesbourg, par Pietermaritzbourg, Ladysmith, Newcastle, franchit le Drakenberg au défilé de Laings-Neck, et, dans toute cette partie de son parcours, elle gravit péniblement les étages d'une région alpestre. Son rendement est faible; ses ouvrages d'art, tunnels et ponts d'une rare audace, sont faciles à détruire et longs à remplacer; elle est séparée de la ligne East-London-Blœmfontein par un intervalle de 500 kilomètres et par un épais massif montagneux (1); enfin elle débouche dans les provinces d'Harrismith (Orange) et de Wackerstroem (Transwaal), dont la nature accidentée facilite la défense. Cette ligne d'opérations, bien que plus courte en apparence, est donc tout à fait secondaire et ne peut servir qu'après de sérieux avantages remportés sur la première.

Si, à ces lignes d'invasion sur Pretoria, on joint les voies qui, de Pretoria, courent vers le Nord jusqu'à Pietersbourg et vers l'Est jusqu'à Lourenço-Marquez, on aura complété l'énumération du réseau ferré Sud-Africain. La dernière de ces lignes, de Pretoria à Lourenço, avec embranchements sur Lydenbourg et Heysdorp, constitue, proprement,

(1) L'embranchement de Ladysmith sur Harrismith et Betlehem, par la passe de Van Reenen, pousse, il est vrai, son point terminus, Betlehem, jusqu'à 120 kilomètres seulement de la ligne East-London-Pretoria, avec laquelle la jonction serait facile, en terrain relativement plat.

Digitized by Google

l'unique artère de ravitaillement de la défense; elle est le seul moyen de communication, avec un pays neutre, du territoire boer investi, sur tous les autres points, par les possessions anglaises. Encore se voit-elle à peu près paralysée par la croisière que les Anglais ont établie à Delagoa-Bey.

Les voies ferrées rendront, au demeurant, plus de services à l'offensive qu'à la défensive et le président Krüger était bien inspiré en mettant des entraves à leur développement. Elles immobilisent, il est vrai, de nombreuses troupes d'étapes pour la garde de leur immense parcours (1.100 kilomètres de Port-Elisabeth à Pretoria); mais seules, en dernière analyse, elles permettent aux Anglais de mettre en valeur l'énorme supériorité numérique qu'ils possèdent sur leurs adversaires.

A première vue, cette supériorité est si écrasante qu'elle donne à la lutte un caractère plus odieux encore et, à son issue, une sorte d'apparente certitude. D'une part, les 200.000 Boers du Transvaal, les 80.000 de l'Orange, soit une population de 280.000 âmes, inférieure à celle d'un de nos petits départements, et, d'autre part, les quarante millions d'habitants de la Grande-Bretagne, sans parler des contingents coloniaux. La disproportion est plus grande que celle des Grecs et des Perses, aux temps de Xerxès.

Et elle n'aura, pour contre-poids, que les facteurs moraux, car, ici, les faibles n'ont pas même l'avantage que possédaient les contemporains de Thémistocle, la perfection des Institutions militaires.

Le Transwaal n'a, comme troupes permanentes, qu'un noyau de 28 officiers, 83 sous-officiers et 600 soldats d'artillerie, une trentaine de télégraphistes, enfin quelques corps de musique, d'intendance, de service médical et d'instruction. Ces éléments permanents stationnent d'ordinaire dans les forts de Pretoria.

En temps de paix, des corps de volontaires, dont l'effectif ne doit pas être inférieur à 50 hommes, se forment et

Digitized by Google

s'exercent dans les principales agglomérations urbaines. Ils sont immatriculés pour trois années et réunis à des époques fixes. On compte ainsi, à Pretoria, 100 hommes d'infanterie et 110 cavaliers, à Johannesbourg 500 fantassins et 200 cavaliers, à Krügersdorp 250 cavaliers, à Middelbourg, Ermelo, Lydenbourg, etc., d'autres groupements analogues. Leur ensemble met, à la première heure, à la disposition du gouvernement, 2.500 hommes environ, pour quelque grande opération de police intérieure, comme celle qu'a exigée le raid Jameson.

En cas de mobilisation, tous les Boers, de 16 à 60 ans, doivent le service militaire. D'après un recensement fait en 1897 on aurait obtenu ainsi :

1er aufgebot : de 18 à 34 ans	15.696 h.
2me aufgebot : de 34 à 50 ans	9.050
3me idem : au-dessous de 18 et au-dessus de 50 ans.....	4.533
	29.279 h.

Ce chiffre de 30.000 hommes, réalisé dans une revue d'appel, nous semble un peu inférieur à ce que donnerait la mobilisation générale, de 14 (non plus de 16) à 60 ans, qui a, paraît-il, été ordonnée. Le Transwaal, en effet, sur une population totale de 932.000 âmes, compte 290.000 blancs, parmi lesquels 200.000 d'origine boer, 55.000 Anglais et 35.000 de nationalités diverses. Si l'on admet, parmi les Boers, proportion égale d'hommes et de femmes et si l'on calcule d'après les tables Deparcieux, on trouvera que, de 14 à 60 ans, la population mâle, de 100.000 Boers, offrira 65.909 hommes ; soit, en défalquant les malingres et indisponibles pour différentes causes, 50.000 hommes environ, propres à porter les armes.

L'État d'Orange, comme le Transvaal, n'entretient qu'un très faible noyau permanent d'artilleurs : 3 officiers, 13 sous-officiers, et 100 soldats, casernés dans le fort de Blœmfontein et disposant de 400 hommes de réserve.

Digitized by Google

En temps de paix, il a ses corps de volontaires, à raison de 30 hommes au moins, par localité, et un corps de police de 180 hommes.

En cas de guerre, les obligations du service militaire, semblables à celles du Transwaal, devraient fournir 20.000 hommes de 14 à 16 ans, propres au service. En réalité, le dernier recensement ne mentionne que 14.000 inscrits.

Pour la mobilisation, le commandement, etc..., l'organisation militaire des deux pays est identique. Le territoire est partagé en un certain nombre de districts, recrutant chacun un *commando*, unité tactique formée par la réunion de 200 à 500 hommes montés, qui sont aux ordres d'un Field-Cornet. Ces Field-Cornets, à raison d'un par district, portent un uniforme militaire, résident dans leur district en temps de paix et appellent leurs soldats sous les drapeaux en cas de mobilisation.

Le soldat boer est vite mobilisable : il se contente d'emporter sur sa selle quelques rations de viande séchée, prend sa ceinture garnie de cartouches, s'assure que sa carabine Mauser est en bon état et se rend, au galop, au rendez-vous du commando. Là, le Field-Cornet, après entente avec ses hommes, nomme les gradés, qu'il choisit généralement parmi les propriétaires jouissant d'une certaine considération.

A la guerre, les commandos sont suivis par un certain nombre de wagons ou chariots traînés par des bœufs, qui servent à la fois de convois de vivres ou de munitions et de campement. Ils paraissent avoir, en maintes occasions, alourdi des colonnes d'hommes montés qui, sans ces impedimenta, auraient dû se déplacer avec une extraordinaire rapidité. — Au cours des opérations que nous allons suivre, le Boer fera preuve d'une véritable mobilité tactique mais non stratégique; il se déplacera rapidement sur le champ de bataille, non sur le théâtre de la guerre.

Quant aux qualités individuelles du soldat boer, elles dépassent tout ce qu'on peut attendre des meilleurs professionnels européens. Exercés, dès l'âge de neuf ans, à

Digitized by Google

monter et à tirer, vivant d'une vie rustique, endurcis à toutes les intempéries, aguerris à tous les dangers par la chasse des fauves et les luttes contre les noirs, puisant dans leurs sentiments religieux le mépris de la mort et l'esprit de sacrifice, les Boers sont d'incomparables combattants. Leur habileté de tireurs, sur un but mobile, est proverbiale et ne peut être comparée qu'à celle des Suisses, contre un but fixe. Leur résistance à cheval leur permet, dit-on, de parcourir 300 kilomètres en 3 jours. Leurs montures, même, sont admirablement dressées pour leur tactique de combat. Quand le Boer met pied à terre pour tirailler avec l'ennemi, il n'a besoin de personne pour tenir son cheval. Celui-ci va tranquillement brouter l'herbe dans le voisinage, en attendant qu'il plaise à son maître de l'enfourcher, pour se porter, au galop, dans une autre direction. L'homme et sa bête présentent, dans leur ensemble, l'idéal de l'infanterie montée.

Grâce aux prévoyants achats du président Krüger, le fusil du Boer est la meilleure arme portative de nos jours. C'est le Mauser 93-95, au calibre 7 m/m, avec chargeur de 5 cartouches; tirant, avec une poudre à faible fumée et à la vitesse initiale de 728 mètres, une balle en plomb durci, de 11 grammes, revêtue d'une chemise d'acier nickelé. La rasance de cette arme atteint 650 mètres contre l'infanterie, 728 mètres contre la cavalerie, et sa portée 4.000 mètres. Outre ce fusil, dont tous les Boers sont pourvus et dont ils ont encore un stock de réserve, avec d'abondantes munitions, le gouvernement dispose de fusils Henry-Martini, en nombre illimité.

Comme artillerie, les ressources des Boers sont moins connues. Au début de la guerre, les Allemands, qui paraissaient le mieux renseignés sur leur compte, évaluaient l'artillerie de campagne des Transwaaliens à 60 canons; celle des Orangistes à 26 pièces, au total 86 pièces de modèles divers. Dans cet ensemble figuraient des mitrailleuses Maxim, des canons Armstrong de 9 livres, trois batteries de canons français à tir rapide et au moins quatre

Digitized by Google

batteries de canons Krupp de 75 m/m, semblables aux derniers modèles de l'armée allemande.

Depuis lors, au cours des opérations, la situation de l'artillerie fédérale s'est accusée bien supérieure à ces estimations. En maintes circonstances les Anglais signalent la supériorité de son tir comme portée, rapidité et précision, et incriminent naïvement de traîtrise l'oncle Paul qui, dans ses champs de tir du Zoutpansberg, a formé et rassemblé, à leur insu, de nombreuses batteries, des meilleurs types français et allemands. D'après un rapport du War-Office, en date du 11 février, les achats du Transwaal auraient commencé dès 1895 et se seraient poursuivis, après l'affaire Jameson, avec une activité croissante, que facilitait le rendement des taxes minières (1). Les Boers disposeraient, par suite, d'environ 230 gros canons et pièces de campagne, supérieurs à tous les éléments du matériel anglais. Parmi les batteries de campagne, au nombre de 30 environ, le rapport mentionne : 5 batteries comptant chacune 8 mitrailleuses Maxim ; 4 batteries Vickers-Maxim, à tir rapide et d'une portée de 5.000 mètres ; puis un certain nombre de batteries à tir accéléré (5 à 8 coups à la minute) achetées au Creusot et à Essen ; enfin et surtout 8 batteries à tir rapide du système Schneider-Canet, tirant avec une poudre sans fumée, à raison de 20 coups par minute, un schrapnel qui contient 234 balles. Leur portée exacte dépasserait 7.000 mètres. C'est, à peu de chose près, la pièce de 75m/m en usage dans le nouveau matériel français et les éloges qu'en font les Anglais ne sont pas pour nous déplaire.

En résumé, les Boers peuvent, en faisant appel seulement aux deux premiers bans, mettre, en trois jours, une trentaine de mille hommes sous les armes. Leur mobilisation complète donnerait, d'après les recensements les moins favorables, 44.000 à 45.000 hommes, et au maximum,

(1) Budgets en 1897 : pour le Transwaal 160 millions ; pour l'Orange 26 millions.

Digitized by Google

70.000 hommes ou enfants, de quatorze à soixante ans. A ces chiffres doivent s'ajouter les corps auxiliaires étrangers, soit 2.000 Allemands, 1.000 Irlandais et Hollandais, 350 Français et Scandinaves, au total 3.500 à 4.000 hommes.

D'après ces calculs, le pied de guerre normal des forces confédérées serait de 50.000 hommes, avec 180 canons ou mitrailleuses de modèle divers. En comptant même l'appoint des Afrikanders insurgés, il n'est pas vraisemblable qu'il ait dépassé 60.000 hommes, dans la période la plus favorable de la guerre.

Pour compléter cette analyse de l'état militaire des deux républiques, il nous reste à mentionner que Pretoria est fortifiée, suivant tous les principes de l'art. Cette petite ville de 8.000 habitants, dont le site se prête à merveille à la défense, est entourée de sept forts, dont trois construits par les Allemands et quatre par les Français. Ces forts, du dernier système Brialmont (massif de béton où sont noyées les coupoles) ont été armés et perfectionnés par les ingénieurs du Creusot. Le rapport du War-Office, déjà cité, signale dans leur armement deux canons Krupp de cent vingt tonnes, et une trentaine de canons du Creusot de très fort calibre. Tout ce matériel, comme le matériel de campagne, est accompagné des munitions nécessaires pour un tir prolongé ; mais, non content de cette précaution, le gouvernement a fait installer, par les soins de nos ingénieurs, divers ateliers pour la fabrication des munitions et la réparation du matériel. On affirme que, malgré le blocus étroit de Delagoa et leur isolement du reste du monde, les Boers n'ont pas à craindre la disette de munitions ou de vivres, quelle que soit la durée de la guerre.

Si le Boer est le type du soldat improvisé et son armée une véritable levée en masse, l'armée anglaise, par contre, offre les caractères des armées de l'ancien régime. Ses institutions remontent au XVIIIe siècle et la différencient

Digitized by Google

profondément des autres armées européennes, qui ont, toutes, adopté le service obligatoire. Ce n'est pas le service obligatoire, ce n'est pas même la conscription qui fournit le soldat anglais ; c'est l'enrôlement à prix d'argent, comme aux temps de Marlborough. Tommy Atkins n'est pas un citoyen qui paye sa dette au pays ; il a les qualités et les défauts du mercenaire.

Les engagements sont reçus de 18 à 25 ans et, généralement, pour une durée de douze ans. Mais le service long (*long service*), qui maintient les hommes douze ans sous les drapeaux, n'est appliqué que dans quelques corps d'élite et dans certaines spécialités de l'artillerie et du génie. La loi la plus commune est le service court (*short service*), comportant sept à huit ans d'activité et cinq ou quatre ans dans la réserve de première classe. Pour le train même, les douze années sont réparties en trois ans d'activité et neuf de réserve.

Le budget fixe, chaque année, l'effectif permanent de l'armée régulière. Pour l'année financière 1899-1900, ce budget, excédant 480 millions de francs, prévoyait l'entretien de 10.600 officiers et 245.500 soldats (non compris les troupes coloniales indigènes). Sur cet ensemble, 2.600 officiers et 70.500 hommes étaient affectés aux Indes; 8.000 officiers et 175.000 hommes, à l'intérieur et aux autres colonies. L'ensemble de ces colonies réclamant 40.000 officiers et soldats, il en restait 143.000 à l'intérieur.

Mais, dans la réalité, les déficits dans les engagements et les désertions réduisent sensiblement ces chiffres et l'on ne doit compter que sur 224.000 officiers et soldats au lieu de 256.100. La réduction portant principalement sur les troupes de l'intérieur, leur pied réel ne dépassait point 122.000 officiers et soldats (1).

Lors de la mobilisation, cet effectif de paix est renforcé

(1) Voir *Revue Militaire de l'Etranger*, de mars 1900. Notre étude étant terminée avant la publication de ce numéro, nous avons conservé nos chiffres, qui diffèrent si peu de ceux de l'organe ministériel, que les uns et les autres se trouvent, par là-même, confirmés.

Digitized by Google

par les réservistes, évalués sur le papier à 83.000 hommes, comptant en réalité 78.000 hommes, et qui doivent rejoindre, dans les huit jours, le corps où ils ont servi. Dans l'expérience faite pour la présente guerre, 70.000 réservistes seulement ont répondu à l'appel (1) et, défalcation opérée de 8 0/0 impropres au service, les compléments obtenus n'ont pas dépassé 65.000 hommes.

A la date du 1er janvier 1899, les troupes de l'armée active, sans parler du génie, des troupes de forteresse et des services divers, étaient normalement réparties de la façon suivante :

Infanterie (2) : 153 bataillons (plus 4 à créer), chacun à 8 compagnies.

74 *bataillons de l'intérieur, à l'effectif de 24 officiers et 857 hommes.*

52 *bataillons en service dans l'Inde, à l'effectif de 29 officiers et 1.003 hommes.*

27 *bataillons dans les colonies, à l'effectif de 28 officiers et 984 hommes.*

153

(1) Pour le premier appel, sur 25.000 réservistes convoqués, 21.000 seulement ont répondu à l'ordre de mobilisation et 19.320 ont été jugés propres au service.

(2) Le territoire de la Grande-Bretagne est partagé en 67 circonscriptions, dites régimentaires, dont chacune, en principe, fournit le recrutement du régiment actif, du régiment de milice et du dépôt d'infanterie.

Le régiment d'infanterie est généralement à 2 bataillons, mais ces bataillons n'ont rien de commun que la région de recrutement. Ils sont absolument indépendants, au point de vue de l'administration et du commandement. Dans l'armée active, l'un d'eux tient garnison en Grande-Bretagne, l'autre à l'extérieur. Chaque bataillon a à sa tête un lieutenant-colonel ou colonel. A chacun des 140 bataillons de ligne correspond un dépôt de 2 compagnies, comptant 5 officiers e 62 hommes.

Un certain nombre de bataillons d'infanterie stationnés en Angleterre fournissent des détachements qu'on exerce au service de l'infanterie montée. Les corps d'infanterie montée se formeraient seulement à la mobilisation, par compagnies de 5 officiers et 123 hommes, groupées au besoin en bataillons de 4 compagnies.

En temps de guerre, chaque brigade de 4 bataillons est dotée d'une section de mitrailleuses Maxim, desservies par les fantassins.

Digitized by Google

Cavalerie : 31 régiments; chacun à 3 escadrons et 1 escadron ou peloton de réserve.

19 régiments de l'intérieur, à l'effectif de 24 officiers et 672 hommes.
9 régiments en service dans l'Inde, à l'effectif de 24 officiers et 601 hommes.
3 régiments dans les autres colonies.
31

Artillerie : Un seul régiment, comptant 126 batteries à 6 pièces (plus 8 batteries à créer) et 2 dépôts réunis à Woolwich.

60 batteries à l'intérieur.
61 batteries dans l'Inde.
5 batteries dans les autres colonies.
126

Outre l'armée active et sa réserve, la Grande-Bretagne dispose encore d'un second ban des forces nationales, les milices, et d'une catégorie spéciale, les volontaires.

Le recrutement de la milice, réglé par une loi de 1882, s'opère encore par engagements volontaires. Ces engagements sont reçus de 17 à 35 ans révolus, et pour une période de 6 années, avec faculté de rengager pour 6 années supplémentaires.

Les miliciens, après une première période d'instruction de 56 jours, rentrent dans leurs foyers et ne sont plus soumis qu'à des exercices annuels dont la durée varie de 21 à 28 jours. Ils sont habillés, équipés et armés par l'État; toutefois dans la Yeomanry (de Yeomen, petits propriétaires), sorte de milice à cheval distincte des miliciens proprement dits, les hommes doivent se pourvoir de leur monture, de l'habillement et du harnachement.

L'effectif de la milice et celui de la Yeomanry sont déterminés, chaque année, par le budget, comme l'effectif de l'armée permanente. En 1899, les fixations budgétaires étaient de 130.687 miliciens et 11.000 cavaliers de la Yeomanry; mais, au 1er janvier 1899, les chiffres réels ne

Digitized by Google

dépassaient pas 10.433 Yeomens et 113.439 miliciens. Dans ce dernier chiffre entre, pour 30.000 hommes, la réserve de la milice, qui, en cas de mobilisation, vient compléter l'armée régulière.

Les troupes de la milice peuvent former :

126 bataillons d'infanterie.

35 corps d'artillerie à pied.

2 corps de génie de forteresse et 10 divisions de mineurs sous-marins.

1 corps de santé.

Jusqu'en 1898, les miliciens ne devaient pas servir en dehors du territoire des Iles-Britanniques ; pour les envoyer à l'extérieur, il fallait le consentement des intéressés. En 1898 une loi spéciale a créé, dans la milice, une catégorie comprenant des hommes d'infanterie et d'artillerie à pied qui, moyennant certains avantages pécuniaires, contractent l'engagement, soit de servir isolément, à l'extérieur avec les troupes actives, soit de marcher, à l'extérieur, avec leur unité lorsque 75 0/0 de l'effectif de cette unité consentent à quitter la métropole.

Cette catégorie de miliciens (special service section) compte dans les 30.000 mentionnés plus haut. C'est en vertu de la loi de 1898 et par une extension naturelle, qu'une trentaine de bataillons d'infanterie (1), quelques corps d'artillerie et de santé, appartenant à la milice, et 19 bataillons d'infanterie montée de la Yeomanry, soit 20.000 miliciens et 8.000 Yeomen (2), ont été appelés à servir dans l'Afrique du Sud.

Nous ne ferons que mentionner, pour mémoire, les 230.678 volontaires, dont 198.376 *efficients*, c'est-à-dire qui se sont présentés aux appels annuels. Sorte de garde nationale dont les membres s'habillent, s'équipent et s'ar-

(1) Les bataillons de miliciens expédiés en Afrique sont à effectif variable ; mais qui ne semble pas dépasser 600 hommes en moyenne.

(2) Sur ces 8.000 hommes, 2.500 seulement proviennent de la Yeomanry ; le reste a été fourni par des engagements récents.

Digitized by Google

ment à leurs frais, ils forment des corps de composition et de dénominations très diverses, s'exercent très irrégulièrement et ne doivent le service qu'à l'intérieur. Il est juste, cependant, de dire que 10.000 d'entre eux, appartenant aux corps des grandes villes, ont demandé et obtenu de renforcer le corps expéditionnaire.

Qu'il s'agisse de l'armée régulière, de la milice ou des volontaires, il n'existe pas, en Angleterre, de grandes unités constituées dès le temps de paix : les bataillons d'infanterie, les régiments de cavalerie, les batteries d'artillerie ne sont réunis entre eux par aucun lien réel, c'est-à-dire qu'ils ne sont ni embrigadés, ni endivisionnés, ni groupés en corps d'armée. Le commandement, les divers services, tous les éléments des corps de bataille sont à improviser, ne se connaissent pas et ne peuvent, de prime abord, fonctionner sans frottements.

Un plan de mobilisation, datant de 1892, avait préparé, sur le papier, en cas de guerre extérieure, la mobilisation de 3 corps d'armée, de composition identique, et de 4 brigades de cavalerie indépendante.

Chaque corps d'armée comptait 3 divisions ; la division, 2 brigades ; et la brigade, 4 bataillons d'infanterie, avec une section de mitrailleuses. Avec la division marchaient, comme troupes spéciales, 3 batteries montées, 1 compagnie du génie et 1 escadron de cavalerie. Avec le corps d'armée, 1 bataillon d'infanterie, 1 escadron, 1 section de mitrailleuses, 8 batteries dont 2 à cheval, 1 compagnie du génie, 1 compagnie de pontonniers.

Les éléments combattants du corps d'armée se composaient, par suite, de : 25 bataillons d'infanterie, 7 sections de mitrailleuses, 17 batteries dont 2 à cheval, 4 escadrons de cavalerie. Les services divers : télégraphistes, aérostiers, signaleurs, convois administratifs et de munitions, hôpitaux de campagne, étaient, d'autre part, largement dotés. L'ensemble atteignait un effectif de 35.000 rationnaires.

La brigade de cavalerie indépendante comptait 3 régiments à 4 escadrons, 2 compagnies d'infanterie montée,

Digitized by Google

2 sections de mitrailleuses et 1 batterie à cheval, avec un train assez considérable (munitions et service de santé).

Des 3 corps d'armée mobiles, les deux premiers étaient fournis, exclusivement, en éléments de l'armée active ; le troisième n'empruntait qu'une brigade à l'armée active et les autres à la milice. Après le départ de toutes ces troupes de campagne, l'armée active ne disposait plus pour la défense de la métropole que de 20 bataillons actifs, 7 régiments de cavalerie, 12 batteries montées et 22 compagnies d'artillerie de garnison. On considérait la sécurité du sol national comme suffisamment garantie par les ressources de la milice, des volontaires, et surtout par le *silver-street*.

Ce plan, en résumé, affectait à la guerre extérieure, 115.000 hommes environ, dont 95.000 de l'armée active, et réservait, pour la défense du Royaume-Uni, près de 450.000 hommes, dont la majeure partie miliciens et volontaires. Il a été sensiblement modifié dans ses détails et largement dépassé dans l'ensemble, au cours de la guerre Sud-Africaine. Nous verrons plus loin que, dans cette guerre, l'Angleterre opposa successivement : 1° en octobre, à 30.000 Boers, 10.000 hommes de milices locales et 26.000 hommes de troupes actives ; 2° vers la fin de novembre, 90.000 hommes de troupes actives et de milices à un maximum de 60.000 confédérés et 3° qu'enfin, ce maximum décroissant jusqu'au chiffre moyen de 40.000 hommes, les effectifs anglais n'ont pas cessé de croître pour atteindre, à la fin de mars, le total actuel de 204.000 hommes, dont 136.000 de l'armée active.

Trois hommes en moyenne, près de cinq hommes contre un à l'heure actuelle, la disproportion est énorme et cependant la prolongation des hostilités ne doit pas faire conclure à la mauvaise qualité des troupes anglaises.

Le soldat anglais, avons-nous dit, est un mercenaire ; mais un mercenaire national. Il a toutes les qualités de la race, le sang-froid, la force physique, la bravoure froide et obstinée. C'est, après le Suisse, celui des soldats euro-

Digitized by Google

péens qui s'exerce le plus au tir, et il y obtient d'excellents résultats. Il offre une grande résistance à la fatigue, mais à condition d'être bien nourri et bien couvert, et, en campagne, il manque d'ingéniosité pour suppléer à ce que l'administration ne lui donne pas. Il est discipliné mais enclin à la boisson et cruel dans la victoire, déchaîné et sauvage dans le pillage. Tel, en somme, on l'a vu sous Wellington, tel il se présentera encore à présent, et on peut en dire autant de l'ensemble de l'armée, qui vit sur les traditions des Arapyles et de Waterloo, cultivant les lignes de bataille et les feux de salves, peu soucieuse des modifications de la tactique.

Ses règlements sont bien analogues à ceux des autres pays ; mais il ressort des critiques même de sir R. Buller, aux manœuvres d'Aldhershot en 1899 (1), qu'on en applique la lettre, sans en comprendre l'esprit. On sait le *comment*, sans s'inquiéter du *pourquoi*. On procède à des déploiements réguliers sans assez tenir compte du terrain et des circonstances. On ne s'éclaire pas avec assez de soin. La préparation par l'artillerie est insuffisante. On ne sait pas se défiler et on attaque prématurément. Tous défauts plus imputables encore au corps d'officiers qu'à la troupe. Les officiers, en effet, recrutés dans l'élite sociale se reposent trop exclusivement sur leur vaillance indéniable et ne travaillent pas assez. Ils ne s'occupent pas du soldat, dont l'instruction est laissée au sous-officier, véritable pierre angulaire de l'armée. Exception doit être faite pour le corps des ingénieurs, qui se piquent sans doute d'émulation au contact de leurs collègues civils et sont au niveau des meilleurs en Europe.

Toute la partie matérielle de cette armée est, d'ailleurs, très soignée. Tout ce qui relève de l'industrie et de la mécanique, tous les engins, attirails d'équipages, etc...

(1) Voir *Revue du Cercle Militaire*, n° 42, de 1899 : *Compte-rendu de la Revue d'Aldhershot*. — Toutes les critiques reproduites ici font honneur au tact militaire du général qui devait, un an après, en vérifier, à son détriment, le bien fondé.

Digitized by Google

procèdent des modèles les plus perfectionnés. Les Anglais ont prouvé, dans les expéditions précédentes, qu'ils sont passés maîtres pour tout ce qui concerne le confort et la subsistance de leurs hommes. Ni l'argent, ni les provisions ne leur font défaut.

Pour l'armement, cependant, ce pays, si fier de ses constructeurs, des Armstrong, des Maxim, etc., va se trouver en infériorité à côté du petit peuple qui aura eu le bon esprit de s'adresser à Krupp et au Creusot.

Le fusil à répétition Lee-Enfield, adopté en 1895 par l'armée anglaise, ne vaut pas, à beaucoup près, le Mauser. Son magasin pour dix cartouches, placé dans la boîte de culasse, ne se prête pas au rechargement rapide et aux intermittences de tir déchaîné, comme le chargeur du Mauser. La poudre *Cordite* ne donne, il est vrai, aucune fumée ; mais la vitesse initiale qu'elle imprime à une balle de 12 grammes, n'est que de 610 mètres, contre 728 du Mauser ; les portées sont moindres, et, surtout, la trajectoire moins tendue. Enfin, défaut grave, la justesse de l'arme laisse à désirer et on s'aperçut, après les débuts de la campagne, que le graduation de la hausse était défectueuse. On sait, d'ailleurs, quelles contestations se sont élevées au sujet du projectile en plomb durci, avec enveloppe de maillechort, qu'une dénudation de la partie antérieure transforme en balle Dum-Dum.

Les canons de campagne, adoptés en 1887, sont des pièces en acier, se chargeant par la culasse, au calibre de 76 $^{m}/^{m}$, tirant des Shrapnels et des obus de 6 kilos environ, avec la poudre cordite sans fumée. Comparables à notre ancien matériel de 90, ils pouvaient faire bonne figure, il y a quelques années, surtout par leur mobilité ; mais ils appartiennent déjà à un autre âge, à l'époque du tir lent (3 coups au maximum en 2 minutes) et ne sauraient tenir tête aux canons français, à tir dix fois plus rapide, dont les Boers sont pourvus. Inférieurs de ce chef, ils le sont encore comme justesse et comme portée (5.600 mètres contre 7.000).

Digitized by Google

Trois batteries, il est vrai, par corps d'armée, ont été armées en 1899 avec une pièce nouvelle, l'obusier de 5 pouces (127 m/m). Cette pièce qui, réunie à son affût, pèse 609 kilos et offre par suite des qualités évolutionnaires suffisantes, tire, à la vitesse initiale de 240 mètres, un projectile de 22 kil. 700, en acier mince, et chargé de lyddite. — C'est un modèle analogue à l'obusier récemment mis en service en Allemagne et qui doit remplir le même objet, auquel nos canons de petit calibre, à grande vitesse initiale, en raison même de la tension de leur trajectoire et de la constitution de leur projectile, ne sauraient satisfaire désormais : Envoyer, sous de très grands angles, des obus susceptibles de détruire les blindages et autres obstacles matériels, pouvant aussi frapper des troupes défilées, soit par un pli de terrain, soit dans des tranchées. L'efficacité de ce nouvel engin ne sera pas un des moindres sujets d'étude et d'expérience de la campagne.

Quel que soit, au demeurant, le désavantage du canon anglais, il est largement compensé par le nombre, et c'est une considération qui s'applique aussi bien au fusil. De légers défauts balistiques ne sauraient prévaloir contre la brutalité de ces chiffres : d'une part 200.000 Anglais et 450 pièces ; de l'autre 50.000 Boers et 180 pièces.

Capitaine G. GILBERT.

(Voir la deuxième partie dans la lieraison du 15 mai prochain).

Digitized by Google

UN SOLDAT DE NAPOLÉON

EXTRAITS

DES

LIVRES D'ORDRE ET DE CORRESPONDANCE

DU GÉNÉRAL DE DIVISION COMTE FRIANT

1792

Le 11 septembre 1792, un détachement de volontaires de Paris, commandé par l'adjudant-major Friant (1), paraissait devant l'Assemblée nationale, jurait, aux chants de la *Marseillaise*, aux cris de : « Vive la Nation! » de mourir pour la Patrie, et quittait Paris le jour même, se dirigeant vers Châlons-sur-Marne.

Ce détachement était composé des compagnies Friant, Charpentier, Vesset, de la section de l'Arsenal. Sa première étape fut Claye. Il cantonna ensuite à Meaux, La Ferté-sous-Jouarre, Château-Thierry, Dormans, Épernay, et arriva le 17 septembre à Châlons, où commandait le général de Sparre (2).

« Je n'ai point voulu admettre aucun établissement en « ville, écrit celui-ci au ministre de la guerre; tous les « bataillons campent en arrivant et passent de là à la di-

(1) Friant, Louis, né le 28 septembre 1758, à Villers-le-Vert (Somme); soldat au régiment des Gardes Françaises le 9 février 1781 ; grenadier le 11 juillet 1781 ; caporal le 1er juillet 1782 ; parti avec congé absolu le 7 février 1787 ; caporal fourrier dans la garde nationale soldée de Paris, le 1er septembre 1789 ; congédié le 31 décembre 1789 ; chef du 9e bataillon de Paris, le 23 septembre 1792. — Arch. adm. Ministère guerre. —

(2) De Sparre (Alexandre-Séraphin-Joseph), né à Lille le 6 septembre 1736 ; enseigne au régiment Royal-Suédois en 1743 ; colonel propriétaire du dit régiment en 1756 ; brigadier en 1766 ; maréchal de camp en 1770 ; lieutenant général en 1784 ; commande l'armée du centre à Châlons en 1792 ; suspendu de son grade en 1793 ; prend sa retraite la même année et se retire à Auxerre. — Arch. adm. Ministère guerre. —.

Digitized by Google

« vision Dubouquet, qui est à Fresne, et vient d'occuper, « par ses différents postes, le chemin de Châlons à Som- « mevêle (1). »

L'instruction des volontaires, leur discipline surtout, ne pouvaient qu'y gagner.

Le 23 septembre, les compagnies furent organisées en bataillons; le citoyen Louis Friant fut nommé « lieutenant-colonel en chef » de celui de l'Arsenal, que complétèrent la compagnie Farde, levée sur la section des Piques ou de la place Vendôme, la compagnie des Arts, commandée par Lemercier, la compagnie Roger, de la section des Droits de l'Homme.

Le 27 septembre, le lieutenant-colonel Friant, l'ancien caporal des Gardes-Françaises, le futur divisionnaire de Davout, signait son premier ordre :

Ordre du 27 septembre 1792, l'an I de la République.

Au camp de Fresne.

Les capitaines des compagnies du bataillon de l'Arsenal surveilleront à ce que chaque soldat de leurs compagnies respectives nettoient leurs armes et que les lumières en soient absolument débouchées.

Les sergents-majors auront soin de faire entretenir très proprement les tentes et recommanderont aux caporaux de veiller à la propreté des volontaires. Les sergents-majors sont priés de vouloir bien apporter, une heure après l'ordre, la liste des officiers, sous-officiers et la force des fusiliers de leur compagnie ; ils voudront bien aussi commander par compagnie deux hommes de corvée pour faire des latrines ; le commandant leur montrera l'endroit, et cela à midi précis ; elles serviront aux officiers et aux soldats. Les sergents-majors viendront tous les jours prendre l'ordre à la tente de l'adjudant-major et apporteront la force de leur compagnie, le nombre de leurs prisonniers et leurs lits.

FRIANT.

Ordre du jour du 28 septembre 1792.

Le commandant du bataillon invite les volontaires, ses camarades, à la discipline, à la subordination, à la confiance, sans lesquelles on ne peut espérer aucun succès : il les invite aussi à respecter les propriétés.

(1) Archives historiques du Ministère de la guerre. Correspondance des armées.

Digitized by Google

Les camarades sergents-majors sont priés de donner une entière connaissance des rappels distinctifs aux sous-officiers de semaine, afin qu'ils puissent se rendre avec exactitude au coup de baguette désigné pour chaque grade.

Les camarades sergents et caporaux de semaine sont priés de ne point s'absenter du camp, afin de se rendre à la tente des adjudants lorsque les circonstances l'exigeront.

Le commandant du bataillon prie ses camarades, les commandants des compagnies, de vouloir bien assembler à trois heures et demie leurs compagnies respectives devant le front de bandière du dit bataillon, pour se former par ordre de compagnie et ensuite procéder à la nomination des membres du Conseil d'administration.

Le camarade tambour-maître est prié de se trouver tous les jours à onze heures précises du matin à la tente des adjudants pour y recevoir l'ordre.

FRIANT.

Le 30 septembre, la division Dubouquet quitte le camp de Fresne pour rejoindre l'armée des Ardennes, formée de la droite de l'armée du Nord.

Ordre du 30 septembre 1792, l'an I de la République.

Au camp de Fresne.

L'armée partira demain. La générale se battra à quatre heures et demie et l'assemblée à cinq heures. On se rassemblera à cinq heures et demie précises pour être en marche à six heures. On marchera sur deux colonnes, la droite en tête. La colonne de droite sera composée du 91e régiment, du 1er bataillon de la Marne, du 5e de la Meurthe, du 99e, du 1er bataillon de Saint-Denis, de celui de la Butte des Moulins, du 72e régiment.

Cette colonne sera précédée par le 13e régiment de dragons.

La colonne de gauche marchera dans l'ordre suivant : le 18e régiment de cavalerie, le bataillon de l'Arsenal, celui des Amis de la Patrie, celui du Pont-Neuf, celui de Molière, celui de Sainte-Marguerite, celui de Bonconseil (1), celui des Républicains ; ensuite la gendarmerie nationale qui laissera deux détachements de 25 hommes chacun qui marcheront après l'armée et arrêteront les malfaiteurs et feront joindre tous les traîneurs.

Les équipages marcheront à la suite de chaque colonne, suivant l'ordre des bataillons, avec leurs gardes respectives.

C'est à tort que les bataillons ont laissé partir leurs voitures, ce qui donne de l'embarras pour en chercher. Il a été ordonné de les conduire au camp.

(1) Ce bataillon avait porté, à l'origine, le nom de Mauconseil.

Digitized by Google

Le campement s'assemblera à la générale, au devant du camp, au lieu des distributions.

Les bataillons qui n'ont pas pris de pain aujourd'hui, le prendront demain à cinq heures du matin pour un jour. On prévient que si on n'en prend pas aujourd'hui, il n'en sera pas distribué au nouveau camp, parce qu'il n'y en aura pas.

Le parc d'artillerie suivra la colonne.

Le maréchal de camp,
Signé : DUBOUQUET (1).

Pour copie conforme, l'adjudant général,
Signé : DAUVERS.

Le 1er octobre, la division campe à Gisaucourt, le 7 à Savigny. Le 9, le bataillon de l'Arsenal reçoit l'ordre suivant :

Il est ordonné au bataillon des fédérés de l'Arsenal de lever leur camp demain matin et de partir aussitôt, avec armes, bagages et effets de campement, pour se rendre le 11 à Sedan où ils seront aux ordres du lieutenant général Chazot. M. le commandant se concertera avec celui des Amis de la Patrie pour l'heure du départ et le plus ancien des deux commandera la colonne.

Au quartier général, le 9 octobre 1792, l'an I de la République.

Le maréchal de camp,
Signé : DUBOUQUET.

Le 10, le bataillon campe à la Neuville, à Mair; le 11 à Sedan et prend ses cantonnements à Douzy. Il passe sous le commandement du général Chazot.

Ordre du 28 octobre 1792, l'an I de la République française.

Le commandant du bataillon demande avec insistance une subordination dans ses officiers, qui soit fondée sur la justice et la fermeté,

(1) Bouquet (dit Dubouquet, Louis), né à Cucuron (Vaucluse), le 17 avril 1740; entre au régiment d'Auvergne en 1755, comme sous-lieutenant; lieutenant et capitaine au même régiment; réformé en 1763; replacé en 1768; major au régiment de Boulonnais en 1781; lieutenant-colonel au 29e régiment d'infanterie en 1789; colonel de ce régiment en 1791; maréchal de camp le 1er septembre 1792; lieutenant général le 8 octobre 1792; suspendu de ses fonctions par Bouchotte, ministre de la guerre, le 8 octobre 1793; il commandait alors une division à l'armée des Pyrénées-Occidentales; autorisé à prendre sa retraite le 21 germinal, an III. — Arch. adm., Ministère guerre. —

Digitized by Google

écarte tout arbitraire, toute oppression en maintenant les subordonnés dans l'observation de leurs devoirs. Le commandant demande que les soldats soient traités avec la plus grande douceur, que les officiers portent la plus soigneuse attention à ce qu'il ne leur soit fait aucun tort, et enfin qu'ils trouvent dans leurs supérieurs des guides bienfaisants.

En conséquence, le commandant engage les citoyens officiers à remplir plus strictement leurs fonctions, d'employer la grande fermeté, d'exiger l'obéissance en vertu de la loi, de punir même, sans humilier, un subordonné par des mots qui le provoquent, comme l'ont fait plusieurs dont la conduite n'est pas à approuver. Le commandant demande à l'avenir que ses camarades soient traités comme des vrais amis, sans cependant altérer la subordination.

FRIANT.

Ordre du 1er novembre 1792, l'an I de la République.

Les citoyens capitaines sont priés de se faire rendre un compte exact par les caporaux d'escouade et sergents de section des hommes partis sans congé, de l'époque de leur absence et de ceux qui sont aux hôpitaux. Cet ordre exige la plus grande célérité. Le commandant du bataillon est très affligé de l'inconduite de plusieurs de ses camarades. Ils ont eu la faiblesse de prendre des gravures qui étaient attachées dans le corridor du citoyen Curé. Le commandant consigne à tous les camarades de ne point passer l'escalier qui conduit à sa chambre. En vertu d'un arrêté du conseil d'administration, les capitaines sont invités à faire faire sur le champ un état des fusils à réparer dans leurs compagnies respectives. Les fusils seront réparés aux frais des camarades soldats.

Le commandant du bataillon,

FRIANT.

A Douzy. — Ordre du 6 novembre 1792.

Le commandant voit avec peine que différents officiers et sous-officiers ne veillent pas à conserver l'honneur du bataillon. Leur négligence et leur peu de fermeté font que les hommes qui ont été habitués à une vraie discipline militaire se dégoûtent entièrement en voyant régner dans le service si peu d'exactitude et d'obéissance.

L'officier n'exige point de comptes des sergents-majors et sergents; il reste même dans l'inertie. Les sergents ne veillent point sur les caporaux, ni les caporaux sur les volontaires, de manière que le bataillon peut se passer de supérieurs, puisque ceux-ci ne remplissent aucunement les devoirs qui leur sont prescrits par la loi.

Plusieurs officiers négligent l'exécution des ordres soit du général, soit du commandant du bataillon, laissant découcher les soldats, et découchant eux-mêmes.

Digitized by Google

Les caporaux portent la négligence à un tel point que plusieurs d'entre eux n'ont point le courage d'exiger à tour de rôle un homme de cuisine, de sorte qu'il arrive souvent que plusieurs escouades se passent de soupe.

Citoyens officiers et sous-officiers, soyez donc persuadés que la discipline fait la force principale d'un corps d'armée et que, sans elle, on ne peut espérer aucun succès. Veillez donc dorénavant à ce qu'elle existe, et que, par votre exemple, les volontaires apprennent à la connaître et à la suivre.

Le bataillon s'assemblera aujourd'hui à 2 heures précises de l'après-midi pour aller s'exercer dans la prairie.

Les citoyens capitaines voudront bien, à dater de demain, choisir dans le village un endroit propre à faire exercer leurs compagnies,

Le commandant du bataillon,

FRIANT.

1794

Friant a conduit son bataillon à la défense des lignes de Wissembourg; il a été atteint, à Lembach, en frimaire an II, d'une balle à la jambe. Il fait actuellement partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, que commande Kléber, auquel il écrit, en apprenant sa nomination au grade de général de brigade, signée par Gillet, représentant du peuple (3 août 1794) :

Armée de Sambre-et-Meuse, 2 fructidor an II.

Au général Kléber,

Citoyen général, tu m'envoyas hier l'ordre de remplir par intérim les fonctions de général divisionnaire (1).

J'ai examiné, avec toute prudence, l'étendue que demande

(1) Au quartier général à Wurem, le 16 thermidor an II.
Gillet, représentant du peuple près l'armée de Sambre-et-Meuse.
Sur le compte qui lui en a été rendu par le général Kléber, commandant l'aile gauche de l'armée, que la division aux ordres du général Muller est dépourvue d'officiers généraux, par l'absence du général de division Muller et du général de brigade Chevalier : sur les bons témoignages qu'il a reçus des talents militaires et du patriotisme du citoyen Friant, chef du 3e bataillon de la 131e demi brigade d'infanterie, le nomme au grade de général de brigade, pour être employé en cette qualité à la division commandée par le général Muller et arrête qu'il jouira du rang et des appointements attachés à ce grade. — Arch. adm. Ministère guerre. —

Digitized by Google

une telle fonction. Permets que je te soumette diverses réflexions que je me suis faites.

J'ignore la cause de la destitution de celui dont je vais occuper provisoirement la place ; mais, depuis que je suis dans la division, je me suis aperçu que ce que nous appelons l'état-major, dont dépend l'exécution de tous les ordres et de ceux que je pourrais donner par la suite pour le bien du service, n'en porte que le nom.

Il est d'autres choses dont je n'ai pu que très vaguement m'apercevoir, mais dont je pourrai m'assurer par moi-même et dont je pourrai te rendre un compte vrai, sans dissimulation, dans l'intérêt des services que la République attend de mes moyens. Tu en as une grande idée, mais je t'avouerai franchement que je crois mes fonctions au-dessus de mes forces.

Ainsi, général, je crois assez te faire sentir la manière dont je désire que le service soit fait et non comme il se fait.

Ne considérant que les ordres de mes supérieurs, je me rends à Looz ce matin et me conformerai à ton ordre.

Je rentre de faire ma ronde afin de vérifier le tableau qui m'a été envoyé hier au soir. Non seulement les positions des bataillons ne sont pas exactes, mais j'ai trouvé en plus, dans le camp, le 5e bataillon de l'Oise.

Tous les matins, tu recevras un rapport, tant de mes opérations que de tout ce qui se passera.

FRIANT.

Le 2 fructidor, 2e année de la République.

Au représentant du peuple Gillet,

Tu as choisi pour général un chef de bataillon. Il n'est ni monté ni équipé et tu connais sans doute ses moyens. Tu voudras bien, citoyen représentant, avoir égard à cela et lui faire donner l'ordre, s'il est en ton pouvoir, de se monter en chevaux, afin de pouvoir suffire au service.

Le nombre de deux me sera suffisant. Avec les deux que j'ai, je me trouverai en état de faire face à tout.

Mon aide de camp, qui te remettra la présente, est dans le même besoin : tu voudras bien l'aider, lui donner les moyens, lui dire à qui il doit s'adresser.

FRIANT.

Digitized by Google

Au quartier général du Château d'Hex, le 12 fructidor, 2e année républicaine.

Soldats de la République!

Les corps détachés de l'armée de Sambre-et-Meuse qui ont soumis Landrecy, conquis le Quesnoy, viennent de rendre Valenciennes à la République. La terreur avait précédé la marche de nos guerriers. Les satellites de nos despotes, sommés de rendre les armes devant les phalanges républicaines, ont consenti à racheter leurs vies en obéissant au décret de la Convention qui les constitue prisonniers de guerre. Ils ont tous juré de ne plus porter les armes contre les armées de la République, à moins qu'un échange d'individu à individu, de grade à grade, ne leur donne la liberté de les reprendre.

Deux cent vingt-sept pièces de canon, huit cents milliers de poudre, une immense quantité de fers coulés, des magasins remplis, une place dans le meilleur état de défense, sont la proie des vainqueurs.

On s'occupe, dans ce moment, à faire le recensement du butin immense qu'a acquis la République.

Dans quelques jours, Condé subira le même sort que Valenciennes, et nos frontières, délivrées de la présence des vils esclaves des tyrans, formeront désormais une barrière inexpugnable contre leurs entreprises.

Le général de division, chef de l'état-major général de l'armée de Sambre-et-Meuse,

Signé : ERNOUF (1).

(1) Ernouf (Jean-Augustin, baron) naquit à Alençon le 29 août 1753, fut nommé en septembre 1791 lieutenant des volontaires en son département, reçut le grade de général de brigade le 21 septembre 1793, celui de général de division le 23 frimaire an II. Le 26 fructidor an V il fut placé à la tête du dépôt de la guerre. En l'an VII, il occupa les fonctions de chef d'état-major à l'armée du Danube. En l'an XII, le premier Consul le nomma capitaine général de la Guadeloupe : il dut capituler devant le général Beewith, le 6 février 1810, fut conduit prisonnier en Angleterre, revint en France en 1811. L'Empereur avait rendu un décret prononçant la mise en accusation du général Ernouf, qui resta vingt-trois mois en prison, sans pouvoir obtenir qu'un conseil de guerre prononcât sur son sort.

Louis XVIII le créa chevalier de Saint-Louis, puis commandeur de l'ordre, lui conféra le titre de baron. Le département de l'Orne l'envoya en 1815 à la chambre des députés : il représenta celui de la Moselle en 1816, fut admis à la retraite en 1818, et mourut le 17 septembre 1828. — Arch. adm. Ministère guerre. — Biographies de Ch. Mullié. —

Digitized by Google

ARMÉE D'ORIENT. — 1799

Le 24 pluviôse an VII (12 février 1799), Desaix avait livré le combat de Keneh, contre les Arabes d'Iambo, vaincus une première fois à Samhoud, le 3 du même mois. Ces Arabes avaient cherché un refuge dans le désert, sous le commandement du chérif Hassan; les mameluks dispersés se joignaient à eux.

« Friant, dit Desaix dans son rapport au général Bona-
« parte, est chargé de leur donner une preuve de notre
« supériorité, même sur les envoyés du grand chérif de
« la Mecque, le premier homme après Mahomet. »

Le 29 pluviôse, Friant arrive devant le village d'Aboumanach, l'attaque, l'emporte et poursuit les fuyards jusque dans leur camp, à cinq heures de marche dans le désert.

A l'adjudant général Donzelot (1), *6 ventôse, an VII.*

Le général Desaix doit avoir reçu, mon cher camarade, le rapport sur mon affaire du 29 dernier que je lui ai envoyé par duplicata. Le même rapport fait mention de ma marche sur Girgeh, puis ensuite sur Farchiout; ainsi, je ne crois pas nécessaire de vous donner de nouveaux détails sur ce sujet.

Le pays est tranquille jusqu'à Osiot. Ce sont toujours les mêmes beys qui sont dans les villages en face de cette ville; leurs mameluks sont dispersés par bandes; ils meurent de faim.

On ne fait que commencer à apporter le miry et à amener des chevaux, mais tout se fera de bonne grâce. Quant aux Mekins, ils sont, comme je vous l'ai mandé, ou morts ou dispersés.

(1) Donzelot (François-Xavier, comte), né à Mamirole (Doubs), le 6 janvier 1764, s'engagea en 1783 dans le régiment Royal-Marin et fut nommé sous-lieutenant en 1792. Adjudant-général, chef de brigade en 1794, il servit sous Pichegru et Moreau. Il fit l'expédition d'Irlande comme chef d'état-major. En Egypte, il combattit, dans le dernier conseil de guerre de 1799, l'évacuation et proposa de faire la guerre dans la Haute Egypte en attendant les renforts. Général de division en 1807, gouverneur général des îles Ioniennes de 1810 à 1814, il combattit à Waterloo, puis remplaça Soult comme major général. Louis XVIII l'envoya à la Martinique en 1817 comme gouverneur.

Il fut admis à la retraite en 1832 et mourut dans son château de Ville-Evrard le 11 juin 1843. — Arch. adm. Ministère guerre. — Biographies de Mullié. —

Digitized by Google

Leur costume tient assez de celui du pays; ils sont armés d'un fusil à mèche, d'une pique, d'un poignard, d'une paire de pistolets et d'un sabre d'une longueur démesurée.

Je n'ai pas encore vu mes barques. Ne manquez pas de me faire passer des cartouches et des munitions pour l'artillerie.

On nous fait des souliers à Girgeh et ici nous avons 1.000 sacs de grain. On continue de travailler au biscuit. Je vous envoie la situation du corps.

Faites-moi passer, je vous prie, des proclamations du général en chef.

Mon affaire d'Aboumanach en a beaucoup imposé aux habitants des provinces de Farchiout et de Girgeh dont quelques rebelles s'étaient rassemblés en face de Bordis : mais ma marche rapide les a attérés : ils disent maintenant : « Dieu est pour les Français, il faut se rendre ». Les Arabes disent que la peste seule peut nous détruire et que nous battrons l'armée du Grand Seigneur, quand elle viendra, parce que nous restons toujours réunis.

Dites, je vous prie, au général Desaix que, si je suis resté un jour à Girgeh, ce n'était pas pour faire courir le bruit que j'allais dans la province de Fhata pour en chasser les Arabes et les Mameluks. Morand me mande ce soir que la province de Fhata est tranquille, qu'elle est gouvernée par un Cheik qui s'est dévoué aux Français et sur lequel le Cophte compte beaucoup; que pour Akmine, les Arabes en sont les maîtres et qu'il est impossible d'en espérer rien sans y envoyer des troupes; que Mourad-bey, avec sa compagnie de deux cents mameluks, se tient à Boudiard; que quelques autres sont sur la rive droite en face de Syout, paraissant disposés à la fuite.

Il me mande encore que six mameluks sont venus se rendre à lui et qu'ils ont remis le peu d'armes qui leur restait; qu'une seule des barques dont je vous ai parlé lui a été réclamée; que sous peu de jours il doit rentrer beaucoup d'argent et de chevaux; que tout est très tranquille et qu'une barque portant des dépêches au général Desaix est passée le 4.

Je n'ai pas encore envoyé la 61e à Fouasi. Quatre bataillons en imposent beaucoup ici et je présume que, dans cinq ou six jours, la levée du miry et des chevaux sera bien avancée. Alors, j'enverrai Couraux dans la province.

J'ai des barques sur le Nil en face de Farchiout; je ne suis qu'à une journée de Keneh et, quoi qu'il arrive, je suis à vous en peu de temps. Mes dispositions sont prises en conséquence.

Digitized by Google

Je reçois, à l'instant, une lettre du chef Duplessis (1), datée du 5, qui me mande que l'intention du général Desaix est que je retourne à Keneh. Je fais passer un bataillon, en attendant de nouveaux ordres. Dans le cas où le bataillon serait inutile, faites-le passer à Fouasi. J'y enverrai le Cophte et d'autres troupes.

Il y a, comme vous le savez, des villages près du désert; d'après les rapports, il pourrait se trouver quelques récalcitrants dont les habitants se jetteraient dans le désert afin de ne pas payer le miry. Pour y obvier, envoyez-moi, s'il est possible, au moins, soixante hommes de cavalerie.

FRIANT.

Le 29 vendémiaire, an VII. — Au cheik arabe de Courum.

On vient de m'instruire que tu fournissais à Mourad-bey, dans les déserts, des vivres de toute espèce.

Souviens-toi du serment de soumission que tu as fait aux Français.

Si, malheureusement pour toi, je viens à être convaincu d'une pareille trahison de ta part, tu peux compter que je détruirai toutes tes propriétés jusqu'à ta femme et tes enfants. Mais, si tu es innocent, ne crains rien, reste paisible dans tes foyers. Je suis juste, mais sévère envers les coupables. Rappelle-toi que les Français ne manquent jamais à leurs traités. Si tu y manques, il y va de ta vie, de ta fortune. Tu vois que je condescens jusqu'à t'en prévenir.

FRIANT.

Le 1er brumaire, an VII. — Au chef de brigade Lasalle.

Ecris-moi donc, mon cher Charles; point de nouvelles de toi depuis le 22 du mois dernier. Boyer (2) m'écrit le 29 au matin que Mourad-bey ne peut plus tenir campagne dans les déserts, que ses mameluks se sont dispersés dans la province de

(1) Duplessis (Marie-Guillaume-Pierre), ancien commandant de la garde à cheval du Directoire, commandant en Egypte le 7e hussards, fut tué, le 2 avril 1799, à l'affaire de El Byr El Bar. — Mémoires du général baron Desvernois. —

(2) L'adjudant général Boyer, né à Belfort le 7 septembre 1772, était parti comme volontaire dans un des bataillons de la Côte-d'Or. Il fut nommé général de brigade en l'an IX, général de division en 1814; réformé en 1816, il passa au service de l'Egypte. La révolution de 1830 lui permit de rentrer en France. Il reçut le commandement d'une division en Afrique, puis celui de la province d'Oran qu'il administra avec la sévérité qui lui avait valu, pendant les guerres d'Espagne, le surnom de *Cruel*.

Digitized by Google

Fayoum et de Minieh. Par une autre lettre du 29, à midi, il me dit que ce bey a passé le canal Joseph et s'est porté sur le village de Maytayé, à six lieues de Minieh pour passer sur la rive droite du Nil. J'ai envoyé la Djerme « la Thébaïde » à cette hauteur, pour tâcher de couper les mameluks qui cherchent à passer le fleuve. Ecris-moi donc ; ma correspondance avec le général en chef l'exige. Détruis Mourad-bey. A toi toute la gloire ! Ne lui donne aucun repos. Dans le cas où ce bey aurait passé sur la rive droite, tu te rendrais à Médine, dans le Fayoum, et tu remettrais à Boyer les 2 pièces de canon de 3. Je lui donne ordre de venir à Benesouf pour passer de l'autre côté.

Dans le cas contraire, vous continuerez à poursuivre Mourad comme auparavant. Instruisez-moi de tout ; alors, je vous seconderai.

FRIANT.

---

6 brumaire, an VII. — Au chef de brigade Lasalle.

Je vous ai intimé l'ordre sept fois, citoyen chef de brigade, depuis le 1er courant jusqu'à aujourd'hui inclus, de vous porter à Médine. Vous ne deviez point quitter votre position lors du passage de Mourad-bey sur la rive droite, que vous n'ayez, au préalable, reçu mes ordres, n'importent les obstacles qui pouvaient vous y contraindre.

Votre mouvement sur Syout, où il n'y a pas d'ennemis, a suspendu l'exécution des ordres impératifs que j'ai reçus du général en chef et contrarié mes dispositions militaires à un point inexprimable.

FRIANT.

Le 8 brumaire, an VII. — Au général Desaix.

J'ai reçu vos deux lettres, mon général ; l'une du 28 vendémiaire et l'autre du 1er de ce mois. Je suis sensible aux bontés que vous me témoignez et aux bonnes nouvelles dont vous me faites part. Je suivrai bien régulièrement les conseils que vous me donnez dans votre première, pour la destruction de nos ennemis et le maintien du pays. Il n'y a sûrement pas d'autre moyen.

Vous savez que j'ai bien aimé à faire la guerre sous vos ordres. Continuez-moi cette bonté de m'écrire de temps en temps ; mais, mon cher général, Lasalle vient de me faire une fameuse pétarade ! Mourad-bey a passé sur la rive droite

Digitized by Google

dans la nuit du 29 au 30 vendémiaire ; j'en fus prévenu par Boyer, le 1er à dix heures du matin. J'expédiai, sur-le-champ, à Lasalle l'ordre, par duplicata, d'aller à Médine sous les ordres du général Zayonschek (1). Sans attendre mes ordres, il est remonté du coté de Seirot et peut-être y est-il maintenant.

Je viens de recevoir l'ordre impératif du général en chef d'envoyer, à grandes journées, toute la cavalerie au Caire. Je n'ai pas une pièce de canon à donner à Boyer, pour passer de l'autre côté, chasser Mourad-bey et seconder le général Rampon.

Voilà l'effet de son mouvement, et l'ennemi n'est point du côté de Syout!

J'aurais pu profiter de cette cavalerie pendant quelques jours pour amasser beaucoup de chevaux et d'armes ; j'en suis donc privé. Enfin, j'ai expédié huit fois le même ordre à Lasalle ; je ne sais où il est depuis son départ.

J'aurais été tranquille si cette cavalerie avait été dans le Fayoum ; je serais maintenant à Syout pour y organiser une seconde colonne de dromadaires. Cela m'ennuie.

Je pars demain. Quant à ma santé, mon général, elle est meilleure ; je n'ai pas le temps d'y penser.

Le général en chef m'assomme (vous m'avez prévenu) et ne m'envoie pas seulement deux pièces de canon des trois que je lui demande depuis si longtemps, chose qui m'est indispensable pour remplir ses vues. Je viens de lui demander le général Robin pour commander une de mes colonnes ; il est brave et connaît le pays ; intercédez pour moi auprès du général en chef.

FRIANT.

1814

Vingt années d'exploits, de manœuvres savantes, de triomphes, les batailles les plus glorieuses, l'infatigable ardeur d'un génie qui s'est montré plus grand encore dans

(1) Zayonschek, né en 1757, fut aide de camp de Braniki avant de prendre part aux événements de Pologne en 1791, 1792, 1793. En 1794, il défendit Prague contre Souwaroff ; puis il offrit ses services à la France, commanda un corps de l'armée d'Italie en 1797, une division à Austerlitz. Après 1814, il reprit du service en Russie et mourut le 28 juillet 1826. — Mémoires du général baron Desvernois.

Digitized by Google

cette dernière campagne, tout succombe devant cette croisade des souverains de l'Europe contre un seul.

La Vieille Garde est à Fontainebleau. Friant en commande la deuxième division, avec laquelle il vient de combattre à Champaubert, Montmirail, Vauxchamps, Craonne, Reims, Fère-Champenoise, Plancy, Méry.

Fontainebleau, le 17 avril 1814.

A Monseigneur le prince de Neufchâtel et de Wagram.

C'est avec la plus vive douleur que j'annonce à Votre Altesse Sérénissime, la désertion de 784 hommes de la Vieille Garde à pied. Cette malheureuse impulsion a été donnée par des hommes isolés de la ligne qui ont assuré que l'on payait la solde arriérée à Paris et qu'en outre on pourrait se retirer chez soi. L'état où nous sommes par le manque de vivres et une solde très arriérée ont beaucoup contribué à les décider dans ce funeste projet. La seule consolation que je puisse avoir, c'est qu'il n'a pas été formé au sein de la Vieille Garde.

Il y a un général russe, à Melun, qui délivre des feuilles de route à quiconque se présente pour se rendre dans l'intérieur.

Enfin, j'ose assurer à Votre Altesse Sérénissime que l'esprit de l'armée est travaillé de toutes les manières.

Je pense que pour arrêter ce fléau, la gendarmerie de la Garde et de la ligne qui se trouve à Orléans et à Châteaudun serait d'une très grande utilité sur la ligne de démarcation avec les puissances alliées. Le général Guyot, qui a beaucoup de déserteurs, m'a ouvert l'avis relativement à la gendarmerie. Il m'en fait connaître la nécessité; je lui réponds que j'en fais la demande à Votre Altesse Sérénissime.

Il existe un dépôt de garde nationale à Avon, dont j'ai eu l'honneur de vous adresser la situation; ses hommes sont en partie sans armes et sont le rebut de tout ce qui est sorti de leur département.

Nous sommes absolument sans vivres; tout a été pillé et ravagé à six lieues à la ronde. M. le sous-préfet et le maire de la ville sont allés à Paris pour tâcher d'obtenir des subsistances.

Tel est, Monseigneur, l'état de dénûment où nous sommes. Je demande en grâce, à Votre Altesse Sérénissime, de vouloir bien s'intéresser à ce que les vivres pour les deux régiments de grenadiers qui sont à Nemours et à Fontainebleau puissent

Digitized by Google

arriver de Paris. Si Votre Altesse Sérénissime pouvait aussi faire toucher un mois de solde à la troupe et aux officiers, je pourrais en quelque sorte répondre de ma division. L'arriéré est de quatre mois aux officiers, sept aux grenadiers et vingt-deux à ceux qui arrivent nouvellement d'Espagne.

L'Empereur est encore ici, mais les 600 hommes qui doivent l'accompagner sont partis hier.

FRIANT.

Fontainebleau, le 15 avril 1814.

A Monsieur le sous-préfet, à Fontainebleau.

Votre arrondissement a été fixé pour cantonnement aux troupes de la Vieille Garde. J'ai l'honneur de vous prévenir, et vous ne devez point l'ignorer, que les troupes manquent de vivres, surtout de viande, depuis qu'elles y sont entrées.

Je vous laisse jusqu'à demain à midi pour frapper les réquisitions nécessaires. Si à cette heure elles ne sont point rentrées, je vous préviens, Monsieur, que d'après le refus formel fait par vous au commissaire des guerres de ne frapper aucune réquisition, je ferai loger les troupes chez l'habitant qui devra les nourrir.

Vous ne serez point même exempt, Monsieur, de cette disposition, en conséquence de vos refus réitérés.

J'en préviens S. A. S. le Prince vice-connétable qui m'a laissé pleins pouvoirs à cet égard et j'enverrai, s'il le faut, un officier à Paris, pour rendre compte de votre conduite au gouvernement provisoire.

FRIANT.

Fontainebleau, le 15 avril 1814.

A Messieurs les administrateurs chargés des vivres, à Fontainebleau.

Je viens d'écrire à M. le sous-préfet de Fontainebleau que le peu d'énergie qu'il emploie pour l'approvisionnement des troupes cantonnées ici m'a obligé d'en rendre compte au gouvernement provisoire.

Comme général, je dois m'occuper du bien-être de mes soldats.

En conséquence, j'ai l'honneur de vous prévenir que si M. le sous-préfet ne prend point des mesures pour assurer les vivres d'ici à demain, je désignerai des officiers qui devront

Digitized by Google

s'entendre avec vous afin de reconnaître tous les logements de la ville, de placer deux ou trois hommes par maison, en obligeant les habitants à les nourrir.

Vous sentirez, Messieurs, comme moi, que le bien de mes soldats m'en fait l'impérieuse nécessité.

Veuillez croire que j'aurai toujours un véritable plaisir à m'entendre avec votre administration lorsqu'il s'agira de soulager vos administrés en procurant le bien-être à mes troupes.

FRIANT.

Fontainebleau, le 20 avril 1814.

A Son Excellence le prince de la Moskowa.

J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que Sa Majesté l'Empereur Napoléon est parti ce matin, à midi, de Fontainebleau.

L'Empereur a désiré, avant son départ, voir le 1er régiment des grenadiers cantonné ici. Ayant réuni le corps d'officiers, il leur a fait ses adieux en leur recommandant d'être fidèles au nouveau souverain que les vœux de la Nation avaient appelé au trône.

L'officier porteur de mes dépêches donnera à Votre Excellence les autres détails.

FRIANT.

Le général Friant fut nommé par Louis XVIII, le 18 juillet 1814, colonel des grenadiers à pied de France ; il avait reçu la croix de Saint-Louis le 2 juin.

Au retour de l'Empereur, il prit le commandement de la division des grenadiers de la garde impériale et combattit à Waterloo, où il reçut sa septième blessure (1). Mis à la retraite le 4 septembre 1815, il mourut le 24 juin 1829, à Séraincourt (Seine-et-Oise).

Friant était comte de l'Empire, chambellan de l'Empereur, pair de France, grand-aigle de la Légion d'honneur, commandeur de la Couronne de Fer.

Son nom est inscrit sur l'Arc de l'Étoile, côté nord.

Baron P. de BOURGOING.

(1) Paris, 24 juin 1815.
« Monseigneur, c'est une malheureuse balle qui m'a traversé le poi-« gnet et j'en ai pour quelque temps. » Friant au Prince d'Eckmühl. — Arch. adm. Ministère guerre. —

Digitized by Google

A WESTMINSTER

LA VIE PARLEMENTAIRE ANGLAISE

A relire, après les avoir entendus, les débats de l'Adresse vieux de quelques semaines, on éprouve la même impression que devant une page de l'histoire parlementaire anglaise, contemporaine de la guerre de Crimée ou de l'épopée napoléonienne. Même grandeur ici et là; même objectivité, dirai-je, et même éloignement. Ces hommes qui parlaient hier, leurs discours, les événements qu'ils commentent, tout cela nous apparaît « très loin dans le passé ». Et cette illusion par qui s'identifient dans notre esprit des situations tragiques analogues, n'est, sans doute, que le phénomène d'optique abolissant vallons et plaines entre les sommets nivelés. Mais elle s'explique encore par ce fait que, depuis un mois, la face des choses a changé et que, lors des débats de l'Adresse, nous étions, nous, ailleurs.

Dans cet ample théâtre qu'est l'Empire britannique, l'Afrique était la scène, dont le Parlement n'était que les coulisses. Rien d'étonnant si le parterre hypnotisé au spectacle du duel qu'éclairait là-bas le soleil africain, n'a écouté que d'une oreille distraite ce qui se disait à la cantonade. Le drame de la brousse faisait tort à l'intrigue parlementaire. On n'en saisissait pas le lien. Dans la réalité, celui-là, plus tragique, et celle-ci, non moins grave, ne sont que les deux parties d'un même tout.

Aujourd'hui, le canon de Ladysmith s'est tû qui couvrît longtemps la voix de Wesminster. Le rideau est tombé sur le second acte; le troisième acte commence à peine.

Digitized by Google

L'instant est propice peut-être à un bref retour en arrière.

Il y a un intérêt puissant et divers — et qui n'est pas seulement rétrospectif, à fixer cette heure fugitive du parlementarisme anglais, plus gresse d'avenir que vingt ans d'existence normale ; d'abord, c'est une façon de revivre les émotions récentes, de refaire par le dedans, et pour ainsi dire dans son contre-coup intime, cette campagne où nous avons vu l'Angleterre frôler le désastre et se relever d'un bond.

Mais une pareille crise d'angoisse, que suit une folle détente d'allégresse, n'est pas sans laisser des traces profondes. Capable de précipiter l'évolution, elle peut aussi modifier l'orientation d'un peuple et agir durablement sur ses destinées. La nature courbée avec violence se redresse avec une violence égale, et qui peut être meurtrière. N'aurait-elle pas cette action décisive et immédiate, qu'une semblable secousse aurait encore pour effet de mettre à nu, dans l'incoërcible désordre d'une émotion première, le ressort secret de l'énergie nationale.

De telles secousses sont rares dans l'histoire d'une race si bien maîtresse d'elle-même : à l'observateur de les saisir au vol.

*
* *

Situons les débats : les nouvelles d'Afrique continuent à être mauvaises. Nous sommes au-lendemain de Spion-Kop ; Ladysmith, Kimberley et Mafeking sont toujours assiégées. Buller est tenu en échec sur la Tugela : l'armée de lord Roberts s'organise précipitamment, la révolte gronde au Cap ; l'Europe assiste hostile et railleuse aux transes de l'Angleterre. A Westminster, on discute la réponse à l'adresse incolore, optimiste et larmoyante de la Reine, au Parlement.

L'opposition prend naturellement l'offensive : c'est là un avantage initial. Mais cet avantage est neutralisé par l'inégalité des forces aux prises et par la volonté même de

Digitized by Google

l'assaillant. En dépit de ses fautes individuelles ou collectives, des soupçons qui s'attachent à l'un de ses membres compromis dans l'aventure Jameson, et de quelques défections sensationnelles parmi ses troupes, le cabinet Salisbury mis sur la sellette, traité en accusé, oppose à l'attaque la masse impénétrable d'une majorité compacte et disciplinée qui s'étaie elle-même sur l'opinion du pays. Pour le terrasser, le parti libéral est trop faible — d'une faiblesse qui n'est pas numérique, mais morale : le pourrait-il qu'il ne le voudrait point encore. Il ne se soucie pas d'assumer à cette heure la lourde tâche de succéder au cabinet conservateur et à ses responsabilités : un tel héritage, avec son passif excédant l'actif, ne le tente pas. Toute son ambition présente et sa tactique se borneront à mettre en relief les fautes du gouvernement, à en prendre acte pour l'avenir. Il ne s'efforce pas tant de le renverser tout de suite, que de l'ébranler. Mais, à cette tâche, le formidable tremblement de terre qui secoue le monde britannique suffit, et les manœuvres savantes des politiciens ne semblent plus, à côté, qu'un jeu dérisoirement superflu.

Ainsi, dès l'abord, il apparaît que ces débats seront dépourvus de sanction, du moins de toute sanction pratique immédiate.

Cette absence de sanction possible les caractérise : ils ne pourront être qu'une discussion académique. Encore cette joûte oratoire, pour platonique qu'elle soit condamnée à rester, pourra-t-elle s'élever à de grandes hauteurs d'où verser une lumière utile sur les obscurités du vital problème posé devant l'Angleterre et le monde. Et la discussion, sans doute, s'élèvera parfois, emportée au coup d'ailes des grandes passions publiques, au-dessus des régions de l'intrigue et de l'intérêt, mais pour éclairer surtout le néant de la politique dite libérale. La rhétorique de ses champions, suivie dans l'inconséquence jusqu'à en devenir éloquente, ne réussira pas à masquer la faiblesse de la position qu'elle s'est choisie ni le vice de sa tactique. A la serrer de près, ils font bien constater

Digitized by Google

que sa critique se contredit et s'annule: à mots le plus souvent couverts, elle reproche au cabinet d'avoir entrepris une guerre malhonnête, elle le blâme âprement de l'avoir conduite sans vigueur, elle l'autorise expressément, elle l'engage tacitement à la continuer... Etrange cacophonie! et comme on sent que le chef d'orchestre, le « grand vieillard » n'est plus là!...

Ecoutez quelques notes individuelles.

Voici sir Henry Campbell Bermerman qui mène l'attaque: « Lorsque j'étudie les circonstances qui ont précédé cette guerre, lorsque je vois l'esprit dans lequel le gouvernement de Sa Majesté a abordé le grand problème sud-africain et lorsqu'enfin, après avoir rendu les hostilités possibles, je vois comment le gouvernement s'y est préparé, il faut bien que je condamne une pareille façon de diriger les affaires du pays ».

On ne saurait rêver plus large mouvement d'offensive, ni formule de blâme plus compréhensive que celle-ci qui enveloppe, à la fois, la conception et l'exécution de la guerre. Trop large mouvement peut-être et trop compréhensive formule qui, tout à l'heure, vont laisser passer l'ennemi.

Mais sir Robert Reid serre le gouvernement de plus près: « Il n'y a pas la moindre preuve que ces hommes aient jamais eu l'ambition de nous chasser du Sud de l'Afrique... Cette prétendue ambition des Boers est un mythe. »

Et vous attendez la conclusion pacifique. Mais la conclusion ne vient pas; au contraire.

« Nous savons opposer au danger commun, un front uni », déclare M. Asquith; sur quoi sir Edward Grey surenchérit: « Nous sommes prêts à vous donner tout ce qu'il faudra pour aller jusqu'au bout. »

En quoi ce langage diffère-t-il tant de celui qu'aurait pu tenir un conservateur? Haussez le ton, ajoutez un air de bravoure au drapeau et vous avez le couplet Tory. Sous le blâme obligatoire du mot, perce l'approbation honteuse

Digitized by Google

de la pensée, si bien que tout se brouille, qu'on a la sensation confuse que libéraux et conservateurs ne sont pas aussi loin les uns des autres qu'ils voudraient le faire croire, que s'ils se battent encore, c'est peut-être pour la galerie; et quand le même Asquith déclare que « sur le terrain de la continuation de la guerre, il ne saurait y avoir qu'un Parlement uni comme il y a un peuple uni », on ne voit plus même pourquoi ils se donnent la peine de ce simulacre et ne lèvent pas plutôt la séance, puisque aussi bien, sur l'essentiel, tout le monde est d'accord, à part quelques Irlandais irréductibles, quelques radicaux incorrigibles, et deux ou trois conservateurs grincheux, comme ce Clarke, qui s'entête à répéter « que la guerre est injuste ».

Dépouillez l'argumentation libérale de ses fleurs, qu'en reste-t-il? la dénonciation d'un crime, la dénonciation de beaucoup d'erreurs ; le conseil, pour réparer les erreurs, d'aggraver le crime.

En face d'adversaires qui se tirent ainsi dans le dos les uns des autres, le gouvernement n'a d'abord qu'à se croiser les bras, et à regarder faire sa besogne, en marquant les coups. Que l'attaque se rapproche, et il aura la partie belle. Ce n'est pas à des maîtres de l'escrime parlementaire comme Balfour ou Chamberlain, que l'adversaire offrirait impunément de telles chances. D'un simple geste, le premier a écarté la pointe. « L'opposition nous reproche de faire une guerre injuste et de n'envoyer pas assez de troupes : que l'opposition s'entende. » Et le geste a découvert le défaut de la cuirasse libérale; à Chamberlain de toucher. C'est à lui d'abord et principalement qu'on en veut. De toutes les pointes tournées contre lui, il fait comme un faisceau, qu'il enveloppe de sa parade, suivie d'une riposte victorieuse : « Il me semble que l'opposition est divisée... J'admets que la guerre soit injuste! Pourquoi l'opposition n'a-t-elle pas le courage de ses convictions? Pourquoi ne vote-t-elle pas contre la guerre? » Et tout de suite le coup droit : « Je ne crains pas de dire que cette guerre est une guerre juste. »

Digitized by Google

Enfin, la conclusion hautaine : « Il n'y aura pas, cette fois, une solution comme la solution de Majuba. »

Qu'opposer à cette vigoureuse contre-attaque? Lorsqu'on a déserté soi-même le terrain des principes pour le sol mouvant des intérêts de parti et des contingences, il faut bien évacuer la position qu'on occupe, et, faute d'une idée forte où s'appuyer, pour livrer une grande bataille, se réfugier dans la brousse d'où l'on peut, sans danger, tirer sur l'ennemi ministériel.

Précisément, l'histoire du Raid, avec ses fourrés, ses chausses-trappes, ses dessous mal explorés par une enquête volontairement incomplète et aveugle, est là, qui offre aux troupes libérales en désarroi un terrain merveilleusement propice aux opérations de la petite guerre. Elles s'y cantonnent. J'entends bien que c'est au nom du droit, trahi ailleurs, qu'on prétend refaire aujourd'hui le procès de l'aventure sud-africaine, reprise dans ses origines et dans ses causes, promener la torche moins fumeuse d'une nouvelle enquête, sincère, celle-ci, jusque dans les plus secrets recoins de cette fâcheuse affaire. Pauvre diversion, en vérité, par laquelle le parti libéral, incapable de tenir la plaine, cherche à reprendre en détail l'avantage perdu en bloc, à donner le change sur son attitude.

L'unique effet de la manœuvre, c'est qu'elle déplace le débat qui oblique, se rapetisse, et, de querelle de faction, dégénère en querelle de personnes, pour tomber au scandale. Le ministère des colonies est aigrement pris à partie ; on exhume contre lui des télégrammes Hawskley, on cite la Chartered Compagny et Cecil Rhodes à la barre du Parlement, on remue toutes les boues anciennes, on se jette à la face les accusations infamantes , on se fait des blessures empoisonnées. Et c'est pourquoi là-bas, dans une bataille moins laide, les victimes s'entassent sur les victimes et le sang s'évapore au rouge soleil d'Afrique.

*
* *

Rendons justice à l'opposition : au cours de cette petite

Digitized by Google

guerre, elle a souvent visé juste et frappé au bon endroit. Même, dans certaines minutes de généreux élan, elle a poussé des charges brillantes qui, sans entamer profondément l'ennemi, l'ont étonné et inquiété. C'est que le parti libéral, décapité par la mort de Gladstone, compte encore des talents individuels et des caractères, et que la brillante pléiade des lieutenants du Grand Old Man jette encore des clartés intermittentes.

Sir Campbell Barmerman est un honnête homme éloquent; sir William Harcourt est toujours le lutteur incisif qui va frapper à grands coups d'estoc et de taille; Asquith excelle mieux que jamais à envelopper dans le filet de sa parole souple, amis et ennemis, si l'on peut dire de ce fin politicien qu'il ait seulement des adversaires. Tous ceux-là, et bien d'autres ont fait voir au cours de ce tournoi, qu'ils n'avaient rien perdu de leur vaillance personnelle, et de leur science parlementaire. Mais les dix lieutenants d'Alexandre ne font pas Alexandre. De la poussière Gladstonnienne, nul homme n'a surgi, dont on puisse dire : Voici le chef.

Sans chef, sans principes — marchant au combat sans l'espérance et même sans la volonté de la victoire, le parti libéral ne pouvait vaincre, et il pouvait difficilement éviter de mal tomber : or, sa chute n'a point été belle.

Ces quelques journées marqueront une date néfaste de son histoire. Même, à qui les regarde d'un peu loin et dans leur ensemble, elles s'affirmeront plus mauvaises que les révèle le résultat pourtant si éloquent du vote qui, sans les clôturer, les couronne : le vote du premier des vingt-sept amendements de blâme soumis au parlement, l'amendement Fitz-Maurice, repoussé par 359 voix contre 139.

Le désastre réel dépasse encore l'apparence. Désastre matériel d'abord : commencée, il y a quelque quinze ans, la désagrégation du parti libéral s'y est accentuée. De plus en plus, l'aile droite tend à se rallier au gros des forces conservatrices, à suivre l'exemple des soi-disants Unionistes devenus, malgré leur étiquette libérale, plus Torystes que les

Digitized by Google

Tories. L'aile gauche extrême très mobile et indépendante en tous temps, a fait défection totale. L'événement grave, qui s'est accompli au cours de la bataille, et passa relativement inaperçu, exercera une influence considérable sur la marche future du parlementarisme britannique. A l'instigation de M. Redmond, les deux groupes irlandais réconciliés se sont fondus en un même parti national, et ont mis fin au schisme parnelliste. Petit parlement local dans le grand parlement, les représentants de l'île sœur ne feront plus que de la politique irlandaise selon la formule du chef qui en a si bien joué. Le parti anglais qui voudra s'en servir devra les acheter, et nous savons que, dans cette surenchère, les libéraux n'arrivèrent pas toujours premiers. Le faible lien qui retenait encore l'Irlande dans le camp de son bienfaiteur et de sa victime, Gladstone, est définitivement rompu.

Pire encore le désastre moral. Ces longs débats nous ont offert le spectacle pénible d'un grand parti historique, qui s'abandonne lui-même et n'ose résister aux passions ambiantes. Une défaite, un désastre se répare ; la faillite à l'idée, non, et c'est bien à un commencement de faillite que nous avons assisté. L'opposition s'est bornée à une critique négative de ses adversaires ; elle leur a reproché habilement leurs fautes, elle a dénoncé durement leur imprévoyance, leurs négligences, et la tâche vraiment était trop facile. Mais elle n'a pas bravement déployé son drapeau, opposé une politique à une politique. Tout ce qu'on est en droit de dégager de leurs censures, c'est que si, eux, les censeurs prenaient le pouvoir demain, ils feraient mieux que leurs prédécesseurs, mais ils ne feraient pas le contraire : d'où le simpliste, logiquement, conclura que, pour pratiquer une politique Tory, un Tory vaut au moins un Whig...

La lutte, sans doute, était inégale. Il ne dépendait pas de 150 hommes parlant le langage du droit et de la raison de triompher de toutes les passions liguées avec le point d'honneur... Du moins, si le présent leur échappait pou-

Digitized by Google

vaient-ils songer à l'avenir, et, vaincus pour vaincus, perdre une autre bataille, conquérir un de ces désastres qui préparent les revanches. Quelle belle défaite ils ont manquée !...

*
* *

Et le vainqueur? Ici encore méfions-nous des apparences. Le ministère l'emporte à une écrasante majorité, mais ces journées aussi l'ont mis en fâcheux état. Assailli de toutes parts, Chamberlain, malgré l'habileté de son escrime défensive et la vitesse droite de quelques-unes de ses ripostes, a souffert. Les corps à corps, où la science est de peu, l'ont endommagé. Son impéritie et son arrogance ont été cruellement châtiées, et ses grands airs, et ses tirades indignées n'ont pas détruit tous les soupçons qui pèsent sur le complice moral de Rhodes. Balfour, moins engagé, a reçu plus d'un coup. Les succès faciles du ministre de la guerre, flattant l'orgueil jingoïste, ne balancent pas ses malheurs ; et quant au chef nominal du gouvernement, l'ironique marquis de Salisbury, son humour a été jugée insuffisante et intempestive, et il est apparu qu'il vieillissait. Pour des victorieux, la troupe ministérielle fait donc triste figure, et aura quelque peine à se remettre de son triomphe.

Ce n'est pas sur les bancs du gouvernement qu'il faut chercher le vainqueur ; il est un peu ailleurs, il est partout, dans ce vieux palais de Westminster. Il s'appelle l'Empire. Ces longs débats ne furent qu'un hymne en son honneur, éclatant ou discret, selon l'étiquette de l'artiste en scène. C'est en son nom, au nom de l'Empire mis en péril par les folies guerrières du Colonial Office, que l'accusation parle, et c'est à lui qu'elle sacrifiera tout à l'heure ses scrupules et une parcelle de son honneur. C'est de lui que la défense se réclame, pour solliciter un nouvel acte de confiance et des efforts nouveaux. C'est lui qu'on glorifie quand on montre « les princes Indiens loyaux, les colonies pour la première fois serrées autour de la métropole

Digitized by Google

dans le danger commun ». Le vainqueur, le voilà, dont le seul nom magique, comme un talisman, protège les hommes au pouvoir, et contre les suites de leurs fautes et contre les attaques d'un parti qui, pour lui donner l'assaut, a dû lui dérober son masque, parler sa langue; mieux que cela, s'imprégner de son esprit, s'intituler et devenir le libéralisme impérial, si joliment et si justement défini par M. John Morley : « Un vin Chamberlain sur lequel on a mis l'étiquette Rosebery ».

Et puisque nous parlons de Rosebery, passons des Communes à la Chambre des Lords. Ecoutez ces bravos qui partent de tous les points de la Haute Assemblée, quand lord Rosebery s'est rassis.

Celui qu'on applaudit frénétiquement, ce n'est pas simplement l'orateur inspiré, qui, en quelques traits sombres vient d'évoquer « l'avenir solitaire et fatal d'une Angleterre vaincue, perdant, avec l'Afrique « mâchoire effroyable qui broie sans cesse de nouvelles victimes » son « prestige » vital, réduite à s'enfermer dans ces îles, dont il a peur que toutes ne l'aiment point ». Ce n'est pas l'artiste prestigieux dont le verbe a fait luire sur la muraille le Mané-Thécel-Pharès de la patrie; ce n'est pas seulement le chef de demain, le disciple, — combien différent, — de Gladstone, l'héritier présomptif d'un Salisbury vieilli et d'un Chamberlain discrédité, le Liberal-Tory, l'homme heureux à qui la fortune bienveillante épargne aujourd'hui le pouvoir afin de le conserver à demain. C'est, avec tout cela et par-dessus tout cela, l'inventeur de l'Empire, son plus fervent protagoniste et son plus habile metteur en scène. C'est la figure même de l'Empire.

*
* *

Pour saisir le sens total de ces débats parlementaires, il faut se déplacer, changer de perspective, nous porter un peu au delà, passer des jours de défaites aux jours de victoires et du Parlement, dans la rue.

Digitized by Google

La rue, plus impressionnable que le Parlement, ou le journal, exprime mieux l'âme du pays. Là, l'impérialisme pose le masque et se nomme le Jingoïsme qui diffère de tel chauvinisme, comme la susceptibilité d'une nation blessée diffère de l'orgueilleuse brutalité d'un peuple ivre de sa force encore invaincue. Après la série des jours mauvais, le succès soudain a provoqué une explosion de Jingoïsme, violent d'autant plus que la contrainte fut plus longue. Un accès de délire patriotique a jeté l'Angleterre dans la rue. La rue anglaise, grave et affairée, ou mélancolique se transfigure soudainement par le coup de baguette magique de la victoire. A mesure que les bonnes nouvelles se succèdent en crescendo, Cronje captif, Kimberley, Ladysmth délivrées, elle se fait plus bruyante, plus pittoresquement expansive. Tout concourt à l'excitation publique, le Destin qui a le sens de l'à-propos et du mélodrame, quand il s'en mêle, a pris soin que la victoire de Roberts tombe le jour anniversaire de Majuba ! Dès le matin, une joie est dans l'air. Le ciel a beau être humide et gris, « le soleil est sur toutes les faces ». Le travail chôme, nombre d'établissements donnent congé à leurs employés qui vont répandre leur allégresse au dehors. Des titres flamboient aux entêtes des gazettes, victorieusement déployées, aux devantures des boutiques, sur de gigantesques placards : « Jour de Ladysmith, Semaine de Majuba, Année de l'Empire ». De leur siège, les cochers vous sourient en agitant le vert *Evening News* ou la blancheur du *Star* comme des drapeaux. Des inconnus s'abordent en se disant : « Il est pris ».

Et parmi les éclats de la joie populaire, aux accents de la Rule Britannia chantant sur toutes les lèvres ou grisant avec le gin et le whisky nationaux, les cervelles jingoïstes de Londres et de la province, le Carnaval patriotique bat son plein, la kermesse insulaire s'achève en saturnales que l'histoire appellera : la nuit de Ladysmith.

Si cette joie avait uniquement pour cause que 40.000

Digitized by Google

Anglais conduits par le premier stratégiste du royaume ont capturé 4.000 paysans héros, et qu'une nation de 40 millions d'hommes est en voie d'exterminer un petit peuple qui a moins d'habitants qu'elle n'a de soldats en campagne, cette joie serait dégradante. En vérité, elle se justifie par une autre victoire. L'Angleterre a moralement vaincu l'Europe hostile qui la bafoua. Elle a, rien qu'en passant outre aux menaces et aux railleries, rayé du domaine des réalités vivantes, cette expression : l'Europe dont on peut dire, plus justement que Metternich de l'Italie, qu'elle n'est plus que géographique.

Le lion britannique défie l'hostilité impuissante de ces grandes puissances qui s'imaginent avoir assez travaillé pour le « Droit par la paix », quand elles ont envoyé une douzaine de politiciens et de diplomates débiter leurs sornettes humanitaires autour d'un tapis vert, joué au croquemitaine avec les faibles, contraint, à grands renforts de bateaux, une petite île grecque à rester turque, offert une épée d'honneur à Cronje, poussé de quelques kilomètres leurs chemins de fer dans les steppes, fait leurs petites affaires et laissé faire aux dieux. Nul ne peut plus être dupe de ce jeu ; le spectacle que l'Angleterre et l'Europe donnent au monde, est une leçon de choses qui s'impose à l'esprit. En face d'un continent incurablement divisé, en proie aux soudards et aux rhéteurs, la petite île s'est dressée dans son splendide isolement, confiante dans l'universelle lâcheté, et dans son unité impériale démontrée, méprisante des remontrances séparées de la force, irritée des menaces vaines, et résolue à poursuivre — quoi qu'il advienne, — le cours de ses destinées hautaines.

On ne voit pas, dans l'état présent du monde, qu'il lui en puisse rien advenir de fâcheux, du dehors. C'est chez elle plutôt qu'est l'ennemi.

Son caractère national formé à l'école de la liberté qui fut sa vraie force et sa grandeur, est attaqué à sa base même, par la crise actuelle. L'Angleterre des Chatham, des Fox, des Peel, des Bright et des Gladstone, l'Angle-

Digitized by Google

terre pacifique et libérale, est menacée de sombrer dans la tempête qui l'emporte, après tant d'autres, parmi les fumées de la fausse gloire, vers le gouffre commun du militarisme.

Longtemps contenu, le flot a rompu les vieilles digues tutélaires, il coule en ce moment à pleins bords. Les chefs du parti libéral qui en pressentaient et déjà même en subissaient la violence, il y a quelques semaines, n'eurent point le courage de se mettre nettement en travers, et c'est tant pis pour le parti libéral et tant pis pour l'Angleterre. Le courage qu'il n'eut pas hier, comment l'aurait-il demain ? S'il faisait entendre une parole de justice et protestait officiellement contre « l'infamie de ravir leur indépendance aux deux Républiques », on lui répondrait au Parlement comme on lui a déjà répondu dans la presse « que John Bull ne permettra pas aux Boers vaincus de l'Angleterre, de dicter les termes de la paix qu'il offrira aux Boers vaincus de l'Afrique du Sud ».

Le parti de Gladstone n'a pas su lire l'heure sur l'horloge politique, « dont l'aiguille » maintenant « lui dit : Il est trop tard ».

Paul HAMELLE.

Digitized by Google

LA FOLIE MATERNELLE

Par Daniel Riche

(Suite.)

CHAPITRE XIII

— Je m'en doutais, j'en étais sûr !... jetait M. Fromant, en tournant comme un furieux autour de la table de la salle à manger. Bêtement, j'ai fini par céder, — résiste-t-on d'abord à une femme qui veut avec l'âpreté et l'entêtement que vous mettez toutes à poursuivre vos désirs ?.... Non, évidemment, non !... — et je me suis fourré au milieu du guêpier !...

Assise dans l'embrasure de la fenêtre, un journal sur les genoux, très calme, Geneviève demanda :

— Enfin, me diras-tu le motif de ta colère ? Tu gesticules, tu parles tout seul ainsi qu'un fou.

— Je le deviendrai peut-être, grâce à toi.

— Je ne comprends pas.

Il vint se planter devant elle, disant, la voix rageuse :

— Tu ne comprends pas !... Eh ! bien, Favardot est en déconfiture, ou peu s'en faut. Comprends-tu maintenant ?

— Ah ! répondit-elle, toute pâle, qui t'a dit cela ?

— A la Bourse, le bruit en courait et, ce matin, mes patrons m'ont reproché de les avoir engagés à subventionner les « docks de Rouen ».

— Vraiment ?...

Digitized by Google

Se remettant à ambuler à travers la pièce, il poursuivit :

— Tu y a mis assez d'insistance à me faire entrer malgré moi dans cette affaire... Le bonheur, l'avenir de ta fille !... Cours après maintenant !... Au lieu de lui trouver une dot, nous avons perdu les quelques sous amassés pour nos vieux jours !

— Avant de te monter ainsi contre moi, tu ferais mieux de t'assurer si on ne t'a pas trompé... Tu sais combien les fausses nouvelles se répandent vite.

— J'ai certes bien l'intention d'aller à la Société... Mais, pour moi, c'est perdu.

En face de cette débâcle, qui entraînait leur ruine complète si l'affaire ne reprenait pas à la Bourse, — Mme Fromant ayant obtenu que son mari mit dans la combinaison financière, non seulement ce qu'il possédait, mais encore qu'il empruntât pour grossir le capital, — prête à éclater en sanglots, Geneviève sentit sa grande énergie l'abandonner, mais encore elle sut se dominer. Elle ne devait pas décourager davantage l'homme qu'elle avait tant tourmenté, pour qu'il entrât dans le Syndicat Favardot. Et avec seulement un léger tremblement dans les mains, elle répliqua, la voix blanche :

— Pourquoi dis-tu que c'est perdu ?

— Parce que, hurla-t-il, je n'ai jamais eu confiance en cette canaille !... Ah ! sans toi, je n'en serais pas là !

Et comme il se trouvait devant la porte, il sortit, la faisant claquer si rudement que, derrière lui, tout le mobilier trembla...

Sans prendre garde à la pluie, une pluie fine et pénétrante qui engrisaillait les choses, M. Fromant marchait, heurtant durement le pavé de son parapluie, comme si ces coups donnés à la pierre eussent dû apaiser un peu sa colère.

— Oh ! les femmes, les femmes ! maugréait-il. Ma situation compromise, toutes mes économies perdues et même

Digitized by Google

des dettes, voilà ce qu'il m'en coûte d'avoir prêté l'oreile aux sollicitations de la mienne... Pourtant Geneviève n'est pas une évaporée, une hurluberlue... En me poussant à entrer dans la combinaison de Favardot, elle croyait bien faire. Moi seul, j'ai eu tort. Fort de mon entendement des affaires, j'aurais dû résister... Mais sa griserie, sa fièvre, m'ont troublé et j'ai cédé. C'est ma faute... On ne devrait jamais parler affaire devant les femmes. Elles sont trop loin des luttes de la vie pour envisager et comprendre nettement une situation. Choquées par un détail, elles se buttent et ne veulent rien entendre, ou bien se laissent séduire par un mirage, prenant leur désir pour la réalité. Ce sont des commerçantes, de parfaites commerçantes de détail, parce que là, dans le corps à corps avec la clientèle, leur finesse, leur souplesse instinctive les sert. Mais dans les combinaisons de quelque grandeur, elles perdent la tête et les jugent au hasard, suivant leur disposition et leurs nerfs.

Maurice Fromant débouchait devant la Bourse. Hésitant il traversait, regardant le grouillement d'êtres qui, à l'heure de l'agiotage, encombrent l'escalier et le péristyle du Palais de l'Argent. Mais voyant des boursiers se détacher de la fourmilière, aller et venir pour prendre un ordre ou en donner un, pris d'une soudaine honte à l'idée d'être interpellé et questionné sur la Banque Favardot, le dos voûté, le chapeau sur les yeux, il profita d'un encombrement de voitures et d'omnibus pour gagner la rue Réaumur.

Quand il fut éloigné, une révolte lui vint. Pourquoi avait-il fui ?... pourquoi cette gêne ?... Il n'avait pas commis d'actes malhonnêtes, il avait seulement apporté son argent et son influence à une affaire qui n'avait pas réussi. Devait-on l'en rendre responsable ?... Non, non !... Pourtant, on avait eu confiance en son expérience, il n'avait pas le droit de se tromper. Et sa conscience, avant même la réflexion, trouvait si juste cette réprobation, qu'il s'était sauvé, rasant les murs comme un voleur.

Arrivé au numéro 10 de la large voie qui traverse le

Digitized by Google

centre de Paris, rapide il pénétra dans la maison. Et tout en gravissant l'escalier, au moelleux tapis, il se reprenait à espérer. Favardot était intelligent, peut-être qu'en face du péril il avait tenté un coup de maître capable de sauver les « docks » de la chute annoncée.

Mais dès qu'il eut poussé le battant d'une porte à deux vantaux, sur laquelle une plaque de cuivre portait :

FAVARDOT

Banquier,

le garçon de bureau, un petit homme grisonnant, à la poitrine ornée de la médaille militaire, d'un coup se dressa et les bras croisés sur la poitrine, la voix mauvaise, l'apostropha :

— Ah ! vous voilà, vous !...

— Collardet ! lança sévèrement M. Fromant.

— Ah ! vous avez l'audace de venir, vous n'avez donc pas songé que si je vous tenais, je ne vous lâcherais plus, que je vous ferais payer cher votre infâmie !

Comme il marchait sur lui, Fromant, tout saisi, se recula, bégayant :

— Collardet !... Collardet, que dites-vous ?

— Je dis que c'est vous qui m'avez fait quitter une place sûre pour venir ici, je dis qu'en une stupide confiance dans votre honnêteté, j'ai déposé dans votre banque tout ce que je possédais et que vous m'avez ruiné.

Et s'avançant davantage, dressé sur ses pointes, il répéta :

— Vous êtes une canaille !

Cette insulte, le mari de Geneviève la reçut comme un soufflet. Bondissant sur le garçon, il le prit par les poignets et, les forces décuplées par la colère, d'une seule poussée, l'envoya rouler à l'autre bout de l'antichambre :

— M'accuser, moi, moi dont toute la vie est probité !

— Elle finit dans la boue votre vie, dit l'homme en se

Digitized by Google

relevant. Ma femme, mes enfants, que deviendront-ils maintenant?

M. Fromant passa sa main sur les yeux, cherchant à ressaisir son calme, et la voix plus ferme, il reprit :

— Vous vous égarez, Collardet; la situation de la Banque n'est pas brillante, mais elle n'a rien de compromis.

— Tout est perdu, je vous dis.

— C'est une erreur, rien n'est jamais perdu, surtout dans les affaires de Bourse.

— Ah! là là, mais vous ne voyez donc pas. Les bureaux sont fermés, les employés partis, la caisse est vide, le patron doit être en fuite.

— Comment, c'en est là!... Je savais bien que les affaires n'étaient point bonnes, que Favardot avait fait de mauvais placements, mais je ne me doutais pas...

— Des placements!... des placements... il n'en a jamais fait, ce voleur! il jouait à la Bourse avec les dépôts des clients, il vous a trompé comme il a trompé tout le monde.

Et le vieux troupier à bout de colère, tombant sur la banquette, se mit à pleurer avec de gros sanglots d'enfant.

En face de ce désastre, couronnement d'une vie de travail, Fromant sentit son cœur se serrer et oubliant que lui aussi était ruiné, qu'il allait, peut-être, être renvoyé de sa maison de Banque, s'avançant vers Collardet, il lui frappa sur l'épaule.

— Ne vous désolez pas, mon brave. Quoiqu'il arrive, vous ne perdrez rien, vous entendez, rien?

Le garçon, la figure aussitôt éclairée d'espoir, lui prit les mains et la voix reconnaissante :

— Vous ferez ça... Vous ferez ça?...

— Ne vous inquiétez pas, affirma le mari de Geneviève en se dégageant... Favardot est dans son cabinet?

— Je ne l'ai pas vu entrer et la porte est fermée; car lui, voyez-vous, lança-t-il, le poing tendu, repris de colère, lui qui est cause de tout, je l'aurais tué.

M. Fromant fit un geste apaiseur et se dirigeant vers une double porte en drap vert, l'écarta, ouvrit la véritable,

Digitized by Google

qui, grâce à sa connaissance d'un secret de serrure, ne fit aucune résistance.

Alors il se trouva dans le cabinet directorial, un cabinet très moderne, aux meubles recouverts de velours cerise, avec des palmiers et des bronzes dans les angles et dont le milieu était occupé par un vaste bureau encombré de paperasses.

Plié en deux, affairé, Favardot opérait un classement dans ce monceau de documents et de pièces diverses. Il déchirait, jetait, brûlait, réservant les papiers importants qu'il mettait dans un sac placé à côté de sa main.

Au bruit sec du battant poussé par Maurice Fromant, il sursauta épeuré et, redressé, la face blême, avec une affreuse grimace, il bégaya :

— Tiens, Fromant! Vous connaissez le « Sésame, ouvre-toi » de ma tannière?

— Heureusement, sans cela je crois que vous ne m'auriez pas ouvert, répondit celui-ci.

— Pourquoi donc, cher, chez moi vous êtes chez vous.

Semblant ne pas voir la main que le banquier lui tendait, Fromant s'assit et cherchant à donner à sa voix son timbre ordinaire, il demanda :

— Comment vont les affaires?

— Très bien, très bien.

— Ah!

— Nous allons probablement être chargés de l'émission des chemins de fer coloniaux.

— Pas possible!

— Mais si... excellente combinaison.

Ne pouvant se contenir davantage, Maurice se redressa.

— Alors pourquoi donc vous apprêtez-vous à passer en Belgique?

Cherchant à faire bonne contenance, l'autre répondit :

— Vous plaisantez!

— Allons donc! Et ce petit travail que j'ai interrompu? Vous mettiez dans ce sac les papiers compromettants.

— Mais...

Digitized by Google

— Bas le masque, je sais tout! Vous avez joué l'argent de la Société, dissipé les dépôts qui vous ont été confiés et, la chose commençant à s'ébruiter, vous vous apprêtiez à fuir de peur d'être arrêté.

Favardot s'inclina :

— Puisque vous êtes si bien informé, inutile de perdre mon temps davantage.

Et l'air dégagé, le ton narquois :

— Vous permettez?... Je suis très pressé, le train part dans une heure.

Il se mettait en devoir de continuer le rangement que l'entrée de son associé avait interrompu; mais Fromant posa sa main sur le sac :

— Alors vous croyez que je vais vous laisser tranquillement filer?

— A quoi vous avancerait d'essayer de me retenir?

— A me donner au moins la satisfaction de vous faire arrêter.

— Moi?... Vous me rendrez raison!

— On ne se commet pas avec un escroc.

Les deux hommes, menaçants, se mesurèrent du regard; puis le banquier, jugeant que l'indignation ne lui serait d'aucune utilité, reprit son air gouailleur :

— Vous êtes dur. Enfin, je n'ai pas le temps de récriminer. Puisque vous voulez causer, causons... Mais vite : je n'ai plus que vingt minutes.

— Vous ne partirez pas!

— Nous verrons cela. Et si vous voulez bien m'accorder une seconde d'attention, le petit différend qui nous sépare va s'arranger... En deux mots, voici ce que je vous propose. Je ne puis vous rendre tout ce que vous avez engagé dans notre association; mais j'emportais cinquante mille francs pour me refaire en Amérique, je vous en offre quinze mille à condition que vous m'aidiez à fuir.

— Vous êtes un misérable!

— Bon; mettons vingt mille : cela vous va-t-il?

— Assez! Vos propositions sont des insultes.

Digitized by Google

— Alors, adieu.

Et comme Favardot se dirigeait vers une porte de service dissimulée dans la tapisserie, Fromant, d'un saut, lui barra le passage :

— Vous ne sortirez pas.

— Prenez garde... Quand je devrais vous tuer, il faut que je m'en aille.

— Non, vous n'échapperez pas à la justice.

— Prenez garde, rugit-il.

— Inutile de me menacer.

Et Fromant appela :

— Collardet, Collardet !...

Sa colère immédiatement remplacée par une affolante peur, Favardot supplia :

— Taisez-vous, taisez-vous, vous me perdez !

— Collardet ! criait plus fort Maurice.

— Voilà, voilà, répondit du dehors la voix du garçon aux aguets.

— Entrez.

Le bouton tourna dans la porte, mais elle ne s'ouvrit pas, malgré une violente poussée.

— C'est fermé, cria-t-il.

— Non, non... le secret, à droite !...

Mais mettant à profit la seconde de distraction apportée par ce dialogue, d'un croc en jambe Favardot fit rouler son associé à terre et laissant en sa précipitation son sac et même son chapeau, il disparut par l'étroite entrée ouverte sur l'escalier de service, tandis que Fromant, tout en se relevant, hurlait dans le cabinet désert : « Arrêtez-le, arrêtez-le ! » et que le garçon ébranlait la porte de formidables coups de pied.

Daniel RICHE.

(A suivre.)

Digitized by Google

POÉSIES

DIALOGUES

I

Un Roi, un Berger

LE ROI.

Réponds, berger qui pais ce bétail en soufflant
Sur ta flûte sauvage un air maussade et lent,
N'es-tu donc pas honteux, barbare à l'âme basse,
De rester étendu quand ma chasse ici passe ?
Je comprends ton regard : tu détestes mes chiens
Plus chers, plus fortunés, plus brillants que les tiens.
Va, néglige, sans peur, de découvrir ta tête ;
Je t'excuse et prétends te donner une fête.
Je t'emmène à la cour. Spectacle curieux,
Essayons de fléchir un rustre injurieux :
Dans mon palais splendide en ton honneur viens, faune !
Me reconnaîtras-tu sur la pourpre du trône ?
J'aurai mon diadème, et, malgré ton affront,
Dès qu'on t'introduira, j'inclinerai le front ;
J'ouvrirai mon manteau resplendissant d'hermine,
Je mettrai par respect la main sur ma poitrine ;
Je brandirai mon sceptre ; et vingt clairons guerriers,
Comme si ton bonnet nous cachait tes lauriers,
Sonneront devant toi leur marche de victoire ;
Et tu t'approcheras, confus, je veux le croire.
De ma voix solennelle, alors, je m'écrirai :
« Debout, Princes royaux ! » puis je me lèverai ;
Et quand mes étendards abaisseront leur hampe,
De ta rusticité nous jugerons la trempe,
Nous verrons si le pâtre en vainqueur accueilli,
Daignera saluer, enfin, un roi poli.

Digitized by Google

LE BERGER.

Dieu réserve aux pasteurs les calmes solitudes,
L'eau prompte à déserter les froides altitudes;
Toi, l'orgueilleux chasseur, tu troubles ma chanson,
Et ta meute a souillé les ruisseaux, ma boisson.
On sait dans nos pays où le cerf vous égare
Qu'un pâtre pour un roi n'est qu'un faune bizarre ;
Sache que pour un pâtre un roi n'est qu'un tyran,
Et renonce à tirer d'un rustre un courtisan.
Sans rancune, Seigneur, domine ta superbe,
Tâche ici d'admirer les richesses de l'herbe :
Suis mes pas ; j'ai des monts où tu pourras juger
Que l'on trône à la cour de moins haut qu'un berger.
Nous irons, — prends mon bras, ne crains rien, camarade, —
Nous irons vers ce roc qui lance une cascade :
C'est là que, s'étalant sur l'énorme granit,
Ma royauté commence où ta grandeur finit ;
Là, nous comparerons tes lambris à mes cimes,
Aux clairons des combats les torrents des abîmes,
Ta fière hermine ouverte aux aigles éployés,
Tes drapeaux qu'on abaisse aux sapins foudroyés.
Puis, sous mes pieds, tandis qu'en bas, visible à peine,
Le train du roi chasseur t'attendra dans la plaine,
Mesure, si tu peux, l'opulente foison
Des pacages bordés par l'immense horizon.
Eh bien, Prince, aussi loin que parviendra ta vue,
Libres, mes trente chiens gardent cette étendue.
Ramène, après, tes yeux sur le hardi rocher
Où dans ce vil manteau j'ose au vent me coucher ;
Songe que ces trésors relèvent de moi-même,
Et, s'il te reste un cœur malgré le rang suprême,
Je veux voir le monarque épargner le repos
Du berger dont la flûte adoucit les troupeaux.

Digitized by Google

II

La Charité, la Philanthropie

LA CHARITÉ.

Vertu théologale au séjour de souffrance,
J'assiste avec la Foi la divine Espérance.
Jésus m'a par sa mort légué les malheureux :
Mon rôle est le plus beau, car j'implore pour eux ;
Pour eux, dans chaque église et jusqu'au pied du trône
Je quête : hélas ! Seigneur, qu'on marchande l'aumône !
Quand j'apporte trop peu chez mes tristes élus,
Alors, les sous manquant, mon cœur fait le surplus :
J'attendris mon regard en offrant une obole ;
J'ajoute à l'humble pain la pitié qui console ;
J'applique avec douceur la charpie aux blessés ;
En de vieux draps j'étends les corps des trépassés ;
Ma main, toujours ouverte aux prisons, aux hospices,
Leur donne, au nom du Christ, des médailles propices ;
Et quand je n'ai plus rien, j'ai les enfants trouvés
Dans un pan de ma robe à la crèche élevés.

LA PHILANTHROPIE.

Moi, j'instruis la justice à régner sur la terre ;
La patrie est partout où vit l'homme mon frère.
Le cœur ainsi qu'à vous me bat, mais sa vertu
Revendique les droits sitôt qu'il a battu.
Pratiquez, bonne sœur, vos pitiés secourables,
Puisque hélas ! les fléaux vous semblent incurables ;
Allez vers l'infortune ; et j'irai, car j'y crois,
Vers l'ordre universel, dussé-je aller sans rois.
Ma tâche est de servir aux obscurs la lumière,
D'abaisser le palais, d'exhausser la chaumière.
Je veux que l'indigent, guidé par mes leçons,
Règle sur son travail sa part dans les moissons.
Vous verrez de quel bien mon équité fourmille :
Un jour, les continents s'uniront en famille ;
Plus large que la vôtre, aimable Charité,
Ma robe abritera toute l'humanité.

Charles CORAN.

Digitized by Google

La Grâce

J'ai plus souffert par la grâce
Que par d'humaines douleurs :
L'insaisissable me lasse,
Formes, parfums et couleurs.

Artiste qui t'ingénies
A pénétrer ses secrets,
Imposant ses harmonies
Jusqu'au front des minarets,

Qui sais comment au ciel monte
La prière des clochers,
Comment le donjon raconte
Le moyen âge aux rochers.

Toi qui rends stable pour l'âme
L'équilibre des contours,
Plains-moi : ce que je réclame,
C'est ce qui me fuit toujours.

Lorsque la grâce est vivante,
Elle est cruelle au désir :
Chaque forme qu'elle invente
Offre autre chose à saisir.

Fragile en son attitude,
Toute beauté disparaît,
Laissant pour béatitude
A toute ivresse un regret.

La nature est maternelle
Uniquement pour la chair :
Moins la tendresse est charnelle,
Plus elle nous coûte cher.

La harpe des chevelures
Effleure en vain notre corps,
Déconcertant nos allures
Par d'impalpables accords.

Digitized by Google

Tous les gestes sont des fourbes
Qui font l'aumône à demi :
Le délire de leurs courbes
N'est qu'un lambeau d'infini.

Et d'une vierge qui passe
Ce que j'aurais désiré
N'appartient guère à l'espace
Où sa lèvre a respiré.

Car la grâce a pour domaine
L'inconnu : par elle enfin
On sent dans la force humaine
Un peu de l'aimant divin.

Mais la joie est plus entière
De notre amour, s'il est tel
Qu'il perçoive une frontière
Où s'ouvre un monde immortel.

Quelque peine qu'il en coûte
A son provisoire effort,
Il garde, du peu qu'il goûte,
De quoi défier la mort.

Il sent qu'il est plus énorme,
Plus libre, ayant convoité
Quelque chose dans la forme
Qui survit à la beauté.

Il devine qu'il s'achève,
Veuf de ses désirs défunts,
Dans l'insaisissable rêve
Où montent tous les parfums.

Il entrevoit qu'il va boire
Au gouffre éternel des jours
Dans l'insaisissable gloire
Où meurent tous les contours.

Robert VAN DER ELST.

Digitized by Google

PAYSAGES

Cadix

Blanc fouillis de villas que cerne le Désert,
Et qui mires dans l'eau ta face polychôme,
Cité des minarets, des clochers et des dômes,
O Cadix, oasis de maisons dans la mer !

Le vent lourd d'Orient frôle tes chêneverts,
Il porte les parfums dont ta grâce s'embaume,
Et mêle des langueurs de lente cinnamome
A la forte saveur de tes grands buis amers.

O port délicieux où la brise marine
Court comme un souffle chaud de lèvres féminines,
Conque sonore où chante un chœur de matelots !

Tu respires la force amoureuse, la joie
Et des voiles, là-bas, que le hasard déploie
Comme des éventails palpitent sur tes flots.

La Tombe de Philippe II

Sépulcre lourd posé sur un sol convulsé
Qui subit malgré lui ce maître héréditaire,
L'Escorial écrase, et l'âpre monastère
Tient encore des serfs autour de lui pressés.

Dans l'ombre de ses murs un peuple minuscule
Comme une ruche grise est venu se blottir,
Mais les moines, d'en haut, le regardent mourir
Avec leurs yeux profonds emplis de crépuscule.

Digitized by Google

Car le geste et le bruit ici sont surperflus,
Ces longs couloirs pavés de somptueuses dalles
Se sont accoutumés aux glissantes sandales
Et depuis trop longtemps du fer n'y sonne plus;

Marbre et granit, piliers monstrueux et coupoles,
Campagne douloureuse, oliviers amaigris,
Cyprès noirs, aloès, et platanes flétris,
Tout collabore au sombre et pénétrant symbole :

Triste et grave comme un despote détesté,
Dans ce cloître, jadis, est mort le dur monarque,
Et cet Escorial en porte encor la marque,
Charnier que les corbeaux ne devraient point quitter !

Achille SEGARD.

Emmanuel Benjamin-Constant

VERS POSTHUMES (1)

Miniature

Au fond du vieux prieuré,
C'était une rose jolie
Qui s'épanouissait au matin,
Mignonne en robe de satin
Dans l'aube tendre et ravie...
Et les insectes mordorés
La caressaient toute pâmée
Peureuse de se voir aimée...

(1) Voici des vers, retrouvés dans les carnets d'Emmanuel Benjamin-Constant, mort, il y a quelques jours, à Cannes; le fils de notre illustre collaborateur promettait, on le verra en lisant ces pages, un délicat poète à notre littérature.

Digitized by Google

C'était une rose jolie
Qui s'effeuillait au vent du soir...
Elle faisait grand'peine à voir
D'amour d'un jour toute meurtrie...
Et le triste souffle de mort
Qui vous berce et qui vous endort
La caressait abandonnée
Dans une nuit inetoilée.

Page retrouvée

Lorsque l'ombre envahit ma chambre simple et tiède,
Où il y a une vieille horloge qui marque ma vie,
Au mur, une estampe fanée, fine et un peu piquée,
Qui représente le naufrage de la *Belle-Poule*,

Deux ou trois choses encore, humbles et presque laides,
(Mais qu'est-ce que ça fait, puisque je les aime),
Je joins les mains et mon cœur se souvient
De pauvres corps qui sont sous la terre, il y a bien
Longtemps ; — d'une petite fille qui s'appelait Adélaïde
Et qui portait des robes grenewin,
Et son chapeau cabriolet en paille de riz
Mettait une ombre douce à ses yeux gris.

Nous allions dans un grand parc solitaire,
Cependant que sa mère, belle, en robe claire,
Nous surveillait, tout en lisant, sentimentale,
Corinne, je crois, de Madame de Staël...

Brusque, un éclat d'orage dans les lointains...
— Les marronniers neigent des grappes roses...
Les feuillages luisaient sous les gouttes chaudes...
Des pies s'envolaient, prestes, avec des cris,
Les limaçons tiraient les cornes ;
Je sentais contre moi, indécise, la forme
De son corps, et sa fraîcheur parmi les fleurs...

Les fermes sur la route offraient leur doux abri,
Et dans la salle brune, aux carreaux de crasse dorée,
Montait la tiédeur lourde des étables — « On trait »
Disait une vieille paysanne en souriant.

Digitized by Google

Et nous buvions de la mousse de lait
Dans des tasses à fleurs. — Les mouches
Se noyaient, gourmandes, dans les soucoupes...
Et puis nous guettions, impatients,
L'écharpe svelte de l'arc-en-ciel se déployant
Sur la campagne blonde. — Les cailles
Voletaient lourdes de pluie parmi les pailles...

Aujourd'hui, la pluie
Glisse son ennui sur les choses...
Les pommes pourrissent au fossé ;
Une carriole grince au lointain...
J'allume ma lampe ; un mendiant passe...
Derrière ma vitre embuée :
Trois peupliers.

Une Vie

Une Vie de beaux jours attiédis
Avec mes pensers calmes, graves et recueillis,
Et la confiance en l'Inconnu des demains pâles
— Comme en prière devant mon âme —

Et j'ai planté le rosier blanc de mon Espoir
Que n'effeuillera point le Soir.

Avec des larmes monotones
Aimer les hommes
Et Dieu.
Avec des gestes monotones
Cueillir des pommes
Bleues.

Travailler à des choses bienfaisantes....

Semer, émonder la vigne et labourer.
Je me reposerai
Après la tâche insignifiante...

Et j'ai planté le rosier blanc de mon Espoir
Que n'effeuillera point le Soir.

Digitized by Google

HISTOIRES DE FOUS[1]

Par André Barde

I

La haine du blanc.

— Du cassis, monsieur Flamel?

— Non merci, madame, le seul liquide que je me permette est l'eau pure, aqua simplex, comme disent messieurs les potards.

— C'est pour cela que vous êtes si méchant?

— Non, madame, c'est pour cela que je n'ai pas mal à l'estomac. Or, s'il est deux ennemis qui tuent notre indulgence naturelle, c'est bien la dyspepsie et l'alcool; m'abstenant de l'un, je ne souffre pas de l'autre et voilà pourquoi je suis bon.

Hélène Normand eut un léger ricanement; elle considéra, sous la lumière crue qui tombait du vitrage de l'atelier, la correction anglaise de son interlocuteur, son œil froid et dur, le pli mauvais de la bouche, que dissimulait mal la moustache blonde tombante, la fuite du front blême sous les bandeaux lisses des cheveux et ce regard fut sa seule réponse.

C'était un dimanche, le jour où le peintre Hugues Nor-

(1) Sous la broderie de la forme, où la fantaisie ne tient que juste la place permise au conteur pour pimenter son récit, ces six histoires sont authentiques; leurs personnages existent ou ont existé et furent simplement maquillés avec soin pour empêcher que la curiosité maligne n'y épinglât des noms. L'auteur, avec l'aide de plusieurs aliénistes, s'est efforcé de remonter, pièce à pièce, les différents mécanismes qui déterminèrent l'évolution vers une certaine folie : c'est cette reconstitution psychologique qu'il faut voir dans les études qui suivent et non le jeu d'une imagination paradoxale.

Digitized by Google

mand, très occupé toute la semaine, se donnait un peu de liberté et recevait ses intimes dans son grand atelier de décorateur, vaste comme un hall, où l'on pouvait former de petits groupes sympathiques et indépendants et converser sans gêne, sans pose et sans décorum. Normand lui-même gardait son costume de coutil blanc qu'il affectionnait et ses pantoufles et, vers la mi-journée, sa femme qui, sous une apparence de simplicité, savait très habilement dire à chacun le mot aimable et faire rebondir la conversation agonisante, comme la meilleure maîtresse de maison du monde où l'on cause, offrait à chacun le vin de liqueur, le petit four traditionnel et le cassis « fait par elle-même ».

— J'ai vu avant-hier ce pauvre Forcade, dit Normand ; il est bien aplati.

— Heureusement, son corset le soutient encore un peu, railla Flamel...

— Vous êtes une langue de vipère, Forcade n'a jamais porté de corset, riposta Calixte, un petit modèle brun, aux formes sveltes, avec une étrange perversité dans toute sa personne, depuis ses pieds cambrés jusqu'à ses yeux verts pailletés d'or...

— Je vois que tu en sais quelque chose, insinua son adversaire.

On rit.

— Et puis après, déclara Calixte, fouettée par l'hilarité de tous. Il me plaît cet homme-là !

— Bravo, petite ! dit de sa voix rude d'ancien marin le sculpteur Beuchant, tu as le courage de ton opinion.

— Alors, reprit Flamel de sa parole mordante, que rendait encore plus insupportable une sorte de nasillement flegmatique, c'est ton genre ce faux florentin avec ses yeux en caramel, son teint de réglisse, sa barbe taillée à la Benvenuto Cellini, ses gilets sanglés en justaucorps, ses regards mourants, ce peintre pour femmes du monde, dont toute la personne évoque l'amoureux suranné des romances de 1830, l'idéal italien, gondoles et sérénades, dont ne veulent même plus les petites modistes.

— Et si j'aime mieux, répondit Calixte agressive, le genre italien que le genre anglo-saxon.

— Mes petits enfants, dit Normand pour rompre les chiens,

Digitized by Google

vous ne reconnaîtriez plus Forcade dans ce portrait qui a pu être vrai, il y a six mois. Il a quarante ans à peine, il en paraît plus de cinquante ; il grisonne.

— Finie la teinture alors, dit Flamel.

— Finie la teinture ; il s'abandonne ; cet homme, d'une tenue si soignée et qui employait la pâte des prélats pour avoir les mains blanches, avait les ongles en deuil la dernière fois que je l'ai rencontré, son gilet boutonné de travers et des tâches de graisse illustraient le revers de sa jaquette presque démodée...

— Ce ne peut-être qu'un chagrin d'amour qui l'ait miné ainsi, dit la grosse madame Beuchant avec un accent méridional mouillé d'émotion...

Beuchant lui envoya un coup de pied en sourdine ; Flamel examina avec soin la cendre de sa cigarette.

— Tout ceci n'est rien; le reste, je vous le donne en mille, reprit Normand; cherchez !

Vingt réponses partirent.

— Il joue de la flûte; il fait des réussites; il écrit des vers; il jardine; il élève des araignées; il se marie; il va au Moulin Rouge; il déjeune à vingt-deux sous; il apprend le loto...

Normand secouait la tête et quand la tempête se fut calmée, il scanda pour jouir de son effet :

— Il est tombé dans l'impressionnisme.

La même exclamation d'étonnement partit de toutes les bouches.

— Allons donc, dit Flamel, lui, le correct élève des Beaux-Arts qui, sorti correctement le premier de l'Ecole, fit, avec correction, pendant vingt ans, des portraits corrects qui correctement se vendirent et portèrent son nom dans les corrects salons des financiers incorrects...

— C'est ainsi; il peint des bras verts et des cuisses bleues avec une violence rageuse de tons qui dépasse de bien loin les maîtres de l'école.

— Mais il perd sa marque, grouilla Flamel, il se démonétise; ce n'est pas prudent vis-à-vis du public de retourner ainsi brusquement sa veste sans crier gare. C'est un homme flambé. Quand on a servi pendant un cinquième de siècle des pots sucrés de crème blanche et rose aux consommateurs, ceux-ci n'acceptent plus un plat à l'ail et au piment.

Digitized by Google

Il y eut un silence; la blague sarcastique de Flamel sonna faux; chacun se recueillait, attristé tout à coup par la pensée intime que ce malheur les guettait tous; la décadence subite de l'artiste, la revanche du cerveau dont on a brûlé inconsidérément le phosphore. Ils revoyaient cet homme naguère triomphant, avec trop de fatuité peut-être, cet homme qui débordait de la joie de vivre, qui donnait l'impression de la force, l'exemple de la puissance de la volonté, fauché subitement, écroulé comme un colosse aux pieds d'argile.

— Pauvre homme, dit Calixte, résumant le sentiment général.

La sensible Mme Beuchant essuyait une larme furtive.

— Bah! dit Flamel, il nous a assez éclaboussés de son luxe et de sa facilité de parvenir; la veine lui a souri, elle lui fait la grimace; c'est une consolation pour ceux à qui elle a fait la grimace jusqu'ici; elle est capable de leur réserver une petite risette.

— La veine vient tôt ou tard à ceux qui travaillent, dit rudement Beuchant en serrant ses poings couverts de poils roux, ses poings solides habitués à lutter avec la glaise et en fronçant son visage mangé de barbe; ceux qu'elle a en horreur ce sont les stériles...

Flamel qui commençait à trouver la conversation peu plaisante prit congé avec son impassibilité britannique et son exagération de politesse froide.

— Il me répugne ce garçon-là, grogna Beuchant dès qu'il fut sorti.

— Oh, c'est simplement un muffle, dit Mme Normand d'une voix flûtée.

— Alors pourquoi le recevez-vous?

— Par veulerie, comme on les reçoit tous; parce qu'ils sont amusants quelquefois, qu'ils servent à faire apprécier les braves gens par le contraste et qu'il est toujours difficile de les mettre à la porte parce que les salons seraient vraiment dégarnis. D'ailleurs, vous connaissez la raison de son animosité à l'égard de Forcade.

— C'est-à-dire que je connaîtrais plutôt la raison de la haine de Forcade à son égard. Comment il lui a certainement porté le dernier coup en lui enlevant une maîtresse qu'il chéris-

Digitized by Google

sait et vous voulez que ce soit le voleur que en veuille au volé !

— Justement, si l'acquisition n'était pas merveilleuse ; il y a eu tromperie sur la marchandise.

— Vous vous en tirez avec des plaisanteries. Tenez, vous me donnez de la compassion pour Forcade que je n'aime cependant qu'à moitié ; je vais aller le consoler. Je vous laisse ma femme puisque nous dînons ici. Bonsoir.

Et il partit brusquement. Beuchant était un des plus vieux amis de Forcade, puisqu'ils avaient conquis tous deux, la même année, le prix de Rome, l'un en sculpture, l'autre en peinture et qu'ils avaient passé trois années côte à côte à la villa Médicis, visitant ensemble l'Italie et goûtant de concert les émotions esthétiques. Mais dès leur retour en France leur vie s'était orientée différemment ; et tandis que Beuchant repris d'une passion bretonne s'embarquait pour plusieurs années, Forcade, insinuant, profitait de quelques relations pour se glisser dans les salons, milieu tout indiqué pour la commande et la hâtive renommée. Aussi quand Beuchant fut établi définitivement dans son atelier du boulevard de Clichy il n'eut plus que des relations espacées avec Forcade installé dans un quartier mondain et jouant un peu au grand seigneur. Il y avait même peut-être chez ce dernier, sans qu'il s'en doutât, le secret dédain du peintre pour le sculpteur, qui fait une besogne malpropre, que l'effort matériel rapproche de l'ouvrier.

Beuchant pressa le timbre électrique à la porte d'un petit hôtel coquet, dont l'atelier tenait tout le deuxième étage ; il se le rappela inondé de lumière, quelques années auparavant une nuit que Forcade donnait une de ces fêtes dont parlait tout Paris, le grand escalier de chêne sculpté, étouffé de tentures et de vieilles tapisseries envahi par un flot de femmes demi-nues, parées de costumes éblouissants, modèles et demi-mondaines, agacées par la galerie d'habits noirs et la grande ripaille d'en-haut dans une cascade de mots d'esprit et de mots canailles qui préparait l'orgie finale.

On ouvrit ; la maison sentait le noir et l'inhabité. Le domestique le regarda avec étonnement, et ce fut avec un étonnement encore plus grand qu'après avoir porté la carte, il

Digitized by Google

lui dit que monsieur consentait à le voir. L'atelier, où pénétra Beuchant était déjà noyé dans la pénombre ; l'obscurité avait envahi les coins, drapant d'un voile noir les murs, où se détachaient à peine, accrochés par une dernière lueur du jour, le reflet d'or d'un cadre, l'éclat sourd d'un cuivre, ou le poli discret d'un meuble sculpté.

Tout près du vitrage, Forcade, assis, peignait avec fureur; il ne se leva pas ; Beuchant avança jusqu'à lui et le peintre lui dit en lui serrant hâtivement la main :

— Ah, tu viens me voir, toi, quand tout le monde f.... le camp !

Le sculpteur regarda la toile ; c'était un fouillis indescriptible de couleurs où ne se distinguait aucune forme ; les laques, les ocres, les cobalts, les terres de Sienne mélangées avaient fini par faire une sorte de jus bitumineux qui couvrait tout le tableau.

— Vois-tu cela, dit Forcade avec fièvre, c'est Byzance, c'est toute la pourriture du Bas-Empire ; cela chante, hein ! ces soies, ces armures, ces courtisanes, ces crimes, ces empereurs, cette soldatesque, tout y est ; c'est beau, c'est beau !

La barbe grisonnante avait poussé, le teint s'était plombé, de larges cernures soulignaient les yeux, où les paupières étaient gonflées comme des poches ; on aurait difficilement retrouvé la fine tête vénitienne qui faisait rêver les femmes ; un jabot de dentelles déchiré et maculé de couleurs pendait sur sa poitrine et ses mains étaient noires comme celles d'un vagabond.

Cette déchéance physique frappa davantage encore Beuchant que la décrépitude morale, parce qu'elle s'adressait directement aux sens.

— Tu as trouvé une formule nouvelle, je vois, demanda le sculpteur d'un ton hésitant.

— Oui, mon vieux, tu sais, on erre souvent toute sa vie et l'on ne trouve son chemin de Damas qu'au déclin de l'âge. Je suis un nouvel homme et je me demande comment j'ai pu peindre ce que j'ai peint. On m'a houspillé, on m'a traité de confiseur, on a eu raison, je créais des fantoches; mais ça, ça papillotte; on discerne le sang qui circule sous la peau ; cela vibre, cela s'agite, cela s'anime ; c'est un monde !

Digitized by Google

Il se leva, se sépara comme à regret de son œuvre et emmena Beuchant s'asseoir à côté de lui sur un divan large et bas recouvert d'étoffes orientales; ils se trouvèrent tout à fait dans l'ombre et la face de Forcade y traçait seule une vague tache blanche. Il se mit à parler très calme, d'une voix paisible comme s'il causait avec lui-même :

— Les raisons de ma palinodie sont assez bizarres, mais dérivent d'une cause qui a influé sur ma vie et, hélas, d'une manière toujours funeste. Tu connais les superstitions courantes; treize à table, le sel renversé, les fourchettes en croix, le don d'un couteau, le pain retourné et d'autres; ma superstition c'est une couleur : le blanc. Le blanc m'a toujours été néfaste; les exemples abondent dans mon existence; étant enfant j'ai frôlé deux fois la mort; un jour que j'étais habillé de coutil blanc je suis tombé dans le tonneau plein d'eau d'un jardin; une autre fois ma mère m'avait emmené à l'exposition de blanc d'un magasin de nouveautés; j'ai failli être étouffé et suis resté une heure sans connaissance. Quand je me suis marié, cela tu le connais, cet horrible malheur qui m'a ravagé le cœur, ma femme est morte le jour des noces, toute en blanc, d'un mal subit; c'est à peine si mes lèvres avaient effleuré les siennes et la première et seule nuit de mon mariage a été passée devant ce cadavre de fiancée chérie à pleurer dans la blancheur des fleurs d'orangers.

J'arrive maintenant à des événements plus récents et tout aussi cruels; la première fois que j'ai rencontré Danielle, c'était dans un salon ami, un de ces salons modernes aux boiseries blanches, aux meubles de laqué blanc; on me dit que c'était une jeune veuve, qui avait perdu son mari depuis trois ans au bout de quelques mois de vie commune. Cette similitude d'infortune nous rapprocha. Elle était exquise, d'ailleurs, la gueuse, avec des yeux câlins et féroces et une bouche tiède de piment qui brûle encore la mienne; à notre premier rendez-vous, elle vint avec un délicieux costume de mousseline de soie blanche et la maison qui nous hospitalisa se trouvait rue Blanche; deux mois après, comme je rôdais par passe-temps au bal de l'Opéra, j'aperçois une femme dont la ligne appelle mon regard; plus de doute c'est Danielle; je la suis, je reconnais son coup de talon quand

Digitized by Google

elle marche et, malgré le masque, un signe satiné sur sa nuque savoureuse; elle approche d'un arlequin de satin blanc, lui saute aux lèvres et ils se perdent dans la foule. Quand je l'ai questionnée, mise à la torture, elle a nié avec assurance : « Me prenez-vous pour une de ces femmes qui vont au bal de l'Opéra? » et je l'ai reprise, j'ai eu cette faiblesse, cette honte. Pour être sûr de l'avoir à moi, à moi seul, je me suis enfui avec elle en plein mois de février à la campagne; j'avais trouvé une ravissante maison blanche, tranquille, un vrai nid d'amoureux. Au bout de deux mois j'avais repris pleine confiance; elle était caressante, féline comme une chatte, je respirais en plein bonheur; je résolus d'égayer notre solitude; quelques amis revinrent. Un matin Flamel débarqua dans une automobile, dernier modèle glacée d'un vernis blanc à filets bleutés; après le déjeuner, nous dégustions un verre de curaçao blanc, le jardinier vient me chercher pour quelques ordres et quelques conseils. Avril était dans toute sa beauté; notre jardin était un paradis de lilas blanc et le coteau devant nous couvert de pommiers en fleurs qui secouaient leurs têtes neigeuses à la moindre brise. Je rentre à l'improviste, Flamel et Danielle étaient aux bras l'un de l'autre et se baisaient à pleine bouche. Tu sais le reste.

Depuis ce jour mon horreur du blanc s'est accrue dans des proportions fantastiques; je ne peux plus en voir sans éprouver aux yeux comme une impression électrique qui me répond au cerveau. Il semble qu'on me tire quelque chose de ma substance pensante. Le blanc est banni de chez moi, de mon atelier, de mon linge, de ma table; les toiles que l'on m'apporte sont couvertes d'une couche d'ocre et pour ne pas être incommodé, quand je sors, je porte un binocle aux verres fumés.

Peu à peu mon antipathie s'est étendue du blanc aux couleurs trop claires et trop claires désagréablement et voilà pourquoi j'ai versé dans l'impressionnisme, pourquoi je suis devenu révolutionnaire essayant d'une peinture où je trouve des jouissances infinies.

C'est gentil à toi d'être venu me chercher dans mon trou, où je ne vois plus personne depuis que je fais de l'art véritable.

Digitized by Google

— Oui, répondit Beuchant d'un air gêné et avec les périphrases menteuses que l'on cherche au chevet d'un mourant pour déguiser une pensée qu'il fouille jusque dans vos yeux, il y avait longtemps que je n'avais de tes nouvelles; les vieux camarades, ce sont encore ceux qui pensent le plus à vous...

Il versa ainsi un flot de paroles lénitives, puis il s'éloigna après lui avoir serré les mains vigoureusement et tandis qu'il descendait le silencieux escalier feutré il sentit dans sa rude poitrine de marin comme un sanglot qui voulait monter et qui restait là, lui barrant la gorge.

Quelques jours après, comme Forcade rentrait une après-midi, énervé déjà par une promenade dans la ville, par ce coudoiement d'indifférents, ces remous de foule affairée qui bouscule celui qui rêve, il aperçut devant lui une immense toile qu'il avait commandée pour faire un grand sujet décoratif d'après son étude sur Byzance, mais le fournisseur ou l'un de ses commis distrait avait négligé de l'enduire de la couche d'ocre habituelle et cette immense toile, qui tenait tout un panneau de l'ateller, était *blanche*.

Et comme l'avait prévu Beuchant, c'était la folie.

Il sembla tout à coup à Forcade que son cerveau se vidait par quelque fente imprévue; devant ses regards de grands vols blancs tournoyaient, battaient lentement comme des ailes de vampire; ces vols tiraient à eux comme une sorte de spirale hélicoïdale et par les deux trous de ses yeux sa raison s'enfuyait : c'était une aspiration lente; on pompait son intelligence et sa force et ses muscles... Eh ! non, il se défendrait, parbleu !... Et il heurtait de ses bras, il luttait contre *eux*, contre tous ceux qui voulaient le saisir.

Il s'arma d'un grand appui-mains comme d'une épée, serra dans son autre poing un couteau à palette et se rua sur les toiles avec des éclats de rire rauques qui chantaient sa victoire... Ah ! ah ! encore un par terre !... Et la chasse continua à travers l'atelier : il caracolait bravache, commandait la charge, courait sus à l'ennemi, tailladait, crevait les tableaux, bousculait les meubles, cassait les faïences avec des « ahan » d'efforts et des hurrah d'excitation.

Mais quand il fut épuisé et un peu calmé par cette dépense de ses forces, et qu'il se fut écroulé sur le divan, les mains

Digitized by Google

saignantes, l'écume aux lèvres, un sourd travail se fit en lui et il se prit à réfléchir, car, ainsi que la plupart des aliénés, en dehors de sa folie particulière il raisonnait avec la plus grande lucidité. Et il songea qu'on allait s'apercevoir, que, si habile qu'il fût à dissimuler, les domestiques, un jour ou l'autre, le surprendraient dans un moment de crise et on l'enfermerait dans un asile. Il vit l'étroite cellule matelassée, les cours lugubres plantées d'arbres maladifs et les autres, comme lui, en vareuse et casquette bleue ; il sentit la secousse glacée de la douche, l'étreinte de la camisole de fer, les longs bains tièdes où l'on marine pendant des heures. Et ce serait fini : il aurait beau dire qu'il n'était pas fou ; on ne vous croit jamais là-bas. La terreur lui fit couler une sueur froide dans le dos. Alors il se souvint d'un pays loin où jadis il avait fait des études et des pochades ; il prit tout ce qu'il avait d'argent liquide, chiffonna à la hâte les billets dans ses poches, y joignit quelques bijoux, et il partit...

... La forêt était calme : le jour lui-même s'y tamisait, et prenait des reflets d'émeraude ; entre les feuilles, le soleil jetait des palets roux. Et c'était partout des coins exquis d'intimité ; des sentiers rôdaient, bordés de bruyères, le sol assourdi d'un tapis de feuilles mortes et menaient à des clairières toutes vertes où le gazon jamais foulé avait des douceurs de velours. Et là-dedans c'était ce silence agité des solitudes où il y a des crissements d'insectes, des plaintes légères de vent dans les frondaisons, des bruissements insensibles de feuille qui tombe, des notes espacées et pointues d'oiseau et rarement, aux approches de la nuit, des bramements de cerfs.

Il connaissait là un pavillon de garde abandonné, une masure élevée, d'un seul étage au-dessus du sol, qu'il prendrait ou louerait avec facilité et où il serait divinement bien, car, dans le bois, JAMAIS LE BLANC n'était apparu.

Et il recommença là comme une sorte de vie primitive. Il allait prendre au village voisin les quelques aliments qui lui étaient nécessaires et ses jours coulaient souverainement heureux, à rêver, à badauder par les chemins, à oublier. Sa folie dormait.

Il passait souvent dans la forêt une petite fille d'une quinzaine d'années, une pauvresse qui venait quérir du bois

Digitized by Google

mort pour sa mère et cueillir des champignons pour les revendre quelques sous.

Un jour, il l'arrêta. Et elle n'eut pas peur en fixant ce vieil homme grisonnant, avec ses yeux clairs de pervenche, parce qu'elle savait que sa gueuserie n'avait rien à craindre de personne :

— Où vas-tu? lui dit-il.

— Je cherche des girolles.

— Veux-tu que nous les cherchions ensemble ?

— Si ça vous plaît.

Et tout de suite ils furent amis sans plus ample conversation; Forcade fouilla dans les feuilles humides, il plia ses jarrets un peu rouillés et il découvrit des girolles dans les coins les plus inattendus. La petite riait d'aise de voir sa provision s'augmenter sans fatigue.

— Comment t'appelles-tu ?

— Faustine, mais chez nous on m'appelle Courlou.

— C'est gentil Courlou. Moi je me nomme Robert.

— Ah !...

— Bonjour, Courlou.

— Bonjour, m'sieu Robert..

Ils éclatèrent de rire comme deux enfants.

Courlou revint souvent. Il n'y avait plus besoin qu'il soit question de bois mort ou de champignons pour qu'elle apparût, dédaignée des garçons du village qui ne prisaient point les filles sans « avoir », elle était heureuse d'avoir trouvé quelqu'un qui ne se moquât pas d'elle dans ce m'sieu qui avait des manières si douces et de belles paroles plein la bouche.

C'était une âme sauvage et simple qui se livra du premier coup, sans détours. Au bout de trois ou quatre fois qu'ils causèrent, Forcade connut son esprit jusqu'au tréfonds : sa timidité farouche, son petit orgueil rétif et son cœur tout neuf qui ne demandait qu'à être réchauffé d'affection. Entre les deux solitaires l'intimité s'établit complètement. Courlou prit même l'habitude de lui porter sa nourriture de sorte que, à part elle, il ne vit plus aucun être humain.

Et chez cet homme redevenu enfant, l'amour germa, mais un amour naïf dont tout l'orage était au cœur; il se contentait de baiser doucement la soie tiède des paupières sous lesquelles il sentait palpiter les yeux de pervenche sous ses

Digitized by Google

lèvres et jamais son baiser n'était descendu jusqu'à la bouche fraîche et fondante.

Ils se promenaient pendant des heures en se tenant la main; elle parlait peu, il ne parlait pas; ils s'en allaient jouissant en silence des fleurs, des aubes joyeuses, des crépuscules mélancoliques, humant l'air pur parfumé de l'odeur des herbes et de l'arôme balsamique des aiguilles de pin, s'arrêtant tout à coup et se serrant les doigts quand un oiseau passait auprès d'eux et se grisant de cette forêt, connue d'eux jusque dans ses plans intimes recoins et dont ils avaient fait leur propre domaine.

Comme des tout petits, ils escaladaient les arbres, volaient des nids, construisaient des flutiaux, barbotaient pieds nus dans le ruisseau et jouaient à la course, exercice où la jeune fille était sûre d'avoir la supériorité sur Forcade vite essoufflé.

D'autre fois, au contraire, en veine de paroles, il lui expliquait les mystères de la nature, tâchait de l'instruire et comme il le faisait sous une forme amusante, Courlou l'écoutait comme un prophète, bouche bée et les yeux écarquillés et était friande de ces récits :

— Oh! racontez-moi une de vos histoires, m'sieu Robert.

Alors, c'était le soir, en général, l'heure à laquelle on ne peut plus jouer dans la forêt, ils s'étendaient tous deux sur les bruyères rissolées par le soleil et qui craquaient sous le poids de leurs corps et les yeux fixés sur le velours pailleté d'or du ciel, il lui faisait vivre les étoiles, les planètes, les satellites, l'immensité des mondes. Sa voix se faisait harmonieuse comme une musique et Courlou était transportée comme lorsqu'elle entendait pleurer l'orgue à l'église; le calme de la nuit les enveloppait, les berçait; ils sentaient à travers leurs vêtements la terre encore tiède du jour et vivante et leurs âmes communiaient dans la bonté de la nature.

Forcade se rappelait vaguement son passé comme une existence antérieure où il aurait beaucoup souffert, tant celle-ci lui paraissait lumineuse et tendre. Sa barbe avait poussé ainsi que ses cheveux et dans ses vêtements en lambeaux, avec son visage où le hâle avait mis sa patine brune, il ressemblait à ces gueux superbes d'un autre âge, à

Digitized by Google

ces bohémiens qui promènent par les routes leurs haillons orgueilleux.

Jamais il n'avait parlé à Courlou de ce qui avait précédé sa venue dans la forêt. Une seule fois pourtant, comme le couchant la parait d'une grâce sauvage et allumait dans ses regards des éclairs étranges, il lui avait pris les bras brutalement :

— Oh! comme tu ressembles... comme tu ressembles à... une femme que j'ai connue!...

Devant le pli de désespoir de sa bouche la petite demanda d'une voix anxieuse :

— Elle vous a fait souffrir, m'sieur Robert.

— Oui, fit-il en hochant lentement la tête.

— Alors je ne peux pas lui ressembler.

A ce mot, Forcade la serra contre lui avec une âpre tendresse, où il mettait tout son amour en murmurant : « Pardon, Courlou, pardon, Courlou », et il sentit à travers la robe légère et rapiécée le cœur de Courlou qui battait vite, qui battait fort, comme un oiseau pris à la glu.

Et deux saisons s'écoulèrent ainsi ; l'automne déroula ses manteaux de pourpre et d'or à son tour ; ils goûtèrent la délicieuse tristesse des feuilles qui craquent et les premières bises commmencèrent à rougir les doigts de l'enfant.

L'hiver venait.

Et l'hiver, un matin, étala toute la splendeur de ses costumes *blancs*. Il mit des brassards de velours blancs aux branches, de belles nappes de satin blanc sur le sol et essaima de ses mains généreuses des masses de papillons blancs qui s'en vinrent voler dans l'air limpide et glacé.

Lorsque Forcade s'éveilla dans sa masure, il pressentit comme une lumière extraordinaire, surnaturelle, une lumière qui émanait d'un autre foyer que le soleil. Il ouvrit la porte grossière, dont les ais moitié pourris s'émiettaient et il vit.

Ce fut, tout d'abord, plutôt une sorte d'étonnement ; un souvenir imprécis d'un événement néfaste, d'une ancienne catastrophe ; il cherchait à ressaisir son âme de jadis, sa vieille âme qu'il avait mise au rebut comme une maîtresse qui vous a trahi, et qui revenait quand même imposer sa présence.

Brusquement tout lui revint. Ah, ah ! c'était l'ennemi qui recommençait la charge, qui accourait pour le vider, pour lui

Digitized by Google

tirer la vie par les yeux après l'avoir laissé quelque temps tranquille. Mais il avait acquis des forces nouvelles ; on allait voir... il pouvait se mesurer aujourd'hui.

Une idée traversa son cerveau bouleversé et alluma un éclair railleur de triomphe dans ses yeux fixes... oui, ils allaient voir...

Il courut s'embusquer sur la grand'route qui traversait la forêt ; derrière un arbre il attendit, le souffle court, le corps bandé comme un arc prêt à se détendre ; là le blanc était plus long, plus éclatant ; il eut un rugissement de rage.

Un paysan passa en lourds sabots, ses outils sur l'épaule ; d'un bond il fut sur lui, lui pétrit la gorge entre ses doigts nerveux ; le corps tomba mollement, sans lutte. Il saisit la pioche, en fit voler la boîte crânienne d'un coup furieux, laboura la poitrine, creva le ventre et quand le sang coula il le prit d'un élan surhumain sur son épaule et marcha...

Derrière lui, les traces sanglantes empourpraient la neige, c'était un ruisseau rouge qui s'épandait, qui rougeait le blanc...

Il grommelait de sourdes menaces dans sa barbe :

— Vous serez vaincus... Je vais vous noyer dans le sang... je vais tacher votre couleur immaculée... Tous ceux qui vont passer, je les égorgerai et tout le sang de leurs veines coulera sur vous... et vous ne serez plus qu'une boue rouge, liquide et tiède... et je vivrai.

De l'écume s'accumulait aux coins de sa bouche ; ses yeux égarés s'ouvraient tout grands par une sorte de bravade...

Il entendit des pas feutrés par la neige ; c'était elle, c'était Courlou et le sourire qu'elle avait préparé pour son grand ami se figea sur sa bouche ; l'épouvante lui fit porter ses mains sur son visage pour ne plus voir l'horrible spectacle.

Elle eut un cri d'atroce terreur et voulut fuir. En deux sauts il fut sur elle, la happa par ses vêtements et lui serra les poignets.

— Pardon. pardon, hurla-t-elle, je ne vous ai rien fait, moi, m'sieu Robert ; je suis Courlou.

Elle se jeta sur les genoux malgré son étreinte, supplia, sanglota...

Il pencha sur elle son visage tout éclaboussé de sang et de sa bouche semblait s'exhaler une buée pourpre...

Digitized by Google

— C'est toi, c'est toi qui m'as tué, tu as changé de forme, mais je te reconnais, tu es celle que j'ai trouvée dans les bras d'un autre, mais cette fois je te garde dans les miens et pour toujours...

Il avança lentement ses lèvres vers elle comme s'il voulait lui donner le dernier baiser et d'un coup de dents lui enleva la joue. Le goût du sang qui lui gicla dans la gorge redoubla sa fureur; il l'étrangla, la piétina, la réduisit en bouillie.

Mais quand il eut achevé, il tomba sur elle râlant, épuisé en criant : « Courlou, Courlou, tu n'es pas morte... »; un coup de sang l'étendit épuisé au milieu de sa besogne inachevée; car il y avait encore des brassards de velours blanc aux branches et des nappes de satin blanc sur la route.

Doucement, les papillons blancs légers et floconneux volèrent sur lui et l'ensevelirent.

André BARDE.

Digitized by Google

MONTSALVAT

ROMAN HISTORIQUE

En 3 Actes et 4 Tableaux

IV

TROISIÈME ACTE

MONTSÉGUR

PREMIER TABLEAU

Dans le camp de Hugues des Arcis, sénéchal de Carcassonne, qui assiège Montsalvat, l'intérieur de la tente de Ratbert est occupé par quelques officiers et dignitaires de l'armée assaillante.

C'est la nuit, avant les dernières prières. Les valets de Ratbert, tout ensommeillés, versent à boire aux convives attardés qui discutent, devant leur chef silencieux, les moyens de réduire l'imprenable forteresse.

A droite, le rocher sur lequel la tente est appuyée se prolonge au dehors, crevassé de failles et de trous béants où mugissent les eaux souterraines de l'Ers.

LES OFFICIERS CROISÉS, *en un dialogue véhément et tumultueux.*

— Un parti d'Albigeois a surpris, massacré
nos deux hommes, non loin de l'autel consacré

Digitized by Google

par ces païens maudits à leur croyance infâme.
— Pagan doit être mort.
— Oui. Tant que cette femme,
— Aurimonde est le nom qu'ils lui donnent, — sera
vivante, Montsalvat, là-haut, te bravera,
Ratbert.
— C'est bien parler !
— Disparaisse Aurimonde,
et tu verras périr la race vagabonde
du Paraclet, ramier dolent, que nos autours
plumeront sur le faîte hérétique des tours
où pépie, au matin, sans dommage et sans risque,
un ramage insolent de volière morisque.
— Il faudra donc tuer Aurimonde !

RATBERT *vivement.*

Non pas !

LES OFFICIERS

— Qu'importe à tes desseins sa vie ou son trépas ?
— Quel est son nom, son rang, sa naissance ?

RATBERT

Elle est veuve
d'un vicomte hérétique et damné.

UN OFFICIER

Quelle preuve
en as-tu ?

RATBERT *jette sa dague sur la table et se lève avec brusquerie.*

Ce poignard a tué le baron
son époux, châtelain de Penne d'Aveyron.
Quand vous envahirez les cavernes sauvages
qui débouchent, au fond du val, sur les rivages
de l'Ers, préservez-la de tout sort inhumain :
cette femme ne doit périr que de ma main.

UN OFFICIER, *soucieux.*

Puisse un hasard propice amener sa capture !
Des grottes sans issue, où nul ne s'aventure,
les Cathares ont fait des chemins familiers
aux pas aventureux des jeunes chevaliers.

Digitized by Google

Furtifs, épouvantant des postes de vingt hommes,
les plus audacieux passent pour des fantômes...

(Émoi superstitieux des assistants. Ils se groupent autour des vieux guerriers, qui racontent les incursions des Faidits.)

— Jusque dans notre camp, la nuit, on voit surgir
des ombres, épier des yeux, s'évanouir
sans bruit, dès que l'on court sur eux, les lances hautes,
parmi les rochers noirs, d'insaisissables hôtes.
— Un réseau souterrain d'embûches semble ainsi
nous enserrer et nous tenir à sa merci.

(Terreur des valets et de la sentinelle, qui s'éloignent du rocher sinistre où des bouches d'ombre proférent les clameurs souterraines du torrent.)

RATBERT, *haussant les épaules.*

Veillez !
Et promettez, en mon nom, des fortunes
à qui s'emparera des larves importunes
qui viennent écouter, dans l'ombre, nos desseins
et déjouer nos plans secrets, malgré les saints
par de pieuses mains brodés sur nos bannières.

(Des rumeurs tristes s'élèvent au dehors : plaintes de cloches, appels de cors et de trompes, murmures angoissés des prières lugubres. Ratbert congédie ses amis et éloigne jusqu'à la sentinelle de l'entrée.)

Voici le couvre-feu.
Les oraisons dernières
du jour, — un jour de plus sans résultat heureux ! —
sont dites pour nos morts.
Allez prier pour eux !

(Il demeure seul... Les bruits du camp s'éteignent un à un. Ratbert, songeur, vient s'accouder, à gauche, sur sa couche. — Derrière le rocher le plus voisin de l'entrée de la tente, deux guerriers Albigeois surgissent, prudents, et s'aventurent hors de leur asile avec des glissements de spectres.

C'est Olivier, suivi de son père.)

OLIVIER

Personne !
Le souper du Templier sanguinaire

Digitized by Google

aura fini, ce soir, plus tôt qu'à l'ordinaire.
Les chefs ont regagné leurs tentes.

RAMON *aperçoit le Croisé, immobile, assoupi peut-être.*

Lui !... Ratbert !

OLIVIER, *à son père.*

Il est seul !
Par le ciel à votre dague offert,
il doit périr !
Frappez, mon père !

RAMON

Il est sans armes.

OLIVIER, *farouche.*

Jadis, à vos côtés, il n'eut point ces alarmes.
Vengez-vous !

RAMON, *encore indécis.*

Me venger !... par surprise ?

OLIVIER *le pousse vers Ratbert.*

Au dehors,
Je veillerai... Frappez !...
Immolez sans remords
votre ennemi, celui de toute notre race,
mon père !
Éloignez-vous ensuite...
Pas de grâce !
Tuez-le !

RAMON, *éperdu.*

Quoi !... sans qu'il apprenne ?... sans savoir ?...
A ma place, guerrier, tu ferais...

OLIVIER, *avec énergie.*

Mon devoir !
C'est Dieu qui vous le livre. Il doit mourir...
Je gagne,
à travers les sentiers obscurs de la montagne,
le poste de péril et d'honneur qui m'attend.

Digitized by Google

Tuez l'homme !
Il serait trop tard dans un instant,
et que Dieu, dans le sang cruel qui nous opprime
extermine par vous le parjure et le crime !

(*Au fond, passent des Johannites, conduits par Hypallas, l'oreille aux écoutes, penchés sur le sol avec précaution.*)

HYPALLAS, *à demi-voix.*

Olivier !

OLIVIER, *de même, vers les rôdeurs cathares.*

Me voici !

(*Il arme lui-même la main de son père du poignard qu'il n'osait tirer.*)

L'on m'appelle... A demain !

(*Il s'évanouit derrière les rochers où l'ont précédé ses compagnons. Ramon s'est approché de Ratbert. Il est debout derrière lui. Brusquement, il se décide à agir.*)

RAMON, *levant son arme sur la tête penchée du Templier.*

Olivier frapperait.
Que Dieu guide ma main !

RATBERT, *en un soupir, au moment où le poignard de Ramon allait s'abattre sur lui.*

Aladaïs !

RAMON, *saisi, recule et laisse retomber son bras sans avoir frappé.*

Ce nom !

RATBERT *se redresse, tout attristé.*

Je rêvais.
Cette femme
se tenait devant moi, les regards pleins de flamme,
elle me désignait à son époux, venu
de la tombe, le poing armé d'un glaive nu.
Captif, chargé de fers, je voyais sur ma tête
étinceler le fer du paladin-poète
et, comme j'exhalais, dans un dernier soupir,
le nom ancien de son amante, le martyr,
détournant de mon front le fer de sang vorace

Digitized by Google

me disait, sans avoir frappé :

— Je te fais grâce !

(Il se lève et, sans se retourner, vient, à l'avant-scène, interroger ses appréhensions et braver ses terreurs.)

Si le mort, cette nuit, désertant son linceul,
survenait, d'autant plus puissant qu'il serait seul,
s'il surgissait, devant ma couche solitaire,
armé de l'épouvante auguste du mystère,
inexorable et moins réel que surhumain,
le glaive de l'archange antique dans la main,
si le nom était dit que mon songe retrace,
que répondrait le spectre ému ?

RAMON, *grave, remettant sa dague au fourreau.*

Je te fais grâce.

RATBERT, *saisi de frayeur et détourné, soudain, vers le Johannite immobile, sous la lune fantastique et blême.*

Que vois-je ?... Quel prodige infernal...

RAMON, *marchant sur lui.*

Ou divin !

RATBERT

Non ! arrière ! fantôme irréel !

Spectre vain !...

Que me veux-tu, guerrier immobile et funèbre ?...
Réponds !... Que me veux-tu, homme aux yeux de ténèbre,
fils d'un songe funeste ou d'un charme trompeur ?
Les morts ne sortent pas de la tombe !

(A demi voix, en un aveu tragique.)

J'ai peur !

RAMON *se dirige vers la sortie de la tente.*

Ta vie était à moi sans combat, sans défense ;
j'ai fait grâce.

Un saint nom te protège.

Mais pense

à lutter contre moi bientôt, au jour naissant.
Fantôme mensonger, la lumière, le sang
animent mes regards et coulent dans mes veines ;
tes armes contre moi ne resteront point vaines.

Digitized by Google

Anglais conduits par le premier stratégiste du royaume ont capturé 4.000 paysans héros, et qu'une nation de 40 millions d'hommes est en voie d'exterminer un petit peuple qui a moins d'habitants qu'elle n'a de soldats en campagne, cette joie serait dégradante. En vérité, elle se justifie par une autre victoire. L'Angleterre a moralement vaincu l'Europe hostile qui la bafoua. Elle a, rien qu'en passant outre aux menaces et aux railleries, rayé du domaine des réalités vivantes, cette expression : l'Europe dont on peut dire, plus justement que Metternich de l'Italie, qu'elle n'est plus que géographique.

Le lion britannique défie l'hostilité impuissante de ces grandes puissances qui s'imaginent avoir assez travaillé pour le « Droit par la paix », quand elles ont envoyé une douzaine de politiciens et de diplomates débiter leurs sornettes humanitaires autour d'un tapis vert, joué au croquemitaine avec les faibles, contraint, à grands renforts de bateaux, une petite île grecque à rester turque, offert une épée d'honneur à Cronje, poussé de quelques kilomètres leurs chemins de fer dans les steppes, fait leurs petites affaires et laissé faire aux dieux. Nul ne peut plus être dupe de ce jeu ; le spectacle que l'Angleterre et l'Europe donnent au monde, est une leçon de choses qui s'impose à l'esprit. En face d'un continent incurablement divisé, en proie aux soudards et aux rhéteurs, la petite île s'est dressée dans son splendide isolement, confiante dans l'universelle lâcheté, et dans son unité impériale démontrée, méprisante des remontrances séparées de la force, irritée des menaces vaines, et résolue à poursuivre — quoi qu'il advienne, — le cours de ses destinées hautaines.

On ne voit pas, dans l'état présent du monde, qu'il lui en puisse rien advenir de fâcheux, du dehors. C'est chez elle plutôt qu'est l'ennemi.

Son caractère national formé à l'école de la liberté qui fut sa vraie force et sa grandeur, est attaqué à sa base même, par la crise actuelle. L'Angleterre des Chatham, des Fox, des Peel, des Bright et des Gladstone, l'Angle-

Digitized by Google

terre pacifique et libérale, est menacée de sombrer dans la tempête qui l'emporte, après tant d'autres, parmi les fumées de la fausse gloire, vers le gouffre commun du militarisme.

Longtemps contenu, le flot a rompu les vieilles digues tutélaires, il coule en ce moment à pleins bords. Les chefs du parti libéral qui en pressentaient et déjà même en subissaient la violence, il y a quelques semaines, n'eurent point le courage de se mettre nettement en travers, et c'est tant pis pour le parti libéral et tant pis pour l'Angleterre. Le courage qu'il n'eut pas hier, comment l'aurait-il demain ? S'il faisait entendre une parole de justice et protestait officiellement contre « l'infamie de ravir leur indépendance aux deux Républiques », on lui répondrait au Parlement comme on lui a déjà répondu dans la presse « que John Bull ne permettra pas aux Boers vaincus de l'Angleterre, de dicter les termes de la paix qu'il offrira aux Boers vaincus de l'Afrique du Sud ».

Le parti de Gladstone n'a pas su lire l'heure sur l'horloge politique, « dont l'aiguille » maintenant « lui dit : Il est trop tard ».

Paul HAMELLE.

Digitized by Google

LA FOLIE MATERNELLE

Par Daniel Riche

(Suite.)

CHAPITRE XIII

— Je m'en doutais, j'en étais sûr !... jetait M. Fromant, en tournant comme un furieux autour de la table de la salle à manger. Bêtement, j'ai fini par céder, — résiste-t-on d'abord à une femme qui veut avec l'âpreté et l'entêtement que vous mettez toutes à poursuivre vos désirs ?.... Non, évidemment, non !... — et je me suis fourré au milieu du guêpier !...

Assise dans l'embrasure de la fenêtre, un journal sur les genoux, très calme, Geneviève demanda :

— Enfin, me diras-tu le motif de ta colère ? Tu gesticules, tu parles tout seul ainsi qu'un fou.

— Je le deviendrai peut-être, grâce à toi.

— Je ne comprends pas.

Il vint se planter devant elle, disant, la voix rageuse :

— Tu ne comprends pas !... Eh ! bien, Favardot est en déconfiture, ou peu s'en faut. Comprends-tu maintenant ?

— Ah ! répondit-elle, toute pâle, qui t'a dit cela ?

— A la Bourse, le bruit en courait et, ce matin, mes patrons m'ont reproché de les avoir engagés à subventionner les « docks de Rouen ».

— Vraiment ?...

Digitized by Google

Se remettant à ambuler à travers la pièce, il poursuivit :

— Tu y a mis assez d'insistance à me faire entrer malgré moi dans cette affaire... Le bonheur, l'avenir de ta fille !... Cours après maintenant !... Au lieu de lui trouver une dot, nous avons perdu les quelques sous amassés pour nos vieux jours !

— Avant de te monter ainsi contre moi, tu ferais mieux de t'assurer si on ne t'a pas trompé... Tu sais combien les fausses nouvelles se répandent vite.

— J'ai certes bien l'intention d'aller à la Société... Mais, pour moi, c'est perdu.

En face de cette débâcle, qui entraînait leur ruine complète si l'affaire ne reprenait pas à la Bourse, — Mme Fromant ayant obtenu que son mari mit dans la combinaison financière, non seulement ce qu'il possédait, mais encore qu'il empruntât pour grossir le capital, — prête à éclater en sanglots, Geneviève sentit sa grande énergie l'abandonner, mais encore elle sut se dominer. Elle ne devait pas décourager davantage l'homme qu'elle avait tant tourmenté, pour qu'il entrât dans le Syndicat Favardot. Et avec seulement un léger tremblement dans les mains, elle répliqua, la voix blanche :

— Pourquoi dis-tu que c'est perdu ?

— Parce que, hurla-t-il, je n'ai jamais eu confiance en cette canaille !... Ah ! sans toi, je n'en serais pas là !

Et comme il se trouvait devant la porte, il sortit, la faisant claquer si rudement que, derrière lui, tout le mobilier trembla...

Sans prendre garde à la pluie, une pluie fine et pénétrante qui engrisaillait les choses, M. Fromant marchait, heurtant durement le pavé de son parapluie, comme si ces coups donnés à la pierre eussent dû apaiser un peu sa colère.

— Oh ! les femmes, les femmes ! maugréait-il. Ma situation compromise, toutes mes économies perdues et même

Digitized by Google

des dettes, voilà ce qu'il m'en coûte d'avoir prêté l'oreile aux sollicitations de la mienne... Pourtant Geneviève n'est pas une évaporée, une hurluberlue... En me poussant à entrer dans la combinaison de Favardot, elle croyait bien faire. Moi seul, j'ai eu tort. Fort de mon entendement des affaires, j'aurais dû résister... Mais sa griserie, sa fièvre, m'ont troublé et j'ai cédé. C'est ma faute... On ne devrait jamais parler affaire devant les femmes. Elles sont trop loin des luttes de la vie pour envisager et comprendre nettement une situation. Choquées par un détail, elles se buttent et ne veulent rien entendre, ou bien se laissent séduire par un mirage, prenant leur désir pour la réalité. Ce sont des commerçantes, de parfaites commerçantes de détail, parce que là, dans le corps à corps avec la clientèle, leur finesse, leur souplesse instinctive les sert. Mais dans les combinaisons de quelque grandeur, elles perdent la tête et les jugent au hasard, suivant leur disposition et leurs nerfs.

Maurice Fromant débouchait devant la Bourse. Hésitant il traversait, regardant le grouillement d'êtres qui, à l'heure de l'agiotage, encombrent l'escalier et le péristyle du Palais de l'Argent. Mais voyant des boursiers se détacher de la fourmilière, aller et venir pour prendre un ordre ou en donner un, pris d'une soudaine honte à l'idée d'être interpellé et questionné sur la Banque Favardot, le dos voûté, le chapeau sur les yeux, il profita d'un encombrement de voitures et d'omnibus pour gagner la rue Réaumur.

Quand il fut éloigné, une révolte lui vint. Pourquoi avait-il fui ?... pourquoi cette gêne ?... Il n'avait pas commis d'actes malhonnêtes, il avait seulement apporté son argent et son influence à une affaire qui n'avait pas réussi. Devait-on l'en rendre responsable ?... Non, non !... Pourtant, on avait eu confiance en son expérience, il n'avait pas le droit de se tromper. Et sa conscience, avant même la réflexion, trouvait si juste cette réprobation, qu'il s'était sauvé, rasant les murs comme un voleur.

Arrivé au numéro 10 de la large voie qui traverse le

Digitized by Google

centre de Paris, rapide il pénétra dans la maison. Et tout en gravissant l'escalier, au moelleux tapis, il se reprenait à espérer. Favardot était intelligent, peut-être qu'en face du péril il avait tenté un coup de maître capable de sauver les « docks » de la chute annoncée.

Mais dès qu'il eut poussé le battant d'une porte à deux vantaux, sur laquelle une plaque de cuivre portait :

FAVARDOT

Banquier,

le garçon de bureau, un petit homme grisonnant, à la poitrine ornée de la médaille militaire, d'un coup se dressa et les bras croisés sur la poitrine, la voix mauvaise, l'apostropha :

— Ah ! vous voilà, vous !...

— Collardet ! lança sévèrement M. Fromant.

— Ah ! vous avez l'audace de venir, vous n'avez donc pas songé que si je vous tenais, je ne vous lâcherais plus, que je vous ferais payer cher votre infâmie !

Comme il marchait sur lui, Fromant, tout saisi, se recula, bégayant :

— Collardet !... Collardet, que dites-vous ?

— Je dis que c'est vous qui m'avez fait quitter une place sûre pour venir ici, je dis qu'en une stupide confiance dans votre honnêteté, j'ai déposé dans votre banque tout ce que je possédais et que vous m'avez ruiné.

Et s'avançant davantage, dressé sur ses pointes, il répéta :

— Vous êtes une canaille !

Cette insulte, le mari de Geneviève la reçut comme un soufflet. Bondissant sur le garçon, il le prit par les poignets et, les forces décuplées par la colère, d'une seule poussée, l'envoya rouler à l'autre bout de l'antichambre :

— M'accuser, moi, moi dont toute la vie est probité !

— Elle finit dans la boue votre vie, dit l'homme en se

Digitized by Google

relevant. Ma femme, mes enfants, que deviendront-ils maintenant?

M. Fromant passa sa main sur les yeux, cherchant à ressaisir son calme, et la voix plus ferme, il reprit :

— Vous vous égarez, Collardet; la situation de la Banque n'est pas brillante, mais elle n'a rien de compromis.

— Tout est perdu, je vous dis.

— C'est une erreur, rien n'est jamais perdu, surtout dans les affaires de Bourse.

— Ah! là là, mais vous ne voyez donc pas. Les bureaux sont fermés, les employés partis, la caisse est vide, le patron doit être en fuite.

— Comment, c'en est là!... Je savais bien que les affaires n'étaient point bonnes, que Favardot avait fait de mauvais placements, mais je ne me doutais pas...

— Des placements!... des placements... il n'en a jamais fait, ce voleur! il jouait à la Bourse avec les dépôts des clients, il vous a trompé comme il a trompé tout le monde.

Et le vieux troupier à bout de colère, tombant sur la banquette, se mit à pleurer avec de gros sanglots d'enfant.

En face de ce désastre, couronnement d'une vie de travail, Fromant sentit son cœur se serrer et oubliant que lui aussi était ruiné, qu'il allait, peut-être, être renvoyé de sa maison de Banque, s'avançant vers Collardet, il lui frappa sur l'épaule.

— Ne vous désolez pas, mon brave. Quoiqu'il arrive, vous ne perdrez rien, vous entendez, rien?

Le garçon, la figure aussitôt éclairée d'espoir, lui prit les mains et la voix reconnaissante :

— Vous ferez ça... Vous ferez ça?...

— Ne vous inquiétez pas, affirma le mari de Geneviève en se dégageant... Favardot est dans son cabinet?

— Je ne l'ai pas vu entrer et la porte est fermée; car lui, voyez-vous, lança-t-il, le poing tendu, repris de colère, lui qui est cause de tout, je l'aurais tué.

M. Fromant fit un geste apaiseur et se dirigeant vers une double porte en drap vert, l'écarta, ouvrit la véritable,

Digitized by Google

qui, grâce à sa connaissance d'un secret de serrure, ne fit aucune résistance.

Alors il se trouva dans le cabinet directorial, un cabinet très moderne, aux meubles recouverts de velours cerise, avec des palmiers et des bronzes dans les angles et dont le milieu était occupé par un vaste bureau encombré de paperasses.

Plié en deux, affairé, Favardot opérait un classement dans ce monceau de documents et de pièces diverses. Il déchirait, jetait, brûlait, réservant les papiers importants qu'il mettait dans un sac placé à côté de sa main.

Au bruit sec du battant poussé par Maurice Fromant, il sursauta épeuré et, redressé, la face blême, avec une affreuse grimace, il bégaya :

— Tiens, Fromant! Vous connaissez le « Sésame, ouvre-toi » de ma tannière?

— Heureusement, sans cela je crois que vous ne m'auriez pas ouvert, répondit celui-ci.

— Pourquoi donc, cher, chez moi vous êtes chez vous.

Semblant ne pas voir la main que le banquier lui tendait, Fromant s'assit et cherchant à donner à sa voix son timbre ordinaire, il demanda :

— Comment vont les affaires?

— Très bien, très bien.

— Ah!

— Nous allons probablement être chargés de l'émission des chemins de fer coloniaux.

— Pas possible!

— Mais si... excellente combinaison.

Ne pouvant se contenir davantage, Maurice se redressa.

— Alors pourquoi donc vous apprêtez-vous à passer en Belgique?

Cherchant à faire bonne contenance, l'autre répondit :

— Vous plaisantez!

— Allons donc! Et ce petit travail que j'ai interrompu? Vous mettiez dans ce sac les papiers compromettants.

— Mais...

Digitized by Google

— Bas le masque, je sais tout! Vous avez joué l'argent de la Société, dissipé les dépôts qui vous ont été confiés et, la chose commençant à s'ébruiter, vous vous apprêtiez à fuir de peur d'être arrêté.

Favardot s'inclina :

— Puisque vous êtes si bien informé, inutile de perdre mon temps davantage.

Et l'air dégagé, le ton narquois :

— Vous permettez?... Je suis très pressé, le train part dans une heure.

Il se mettait en devoir de continuer le rangement que l'entrée de son associé avait interrompu; mais Fromant posa sa main sur le sac :

— Alors vous croyez que je vais vous laisser tranquillement filer?

— A quoi vous avancerait d'essayer de me retenir?

— A me donner au moins la satisfaction de vous faire arrêter.

— Moi?... Vous me rendrez raison!

— On ne se commet pas avec un escroc.

Les deux hommes, menaçants, se mesurèrent du regard; puis le banquier, jugeant que l'indignation ne lui serait d'aucune utilité, reprit son air gouailleur :

— Vous êtes dur. Enfin, je n'ai pas le temps de récriminer. Puisque vous voulez causer, causons... Mais vite : je n'ai plus que vingt minutes.

— Vous ne partirez pas!

— Nous verrons cela. Et si vous voulez bien m'accorder une seconde d'attention, le petit différend qui nous sépare va s'arranger... En deux mots, voici ce que je vous propose. Je ne puis vous rendre tout ce que vous avez engagé dans notre association; mais j'emportais cinquante mille francs pour me refaire en Amérique, je vous en offre quinze mille à condition que vous m'aidiez à fuir.

— Vous êtes un misérable!

— Bon; mettons vingt mille : cela vous va-t-il?

— Assez! Vos propositions sont des insultes.

Digitized by Google

— Alors, adieu.

Et comme Favardot se dirigeait vers une porte de service dissimulée dans la tapisserie, Fromant, d'un saut, lui barra le passage :

— Vous ne sortirez pas.

— Prenez garde... Quand je devrais vous tuer, il faut que je m'en aille.

— Non, vous n'échapperez pas à la justice.

— Prenez garde, rugit-il.

— Inutile de me menacer.

Et Fromant appela :

— Collardet, Collardet !...

Sa colère immédiatement remplacée par une affolante peur, Favardot supplia :

— Taisez-vous, taisez-vous, vous me perdez !

— Collardet ! criait plus fort Maurice.

— Voilà, voilà, répondit du dehors la voix du garçon aux aguets.

— Entrez.

Le bouton tourna dans la porte, mais elle ne s'ouvrit pas, malgré une violente poussée.

— C'est fermé, cria-t-il.

— Non, non... le secret, à droite !...

Mais mettant à profit la seconde de distraction apportée par ce dialogue, d'un croc en jambe Favardot fit rouler son associé à terre et laissant en sa précipitation son sac et même son chapeau, il disparut par l'étroite entrée ouverte sur l'escalier de service, tandis que Fromant, tout en se relevant, hurlait dans le cabinet désert : « Arrêtez-le, arrêtez-le ! » et que le garçon ébranlait la porte de formidables coups de pied.

Daniel RICHE.

(A suivre.)

Digitized by Google

POÉSIES

DIALOGUES

I

Un Roi, un Berger

LE ROI.

Réponds, berger qui pais ce bétail en soufflant
Sur ta flûte sauvage un air maussade et lent,
N'es-tu donc pas honteux, barbare à l'âme basse,
De rester étendu quand ma chasse ici passe ?
Je comprends ton regard : tu détestes mes chiens
Plus chers, plus fortunés, plus brillants que les tiens.
Va, néglige, sans peur, de découvrir ta tête ;
Je t'excuse et prétends te donner une fête.
Je t'emmène à la cour. Spectacle curieux,
Essayons de fléchir un rustre injurieux :
Dans mon palais splendide en ton honneur viens, faune !
Me reconnaîtras-tu sur la pourpre du trône ?
J'aurai mon diadème, et, malgré ton affront,
Dès qu'on t'introduira, j'inclinerai le front ;
J'ouvrirai mon manteau resplendissant d'hermine,
Je mettrai par respect la main sur ma poitrine ;
Je brandirai mon sceptre ; et vingt clairons guerriers,
Comme si ton bonnet nous cachait tes lauriers,
Sonneront devant toi leur marche de victoire ;
Et tu t'approcheras, confus, je veux le croire.
De ma voix solennelle, alors, je m'écrirai :
« Debout, Princes royaux ! » puis je me lèverai ;
Et quand mes étendards abaisseront leur hampe,
De ta rusticité nous jugerons la trempe,
Nous verrons si le pâtre en vainqueur accueilli,
Daignera saluer, enfin, un roi poli.

Digitized by Google

LE BERGER.

Dieu réserve aux pasteurs les calmes solitudes,
L'eau prompte à déserter les froides altitudes;
Toi, l'orgueilleux chasseur, tu troubles ma chanson,
Et ta meute a souillé les ruisseaux, ma boisson.
On sait dans nos pays où le cerf vous égare
Qu'un pâtre pour un roi n'est qu'un faune bizarre ;
Sache que pour un pâtre un roi n'est qu'un tyran,
Et renonce à tirer d'un rustre un courtisan.
Sans rancune, Seigneur, domine ta superbe,
Tâche ici d'admirer les richesses de l'herbe:
Suis mes pas ; j'ai des monts où tu pourras juger
Que l'on trône à la cour de moins haut qu'un berger.
Nous irons, — prends mon bras, ne crains rien, camarade, —
Nous irons vers ce roc qui lance une cascade :
C'est là que, s'étalant sur l'énorme granit,
Ma royauté commence où ta grandeur finit;
Là, nous comparerons tes lambris à mes cimes,
Aux clairons des combats les torrents des abîmes,
Ta fière hermine ouverte aux aigles éployés,
Tes drapeaux qu'on abaisse aux sapins foudroyés.
Puis, sous mes pieds, tandis qu'en bas, visible à peine,
Le train du roi chasseur t'attendra dans la plaine,
Mesure, si tu peux, l'opulente foison
Des pacages bordés par l'immense horizon.
Eh bien, Prince, aussi loin que parviendra ta vue,
Libres, mes trente chiens gardent cette étendue.
Ramène, après, tes yeux sur le hardi rocher
Où dans ce vil manteau j'ose au vent me coucher;
Songe que ces trésors relèvent de moi-même,
Et, s'il te reste un cœur malgré le rang suprême,
Je veux voir le monarque épargner le repos
Du berger dont la flûte adoucit les troupeaux.

Digitized by Google

II

La Charité, la Philanthropie

LA CHARITÉ.

Vertu théologale au séjour de souffrance,
J'assiste avec la Foi la divine Espérance.
Jésus m'a par sa mort légué les malheureux :
Mon rôle est le plus beau, car j'implore pour eux ;
Pour eux, dans chaque église et jusqu'au pied du trône
Je quête : hélas ! Seigneur, qu'on marchande l'aumône !
Quand j'apporte trop peu chez mes tristes élus,
Alors, les sous manquant, mon cœur fait le surplus :
J'attendris mon regard en offrant une obole ;
J'ajoute à l'humble pain la pitié qui console ;
J'applique avec douceur la charpie aux blessés ;
En de vieux draps j'étends les corps des trépassés ;
Ma main, toujours ouverte aux prisons, aux hospices,
Leur donne, au nom du Christ, des médailles propices ;
Et quand je n'ai plus rien, j'ai les enfants trouvés
Dans un pan de ma robe à la crèche élevés.

LA PHILANTHROPIE.

Moi, j'instruis la justice à régner sur la terre ;
La patrie est partout où vit l'homme mon frère.
Le cœur ainsi qu'à vous me bat, mais sa vertu
Revendique les droits sitôt qu'il a battu.
Pratiquez, bonne sœur, vos pitiés secourables,
Puisque hélas ! les fléaux vous semblent incurables ;
Allez vers l'infortune ; et j'irai, car j'y crois,
Vers l'ordre universel, dussé-je aller sans rois.
Ma tâche est de servir aux obscurs la lumière,
D'abaisser le palais, d'exhausser la chaumière.
Je veux que l'indigent, guidé par mes leçons,
Règle sur son travail sa part dans les moissons.
Vous verrez de quel bien mon équité fourmille :
Un jour, les continents s'uniront en famille ;
Plus large que la vôtre, aimable Charité,
Ma robe abritera toute l'humanité.

Charles CORAN.

Digitized by Google

La Grâce

J'ai plus souffert par la grâce
Que par d'humaines douleurs :
L'insaisissable me lasse,
Formes, parfums et couleurs.

Artiste qui t'ingénies
A pénétrer ses secrets,
Imposant ses harmonies
Jusqu'au front des minarets,

Qui sais comment au ciel monte
La prière des clochers,
Comment le donjon raconte
Le moyen âge aux rochers.

Toi qui rends stable pour l'âme
L'équilibre des contours,
Plains-moi : ce que je réclame,
C'est ce qui me fuit toujours.

Lorsque la grâce est vivante,
Elle est cruelle au désir :
Chaque forme qu'elle invente
Offre autre chose à saisir.

Fragile en son attitude,
Toute beauté disparaît,
Laissant pour béatitude
A toute ivresse un regret.

La nature est maternelle
Uniquement pour la chair :
Moins la tendresse est charnelle,
Plus elle nous coûte cher.

La harpe des chevelures
Effleure en vain notre corps,
Déconcertant nos allures
Par d'impalpables accords.

Digitized by Google

Tous les gestes sont des fourbes
Qui font l'aumône à demi :
Le délire de leurs courbes
N'est qu'un lambeau d'infini.

Et d'une vierge qui passe
Ce que j'aurais désiré
N'appartient guère à l'espace
Où sa lèvre a respiré.

Car la grâce a pour domaine
L'inconnu : par elle enfin
On sent dans la force humaine
Un peu de l'aimant divin.

Mais la joie est plus entière
De notre amour, s'il est tel
Qu'il perçoive une frontière
Où s'ouvre un monde immortel.

Quelque peine qu'il en coûte
A son provisoire effort,
Il garde, du peu qu'il goûte,
De quoi défier la mort.

Il sent qu'il est plus énorme,
Plus libre, ayant convoité
Quelque chose dans la forme
Qui survit à la beauté.

Il devine qu'il s'achève,
Veuf de ses désirs défunts,
Dans l'insaisissable rêve
Où montent tous les parfums.

Il entrevoit qu'il va boire
Au gouffre éternel des jours
Dans l'insaisissable gloire
Où meurent tous les contours.

Robert VAN DER ELST.

Digitized by Google

PAYSAGES

Cadix

Blanc fouillis de villas que cerne le Désert,
Et qui mires dans l'eau ta face polychôme,
Cité des minarets, des clochers et des dômes,
O Cadix, oasis de maisons dans la mer !

Le vent lourd d'Orient frôle tes chêneverts,
Il porte les parfums dont ta grâce s'embaume,
Et mêle des langueurs de lente cinnamome
A la forte saveur de tes grands buis amers.

O port délicieux où la brise marine
Court comme un souffle chaud de lèvres féminines,
Conque sonore où chante un chœur de matelots !

Tu respires la force amoureuse, la joie
Et des voiles, là-bas, que le hasard déploie
Comme des éventails palpitent sur tes flots.

La Tombe de Philippe II

Sépulcre lourd posé sur un sol convulsé
Qui subit malgré lui ce maître héréditaire,
L'Escorial écrase, et l'âpre monastère
Tient encore des serfs autour de lui pressés.

Dans l'ombre de ses murs un peuple minuscule
Comme une ruche grise est venu se blottir,
Mais les moines, d'en haut, le regardent mourir
Avec leurs yeux profonds emplis de crépuscule.

Digitized by Google

Car le geste et le bruit ici sont surperflus,
Ces longs couloirs pavés de somptueuses dalles
Se sont accoutumés aux glissantes sandales
Et depuis trop longtemps du fer n'y sonne plus;

Marbre et granit, piliers monstrueux et coupoles,
Campagne douloureuse, oliviers amaigris,
Cyprès noirs, aloès, et platanes flétris,
Tout collabore au sombre et pénétrant symbole :

Triste et grave comme un despote détesté,
Dans ce cloître, jadis, est mort le dur monarque,
Et cet Escorial en porte encor la marque,
Charnier que les corbeaux ne devraient point quitter !

Achille SEGARD.

Emmanuel Benjamin-Constant

VERS POSTHUMES (1)

Miniature

Au fond du vieux prieuré,
C'était une rose jolie
Qui s'épanouissait au matin,
Mignonne en robe de satin
Dans l'aube tendre et ravie...
Et les insectes mordorés
La caressaient toute pâmée
Peureuse de se voir aimée...

(1) Voici des vers, retrouvés dans les carnets d'Emmanuel Benjamin-Constant, mort, il y a quelques jours, à Cannes; le fils de notre illustre collaborateur promettait, on le verra en lisant ces pages, un délicat poète à notre littérature.

Digitized by Google

C'était une rose jolie
Qui s'effeuillait au vent du soir...
Elle faisait grand'peine à voir
D'amour d'un jour toute meurtrie...
Et le triste souffle de mort
Qui vous berce et qui vous endort
La caressait abandonnée
Dans une nuit inetoilée.

Page retrouvée

Lorsque l'ombre envahit ma chambre simple et tiède,
Où il y a une vieille horloge qui marque ma vie,
Au mur, une estampe fanée, fine et un peu piquée,
Qui représente le naufrage de la *Belle-Poule*,

Deux ou trois choses encore, humbles et presque laides,
(Mais qu'est-ce que ça fait, puisque je les aime),
Je joins les mains et mon cœur se souvient
De pauvres corps qui sont sous la terre, il y a bien
Longtemps ; — d'une petite fille qui s'appelait Adélaïde
Et qui portait des robes grenewin,
Et son chapeau cabriolet en paille de riz
Mettait une ombre douce à ses yeux gris.

Nous allions dans un grand parc solitaire,
Cependant que sa mère, belle, en robe claire,
Nous surveillait, tout en lisant, sentimentale,
Corinne, je crois, de Madame de Staël...

Brusque, un éclat d'orage dans les lointains...
— Les marronniers neigent des grappes roses...
Les feuillages luisaient sous les gouttes chaudes...
Des pies s'envolaient, prestes, avec des cris,
Les limaçons tiraient les cornes ;
Je sentais contre moi, indécise, la forme
De son corps, et sa fraîcheur parmi les fleurs...

Les fermes sur la route offraient leur doux abri,
Et dans la salle brune, aux carreaux de crasse dorée,
Montait la tiédeur lourde des étables — « On trait »
Disait une vieille paysanne en souriant.

Digitized by Google

Et nous buvions de la mousse de lait
Dans des tasses à fleurs. — Les mouches
Se noyaient, gourmandes, dans les soucoupes...
Et puis nous guettions, impatients,
L'écharpe svelte de l'arc-en-ciel se déployant
Sur la campagne blonde. — Les cailles
Voletaient lourdes de pluie parmi les pailles...

Aujourd'hui, la pluie
Glisse son ennui sur les choses...
Les pommes pourrissent au fossé ;
Une carriole grince au lointain...
J'allume ma lampe ; un mendiant passe...
Derrière ma vitre embuée :
Trois peupliers.

Une Vie

Une Vie de beaux jours attiédis
Avec mes pensers calmes, graves et recueillis,
Et la confiance en l'Inconnu des demains pâles
— Comme en prière devant mon âme —

Et j'ai planté le rosier blanc de mon Espoir
Que n'effeuillera point le Soir.

Avec des larmes monotones
Aimer les hommes
    Et Dieu.
Avec des gestes monotones
Cueillir des pommes
    Bleues.

Travailler à des choses bienfaisantes....

Semer, émonder la vigne et labourer.
Je me reposerai
Après la tâche insignifiante...

Et j'ai planté le rosier blanc de mon Espoir
Que n'effeuillera point le Soir.

Digitized by Google

HISTOIRES DE FOUS[1]

Par André Barde

I

La haine du blanc.

— Du cassis, monsieur Flamel ?

— Non merci, madame, le seul liquide que je me permette est l'eau pure, aqua simplex, comme disent messieurs les potards.

— C'est pour cela que vous êtes si méchant ?

— Non, madame, c'est pour cela que je n'ai pas mal à l'estomac. Or, s'il est deux ennemis qui tuent notre indulgence naturelle, c'est bien la dyspepsie et l'alcool ; m'abstenant de l'un, je ne souffre pas de l'autre et voilà pourquoi je suis bon.

Hélène Normand eut un léger ricanement ; elle considéra, sous la lumière crue qui tombait du vitrage de l'atelier, la correction anglaise de son interlocuteur, son œil froid et dur, le pli mauvais de la bouche, que dissimulait mal la moustache blonde tombante, la fuite du front blême sous les bandeaux lisses des cheveux et ce regard fut sa seule réponse.

C'était un dimanche, le jour où le peintre Hugues Nor-

(1) Sous la broderie de la forme, où la fantaisie ne tient que juste la place permise au conteur pour pimenter son récit, ces six histoires sont authentiques ; leurs personnages existent ou ont existé et furent simplement maquillés avec soin pour empêcher que la curiosité maligne n'y épinglât des noms. L'auteur, avec l'aide de plusieurs aliénistes, s'est efforcé de remonter, pièce à pièce, les différents mécanismes qui déterminèrent l'évolution vers une certaine folie : c'est cette reconstitution psychologique qu'il faut voir dans les études qui suivent et non le jeu d'une imagination paradoxale.

Digitized by Google

mand, très occupé toute la semaine, se donnait un peu de liberté et recevait ses intimes dans son grand atelier de décorateur, vaste comme un hall, où l'on pouvait former de petits groupes sympathiques et indépendants et converser sans gêne, sans pose et sans décorum. Normand lui-même gardait son costume de coutil blanc qu'il affectionnait et ses pantoufles et, vers la mi-journée, sa femme qui, sous une apparence de simplicité, savait très habilement dire à chacun le mot aimable et faire rebondir la conversation agonisante, comme la meilleure maîtresse de maison du monde où l'on cause, offrait à chacun le vin de liqueur, le petit four traditionnel et le cassis « fait par elle-même ».

— J'ai vu avant-hier ce pauvre Forcade, dit Normand ; il est bien aplati.

— Heureusement, son corset le soutient encore un peu, railla Flamel...

— Vous êtes une langue de vipère, Forcade n'a jamais porté de corset, riposta Calixte, un petit modèle brun, aux formes sveltes, avec une étrange perversité dans toute sa personne, depuis ses pieds cambrés jusqu'à ses yeux verts pailletés d'or...

— Je vois que tu en sais quelque chose, insinua son adversaire.

On rit.

— Et puis après, déclara Calixte, fouettée par l'hilarité de tous. Il me plaît cet homme-là !

— Bravo, petite ! dit de sa voix rude d'ancien marin le sculpteur Beuchant, tu as le courage de ton opinion.

— Alors, reprit Flamel de sa parole mordante, que rendait encore plus insupportable une sorte de nasillement flegmatique, c'est ton genre ce faux florentin avec ses yeux en caramel, son teint de réglisse, sa barbe taillée à la Benvenuto Cellini, ses gilets sanglés en justaucorps, ses regards mourants, ce peintre pour femmes du monde, dont toute la personne évoque l'amoureux suranné des romances de 1830, l'idéal italien, gondoles et sérénades, dont ne veulent même plus les petites modistes.

— Et si j'aime mieux, répondit Calixte agressive, le genre italien que le genre anglo-saxon.

— Mes petits enfants, dit Normand pour rompre les chiens,

Digitized by Google

vous ne reconnaîtriez plus Forcade dans ce portrait qui a pu être vrai, il y a six mois. Il a quarante ans à peine, il en paraît plus de cinquante ; il grisonne.

— Finie la teinture alors, dit Flamel.

— Finie la teinture ; il s'abandonne ; cet homme, d'une tenue si soignée et qui employait la pâte des prélats pour avoir les mains blanches, avait les ongles en deuil la dernière fois que je l'ai rencontré, son gilet boutonné de travers et des tâches de graisse illustraient le revers de sa jaquette presque démodée...

— Ce ne peut-être qu'un chagrin d'amour qui l'ait miné ainsi, dit la grosse madame Beuchant avec un accent méridional mouillé d'émotion...

Beuchant lui envoya un coup de pied en sourdine ; Flamel examina avec soin la cendre de sa cigarette.

— Tout ceci n'est rien; le reste, je vous le donne en mille, reprit Normand; cherchez !

Vingt réponses partirent.

— Il joue de la flûte; il fait des réussites; il écrit des vers; il jardine; il élève des araignées; il se marie; il va au Moulin Rouge; il déjeune à vingt-deux sous; il apprend le loto...

Normand secouait la tête et quand la tempête se fut calmée, il scanda pour jouir de son effet :

— Il est tombé dans l'impressionnisme.

La même exclamation d'étonnement partit de toutes les bouches.

— Allons donc, dit Flamel, lui, le correct élève des Beaux-Arts qui, sorti correctement le premier de l'Ecole, fit, avec correction, pendant vingt ans, des portraits corrects qui correctement se vendirent et portèrent son nom dans les corrects salons des financiers incorrects...

— C'est ainsi; il peint des bras verts et des cuisses bleues avec une violence rageuse de tons qui dépasse de bien loin les maîtres de l'école.

— Mais il perd sa marque, grouilla Flamel, il se démonétise; ce n'est pas prudent vis-à-vis du public de retourner ainsi brusquement sa veste sans crier gare. C'est un homme flambé. Quand on a servi pendant un cinquième de siècle des pots sucrés de crème blanche et rose aux consommateurs, ceux-ci n'acceptent plus un plat à l'ail et au piment.

Digitized by Google

Il y eut un silence; la blague sarcastique de Flamel sonna faux; chacun se recueillait, attristé tout à coup par la pensée intime que ce malheur les guettait tous; la décadence subite de l'artiste, la revanche du cerveau dont on a brûlé inconsidérément le phosphore. Ils revoyaient cet homme naguère triomphant, avec trop de fatuité peut-être, cet homme qui débordait de la joie de vivre, qui donnait l'impression de la force, l'exemple de la puissance de la volonté, fauché subitement, écroulé comme un colosse aux pieds d'argile.

— Pauvre homme, dit Calixte, résumant le sentiment général.

La sensible Mme Beuchant essuyait une larme furtive.

— Bah ! dit Flamel, il nous a assez éclaboussés de son luxe et de sa facilité de parvenir; la veine lui a souri, elle lui fait la grimace; c'est une consolation pour ceux à qui elle a fait la grimace jusqu'ici; elle est capable de leur réserver une petite risette.

— La veine vient tôt ou tard à ceux qui travaillent, dit rudement Beuchant en serrant ses poings couverts de poils roux, ses poings solides habitués à lutter avec la glaise et en fronçant son visage mangé de barbe; ceux qu'elle a en horreur ce sont les stériles...

Flamel qui commençait à trouver la conversation peu plaisante prit congé avec son impassibilité britannique et son exagération de politesse froide.

— Il me répugne ce garçon-là, grogna Beuchant dès qu'il fut sorti.

— Oh, c'est simplement un muffle, dit Mme Normand d'une voix flûtée.

— Alors pourquoi le recevez-vous ?

— Par veulerie, comme on les reçoit tous; parce qu'ils sont amusants quelquefois, qu'ils servent à faire apprécier les braves gens par le contraste et qu'il est toujours difficile de les mettre à la porte parce que les salons seraient vraiment dégarnis. D'ailleurs, vous connaissez la raison de son animosité à l'égard de Forcade.

— C'est-à-dire que je connaîtrais plutôt la raison de la haine de Forcade à son égard. Comment il lui a certainement porté le dernier coup en lui enlevant une maîtresse qu'il chéris-

Digitized by Google

sait et vous voulez que ce soit le voleur que en veuille au volé !

— Justement, si l'acquisition n'était pas merveilleuse ; il y a eu tromperie sur la marchandise.

— Vous vous en tirez avec des plaisanteries. Tenez, vous me donnez de la compassion pour Forcade que je n'aime cependant qu'à moitié ; je vais aller le consoler. Je vous laisse ma femme puisque nous dînons ici. Bonsoir.

Et il partit brusquement. Beuchant était un des plus vieux amis de Forcade, puisqu'ils avaient conquis tous deux, la même année, le prix de Rome, l'un en sculpture, l'autre en peinture et qu'ils avaient passé trois années côte à côte à la villa Médicis, visitant ensemble l'Italie et goûtant de concert les émotions esthétiques. Mais dès leur retour en France leur vie s'était orientée différemment ; et tandis que Beuchant repris d'une passion bretonne s'embarquait pour plusieurs années, Forcade, insinuant, profitait de quelques relations pour se glisser dans les salons, milieu tout indiqué pour la commande et la hâtive renommée. Aussi quand Beuchant fut établi définitivement dans son atelier du boulevard de Clichy il n'eut plus que des relations espacées avec Forcade installé dans un quartier mondain et jouant un peu au grand seigneur. Il y avait même peut-être chez ce dernier, sans qu'il s'en doutât, le secret dédain du peintre pour le sculpteur, qui fait une besogne malpropre, que l'effort matériel rapproche de l'ouvrier.

Beuchant pressa le timbre électrique à la porte d'un petit hôtel coquet, dont l'atelier tenait tout le deuxième étage ; il se le rappela inondé de lumière, quelques années auparavant une nuit que Forcade donnait une de ces fêtes dont parlait tout Paris, le grand escalier de chêne sculpté, étouffé de tentures et de vieilles tapisseries envahi par un flot de femmes demi-nues, parées de costumes éblouissants, modèles et demi-mondaines, agacées par la galerie d'habits noirs et la grande ripaille d'en-haut dans une cascade de mots d'esprit et de mots canailles qui préparait l'orgie finale.

On ouvrit ; la maison sentait le noir et l'inhabité. Le domestique le regarda avec étonnement, et ce fut avec un étonnement encore plus grand qu'après avoir porté la carte, il

Digitized by Google

lui dit que monsieur consentait à le voir. L'atelier, où pénétra Beuchant était déjà noyé dans la pénombre ; l'obscurité avait envahi les coins, drapant d'un voile noir les murs, où se détachaient à peine, accrochés par une dernière lueur du jour, le reflet d'or d'un cadre, l'éclat sourd d'un cuivre, ou le poli discret d'un meuble sculpté.

Tout près du vitrage, Forcade, assis, peignait avec fureur; il ne se leva pas ; Beuchant avança jusqu'à lui et le peintre lui dit en lui serrant hâtivement la main :

— Ah, tu viens me voir, toi, quand tout le monde f.... le camp !

Le sculpteur regarda la toile ; c'était un fouillis indescriptible de couleurs où ne se distinguait aucune forme ; les laques, les ocres, les cobalts, les terres de Sienne mélangées avaient fini par faire une sorte de jus bitumineux qui couvrait tout le tableau.

— Vois-tu cela, dit Forcade avec fièvre, c'est Byzance, c'est toute la pourriture du Bas-Empire ; cela chante, hein ! ces soies, ces armures, ces courtisanes, ces crimes, ces empereurs, cette soldatesque, tout y est ; c'est beau, c'est beau !

La barbe grisonnante avait poussé, le teint s'était plombé, de larges cernures soulignaient les yeux, où les paupières étaient gonflées comme des poches ; on aurait difficilement retrouvé la fine tête vénitienne qui faisait rêver les femmes ; un jabot de dentelles déchiré et maculé de couleurs pendait sur sa poitrine et ses mains étaient noires comme celles d'un vagabond.

Cette déchéance physique frappa davantage encore Beuchant que la décrépitude morale, parce qu'elle s'adressait directement aux sens.

— Tu as trouvé une formule nouvelle, je vois, demanda le sculpteur d'un ton hésitant.

— Oui, mon vieux, tu sais, on erre souvent toute sa vie et l'on ne trouve son chemin de Damas qu'au déclin de l'âge. Je suis un nouvel homme et je me demande comment j'ai pu peindre ce que j'ai peint. On m'a houspillé, on m'a traité de confiseur, on a eu raison, je créais des fantoches ; mais ça, ça papillotte ; on discerne le sang qui circule sous la peau ; cela vibre, cela s'agite, cela s'anime ; c'est un monde !

Digitized by Google

Il se leva, se sépara comme à regret de son œuvre et emmena Beuchant s'asseoir à côté de lui sur un divan large et bas recouvert d'étoffes orientales; ils se trouvèrent tout à fait dans l'ombre et la face de Forcade y traçait seule une vague tache blanche. Il se mit à parler très calme, d'une voix paisible comme s'il causait avec lui-même :

— Les raisons de ma palinodie sont assez bizarres, mais dérivent d'une cause qui a influé sur ma vie et, hélas, d'une manière toujours funeste. Tu connais les superstitions courantes; treize à table, le sel renversé, les fourchettes en croix, le don d'un couteau, le pain retourné et d'autres; ma superstition c'est une couleur : le blanc. Le blanc m'a toujours été néfaste; les exemples abondent dans mon existence; étant enfant j'ai frôlé deux fois la mort; un jour que j'étais habillé de coutil blanc je suis tombé dans le tonneau plein d'eau d'un jardin; une autre fois ma mère m'avait emmené à l'exposition de blanc d'un magasin de nouveautés; j'ai failli être étouffé et suis resté une heure sans connaissance. Quand je me suis marié, cela tu le connais, cet horrible malheur qui m'a ravagé le cœur, ma femme est morte le jour des noces, toute en blanc, d'un mal subit; c'est à peine si mes lèvres avaient effleuré les siennes et la première et seule nuit de mon mariage a été passée devant ce cadavre de fiancée chérie à pleurer dans la blancheur des fleurs d'orangers.

J'arrive maintenant à des événements plus récents et tout aussi cruels; la première fois que j'ai rencontré Danielle, c'était dans un salon ami, un de ces salons modernes aux boiseries blanches, aux meubles de laqué blanc; on me dit que c'était une jeune veuve, qui avait perdu son mari depuis trois ans au bout de quelques mois de vie commune. Cette similitude d'infortune nous rapprocha. Elle était exquise, d'ailleurs, la gueuse, avec des yeux câlins et féroces et une bouche tiède de piment qui brûle encore la mienne; à notre premier rendez-vous, elle vint avec un délicieux costume de mousseline de soie blanche et la maison qui nous hospitalisa se trouvait rue Blanche; deux mois après, comme je rôdais par passe-temps au bal de l'Opéra, j'aperçois une femme dont la ligne appelle mon regard; plus de doute c'est Danielle; je la suis, je reconnais son coup de talon quand

Digitized by Google

elle marche et, malgré le masque, un signe satiné sur sa nuque savoureuse; elle approche d'un arlequin de satin blanc, lui saute aux lèvres et ils se perdent dans la foule. Quand je l'ai questionnée, mise à la torture, elle a nié avec assurance : « Me prenez-vous pour une de ces femmes qui vont au bal de l'Opéra? » et je l'ai reprise, j'ai eu cette faiblesse, cette honte. Pour être sûr de l'avoir à moi, à moi seul, je me suis enfui avec elle en plein mois de février à la campagne; j'avais trouvé une ravissante maison blanche, tranquille, un vrai nid d'amoureux. Au bout de deux mois j'avais repris pleine confiance; elle était caressante, féline comme une chatte, je respirais en plein bonheur; je résolus d'égayer notre solitude; quelques amis revinrent. Un matin Flamel débarqua dans une automobile, dernier modèle glacée d'un vernis blanc à filets bleutés; après le déjeuner, nous dégustions un verre de curaçao blanc, le jardinier vient me chercher pour quelques ordres et quelques conseils. Avril était dans toute sa beauté; notre jardin était un paradis de lilas blanc et le coteau devant nous couvert de pommiers en fleurs qui secouaient leurs têtes neigeuses à la moindre brise. Je rentre à l'improviste, Flamel et Danielle étaient aux bras l'un de l'autre et se baisaient à pleine bouche. Tu sais le reste.

Depuis ce jour mon horreur du blanc s'est accrue dans des proportions fantastiques; je ne peux plus en voir sans éprouver aux yeux comme une impression électrique qui me répond au cerveau. Il semble qu'on me tire quelque chose de ma substance pensante. Le blanc est banni de chez moi, de mon atelier, de mon linge, de ma table; les toiles que l'on m'apporte sont couvertes d'une couche d'ocre et pour ne pas être incommodé, quand je sors, je porte un binocle aux verres fumés.

Peu à peu mon antipathie s'est étendue du blanc aux couleurs trop claires et trop claires désagréablement et voilà pourquoi j'ai versé dans l'impressionnisme, pourquoi je suis devenu révolutionnaire essayant d'une peinture où je trouve des jouissances infinies.

C'est gentil à toi d'être venu me chercher dans mon trou, où je ne vois plus personne depuis que je fais de l'art véritable.

Digitized by Google

— Oui, répondit Beuchant d'un air gêné et avec les périphrases menteuses que l'on cherche au chevet d'un mourant pour déguiser une pensée qu'il fouille jusque dans vos yeux, il y avait longtemps que je n'avais de tes nouvelles; les vieux camarades, ce sont encore ceux qui pensent le plus à vous...

Il versa ainsi un flot de paroles lénitives, puis il s'éloigna après lui avoir serré les mains vigoureusement et tandis qu'il descendait le silencieux escalier feutré il sentit dans sa rude poitrine de marin comme un sanglot qui voulait monter et qui restait là, lui barrant la gorge.

Quelques jours après, comme Forcade rentrait une après-midi, énervé déjà par une promenade dans la ville, par ce coudoiement d'indifférents, ces remous de foule affairée qui bouscule celui qui rêve, il aperçut devant lui une immense toile qu'il avait commandée pour faire un grand sujet décoratif d'après son étude sur Byzance, mais le fournisseur ou l'un de ses commis distrait avait négligé de l'enduire de la couche d'ocre habituelle et cette immense toile, qui tenait tout un panneau de l'ateller, était *blanche*.

Et comme l'avait prévu Beuchant, c'était la folie.

Il sembla tout à coup à Forcade que son cerveau se vidait par quelque fente imprévue; devant ses regards de grands vols blancs tournoyaient, battaient lentement comme des ailes de vampire; ces vols tiraient à eux comme une sorte de spirale hélicoïdale et par les deux trous de ses yeux sa raison s'enfuyait : c'était une aspiration lente; on pompait son intelligence et sa force et ses muscles... Eh ! non, il se défendrait, parbleu !... Et il heurtait de ses bras, il luttait contre *eux*, contre tous ceux qui voulaient le saisir.

Il s'arma d'un grand appui-mains comme d'une épée, serra dans son autre poing un couteau à palette et se rua sur les toiles avec des éclats de rire rauques qui chantaient sa victoire... Ah ! ah ! encore un par terre !... Et la chasse continua à travers l'atelier : il caracolait bravache, commandait la charge, courait sus à l'ennemi, tailladait, crevait les tableaux, bousculait les meubles, cassait les faïences avec des « ahan » d'efforts et des hurrah d'excitation.

Mais quand il fut épuisé et un peu calmé par cette dépense de ses forces, et qu'il se fut écroulé sur le divan, les mains

Digitized by Google

saignantes, l'écume aux lèvres, un sourd travail se fit en lui et il se prit à réfléchir, car, ainsi que la plupart des aliénés, en dehors de sa folie particulière il raisonnait avec la plus grande lucidité. Et il songea qu'on allait s'apercevoir, que, si habile qu'il fût à dissimuler, les domestiques, un jour ou l'autre, le surprendraient dans un moment de crise et on l'enfermerait dans un asile. Il vit l'étroite cellule matelassée, les cours lugubres plantées d'arbres maladifs et les autres, comme lui, en vareuse et casquette bleue ; il sentit la secousse glacée de la douche, l'étreinte de la camisole de fer, les longs bains tièdes où l'on marine pendant des heures. Et ce serait fini : il aurait beau dire qu'il n'était pas fou ; on ne vous croit jamais là-bas. La terreur lui fit couler une sueur froide dans le dos. Alors il se souvint d'un pays loin où jadis il avait fait des études et des pochades ; il prit tout ce qu'il avait d'argent liquide, chiffonna à la hâte les billets dans ses poches, y joignit quelques bijoux, et il partit...

... La forêt était calme : le jour lui-même s'y tamisait, et prenait des reflets d'émeraude ; entre les feuilles, le soleil jetait des palets roux. Et c'était partout des coins exquis d'intimité ; des sentiers rôdaient, bordés de bruyères, le sol assourdi d'un tapis de feuilles mortes et menaient à des clairières toutes vertes où le gazon jamais foulé avait des douceurs de velours. Et là-dedans c'était ce silence agité des solitudes où il y a des crissements d'insectes, des plaintes légères de vent dans les frondaisons, des bruissements insensibles de feuille qui tombe, des notes espacées et pointues d'oiseau et rarement, aux approches de la nuit, des bramements de cerfs.

Il connaissait là un pavillon de garde abandonné, une masure élevée, d'un seul étage au-dessus du sol, qu'il prendrait ou louerait avec facilité et où il serait divinement bien, car, dans le bois, JAMAIS LE BLANC n'était apparu.

Et il recommença là comme une sorte de vie primitive. Il allait prendre au village voisin les quelques aliments qui lui étaient nécessaires et ses jours coulaient souverainement heureux, à rêver, à badauder par les chemins, à oublier. Sa folie dormait.

Il passait souvent dans la forêt une petite fille d'une quinzaine d'années, une pauvresse qui venait quérir du bois

Digitized by Google

mort pour sa mère et cueillir des champignons pour les revendre quelques sous.

Un jour, il l'arrêta. Et elle n'eut pas peur en fixant ce vieil homme grisonnant, avec ses yeux clairs de pervenche, parce qu'elle savait que sa gueuserie n'avait rien à craindre de personne :

— Où vas-tu? lui dit-il.

— Je cherche des girolles.

— Veux-tu que nous les cherchions ensemble ?

— Si ça vous plaît.

Et tout de suite ils furent amis sans plus ample conversation ; Forcade fouilla dans les feuilles humides, il plia ses jarrets un peu rouillés et il découvrit des girolles dans les coins les plus inattendus. La petite riait d'aise de voir sa provision s'augmenter sans fatigue.

— Comment t'appelles-tu ?

— Faustine, mais chez nous on m'appelle Courlou.

— C'est gentil Courlou. Moi je me nomme Robert.

— Ah !...

— Bonjour, Courlou.

— Bonjour, m'sieu Robert..

Ils éclatèrent de rire comme deux enfants.

Courlou revint souvent. Il n'y avait plus besoin qu'il soit question de bois mort ou de champignons pour qu'elle apparût, dédaignée des garçons du village qui ne prisaient point les filles sans « avoir », elle était heureuse d'avoir trouvé quelqu'un qui ne se moquât pas d'elle dans ce m'sieu qui avait des manières si douces et de belles paroles plein la bouche.

C'était une âme sauvage et simple qui se livra du premier coup, sans détours. Au bout de trois ou quatre fois qu'ils causèrent, Forcade connut son esprit jusqu'au tréfonds : sa timidité farouche, son petit orgueil rétif et son cœur tout neuf qui ne demandait qu'à être réchauffé d'affection. Entre les deux solitaires l'intimité s'établit complètement. Courlou prit même l'habitude de lui porter sa nourriture de sorte que, à part elle, il ne vit plus aucun être humain.

Et chez cet homme redevenu enfant, l'amour germa, mais un amour naïf dont tout l'orage était au cœur ; il se contentait de baiser doucement la soie tiède des paupières sous lesquelles il sentait palpiter les yeux de pervenche sous ses

Digitized by Google

lèvres et jamais son baiser n'était descendu jusqu'à la bouche fraîche et fondante.

Ils se promenaient pendant des heures en se tenant la main; elle parlait peu, il ne parlait pas; ils s'en allaient jouissant en silence des fleurs, des aubes joyeuses, des crépuscules mélancoliques, humant l'air pur parfumé de l'odeur des herbes et de l'arôme balsamique des aiguilles de pin, s'arrêtant tout à coup et se serrant les doigts quand un oiseau passait auprès d'eux et se grisant de cette forêt, connue d'eux jusque dans ses plans intimes recoins et dont ils avaient fait leur propre domaine.

Comme des tout petits, ils escaladaient les arbres, volaient des nids, construisaient des flutiaux, barbotaient pieds nus dans le ruisseau et jouaient à la course, exercice où la jeune fille était sûre d'avoir la supériorité sur Forcade vite essoufflé.

D'autre fois, au contraire, en veine de paroles, il lui expliquait les mystères de la nature, tâchait de l'instruire et comme il le faisait sous une forme amusante, Courlou l'écoutait comme un prophète, bouche bée et les yeux écarquillés et était friande de ces récits :

— Oh! racontez-moi une de vos histoires, m'sieu Robert.

Alors, c'était le soir, en général, l'heure à laquelle on ne peut plus jouer dans la forêt, ils s'étendaient tous deux sur les bruyères rissolées par le soleil et qui craquaient sous le poids de leurs corps et les yeux fixés sur le velours pailleté d'or du ciel, il lui faisait vivre les étoiles, les planètes, les satellites, l'immensité des mondes. Sa voix se faisait harmonieuse comme une musique et Courlou était transportée comme lorsqu'elle entendait pleurer l'orgue à l'église; le calme de la nuit les enveloppait, les berçait; ils sentaient à travers leurs vêtements la terre encore tiède du jour et vivante et leurs âmes communiaient dans la bonté de la nature.

Forcade se rappelait vaguement son passé comme une existence antérieure où il aurait beaucoup souffert, tant celle-ci lui paraissait lumineuse et tendre. Sa barbe avait poussé ainsi que ses cheveux et dans ses vêtements en lambeaux, avec son visage où le hâle avait mis sa patine brune, il ressemblait à ces gueux superbes d'un autre âge, à

Digitized by Google

ces bohémiens qui promènent par les routes leurs haillons orgueilleux.

Jamais il n'avait parlé à Courlou de ce qui avait précédé sa venue dans la forêt. Une seule fois pourtant, comme le couchant la parait d'une grâce sauvage et allumait dans ses regards des éclairs étranges, il lui avait pris les bras brutalement :

— Oh! comme tu ressembles... comme tu ressembles à... une femme que j'ai connue!...

Devant le pli de désespoir de sa bouche la petite demanda d'une voix anxieuse :

— Elle vous a fait souffrir, m'sieur Robert.

— Oui, fit-il en hochant lentement la tête.

— Alors je ne peux pas lui ressembler.

A ce mot, Forcade la serra contre lui avec une âpre tendresse, où il mettait tout son amour en murmurant : « Pardon, Courlou, pardon, Courlou », et il sentit à travers la robe légère et rapiécée le cœur de Courlou qui battait vite, qui battait fort, comme un oiseau pris à la glu.

Et deux saisons s'écoulèrent ainsi ; l'automne déroula ses manteaux de pourpre et d'or à son tour ; ils goûtèrent la délicieuse tristesse des feuilles qui craquent et les premières bises conmmencèrent à rougir les doigts de l'enfant.

L'hiver venait.

Et l'hiver, un matin, étala toute la splendeur de ses costumes *blancs*. Il mit des brassards de velours blancs aux branches, de belles nappes de satin blanc sur le sol et essaima de ses mains généreuses des masses de papillons blancs qui s'en vinrent voler dans l'air limpide et glacé.

Lorsque Forcade s'éveilla dans sa masure, il pressentit comme une lumière extraordinaire, surnaturelle, une lumière qui émanait d'un autre foyer que le soleil. Il ouvrit la porte grossière, dont les ais moitié pourris s'émiettaient et il vit.

Ce fut, tout d'abord, plutôt une sorte d'étonnement ; un souvenir imprécis d'un événement néfaste, d'une ancienne catastrophe ; il cherchait à ressaisir son âme de jadis, sa vieille âme qu'il avait mise au rebut comme une maîtresse qui vous a trahi, et qui revenait quand même imposer sa présence.

Brusquement tout lui revint. Ah, ah ! c'était l'ennemi qui recommençait la charge, qui accourait pour le vider, pour lui

Digitized by Google

tirer la vie par les yeux après l'avoir laissé quelque temps tranquille. Mais il avait acquis des forces nouvelles ; on allait voir... il pouvait se mesurer aujourd'hui.

Une idée traversa son cerveau bouleversé et alluma un éclair railleur de triomphe dans ses yeux fixes... oui, ils allaient voir...

Il courut s'embusquer sur la grand'route qui traversait la forêt ; derrière un arbre il attendit, le souffle court, le corps bandé comme un arc prêt à se détendre ; là le blanc était plus long, plus éclatant ; il eut un rugissement de rage.

Un paysan passa en lourds sabots, ses outils sur l'épaule ; d'un bond il fut sur lui, lui pétrit la gorge entre ses doigts nerveux ; le corps tomba mollement, sans lutte. Il saisit la pioche, en fit voler la boîte crânienne d'un coup furieux, laboura la poitrine, creva le ventre et quand le sang coula il le prit d'un élan surhumain sur son épaule et marcha...

Derrière lui, les traces sanglantes empourpraient la neige, c'était un ruisseau rouge qui s'épandait, qui rougeait le blanc...

Il grommelait de sourdes menaces dans sa barbe :

— Vous serez vaincus... Je vais vous noyer dans le sang... je vais tacher votre couleur immaculée... Tous ceux qui vont passer, je les égorgerai et tout le sang de leurs veines coulera sur vous... et vous ne serez plus qu'une boue rouge, liquide et tiède... et je vivrai.

De l'écume s'accumulait aux coins de sa bouche ; ses yeux égarés s'ouvraient tout grands par une sorte de bravade...

Il entendit des pas feutrés par la neige ; c'était elle, c'était Courlou et le sourire qu'elle avait préparé pour son grand ami se figea sur sa bouche ; l'épouvante lui fit porter ses mains sur son visage pour ne plus voir l'horrible spectacle.

Elle eut un cri d'atroce terreur et voulut fuir. En deux sauts il fut sur elle, la happa par ses vêtements et lui serra les poignets.

— Pardon. pardon, hurla-t-elle, je ne vous ai rien fait, moi, m'sieu Robert ; je suis Courlou.

Elle se jeta sur les genoux malgré son étreinte, supplia, sanglota...

Il pencha sur elle son visage tout éclaboussé de sang et de sa bouche semblait s'exhaler une buée pourpre...

Digitized by Google

— C'est toi, c'est toi qui m'as tué, tu as changé de forme, mais je te reconnais, tu es celle que j'ai trouvée dans les bras d'un autre, mais cette fois je te garde dans les miens et pour toujours...

Il avança lentement ses lèvres vers elle comme s'il voulait lui donner le dernier baiser et d'un coup de dents lui enleva la joue. Le goût du sang qui lui gicla dans la gorge redoubla sa fureur; il l'étrangla, la piétina, la réduisit en bouillie.

Mais quand il eut achevé, il tomba sur elle râlant, épuisé en criant : « Courlou, Courlou, tu n'es pas morte... »; un coup de sang l'étendit épuisé au milieu de sa besogne inachevée; car il y avait encore des brassards de velours blanc aux branches et des nappes de satin blanc sur la route.

Doucement, les papillons blancs légers et floconneux volèrent sur lui et l'ensevelirent.

André BARDE.

Digitized by Google

MONTSALVAT

ROMAN HISTORIQUE

En 3 Actes et 4 Tableaux

IV

TROISIÈME ACTE

MONTSÉGUR

PREMIER TABLEAU

Dans le camp de Hugues des Arcis, sénéchal de Carcassonne, qui assiège Montsalvat, l'intérieur de la tente de Ratbert est occupé par quelques officiers et dignitaires de l'armée assaillante.

C'est la nuit, avant les dernières prières. Les valets de Ratbert, tout ensommeillés, versent à boire aux convives attardés qui discutent, devant leur chef silencieux, les moyens de réduire l'imprenable forteresse.

A droite, le rocher sur lequel la tente est appuyée se prolonge au dehors, crevassé de failles et de trous béants où mugissent les eaux souterraines de l'Ers.

LES OFFICIERS CROISÉS, *en un dialogue véhément et tumultueux.*

— Un parti d'Albigeois a surpris, massacré
nos deux hommes, non loin de l'autel consacré

Digitized by Google

par ces païens maudits à leur croyance infâme.
— Pagan doit être mort.
— Oui. Tant que cette femme,
— Aurimonde est le nom qu'ils lui donnent, — sera
vivante, Montsalvat, là-haut, te bravera,
Ratbert.
— C'est bien parler !
— Disparaisse Aurimonde,
et tu verras périr la race vagabonde
du Paraclet, ramier dolent, que nos autours
plumeront sur le faîte hérétique des tours
où pépie, au matin, sans dommage et sans risque,
un ramage insolent de volière morisque.
— Il faudra donc tuer Aurimonde !

RATBERT *vivement.*

Non pas !

LES OFFICIERS

— Qu'importe à tes desseins sa vie ou son trépas ?
— Quel est son nom, son rang, sa naissance ?

RATBERT

Elle est veuve
d'un vicomte hérétique et damné.

UN OFFICIER

Quelle preuve
en as-tu ?

RATBERT *jette sa dague sur la table et se lève avec brusquerie.*

Ce poignard a tué le baron
son époux, châtelain de Penne d'Aveyron.
Quand vous envahirez les cavernes sauvages
qui débouchent, au fond du val, sur les rivages
de l'Ers, préservez-la de tout sort inhumain :
cette femme ne doit périr que de ma main.

UN OFFICIER, *soucieux.*

Puisse un hasard propice amener sa capture !
Des grottes sans issue, où nul ne s'aventure,
les Cathares ont fait des chemins familiers
aux pas aventureux des jeunes chevaliers.

Digitized by Google

Furtifs, épouvantant des postes de vingt hommes,
les plus audacieux passent pour des fantômes...

(*Émoi superstitieux des assistants. Ils se groupent autour des vieux guerriers, qui racontent les incursions des Faidits.*)

— Jusque dans notre camp, la nuit, on voit surgir
des ombres, épier des yeux, s'évanouir
sans bruit, dès que l'on court sur eux, les lances hautes,
parmi les rochers noirs, d'insaisissables hôtes.
— Un réseau souterrain d'embûches semble ainsi
nous enserrer et nous tenir à sa merci.

(*Terreur des valets et de la sentinelle, qui s'éloignent du rocher sinistre où des bouches d'ombre proférent les clameurs souterraines du torrent.*)

RATBERT, *haussant les épaules.*

Veillez!
Et promettez, en mon nom, des fortunes
à qui s'emparera des larves importunes
qui viennent écouter, dans l'ombre, nos desseins
et déjouer nos plans secrets, malgré les saints
par de pieuses mains brodés sur nos bannières.

(*Des rumeurs tristes s'élèvent au dehors : plaintes de cloches, appels de cors et de trompes, murmures angoissés des prières lugubres. Ratbert congédie ses amis et éloigne jusqu'à la sentinelle de l'entrée.*)

Voici le couvre-feu.
Les oraisons dernières
du jour, — un jour de plus sans résultat heureux ! —
sont dites pour nos morts.
Allez prier pour eux !

(*Il demeure seul... Les bruits du camp s'éteignent un à un. Ratbert, songeur, vient s'accouder, à gauche, sur sa couche. — Derrière le rocher le plus voisin de l'entrée de la tente, deux guerriers Albigeois surgissent, prudents, et s'aventurent hors de leur asile avec des glissements de spectres.*

C'est Olivier, suivi de son père.)

OLIVIER

Personne !
Le souper du Templier sanguinaire.

Digitized by Google

aura fini, ce soir, plus tôt qu'à l'ordinaire.
Les chefs ont regagné leurs tentes.

RAMON *aperçoit le Croisé, immobile, assoupi peut-être.*

Lui !... Ratbert !

OLIVIER, *à son père.*

Il est seul !
Par le ciel à votre dague offert,
il doit périr !
Frappez, mon père !

RAMON

Il est sans armes.

OLIVIER, *farouche.*

Jadis, à vos côtés, il n'eut point ces alarmes.
Vengez-vous !

RAMON, *encore indécis.*

Me venger !... par surprise ?

OLIVIER *le pousse vers Ratbert.*

Au dehors,
Je veillerai... Frappez !...
Immolez sans remords
votre ennemi, celui de toute notre race,
mon père !
Éloignez-vous ensuite...
Pas de grâce !
Tuez-le !

RAMON, *éperdu.*

Quoi !... sans qu'il apprenne ?... sans savoir ?...
A ma place, guerrier, tu ferais...

OLIVIER, *avec énergie.*

Mon devoir !
C'est Dieu qui vous le livre. Il doit mourir...
Je gagne,
à travers les sentiers obscurs de la montagne,
le poste de péril et d'honneur qui m'attend.

Digitized by Google

Tuez l'homme !
Il serait trop tard dans un instant,
et que Dieu, dans le sang cruel qui nous opprime
extermine par vous le parjure et le crime !

(*Au fond, passent des Johannites, conduits par Hypallas, l'oreille aux écoutes, penchés sur le sol avec précaution.*)

HYPALLAS, *à demi-voix.*

Olivier !

OLIVIER, *de même, vers les rôdeurs cathares.*

Me voici !

(*Il arme lui-même la main de son père du poignard qu'il n'ose tirer.*)

L'on m'appelle... A demain !

(*Il s'évanouit derrière les rochers où l'ont précédé ses compagnons. Ramon s'est approché de Ratbert. Il est debout derrière lui. Brusquement, il se décide à agir.*)

RAMON, *levant son arme sur la tête penchée du Templier.*

Olivier frapperait.
Que Dieu guide ma main !

RATBERT, *en un soupir, au moment où le poignard de Ramon allait s'abattre sur lui.*

Aladaïs !

RAMON, *saisi, recule et laisse retomber son bras sans avoir frappé.*)

Ce nom !

RATBERT *se redresse, tout attristé.*

Je rêvais.
Cette femme
se tenait devant moi, les regards pleins de flamme,
elle me désignait à son époux, venu
de la tombe, le poing armé d'un glaive nu.
Captif, chargé de fers, je voyais sur ma tête
étinceler le fer du paladin-poète
et, comme j'exhalais, dans un dernier soupir,
le nom ancien de son amante, le martyr,
détournant de mon front le fer de sang vorace

Digitized by Google

me disait, sans avoir frappé :

— Je te fais grâce !

(Il se lève et, sans se retourner, vient, à l'avant-scène, interroger ses appréhensions et braver ses terreurs.)

Si le mort, cette nuit, désertant son linceul,
survenait, d'autant plus puissant qu'il serait seul,
s'il surgissait, devant ma couche solitaire,
armé de l'épouvante auguste du mystère,
inexorable et moins réel que surhumain,
le glaive de l'archange antique dans la main,
si le nom était dit que mon songe retrace,
que répondrait le spectre ému ?

RAMON, *grave, remettant sa dague au fourreau.*

Je te fais grâce.

RATBERT, *saisi de frayeur et détourné, soudain, vers le Johannite immobile, sous la lune fantastique et blême.*

Que vois-je ?... Quel prodige infernal...

RAMON, *marchant sur lui.*

Ou divin !

RATBERT

Non ! arrière ! fantôme irréel !

Spectre vain !...

Que me veux-tu, guerrier immobile et funèbre ?...
Réponds !... Que me veux-tu, homme aux yeux de ténèbre,
fils d'un songe funeste ou d'un charme trompeur ?
Les morts ne sortent pas de la tombe !

(A demi voix, en un aveu tragique.)

J'ai peur !

RAMON *se dirige vers la sortie de la tente.*

Ta vie était à moi sans combat, sans défense ;
j'ai fait grâce.

Un saint nom te protège.

Mais pense

à lutter contre moi bientôt, au jour naissant.
Fantôme mensonger, la lumière, le sang
animent mes regards et coulent dans mes veines ;
tes armes contre moi ne resteront point vaines.

Digitized by Google

Tu sentiras mon cœur battre contre ton cœur.
Demain, si tu veux vivre encore, sois vainqueur !

(*Il disparaît derrière les rochers...*
Stupeur de Ratbert qui recouvre ses sens peu à peu.)

RATBERT *s'élance enfin vers le poste qui garde les alentours.*

A moi ! gardes ! guerriers !

(*Des veilleurs accourent, effarés.*)

Qu'on poursuive cet homme !

UN GUERRIER

Personne n'est sorti de la tente.

RATBERT, *effrayé, hagard.*

Un fantôme
s'est dressé, dans la nuit obscure, à mon chevet...
Il m'a parlé... Demain ! disait-il...

UN GUERRIER, *aux autres:*

Il rêvait !

RATBERT *les chasse, impérieux.*

Laissez-moi ! j'ai la fièvre !
Hors d'ici !

(*Epouvanté des regards terrifiés qu'ils jettent superstitieusement autour d'eux.*)

Quel prodige
vous fait rester béants ?...
Laissez-moi seul, vous dis-je !...

(*Entre le chef d'une ronde, haletant, joyeux et rassuré.*)

Qui vient là ?

L'OFFICIER

Monseigneur, j'ai fait un prisonnier.
Nous avons surpris des espions. Le dernier,
blessé, perdu parmi les rochers, s'est, dans l'ombre,
laissé joindre par nos soldats.

RATBERT, *avidement.*

Un vieillard sombre;
n'est-ce pas ?... à l'aspect étrange ?

Digitized by Google

(*Étonnement de l'officier.*)

Tu m'entends !
Un homme aux cheveux gris, — très vieux ?

L'OFFICIER

Il a vingt ans.

RATBERT, *consterné.*

Amène-le.

(*Olivier paraît, captif, environné d'hommes d'armes; Ratbert tressaille à la vue de son visage, où il retrouve tous les traits de Ramon-Jordan.*)

Grand Dieu !... Le regard du fantôme !
Le même !
Atroce nuit !

(*Il surmonte ses craintes et interroge le prisonnier.*)

Ton nom, fier gentilhomme ?

OLIVIER, *manifestement surpris de retrouver vivant celui que son père devait tuer.*

Je l'ignore.

UN OFFICIER, *menaçant.*

Réponds !

OLIVIER, *avec dédain.*

J'ai répondu.

UN AUTRE OFFICIER, *au captif.*

Veux-tu.
par le sentier, des eaux souterraines battu,
nous diriger jusqu'à Montségur ?

(*Olivier hausse les épaules et lui tourne le dos.*)

UN SOLDAT

Bel apôtre,
voudras-tu me parler, à moi ?

OLIVIER, *avec mépris.*

Pas plus qu'à l'autre.

RATBERT

Tu ne répondras pas ?

Digitized by Google

OLIVIER

Jamais.

RATBERT, *avec une précipitation et un soulagement évidents.*

Au jour levant,
qu'il soit pendu !

(*Il s'adresse, plus rassuré, à ses officiers et à ses gardes.*)

Guerriers, voyez ! c'est un vivant
de chair et d'os, ainsi que vous.
Sus aux fantômes
qui, le soir, désertant les grottes et les chaumes,
se glissent parmi nous, chevaliers ou manants !
Vous voyez ce qu'il faut penser des revenants !

(*Il surprend les yeux d'Olivier scrutant les orifices des roches en rumeur.*)

Louveteau, tes regards espèrent-ils, dans l'ombre,
découvrir un ami libérateur ?
Dénombre
mes guerriers, la forêt de nos estramaçons
et ferme ton oreille aux stériles chansons
de l'espérance et des hasards que la nuit porte
parfois aux captifs.
Qui cherches-tu ?...

OLIVIER, *en un défi calme.*

Que t'importe ?

RATBERT, *exaspéré d'angoisse.*

Pourquoi regardes-tu cette ombre fixement ?
(*Il désigne un pan de ténèbres et se parle, en tremblant, à lui-même.*)
C'est là qu'a disparu le spectre !

(*Furieux enfin, au prisonnier qui le brave.*)

Nécromant
silencieux, tu peux contempler, dans le vide,
l'impalpable néant dont ton œil est avide :
demain, il emplira tes regards et ton cœur !...

(*D'une voix mal assurée, presque implorante.*)

Cesse de m'alarmer de ce défi moqueur !
Qui vois-tu ?... je le veux savoir ?

Digitized by Google

Quel charme opère
devant tes yeux ?... Qui donc aperçois-tu ?

OLIVIER, *bas, mais d'un terrible accent, à Ratbert.*

Mon père.

RATBERT *éloigne les spectateurs sur lesquels il va, lui-même, laisser retomber la portière de la tente.*)

Sortez ! Laissez-nous seuls. Je veux l'interroger.

OLIVIER, *à part.*

O bonheur !
C'est donc moi qui pourrai le venger !
Seul avec lui !... c'est bien la volonté divine !

(*Le Templier s'approche du captif presque avec respect.*)

RATBERT

Écoute.
J'ai connu ton père et je devine
quelle est ta mère à ton regard. Tes sentiments
envers moi, je les sais : tu me hais.
Si je mens,
prends ma main dans ta main.

(*Il la lui tend.*)

OLIVIER, *avec répulsion.*

Jamais !

RATBERT, *souriant et perspicace.*

Ton regard vague
s'égare sur la croix massive de ma dague
et tu veux épier l'instant de la saisir.
Tu tressailles.
Tu vois que je sais ton désir.

(*Avec une indicible amertume.*)

Tu me juges, esprit ignorant et sommaire,
selon le cœur haineux et glacé de ta mère
et tu dois m'accuser de forfaits odieux...

(*Il remarque la direction des regards furtifs d'Olivier et s'en épouvante.*)

Ah ! ne regarde plus dans cette ombre !... Tes yeux
m'effraient.

Digitized by Google

(*Sombre, baissant la voix.*)

Il m'a dit : — A demain !...

Il nous écoute.

(*En un brusque et véhément défi.*)

Mort, je ne le crains pas. Vivant, il me redoute.
Mais je sais qu'il est mort, puisque voici le fer
qui l'a frappé.

OLIVIER, *hors de lui.*

Maudit !

RATBERT, *plus triste que courroucé, repousse le captif impuissant, blessé, d'ailleurs.*

Calme-toi.

J'ai souffert,
depuis dix ans, de mes remords et de ma honte...
Songe que moi, Ratbert, dont le Midi raconte
les exploits, si souvent cruels, loyaux toujours,
j'ai pris, pour le frapper, de perfides détours ;
et c'est pourquoi, déchu de ma haine vivace,
j'épargne, en différant ton trépas, votre race.

OLIVIER

Infâme !

Tes devoirs, tu les as tous trahis.
Pour qui peux-tu vivre et mourir ?

RATBERT, *grave, ému et farouche à la fois.*

Pour mon pays.
Vous, rêveurs généreux et purs, guerriers-poètes,
vous avez devancé les âges où vous êtes.
Votre erreur fut de croire, en ces siècles de fer,
que votre cœur ardent, en holocauste offert,
pourrait, avant de voir la nation fondée,
faire germer le Verbe et moissonner l'Idée...

(*Avec une énergie sombre.*)

Il faut tuer ! il faut de féroces combats,
des crânes fracassés et des murs jetés bas
avant l'ère sans fin des prospérités calmes !
L'histoire et l'avenir vous tresseront des palmes ;
mais vous n'aurez, pour l'œuvre obscur des lendemains,
jeté que votre sang dans les fastes humains !

Digitized by Google

(*Se détournant, gêné.*)

Parle-moi,... parle-moi, si tu veux, de ta mère,
prêtresse de mensonge et reine de chimère.
T'aime-t-elle ?
A quel prix montera ta rançon ?

OLIVIER

Les miens te la paieront à coups d'estramaçon !
Vil geôlier, protégé par ta cohorte immonde,
si tu savais quelle est cette mère !...

RATBERT, *tranquillement.*

Aurimonde.

OLIVIER, *saisi.*

Et tu l'oses nommer devant moi !

RATBERT

Pourquoi non ?
Dans l'éclair de tes yeux j'ai su lire ton nom
et le sien est gravé dans mon âme.

OLIVIER, *violent.*

Blasphème !
Aurimonde te hait, te méprise !

RATBERT

Je l'aime.

(*Froidement, à Olivier exaspéré.*)

Voici quelle sera ta rançon : si, demain,
ta mère, désertant son rêve surhumain,
quand tu l'auras mandée, implore pour ta vie,
tu seras libre.

OLIVIER

Non.

RATBERT, *résolu.*

A la tombe ravie,
ta jeunesse pourra fleurir en jours nombreux,
si la comtesse vient intercéder pour eux.

OLIVIER

Je préfère la mort.

RATBERT

Est-ce vrai ?

Digitized by Google

OLIVIER

Je le jure.

RATBERT, *incrédule encore.*

Sans regret ?

Sans jamais faiblir ?... Je me figure
que sur le seuil fatal tu changeras d'avis.

OLIVIER, *énergique.*

Je me déclare infâme et lâche, si je vis.
Toi ! parler à ma mère !... apostat sacrilège !
Effleurer de ton verbe impur son cœur de neige !
Plutôt mourir cent fois !

RATBERT *relève l'entrée de sa tente.*

Prends-en donc le chemin !

Guerriers !...

(*Livrant, aux gardes de nuit, Olivier qu'ils entraînent aussitôt.*)

Sur le gibet il périra demain !

(*Demeuré seul, Ratbert s'asseoit, découragé.*

Au dehors, dans la nuit, deux ombres vont s'approcher, blanches et long-voilées. Les sentinelles les arrêtant, elles sembleront les supplier en vain.)

L'espoir était un rêve : il refuse de vivre.
Je ne reverrai pas le regard qui m'enivre,
fixé dans les replis ardents du souvenir,
et tant de passion reste sans avenir ;
je ne connaîtrai plus, vivante, cette femme
que tour à tour mon âme idolâtre et diffame ;
elle ne dira point les mots dont je rêvais
et mon cœur en sera plus morne, plus mauvais.

NA HÉLIS, *au dehors, implore les gardes.*

Pitié !... laissez-moi lui parler !

LA VEDETTE

Femme, silence !

NA HÉLIS

Grâce !

Digitized by Google

LA VEDETTE *l'écarte brutalement.*

Évite le fer acéré de ma lance !
Au large !

RATBERT *se détourne vers les deux femmes.*

Cette voix plaintive...
Qu'est-ce donc ?

LA VEDETTE, *avec déférence.*

Cette femme demande à vous parler.

NA HÉLIS *se jette aux genoux du Templier, tandis que la sentinelle s'éloigne, discrète, et que la compagne de la vierge se tient debout, immobile, sur le seuil de la tente guerrière.*

Pardon !

RATBERT

Que nous veux-tu ?

(*Il tressaille, en remarquant l'attitude hostile de l'autre femme.*)

Quelle est ta compagne ?

NA HÉLIS, *avec l'incohérence emportée de la douleur.*

Qu'importe !...
Je suis sa fiancée et, s'il meurt, je suis morte...
Mais je ne parle pas de moi ! Songeons à lui :
grâce pour sa jeunesse !...
Il aurait aujourd'hui
vingt ans, s'il survivait à l'aurore prochaine.
Je vous en prie ! Ayez pitié ! Rompez sa chaîne.
Nous nous aimons. Mais, moi, je mourrais volontiers,
s'il le fallait pour qu'il vécût !
Par des sentiers
affreux je suis venue à vous. Il faut me dire
si ce que l'on raconte est vrai, que le martyre
attend vos prisonniers, sans délai, sans merci...
On l'affirmait, là-haut, Monseigneur.
Me voici.
Parlez-moi. Dites-moi que l'on vous calomnie
et que vous êtes bon et loyal !

RATBERT, *brusque.*

Je le nie.

Digitized by Google

(*Un silence.*)

Je comprends : mon captif est ton amant. Tu veux
l'arracher à la mort qui l'attend.
Mais tes vœux
sont superflus, enfant, et tu viens, de toi-même,
t'offrir à partager son supplice.

NA HÉLIS

Je l'aime.

RATBERT, *amer.*

Il est aimé.
C'est du bonheur !
La mort n'est rien
et, demain, j'envierai le sort de ce païen.

(*Pensif, admirant la vierge transfigurée par les pleurs.*)

Si je te proposais...

(*Il regarde la femme immobile sur le seuil.*)

Fais sortir ta suivante.

NA HÉLIS, *effrayée.*

Non !

RATBERT, *cynique, et comme rassuré par le mutisme sépulcral de ce témoin.*

Soit !
Elle est, d'ailleurs, plus morte que vivante
et mes guerriers, demain, l'enverront au bûcher
après l'orgie !
O toi, qui viens ici chercher
à m'émouvoir, peut-être à m'extorquer la grâce
d'un hérétique obscur, qu'on voue au feu vorace,
si je te proposais un tel marché : promets
d'être à moi, ton amant sera libre !

NA HÉLIS, *avec horreur.*

Jamais !

RATBERT, *dans un sourire de pitié.*

Va !... tu ne l'aimes point !

NA HÉLIS

Monstre !

Digitized by Google

RATBERT

Lorque l'on aime,
nul scrupule hautain, nul sacrilège même
ne vaut l'espoir de vivre un ardent lendemain
dans les bras de l'amant élu !

NA HÉLIS, *avec mépris et courroux.*

Homme inhumain,
n'insulte pas à ma douleur et si ta honte
jamais à ton front vil en aurore ne monte,
épargne-moi l'affront de ton impureté !
Mon espoir, impossible et fatal, est jeté
dans le camp dissolu des loups et des Barbares...
Ma bouche n'a jamais maudit ; tu nous prépares
le trépas : souviens-toi bientôt que je t'ai dit,
la veille d'expirer :
— Infâme ! sois maudit !

RATBERT

Ainsi, la liberté, l'amour, — tu les refuses ?

NA HÉLIS

Je te hais.

RATBERT, *ironique ou grave tour à tour.*

Tu me dis des paroles confuses
et je ne comprends rien à tes cris indignés.
On vous disait de purs esprits, mal résignés
à la prison de chair qui vous lie à la terre.
Vous proclamez partout, sans cesse ni mystère,
que le corps périssable est inutile et vain,
que l'âme seule a droit à l'univers divin ;
et lorsque, sur la foi de ce mépris mystique,
je t'offre :
— Livre-moi ce corps paralytique,
cette loque de chair, cette chose sans nom,
et je te rends l'élu de ton cœur !... tu dis non !

NA HÉLIS, *accablée.*

Ne raille pas ainsi !
Je me meurs !... Dans mes veines,
tout mon sang est glacé. Mes prières sont vaines.

Digitized by Google

Tu ne me comprends pas !
Tu n'as jamais aimé !

RATBERT *baisse le front.*

Hélas !

NAHÉLIS, *éperdue d'espoir.*

De quel éclair ton œil s'est allumé !
Souviens-toi ! souviens-toi !
Tu fus aimé, sans doute !
Celle qui te fut douce, au début de ta route,
celle qui t'adorait, l'aurais-tu piétinée
dans la boue où tu veux souiller ma destinée ?...
Pourquoi me regarder ainsi ?... Quel noir penser
t'assombrit ?
Oh ! pardon ! si j'ai pu te blesser
sans le vouloir !... tu dois avoir pitié quand même,
si tu gardes au cœur le souvenir suprême
de ton premier amour, le seul et le dernier !
car je lis en tes yeux !... en vain tu veux nier !
A ton frémissement, aux fièvres de ta bouche,
à ton regard, soudain douloureux et farouche,
je devine ton cœur meurtri, mais tout entier
fidèle, je le sens, à quelque amour altier !
Pitié !

RATBERT, *terrible.*

Pas de pitié !
C'est toi qui me tortures !
Ton deuil me vengera !...

(*Se soulageant enfin dans un farouche aveu.*)

Ce que tu conjectures,
ce qu'un instinct t'a fait, sans doute, pressentir,
cette ferveur d'amant, cette âme de martyr,
ce cœur sanglant, encore en proie au doute blême,
ô vierge, tu l'as bien compris : c'est tout moi-même !
Dévorant, douloureux, sans trêve irassouvi,
toujours plus décevant et plus cher à l'envi,
cet amour infernal brûle au fond de mon âme
pour une qui n'est plus ni vivante, ni femme...

Digitized by Google

Ah ! si tu me disais :
— Je te les donnerai,
son corps ardent, ses yeux d'azur, son front sacré,
tout son être, ineffable et délirante proie !...
si je devais survivre à cette atroce joie
d'ouvrir à ses bras blancs l'étreinte de mes bras,
je te crierais :
— Reprends tout ce que tu voudras,
le captif que je hais et que ton culte honore,
ma gloire, mes guerriers, mon armure sonore,
et l'univers entier, et tout ce qui n'est pas
la poussière ténue et frêle de ses pas,
son sourire ancien, sa voix surnaturelle
et la réalité de mon amour pour elle...

(*Il s'arrête, brusque, se ressaisit et se désespère.*)

Mais non !... Tu ne peux rien !... Tu ne me comprends pas,
et ton amant n'a plus qu'à songer au trépas !

NA HÉLIS

Grand Dieu !

RATBERT, *marchant à grands pas, oublieux des deux femmes qui l'observent.*)

Tout mon désir est dans cette espérance :
la revoir ! et mourir après, si la souffrance
de ma joie est trop lourde à mon cœur affaibli !
La revoir, celle-là que le vent de l'oubli
n'a jamais effacée en mon âme dolente !...
Qui me l'amènera, — paisible ou violente,
mais réelle ! — la femme au regard azuré,
dont le nom, par les nuits âprement murmuré,
monte inconsciemment de mon cœur à ma bouche
et brûle mon sommeil haletant sur ma couche ?...
Quand la verrai-je, calme ou farouche, s'asseoir
devant moi, me parler, me bafouer ?...

(*La compagne voilée de Na Hélis défaillante marche sur Ratbert. C'est Aurimonde.*)

AURIMONDE, *comme une statue.*

Ce soir.

Digitized by Google

RATBERT *se retourne, bouleversé, fou.*

Qui m'a parlé ?...

Qui ?... Toi !...

(*Aurimonde, d'un signe impérieux et doux, congédie la vierge étonnée, soumise pourtant.*)

Que veut dire ce geste ?

Tu la chasses !

(*A Na Hélis.*)

Va-t-en !

(*Vers Aurimonde, qu'il supplie.*)

Qu'elle parte !... Mais reste,
toi qui d'un mot d'espoir affoles mon désir !...
Tu devines de qui j'ai parlé ?...

(*Avec une fièvre croissante.*

La saisir,
la livrer, l'emmener, me la vendre peut-être,
le peux-tu ?...
Quel forfait veux-tu me voir commettre,
pour payer sa rançon de déesse et de roi?
La connais-tu, pourtant ?
Quelle est-elle ?

AURIMONDE, *se dévoile, glacée.*

C'est moi.

RATBERT, *tremblant.*

Ciel !

AURIMONDE, *s'assurant du départ de Na Hélis vers le poste qui garde Olivier.*

Silence !... Mon fils est dans tes mains. Naguère,
tu jurais d'épargner ton prisonnier de guerre,
si je m'abandonnais à tes désirs déments.
Sauve-le. Je serai ton esclave.

RATBERT, *dans un cri.*

Tu mens !

AURIMONDE, *comme morte.*

Pourquoi ?... Je n'ai jamais menti.

Toi, ce me semble,
tu cherches un détour de parjure.

Digitized by Google

RATBERT, *ébloui.*

Je tremble.
Il se pourrait ! après dix ans !
Ce n'est pas vrai !
Dis-moi que tu me hais, femme ; je te croirai ;
mais, lorsque tu me fais ces promesses étranges,
je sais que ce n'est pas possible : tu te venges !

AURIMONDE

Tu ne me comprends pas.

(*Dans une ferveur d'adoration maternelle.*)

Quand mon fils, mon enfant,
mon Olivier est en vos mains, mon cœur se fend,
car je sais tes cruels desseins et quel abîme
est ton âme sordide accoutumée au crime.
Mais ne me laisse point réfléchir ! Hâtons-nous.
Délivre ton captif et soustrais à tes coups
celle qui l'aime et qui sanglotait tout à l'heure
à tes pieds...
Hâte-toi ! Prends garde !.. si je pleure,
je redeviendrai femme et tout sera perdu !

RATBERT, *défiant.*

Que veut dire ceci ?
N'ai-je pas entendu

(*Son geste est vers le poste où Na Hélis et Olivier sont gardés par les vedettes.*)

que cette enfant aimait Olivier, qu'elle est folle
de son proche trépas ?
Et toi, d'un ton frivole,
sans faiblir, tu prétends mieux aimer ton enfant !
Or, c'est elle, la vierge en pleurs, qui se défend
d'accorder à mes vœux une chair éphémère ?
Elle résiste ; elle est amante !

AURIMONDE.

Je suis mère.
Laisse-les, tous les deux, partir.
Tu garderas
en otage mon corps inerte dans tes bras,

Digitized by Google

car tu ne peux prétendre, ô tourmenteur infâme,
en opprimant ma chair te conquérir mon âme.

RATBERT, *dans un sarcasme.*

Je te comprends.
Tu veux m'endormir, me tuer
dans le sommeil !... Tu feins de te prostituer
comme Judith ; mais c'est une vaine folie
et Montsalvat n'est pas encore Béthulie !
Fais-moi l'aveu complet de ton rêve sanglant,
et que la sainte Bible avait tracé ton plan :
tu pensais m'enivrer, cette nuit, de tes charmes
et me frapper avant le jour !

AURIMONDE, *ouvrant les plis de son pagne.*

Je suis sans armes.

RATBERT, *s'exaltant.*

Sans armes !... et tes yeux ! ô femme ! et ta beauté !
et le subtil poison de ta sérénité !
et tes mains, les rayons de tes regards, ta bouche
de fraise et la splendeur de ton geste farouche !
et ton corps, mon unique et lancinant souci !...

(*dans un sanglot.*)

Frappe-moi ! meurtris-moi !... Je suis à ta merci !
Que m'importe la vie, ou la gloire inutile !
Ecrase-moi, si tu le veux, comme un reptile !
Venge-toi ! perce-moi le corps, crève mes yeux !
Sois mienne auparavant et je bénis les cieux !

AURIMONDE *recule pour échapper à l'étreinte frémissante du Templier.*

Malheureux !

RATBERT

Non !... je suis heureux : je te contemple.
Je t'aime d'une ardeur funeste et sans exemple.
Dis-moi ce que tu veux...
Ne réponds pas encor !
J'ai dix ans de délire à dire.
Tout mon corp

Digitized by Google

n'est qu'un autel, brûlant du désir de toi-même,
et c'est de t'aimer tant, ô femme, que je m'aime !
Si tu savais !... si tu pouvais...
Mais non ! Voici
que tu restes inerte et froide, — et morte, ainsi
que, dans le sang vermeil de leurs mères tuées,
les vierges mortes, sous l'averse des nuées.
Parle-moi !
Réponds-moi des outrages ! Dis-moi
ta haine, ta douleur, ton mépris, ton effroi,
quelque chose qui soit humain et qui délace
enfin, autour de toi, cette armure de glace !

AURIMONDE

Délivre mon enfant,

RATBERT

Je le délivrerai ;
mais réponds à mes cris, enfin !
Est-il bien vrai
que tu me hais, que tes regards, lorsqu'on me nomme,
éclatent en éclairs de haine, que mon heaume
dans la bataille, et les frontaux de mon coursier
et mon pennon, armé de sa flèche d'acier,
sont les sommets mouvants et fiers que tu foudroies
de tes regards, pareils à des vautours de proies ;
que de fureurs sans nom tous tes pensers sont pleins
et que tu vis de m'être hostile?

AURIMONDE

Je te plains.

RATBERT, *dans un élan d'espoir.*

Me plaindre, c'est m'aimer peut-être ! — Si tu m'aimes,
si tu feins seulement de m'aimer...

AURIMONDE, *avec dégoût.*

Tes blasphèmes
sont vains et monstrueux... Délivre mon enfant !

RATBERT

Un mot, un seul !... Dis-moi si ce mot étouffant,

Digitized by Google

ce verbe de l'amour éveille dans ton âme
les passions déjà lointaines de la femme
que j'ai connue heureuse aux bras du bien-aimé ?...
Si ton Ramon paraît, vivant, tout animé
des ardeurs d'autrefois, armé de sa jeunesse,
de sa fidélité loyale, et qu'il connaisse
ton vœu de rester vierge, ô toi qui l'as connu,
oseras-tu ne plus l'aimer ?

AURIMONDE. *dans un soupir.*

Il est venu.

RATBERT *avide, les regards, malgré lui, vers l'ombre où avait disparu le vicomte spectral et menaçant.*

C'est donc vrai ! — Ce Ramon ? ton époux ?... ma victime ?...

AURIMONDE

Il est à Montsalvat ; et mon serment intime
n'a point faibli. Je suis son amante en esprit,
sa sœur d'élection. — Le Paraclet guérit
nos cœurs de la misère inutile et charnelle.
Ramon, s'il a souffert de ma mort éternelle,
redevient chaque jour plus pur.

RATBERT, *comme rassuré.*

Donc, aujourd'hui,
ce spectre mensonger que j'ai vu ?

AURIMONDE, *étonnée.*

C'était lui.

RATBERT, *incrédule.*

Et tu ne l'aimes plus ! et tu n'es plus l'amante
éperdue, enlacée à ses bras, la démente
d'amour dont les murs vains n'étouffaient pas les cris
et dont l'aube offensait les yeux las et meurtris !
Si tu l'aimes, pourquoi, sans paroles confuses,
m'accorder à moi seul ce que tu lui refuses
et me donner ton corps à ses vœux inclément ?

AURIMONDE

Mon âme pécherait, dans les bras d'un amant.
Comprends-moi, débauché cruel : si je me livre

Digitized by Google

à Ramon, si mes sens s'éveillent, s'il enivre
mon corps des voluptés d'autrefois, c'en est fait
de mon cœur chastement innocent. — En effet,
je serais reconquise aux charmes de ses verbes
et mes lèvres sauraient, sous les baisers acerbes,
proférer de nouveau les aveux interdits
et mes sens retrouver les soirs que j'ai maudits.
Comprends que je ne puis séparer, moi, sa femme,
mon cœur de lui : je serais sienne corps et âme
et je ne le veux pas, car mon rêve est sacré
qui me défend de lui céder. Je l'ai juré.

RATBERT, *hors de lui.*

Et tu m'appartiendrais ?...

AURIMONDE, *vivement.*

Non pas moi, — ma chair seule,
une chose sans nom, infâme, sourde et veule,
l'impureté, la honte et la prison des sens
méprisés, contre l'âme éternelle impuissants,
mon corps, pétri de boue et de sang, fange impure,
toute l'infirmité de l'humaine nature.

RATBERT, *éperdu.*

Je ne te comprends pas. Je t'aime. Tout est vain
qui n'est plus toi, ton corps ineffable et divin,
et tes subtilités me laissent insensible.
Ton réveil, en mes bras nerveux, sera terrible
et tu vas me haïr autant que m'enivrer.
Même, tu m'aimeras malgré toi. T'adorer
serait trop surhumain, trop absurde. Je t'aime !
et tout est dans ce mot divinement suprême.
je t'aime !... Tu m'entends ?

AURIMONDE, *froidement.*

Délivre mes enfants.

RATBERT *court au seuil de la tente, appelle les guerriers qui veillent, leur donne ses ordres fiévreux.*

Délivrez-les !... holà ! les miens !... Je vous défends
de surseoir à cet ordre ! Allez ! Qu'on les délie !
Renvoyez aux païens cette vierge pâlie

Digitized by Google

par l'angoisse et l'amant captif que je lui rends !
sur le champ ! je l'ordonne. Et soyez déférents
envers eux ! Menez-les aux portes ennemies !...
Et vous, guerriers, mort aux vedettes endormies
qui laisseraient venir un intrus jusqu'à moi,
fût-ce mon souverain, le Pape, — ou votre roi !

(*A la lueur des bivouacs ranimés, on voit, dans le fond, passer Na Hélis et Olivier, enlacés, parmi des gardes respectueux qui les guident hors du camp. Les deux enfants semblent marcher dans un rêve et ne songer qu'à leur amour. Ratbert les montre à la prêtresse.*)

Ils s'en vont, oublieux de celle qui les sauve.
Ils écoutent les voix frêles de la nuit fauve.
Un long ravissement fait trembler leurs genoux.
Rien n'existe qu'eux seuls. Ils s'aiment. Aimons-nous !

AURIMONDE, *les mains vers les captifs délivrés qui disparaissent dans la nuit.*

Soyez bénis, enfants que j'aime et qui, sans doute,
perdrez ainsi que nous, aux ronciers de la route,
l'égoïsme, toujours ingénu, des vingt ans.
L'amour humain prépare aux éternels printemps
l'âme, qui croit trouver en lui ses destinées ;
ainsi que le parfum survit aux fleurs fanées,
le tonnerre à l'éclair et la gloire à l'exploit,
selon une immuable et lumineuse loi,
notre divinité sereine se dégage
des frivoles attraits des chairs et du visage
et c'est d'avoir usé la vie et la beauté
que l'âme libérée hante l'éternité...

(*Ratbert laisse retomber les portières lourdes qui les isoleront du camp ; il prête l'oreille aux rumeurs expirantes de la nuit et marche lentement sur Aurimonde, douloureuse, désespérée.*)

Ramon !... jusqu'à la mort je te serai fidèle.
Bientôt, vers les pourpris de lis et d'asphodèle,
nos deux esprits, époux délivrés par la mort,
vogueront enlacés sur l'océan sans bord
du firmament, mer pâle où cinglent des étoiles.
Mon âme s'est donnée à toi nue et sans voiles

Digitized by Google

et tu l'as possédée indissolublement...
Ouvre lui tes bras forts, ô mon unique amant.
Pour la dernière fois je te dis sans blasphème,
puisque ma lèvre est pure encore, que je t'aime !
Aurimonde n'est plus le nom d'Aladaïs !

RATBERT *l'étreignant, farouche.*

Sois mienne !... je te veux !

AURIMONDE, *avec horreur, dans le sursaut d'un affreux réveil.*

Misérable !

(*en un soupir.*)

Mon fils !...

(*Rideau ; puis, changement rapide. Musique.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Avant l'aurore, devant les poternes de Montségur, dont la masse de pierre découpe, sur le ciel matinal, ses créneaux et ses remparts inaccessibles. A gauche, dans le fond, dominant l'abîme, le donjon, soutenu de terrasses successives qu'escalade un large escalier de granit. Au premier plan, un sentier abrupt descend vers le camp des Croisés.

Au lever du rideau, Ramon-Jordan, immobile, écoute prier les voix qui viennent de la chapelle johannite et regarde vers la poterne ouverte qu'il a, durant la nuit, gardée de toute surprise.

CHŒUR JOHANNITE, *assez lointain.*

Si, de l'insondable étendue
la nuit rouge est redescendue
en nos âmes de ménestrels,
au delà de l'Éther, plus loin que les planètes,
plus haut que les cœurs de poètes,
nous gagnons le ciel où vous êtes,
rayons de l'Esprit pur, Verbes surnaturels !

RAMON

Hier, j'entendais sa voix, suave, douloureuse,
et le matin riait, empreint de joie heureuse.
Aujourd'hui, tout est noir : je ne distingue pas
ses accents et me sens plus proche du trépas.

Digitized by Google

Oui, je dois, en effet, avoir l'air d'un fantôme
pour avoir effrayé Ratbert !
Fâcheux symptôme !
La nuit que j'ai passée à veiller seul ici
m'oppresse d'un effroi singulier. — Quel souci,
venu de l'invisible, a rendu mon front blême ?...
Aladaïs !... Toujours elle !...
Comme je l'aime !

CHŒUR JOHANNITE, *plus distinct.*

Pour combler les noirs précipices
des siècles, les destins propices
useront le temps et l'oubli.
Nous entrons dans la Mort avec l'orgueil immense
de savoir qu'une ère commence
où notre vainqueur en démence
restera dans son vain triomphe enseveli.

RAMON, *étonné, inquiet.*

Elle ne chante point.
J'aurais bien reconnu
sa voix !... Notre Olivier doit être revenu
de sa ronde hardie. Aujourd'hui, des sorties
s'apprêtent ; par mes soins nos troupes averties
fondront sur l'assiégeant de la cité d'Azur.
Il faut que ce Ratbert au pied de Montségur
périsse ! Je saurai le joindre, en la mêlée,
et me venger, victime à son fer immolée,
des trahisons qu'il a commises et des maux
qui, par son bras cruel, ont détruit nos hameaux.
Dès que l'aurore pourpre au bord des cieux va poindre,
Aurimonde, j'irai, timide, te rejoindre
et savoir de tes yeux pourquoi, toute la nuit,
ton image, adorée à jamais, me poursuit
et pourquoi, dans la brise embaumée aux dictames,
nous faisons sans effort l'échange de nos âmes...

CHŒUR JOHANNITE

Car, précoces et doux, nous sommes
les précurseurs des derniers hommes,

Digitized by Google

les prophètes des grandes fins.
Les futurs sont à nous, les éternités nôtres ;
en nous aimant les uns les autres,
ici nous fûmes des apôtres ;
mais nos âmes, là-haut, seront des séraphins.

UNE SENTINELLE *invisible, à droite.*

Joan et Montsalvat !

RAMON

Joan et Montségur !

UNE SENTINELLE, *à gauche.*

Joan et Montsalvat !

RAMON, *triste et lassé, remarque la ligne blafarde de l'aube dans le ciel lointain.*

Sur l'horizon obscur
fleurit, telle une triste et pâle primevère,
l'aube aux pétales clairs, chantés par le trouvère.
Mais mon cœur, envahi d'une insondable nuit,
reste glacé. L'aurore incomparable luit.
sur l'arène où Ratbert osera me poursuivre
et lui seul, — je le sais maintenant ! — va survivre !

(*Avec une juvénile ardeur.*)

Aladaïs !... Je meurs de ta divinité
et, malgré tant de soirs sans toi, d'être resté
l'amant au cœur ému, l'époux toujours avide
de ta beauté, de ta candeur vaine et splendide.
Ce que furent dix ans d'absence, tu le sais,
puisque nous nous aimons, tous les deux, à l'excès ;
nous vivions séparés, mais unis tout de même
et nous nous étonnions de vivre : quand on s'aime,
les âmes ont des liens invisibles ; l'amant
possède son amante impérissablement
et, lorsque les regards restent vides de flamme,
on se voit, sans qu'on sache, avec les yeux de l'âme.
Mais, seul, auprès de toi je suis resté mortel ;
toi, colombe essorée au-dessus de l'autel,
tu gagnes les hauteurs où ton âme t'emporte...

Digitized by Google

(*Un bruit de pas le fait se détourner vers la vallée : Aurimonde escalade péniblement le sentier de Montségur. Elle est livide, brisée, effrayante à voir. Il recule presque devant elle.*)

Dieu !... mon Aladaïs ! Toi !

AURIMONDE, *avec un égarement empreint d'horreur.*

Non !... c'est une morte !
un spectre !... Éloigne-toi !... Ne va pas me toucher,
surtout !... Je te défends, Ramon, de m'approcher !...
Tes yeux mêmes devront m'éviter !... Ne regarde
plus mon front ! Tu me fais si mal !...
Ramon, prends garde !
Le sentier est étroit ; si, malgré mes clameurs,
tu me frôles, ta main est impure et je meurs !...

RAMON, *épouvanté.*

Mais... quel délire affreux !... d'où viens-tu ?

AURIMONDE

De la tombe !
Il le fallait : ma mort rachète l'hécatombe
des vierges aux doux yeux qui valent mieux que moi...
Ne m'interroge plus, Ramon ; éloigne-toi !

RAMON

Sa raison est perdue !

AURIMONDE

Oui, ma raison, moi-même,
et tout ce que j'étais naguère encor.

RAMON, *dans un sanglot.*

Je t'aime.
Reconnais-moi : c'est moi, ton amant !

AURIMONDE, *violente.*

Mon amant !
Je viens de le quitter !... Il dormait lourdement,
hideux, et j'ai pu fuir, mourante.

RAMON, *avec horreur.*

Que dit-elle ?
Mon sang a frissonné d'une terreur mortelle.

(*Vers Aurimonde, avec une brutale angoisse.*)

Ton amant ?

Digitized by Google

AURIMONDE

Ratbert.

RAMON *chancelle.*

Ciel !

AURIMONDE

Olivier est sauvé
et je mourrai, heureuse enfin, au jour levé,
puisque j'en ai le droit à force d'être impure
et que mon corps n'est plus que fange et pourriture.

(*Ramon sanglote, anéanti.*)

Ne pleure pas ainsi. Que t'importe ?... A présent,
l'amour divin renaît de l'amour malfaisant...

(*dans un frisson de dégoût et de honte.*)

Ce Ratbert a mordu ma lèvre et, sur sa couche,
meurtri ma chair au gré de son désir farouche ;
tout mon corps, révulsé de souffrance et d'effroi,
fut à ce vil païen que j'abhorre...

RAMON, *presque défaillant de désespoir.*

Tais-toi !
Je meurs... Je te comprends... Mais pourquoi ?... Ta démence
est atroce !

AURIMONDE *désigne d'un geste le donjon qui se découpe, noir, sur le ciel d'orient, teinté d'or pâle.*

Du haut de la falaise immense,
je verrai mes enfants... Mon fils... tu lui diras...
Comprends que Na Hélis l'aimait et que ses bras
sont l'asile, le seul qui lui reste...

RAMON

O délire
sans nom !

(*Soudain, la prêtresse tressaille, scrute avec effroi les brumes de la vallée où s'éveillent des rumeurs vagues.*)

Quelle terreur en ses regards vient luire ?...
Écoute... Ne crains rien !...

AURIMONDE, *évitant les mains tendues de son époux.*

Ah ! ne me touche pas !

Digitized by Google

(*Au loin, une ombre semble se glisser, hâtive, vers Montségur.*)

Vois !... quel est l'espion qui nous guette, là-bas ?

RAMON, *faible.*

Je ne vois plus : mes yeux restent noyés de larmes.
Aladaïs !

AURIMONDE

Non ! pas ce nom mortel : les charmes
pervers d'Aladaïs sont la cause de tout,
gloire terrestre, avec tant de hontes au bout !
je n'aurai plus de nom, adieu !... Je te salue.
Ma chair, notre complice impure et dissolue,
attend, pour s'y baigner, la lumière du jour,
et la mort, cette sœur lustrale de l'amour !...

(*Ratbert survient, à la poursuite de la fugitive. Elle l'aperçoit...*)

Lui !... c'est Ratbert !...
Il vient, là-bas ! Il veut reprendre
sa proie !...
O mon époux, qui peux seul me défendre,
sur le chemin qu'il suit arrête ce païen !
Ramon, c'est mon dernier désir !

RAMON, *toute sa haine dans ses yeux.*

Cet homme est mien !

(*Aurimonde se réfugie dans Montségur. De plus en plus l'orient s'éclaire. Ramon, terrible, les bras croisés, barre le sentier de la poterne à Ratbert qui accourt, haletant, au-devant de lui.*)

RATBERT, *dans un cri tragique.*

Rends-la moi !... Tu sais bien qu'elle était mon otage !
Je la veux désormais à moi seul, sans partage,
et vous épargne tous au prix de son amour !
Rends-moi ma prisonnière auguste !

RAMON

Quand le jour
jaillira des monts bleus, tu seras mort.

RATBERT, *dans un défi.*

Peut-être !
Ramon, je ne veux plus mourir !... Je suis le maître

Digitized by Google

à jamais de ce corps passif et triomphant.
Je l'ai payé de mon prisonnier, son enfant,
le tien, — cet Olivier, gage de la tendresse
qu'eut jadis pour toi seul ta femme, ma maîtresse !

RAMON, *le glaive haut.*

Tu vas mourir.

RATBERT, *avec énergie.*

C'est toi qui mourras de ma main !
L'un de nous dormira sous la terre, demain,
et le sort aura fait de notre fée-apôtre
la captive de l'un et la veuve de l'autre.
Garde-toi !

(*L'épée au poing, il fond sur le vicomte.*)

RAMON

Malheureux !

(*Ils se jettent l'un contre l'autre avec une furie inexprimable ; leur combat sera très vite tragique. Mais l'aurore éclate dans le ciel et, soudain, sur leurs têtes, en haut du rempart, Aurimonde surgit, transfigurée.*)

AURIMONDE, *impérieusement.*

Arrêtez !... arrêtez !
L'orient resplendit d'ineffables clartés.
Voici jaillir, sur le marais de l'ombre esclave,
le jour qui purifie et le soleil qui lave
la souillure et la boue abjecte de la nuit !

(*Elle a gagné les hautes terrasses. L'aurore la nimbe d'un rayonnement doré. Les femmes, les enfants johannites, les guerriers d'Olivier qu'escorte Na Hélis, tous les Albigeois, accourus sur le rempart, regardent son ascension hiératique vers le haut donjon, en plein ciel.*)

RAMON, *ayant, ainsi que Ratbert, laissé retomber son glaive, pour suivre Aurimonde d'un regard inquiet.*

Suivez-la !

AURIMONDE, *avec autorité, aux Johannites.*

Je défends qu'on me suive !... Le bruit
des pas humains serait impie où je m'élève
vers le Dieu rédempteur dont la Croix est le Glaive...

Digitized by Google

OLIVIER, *étreint d'un pressentiment funeste.*

Ma mère !

RAMON

Aladaïs !

AURIMONDE, *sur l'avant-dernière terrasse crénelée de Montségur.*

Des terrestres chemins
montent vers moi des cris si tristement humains
que mes yeux sont distraits du ciel que je révère
et du terme éternel où monte mon calvaire...
Je fus mère ! je fus amante ! hélas ! je fus
une femme asservie à des devoirs confus ;
et c'est pour libérer mon âme immaculée
que l'heure est accomplie et ma vie en allée !

Maintenant, c'est un tableau grandiose, sublime... Les vallées s'éclairent, les pins frissonnent, les abîmes mugissent. La foule des femmes s'agenouille peu à peu. Les deux guerriers ennemis, s'oubliant l'un l'autre, tendent les bras vers Aurimonde qui, planant, diaphane, sur toute la scène, semble s'essorer vers le firmament.)

AURIMONDE, *dans un délire extasié.*

O soleil !... ô clarté !... baigne-moi de tes feux !
Cette infernale nuit a blanchi mes cheveux
et souillé de mon corps l'argile périssable.
Aurimonde n'est plus ; comme un nom sur le sable
mon souvenir s'efface aux limbes du Néant...
Sous mes suprêmes pas, cet abîme béant
reconquiert sur le ciel le contour et la cendre...
Mon âme, libérée, a fini de descendre
les degrés de la terre et libre, éperdûment,
gagne l'immensité pure du firmament !

(*Elle est parvenue au sommet du donjon. Les soldats de Ratbert, un à un, accourus du camp ennemi, se groupent, désarmés, derrière leur chef immobile. Les femmes prient ; l'hymne johannite s'élèvera peu à peu, murmuré d'abord, plus distinct ensuite, grandissant enfin, mais dominé toujours par le verbe prophétique et lyrique d'Aurimonde.*)

Que sur le Globe en feu le tumulte s'apaise !
Des rayons moins blafards tombent des cieux plus clairs.

Digitized by Google

Et, tout à coup, surgi d'un orient de braise,
un jour, nouvel et pur, révèle sa genèse
dans un jaillissement de flammes et d'éclairs !

Devant l'averse d'or la ténèbre s'oublie ;
le sang a disparu dans son éclat vermeil.
Puissante, sous l'attrait de sa grâce pâlie,
la Terre se réveille avec mélancolie
de la gestation féconde du sommeil.

Et mes yeux, éblouis de cette grande aurore,
pour la première fois semblent s'ouvrir au jour.
D'hymnes prestigieux tout mon cœur est sonore
et, comme un luth brisé qui vibrerait encore,
retrouve ses accents de jeunesse et d'amour !

Car voici resplendir la joie et l'espérance
et commencer un temps qui ne doit plus finir !
Meurent les mauvais soirs de haine et de souffrance !
Un soleil radieux se lève sur la « France »
et la « France » flamboie au seuil de l'avenir !...

(*Elle se jette et disparaît dans l'abîme.*
Immense cri de détresse, de douleur et d'apaisement.
Rideau.)

P. B. GHEUSI.

Digitized by Google

LETTRES
SUR
LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Par Madame Juliette Adam

Paris, 10 avril 1900.

Les actes d'héroïsme se multiplient chez nos amis les Boërs, leur sort nous passionne toujours plus ardemment; nous applaudissons avec un enthousiasme ému à leurs succès.

Notre âme, plongée dans le chagrin, demeure angoissée lorsqu'une de leurs troupes est accablée, succombe sous le nombre. Hélas! les jours passent, nous craignons dans notre sollicitude en éveil que les ressources s'épuisent; hommes, chevaux, armées se renouvelleront-ils en proportion des renforts de toute nature qui s'accumulent chez l'ennemi? Sans doute, nous avons le ferme espoir que Dieu n'abandonnera pas une cause sacrée; mais nous ne voyons rien venir qui appuie humainement nos amis, qui les aide, et malgré des succès qui nous transportent, parfois nous avons peur.

« Ne trouvez-vous pas cynique, m'écrit une parente, cette réserve d'âme du Renard allemand qui ne veut intervenir entre le Loup et l'Agneau, que si le Loup et l'Agneau le désirent également. »

Alors, vibrante comme presque toutes les femmes françaises, elle s'indigne contre nous-mêmes, devient poète et s'écrie :

> Le théâtre a faussé l'âme contemporaine,
> Quand sur des cœurs réels la douleur se déchaîne,
> Le vrai ne nous fait plus vibrer qu'en spectateurs.

Digitized by Google

Combien l'observation est juste. En d'autres temps, ce que nous éprouvons nous aurait déjà jeté dans l'action. Aujourd'hui quelques grandes individualités seules ont conservé l'initiative gauloise. Villebois-Mareuil n'est en rien inférieur à Lafayette, c'est la même cause qu'il a défendue à la Française. La vaillance déployée par notre sublime colonel n'est pas inférieure à celle qui a illustré Lafayette à York-Town, à Montmouth; mais si quelques rares Français entouraient Villebois-Mareuil, ceux qui accompagnaient Lafayette étaient légion.

Notre gouvernement ne nous enseigne-il pas publiquement que c'est fini pour l'âme française, des grandes envolées, qu'elle doit être et rester utilitaire? On lui obéit.

Le peuple portugais qui avait résisté si bravement aux injonctions anglaises, il y a quelques années, ne proteste même pas contre l'interprétation donnée par son gouvernement à la convention de 1891. Cette convention octroyait à l'Angleterre le droit de « transporter des soldats et des munitions par la voie de Beira dans le cas d'un soulèvement des noirs de la Rhodesia ». Or, il s'agit aujourd'hui de tout autre chose, non d'un soulèvement, mais d'une guerre entre les Républiques d'Orange et du Transvaal, l'Angleterre ayant reconnu aux Boërs la qualité de belligérants. Si l'on peut admettre que les traités laissaient à lord Salisbury le droit d'interprétation et la faculté d'intimer en certains cas des ordres au Portugal, il n'en est pas moins éclatant que le Foreign-Office viole, dans les circonstances actuelles et non prévues, les droits de la neutralité avec un sans gêne par trop britannique. L'Angleterre, en exigeant du gouvernement de Lisbonne l'autorisation de laisser transporter la colonne du général Carrington de Beira à Salisbury, commet avec son audace habituelle un acte doublement malfaisant et dangereux. Elle consacre la route du fleuve Pungwe, exploré par le Dr Jameson, l'auteur du raid, et elle livre le Portugal aux représailles des Boërs.

La sentence du tribunal d'arbitrage de Berne dans l'affaire du chemin de fer de Lourenço-Marquès a eu la bonne fortune d'irriter la presse britannique au point de lui faire livrer publiquement les secrets devinés de la politique anglaise. Albion comptait que le tribunal bernois impo-

Digitized by Google

serait au Portugal une indemnité assez considérable pour que, en l'état de ses finances, il fut impuissant à la payer et qu'ainsi l'Angleterre put se saisir du gage et « *mettre la main sur la clef de la porte de derrière du Transvaal* ». C'est le *Globe*, de Londres, qui nous parle avec cette sincérité.

Les Anglais avaient déjà emprunté aux armements de l'Egypte de l'artillerie et des hommes embarqués par force, violant ainsi une première fois la neutralité.

A Trieste un nombre énorme de chevaux hongrois, des canons achetés en Autriche sont à tous moments embarqués sur des navires anglais.

Pourquoi pas puisque nul ne proteste au nom du droit des nations ?

Et cependant quelle garantie tel ou tel peuple de l'Europe pourrait-il avoir après la guerre transvaalienne, si l'Angleterre triomphe, de garder ses colonies? D'autant que la puissance britannique, par la conquête des sources de l'or, serait maîtresse de la production du monde entier et qu'elle s'entend aux bénéfices féroces de l'accaparement.

Le droit de la force, en imposant une infériorité sans appel à toutes les causes appuyées seulement sur le droit sans épithète et sur la justice, a fait subir à l'âme européenne un abaissement qui détrempe ses initiatives et ses vitalités. La France, ayant eu plus que tout autre une part de ces grandes qualités et ne les exerçant plus parce que son organisme a subi une blessure que ses gouvernants se sont acharnés à maintenir ouverte, tandis qu'avec un peu de vouloir, de tenacité, ils eussent pu l'en guérir, la France, dis-je, a déserté son histoire morale, celle que son peuple est toujours prêt à revivre ; or cette France manque à l'Europe et la livre à ses pires ennemis, les spéculateurs anglais.

Quand le 1er février 1895, M. de Marschall, l'un des ministres des affaires étrangères d'Allemagne le plus clairvoyant, sacrifié aux plus basses intrigues policières, écrivait à M. de Hatzfeld, ambassadeur à Londres : « Les intérêts allemands imposent le maintien de l'indépendance du Transvaal conformément au traité de 1884 et le maintien du *statu quo* dans la baie de Delagoa », M. de Marschall

Digitized by Google

était alors plus conscient des intérêts multiples, matériels et moraux, de l'Allemagne que ne l'est Guillaume II avec ses habiletés, ses réticences, ses faux semblants de courage. Les bénéfices, les roueries de l'empereur allemand seront toujours réduits par la duplicité britannique et l'Allemagne ne récoltera jamais de l'amitié anglaise, à son superlatif de traîtrise dans les mains de M. Chamberlain, que déconvenue et humiliation. La faiblesse de la France vaincue fait la faiblesse de la politique prussienne. C'est dans les reversibilités de l'injustice que la justice s'affirme.

On peut dire qu'à cette heure le peuple allemand souffre de ne pouvoir secouer les sympathies de son souverain pour la politique anglaise; mais celui-ci pourra-t-il indéfiniment résister au courant de l'opinion de ses sujets? Déjà il semble lassé de combattre le sentiment universel. Dans l'un des organes officieux du gouvernement de Berlin, la *Kreuzzeitung*, les attaques contre Albion recommencent, et dans l'article hebdomadaire du mercredi, qu'on sait généralement inspiré, il est reproché aux Boërs « de trop bien traiter les prisonniers anglais, tandis que sur des bateaux malsains les leurs meurent comme des mouches ».

Les prisonniers boërs sont scandaleusement traités. Tout prisonnier boër est véritablement condamné à mort; mal soignés, entassés dans des endroits contaminés, gardés par des brutes qui les malmènent, ceux qui montrent tant d'humanité aux prisonniers anglais, tant de dévouement, tant de fraternité humaine, sont parqués inhumainement et sacrifiés à la haine basse, à la vengeance criminelle des inférieurs.

Il semble impossible que le président Krüger ne proteste pas et ne menace pas de la peine du talion ceux que la victoire lui a livrés. Homme pour homme, devrait-il dire dureté pour dureté, cruauté pour cruauté, crime pour crime. Le dira-t-il celui qui, sans cesse, se croyant sous l'œil de Dieu, s'efforce d'être digne de sa constante protection et ne songe qu'à réaliser la parole évangélique : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même. »

Faut-il espérer que l'empereur Nicolas II, ami de la

Digitized by Google

paix, apôtre de la justice, dont les territoires n'ont subi aucun morcellement, dont l'empire s'accroît chaque jour par des succès diplomatiques sans interruption en Chine, en Perse; que lui, le conquérant pacifique, essaiera de mettre un frein à la piraterie anglaise ?

Protègera-t-il les droits d'un peuple qui refuse de se livrer à ses pires ennemis, de faire le sacrifice de son indépendance, des droits acquis de se gouverner lui-même en liberté? Que notre cher allié, que son peuple, aussi sympathiques à la cause des Boërs que nous-mêmes, agissent, eux qui ne se sont pas, malgré de cruelles expériences, interdit la politique de générosité et de chevalerie.

Cette politique, comme la générosité et la chevalerie privées, comportent un jour ou l'autre leur récompense.

Est-ce qu'il n'est pas réconfortant de voir la Bulgarie, tant travaillée par les ennemis de la Russie sa libératrice, revenir à elle comme à la protectrice puissante, toujours honorée et aimée ? La fraternité slave qui avait fait faire à la Russie pour les massacrés bulgares des sacrifices colossaux d'or et de sang n'a pu être détruite chez les Bulgares ni par l'Angleterre, malgré ses intrigues diaboliques au congrès de Berlin et depuis dans la principauté, ni par la duplicité autrichienne et allemande.

La Russie ne cherche en Europe ni les aventures, ni les augmentations de territoire. Elle ne convoite que la part d'influence qu'elle a le droit et l'on peut ajouter le devoir de prendre. Sa politique d'apaisement et de modération dans les Balkans peut seule mettre l'Orient à l'abri des aventures, des excentricités dangereuses d'un Milan de Serbie, agent de tous ceux qui ont en Orient un intérêt quelconque à pêcher en eau trouble.

La Russie, en ce moment, assure ses positions partout. Sans être exagérément entreprenante avec des risques de responsabilités et de surprises, elle est active et se tient prête à tous événements; c'est une situation qui paraît favorable à l'exercice d'une démonstration en faveur de la paix. On dit que le tsar se prépare à faire entendre sa voix si haute, à parler du respect dû aux faibles.

Digitized by Google

Nos vœux vont vers Nicolas II, et contiennent un suprême appel à bienfaisance.

Ces vœux vont aussi à M. Webster Davis qui abandonne ses fonctions officielles pour se consacrer aux États-Unis à la propagande en faveur des Boërs. Les causes de la révolte des Américains contre la tyrannie anglaise ont des analogies presque complètes avec celles qui ont soulevé contre les Jameson, les Rhodes et les Chamberlain, les fermiers du Transvaal et de l'Orange. Aux États-Unis, l'Irlandais, l'Allemand, le pur Yankee exècrent l'Angleterre et ajoutent leur haine du présent au souvenir des haines passées.

Les candidats à la présidence voient en Amérique une plate-forme électorale pour l'élection présidentielle dans la question boër. M. Mac Kinley est accusé d'avoir des bienveillances excessives pour l'Angleterre, et l'on peut, dès à présent, constater que cette accusation lui fait perdre des voix. M. Bryan, rival de M. Mac Kinley, blâme hautement la politique militariste, annexioniste et anglophile du parti républicain et de la coterie ploutocratique qui gouverne. Les démocrates sont, ou paraissent certains d'une victoire, en novembre. M. Mac Kinley n'aura peut-être, d'ici là, pas d'autres ressources que de faire volte-face et de se proclamer l'ami des Boërs. Certes, le cabinet de Washington, jusqu'ici, n'a pas précisément montré de la sensibilité pour les épreuves du gouvernement de Pretoria. Il a été facile de le constater lors de l'appel du président Krüger « aux bons offices des puissances civilisées », mais l'entraînement de l'opinion, lorsqu'on a à compter avec elle est un stimulant dont il est facile de prévoir l'irrésistible puissance. Dans toute l'Amérique des comités se forment, des souscriptions se recueillent. M. Mac Kinley calcule l'importance de ces manifestations, il en tient état; lorsqu'il sera convaincu que les masses populaires sont irrémédiablement acquises à la cause boër, eh bien, il cherchera là son tremplin comme il l'a cherché ailleurs, car ses convictions ont pour point d'appui unique ses intérêts électoraux.

Si les Boërs résistent jusqu'en juillet, la passion électorale développant aux États-Unis d'Amérique ce qu'on appelle déjà dans certains cercles de Washington *les*

Digitized by Google

États-Unis d'Afrique, la convention nationale démocratique votera une condamnation de la politique de M. Mac Kinley, soutien de la tyrannie britannique, et réclamera l'intervention des États-Unis en faveur des Boërs. La majorité des Américains est anti-anglaise et l'on retrouve enfin chez le Yankee l'esprit libéral et humanitaire que les spéculateurs ont en vain, par des promesses de gloire et d'annexion, essayé de fausser.

Victoria est en Irlande. La nécessité l'a obligée d'aller faire amende honorable à ce peuple dont les misères, les tortures, les famines, les ruines l'avaient laissée près d'un demi siècle cruellement insensible. Aujourd'hui les généraux irlandais — ils le sont presque tous en Afrique — les soldats irlandais défendent l'honneur des armes de l'Angleterre, je dis l'honneur des armes parce que l'honneur politique d'Albion est à tout jamais compromis par les corrupteurs éhontés qui l'ont jetée pantelante dans les bras d'un Moloch à tête de veau d'or. On a mobilisé pour le voyage irlandais le ban et l'arrière-ban des loyalistes, à tous crins, anglo-saxons de bonne marque, demi-loyalistes et fonctionnaires, et grâce à la réserve des Irlandais, on a pu croire que la réception de la reine d'Angleterre à Dublin était sympathique.

Le curé de Plumpton a écrit à ses paroissiens à propos du séjour projeté de la Reine en Irlande et du port du trèfle le jour de la Saint-Patrick :

« Je suis certain que l'Irlandais qui, par hasard, rencontrera la Reine dans les rues de Dublin se découvrira, mais il devra garder un silence de mort; je suis certain que tous ceux qui le pourront éviteront de se trouver dans les rues en cette circonstance. »

M. Redmond, le nouveau chef parlementaire du parti irlandais, croit que les idées impérialistes contribueront dans un temps prochain à fédéraliser l'Angleterre et par conséquent à doter l'Irlande d'une autonomie qu'elle réclame, qu'elle appelle depuis des siècles. Lui aussi prêche le respect.

L'on ne peut pas dire du voyage de la Reine Victoria qu'il a un succès d'estime. Le compte a été fait par les patriotes irlandais des maux qui sont dus au règne de Sa

Digitized by Google

Gracieuse Majesté. Certes elle n'est pas responsable de tous, mais elle a contresigné, sans jamais une protestation humaine et apitoyée de souveraine aimant ses peuples, les arrêts criminels qui ont été rendus. Ce qu'elle fait dans l'intérêt de la guerre de l'or, elle eut pu le faire dans l'intérêt de son peuple d'Irlande quelquefois. Elle n'a pas songé à porter des consolations, une aide personnelle aux miséreux qu'elle va aujourd'hui remercier de verser leur sang pour la cruelle Angleterre.

La mort du comte Benedetti nous a rappelé sur quelle accumulation de mensonges, M. de Bismarck avait échafaudé la légitimité de la déclaration de la guerre allemande en 1870. De même que l'assassin retourne malgré lui près de l'arbre au pied duquel il a enterré le cadavre de sa victime, de même le chancelier de fer disgracié a appris au monde quel crime il avait commis pour placer la couronne impériale sur la tête des Hohenzollern. Le jour des aveux de M. de Bismarck seulement, la France et M. Benedetti ont été relevés de l'accusation d'avoir forcé l'Allemagne à la guerre malgré ses plus pures intentions pacifiques.

Le centre catholique du Reichstag a fait adopter par la commission du budget le mode de présentation du grand projet naval. Lectures sur lectures, débats sur débats, divisions et subdivisions, tel est l'appareil embrouillé dans lequel devront se mouvoir les ministres de Guillaume II pour persuader au Parlement d'accepter les propositions impériales.

Si compliqué que soit le programme, M. de Bulow saura s'y mouvoir à l'aise. Il en a donné une preuve dans son premier discours à la commission avec une habileté sans égale. Ce que je n'ai cessé de répéter, que l'empereur allemand sait mener de front une politique apparente et une politique secrète, a trouvé sa formule dans la bouche de M. de Bulow.

« Sans doute, a dit l'éloquent interprète de la pensée de Guillaume II, nos relations officielles avec l'Angleterre sont excellentes ; mais le temps de la politique de cabinet est passé et les passions populaires sont devenues, sur la scène internationale, un des facteurs les plus importants de la diplomatie. »

Digitized by Google

Ce qui revient à dire : « Nous savons mettre en œuvre les passions populaires nationales quand elles nous servent, ou les enserrer dans les mailles des démonstrations subversives quand il nous plaît. Nous avons besoin de la haine anglaise pour faire voter l'augmentation de la flotte, nous en userons. Cette augmentation votée, nous saurons, s'il nous convient, imposer à l'Allemagne des sympathies pour l'Angleterre. »

En Autriche, le ministère Koerber, à force d'adresse, de subtilité, de sincérité peut-être, a obtenu des résultats qui paraissaient de plus en plus impossibles à atteindre. La conciliation se fera-t-elle, c'est encore la question, mais un point déjà acquis c'est que ni les Allemands, ni les Tchèques, ni le gouvernement ne l'écartent plus de parti pris. Les conférences pour la Bohême et pour la Moravie composées de Tchèques et d'Allemands sont tombées d'accord sur la nécessité d'une réforme électorale de la Diète de Bohême. M. de Koerber est allé jusqu'à déclarer que « le gouvernement serait disposé à introduire de nouveau la langue tchèque dans le service intérieur des contrées tchèques de Bohème, s'il devait en résulter la paix ». Ce n'est pas l'accord complet, sans doute, mais ce sont des jalons posés, et qui aurait pu prédire, sous les trois ministères précédents, que Tchèques et Allemands réunis discuteraient en paix ? qu'une combinaison quelconque pourrait faire cesser, fût-ce momentanément les scandales d'une obstruction qui paraissait arrivée à une sorte d'équilibre dans ses oscillations, tantôt tchèques et tantôt allemandes? M. de Koerber a fait admettre la possibilité d'un miracle. N'est-ce pas déjà miraculeux?

En Espagne, M. Silvela, secondé par M. Villaverde, a fait, lui-aussi, des prodiges. A une situation financière désespérée, grâce au courage du ministre des finances, à l'autorité du Président du conseil, au dévouement des contribuables, succède une situation pleine d'espoir. L'économie de 180 millions de piécettes a été réalisée sur 300. Il était possible d'obtenir des impôts et d'économies acceptables les 120 millions derniers, mais l'opposition, par esprit d'opposition, et pour ne pas laisser à l'avoir de MM. Silvela et Villaverde le succès complet de leurs

Digitized by Google

combinaisons budgétaires, a protesté contre l'insuffisance des économies proposées et, bref, entravé les solutions cherchées par le ministère. De novembre à mars, on a discuté, seulement discuté. Il faut cependant trouver, pour combler le déficit, une vingtaine de millions. M. Silvela compte les demander à l'impôt sur l'alcool. Il rencontrera chez les représentants des viticulteurs et des distillateurs des résistances formidables. On dit qu'il est résolu à poser la question de cabinet, au moment où, vers la fin de mai, le projet d'augmentation des droits sur l'alcool viendra en discussion. Il faut souhaiter que des questions de personnes et de partis n'entravent pas l'achèvement des réformes financières qui ne peuvent plus être retardées. Les réformes politiques, économiques mêmes peuvent attendre, mais après de grandes secousses, après la défaite, un pays ne reprend sa confiance, sa vitalité, que par le règlement de ses dettes et l'équilibre de son budget.

En Italie, les obstructionnistes ont continué à s'en donner à cœur joie. On a parlé de dissoudre la Chambre, mais est-ce que les obstructionnistes ont besoin d'être en nombre ? Il suffit d'une vingtaine d'hommes résolus qu'on retrouve dans toutes les assemblées. L'exemple de M. de Koerber en Autriche prouve qu'il y a toujours moyen, avec de la souplesse, de l'ingéniosité, voire même de la résolution, ce qui ne manque pas au ministère Pelloux, d'arriver à une détente des éléments surexcités. Il vaut mieux, s'il se peut, sacrifier l'arbitraire qui semble un moyen facile en face des résistances excessives, patienter, attirer à soi les éléments modérés de tous les partis que le scandale des oppositions révolte mais qui ne s'inclinent pas devant les coups d'Etat.

Le Président Colombo n'a, il semble, rien gagné en autorité malgré sa réélection, à brusquer une situation et à laisser à l'oppsition révolutionnaire le beau rôle de défendre ce que M. Gioletti a appelé : « les guides de tout gouvernement dignes de gouverner un pays et qui doivent être le progrès et la liberté ».

Le retrait du fameux décret-loi, aliment principal de l'obstruction, retrait que le ministère a fait par bonne grâce au lendemain de la clôture de la session, enlève à l'oppo-

Digitized by Google

sition son principal argument d'agitation. Des révolutionnaires pouvant crier : Vive la Constitution ! il eut été vraiment inhabile de leur laisser une si rare fortune entre les mains. Le général Pelloux le leur a enlevée non sans prévoyance.

La mort d'Osman Pacha met en deuil tous les Turcs sans distinction d'opinion et de classe. La figure du héros de Plewna est vraiment glorieuse. Quoiqu'il ait été l'ennemi des seuls amis vrais de la France, j'avais appris par ces derniers eux-mêmes à l'honorer. Skobeleff m'en avait parlé en des termes que je n'ai pu oublier. Lorsque plus tard des circonstances imprévues me firent échanger plusieurs lettres avec le ghazi, j'appris quelle était la hauteur de son patriotisme et quel respect il professait pour celui des autres.

Juliette ADAM.

P. S. Je viens de lire un livre extraordinaire qu'on me dit écrit par une jeune fille, bien plus, par une orientale ! Il a été imprimé à Florence ; son titre est : *Considérations* (Etudes sociales), il est signé *Armena*. Jamais je n'ai vu tant de fougue alliée à tant de pondération. La satire et l'émotion s'entremêlent de façon saisissante. Tout ce qui a été pensé et écrit en ce siècle est touché, traité d'une main sûre, par une plume brillante, de façon savante ou imprévue. On peut en critiquer la composition, faire ses réserves sur certaines idées, on ne peut nier que ce soit une œuvre surprenante et magistrale.

Digitized by Google

REVUE DRAMATIQUE

LA CLAIRIÈRE ET JEAN BART

Les collaborations dramatiques gardent en général leur mystère et leur secret, on ignore la part apportée à l'œuvre commune par les auteurs unis ; les suppositions à cet égard n'ont même qu'une importance assez restreinte, les deux collaborateurs étant la plupart du temps de tempéraments similaires ou, avec des aptitudes et visions différentes, attirés par les mêmes sujets d'étude.

Dans *la Clairière*, la curiosité s'excite cependant. M. Maurice Donnay et M. Lucien Descaves évoquent de tels disparates qu'on désire s'expliquer leur collaboration si inattendue et, avant de juger leur pièce, savoir ce que chacun d'eux y a fourni. Même non prévenu, on sent dans *la Clairière* une double part : d'abord, le fond qui est austère et violent, puis la forme qui est charmante, adroite, délicate, pénétrante. L'opposition est frappante et heureuse aussi. Elle nous force, en raison des précédents des deux auteurs et en dépit d'une possibilité d'erreur toujours facile à commettre, à attribuer le thème de la pièce à M. Lucien Descaves, l'auteur âpre de *la Cage*, de *Sous-Offs*, etc., et la grâce de l'arrangement, la mise en vie, théâtrale et réelle, à M. Maurice Donnay qui tant de fois sut préciser le point incertain et douloureux où l'âme humaine, à la fois consciente et dévoyée, se partage entre le scepticisme et la sincérité, entre la naïveté de l'amour instinctif et la suggestion du vice désorganisateur, entre ce qui est bon et ce qui est mauvais.

La Clairière nous expose une tentative nouvelle de colonie ouvrière sur les bases du communisme, de la fraternité morale et de l'échange économique. C'est une reprise de la communauté de Ménilmontant, de l'Icarie, du Texas, de toutes les entreprises auxquelles l'idéologie romantique conduisit de grands penseurs et des hommes de bien. Toutes échouèrent. Cela ne les condamne pas pour l'éternité évidemment, mais cela prouve qu'elles se heurtèrent toutes à quelque défaut fondamental et qu'elles devaient s'y briser fatalement. Ce défaut serait à trouver.

Il pourrait bien résider dans l'incapacité sociale des réformateurs

Digitized by Google

mêmes et dans la confusion qui s'établit en leur esprit plus imaginatif que raisonnable. Leur rêve, éternelle nostalgie du paradis perdu ou atavisme ineffaçable du péché originel, est de s'abstraire de la société, de toute société semblable à celle dont ils souffrent, dont ont souffert les milliards de victimes, aujourd'hui poudres et ossements inconnus, qui l'ont composée. Point de départ de poète et faux. Elans généreux des cœurs qui mènent à la faillite des réalisations. La Société est, hélas, nécessaire, comme la vie. On peut, on doit même l'attaquer, la critiquer, la bouleverser et la détruire parfois. Après, il faut se hâter de la reconstituer, sinon sur les bases de l'ancienne, du moins sur des assises similaires, c'est-à-dire sur des institutions, des lois, des dogmes, des règlements. Le tout est de reconstituer des lois et des dogmes plus voisins de la justice et qui donnent à la liberté humaine plus d'aisance et une initiative agrandie. Sans ces conditions remplies, le troupeau humain ne peut plus poursuivre sa route, il s'étouffe dans quelque cul-de-sac ou se disperse dans la famine. Dure loi régimentaire à laquelle on ne peut échapper, mais qui, après tout est en exacte conformité avec la complexion naturelle des choses. La bonne volonté humaine est loin de se pouvoir suffire. Quel homme équitable et bon sera assez imprévoyant pour dire : jamais je ne commettrai une injustice, jamais je ne frustrerai, aucune passion ne me fera oublier mon devoir, l'amour ne me fera pas favoriser ceux que j'aime, la haine ne me fera pas sévir contre ceux que ma nature repousse? Quel homme de génie sera assez outrecuidant et assez sot pour dire : il est impossible qu'une bêtise sorte jamais de ma bouche? La bonne volonté ne suffit pas, elle est prompte à se contredire et, en bonne conscience, pour justifier de sa sincérité, elle doit s'imposer à elle-même des gardes vigilantes, inaccessibles aux fluctuations nerveuses et sentimentales. Les institutions, les lois, les dogmes, si vite vieillis soient-ils, remplissent ce rôle tutélaire et intelligent. Les réformateurs échouent parce qu'ils dédaignent ces garanties.

Il ne semble pas dès l'abord que ce soit l'opinion des auteurs de *la Clairière* qui, au contraire, mettent de l'espérance dans la perfectibilité de l'humanité, dans son amélioration par l'instruction. Mais ils ne soutiennent pas assez fermement leur foi, qui demeure vague et qui, en tout cas, ne se communique pas.

L'entreprise de *la Clairière* échoue en effet, non du fait des hommes qui, à une exception près, sont de braves gens, joyeux, courageux, dévoués, sincères.

Digitized by Google

Mais les femmes s'en mêlent et gâtent tout. Elles se déchirent entre elles, font des différences, ne peuvent admettre deux bourgeoises qui sont venues s'installer avec elles partager leurs travaux et leur devoir. La bestialité d'amour et de jalousie achève la désorganisation. La colonie est perdue, elle sombre dans la Société qui reprend ses victimes illusoirement affranchies.

Pourquoi ce naufrage? Je le reprocherai volontiers aux auteurs. Les communistes de 48 n'agissaient pas ainsi, et George Sand, par exemple, mettait plus de logique entre sa pensée romanesque et son œuvre écrite. Elle concluait en optimiste. Elle avait raison. Les auteurs de *la Clairière* auraient eu profit à l'imiter, à faire triompher leurs communistes, à éliminer les tares humaines, à nous laisser sur la vision, sur le rêve de l'Icarie réalisée. S'ils ne l'ont pas fait, c'est donc qu'ils partagent mon doute, qu'ils craignent l'utopie, qu'ils se défient de l'immortelle inégalité entre les hommes, de l'impossible fraternité, de la duperie de la liberté.

Les conclusions mises à part, *la Clairière* est une pièce excessivement intéressante et attachante. Le mélange de réalité douloureuse et de bonne humeur est d'un effet tout particulier. Les types se détachent soit bien en vie, soit en fantaisie, sur un fond d'idées généreuses qu'on ne saurait trop souvent répandre sur la sécheresse du public. C'est une bonne pluie qui rafraîchit, féconde, ranime des bons vouloirs prêts de s'éteindre et en éveille d'autres qui s'ignoraient. La pièce est remarquablement jouée. Antoine est parfait de bonhomie, de simplicité, de timidité et d'audace mêlées. Gémier compose avec un art d'une justesse extraordinaire un type de réfractaire, rongé par le rêve, exilé malheureux d'une société qu'il fuit et d'une terre promise où il n'atteindra pas. Arquillière et Dumény silhouettent d'excellentes figures de bourgeois. Mlle Suzanne Desprès atteint dans le sobre le sommet de l'art dramatique et Mlle Mellot, ainsi que Mlle Nau réalisent avec exactitude les deux types de femmes qui ne peuvent s'entendre, la parvenue et l'envieuse.

Voici, avec *Jean Bart*, de M. Edmond Haraucourt, une idéal social bien différent.

Ici, la misère individuelle de l'homme disparaît, il n'est question ni de plainte, ni de revendication, ni d'espoir de conditions meilleures. Que chacun porte sa peine, et s'arrange. La petite humanité, la nôtre par conséquent, celle de chacun de nous prise en particulier,

Digitized by Google

n'existe pas. Au-dessus des choses, des gens, des douleurs, des injustices, des bons, des simples, des courageux, des méchants, des pervers et des lâches, il y a le héros, l'homme vers qui se tournent tous les regards, qui fait battre les cœurs d'une même émotion, et dont l'acte s'agrandit, s'élargit, s'éternise dans cette haute, vide et sublime idéalisation de la gloire.

M. Edmond Haraucourt, écrivant de sa pièce, a avoué qu'il avait voulu faire une œuvre « saine » et communiquer aux masses ces sentiments d'exaltation et d'émulation qui les rendent à la fois plus fortes et plus heureuses, plus indifférentes à la vexation quotidienne des passe-droits de la vie sociale.

Vieille méthode des poètes, des fondateurs de société, des prêtres de toutes les divinités. Il est dur de vivre et tout autour de nous est cruauté ou injustice ; soit, pensons donc à autre chose. Le conseil a du bon et le dérivatif sert depuis un certain nombre de siècles. Les dieux, les héros, les grands hommes en sont nés. Fantômes ! qui firent du bien à l'humanité cependant ! qui la consolèrent de sa souffrance ! qui surent l'absoudre de son abjection ! Réalités également ! puisque dans ces visions idéales, dans les fictions mêmes, la virtualité humaine sut se donner un corps, composé uniquement de ce qu'elle contient de bon, d'ardent, de valeureux, de vraiment noble ! La gloire une bonne chose. C'est un beau conte de veillée à entendre pour l'homme, jusqu'à l'heure du dernier coucher, dans la terre insensible où, jour à jour, tombent tant de rêves éteints sous les yeux clos des cadavres.

Jean Bart est un drame d'une action vigoureuse et d'ingéniosité heureuse. Il arrive à point pour un succès durable et légitime, et nulle figure historique, bien qu'elle soit circonscrite ici dans des anecdotes plus ou moins rigoureuses, n'est plus capable, le cadre maritime aidant, de captiver la popularité.

Le rôle de Jean Bart est joué par Coquelin qui s'est peut-être encore élevé au-dessus de lui-même. Son triomphe est éclatant. Il faut aussi féliciter l'interprétation générale : MM. Desjardins, Jean Coquelin, Volny, Gravier, Mlles Esquilar, Dauphin, Loyer, etc.

Jules CASE.

Digitized by Google

LA MODE

L'Art de s'habiller

Robe de maison en voile, toute plissée, bordée de volants semblables et incrustée d'entredeux de Chinon, les manches larges à poignets, deux grandes écharpes de mousseline de soie rose s'entrecroisent à la taille.

Digitized by Google

Robe du soir de forme empire, en tulle, toute pailletée de jais sur transparent de satin souple, les manches en treillage de jais maintenues par des épaulettes de perles.

Digitized by Google

Robe en foulard cerise, la jupe à plis des côtés, longue et souple bordée de fleurs de Chantilly, le devant relevé sur une série de petits volants de même dentelle. Tout le haut du corsage plissé et incrusté de fleurs de Chantilly traversant la manche ; empiècement de même dentelle, haute ceinture drapée en faille noire.

Large toque tout en bégonias rose.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Jean-Marie Mestrallet, le bon poète, un des Parnassiens les plus personnels de ce temps, continuateur de Verlaine avec plus de noblesse dans le style, l'image et le rythme, nous donne, à la société des Gens de lettres, l'**Allée des Saules**, recueil de poésies dont la mélancolie est teintée de nuances ténues, comme un vitrail qui serait à la fois orfévré de gemmes précieuses et avivé de tons perdus depuis l'art féodal. C'est un des meilleurs livres de vers que les poètes simples aient écrit depuis des années.

*
* *

Chez Ernest Flammarion, **Farceurs**, d'Albert Cim, continue avec une étourdissante verve comique la collection des auteurs gais, tandis que l'**Inconnu**, de Camille Flammarion, en exposant les plus graves problèmes psychiques, sans parti pris de savant secptique ni de crédule expérimentateur, s'anonce comme un des plus prodigieux romans qui aient passionné, depuis longtemps, l'opinion publique.

*
* *

L'**Au-delà**, de Jacques Le Lorrain, paru dans la *Revue*, retrouve, chez Ollendorff, la vogue littéraire que nos lecteurs lui avaient assurée; ce n'est pas à nous qu'il appartient d'insister sur le mérite exceptionnel de cette belle œuvre.

*
* *

Alfred Bruneau continue la tradition musicographique de Berlioz avec une probité loyale que fait fléchir rarement la complaisance de l'amitié et réunit sous le titre de **Musique d'hier et de demain**, ses principaux articles du *Gil Blas* et du *Figaro*; la sélection indique, malgré lui, ses préférences; elles sont celles de tous les gens de goût et c'est un bon livre de bibliothèque, recommandé à ceux que la musique passionne, sans vain souci de cabotinage ou de puérilités caduques.

*
* *

La *Revue Blanche* édite un curieux roman de Camille de Sainte-Croix, **Pantalonie**, d'un joli tour rosse et enjoué; c'est de Lesage ou de Voltaire, avec une belle humeur d'esprit solide et de lettré délicat.

*
* *

Signalons encore : chez Vanier, des nouvelles savoureuses de Jules Moulin, **Autour de soi**; le **Roman d'un Petit Vieux**, de Madame Lescot, chez Calmann Lévy; le **Salon de la Vieille Dame à la tête de bois**, de Firmin Maillard, chez Olivier Affolter; une réédition très luxueuse, par Floury des œuvres d'Arvers, connu par un sonnet célèbre et fort plat, une plaquette de Thémanlys, l'**Initié**; l'**Angélus**, de Nonce Casanova, chez Ollendorff, ainsi que **Claudine à l'Ecole**, le dernier livre de Willy, très courageux, dur à des travers assez répandus et fort renseigné sur l'âme des petites vierges du brevet d'institutrice, instruites beaucoup plus qu'on ne croit sur les matières étrangères au programme.

*
* *

L'Inconnu et les problèmes psychiques. — CAMILLE FLAMMARION. — *Ernest Flammarion.*

Que le temps est loin, mon Dieu! où l'anonyme collaborateur du bon Larousse, à l'article *Spiritisme*, déclarait solennellement qu'« on ne juge pas en elles-mêmes d'aussi tristes folies! » *Folies* était dur, mais *tristes*, à propos de la doctrine la plus consolante qui jamais ait lui sur la misère humaine, pouvait passer

Digitized by Google

pour un comble. C'était l'époque où tout chroniqueur qui se respecte avait dans son tiroir aux clichés une ou deux élucubrations fulminantes contre les partisans d'Allan Kardec, qu'il exhibait avec opportunité, aux saisons pauvres en faits divers où la copie se fait rare, devant les foules éblouies. On en pouvait lire encore, il n'y a pas beaucoup d'années, dans les feuilles à grand tirage, et peut-être quelque « Indépendant de Sarthe et Dordogne », quelque « Avenir de Fouilly-les-Marais » en conserve-t-il le précieux modèle pour les érudits du siècle prochain.

En ce temps-là, l'orthodoxie matérialiste avait fixé les frontières du Connaissable, et il ne faisait pas bon les dépasser. Les lois de la nature avaient leur code, définitif, signé *ne varietur* par d'authentiques savants, garantis par l'Etat, patentés, estampillés. W. Crookes n'en était pas ; Pasteur non plus, ni beaucoup d'autres. C'était tant pis pour eux. Les premiers avaient la science officielle, eux n'avaient que la science tout court.

En ce temps-là, par exemple, il n'aurait pas fallu parler de lire une lettre dans son enveloppe fermée, ou derrière le battant d'une porte. Permis à l'oreille d'entendre à travers le bois ; l'œil n'avait rien à y voir. Sages distinctions, un peu bouleversées par les rayons X !

Il semble bien qu'on puisse avouer aujourd'hui, sans se reconnaître absolument idiot, avoir été témoin de quelque fait de télépathie, de quelque expérience de table tournante, d'apport, de manifestation dans une maison dite « hantée ». On ne demande plus guère aux phénomènes de cet ordre que d'être « dix fois prouvés » ! Ils ne sont pas embarrassés pour si peu.

M. Camille Flammarion, qui fut un ouvrier de la première heure, revient à la charge, vers la onzième, et son effort n'en sera pas moins utile pour avoir été sagement mesuré. Après les fameux *Phantasms of the Living*, son enquête personnelle, heureusement secondée par les excellentes « Annales Politiques et Littéraires », a mis au jour quelques centaines d'apparitions ou manifestations de mourants aussi nettement établies que n'importe quel fait d'ordre physique. On voudra bien admettre sur ce terrain la compétence d'un astronome tel que M. Camille Flammarion, et si l'on n'apprend pas à observer à l'Observatoire, si l'on ne sait pas calculer au bureau des Longitudes, c'est à désespérer. Rassurez-vous, l'auteur de la *Pluralité des mondes habités* observe et calcule parfaitement.

Mais les faits en question sont-ils scientifiquement observables ? Le caractère d'un fait « scientifique » n'est-il pas d'être renouvelable et scrutable à volonté ? Il y a là, comme le fait remarquer M. Flammarion, une petite erreur assez répandue. Une hémorragie foudroyante, un empoisonnement aigu, un tremblement de terre, un éclair en boule, la chute d'un aérolithe, l'éruption du Krakatoa, le passage de Vénus et la bataille d'Austerlitz sont, pour n'en citer que quelques-uns, des phénomènes difficiles à reproduire. Cependant leur réalité n'est pas douteuse. La Science les observe et les décrit très légitimement. Ainsi de la Télépathie, des communications psychiques et de bien d'autres questions passionnantes traitées dans le livre de M. Flammarion. L'auteur, toutefois, a voulu, dans ce volume, s'arrêter à une certaine limite, sérier les difficultés, excellent moyen de les résoudre ! Certain de ses communications de « mourants », ne lui demandez pas ce qu'il pense des communications de « morts. » Il ne vous le dira pas... encore. Ce n'est pas, semble-t-il bien, qu'il n'ait son opinion là-dessus, et peut-être n'est-il pas trop hardi de la deviner. Mais il veut des faits « dix fois prouvés » ! Il a raison ; d'autant plus cela nous permet d'espérer un second volume.

Digitized by Google

Conseils d'une Parisienne

Voir apparaître le premier cheveu blanc est un véritable cauchemar pour une femme coquette. Aussi, celles de nos lectrices qui arrivent à cet âge délicat où l'été de la vie approche de l'automne me sauront-elles gré, je pense, de leur indiquer un moyen de conserver à jamais leur chevelure dans leur nuance primitive. Il suffit tout bonnement pour cela de faire de temps en temps usage de la *Bammatricine*, un nouveau et inoffensif produit de la *Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre.* En une *seule application*, la Bammatricine recolore les cheveux blancs dans leur nuance primitive qu'il faut indiquer par une mèche de préférence, en faisant une première commande.

Le prix de la boîte est de *6 francs*; et de *6 fr. 85* pour la recevoir *franco*, contre mandat-poste.

— Un autre talisman est encore bon à rappeler à celles qui redoutent du temps « l'irréparable outrage » : c'est la *véritable Eau de Ninon*, une eau merveilleuse dont on ne saurait nier les miracles, et qui fait passer avec la jeunesse un bail à perpétuité, car la *véritable Eau de Ninon* renverse les lois de la nature. Grâce à elle, il n'est plus de distance d'âge : l'aïeule, ramenée au printemps de la vie, est aussi jeune que sa petite-fille.

Bien se défier, par exemple, des nombreuses contrefaçons et imitations. Se souvenir aussi que la *véritable Eau de Ninon* est la propriété exclusive de la *Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.*

BERTHE DE PRÉSILLY.

PHOSPHATINE FALIÈRES

Aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant,
Emile BONHOMME.

PARIS. — IMPRIMERIE C. LAMY, 124, BOULEVARD DE LA CHAPELLE. 11217.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

TOME 3. — NOUVELLE SÉRIE

Sommaire du 1er Mars

Albert de LAPEYROUSE	La Valse	3
Général THIARD	L'Empereur en 1805	29
Paul BRU	En Démence !...	57
Daniel RICHE	La Folie maternelle (II)	93
André MÉVIL	L'Europe et la guerre Sud-Africaine	123
Jean MADELINE	Les Yeux	131
Arsène VERMENOUZE	Sonnets en plein vent	137
Juliette ADAM	Politique extérieure	136

Sommaire du 15 Mars

Adrien BERNHEIM	L'Odéon	161
Jean POMMEROL	Une femme chez les Sahariennes	191
Daniel RICHE	La Folie maternelle (III)	199
Louis-Frédéric SAUVAGE	La Renaissance du Théâtre populaire	225
Eugène DELARD	Le " Toqué "	232
Marquis de CASTELLANE	Les Idées de Paul Déroulède	245
P. B. GHEUSI	Montsalvat (I)	263
Juliette ADAM	Politique extérieure	292

GRAVURES : Sept photographies ; trois dessins.

Digitized by Google

Sommaire du 1er Avril

Louis HERBETTE . . .	Des deux Côtés de l'eau . .	321
Camille FLAMMARION . .	L'Inconnu.	358
Henry BARRAU	La Hausse du papier . . .	373
Daniel RICHE.	La Folie maternelle (IV) . .	381
Henry SPONT.	Les Pyrénées	396
Pierre POUVILLON . . .	Voyage (poésie).	414
F. RAOUL-AUBRY . . .	Daudet et Mistral	417
P. B. GHEUSI.	Montsalvat (II)	425
Pierre FRARY.	L'enseignement et M. G. Leygues	454
Juliette ADAM	Politique extérieure. . . .	461

GRAVURES : Douze photographies; trois dessins

Sommaire du 15 Avril

Capitaine G. GILBERT . .	La Guerre Sud-Africaine . .	481
Baron P. de BOURGOING.	Un soldat de Napoléon . . .	523
Paul HAMELLE	A Westminster	539
Daniel RICHE.	La Folie maternelle (V) . . .	552
Charles CORAN . . . . / Robert VAN DER ELST. . / Achille SÉGARD. . . . / E. BENJAMIN-CONSTANT.	Poésies	560
André BARDE.	Histoires de Fous (I) . . .	569
P. B. GHEUSI.	Montsalvat (III)	584
Juliette ADAM	Politique extérieure. . . .	618

Digitized by Google

AUTOCOPISTE-NOIR Imprimez vous-même
Circulaires, Dessins, Plans, Musique, Photographie. — *Plumes et Stylographes* or contrôlé marque CAW'S (1re du Monde)
SPECIMENS franco. J. DUBOULOZ, 9, Bd Poissonnière, Paris.

Bibliothèque tournante Terquem

Indispensable à l'homme de lettres, au bibliophile, etc., pour la manipulation des livres *usuels*.

Appui-livres, Chevalets, etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

Em. TERQUEM, 19, rue Scribe, Paris

BIBERON
LE PARFAIT NOURRICIER
Seul Nettoyable et sans Danger
Présenté à l'Académie de Médecine par le Prof. BUDIN

BOUILLIE DE CROISSANCE
DU PARFAIT NOURRICIER
ALIMENT LE PLUS COMPLET
LE PLUS SAVOUREUX
LE PLUS DIGESTIBLE
POUR ENFANTS
CONVALESCENTS, VIEILLARDS, ESTOMACS délicats

SOCIÉTÉ ANONYME LE PARFAIT NOURRICIER
SUBSTANCES, OBJETS, INSTRUMENTS et APPAREILS de L'ART MÉDICAL et de L'HYGIÈNE

CEINTURES ABDOMINALES, BANDAGES, BAS VARICES, CORSETS, JARRETELLES, OBJETS de PANSEMENT, DOUCHES, INJECTEURS, IRRIGATEURS, PULVÉRISATEURS, APPAREILS ÉLECTRIQUES, SERINGUES, TROUSSES, etc., etc.

70, Rue Rochechouart, PARIS

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

A l'occasion { des **Régates Internationales de Nice** (2 au 16 avril 1900).
des **Vacances de Pâques**,
du **Tir aux Pigeons de Monaco**,

la Compagnie délivrera, jusqu'au 30 Avril 1900 inclus, des billets d'aller et retour, 1re classe, valables pendant 20 jours, et dont le prix au départ de Paris sera de 177 fr. 40 pour Cannes, 182 fr. 60 pour Nice, 186 fr. 80 pour Menton.

On trouvera ces billets et des prospectus détaillés aux gares de Paris-Lyon et Paris-Nord, ainsi que dans les bureaux de la ville de la Compagnie P.-L.-M. et dans les agences spéciales.

ITALIE-SUISSE

VOYAGES CIRCULAIRES
Billets à prix réduits

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec les Compagnies françaises et étrangères, met à la disposition des voyageurs de nombreuses combinaisons de voyage à itinéraires fixes, permettant de visiter les parties les plus intéressantes de **L'ITALIE** et de **LA SUISSE**.

La nomenclature complète de ces voyages se trouve dans le **Livret-Guide officiel P.-L.-M.**, qui est mis en vente au prix de **0** fr. **50** dans les gares du réseau, ou envoyé contre **0** fr. **85**, adressés en timbres-poste au Service Central de l'Exploitation (Publicité), 20, boulevard Diderot, Paris.

Digitized by Google

LA NOUVELLE REVUE

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(Nouvelle Série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P. B. GHEUSI, DIRECTEUR

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	12 mois	6 mois	3 mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine.	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 francs net

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Le **Vin Désiles**

Cordial Régénérateur

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

TOUTES PHARMACIES

PARIS. — IMPRIMERIE C. LAMY, 124, BOULEVARD DE LA CHAPELLE 11217

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JAN - 4 1943

Digitized by Google

3 2044 105 316 186

Digitized by Google